S 248
N.D. de Grâces
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

II

INSTITUTIONES JURIS CANONICI in varios tractatus divisæ, auctore D. Bouix, theologiæ et utriusque juris doctore.
Tractatus de principiis juris canonici. 1 vol. in-8..... 7 fr.
Tractatus de capitulis. 1 vol. in-8..... 7 fr.
Tractatus de concilio provinciali. — 1 vol. in-8..... 7 fr.
Tractatus de judiciis ecclesiasticis, ubi et de vicario generali episcopi. 2 vol. in-8..... 14 fr.
Tractatus de parocho, ubi et de vicariis parochialibus necnon monachis, militum et xenodochiorum capellanis. 1 vol. in-8.... 7 fr.
Tractatus de jure regularium. 2 vol. in-8..... 14 fr.
Tractatus de episcopo, ubi et de synodo diœcesana. 2 vol. in-8..... 14 fr.

L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, par l'abbé Duquesne; nouvelle édition. — 4 beaux vol. in-12 8 fr.
Explication (nouvelle) **du Catéchisme de Rodez.** — 6 gros vol. in-12, par M. l'abbé Noel, vicaire général de Rodez..... 24 fr.
Explication littérale, morale et mystique des prières et des cérémonies de la Messe, par M. Noel, vicaire général de Rodez. — 2 vol. in-12..... 8 fr.
Explication des Évangiles du cardinal de la Luzerne. — 2 vol. in-12..... 4 fr.
Physiologie de l'Église, ou Études sur les lois constitutives de l'Église, par Frédéric Pilgram; traduites par M. l'abbé F. Reinhard. — 1 magnifique vol. de 500 pages in-12..... 4 fr.
Vita et doctrina Jesu christi, ex quatuor evangelistis collecta, in meditationum materiam ad singulos totius anni dies distributa, per N. Avancinum, societatis Jesu, editio nova, aucta et emendata. — 1 vol. in-18..... 3 fr.
Catechismus Concilii Tridentini Pii V Pontificis Maximi Jussu promulgatus; sincenis et integer, mendisque repurgatus opera P. D. L. H. P. — Editio nitidissima ad usum Seminariorum. — 1 beau vol. in-12 de 557 pages, belle impression, broché. 3 fr.
Triplex Expositio totius missæ. — 1 vol. in-32. Nouvelle édition. 1 fr.
Memoriale vitæ sacerdotalis, a Claudio Arvisenet, vicario generali Trecensi. — 1 vol. grand in-32. Nouvelle édition..... 1 fr.
Mois sacerdotal, traduit du *Sacerdos christianus* d'Abelly. 1 vol. in-18..... 75 c.
Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ, par le P. Avancin, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, augmentée d'une méthode d'oraison, par le P. Buzee. — 2 vol. in-18.. 3 fr.
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le P. de Ligny. 2 vol. in-12..... 2 fr.
— Le même, avec le texte latin en regard. — 2 vol. in-8°. 5 fr.

1153-76-Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

DE LA

CONNAISSANCE

ET

DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par le P. J.-B. SAINT-JURE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES VRAIES ÉDITIONS DE L'AUTEUR

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I, Cor., 16, 22.

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

TOME DEUXIÈME

7383
L. J. C. L.

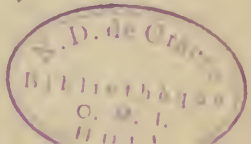
LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, 38, *rue Saint-Sulpice*

BOURGUET, CALAS ET Cie, SUCCESSEURS

PROPRIÉTÉ



DE

LA CONNAISSANCE
ET DE L'AMOUR
DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

LIVRE SECOND

LES EXERCICES DE L'AMOUR

(SUITE.)

CHAPITRE VII

DE L'AMOUR DOULOUREUX OU DE CONTRITION.

(SUITE.)

SECTION IX

NOUS DEVONS PRODUIRE FORT SOUVENT DES ACTES DE CONTRITION.

I. Raisons. — II. Exemples. — III. Même après le pardon des péchés. — IV. Mais toujours sans trouble.

I. Puisque la contrition, d'après ce que nous venons de dire, est si agréable et si glorieuse à Dieu, et de si grande conséquence pour le salut de l'homme, nous devons nous accoutumer à en former souvent des actes. Ces actes seront autant d'amendes honorables à sa divine majesté, et de satisfactions nouvelles pour

les injures que nous lui avons faites ; autant de détachements de la créature que nous avons aimée avec désordre, et d'attachements au Créateur ; autant de bains par lesquels nous ferons passer notre âme pour la blanchir toujours davantage ; autant d'accroissements de grâce et de mérites, et autant d'assurances de notre salut. Ne donnons point entrée dans nos esprits à la négligence ou à l'inconsidération de plusieurs, qui ne déplorent leurs péchés que rarement, ou quand ils se confessent. Sainte Thérèse nous a laissé à ce propos ces paroles remarquables que le Saint-Esprit lui avait inspirées : Il vous semblera peut-être que les âmes à qui Dieu se communique familièrement, et qu'il a élevées à un haut degré de perfection, n'ont plus rien à craindre ni à pleurer leurs péchés. Il n'en est pas ainsi, et ce serait un grand abus : car plus nous recevons de sa main libérale, plus doit aller croissant le regret des offenses que nous commettons contre lui. Pour moi, je crois que jusqu'à ce que nous soyons dans un lieu où rien ne pourra plus nous donner aucune peine, celle-ci ne se perd jamais. Il est vrai cependant qu'elle presse une fois plus que l'autre et même de différentes manières. L'âme ne se ressouvient pas du supplice qu'elle a mérité par ses péchés, mais de ce qu'elle a été si ingrate envers celui à qui elle était si obligée, et qui est si digne d'être servi, elle s'étonne de ce qu'elle a été si audacieusement rebelle à son égard ; elle pleure pour le peu de respect qu'elle lui a porté ; et en se remettant devant les yeux qu'elle a quitté une si grande majesté pour des choses si viles, cela lui semble tellement éloigné de la raison, tellement hors de sens, qu'elle ne trouve point de fin à son regret. Quelque favorisée qu'une âme ait été de Dieu, je n'approuverai pas qu'elle oubliât ses péchés, ni l'état misérable où elle s'est vue autrefois ; car si d'un côté la chose est pénible, elle apporte de l'autre beaucoup de

profit. Cette douleur ne reçoit aucun allégement de la pensée que Dieu nous a déjà pardonnés ; au contraire, on la sent plus vive, en voyant une si grande bonté combler de grâces une âme qui ne méritait que l'enfer. Voilà ce que dit sainte Thérèse.

II. Les larmes de David, de saint Pierre et de la Madeleine confirment cette vérité et peuvent servir de modèle aux âmes qui aiment Dieu. Ces trois vrais pénitents, quoiqu'ils fussent assurés que leurs péchés leur avaient été pardonnés, ne laissèrent pas de les pleurer tout le reste de leur vie, et d'en porter continuellement le repentir au cœur. C'était l'amour qui en était la cause, et cette cause se fortifiait par la considération de l'extrême bonté et de la douceur infinie dont Dieu offensé avait usé envers eux au sujet même de leurs péchés.

David considérait que Dieu l'avait souffert et attendu avec la plus grande patience et la plus tendre mansuétude l'espace d'un an ; qu'il lui avait envoyé un de ses principaux serviteurs et amis, le prophète Nathan, pour l'avertir de son malheur, lui faire connaître son offense et l'inviter à revenir à lui et à rentrer dans ses bonnes grâces ; qu'il lui avait pardonné ses deux péchés, quoique très-énormes, au premier aveu et à la première demande de pardon qu'il en fit ; car à ce mot : « Peccavi Domino ; J'ai péché contre le Sei« gneur, » Nathan lui dit « : Dominus quoque transtulit « peccatum tuum (2 Reg., 12, 13) ; Le Seigneur vous a « pardonné ; » et enfin que, par une grâce insigne et un soin particulier de son honneur, il avait fait mourir l'enfant né de l'adultère, et quoique lui, David, priât avec des jeûnes et de grandes instances pour sa conservation, car s'il eût vécu, c'eût été une image perpétuelle de son crime, et par conséquent une tache à son honneur, et peut-être un sujet de repenser avec plaisir et approbation au péché commis.

Saint Pierre se reprochait sans cesse d'avoir si lâchement et si perfidement renié Notre-Seigneur par trois frois, et dans une occasion où il devait plus que jamais s'avouer son disciple et soutenir son parti, après tant de marques de sa bonté. Il ne pouvait oublier que Jésus-Christ l'avait regardé avec la plus tendre compassion et ramené à lui; qu'après sa résurrection, un ange avait dit de sa part aux saintes femmes : « Allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous pré- « cèdera en Galilée, et que vous l'y verrez, » le désignant nommément et entre tous, lui Pierre, pour le consoler de sa chute, et lui ôter l'appréhension excessive qu'il eût pu avoir de l'aborder; qu'il lui avait apparu avant de se montrer aux autres apôtres et que, ni dans cette première entrevue, ni dans les suivantes, il ne lui avait jamais fait aucun reproche de sa faute, ni adressé la moindre parole fâcheuse, mais que, au contraire, il l'avait enrichi de nouvelles grâces et de très-grandes faveurs, en l'établissant chef de son Eglise.

Sainte Marie-Madeleine a toujours eu devant les yeux que Jésus-Christ l'attira de la manière la plus efficace et la plus amoureuse après tant de péchés qu'elle avait faits et fait faire à d'autres; qu'il se laissa approcher et toucher par elle sans difficulté, avec une douceur et une clémence admirables; qu'il défendit son honneur contre celui qui l'attaquait; que depuis, et dans toutes les occasions, il lui témoigna une affection très-grande et très-particulière, et qu'il se fit voir à elle la première, après sa résurrection.

Toutes ces faveurs signalées et ces notables effets d'un amour singulier firent de merveilleuses impressions sur ces trois cœurs, et ne cessèrent de leur inspirer un plus vif et plus cuisant regret de leurs péchés. David pleura les siens jour et nuit, comme il dit, et sécha de douleur. Saint Pierre ne donna jamais

aucune relâche à son repentir et il versa tant de larmes, et si amères, qu'au rapport de saint Clément, son disciple, elles lui avaient brûlé les joues, et creusé deux sillons par où elles ruisselaient continuellement. Sainte Madeleine passa le reste de sa vie à la Sainte-Baume, dans les pleurs, les gémissements et les rigueurs d'une pénitence extrême.

Chacun de nous peut de même remarquer dans le cours de sa conversion, s'il y veut prendre garde, plusieurs grands traits de patience, de douceur, de providence spéciale et de miséricorde, dont Dieu s'est servi à son égard avec une charité infinie en supportant ses péchés, en les lui pardonnant, en le recevant dans son amitié, et il doit en tirer des sujets de contrition et des sources de larmes qui ne tarissent point.

III. Il ne faut pas alléguer que nos péchés nous sont pardonnés; car, outre ce que sainte Thérèse nous en a dit ci-dessus, les trois pénitents dont nous venons de parler, David, saint Pierre et la Madeleine, qui avaient, comme nous l'avons déjà remarqué, des assurances infaillibles, et par conséquent bien plus certaines que celles que nous pouvons avoir, de la rémission de leurs péchés, n'étanchèrent jamais leurs pleurs, et ne finirent leur repentir qu'en finissant leur vie. Et puis n'avons-nous pas grand sujet de déplorer nos iniquités tant que nous serons ici-bas, quand bien même nous saurions par révélation qu'elles sont oubliées, puisqu'il est toujours vrai que par elles nous avons offensé et outragé Dieu, notre souverain Seigneur et notre Père, et que, quoique notre Sauveur soit maintenant vivant et glorieux dans le ciel, elles ont pourtant été la cause de sa mort? Si un fils avait donné à son père un coup de poignard dont il fût mort, la résurrection et la parfaite guérison de celui-ci, pas

plus que son pardon mille et mille fois renouvelé, n'empêcheraient celui-là, à moins qu'il n'eût perdu tout sentiment, de détester son crime le reste de ses jours, et de ne regarder son père qu'avec confusion et douleur.

IV. Il est donc vrai que nous devons produire souvent des actes de contrition, mais il faut que ce soit avec paix et liberté intérieure, et non avec empressement, avec trouble et scrupule. Dieu n'en veut point de cette dernière sorte, et d'ailleurs au lieu de nous profiter ils nous nuiraient beaucoup, l'inquiétude et la confusion d'esprit étant une des choses qui apportent le plus de préjudice dans la vie spirituelle, et qui empêchent le plus d'y faire des progrès. Dieu ne demande de tout pécheur que deux choses : la première, qu'il soit marri de l'avoir offensé, et s'en confesse ; la seconde, qu'il n'y retourne plus. Après cela, rigoureusement parlant, il n'est pas obligé de repenser davantage à ses péchés. C'est néanmoins un très-bon conseil qu'il le fasse, et pour l'intérêt de Dieu, conformément à ce que nous avons dit, et pour le sien propre, quand ce ne serait que pour assurer son salut. Car comme l'homme peut à toute heure tomber dans le péché mortel, encourir la damnation éternelle, et qu'il n'a pas toujours un prêtre à commandement pour se confesser et recevoir l'absolution ; comme en outre il peut par mille accidents mourir de mort subite, il doit se familiariser avec les actes de contrition, hors même de la nécessité pressante, pour pouvoir les faire au besoin sans peine, et avec toute la certitude que l'on peut moralement avoir.

SECTION X

DE LA SATISFACTION QUE L'AMOUR ORDONNE.

I. Le véritable amour ne trouve aucune pénitence proportionnée au péché. — II. Il porte l'âme à en faire de très-grandes. — Exemples. — III. La pénitence est juste et raisonnable. — IV. Elle est honorable. — V. Elle est délicieuse.

Non-seulement l'amour fait concevoir à l'âme une extrême douleur de tous les péchés qu'elle a commis contre Notre-Seigneur, mais il lui en fait faire de très-grandes pénitences.

I. Il commence par lui persuader que toutes les pénitences qu'elle peut faire sont toujours beaucoup au-dessous de ce que mérite le moindre péché, tant à cause de l'excellence souveraine de la personne qu'elle a offensée et devant qui elle n'est rien, qu'à cause des infinies obligatiens qu'elle lui a. L'âme qui est illuminée par l'amour divin, dit sainte Catherine de Gênes, voyant qu'elle a offensé un Dieu si grand et doué d'une si excessive bonté, demeure tout interdite et se parle ainsi à elle-même : Qu'ai-je fait? se peut-il que j'aie offensé cette auguste et adorable Majesté? Quelle pénitence m'imposerai-je? quelle satisfaction pourrai-je lui offrir? Mais son amour n'en trouvant pas de proportionnées, elle ajoute : Quand il sortirait de mes yeux autant de larmes de sang que la mer contient de gouttes d'eau, pensez-vous qu'elles fussent suffisantes pour la satisfaction du moindre de mes péchés? Certainement non. Quand j'endurerais, pendant l'éternité, tous les tourments du démon, toutes les peines et tous les martyres imaginables, ne croyez pas que l'amour puisse se contenter de cela devant Dieu, parce que l'amour ne considère pas autant la pénitence que l'offense. Ceux, dit ailleurs la même sainte, qui savent de quelle impor-

tance est le péché, ne peuvent faire cas d'aucun autre tourment ni d'aucun autre enfer ; toutes les autres peines qu'on peut endurer dans cette vie sont en comparaison de celle-là des raffraîchissements. Une autre fois encore il lui fut montré comment tous les tourments, non-seulement de cette vie, mais même de l'autre, seraient plus tolérables à une âme qui a un amour pur et parfait, que la moindre injure faite à Dieu; et la raison en est évidente. C'est que tous les tourments ne blessent ni l'amour ni l'aimé. Saint Jean Chrysostome avait dit auparavant que si nous aimions Notre-Seigneur Jésus-Christ comme il faut, nous estimerions sans aucun doute une de ses offenses plus fâcheuse que l'enfer. Et si un ancien à qui un empereur avait adouci l'arrêt de sa condamnation, et diminué la peine qu'il méritait, a pu dire :

Nulla quidem sanæ gravior mentique potenti
Pœna est, quam tanto displicuisse viro; (Ovid., 13, Trist.)

« Un homme qui aura l'esprit bien fait, en voyant tant de douceur et de clémence, éprouvera plus de peine d'avoir offensé un si grand personnage, que d'endurer tous les supplices du monde; » à combien plus forte raison l'âme le pourra-t-elle dire de Dieu ?

II. L'amour en donnant à l'âme ces connaissances et ces sentiments, la pousse à faire de grandes pénitences, comme nous le voyons clairement dans tous les saints, qui par la faim, la soif, le chaud, le froid, les veilles, et d'autres étranges et admirables austérités, ont puni toutes leurs fautes jusqu'aux plus légères. Qu'y a-t-il de plus rude que ce que la force de la contrition faisait faire aux pénitents publics dans la primitive Eglise ? Ils étaient privés pour plusieurs années de la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur; ils se tenaient à l'entrée de l'église, le ventre contre terre, vêtus d'un sac, couverts de cendre, chargés de chaînes, les hom-

mes la tête rase, et les femmes voilées, le visage pâle et défiguré, les yeux baignés de larmes, le corps exténué de jeûnes, embrassant et baisant les pieds des prêtres, se mettant en posture de servir de marchepied à ceux qui entraient dans l'église, et enfin, pour dernier appareil de satisfaction, souffrant la honte et la confusion d'une déclaration publique et d'une amende honorable de leurs péchés, dont ils ne recevaient l'absolution que le jeudi de la semaine sainte, appelé pour cela le Jeudi absolu.

Saint Jean Climaque rapporte les extrêmes rigueurs qu'exerçaient sur eux certains pénitents. Je les vis, dit-il, couverts de méchants haillons, la poitrine toute meurtrie et livide des coups qu'ils s'étaient donnés, pâles, secs, défaits, semblables à des spectres ambulants. Les uns s'exposaient à l'ardeur du soleil brûlant ; les autres, à la rigueur du froid le plus vif; quelques-uns, dans l'extrémité de leur soif, prenaient un peu d'eau qui servait plutôt à l'allumer davantage qu'à l'éteindre; d'autres, après avoir mangé une bouchée de pain, jetaient le reste, s'estimant indignes de la nourriture des créatures raisonnables après avoir mené une vie de bête; et tous passaient les jours et les nuits dans les larmes, et dans des cris si lamentables, qu'ils auraient attendri les pierres elles-mêmes. Ils disaient à Dieu : Nous reconnaissons, Seigneur, nous reconnaissons que nous avons mérité toute sorte de châtiments et de peines, et que nous ne pouvons, par tout ce que nous faisons et quand nous appellerions à notre secours toutes les créatures, dignement satisfaire pour nos iniquités. Aussi ne vous demandons-nous pas que vous nous remettiez toutes les peines qui nous sont dues, car ce ne serait pas raisonnable; mais seulement qu'il vous plaise d'apaiser votre colère, de nous faire miséricorde et de nous recevoir dans votre amitié.

Qu'y a-t-il de plus mémorable que la pénitence de sept

ans que fit Edgar, roi d'Angleterre, sous saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, pour un seul péché, commis en secret ; et celle d'un grand seigneur du même royaume, qui, touché d'un vif repentir, s'en vint à un concile qui se tenait en partie à son occasion, pieds nus, vêtu de grosse laine, et portant des verges à la main, se jeter avec des gémissements et des sanglots aux pieds du même saint? Mais il n'est rien d'aussi célèbre en cette matière que la pénitence de l'empereur Théodose. Excommunié et repoussé de l'église par saint Ambroise, à cause du massacre de sept mille hommes, fait par ses ordres dans la ville de Thessalonique, il se retira dans son palais pour y pleurer son crime l'espace de huit mois. Au bout de ce temps, le jour de la fête de Noël, il revint à l'église, non pour y entrer, mais pour se présenter au saint prélat, qui l'attendait dans un lieu destiné aux audiences, et là il le pria en grande humilité de lever l'excommunication dont il l'avait lié, et de le recevoir avec les autres fidèles. Le saint évêque lui ayant fait rendre compte de sa pénitence, l'introduisit dans l'église, où l'empereur, c'est-à-dire le premier monarque qui fût pour lors dans l'univers, fit sa prière devant tout le monde, non debout ni à genoux, mais la face contre terre, prononçant ces paroles de David : « Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me « secundum verbum tuum (Ps. 118, 25) : Mon âme s'est « attachée à la terre; rendez-moi la vie selon votre « parole. » En même temps il s'arrachait les cheveux, se frappait le front, et arrosait le pavé de ses larmes, en implorant miséricorde.

Ces exemples, et tant d'autres dont les livres sont pleins, doivent nous toucher et nous animer à faire pénitence de nos péchés. Cette pénitence nous sera encore plus facile et plus efficace, si avant de la commencer, nous nous représentons Notre-Seigneur dans quelque mystère de sa passion, déchiré de coups de

fouet à la colonne, couronné d'épines et couvert de son sang ou attaché à la croix, avec la pensée que c'est nous qui lui avons causé tous ces maux. Imitons en quelque façon Foulques, second comte d'Anjou, qui, se dérobant de son pays, fit le pèlerinage de la Terre sainte, accompagné seulement de deux domestiques, à qui il avait fait jurer d'exécuter ponctuellement ce qu'il leur commanderait. Arrivé près du saint sépulcre, il commanda à l'un de lui mettre une corde au cou et de le traîner jusque-là et à l'autre de prendre des verges et de le fouetter rudement. Ils le firent pendant que lui-même criait du plus profond de son cœur : Seigneur, veuillez pardonner au misérable parjure et fugitif Foulques

III. Il est en effet très-raisonnable qu'ayant causé à Notre-Seigneur tant de tourments et une si cruelle mort, nous exigions de nous des peines qui soient non pas proportionnées à la grandeur de celles que nous lui avons occasionnées, car qui le pourrait? mais du moins aussi fortes qu'il nous sera possible. Qu'y a-t-il de plus équitable que de satisfaire à la majesté divine offensée, et de venger ses injures? Si l'on doit rendre à chacun ce qui lui est dû, à plus forte raison quand ce sont des personnes éminentes, et plus encore incomparablement quand il s'agit de celui qui est infiniment élevé au-dessus de tout. De même que nous devons aimer les grâces que la miséricorde de Dieu nous fait, plus pour sa gloire que pour notre propre intérêt, de même nous devons estimer et agréer les châtiments de sa justice, tant ceux qu'elle nous envoie, que ceux que nous nous imposons nous-mêmes, parce que ce sont autant de victimes qu'on immole sur ses autels pour l'adorer et l'appaiser. Sainte Catherine de Gênes, animée de cet esprit, ne pouvait supporter d'avoir tant soit peu offensé Dieu sans en être punie. Aussi ne se travaillait-elle pas beaucoup pour

gagner les indulgences qui auraient pu l'affranchir de la peine. Elle les avait cependant en très-grande vénération et les regardait comme très-profitables; mais elle désirait que la partie qui en elle avait péché, fût châtiée comme elle le méritait plutôt que délivrée par une telle satisfaction. Et David, comme l'a remarqué saint Jean Chrysostome, était si irrité contre lui-même pour le péché de vanité qu'il avait commis en faisant faire le dénombrement de son peuple, que, quoiqu'il eût été pardonné, il invoquait les supplices, et priait Dieu de lui donner les moyens de satisfaire, non par autrui, mais par lui-même.

IV. Il y a aussi en cela bien de l'honneur; car, comme Phinéès, fils du grand-prêtre Eléazar, fut grandement estimé quand il arma son zèle pour poignarder l'Israélite qui péchait avec une Madianite et venger l'outrage qu'il faisait à Dieu (Num., 25, 7); de même le pécheur fait une action très-glorieuse, lorsque prenant à cœur l'intérêt de Dieu, il s'établit juge et exécuteur de l'injure qu'il lui a faite, et tire, pour ainsi dire, l'épée contre lui-même pour la punir. Il mérite alors plus d'honneur et de louange que Phinéès, parce que, à cause de l'amour extrême que nous nous portons naturellement, il nous est bien plus difficile de nous faire du mal que d'en faire à autrui. Mais si d'en user de la sorte est une chose pleine de gloire et digne d'estime, nous devons aussi juger honteux et blâmable d'y manquer. Les parents et les amis d'Auguste, combattant le dessein qu'il avait de venger la mort de Jules César, son père adoptif, et ne pouvant lui arracher de l'esprit la résolution qu'il en avait prise, employèrent l'intercession de sa mère Attia. Mais ce prince généreux, indigné d'un si lâche conseil, rappela à sa mère les paroles qu'Achille dit à la sienne, lorsqu'elle tâchait de lui ôter de l'âme les sentiments qu'il avait de la mort de Patrocle : Que ce lui serait

un insigne opprobre, dont sa renommée serait à jamais flétrie, de ne pas venger la mort de son cher ami et fidèle compagnon. Puis il ajouta que lui, Auguste, n'entreprenait point de venger la mort de son ami ou de son compagnon, mais l'assassinat de son père et de son prince, qui avait été tué, non dans les hasards de la guerre, mais au milieu d'une profonde paix. Et nous, après avoir offensé Dieu, après avoir fait mourir cruellement son Fils unique, ne devons-nous pas dire avec beaucoup plus de raison que ce nous serait une infamie éternelle de n'en point tirer vengeance?

V. La satisfaction n'est pas seulement juste et honorable, elle est accompagnée d'un grand plaisir; car, comme dit Aristote, c'est une chose douce que la colère, la vengeance, et d'autant plus douce que la personne pour qui on se fâche et que l'on venge, est plus aimée. Nous trouverons donc des délices à punir en nous les injures que nous aurons faites à Notre-Seigneur, si nous avons un grand amour pour lui. Saint Chrysostome, répandant sur tout ce sujet le fleuve d'or de son éloquence, dit ces excellentes paroles par lesquelles je finirai (Hom. 11 in 2 ad Cor.) : Ce n'est point une chose fâcheuse d'être châtiés, mais bien de pécher. Le péché est incomparablement plus redoutable que la peine qu'il mérite; car, lors même que Dieu ne nous en punirait pas, nous devrions nous en punir nous-mêmes, et ne point le laisser sans châtiment, puisqu'il offense un si bon Seigneur. Eh quoi! un homme pleurera, il aura des regrets sans pareils, il s'estimera indigne de vivre pour avoir offensé, une fois seulement, dans des bagatelles et peut-être sans y penser, une misérable créature qu'il aime; il n'aura point de repos qu'il ne l'ait apaisée, qu'il n'ait regagné son amitié; et nous, qui avons injurié et outragé, si souvent, de tant de façons, et dans des choses si graves,

un si doux, si aimant et si aimable Seigneur, qui nous a fait tant de biens, comment se fait-il que nous ne soyons pas saisis d'une juste douleur, et transportés d'une sainte colère, au point de nous estimer indignes de la lumière du jour, au point même de nous jeter en quelque sorte tout vifs dans l'enfer, pour y être brûlés? Je m'en vais dire une chose merveilleuse, et qui semblera incroyable à plusieurs, mais qui est cependant très-vraie : c'est que de deux hommes qui auront également offensé Dieu, celui qui en sera puni goûtera, s'il a du jugement et de l'amour, une plus grande consolation et une plus solide joie, que celui de qui Dieu ne voudra tirer aucune satisfaction. Voyez plutôt ce qui se passe parmi les hommes : si quelqu'un a un ami parfaitement aimé et qu'il vienne à lui causer quelque déplaisir et à le fâcher, quel chagrin et quelle douleur n'en éprouve-t-il pas! Il veut lui donner satisfaction et, par la peine qu'il s'impose, lui montrer l'extrême regret qu'il a de l'avoir offensé, et d'avoir violé les devoirs de l'amitié. Cela fait, c'est lui-même surtout qui est content et joyeux. De plus, quand nous aimons grandement quelqu'un et que nous le voyons dans les afflictions et les tristesses, nous nous attristons et affligeons avec lui avec un certain plaisir intérieur, parce qu'il nous semble que nous le déchargeons d'autant. Que si nous ressentons de la joie en prenant part à des maux dont nous ne sommes point la cause, qui ne voit que ce nous sera une chose bien plus douce et bien plus agréable de porter la peine de ceux que nous avons faits à Dieu, que d'y échapper? Celui qui aime Notre-Seigneur comme il faut, entend ce que je dis; il ne voudrait pas que la faute qu'il a commise contre Dieu demeurât impunie, quand Dieu lui-même en serait content; et pourtant c'est déjà pour lui une assez grande et bien rigoureuse peine de voir qu'il l'a mis en colère. Ainsi donc, si nous

aimons Notre-Seigneur d'un véritable amour, nous serons nous-mêmes les vengeurs de toutes les méchancetés que nous lui faisons; car ceux qui aiment sincèrement ne trouvent point les peines qu'ils souffrent, pour avoir offensé leur ami, aussi dures que l'offense elle-même, parce que l'offense est contre l'amour, contre la raison et le devoir, et que le châtiment y est au contraire conforme. Tel est le langage de saint Chrysostome.

SECTION XI

MOTIFS D'ATTRITION.

I. Laideur du péché. — II. Dommages généraux causés par le péché.

Après avoir traité des motifs de contrition, nous parlerons des motifs d'attrition, dont le saint concile de Trente (Sess. 14, c. 4) indique deux sources : la laideur du péché et les maux qu'il produit.

I. La beauté de la vertu, ainsi que l'assurait Platon, est si aimable et si attrayante, que si les hommes la voyaient, elle les attirerait tous à elle et les embraserait de son amour; de même la laideur du péché est si grande et si horrible, que si les mêmes hommes pouvaient la connaître, elle les épouvanterait terriblement, les remplirait d'horreur, et serait même capable de les faire mourir. Elle consiste en ce que le péché n'a essentiellement et formellement rien de Dieu, rien de sa bonté, rien de sa beauté ni de ses autres perfections, et par conséquent rien de bon, rien de beau, rien de parfait, rien d'aimable. Il est diamétralement opposé à Dieu, source de tout bien : il est donc le mal et la laideur mêmes qu'il faut haïr absolument. De là vient que la sainte Ecriture l'appelle « abomination » (Deut., 13, 14). Cette laideur consiste encore en ce que le péché, comme l'enseignent les théologiens après saint

Thomas (2, 2, q. 71, a. 1 et 6), est contre la nature de l'homme, c'est-à-dire contre la raison, qui le fait proprement homme, et le distingue des bêtes. « Perversa « via viri aliena est (Prov., 21, 8). » Toute action mauvaise que l'homme fait, dit Jansénius interprétant une parole du Sage, répugne à sa nature, parce qu'elle répugne à la raison et à cette lumière intérieure dont son âme est naturellement éclairée, et qui doit être la règle de toute sa conduite. Le péché jette un prodigieux désordre dans l'homme, en pervertissant et corrompant tout ce qui est en lui. En effet, Dieu n'ayant pas créé l'homme pour les richesses, les honneurs, les plaisirs d'ici-bas, son âme, incomparablement plus noble, ne peut les avoir pour fin, car la fin doit toujours être plus excellente et plus parfaite que la chose qui y tend, puisqu'elle doit la perfectionner et la rendre meilleure; Dieu, dis-je, n'ayant pas créé l'homme pour cela, mais pour lui-même afin qu'il l'honorât, l'aimât, le servît sur la terre, et jouît éternellement de lui dans le ciel; et lui ayant donné à cet effet un nombre incalculable de moyens excellents soit naturels, comme son corps, son âme et toutes les créatures de l'univers, soit surnaturels, comme les grâces habituelles et actuelles, les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit, les sacrements, les saints Livres, et par-dessus tout l'incarnation de son Fils, le péché se jette à la traverse, confond cet ordre divin, rouble ce beau concert et rompt l'exquise symétrie et le parfait rapport de cette fin et de ces moyens, au grand préjudice de la gloire de Dieu et du bien de l'homme. Là se montrent évidemment son excessive malice et sa hideuse difformité : l'homme est obligé de connaître, d'aimer, de glorifier Dieu, et de tendre à lui comme à sa dernière fin, mais le péché le lui fait ignorer, haïr, déshonorer, en lui faisant établir sa béatitude dans les créatures; l'homme doit user des membres de son corps, des facultés de son âme, de ses richesses,

de ses honneurs et de toutes choses pour opérer son salut, mais le péché les convertit en autant d'instruments de sa ruine. Quant aux moyens de la grâce, qui sont incomparablement plus efficaces, et qui coûtent si cher à Notre-Seigneur, le péché, par un déréglement énorme, les tourne encore à la damnation de l'homme. C'est pourquoi saint Denis (cap. 14 de div. Nomin.) a fort bien expliqué la nature du péché, en disant que c'est un fourvoiement hors du vrai chemin, hors de la nature, hors du premier principe et de la fin dernière; un égarement général du bien, une privation, un défaut, une faiblesse, une disproportion, une absence de beauté, de vie, d'esprit, de raison, une confusion ténébreuse, une imperfection complète.

II. Pour ce qui regarde les effets du péché, nous ne ferons que l'effleurer dans cette section : nous dirons seulement avec saint Augustin et saint Chrysostome que « le péché est la cause de tous les maux que nous « souffrons : Malorum omnium nostrorum causa peccatum est (Homil. 5 de pœnit.) » Du péché viennent les troubles, les guerres, les maladies et toutes sortes de misères; il en est la source, la racine, le principe ; et comme sans source il n'y a point de ruisseau, sans racine point de branche, sans cause point d'effet ; ainsi sans péché il n'y aurait aucun mal. La sainte Ecriture l'appelle « désolation, » parce qu'il gâte et détruit tout; elle l'appelle aussi « travail et douleur. » En hébreu le même mot qui veut dire iniquité, veut encore dire douleur, et celui dont les Grecs se servent pour exprimer la méchanceté, se forme, comme l'a remarqué saint Chrysostome, de celui qui signifie travail, pour montrer que du péché naissent tous les travaux, toutes les douleurs et toutes les afflictions de cette vie et de l'autre. Ailleurs, l'Ecriture l'appelle « amertume, absinthe et fiel, » parce qu'il se fait sentir tôt ou tard au pécheur. Il mérite particulièrement le nom de fiel « de

dragon, » que lui donne Moïse; car, s'il faut en croire Pline, dans tous les autres animaux le fiel est seulement amer, tandis que dans le dragon à l'amertume se joint un venin qui donne infailliblement la mort. C'est bien là la plus fidèle image du péché.

Il n'est donc pas étonnant que saint Chrysostome dise que de tous les biens que nous pouvons avoir sur la terre, le premier est de ne faire aucun péché; et le second, de nous repentir et de nous amender, si nous avons eu le malheur d'en commettre quelqu'un.

SECTION XII

AUTRES MOTIFS D'ATTRITION, TIRÉS DE QUELQUES EFFETS TRÈS-PERNICIEUX QUE LE PÉCHÉ CAUSE A L'AME.

I. Le péché rend l'âme extrêmement laide. — II. Lépreuse. — III. Bête.

Voulant parler en particulier des effets du péché, je rappellerai d'abord ce que l'on dit de toutes les blessures que fait le lion, qu'il n'y en a point de petites et d'où le sang ne sorte toujours noir ; ainsi, de tous les maux que le péché produit, il n'en est point de léger.

I. Le premier par lequel je commence est qu'il souille l'âme et la rend extrêmement difforme. Pour le mieux entendre, il faut savoir que l'âme juste, ornée de la grâce habituelle, des vertus théologales, des vertus morales infuses, des dons du Saint-Esprit, de la présence spéciale de Dieu et de mille autres joyaux très-précieux, est d'une si grande, si exquise et si admirable beauté, qu'elle ravit les yeux de Dieu et des anges, et surpasse incomparablement toutes les beautés spirituelles et corporelles qui sont dans la nature; mais aussitôt que le péché la touche, il lui ôte toute cette beauté, il la défigure entièrement et la couvre d'ordure. Représentez-vous une princesse à la fleur de son âge, enrichie de toutes les grâces et de toutes les perfections

que la nature peut donner à une créature humaine, une Esther ou une Judith, dans leur plus grand éclat, relevant les dons naturels de tout ce que l'art peut y ajouter, vêtue, le jour de ses noces, d'une magnifique robe semée de broderies d'or, couverte depuis la tête jusqu'aux pieds de diamants et de toutes sortes de pierreries, et attirant sur elle les yeux de tout le monde; figurez-vous en même temps qu'au milieu de cet éclat et de cette pompe elle vienne à tomber tout de son long dans un bourbier sale et infect, d'où elle sort avec autant de laideur et de difformité, qu'elle avait auparavant de bonne grâce et d'attraits : telle est l'image de l'effet du péché dans l'âme juste. « Candidiores Na-« zarei ejus nive, nitidiores lacte, rubicundiores ebore « antiquo, saphiro pulchriores (Thren., 4, 7). » Écoutez Jérémie : « Ses Nazaréens, c'est-à-dire les âmes justes, « étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, « plus vermeils que le vieil ivoire, et plus beaux que le « saphir; » voilà l'état de grâce. « Denigrata est super « carbones facies eorum, et non sunt cogniti in plateis, « adhæsit cutis eorum ossibus, aruit et facta est quasi « lignum : Leur face est maintenant plus noire que « les charbons, on ne peut les reconnaître, leur peau « est collée sur leurs os, et ils sont secs comme du « bois; » voilà l'état de péché. « Obscuratum est aurum, « mutatus est color optimus, et egressus est à filia Sion « omnis decor ejus (Thren., 1, 6) : Ce bel or n'a plus « son éclat, cette vive couleur est obscurcie, la fille de « Sion a perdu toute sa beauté ; » elle est vilaine et hideuse au possible. Le prophète Ezéchiel (cap. 28, 12), décrivant sous la gloire du roi de Tyr celle de Lucifer, selon la commune interprétation des saints Pères, dit qu'il était, « signaculum similitudinis, plenus sapien-« tia, et perfectus decore. Omnis lapis pretiosus operi-« mentum tuum, sardius, topazius, et jaspis, chryso-« litus, et onyx, et berillus, saphirus, et carbunculus,

« et smaragdus, aurum opus decoris tui : l'image très-« parfaite de la majesté divine, plein de sagesse et « accompli en beauté, couvert d'or et de pierres pré-« cieuses, éclatant, parmi les créatures de Dieu, comme « le plus grand chef-d'œuvre de ses mains, » — « donec « inventa est iniquitas in te : jusqu'à ce que le péché, se « trouvant en lui, l'ait dépouillé de tous ces ornements, « et l'ait rendu infiniment laid et affreux (In Ps. 41). » Si nous voyions son horrible et épouvantable visage, dit saint Chrysostome, nous en serions si éperdus et si glacés que cela suffirait pour nous faire perdre la raison et même la vie. En effet, Dieu ayant permis pour l'accroissement des mérites de sainte Catherine de Gênes, qu'il se montrât à elle, dans sa dernière maladie, tel qu'il est, et lui fît voir l'excès de sa laideur, elle en fut effrayée et tourmentée au point d'assurer que si le choix lui était donné, elle aimerait mieux se jeter dans un feu aussi ardent que celui de l'enfer, plutôt que de voir une autre fois une chose si détestable et si contraire à Dieu. Quel terrible effet d'un seul péché! Faire de la plus parfaite de toutes les beautés créées, de la merveille du ciel et de la terre, en faire, dis-je, la plus grande abomination qui soit dans l'univers.

II. Le Saint-Esprit exprime encore fort bien la même vérité en nous représentant (Levit., 13) souvent le péché par la lèpre, maladie horrible et infâme, qui ronge les yeux, les oreilles et les autres parties du corps, et va ainsi défigurant un homme jusqu'à le rendre affreux à voir. Le péché exerce la même cruauté sur l'âme, dont il ferme les yeux et les oreilles, dont il corrompt toutes les facultés. N'est-ce pas lui boucher les oreilles que de la rendre sourde aux inspirations de Dieu, et de l'animer de cet esprit que les saintes Lettres appellent « esprit de sommeil et de léthargie, spiritum soporis et veternum (Is., 29, 10), » qui l'empêche de rien entendre? N'est-ce pas lui fermer les yeux, que

de l'aveugler et de lui renverser l'esprit? « Ambulabunt « ut cæci, quia Domino peccaverunt (cap. 1, 17): « Ils marcheront comme des aveugles, qui ne savent « où ils doivent mettre le pied, dit le prophète So- « phonie, ils iront donner de la tête contre la mu- « raille, ou tomber dans la fange, ou se jeter dans une « fondrière, parce qu'ils sont aveugles, et ils le sont « parce qu'ils ont offensé Dieu. » — « Populo stulto et « insipiens, Peuple insensé et ignorant, » dit Moïse aux enfants d'Israël en les reprenant de leurs iniquités. (Deut., 32, 6). « Stultorum infinitus est numerus (cap. « 1, 15) : Le nombre des fous, dit l'Ecclésiaste, c'est-à- « dire, comme l'entendent les interprètes, le nombre « des pécheurs est infini. » Le nom de fous leur convient parfaitement parce qu'en effet ils sont arrivés au dernier degré de la folie. Platon disait, après Homère, que Jupiter ôtait la moitié du cerveau aux esclaves; nous pouvons bien dire avec mille fois plus de raison que le péché l'ôte tout entier aux hommes. N'est-ce point en être privé tout à fait et avoir perdu le sens que de mépriser l'affaire du salut, qui est sans comparaison la plus grande et plus importante que nous puissions avoir et où il s'agit d'une éternité de bonheur ou de malheur? Or, le pécheur n'en tient aucun compte, il joue et perd son salut pour un rien, pour une fumée d'honneur ou pour un plaisir de bête; et après être devenu, par le péché mortel, ennemi de Dieu et esclave du démon; après s'être mis dans un tel état que, s'il mourait, il serait inévitablement damné, c'est-à-dire privé des honneurs et des biens infinis du ciel, et précipité dans les enfers pour y souffrir à jamais des maux sans nombre, dont le moindre est plus douloureux que tous ceux qu'il peut endurer en cette vie, lesquels pourtant il évite avec tant de soin jusqu'aux plus petits; quoique la justice divine brandisse au-dessus de sa tête des feux et des foudres pour

l'exterminer; quoique l'abîme soit tout ouvert sous ses pieds et prêt à l'engloutir ; quoiqu'il ne puisse pas se promettre infailliblement un jour ni une heure de vie, car plusieurs qui semblaient florissants de santé sont journellement emportés par une mort soudaine; malgré tout cela, il ne voit ni ne sent son extrême danger ; loin de se retirer au plus vite et tout effrayé du bord du précipice éternel, il y demeure et s'y tient; et ce qui est plus effroyable encore, il rit, il s'amuse, il ne songe qu'à chercher et à prendre des plaisirs, comme si ses affaires étaient les plus assurées du monde. Se peut-il concevoir un aveuglement plus profond, une ignorance plus grossière et une folie plus désespérée? L'histoire raconte que Michel, empereur de Constantinople, était si furieusement épris de l'amour des chevaux et des chariots, qu'il en abandonnait le soin de son empire ; et qu'un jour un courrier étant venu au mouvement où, monté sur son char, il allait s'élancer hors de la barrière, lui apporter la nouvelle qu'un de ses lieutenants s'était révolté, et qu'il soulevait ses peuples contre son obéissance, cet étrange empereur lui répondit avec la plus vive indignation : « Comment, malheureux que tu es, oses-tu me venir rompre la tête d'une chose de néant en me voyant occupé d'une affaire si importante? » Il appelait la rébellion et la perte de ses provinces une chose de néant, et une affaire très-importante de bien conduire ses chevaux et son chariot, et pendant qu'on travaillait à lui ravir ses États et à le rendre misérable, il s'amusait à une course. Qui de tous ceux qui liront ou entendront ce fait, ne tiendra cet empereur pour un homme insensé, et son action pour une extrême folie? La folie du pécheur est bien plus grande, puisqu'il s'agit d'une perte incomparablement plus considérable. C'est donc à bon droit que le Saint-Esprit l'appelle fou.

III. Le Saint-Esprit dit encore plus loin : « Homo, « cùm in honore esset, non intellexit ; comparatus est « jumentis insipientibus et similis factus est illis (Ps. « 48, 21) : L'homme, dit le prophète-roi, n'ayant point « le sentiment de la grandeur à laquelle Dieu l'avait « élevé, s'est laissé aller au péché, et s'est rendu par « là semblable aux bêtes. » — « Ecce quomodo de grege « facta est egregia creatura. Heu tristis et lacrymosa « mutatio (Serm. 35 in Cant.) ! Voilà, s'écrie là-des- « sus saint Bernard, voilà comment une si noble créa- « ture ressemble maintenant aux animaux déraison- « nables. O triste et déplorable changement ! » — « Qui « glorià et honore coronatus erat, et constitutus super « opera manuum plasmatoris, magis autem ob insigne « divinæ similitudinis præcellebat, mutavit istam « gloriam Dei in similitudinem vituli comedentis fœ- « num : Celui qui était couronné de gloire et d'hon- « neur, établi sur les ouvrages de Dieu, et fait à son « image, a substitué en lui à toute cette gloire et à tout « cet éclat la ressemblance de la bête de somme qui ne « mange que du foin. » — « Puto jumenta dicerent, si « loqui fas esset : Ecce Adam factus est quasi unus ex « nobis (Daniel, c. 4) : Je pense que si les bêtes pou- « vaient parler, elles diraient : Voici que l'homme est « devenu comme nous. » Le changement prodigieux de Nabuchodonosor est une mémorable figure de ce qui arrive au pécheur. Ce très-grand, très-riche et très-puissant roi, estimé, honoré et servi de chacun, fut chassé de son trône, dépouillé de sa pourpre, privé de sa couronne, de son royaume, de tous ses biens, et réduit à la condition la plus vile, la plus abjecte et la plus misérable qui fut jamais, à la condition des bêtes : il dut demeurer avec les bêtes, manger de l'herbe, marcher, imaginer, convoiter et faire tout le reste comme les bêtes. Quel étrange changement et quelle monstrueuse métamorphose ! Voir d'un côté ce grand

monarque assis sur son trône, environné de ses princes, de ses seigneurs, de ses gardes, de toutes les splendeurs de la majesté royale ; et de l'autre, le voir dans les forêts et les prairies, n'ayant d'autre compagnie que celle des bêtes, et broutant avec elles. Quelle en a été la cause? Le péché, qui fait encore un plus grand et plus horrible changement dans l'âme du pécheur.

Puisqu'il en est ainsi, puisque le péché nous enlève toute notre beauté, qu'il nous rend très-difformes, et nous ravale jusqu'à la qualité des bêtes, quel sujet n'avons-nous pas de l'avoir en horreur ? Que ne fait-on pas pour acquérir ou pour conserver la beauté corporelle, qui néanmoins passe comme une fleur, qui ne rend la personne ni plus agréable à Dieu, ni meilleure, qui au contraire la rend bien souvent pire, et lui sert d'occasion de ruine. En quelle estime n'avons-nous pas la dignité de notre nature! Combien ne chérissons-nous pas notre esprit! Le philosophe Favorin a remarqué que Dieu, en donnant à l'homme une âme élevée et beaucoup d'autres grands avantages, lui avait imprimé une inclination si forte à les garder, qu'il aimerait mieux retomber dans le néant d'où il a été tiré, que de devenir serpent, crapaud, ou quelque autre bête. Le péché cependant nous conduit là, en ravissant à notre âme toute sa vraie beauté, la seule dont nous devions faire cas, puisqu'elle nous rend vertueux et nous acquiert l'amitié de Dieu. Haïssons donc et détestons de toute notre puissance ce qui nous apporte de si notables préjudices.

SECTION XIII

DEUX AUTRES MOTIFS D'ATTRITION : LE PÉCHÉ CHASSE DIEU DE L'AME ET Y FAIT ENTRER LE DÉMON.

I. Excellence et honneur de l'homme juste. — Dieu demeure en lui. — II. Par cette demeure il le fait son fils et Dieu. — III. Temple de Salomon figure du juste. — IV. Le péché mortel le dégrade de tous ces honneurs. — V. Chasse Dieu de son âme, y fait entrer le démon. — VI. Le fait fils du diable, et diable.

I. Ces motifs sont très-forts pour qui voudra attentivement les considérer. Pour les comprendre, il faut se remettre en mémoire ce que la sainte Ecriture nous rappelle si souvent, que Dieu est et habite d'une façon toute particulière dans l'âme de l'homme juste. « Deus caritas est, et qui manet in caritate, « in Deo manet, et Deus in illo (1 Joann., 4, 16) : « Dieu est charité, dit saint Jean, et qui demeure « dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Ce qui doit s'entendre non-seulement qu'il y demeure par ses dons, mais de plus, qu'il y réside en essence et en personne. Car, comme dit saint Thomas : « In ipso dono gratiæ gratum facientis Spiritus « sanctus habetur et inhabitat hominem (1 p., q. 45, « a. 3) : Dans le don de la grâce justifiante le Saint-« Esprit est contenu ; par ce moyen il établit son ha-« bitation dans l'homme. » Et quelques autres excellents théologiens remarquent qu'il y a une si grande et si étroite liaison entre Dieu et la grâce, que la grâce entrant dans une âme y amène de sa propre force infailliblement Dieu avec elle, de sorte que si, par une supposition impossible, Dieu n'était point dans l'âme, comme par son immensité il est en toutes ses créatures, il s'y rendrait aussitôt attiré par le lien de la grâce, et s'y tiendrait tant que cette qualité divine y serait conservée. Aussi saint Paul, parlant aux justes, leur dit que le Saint-Esprit fait sa résidence en eux :

« Spiritus Dei habitat in vobis (1 Cor., 3, 16). » Et pour la même raison il les appelle le temple de Dieu : « Templum Dei estis vos. » Et derechef : « Vos estis « templum Dei vivi, sicut dicit Deus, quoniam inhabi- « tabo in illis (2 Cor., 6, 16) : Vous êtes le temple du « Dieu vivant, comme lui-même le dit, parce que je « demeurerai en eux. »

II. Or, par cette demeure que Dieu fait en l'homme juste, et par la communication qu'il lui donne de sa grâce et de soi-même, il le fait son fils, et ensuite d'une certaine façon il le fait Dieu, suivant ces mots du prophète-royal : « Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes « (Ps. 81, 6) : Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et tous, « les fils du Très-Haut. » Ce que saint Augustin explique ainsi : « Manifestum est quia homines dixit deos, ex « gratia sua deificatos, non de substantia sua natos : ille « enim justificat, qui per semetipsum, non ex alio jus- « tus est, et ille deificat, qui per seipsum, non alterius « participatione Deus est ; qui autem justificat, ipse « deificat, quia justificando filios Dei facit, dedit enim « eis potestatem filios Dei fieri, si filii Dei facti su- « mus, et dei facti sumus ; sed hoc gratiæ est adop- « tantis, non naturæ generantis (Aug., in ps. 49) : « Il est évident que Jésus-Christ appelle les hommes « des dieux, non point parce qu'ils sont nés de la « substance de Dieu, mais qu'ils ont été déifiés par sa « grâce ; car celui-là peut justifier qui est juste par « soi-même, et non par autrui, et celui-là peut déifier « qui est Dieu, non par emprunt, mais de sa propre « nature. Or, celui-là même déifie les hommes qui les « justifie, parce qu'en les justifiant il les fait enfants « de Dieu, comme le dit saint Jean : il leur a donné le « pouvoir de devenir enfants de Dieu ; si nous sommes « enfants de Dieu, nous sommes certainement des « dieux, non toutefois par la génération de la nature, « mais par adoption de la grâce. » Qui pourrait main-

tenant concevoir les infinies excellences qui sont contenues dans cette souveraine dignité d'être enfant de Dieu, et Dieu? Qui pourrait comprendre les trésors inestimables de richesses et de tous biens renfermés dans ce peu de mots que dit saint Paul : « Qui adhæ-« ret Domino, unus spiritus est (1 Cor., 6, 17)? Celui « qui est uni au Seigneur devient un même esprit avec « lui. » Et qui aurait assez de capacité pour raconter les ineffables grandeurs et les singulières merveilles de ce temple mystérieux, où la Divinité habite et repose?

III. De tous les bâtiments, tant saints que profanes, qui ont jamais existé, le plus beau, le plus riche et le plus magnifique a été sans contredit le fameux temple de Salomon, qui seul avait plus de richesses, plus d'ornements et plus de perfections que les sept merveilles du monde ensemble. Il était si riche, que pour le faire et l'achever on dépensa bien, selon la plus exacte supputation des hommes savants, fondée sur l'Écriture, trois mille millions d'or, c'est-à-dire trente fois cent millions d'or, qui est le plus grand et le plus prodigieux trésor qui ait encore été en l'univers. En outre, il y avait au moins quatre cent mille vases, comme coupes, plats, encensoirs, tables, trompettes et autres, tous de l'or le plus fin, et un million et cinquante mille de pur argent. Pour le bois et les pierres, les communs en étaient bannis; il n'y avait que le cèdre, le marbre, le porphyre, le jaspe et autres pierres de prix qui y fussent employés, et le tout arrangé avec un si bel ordre, une proportion si exquise et un rapport si agréable des parties, que l'art surpassait de beaucoup la matière, parce que Salomon y avait consommé son industrie, et versé sur cet ouvrage toute sa sagesse, pour en faire le chef-d'œuvre de son esprit et du monde; et pourtant cet édifice incomparable n'était que le portrait de l'homme juste.

L'Apôtre en disant que celui qui est uni à Dieu devient un même esprit avec lui, nous fait par conséquent conclure que l'homme juste, intimement uni à Dieu par la grâce, est tout transformé en Dieu, et participe à sa noblesse, à sa sainteté, à sa sagesse, à sa puissance et à ses autres perfections, comme nous voyons le corps, en vertu de l'union qu'il a avec l'âme, recevoir d'elle la vie, la beauté et le mouvement. Et puis, comme tous les anges et tous les hommes s'accordent à dire que Dieu est l'être le plus parfait de tous ceux qui sont et qui sont possibles, à quel point d'honneur et à quel degré d'excellence l'homme juste est-il élevé, étant fils de Dieu, et Dieu, comme il est? « Ut filii Dei nominemur, et simus, dit saint Jean « (1 ep., c. 3, 1) : Que nous soyons nommés, et qu'en « effet nous soyons enfants de Dieu. » En vérité cette qualité suréminente porte l'homme juste si haut, et le comble de tant de gloire, que cela ne peut s'exprimer. C'est pourquoi nous ne devons point nous étonner si le Saint-Esprit, dans ses livres, et les docteurs, dans les leurs, disent tant de merveilles de lui, et lui donnent des titres si spécieux et si augustes, comme il est Seigneur de toutes les créatures; c'est pour lui qu'elles sont faites; il est roi et roi des rois, le plus grand ornement de la terre, un doux parfum et une odeur suave qui embaume le monde; il est prêtre et sacrifice du vrai Dieu, et une chose si noble et si précieuse, qu'un seul vaut plus qu'un nombre innombrable d'autres. « Ex quo honorabilis, dit Dieu par Isaïe (cap. 43, « 4), factus es in oculis meis, et gloriosus; ego dilexi « te, et dabo homines pro te, et populos pro anima « tua : Depuis que tu as été ennobli à mes yeux par « la justice dont j'ai vu ton âme ornée, je t'ai aimé « singulièrement, et pris en si grande estime, que je « donnerai des millions d'hommes et des peuples en« tiers pour toi seul. » Saint Thomas dit (Lect. 4, in

cap. 9 Joann.) que Dieu fait plus de cas d'un seul homme de bien que de dix mille pécheurs, et j'ajouterai, que de tous les pécheurs, anges et hommes qui sont dans l'univers. Aussi un père préfère son fils à tous ses esclaves rebelles, et un ami aime et prise plus son ami que tous ses ennemis ensemble.

IV. Or, le péché mortel entrant dans l'âme, la dépouille de tous ces honneurs, flétrit toute cette gloire, souille et profane ce beau temple, lui arrache tous ces ornements, comme fit jadis Antiochus à celui de Jérusalem : « Accepit altare aureum, et candelabrum lu-« minis, et universa vasa ejus, et mensam proposi-« tionis, et phialas et coronas : Il enleva du temple « l'autel et le chandelier d'or, tous les vases précieux, « la table des pains de proposition, les urnes et les « couronnes, et les fit servir à des usages profanes et « immondes. » (1 Mach., 1, 23.) Ainsi Job, parlant du pécheur, dit (cap. 15, 16) qu'il est « abominabilis et « inutilis, abominable et inutile ; » ce que d'autres traduisent « fœtidus et male olens, infect et puant. » Osée l'appelle « vas immundum, un vaisseau d'im-« mondices. » Et Platon même avait dit que comme de toutes les choses la plus sainte et la plus sacrée, c'est l'homme de bien, de même le méchant est la plus vile et la plus corrompue.

V. Bien plus, le péché chasse Dieu de l'âme, et avec lui tout le bonheur qu'elle peut avoir, il y fait entrer le démon qui en prend aussitôt possession, et y exerce sa tyrannie. Aussi saint Denis l'Aréopagite (cap. 3 de eccles. Hierar.) met les pécheurs au nombre des énergumènes, signifiant que comme le diable possède le corps de ceux-ci, il tient en son pouvoir les âmes de ceux-là.

VI. Ainsi l'homme misérable perdant la condition très-honorable d'enfant de Dieu, devient fils du démon, et démon même, car par l'union qu'il a avec le

démon, et le démon avec lui, il prend son esprit, imite ses mœurs et se rend héritier de ses peines. Et comme dit saint Cyrille d'Alexandrie (In cap. 6 Joann., v. 17) : Celui qui s'attache à Dieu devient, selon la doctrine de saint Paul, un même esprit avec Dieu, esprit saint, esprit noble, pur et parfait; de même celui qui se lie au démon devient un même esprit avec lui, esprit méchant, vil, sale et défectueux. C'est pourquoi les enfants du grand-prêtre Héli sont appelés, à cause de leur vie débordée et impie, « filii Belial, enfants du dé- « mon. » (1 Reg., 2, 12.) Et Notre-Seigneur répondant aux Juifs qui se glorifiaient d'avoir Dieu pour père, leur dit : « Vos ex patre diabolo estis (Joann., 8, 44) : « Vous vous vantez que Dieu est votre père, ce n'est « pas Dieu, mais le malin esprit qui l'est. » Et parlant aux douze qu'il avait élus et choisis entre tous ses disciples, il désigna ainsi le traître Judas : « Nonne « ego vos duodecim elegi, et ex vobis unus diabolus « est (Joann., 6, 71) ? Ne vous ai-je pas choisis tous « douze pour mes apôtres et pour les coopérateurs de « mes desseins, et j'en vois un d'entre vous qui est « un démon. » Voilà l'état infâme où le péché réduit l'homme ; de la vraie liberté, il le fait passer dans la plus malheureuse servitude qui se peut concevoir ; de serviteur et d'enfant de Dieu, il le rend esclave et fils du démon, et change celui que le ciel et la terre estimaient et honoraient comme un Dieu, en démon. Mais qui pourrait dire les rigueurs et les cruautés excessives que le diable exerce dans l'âme dont le péché l'a rendu maître ? avec quelle indignité il la traite ? quels outrages il lui fait ? Cela ne peut pas se dire, pas même se penser. Nous pouvons seulement en conjecturer quelque chose, parce que nous le voyons faire aux corps qu'il possède. Comment les tourmente-t-il ? à quel point de misère les réduit-il ? il les bat, il les déchire, il les jette par terre, il les glace, il les brûle, il leur

ôte toute la joie qu'ils peuvent avoir en cette vie, il les prive de la libre disposition de leurs membres, il les rend hideux et épouvantables, et leur fait mille autres maux très-grands, qui ne sont toutefois qu'une légère image de ceux qu'il cause à l'âme, à qui il en veut bien plus, comme à l'image et au temple de Dieu, qu'il n'en veut au corps, par lequel nous ne ressemblons qu'aux bêtes.

Concluons donc ce discours, et disons que le sentiment de la noblesse étant très-délicat chez les hommes si passionnément amoureux de l'honneur, que pour en avoir un peu en ce monde, plusieurs ne craignent point de se précipiter dans les infamies éternelles de l'autre, combien doivent-ils fuir le péché qui seul les avilit et les dégrade de tous les vrais honneurs? Qui n'appréhenderait d'avoir le diable au corps? que ne ferait-on pour éviter un tel malheur, et ne point recevoir chez soi un hôte si terrible? Il vaudrait toutefois beaucoup mieux y en avoir des légions, et tous tant qu'ils sont, qu'un seul péché mortel dans l'âme, attendu que la possession du corps ne rend point un homme désagréable à Dieu et indigne du ciel; au contraire, elle peut le purifier, le sanctifier et le faire mériter davantage, comme il est arrivé à quelques-uns, où la possession de l'âme que le démon a par le péché, le rend formellement ennemi de Dieu, incapable de mérite et digne de l'enfer. Et puis, quelle perte que de perdre Dieu? C'est perdre tout que de le perdre; et la plus redoutable menace qu'il fit jamais aux Juifs, fut quand il dit : « Væ eis, cùm recessero ab eis « (Os., 9, 12) : Malheur pour eux quand je les aurai « quittés! » parce qu'étant la source de tous les biens, il n'est pas possible que, se retirant d'eux, ils ne tombent dans une extrémité de misères. D'où vient qu'ayant dit encore autre part: « Væ eis, quoniam re- « cesserunt à me (Os., 7, 13) : Malheur à eux, parce

« qu'ils se sont séparés de moi ! » il ajoute aussitôt : « vastabuntur, ils seront affligés, perdus et ruinés de « fond en comble. »

Puisque le péché nous cause un si grand mal, origine de tous les autres, nous devons donc le craindre, le haïr et l'avoir en horreur.

SECTION XIV

UN AUTRE MOTIF D'ATTRITION : LE PÉCHÉ TUE L'AME.

I. L'âme humaine mortelle et immortelle. — II. En quoi consistent la vie et la mort. — III. Le péché cause de sa mort. — IV. Comment il la cause. — V. Le pécheur est mort.

I. Bien que notre âme, comme substance purement spirituelle, soit immortelle de sa nature, elle est néanmoins d'une certaine autre façon sujette à la mort. A ce sujet, saint Grégoire le Grand (lib. 4 Moral., c. 7) dit ces paroles remarquables : « Humana anima « ita immortalis est ut mori possit, ita immortalis ut « mori non possit : nam beatè vivere sive per vitium, « sive per supplicium, essentialiter autem vivere « neque per vitium, neque per supplicium amittit, « à qualitate enim vivendi deficit, sed omni modo « subsistendi interitum nec moriens sentit, ut ergo « breviter dixerim, et immortaliter mortalis est, et « mortaliter immortalis : L'âme de l'homme est ainsi « immortelle que toutefois elle peut mourir ; elle peut « aussi mourir de telle sorte, que néanmoins elle est « immortelle ; elle peut mourir à la vie surnaturelle « par le péché et par le châtiment éternel ; elle ne peut « mourir à la vie naturelle, ni par l'un ni par l'autre; « parce qu'elle peut bien perdre la qualité de la vie, « mais non la vie tout à fait par le dissolution de son « essence. C'est pourquoi je dis qu'elle est tout en- « semble et immortellement mortelle, et mortellement « immortelle. »

II. La vie, la mort de l'âme dont nous parlons ici, et qui est la vraie, consiste en Dieu, en sa présence ou en son absence, et nous devons en parler comme de la vie et de la mort du corps, qui consistent celle-là dans l'union du corps avec l'âme, et celle-ci dans leur désunion ; de manière que le corps est vivant lorsqu'il est uni à l'âme, qui est sa vie, et il est mort quand il en est séparé. De même la vie de l'âme n'est autre chose que la conjonction de l'âme avec Dieu par le lien de la grâce, et la mort la division d'avec Dieu par la rupture de ce lien. « Sicut anima « est vita corporis, dit saint Augustin, sic animæ vita « est Deus. Sicut expirat corpus cùm animam emit- « tit, ita expirat anima cùm Deum amittit. Deus amis- « sus mors animæ; anima emissa mors corporis (Serm. « 5 de verb. Domin.). » Telles sont donc la mort et la vie de l'âme ; mais quelles en sont les causes?

III. Pour la cause de la vie, il est évident que c'est Dieu, comme bonté infinie et vie première. Comme dit saint Denis, il communique effectivement la vie à toutes les choses vivantes; quant à la mort, c'est le péché. C'est une des premières vérités que Dieu enseigna jamais aux hommes, lorsqu'il dit à Adam : « De ligno « scientiæ boni et mali ne comedas, in quocumque « enim die comederis ex eo, morte morieris (Gen., « 2, 17) : Garde-toi bien de manger du fruit de l'ar- « bre de la science du bien et du mal, car au jour « même où tu y toucheras, tu mourras de mort; » c'est-à-dire, au même instant que tu pècheras, transgressant mon ordonnance, tu mourras de la mort de l'âme, avec obligation et nécessité inévitable de mourir ensuite de celle du corps, comme il arriva. « Anima « quæ peccaverit, ipsa morietur, dit-il autre part « (Ezech., 18, 4) : L'âme qui pèchera, mourra; » et souvent ailleurs. C'est pour cela qu'on l'appelle communément mortel ; il cause la mort.

IV. Si vous me demandez comment il la cause, je vous dirai que saint Jacques nous l'enseigne parfaitement (cap. 1, 14), quand il dit : « Unusquisque tenta-« tur à concupiscentia sua abstractus et illectus; deinde « concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum; pec-« catum verò cùm consummatum fuerit generat mor-« tem : Chacun est tenté et porté au mal par sa propre « concupiscence; celle-ci prenant quelque plaisir de la « chose mauvaise qui lui est proposée, commet le « péché, et le péché consommé et parfait engendre la « mort. » Par ces paroles le saint Apôtre nous indique les degrés par lesquels l'homme descend dans le péché, et l'ordre qu'il suit dans ce désordre. Il emploie trois mouvements que les théologiens, après saint Grégoire et le vénérable Bède, nomment suggestion, délectation et consentement. La suggestion est quand nos ennemis, le diable, le monde ou notre propre chair, nous sollicitent d'offenser Dieu en nous présentant quelque chose de délectable, mais de mauvais; en cela il n'y a point de péché, car notre volonté n'y contribue point; mais si nous écoutons cette sollicitation, et que notre partie inférieure goûte en quelque façon cet objet, et en reçoive de la délectation, c'est un péché véniel, à cause de la négligence que la partie supérieure apporte à réprimer l'inférieure, et à étouffer ce plaisir sensuel dans sa naissance; si, au lieu de l'étouffer, elle-même le fait vivre, et lui donne un plein consentement, voilà le péché mortel commis, si c'est en chose notable; par conséquent il donne la mort. C'est ainsi que les saints expliquent ce passage, et nommément saint Augustin (lib. 2 de Gent. contra Manich., c. 14). Ce Père remarque fort à propos qu'il arrive aux péchés commis par les hommes tous les jours, ce qui arriva pour celui d'Adam, auquel trois concourent : le serpent, Eve et Adam. Le serpent tenta et trompa Eve en lui montrant une pomme ravissante à l'œil, et exquise

au goût; Eve gagna son mari par ses prières et ses attraits; Adam, consentant à faire ce que sa femme voulut, commit le péché qui le fit mourir et le chassa honteusement du paradis terrestre. Le serpent est la suggestion, Eve la concupiscence, Adam l'âme raisonnable, qui, se laissant aller aux appétits déréglés de la concupiscence, pèche; d'où lui viennent la perte du paradis, qu'il peut posséder en ce monde et en l'autre, et la mort.

V. C'est donc ainsi que le péché fait mourir l'âme, et par conséquent les pécheurs, quoiqu'ils semblent pleins de vie, sont réellement morts. Il est vrai qu'ils sont vivants selon le corps; mais comme l'âme est la principale partie qui est en eux, et qui les fait hommes, on doit nécessairement inférer qu'ils sont morts. Notre-Seigneur fait dire au père de l'enfant prodigue à son fils aîné : « Frater tuus hic mortuus erat, et revixit « (Luc., 15, 32) : Ton frère là présent était mort, et il « est ressuscité. » Il dit que son fils, lorsqu'il jouait, faisait bonne chère et passait les jours et les nuits à contenter ses sens, était mort : comment cela? Ce n'est pas du corps qu'il l'entend, comme il est clair, mais de l'âme, à qui tant de débauches et de péchés avaient ôté la vie. De même l'ange dit, dans l'Apocalypse (cap., 3, 1), à un pécheur : « Scio opera tua, nomen « habes quod vivas, et mortuus es : Je sais tes déporte- « ments; à te voir, on dirait que tu es vivant, car tu « parles, tu écoutes, tu bois, tu manges, et pourtant tu « es mort. » Et David, pensant à son péché et au mal qu'il en avait reçu, dit que, lors même qu'il était couvert d'une pourpre royale, le sceptre en main, la couronne en tête, et tout environné de gloire, il était mort et enseveli : « Collocavit me in obscuris sicut « mortuos seculi (Psal. 142, 3) : Mon péché m'a fait « mourir et tomber dans l'obscurité du tombeau « comme les morts du siècle, » c'est-à-dire comme les

autres pécheurs, dont le siècle est plein et qui, bien que se promenant, riant, dansant et paraissant bien sains, sont néanmoins véritablement morts. Car, comme la foudre fond quelquefois l'épée sans endommager le fourreau, et brise les os sans entamer la chair, de même le péché tue intérieurement l'âme sans blesser extérieurement le corps. Et saint Augustin, discourant sur ce sujet, dit excellemment (Serm. 28 de verbis Ap.) : Oh! si tu avais les yeux de l'esprit ouverts pouvoir ce qui se passe en l'homme qui a commis un péché mortel, tu verrais clairement qu'il est trépassé : « Quia « pedibus ambulat, quia manibus contrectat, quia ocu- « lis videt et audit auribus, officiis cæteris membrorum « satis utitur, viventem putas : Parce qu'il remue les « pieds et qu'il marche, qu'il manie les choses avec les « mains, qu'il voit de ses yeux, qu'il entend de ses « oreilles et qu'il a l'usage libre de ses autres membres, « tu penses qu'il vit. » — « Vivit, sed corpus ejus ; mortua « est autem anima ejus; mortuum est quod melius est « ejus ; vivit habitaculum, mortuus est habitator : Il « vit, mais c'est son corps ; car l'âme et ce qui est de « meilleur en lui sont morts ; le logis est vivant, mais le « maître est décédé. » Après, ayant expliqué comment le corps vit par la présence de l'âme, et l'âme par celle de Dieu, il ajoute : « Moritur corpus cùm recedit « anima; moritur ergo anima si recedit Deus; recedit « anima cùm corpus percutitur gladio, et putas quia « non recedit Deus, cùm ipsa anima feritur perjurio? « Le corps meurt quand l'âme se retire, l'âme meurt « donc si Dieu se sépare d'elle ; l'âme se retire du « corps quand le corps est blessé d'un coup d'épée, et « tu penses que Dieu ne sort point d'une âme quand « elle est frappée ne glaive du péché? » Et puis il poursuit et conclut : « Vis videre quia peccator mor- « tuus est, lege Scripturam : Os quod mentitur occidit « animam (Sap., 1, 11) : Veux-tu voir comme quoi le

« pécheur est mort, lis l'Ecriture qui te dira : La bouche « qui ment tue l'âme, laquelle recevant cette blessure « mortelle expire à la façon du corps. » Comment, à la façon du corps? c'est-à-dire comme le corps expire, parce que : « Spiritum quo vivificabatur ejecit, id est, « exclusit spiritum quo vivebat caro : Il a exhalé « l'âme qui le faisait vivre; » ainsi l'âme expire quand elle offense Dieu grièvement, parce que : « Exclusit « spiritum quo vivebat anima : Elle a rendu l'esprit « divin qui lui donnait la vie, » et demeure ainsi dans son corps, comme dans son sépulcre gisant raide mort.

Puisque le péché nous cause ce grand dommage, de tuer nos âmes, qui ne voit que nous devons extrêmement le redouter, et faire tout notre possible pour ne le commettre jamais? Le plus grand amour naturel de l'homme est celui de la vie, et la plus forte crainte est celle de la mort comme de la chose qui, selon la fameuse sentence d'Aristote (lib. 3 Ethi., c. 6), est la plus terrible de toutes, qui nous prive de tous les biens que nous possédons sur la terre. Aussi que ne fait-on et que ne souffre-t-on pas pour prolonger sa vie et pour éviter la mort? On travaille, on entreprend de longs voyages, on avale des médecines amères, on fait des diètes fâcheuses, on garde la chambre sans voir personne, on se laisse brûler et couper les membres, et il n'est rien de si difficile à quoi on ne se détermine pour retenir l'âme dans le corps et échapper à la mort. Si on fait et si on endure tant pour eviter la mort du corps (non point absolument, puisqu'elle est tôt ou tard inévitable, mais seulement pour la reculer de quelques jours, et qui, même arrivant, ne rend point la personne pire devant Dieu) et pour se maintenir en la possession d'une vie remplie de tant de maux et semée de tant d'épines, quelle affection devons-nous avoir et quelle peine devons-nous prendre pour conserver la vie de l'âme infini-

ment plus précieuse; car nous ne pouvons perdre la vie de l'âme sans perdre Dieu, et sa mort nous rend criminels de lèse-majesté divine, et dignes des supplices éternels, et par conséquent que ne devons-nous pas faire pour éviter le péché, qui est la cause unique de tous ces maux? Et cela d'autant mieux que nous le pouvons; car la mort du corps est inévitable et nous vient, quelque résistance que nous y apportions ; celle-ci dépend entièrement de notre volonté, et ne peut nous arriver que par nos propres mains; de sorte que jamais l'âme ne meurt que par elle-même, qui est à la vérité un horrible prodige. On croit ordinairement et avec raison que le plus grand excès de furie et de désespoir que saurait commettre un homme, est de se tuer. Et de fait, quelle rage, quelle manie forcenée et quelle furieuse haine de soi-même doivent saisir et transporter un homme qui naturellement s'aime si fort, et qui a tant de peur de se faire mal, pour se résoudre à faire ce coup dénaturé! A-t-on même jamais vu, ou entendu, ou lu qu'aucun lion, aucun tigre ou autre animal, quelque sauvage et sanguinaire qu'il fût, se soit de son mouvement déchiré et mis à mort? Au contraire, au lieu de s'offenser et se détruire, ils font tout ce qu'ils peuvent pour se conserver. Et néanmoins, ô homme, quand tu pèches mortellement, tu exerces cette cruauté abominable sur toi-même, tu assassines ton âme. C'est pourquoi toi, qui aurais horreur de tuer ton corps, et qui, si on te donnait un poignard pour faire cette damnable exécution, frémirais d'horreur à la seule pensée, ton sang se glacerait dans tes veines, et le fer te tomberait des mains, combien plus grande horreur dois-tu avoir de faire mourir ton âme, qui doit t'être incomparablement plus chère que ton corps, et ensuite de consentir au péché, par lequel seulement tu peux te causer cet extrême malheur!

SECTION XV

AUTRE MOTIF D'ATTRITION : LE PÉCHÉ NOUS APPAUVRIT ET NOUS DÉPOUILLE DES VRAIS BIENS.

I. Le juste est riche. — II. Et des vraies richesses. — III. Le péché les lui ravit.

I. Le Prophète royal, décrivant les avantages de l'homme juste, lui donne entre autres celui-ci, qu'il est riche et abondant en tous biens. « Gloria et divitiæ « in domo ejus, dit-il (Ps. 111, 3) : La gloire et les « richesses sont dans sa maison. » — « Inquirentes « Dominum, chante-t-il autre part, non minuentur « omni bono (Ps. 33, 11). » Et comme saint Jérôme traduit : « Quærentibus Dominum non deerit omne « bonum : Ceux qui cherchent le Seigneur et em- « brassent son service, ne manqueront de rien ; ils se- « ront remplis de tous biens. »

II. Nous devons donc estimer l'homme juste riche et opulent, puisque le Saint-Esprit l'assure, et qu'en effet il a des richesses, et l'estimer véritablement riche, parce qu'il a les vraies richesses ; mais quelles sont-elles ? Ce n'est sans doute ni l'or, ni l'argent, ni les héritages, ni les empires, ni toutes les autres richesses de la terre, qui, venant de la terre, ne peuvent être que viles et corruptibles, qui ne rendent point un homme meilleur, mais ordinairement pire ; qui n'assouvissent point sa convoitise, mais l'allument davange ; qui ne donnent point de repos à son esprit, mais le lui ôtent ; et, de plus, qui ne sont point les propres richesses de l'homme, car elles n'enrichissent pas et ne perfectionnent pas ce qui le fait homme, savoir, son âme ; et qu'il ne peut en disposer ni les garder selon sa volonté ; mais, outre mille accidents qui tous les jours peuvent les lui ôter, il faut nécessairement qu'il les perde à la mort. « Quod enim hic relinquitur,

« dit saint Ambroise à ce propos, non nostrum, sed « alienum est (Lib. 4, ep. 27 ad Simpl.) : Ce que nous « laissons ici-bas n'est pas à nous, mais à autrui. » Et saint Bernard : « Si vestra sunt hæc, tolite ea vobis- « cum (Serm. 4 de Advent.) : Si ces richesses sont à « vous, emportez-les donc avec vous dans l'autre « monde. » C'est pourquoi elles sont appelées par Notre-Seigneur « épines (Luc., 8, 14), » car les soucis qu'on en a piquent et déchirent le cœur ; « richesses trompeuses (Matth., 13, 22), » parce qu'elles trompent, ne donnant point ce qu'elles promettent, et ne remplissant que les coffres et non le cœur ; enfin « richesses d'iniquité (Luc., 16, 9), » parce qu'elles viennent souvent du péché, et y conduisent, servant de matière et d'instruments à l'orgeuil, à l'impudicité, à la gourmandise et à plusieurs autres grands vices. Et quand David disait que le juste, que nous voyons tant de fois manquer d'or et d'argent, aura toute sorte de biens, ne montre-t-il pas évidemment que ni l'or, ni l'argent, ni toutes les autres richesses temporelles ne sont pas les vraies richesses ni les vrais biens ?

Donc, les vraies richesses, celles que le juste possède, sont les vertus. « Veræ divitiæ, dit saint Bernard, non « opes sunt, sed virtutes, quas secum conscientia por- « tat ut in æternum dives fiat : Les richesses vraies ne « sont pas les biens de la terre, mais les vertus, que la « bonne conscience porte avec elle et en elle pour être « riche à jamais : » c'est la grâce, la charité et les dons du Saint-Esprit ; c'est la participation à toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Église ; c'est la possession de Dieu et de Notre-Seigneur. Quelles richesses et quels biens ! qui pourrait en expliquer ou même en comprendre l'excellence et la grandeur ? Si on regarde comme grandes richesses celles qui valent beaucoup, qui sont rares, fort utiles et assurées, quelle estime devons-nous faire des richesses des justes ? Elles sont

d'un si grand prix et d'un si merveilleux profit, que la plus petite action vertueuse qu'ils font leur acquiert le paradis et des récompenses infinies, dont tous les biens de la terre ne sauraient leur gagner la moindre partie. Elles sont très-rares et très-nobles, parce qu'elles sont surnaturelles, célestes et divines; la possession en est si assurée, que ni ange, ni homme, ni démon, ni accident quelconque, ne saurait les leur ravir contre leur gré; c'est pour eux une sauvegarde donnée par Dieu, qui les tient en lieu si sûr, que nulle créature n'y saurait entrer s'ils ne lui ouvrent. De là vient que saint Paul dit à juste raison : « Est quæstus magnus pietas « cum sufficientia (1 Tim., 6, 6) : La piété et la vertu « sont extrêmement profitables; elles remplissent l'âme « de richesses spirituelles, et pourvoient même suffi- « samment de tout ce qui est nécessaire pour l'entre- « tien du corps. » Le même saint Paul (2 Tim., 6, 18; 2 Cor., 8, 2) et saint Jacques (2, 5, et 1, 10) appellent richesses, la foi, la simplicité, la pauvreté, et généralement toutes les bonnes œuvres ; et l'invincible martyr de Notre-Seigneur, saint Laurent, montrant les pauvres fidèles au tyran qui lui demandait les trésors de l'Eglise, lui dit : « Hi sunt thesauri Ecclesiæ : « Voilà les trésors de l'Eglise. » — « Et verè thesauri, « explique saint Ambroise, in quibus Christus est, in « quibus Christi fides est (Lib. 2 de Offic., c. 28) : « Trésors, à la vérité, puisqu'ils avaient Jésus-Christ « en eux, et qu'ils étaient enrichis de la foi. » Et l'Apôtre dit encore : « Habemus thesaurum in vasis ficti- « libus (2 Cor., 4, 7) : Nous portons dans des vaisseaux « de terre, je veux dire en nous, qui, à notre origine, « avons été formés d'argile, le Saint-Esprit, sa grâce et « des trésors inestimables de richesses célestes. »

III. Or, le péché mortel enlève à l'homme juste toutes ces richesses, lui ravit tous ces trésors, le dépouille de tous ces biens, et le met à nu. « Unius peccati con-

« sensu, dit saint Laurent Justinien, immensas animæ « ac corporis homo spirituales amisit divitias. Innocen- « tiæ quippe candorem, immortalitatis stolam, carnis « incorruptibilitatem, animæ puritatem, contempla- « tionis dulcedinem, spiritûs libertatem, regnum cœlo- « rum, angelorum contubernium, amicitiam Dei per- « didit (Serm. de S. Joann. evang.) : L'homme, par « un seul péché, perd des richesses immenses de l'âme « et du corps : la blancheur de l'innocence, la robe de « l'immortalité, l'incorruption de la chair, la pureté « de l'âme, la douceur de la contemplation, la liberté « de l'esprit, le royaume des cieux, la compagnie des « anges et l'amitié de Dieu. » Il perd tous ses mérites, tous les fruits de ses travaux, de toutes ses oraisons, confessions, communions, jeûnes, pénitences, aumônes, et de toutes ses autres bonnes œuvres. De sorte que si, durant l'espace de quatre-vingts ans, il avait toujours très-saintement vécu et exercé à chaque moment des actes héroïques de vertu, amassant continuellement grâces sur grâces, et richesses sur richesses, il perdrait tout cela par un seul péché mortel ; quelle perte ! quel dommage !

Et pour les bonnes actions des fidèles auxquelles il participait sans travail, il n'y a plus de part ; et comme il est membre mort, il ne reçoit plus ces effets de vie. Aussi, bien que le pécheur regorge de biens temporels, il est appelé pauvre dans les saintes Lettres : « Dicis, « dit l'Ange à l'un dans l'Apocalypse, quod dives sum, « et locupletatus, et nullius egeo; et nescis quia tu es « miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus : « Tu te vantes d'être riche et opulent, et tu dis : Je n'ai « besoin de rien ; tu ne vois pas, aveugle, l'extrémité « de ton indigence; tu es pauvre, misérable et tout nu. » Et à parler sainement : « Major et miserabilior egestas « nulla est, comme dit saint Augustin, quàm egere « sapientia, et qui sapientia non eget, nulla re omninò

« egere potest (Lib. de beata vita) : Il n'est point de « plus grande ni de plus misérable pauvreté que d'être « pauvre de sagesse, c'est-à-dire de vertu, en laquelle « consiste la vraie sagesse; et qui en est pourvu ne « manquera jamais de rien. »

Si l'homme craint naturellement si fort la pauvreté, s'il la trouve si difficile et si fâcheuse, et si quelques-uns ayant par un incendie, ou par quelque autre accident subit, perdu tous leurs biens, et se voyant en peu d'heures, de riches qu'ils étaient, réduits avec leur femme et leurs enfants à la mendicité, en éprouvent des afflictions et des ennuis inconsolables, et en sont si accablés et si troublés qu'ils en perdent le sens et se désespèrent, combien devons-nous plus redouter le péché, qui détruit tous nos vrais biens, pille tous nos trésors, et de très-riches qu'étaient nos âmes, les rend en un instant très-pauvres? C'est pourquoi le saint ange Raphaël dit avec grande raison aux deux Tobie : « Qui faciunt peccatum et iniquitatem, hostes sunt « animæ suæ (Tob., 12, 10) : Ceux qui pèchent sont « ennemis de leur âme. »

SECTION XVI

UN AUTRE MOTIF D'ATTRITION : LE PÉCHÉ NOUS FAIT PERDRE LES BIENS TEMPORELS.

I. Le péché ôte les biens et les honneurs. — II. Il ruine les empires et les États. — III. Et les maisons particulières. — IV. Il ôte la vie. — V. Il l'abrége.

Le péché ne nous ravit pas seulement les biens intérieurs et éternels, mais de plus il nous dépouille des biens extérieurs et temporels, ce qui doit être pour les hommes une raison très-forte pour le fuir, eux qui font tant de cas de ce genre de bien.

I. Je remarque trois sortes de ces biens auxquelles toutes les autres peuvent se rapporter, savoir: les riches-

ses, les honneurs et la vie ; et je trouve que le péché leur fait un terrible dégât, et nous en prive, ou en partie, ou même tout à fait. Pour les premiers, le Prophète royal nous dit : « Posuisti flumina in desertum, et « exitus aquarum in sitim, terram fructiferam in sal- « suginem à malitia inhabitantium in ea (Psal. 106, « 33) : La malice des hommes est cause que Dieu a « séché leurs rivières et tari leurs fontaines, et qu'il « a rendu leur terre, de bonne et fertile d'ailleurs, « maigre et stérile. » Et Jérémie : « Polluisti terram « in fornicationibus tuis, et in malitiis tuis, quamo- « brem prohibitæ sunt stellæ pluviarum, et serotinus « imber non fuit (cap. 3, 2) : Tu as souillé la terre « de tes ordures, et tu l'as toute couverte de tes ini- « quités; c'est pourquoi elle est devenue sèche et « aride; il n'est pas tombé une goutte de pluie ni en « automne, ni au printemps pour l'arroser. »

Et pour d'autres misères, le saint homme Tobie voyant son pays pris et pillé par Salmanasar, roi d'Assyrie, et lui avec un grand nombre de Juifs menés en captivité à Ninive, ne rapporta point la cause de ce malheur à ce prince barbare, mais à leurs péchés, disant à Dieu : « Quoniam non obedivimus præceptis tuis, ideo « traditi sumus in direptionem et captivitatem, mortem « et in fabulam, et in improperium omnibus nationibus « in quibus dispersisti nos (Tob., c. 3, 4) : Parce que « nous n'avons point obéi à vos commandements, « vous nous avez abandonnés au pillage, à la servitude « et à la mort, vous nous avez fait servir de fable et « de risée à toutes les nations parmi lesquelles votre « colère nous a jetés. » Et Baruch, adressant sa parole à ces pauvres captifs, leur dit : « Quid est, Israël, « quod in terra inimicorum es? inveterasti in terra « aliena, coinquinatus es cum mortuis, deputatus es « cum descendentibus in infernum; dereliquisti fon- « tem sapientiæ, nam si in via Dei ambulasses, habi-

« tasses utique in pace sempiterna (cap. 3, 10) : D'où « vient, Israël, peuple infortuné, que tu es hors du « lieu de ta naissance et chez tes ennemis? Qui t'a « fait blanchir sur une terre étrangère, accablé de « tant de maux, qu'à te voir on te prendrait pour un « mort, tant Tu es défiguré? En veux-tu savoir la vraie « cause? tu as quitté la source de la sagesse, ton Dieu « et ton Seigneur ; si tu l'eusses honoré et servi ainsi « que tu devais, il t'eût conservé dans ton pays, et « fait jouir d'une paix profonde. »

Aussi quand Holopherne entreprit la conquête de Béthulie et de toute la Judée pour le roi Nabuchodonosor son maître, Achior, chef des Ammonites et parfait politique, lui donna un excellent conseil, qui fut de s'informer si les Juifs étaient mal avec Dieu et rebelles à ses volontés. En ce cas il en viendrait aisément à bout. S'ils lui étaient fidèles et gardaient ses lois, il aurait affaire à des hommes invincibles, et de la guerre qu'il leur ferait, il ne remporterait que des revers et de la honte; comme autrefois Balac , roi de Moab, qui ne put en rien nuire à leurs pères, ni Balaam les maudire, quoique tous deux le désirassent avidement et qu'ils eussent le dessein formel de les perdre. Au contraire, Balaam se vit forcé de les bénir, et il en donna cette raison au roi : « Non est « idolum in Jacob, nec videtur simulacrum in Israël, « Dominus Deus ejus cum eo est, et clangor victoriæ « regis in illo (Num., 23, 21) : C'est en vain, sire, « que nous voulons nuire à ce peuple; tous nos efforts « seront inutiles, il ne fléchit le genou devant aucune « idole, mais se tient attaché au culte de son Dieu, « dont le bras tout-puissant le protége; et tant qu'il « lui sera fidèle, il sera victorieux de tous ses enne- « mis. » Il est ainsi arrivé ; et le péché seul les a rendus la proie de leurs ennemis.

II. Voyons encore quel ravage fait le péché dans les

biens de ce monde ; considérons les États et les empires. Qui enleva aux Cananéens et aux Amorrhéens la Palestine? Leurs crimes et le nombre de leurs iniquités (Genes., 15). Qui arracha le sceptre du royaume d'Israël des mains de Saül et de sa maison, pour le mettre entre celles de David et de sa race? La désobéissance de ce malheureux prince (1 Reg., 15). Et qui enleva dix fleurons de la couronne de Roboam, petit-fils de David, sinon les idolâtries de son père Salomon (3 Reg., 11)? Qui fit descendre le grand Nabuchodonosor de son trône, et le dépouilla de sa pourpre, pour le réduire, pendant sept ans, à la condition des bêtes, sinon l'orgueil dont il était enflé (Dan. , c. 4)? Et ne fut-ce pas l'ivrognerie, la vanité, et particulièrement les sacriléges commis par la profanation des vases sacrés du temple de Jérusalem, qui privèrent son fils Balthazar du royaume (Dan., c. 5) ? Où sont à présent les riches, puissants et renommés empires des Assyriens, des Mèdes, des Grecs, et celui qui a dompté et englouti tous les autres, des Romains? Où est l'empire de Carthage, qui disputait presque à forces égales les palmes et les lauriers avec celui de Rome? Où est celui de Constantinople ? Où celui de Trébisonde? Où sont les fameuses villes et républiques de Troie la Grande, d'Athènes la Savante, de Lacédémone la Courageuse, de Thèbes la Riche et de Corinthe la Belle? Si je le demande, on me répondra qu'elles ne sont plus, qu'il n'en reste qu'un souvenir dans l'histoire et de fort petites idées dans notre mémoire, et que là où jadis étaient leurs hautes murailles, leurs larges et profonds fossés, leurs tours bien fortifiées, leurs citadelles imprenables, leurs belles maisons et leurs magnifiques palais, sont maintenant des terres labourables, selon le dire de cet ancien : « Nunc seges est ubi Troja fuit ; la « moisson recouvre les champs où fut Troie. » Si je vais plus loin, et que je demande pourquoi ces fortes villes,

ces puissantes républiques et ces empires florissants sont ruinés, on me dira : C'est le temps qui consume tout, ce sont les feux, les guerres et les ennemis qui les ont réduits à ce point. Et moi, montant plus haut, et jusqu'à la source du mal, je dirai, pour être dans le vrai : Ce sont leurs péchés; leurs péchés ont été le temps qui les a consumés, les feux qui les ont brûlés, les guerres qui les ont exterminés, et les vrais ennemis qui les ont détruits. Car, comme dit le Sage : « Justitia elevat « gentem, miseros autem facit populos peccatum (Prov., « 14,34) : La vertu comble les peuples de gloire, et le « péché les plonge dans la pauvreté et la misère. « Et autre part : « Regnum à gente in gentem transfer- « tur propter injustitias (Eccl., 10, 8) : Les royaumes « passent d'une nation à l'autre, et les États chan- « gent de maîtres à cause des injustices et des ini- « quités. » C'est pourquoi Clovis, le premier de nos rois qui embrassa le christianisme, s'informant auprès de saint Remy, de qui il avait reçu l'instruction et le baptême, combien durerait cet État, le saint lui répondit : « Autant de temps, seigneur, que la religion et la justice y fleuriront. » Et Synésius a fort bien dit que la piété est la base assurée de la royauté (lib. de Regno). C'est le sens de la sage et judicieuse repartie de ce gentilhomme anglais qui, après que Charles VII eut, par une assistance particullière du ciel, délivré la France de la domination de l'Angleterre, dont elle avait été si longtemps opprimée, s'embarquant pour repasser la mer, et interrogé malicieusement par un Français quand les Anglais reviendraient en France pour la reconquérir, répondit : « Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres. »

III. Et ce que je dis des républiques et des royaumes doit s'entendre, à plus forte raison, des maisons particulières, qui ont moins de puissance pour se soutenir et résister aux attaques de leurs ennemis.

Combien a-t-on vu dans le passé, et voit-on encore tous les jours, de grandes, nobles et riches familles, tomber tout à coup, ou déchoir petit à petit, et enfin fondre et disparaître, et souvent par des moyens secrets et inconnus? D'où viennent ces décadences et ces chutes, et quelle en est la cause? C'est sans doute le péché. Le fondement de ces maisons ne vaut rien, elles sont bâties sur l'injustice, sur l'ambition et sur d'autres crimes; elles ne sauraient subsister longtemps, mais doivent nécessairement tomber en ruine. Car c'est un oracle d'infaillible vérité, émané du Saint-Esprit par la bouche de David : « Nisi Dominus ædificave-« rit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant « eam (Ps. 126, 1) : Si Dieu n'édifie la maison, c'est « en vain que l'homme y travaille, quels que soient « son esprit et son industrie, ou elle ne s'élèvera « point de terre, ou bientôt elle sera renversée. » Il faut que Dieu fasse la fortune d'un homme pour qu'elle soit de durée, qu'il soit l'architecte de sa grandeur et de sa prospérité, s'il veut l'assurer contre les orages. Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, faisant fortifier son palais, et y apportant tout ce que l'art pouvait pour le rendre imprenable, entendit une nuit une voix venant de la mer, qui criait : « O « imperator, erigis muros! et tametsi vel ad cœlos eos « educas, intùs cùm sit malum, urbs captu facilis est « (Baro., anno Christi 964, n. 37) : O empereur! tu « bâtis des murailles, et tu prétends les élever bien « haut; quand tu les porterais jusqu'au ciel, la ville « sera toujours aisée à prendre, puisque le mal est au « dedans. » Et de fait, le bâtiment étant achevé, le jour même que l'architecte lui en apporta la clef, ce misérable empereur fut assassiné; ses péchés avaient attiré sur lui les effets de la justice de Dieu, qui, pour l'en punir, le priva de ses richesses, de ses honneurs de l'empire et de la vie.

IV. Je dis de la vie, le dernier bien temporel que nous avons proposé ci-dessus. Car de quelle autre part pourrait nous venir la mort? qui en serait l'auteur? Certainement ce n'est point Dieu ; car, comme dit le Sage : « Deus mortem non fecit (Sap., 1, 13) : Dieu « n'a point fait la mort. » Ce n'est pas non plus l'âme, parce qu'elle est immortelle ; en outre, elle ne sort jamais du corps que par force; et en étant sortie, elle a toujours inclination d'y retourner, pour faire revivre le tout dont elle n'est qu'une partie. Ce n'est point le corps non plus, car bien que, composé des quatre éléments, et par conséquent des quatre premières qualités contraires, qui se font continuellement la guerre pour se détruire, et le rendent sujet à la corruption et à la mort, toutefois, et par un privilége spécial que Dieu lui avait donné dans sa création, il est incorruptible et immortel. « Deus creavit, dit le Sage, homi- « nem inexterminabilem (Sap., 2, 23), In corruptione, « dit le grec, que Budé explique, ad naturam non in- « terituram (In Pandect.) : Dieu a créé l'homme pour « ne jamais mourir. » La cause de la mort est donc nécessairement le péché seul, en punition duquel Dieu a privé l'homme de l'immortalité qu'il lui avait conférée, et l'a abandonné à la mort, pour exercer sur lui ce qu'elle peut naturellement, mais toutefois par forme de châtiment. Ainsi, dit saint Paul : « Per unum ho- « minem peccatum in hunc mundum intravit, et per « peccatum mors (Rom., 5, 12) : Le péché est entré « dans le monde par un homme, et la mort par le « péché. »

V. Si le péché d'Adam a été cause de la mort de tous les hommes, il n'est pas étonnant que les péchés de chaque particulier avancent sa mort, comme il est arrivé à Phocas et à tant d'autres. « Ecce dies veniunt, « dit Dieu au grand-prêtre Héli, et præcidam bra- « chium tuum, et brachium domûs patris tui, ut non

« sit senex in domo tua ; non erit senex in domo tua « omnibus diebus, et pars magna domûs tuæ morie- « tur cùm ad virilem ætatem pervenerit (1 Reg., 2, « 31) : Les jours viendront où j'affaiblirai toute ta « force, il ne se trouvera point de vieillards dans ta « race; mais ils mourront tous arrivés à l'âge d'hommes « faits et dans la fleur de leurs années. » Car « Ti- « mor Domini apponet dies, dit Salomon, et anni im- « piorum breviabuntur (Prov., 10, 27) : La crainte « de Dieu prolongera les jours, et les péchés les abré- « geront. » Et son père avant lui : « Viri sanguinum « et dolosi non dimidiabunt dies suos (Ps. 54, 24) : « Les hommes sanguinaires et les trompeurs, et géné- « ralement les grands pécheurs n'arriveront point à « la moitié de leurs jours. » Et avant l'un et l'autre, Job avait dit : « Sublati sunt ante tempus suum, et « fluvius subvertit fundamentum eorum (cap. 22, 16) : « Les pécheurs ont été enlevés du monde avant leur « temps; et comme un fleuve rapide, en minant le pied « d'une méchante muraille, la fait bientôt tomber, « leurs péchés, sapant le fondement de leur vie, les ont « jetés en peu de temps par terre et dans le tom- « beau. » D'où saint Paul, parlant avec le Saint-Esprit, dit : « Stimulus mortis peccatum est (1 Cor. 15, 56) : « Le péché est l'aiguillon de la mort ; » il la fait avan- cer et venir plus tôt, comme le bœuf que l'on pique se hâte et va plus vite.

SECTION XVII

DERNIER MOTIF : LA HAINE QUE DIEU PORTE AU PÉCHÉ.

I. Haines étranges de quelques hommes. — II. Celle du Dieu envers le péché est encore plus grande. — III. On le voit par le châtiment infligé aux anges. — IV. A nos premiers parents et à toute leur postérité. — V. Et à d'autres. — VI. Aux damnés. — VII. Et particulièrement par la mort de Notre-Seigneur.

I. L'histoire fait mention de certaines haines étranges et extrêmes de quelques hommes, comme fut celle de Darius, roi de Perse, contre les Athéniens. Ayant reçu la nouvelle qu'ils lui avaient surpris et brûlé la ville de Sardes, capitale de Lydie, il entra dans une telle colère, et en conçut une haine si cruelle contre eux, que, prenant son arc en main, et décochant une flèche contre le ciel, il dit : O dieux, donnez-moi de pouvoir me venger des Athéniens ; puis il commanda que chaque jour , quand il se mettrait à table, un gentilhomme vînt lui dire tout haut par trois fois : Sire, souvenez-vous des Athéniens. Celle d'Amilcar, chef des Carthaginois, contre les Romains, ne fut pas moindre ; car, non content de leur avoir fait tous les maux qu'il put pendant sa vie, il fit de plus jurer à son fils Annibal, depuis si renommé capitaine, qu'il n'aurait jamais de paix avec eux, mais qu'il leur ferait toujours la guerre, et emploierait toute sorte de moyens pour les détruire (Plut. in Annibal).

II. Mais la haine que Dieu porte au péché est incomparablement plus grande et plus implacable, parce que, premièrement elle est infinie, et secondement irréconciliable, Dieu et le péché ne pouvant jamais, tant qu'ils seront ce qu'ils sont, être d'accord, ni entrer en bonne intelligence. « Odio sunt Deo impius et impietas « ejus, dit le Sage. » Et encore : « Abominatio est « Domino via impii (Sap., 14, 9 ; Prov., 15, 9) : Dieu

« a en haine et en horreur l'impie et son impiété, ils « lui sont abominables. » La raison en est que, comme nous l'avons dit ci-dessus, le péché est son seul ennemi dans l'univers, qui le contrarie en tout, s'oppose à ses volontés, viole ses lois, renverse ses desseins, ruine ses ouvrages, ravit sa gloire et enfin a fait mourir son Fils. De plus, le péché cause toutes sortes de maux à l'homme qu'il aime et chérit infiniment, de sorte qu'il le hait, premièrement à cause de lui, et puis à cause de nous.

Si, outre ces raisons tirées du fond de la chose, nous voulons en avoir d'extérieures et de sensibles, nous nous servirons de celles des châtiments que Dieu inflige au péché ; elles nous feront voir clairement cette haine implacable qu'il lui porte. Mais pour cela il faut supposer premièrement que, comme l'effet et le témoignage de l'amour sont de faire du bien dans la mesure de son intensité , de même ceux de la haine sont de faire du mal, et d'en faire selon leur mesure ; de sorte que si elle est grande, elle cause de grands maux, et des maux extrêmes si elle est très-grande. Secondement, quand Dieu punit, c'est toujours avec justice et équité, parce qu'il est souverainement juste, et la première et essentielle justice , qui ne saurait faire tort à personne ; même selon la maxime des théologiens, parce qu'il est plein de bonté et de miséricorde, il prend plaisir à faire éclater sa justice dans ses plus grandes vengeances, il punit toujours la faute moins qu'elle ne mérite et récompense au contraire le service par-dessus sa valeur. Voyons maintenant les châtiments qu'il inflige au péché, et considérons premièrement celui des anges.

III. Les anges étaient les créatures les plus nobles et les plus accomplies de l'univers, des esprits tout purs, doués d'une admirable beauté, d'une sagesse et d'une science parfaites, d'une très-grande grâce, d'une très-

grande sainteté, et de la plénitude de toutes les autres perfections dont une simple créature peut être capable : leur péché n'a été qu'une mauvaise et ambitieuse pensée qui leur passa par l'esprit, et à laquelle ils consentirent. Dieu aussitôt, sans considérer leur beauté, ni toutes leurs excellences, sans considérer que c'étaient les plus clairs miroirs de sa divinité et de ses perfections, sans se soucier de tous les honneurs et de tous les services qu'ils lui eussent rendus à jamais, non plus que de tous les blasphèmes et de tous les maux qu'il prévoyait devoir arriver de leur damnation, et sans avoir égard que leur péché fût unique, un péché de pensée, et de pensée inefficace, fermant les yeux à toutes ces considérations qui semblaient devoir le retenir et le porter à la pitié, pour les ouvrir sur leurs démérites et ne penser qu'à sa justice, il les chassa du ciel et les précipita dans l'enfer, pour y être éternellement misérables et les plus infortunées créatures qui soient au monde. Quelle haine ! quelle inimitié de Dieu envers le péché !

IV. Le second châtiment est celui de nos premiers parents. Dieu, parce qu'ils avaient mangé d'un fruit qu'il leur avait défendu, les bannit du paradis terrestre, où il les avait mis pour y passer doucement leur vie, et, sans mourir, monter ensuite au paradis céleste ; il les dépouilla de la justice originelle, de tous les dons du Saint-Esprit, et de cette paix si désirable de l'âme, provenant de la parfaite soumission et de l'obéissance que la partie inférieure rendait à la supérieure, et les condamna, avec toute leur postérité, quand elle devrait durer des millions de siècles, à un nombre infini de maux et à la mort. Quelle aversion et quelle vengeance de Dieu à l'égard du péché, et d'un péché si petit en apparence, comme est celui d'avoir mangé d'une pomme ! Et ce qui épouvante davantage en cela, et avec sujet, c'est de voir que pour

ce péché tous les hommes viennent au monde malheureux, dans le corps et dans l'âme : le corps est sujet à la faim, à la soif, au chaud, au froid, à la lassitude, aux maladies et à la mort; les maux de l'âme sont plus grands : ils naissent enfants de colère, ennemis de Dieu, esclaves du diable, incapables du paradis, très-faibles au bien, portés furieusement au mal, très-ignorants et comblés de mille autres misères, et tout cela pour le châtiment de ce premier péché qu'ils n'ont pas commis. Mais par-dessus tout est la perte des enfants qui ne sont point baptisés : tous les jours il en meurt un très-grand nombre parmi les catholiques, les hérétiques, les Juifs, les Turcs, et chez toutes les autres nations de la terre : par conséquent ils sont privés de la vue de Dieu et de leur béatitude, et ainsi ils sont formellement damnés et malheureux, et le seront pendant l'éternité, Dieu haïssant et punissant en eux, pendant un temps qui ne finira jamais, le péché d'Adam et leur péché originel. Et qu'en peuvent-ils? Ils ne l'ont point commis ; il se trouve seulement en eux pour être enfants d'un tel père; et pourtant, quoique Dieu le punisse avec une telle rigueur, il ne fait injustice à personne.

V. Il faut ensuite considérer le péché châtié par les eaux du déluge, par les flammes de Sodome et de Gomorrhe, voir les Égyptiens abîmés dans la mer Rouge, Coré, Dathan et Abiron engloutis tout vivants dans la terre, Nadab et Abiu, fils d'Aaron et neveux de Moïse, consumés par le feu du ciel, les enfants d'Israël au désert mordus par des serpents, ou dévorés par le feu, ou passés au fil de l'épée, et beaucoup d'autres punitions extraordinaires que les saintes Lettres nous racontent.

VI. Mais une punition horrible et capable de jeter l'effroi dans tous les esprits, c'est celle de l'enfer. Les peines y sont si grandes et si excessives, que toutes

celles de cette vie ne sont en comparaison que des piqûres d'épingles. Elles consistent premièrement en la perte de tous les biens du paradis ; perte inestimable, puisque ceux-là qui la font perdent un bien infini qui est Dieu, la vision et la possession de sa divine essence, de ses perfections, de la très-sainte et très-auguste Trinité, la vue et la compagnie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des anges et des saints ; ils perdent les délices ineffables de l'âme et du corps, des honneurs souverains, des richesses immenses et tous les trésors de cet état bienheureux, et pour toujours. Secondement, en la souffrance des épouvantables tourments du feu, de la faim, de la soif, de la puanteur, des ténèbres, des tristesses, des rages, des désespoirs, de la compagnie des démons et des damnés, et de tous les autres maux de ce lieu malheureux, et sans espérance de soulagement. C'est ici, à la vérité, que se montre clairement toute la haine que Dieu porte au péché ; il est infiniment bon et miséricordieux, il aime l'homme d'un si parfait amour que, pour le sauver, il a voulu souffrir la mort ; depuis néanmoins qu'il s'agit du péché, il devient furieux comme un lion, et entre dans une telle colère contre lui, qu'il le bannit à perpétuité de sa présence, et le condamne à des supplices éternels ; et non-seulement l'homme qui aura commis un grand nombre de péchés énormes, mais encore celui qui, après avoir vécu plusieurs années dans l'exercice continuel des bonnes œuvres et dans une éminente sainteté, n'en aura fait qu'un, et le plus petit, pourvu qu'il soit mortel : un péché de parole lâchée rapidement, ou une pensée qui aura passé par la tête comme un éclair, et à laquelle on a consenti ; un péché de faiblesse, auquel une personne de dix-huit ou vingt ans se sera laissée aller, emportée par la violence des occasions auxquelles les plus forts et les plus vertueux eussent eu

bien de la peine à résister; priée, conjurée, pressée et comme forcée par supplications, par larmes, par menaces, par promesses, par présents et par toutes sortes d'attraits, de ses parents, de ses amis, des rois et de tous, elle aura, par exemple, renié la foi, ou fait quelque autre péché mortel. Ce péché étant fait, Dieu, quoique infiniment bon et miséricordieux, et connaissant très-bien la faiblesse de l'homme, celle de l'âge, et la force des occasions, prononcera néanmoins contre cette personne, si elle meurt en cet état, un arrêt de damnation éternelle.

VII. Cette punition du péché et toutes les précédentes sont à la vérité très-grandes, et montrent évidemment combien Dieu le hait; mais celle qu'il en a tirée dans la personne de son Fils est infiniment plus grande et découvre encore mieux sa haine. Car quelle haine peut-on se figurer plus excessive, et quelle punition plus rigoureuse que celles-ci : Dieu le père a livré son Fils, et son Fils unique, qu'il aimait d'un amour infini, et qui était très-innocent, à la cruauté des plus horribles tourments et des plus violentes douleurs qu'on ait encore sonfferts sur la terre; il l'a fait ignominieusement mourir par les mains des bourreaux, seulement parce qu'il s'était chargé de nos péchés, c'est-à-dire obligé de payer nos dettes, et qu'il avait répondu pour nous? Parce que le Fils de Dieu avait ainsi pris sur lui l'ombre de nos péchés, c'est-à-dire la peine et non la coulpe, Dieu son Père, quoiqu'il l'aimât infiniment et le connût aussi innocent que lui-même, a exigé cependant qu'il devînt le plus affligé de tous les hommes, et fût cloué à un gibet entre deux larrons. Quel châtiment! quelle vengeance! Que peut-on dire ou concevoir de plus terrible?

Si un roi n'avait qu'un fils, prince accompli, ayant toutes les perfections du corps et de l'esprit, et que pour une seule faute que ce fils aurait faite en toute sa

vie, il le condamnât à être roué ou démembré tout vif, puis brûlé, réduit en cendres, et ses cendres jetées au vent, que dirait-on, que penserait-on d'un supplice si inouï ? Ne dirait-on pas, ou que cette faute est très-énorme et surpasse toutes les fautes imaginables, ou que ce père est injuste, dénaturé, et moins un père qu'un bourreau et un monstre de nature, de condamner à mort, et à une telle mort, pour une seule faute, son fils unique, le successeur de sa couronne, prince si sage et si parfait, qui, s'il fallait par nécessité le faire mourir, devait mourir par la voie la plus douce que l'on pouvait choisir. Or, ici, nous ne pouvons point dire que Dieu soit cruel ou injuste pour les tourments qu'il fait souffrir à son Fils, comme en effet il ne l'est point ; mais nous devons conclure de là que la malice du péché est incompréhensible, puisque tous les anges, tous les hommes, avec toutes les pénitences possibles et avec leur mort éternelle, n'eussent pu satisfaire à la justice de Dieu pour un seul péché mortel ; il a fallu qu'une personne divine s'en soit chargée, et que, pour l'effacer et l'acquitter pleinement, le Fils de Dieu se soit fait homme, et homme de douleurs, et soit mort sur une croix. Oh! quelle dette, pour le payement de laquelle il a fallu une telle somme ! Oh! quelle plaie, qui n'a pu être guérie que par un tel remède ! Nous devons en outre apprendre que Dieu hait et déteste infiniment le péché, puisqu'il le châtie si effroyablement dans la personne de son Fils bien-aimé et innocent.

SECTION XVIII

NOUS DEVONS HAÏR ET CRAINDRE LE PÉCHÉ PAR-DESSUS TOUT.

I. Nous devons haïr le péché. — II. Nous devons le craindre. — III. Exemples des saints. — IV. Paroles remarquables de Cicéron.

I. Comme Dieu est infiniment sage, et la sagesse même, et que toutes ses affections ne sont point des passions, mais des raisons et des perfections souveraines, ses affections doivent servir de règle et de modèle aux nôtres, aimant ce qu'il aime, et haïssant ce qu'il hait, et l'aimant et le haïssant comme il l'aime et le hait. Ainsi, puisque Dieu hait le péché, nous devons aussi l'avoir en haine; et comme il le hait infiniment, nous devons lui porter une haine extrême, le haïr plus que tout ce qui est haïssable dans l'univers; et comme il le hait premièrement à cause de lui, parce qu'il lui est contraire, et secondement à raison de nous, parce qu'il nous nuit, nous devons le haïr de la même manière : d'abord, en considération de Dieu, avec l'amour pur et la contrition; et puis, pour notre propre intérêt, avec l'amour juste de nous-mêmes et l'attrition.

II. Plus encore, nous devons le craindre terriblement; et, à sainement parler, comment ne craindrions-nous pas un tel ennemi, l'ennemi mortel de Dieu et le nôtre, qui fait tant d'outrages à Dieu, et à nous tant de maux? Les anges apostats damnés, nos premiers parents bannis du paradis terrestre et rendus misérables, tout le genre humain perdu en eux, les eaux du déluge, les flammes de Sodome et tous les autres châtiments dont nous avons parlé, et par-dessus tout le Fils de Dieu flagellé, couronné d'épines, percé de clous et mourant sur un gibet, ces considérations, si nous n'avons perdu le sens ou la foi, doivent nous inspirer

une grande frayeur du péché. Les roues des chariots de Pharaon, remarque Paul Orose (lib. 1 Hist., c. 1), demeurèrent, longtemps après sa funeste mort, empreintes sur le sable de la mer, pour servir d'exemple et de terreur à la postérité. Les punitions que Dieu a infligées aux péchés de quelques pécheurs particuliers, et dont il nous a donné connaissance, doivent être pour nous de très-puissants motifs de le redouter et de le fuir. C'est aussi ce que voulait dire le prophète Isaïe par ces paroles : « Cum fecerit judicia tua in terra, « justitiam discent habitatores orbis (cap. 26, 9) : « Quand vous aurez lancé vos foudres sur la tête de « quelques criminels, et exercé des vengeances signa- « lées contre eux, les hommes craindront le péché et « auront peur de vous irriter, » car, « Exempla sunt « omnium, tormenta paucorum, disait saint Cyprien « (Tract. de Lapsis) : Les supplices de quelques per- « sonnes sont des exemples et des instructions pour « tous. » Phérécyde le Syrien, homme pervers et impie parmi les païens, fut, à cause de ses blasphèmes exécrables, extraordinairement puni de Dieu, et ressentit la pesanteur de son bras (Æliam. Var., lib. 5, c. 28; Heraclid, in Polit.); car, avant de rendre son âme infortunée, les vers et un ulcère affreux lui rongèrent tout le corps. En cet état, n'osant paraître devant ses amis à cause de son intolérable puanteur et de la laideur de son visage, il se retira dans une chambre où, se tenant clos et caché, il leur montrait par la fente de la porte un de ses doigts tout rongé et tout pourri, disant que, de l'état où était son doigt, ils pouvaient facilement conjecturer celui de tout son corps, et qu'ils apprissent à ses dépens à être sages et à porter plus d'honneur à la Divinité. Le méchant Antiochus (Mach., lib. 1, 6, et 2, 9), par un châtiment semblable et pour le même sujet, nous donne la même leçon, et nous enseigne que, comme dit saint Paul :

« Horrendum est incidere in manus Dei viventis « (Heb., 10, 31) : C'est une chose horrible de tomber « entre les mains du Dieu vivant. » A vrai dire, comme le plus grand ami et le plus puissant protecteur que nous puissions avoir est Dieu, c'est aussi le plus dangereux et le plus redoutable ennemi et vengeur; il peut avec beaucoup plus de vérité dire ces paroles que Sylla ne les disait, et qu'il fit graver sur son tombeau (Plut. in Sylla) : Jamais homme ne me surpassa à faire du bien à mes amis, ni à faire du mal à mes ennemis.

C'est pourquoi nous devons craindre extrêmement le péché, et apporter tous les soins possibles à l'éviter. « Quasi à facie colubri fuge peccata, dit le Sage « (Eccl., 21, 2) : Fuis les péchés comme tu fuis un ser- « pent qui veut te mordre. » Saint Jean Chrysostome dit fort sagement (Homil. 7, ad pop. Antioch.) : Dieu ne nous a donné la crainte et la tristesse que pour le péché; pour le craindre, afin de ne le point commettre, et pour être tristes quand nous l'avons commis; parce qu'en effet il n'y a que le péché seul qui soit à craindre, et pour qui nous devons nous affliger, et non point pour la pauvreté, pour le déshonneur, pour les calomnies, les bannissements, les prisons, les maladies, ni la mort même, car le péché seul nous rend méchants, ennemis de Dieu, indignes du ciel, capables de l'enfer, ce qu'aucun autre mal ne peut faire. Aussi Socrate appelait les maux des masques qui font peur sans sujet, et seulement à des enfants. Il n'y a, dit saint Jean Chrysostome, écrivant à une grande dame, qu'une seule chose qu'il faille redouter, il n'est qu'un seul mal qui soit terrible, c'est le péché : tout le reste n'est que jeux et fables. Vous savez que je vous ai toujours prêché et inculqué cette vérité, et je ne cesserai jamais.

III. Ainsi les saints, éclairés du Saint-Esprit, n'avaient peur que du péché, et nous le voyons dans celui qui

vient de nous l'enseigner si bien. Comme l'impératrice Eudoxie était aigrie amèrement contre lui, parce qu'il résistait à ses violences, et que, transportée un jour de colère, elle se laissait aller devant ses courtisans à des menaces sans nombre, quelques-uns de ses gentilshommes lui dirent : Madame, c'est en vain qne Votre Majesté pense épouvanter Chrysostome, il ne craint qu'une seule chose au monde, c'est le péché et l'offense de Dieu (in ejus vita, 27 januar. et 16 nov., apud Sur.). Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, touché du même sentiment, avait coutume de dire que s'il avait à sa droite un grand brasier et à la gauche le péché, il aimerait mieux se lancer dans le brasier pour y être consumé, que de consentir au péché. Saint Anselme, archevêque du même lieu, allant encore plus loin, disait (in ejus vita, 21 april., et lib. de beatitud., c. 19) : Si je voyais d'une part tous les tourments de l'enfer et de l'autre le péché, et que je fusse obligé de choisir, j'aimerais mieux entrer dans l'enfer que de pécher. Et sainte Catherine de Gênes nous a laissé ces très-dignes paroles (cap. 12 vit.) : Si l'homme connaissait de quelle grande importance est un seul péché, il préfèrerait être dans une fournaise ardente, et y brûler tout vif, que de le commettre ; et si la mer était toute de feu, il se jetterait plûtot au milieu et jusqu'au fond, pour le fuir, et il n'en sortirait jamais, s'il pensait qu'au sortir il dût le rencontrer et le voir dans son âme.

IV. Les païens mêmes, quoiqu'ils fussent dans les ténèbres, ont bien aperçu cette vérité ; car l'orateur romain entre autres, voulant habituer à la vertu son fils encore jeune, lui donne particulièrement cet avis (Cicer., lib. 3 de Offic.) : Mon fils, nous devons avoir cette résolution ancrée profondément dans l'âme, que quand même nous pourrions cacher nos crimes aux dieux et aux hommes, nous ne devrions pourtant ja-

mais en faire un seul. Et puis, ayant parlé de l'anneau si renommé de Gygès, qui, tourné d'une certaine façon, rendait la personne invisible, et à l'aide duquel Gygès massacra Candaule, roi de Lydie, son maître, et envahit son royaume, il ajoute : « Hunc ipsum an-« nulum si habeat sapiens, nihil plus licere putet « peccare, quàm si non haberet; honesta enim bonis « viris, non occulta quæruntur : Quand l'homme « sage et vertueux aurait cette bague, il ne prendrait « pas plus de liberté pour pécher que s'il ne l'avait « point ; car il ne recherche pas pour ses actions la « faveur des ténèbres, ni la commodité du silence ; mais « l'amour de l'honnêteté, la vertu et l'appréhension « de la laideur du vice sont les mobiles de ses « œuvres. »

SECTION XIX

NOUS DEVONS FAIRE PÉNITENCE DE NOS PÉCHÉS ET NE POINT LA DIFFÉRER

I. Nous devons faire pénitence de nos péchés. — II. Et sans différer. — III. Première raison. — IV. Seconde raison. — V. Troisième raison.

Ce que nous venons de dire fait voir clairement que nous devons haïr à outrance le péché, et vivre dans une attention continuelle sur nous-mêmes pour ne point le commettre : et si nous le commettons, comme il n'arrive que trop souvent, nous disons maintenant qu'il faut en faire pénitence, afin de l'effacer, et qu'il faut la faire sans délai.

I. Notre-Seigneur voulant prêcher aux pécheurs, et leur montrer le chemin du salut, commença ses prédications par ces paroles, dont son saint précurseur s'était servi avant lui : « Pœnitentiam agite (Math., « 4, 17) : Faites pénitence de vos péchés. » Et une autre fois il leur dit : « Nisi pœnitentiam habueritis,

« omnes simul peribitis (Luc., 43, 3) : Si vous ne « faites pénitence, vous périrez tous; » car la pénitence est absolument nécessaire là où l'innocence manque. « Iniquitas omnis, parva magnave sit, nous « dit saint Augustin, puniatur necesse est aut ab ho- « mine pœnitente aut à Deo vindicante (Conc. 1 in « ps. 58) : Toute iniquité, petite ou grande, doit irré- « missiblement être châtiée, ou par le repentir de « l'homme ou par la vengeance de Dieu. » — « Vis « non puniat Deus, puni tu : Ne voulons-nous pas que « Dieu punisse celles que nous avons commises, pu- « nissons-les nous-mêmes. » Les châtiments épouvantables qu'il a infligés aux pécheurs dont il a été parlé ci-dessus doivent puissamment nous y exciter, de crainte de nous voir enveloppés dans de semblables malheurs. Si Dieu a puni avec une sévérité si effroyable ses anges, des créatures si nobles et les chefs-d'œuvre de ses mains, pour un seul péché de pensée, avec quelle rigueur agira-t-il contre nous? Si « Deus « angelis peccantibus non pepercit, dit le prince des « apôtres, sed rudentibus inferni detractos in tarta- « rum tradidit cruciandos (2 Pet., 2, 4) : Si Dieu « n'a point pardonné à ses anges quand ils l'ont of- « fensé, mais aussitôt les tirant du ciel avec des « câbles d'enfer que ces malheureux avaient tissus, « c'est-à-dire avec les liens de leur orgueil et de « leur envie, les a précipités dans les flammes, pour « y être éternellement brûlés, » quel traitement avons-nous sujet de craindre, chétifs vers de terre que nous sommes, après tant et de si grands péchés, de toutes sortes, d'un Dieu infiniment juste, et qui n'a acception de personne, si nous n'y mettons ordre de bonne heure? Le bannissement d'Adam et d'Eve, et la pénitence de neuf cents ans qu'ils firent pour avoir seulement mangé du fruit défendu, l'embrasement de Sodome et les supplices de tant d'autres pécheurs

ne doivent-ils point nous toucher? Et pardessus tout, quel pouvoir doivent avoir auprès de nous et quelle impression doivent faire sur nos esprits les souffrances de Notre-Seigneur, qui, allant à la mort, se retourna vers les femmes qui le suivaient en pleurant, pour leur dire ces paroles, qui ne devraient jamais sortir de notre mémoire : « Filiæ Jerusalem, nolite « flere super me, sed super vos ipsas flete, et super « filios vestros; quia si in viridi ligno hæc faciunt, in « arido quid fiet (Luc., 23, 28, 31)? Filles de Jérusa- « lem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes « et sur vos enfants, parce que si on se comporte de « cette manière envers le bois vert, que fera-t-on au « bois sec? » comme voulant dire : Si la justice divine punit avec une telle rigueur de tourments et de douleurs les péchés d'autrui trouvés sur les épaules du Fils de Dieu très-innocent, comment les punira-t-elle si elle les trouve sur les épaules du criminel? Si le Père courroucé châtie si horriblement son Fils unique et bien-aimé pour les défauts de son esclave rebelle, quel châtiment et quelle vengeance prendra-t-il de l'esclave même? Et si les verges ont découpé si cruellement un corps très-pur, et les angoisses serré de si près une âme infiniment sainte, avec quelle violence et avec quelle furie exerceront-elles leur rigueur sur des corps corrompus et sur des âmes souillées? A cela que pouvons-nous dire, et que devons-nous attendre?

II. C'est pourquoi, rentrant en nous-mêmes, faisons pénitence de nos péchés, et tâchons par de vrais regrets et par tous les moyens possibles de nous réconcilier avec Dieu, et au plus tôt, sans différer une action qui nous est si importante. « Non tardes con- « verti ad Dominum, dit le Sage, et ne differas de « die in diem; subitò enim veniet ira, et in tempore « vindictæ disperdet te (Eccl., 5, 8) : Ne retarde

« point de retourner à Dieu quand tu l'auras offensé, « et ne diffère point de jour en jour ta pénitence; car « subitement il te fera sentir l'effet de son courroux, « et te perdra dans la fureur de sa vengeance. » Et afin que tu le fasses plus aisément, voici quelques raisons qui pourront te servir :

III. La première est le danger de la mort subite; parce que notre vie étant si incertaine, que personne ne peut être sûr absolument du lendemain, pas même d'une heure, comme tous les jours tant d'exemples nous le montrent, cela nous oblige, si nous avons du jugement, à penser à temps à nos affaires, afin de n'être point surpris. Si tu me dis que tu n'es ni malade ni maladif, mais d'une complexion très-forte et dans la fleur de l'âge, je te répondrai : Plusieurs dans le même âge et avec des forces pareilles ont été emportés subitement. Combien qui, se levant le matin bien dispos à leur avis, n'ont point vu le soir ; et d'autres qui, se couchant, ont trouvé dans le sommeil de la nuit celui de la mort! Combien ont expiré à table, d'autres au jeu, à la promenade, à la danse, au milieu des compagnies et de leurs plaisirs! Nous ne serions pas embarrassé pour en rapporter des exemples, puisque les livres et notre propre connaissance nous en fournissent assez. Le même malheur ne peut-il pas t'arriver? Ton corps n'est-il pas composé de même matière, et sujet aux mêmes accidents? C'est pourquoi, « Non sanitati credendum est, non ætati, disait « très-bien saint Césaire, archevêque d'Arles, in re- « media salutis suæ semper tardus est, qui vitæ suæ « incertus est (Homil. 10) : Il ne faut se fier ni à la « santé, ni à l'âge, ni par conséquent retarder son re- « tour à Dieu; car c'est toujours trop tard qu'un « homme s'applique aux choses de son salut, vu qu'il « n'a aucune certitude de l'heure de sa mort. » Et puis, il ne faut qu'une tuile, tombant du toit sur ta

tête, pour t'écraser; une arme à feu lâchée par quelque imprudent, et te rencontrant par hasard, pour te coucher ar terre; une arête, un pepin, un morceau de travers en mangeant pour t'étouffer, un coup de pied de cheval pour te tuer raide; il ne faut que tomber de sa hauteur pour se blesser à mort; ces malheurs ne peuvent-ils pas t'arriver aussi bien qu'à tant d'autres? Qui t'a dit que tu en seras exempt? Donc « Stultissi-« mum est, dit sagement saint Eucher, ut causa qua « de necessitatibus agitur æternis, mutabilitatibus vitæ « deficientis committatur extremis (vel Eusebius gal-« licanus, homil. de latrone) : C'est une grande folie « de remettre une cause, où il s'agit d'une éternité de « bonheur, aux extrémités douteuses d'une vie péris-« sable comme la nôtre. »

IV. Mais supposons que tu fusses à l'abri de tous ces dangers, et que tu eusses des assurances infaillibles de vivre vingt et trente ans, et plus encore, si tu veux, je dis néanmoins, pour seconde raison, que tu ne devrais point différer ta pénitence, parce que tu le sais, pour la faire, quelque temps que tu choisisses, il faut nécessairement que Dieu te donne une grâce efficace. Et qui t'a dit qu'il te la donnera? As-tu sa parole qu'elle ne te manquera point? attendu même que retardant toujours de quitter ton péché, et ce péché t'inclinant de son propre poids, et te portant par une certaine nécessité morale à en commettre d'autres, et ainsi entassant péchés sur péchés, et crimes sur crimes, tu rends Dieu beaucoup moins disposé à te donner cette grâce, et comme dit saint Paul, « Secun-« dùm durit am tuam et impœnitens cor, thesaurisas « tibi iram in die iræ (Rom., 2, 5) : Tu l'obliges, par « la dureté, l'obstination de ton cœur, à te la refuser « au jour que tu en auras précisément besoin pour « ton salut. « Ajoute à cela que la multiplication de tes péchés rend ta conversion sans comparaison plus dif-

ficile, à cause de l'habitude mauvaise que tu prends, et que tu ne pourras surmonter qu'avec des peines extrêmes; de sorte que ce qu'aux premiers jours tu eusses pu fort aisément réprimer, les actes vicieux redoublés t'y donneront après une si grande pente et une inclination si forte, qu'il te sera presque impossible d'en venir à bout.

V. La troisième raison est que, quand même tu serais assuré de ne pas mourir de longtemps, et d'avoir à l'heure de ta mort la grâce efficace de te repentir de tes péchés, tu ne devrais pas toutefois, si tu es sage, en retarder d'une heure la pénitence, parce que tandis que tu la diffères, tu es dans un état très-misérable. Tu es vil et infâme, privé de l'honorable qualité d'enfant de Dieu ; et non-seulement tu n'es point son fils, mais même tu es son ennemi et l'esclave du démon; tu n'as plus la grâce, la charité, ni les autres trésors et joyaux très-précieux qui t'élevaient incomparablement au-dessus de tout ce qui est dans la nature, et te faisaient un modèle de merveilles; tu as perdu tous les mérites que tu avais acquis, et quoi que tu fasses, tu n'en saurais acquérir de nouveaux; tu n'as plus aucune part aux bonnes œuvres des fidèles, et dans un corps vivant tu portes une âme morte et abominable. Or, dis-moi, si tu avais reçu une blessure, attendrais-tu quatre et cinq jours pour la faire panser, ou n'appellerais-tu pas aussitôt le chirurgien pour y mettre un appareil? Si tu étais tombé dans un bourbier, où tu te fusses sali les mains, le visage et les habits, remettrais-tu à la semaine suivante à te nettoyer, ou n'irais-tu pas bien vite chercher de l'eau pour te laver et te remettre en état de propreté? Et si on t'avait dérobé quelque somme considérable, attendrais-tu un mois pour rechercher le voleur, et te mettre en peine de la recouvrer, ou à la même heure ne publierais-tu pas ton malheur, e n'emploierais-tu pas tous les moyens

dont tu pourrais t'aviser pour ravoir ton bien? Que dis-tu à cela? que réponds-tu? Ne réponds-tu pas en ton cœur que oui? Pourquoi ne pas agir ainsi pour ton âme? pourquoi laisseras-tu s'écouler les semaines et les mois avant de penser à la guérir, à la laver, et à recouvrer les biens immenses que tu as perdus? As-tu plus en horreur les taches d'un habit et de tes mains que celles de ton âme, crains-tu plus les plaies de ta chair que celles de ton esprit, et estimes-tu davantage un peu d'argent qu'on t'aura volé que la perte de Dieu et de tous tes mérites?

Vois donc si, pour toutes ces raisons, tu ne dois pas, aussitôt que tu auras commis un péché, en faire pénitence et te réconcilier avec Dieu. Nous allons te tracer des actes de contrition, avec lesquels tu pourras le faire, et par lesquels nous finirons toute cette matière.

SECTION XX

ACTES DE CONTRITION.

I

Prosterné aux pieds de votre bonté, ô Dieu, mon créateur et mon Seigneur, je vous demande, avec le plus grand sentiment de douleur qui m'est possible, pardon de tous les péchés de ma vie ; je les déteste et je les abhorre tous en général, et chacun en particulier, parce que ce sont des offenses commises contre votre divine Majesté, avec un ferme propos, moyennant votre grâce, de m'en confesser, de m'en corriger et de mourir plutôt de mille morts que d'en commettre dorénavant un seul.

II

Oh! que j'ai de regret de vous avoir déshonoré, d'avoir préféré une malheureuse créature à votre infi-

nie Majesté, et d'avoir mieux aimé mes contentements que les vôtres; j'ai une extrême douleur de toutes mes iniquités, parce que ce sont autant de torts et d'injures que je vous ai faits. Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! je vous la demande de tout mon cœur, avec des protestations inviolables de réparer ces torts, de vous honorer et de vous rendre à l'avenir tous les devoirs d'une âme parfaitement fidèle.

III

Le cœur gros de sanglots, les yeux baignés de larmes, les genoux en terre, et les mains levées au ciel, mon doux Sauveur, je me jette devant vous, et vous crie merci pour tous les péchés que j'ai commis par pensées, par paroles et par œuvres; je les ai en horreur, parce qu'ils vous déplaisent et qu'ils vous ont fait cruellement mourir. Ah ! miséricordieux, amoureux et infiniment libéral Seigneur, quel sujet m'avez-vous jamais donné de vous traiter de la sorte ? Oui, je suis plus ingrat que les tigres et que les bêtes sauvages, d'avoir offensé un tel bienfaiteur, de qui je tiens la vie, le corps et l'âme, et tous les biens que je possède.

IV

Qui donnera de l'eau à mon front et des fontaines de larmes à mes yeux, pour pleurer jour et nuit les péchés de ma vie ? Eh ! fallait-il donc naître et recevoir tant de bienfaits de Dieu pour l'offenser si souvent et si énormément comme j'ai fait ? Fallait-il recevoir de lui des mains, des pieds, des yeux, des oreilles et un cœur pour m'en servir contre lui et pour l'outrager ? O tristes yeux ! mains malheureuses ! et toi, cœur infortuné, qui par vos péchés avez été les causes des maux, des peines et de la sanglante mort que le Fils de Dieu mon Seigneur a soufferts !

V

Regardant Notre-Seigneur attaché en croix pour payer et effacer nos péchés, dites avec un grand sentiment : O très-bon et infiniment miséricordieux Seigneur ! ô unique libérateur de ma vie, auteur et restaurateur de tout mon bien, qui êtes descendu du ciel sur la terre pour effacer, par cette multitude de tourments que je vous vois souffrir, mes péchés, et pour satisfaire à leurs peines, je me présente devant vous, triste et affligé plus que je ne saurais dire, d'avoir été par mes offenses la cause de vos douleurs. Oh ! que j'ai de déplaisir et d'ennui, et que j'ai le cœur serré de regret de vous avoir causé tant de maux. Ces châtiments, Seigneur, eussent été justement déployés sur moi qui ai commis les fautes, et non sur vous qui en êtes innocent ! Faites ensuite une ardente prière, conjurez instamment Notre-Seigneur par ses tourments de vous pardonner vos péchés, puisqu'il les a soufferts à ce dessein, et afin qu'il ait le contentement de les voir produire en vous leurs fruits de pénitence.

VI

Prosterné à vos pieds sacrés, mon Seigneur, qui pour moi ont été cruellement percés, je vous demande, par les douleurs que vous y avez endurées, la rémission de toutes mes intentions vicieuses. Baisant vos saintes mains clouées à cause de moi sur la croix, je vous prie de me pardonner toutes mes actions perverses ; et saluant votre cœur amoureux, traversé du fer de la lance, d'oublier, ô mon Sauveur, toutes mes pensées et toutes mes affections coupables !

VII

O Dieu tout miséricordieux et dont la bonté surpasse toutes les méchancetés des hommes (Ex orat. Manass.) ! Seigneur, vous avez, selon l'inclination

de votre bonté infinie, établi la pénitence pour les pauvres pécheurs afin de les sauver, et non pour les perdre! Vous l'avez établie, non pour les justes, mais pour ceux qui vous ont offensé, et particulièrement pour moi, dont les péchés dépassent en nombre le sable de la mer. Hélas! mes iniquités sont multipliées en nombre et en énormité par-dessus tout ce que je pourrais dire : c'est pourquoi, tenant les yeux baissés, fléchissant mon âme aussi bien que mon corps, et me prosternant en esprit devant vous avec toute l'humilité possible, je vous supplie et vous conjure par tout ce qui peut vous émouvoir, de me faire grâce, et de ne me point détruire avec mes péchés, comme vous le pourriez très-justement, mais de me les pardonner, et faire d'autant plus éclater en moi vos miséricordes, que je le mérite moins que tout autre !

VIII

Le regret que j'ai de vous avoir offensé, et la haine que je porte à mes péchés n'étant pas à beaucoup près tels qu'il les faudrait et que je les désirerais, je vous supplie, ô Dieu de sainteté infinie! d'accepter la haine que vous leur portez vous-même, et de recevoir celle que votre Fils mon Seigneur portait à tous les péchés des hommes, et particulièrement aux miens, pour suppléer à ce qui me manque, et d'agréer la satisfaction qu'il en a faite pour moi !

IX

Jetant les yeux sur les perfections de bonté, de beauté, d'immensité, de libéralité, etc., qui sont en Dieu, et que le péché blesse insolemment, il faut dire sur la bonté et la beauté qui le rendent infiniment aimable : N'est-ce pas un furieux désespoir que d'abhorrer et de haïr, que d'offenser et d'outrager cette bonté et cette beauté souveraines, dignes de tout amour

et de tout honneur? O bonté ! ô beauté ! hélas! comment vous ai-je méprisées et haïes? Ah ! que j'ai de regret de cette haine brutale et insensée! Oh! jamais plus, tant que je vivrai, je ne commettrai un tel crime!

X

Sur l'immensité par laquelle Dieu est actuellement au lieu où vous avez péché : Ah ! n'est-ce pas une impudence insupportable et digne d'un éternel supplice, de n'avoir pas eu honte de faire sous les yeux de votre adorable Majesté, devant laquelle les plus hauts séraphins et les chérubins tremblent de respect, ce que je n'eusse pas voulu commettre devant un valet! Vous étiez donc, ô Dieu de gloire, présent devant moi et en moi, quand j'ai péché ; vous me considériez avec des yeux ouverts, et m'écoutiez avec des oreilles attentives, quand j'ai osé vous offenser. Oh ! quelle insolence ! oh ! quelle énormité !

XI

Sur la libéralité avec laquelle il vous a donné, et d'un si bon cœur, tant de biens de la nature et de la grâce, généraux et particuliers, concevez des regrets, des hontes et des étonnements de cette manie forcenée d'avoir offensé un tel bienfaiteur, et dites du plus profond de votre cœur : O ingratitude ! qui n'en a et n'en peut avoir de pareille ! Est-ce là donc la récompense que je vous ai donnée pour m'avoir tiré du néant, où je serais encore sans vous ? Est-ce ainsi que j'ai reconnu le sang précieux de vos veines répandu avec tant de douleurs pour moi ? Oh ! qu'à jamais soit maudite la pensée qui m'a porté à vous offenser, et à reconnaître vos bienfaits par une si horrible et si dénaturée ingratitude. Le quatrième acte revient à ceci.

XII

On pourra encore se servir des paroles de quelques fameux pénitents, comme de celles-ci de David : « Miserere mei, Deus, secundùm magnam misericor- « diam tuam. Et secundùm multitudinem miseratio- « num tuarum dele iniquitatem meam. Amplius lava « me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me. « Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et pecca- « tum meum contra me est semper. Tibi soli peccavi, « et malum coram te feci. Holocaustis non delecta- « beris, sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor « contritum et humiliatum, Deus, non despicies « (Ps. 50, 1) . » Sainte Thérèse, étant au lit de la mort, dit toujours avec une admirable contrition ces derniers mots, et particulièrement ce demi-verset : « Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies, » ne lui sortit point de la bouche, jusqu'à ce que la parole lui manqua (liv. 3, chap. 15 de sa Vie). O Dieu, mon Seigneur, ayez pitié de moi, et selon la grandeur de votre miséricorde infinie, et la multitude des effets innombrables de votre clémence, pardonnez-moi mon iniquité. Lavez et relavez mon âme des eaux de votre grâce, et nettoyez-la de plus en plus de ses souillures. Oh ! je reconnais maintenant combien j'ai péché, et l'horreur de mon crime se représente sans cesse à ma pensée, et voltige continuellement devant mes yeux. Oh ! qu'ai-je fait ? j'ai offensé votre Majesté infinie, et n'ai point eu honte de commettre devant vos yeux très-purs une action abominable : je vous en demande pardon avec tous les sentiments que peut avoir une âme vivement touchée, et pour satisfaction je vous présente un cœur brisé par le repentir, et tout trempé dans l'amertume de sa faute, le plus agréable sacrifice que l'on puisse vous offrir ; car je sais que vous ne mé-

prisez jamais un cœur froissé de douleur et humilié de tristesse pour ses péchés.

XIII

Autre part : « Reminiscere miserationum tuarum, « Domine, et misericordiarum tuarum, quæ à seculo « sunt. Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne « memineris. Secundùm misericordiam tuam memento « meî tu, propter bonitatem tuam, Domine (Ps. 24, 6) : « O mon Seigneur ! rappelez-vous vos compassions et « vos miséricordes, dont tous les siècles portent tant de « marques. Et selon cette douceur ensevelissez dans un « éternel oubli les péchés de ma jeunesse, et ceux que « j'ai commis autant par inconsidération que par ma- « lice. Avec cette grande bonté qui vous est si natu- « relle, ne vous souvenez plus de moi que pour en « avoir pitié. »

XIV

Et encore ailleurs : « Ne memineris iniquitatum « nostrarum antiquarum, citò anticipent nos miseri- « cordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis. Ad- « juva nos, Deus salutaris noster, et propter gloriam « nominis tui, Domine libera nos, et propitius esto « peccatis nostris propter nomen tuum (Ps. 78, 8) : « Oubliez, Seigneur, nos iniquités passées, et que votre « miséricorde devance votre justice et les châtiments « que nous avons mérités. Secourez-nous dans nos « infirmités, vous qui êtes notre Sauveur. Usez de « clémence envers nous au sujet de nos offenses, et, « par l'absolution que vous en donnerez, rendez votre « nom glorieux. »

D'autres fois on pourra prendre les paroles du publicain qui, se tenant au bas du temple par humilité, et frappant sa poitrine de douleur, disait : « Deus, por- « pitius esto mihi peccatori (Luc., 18, 13) : O Dieu !

« ayez compassion de moi, pauvre pécheur. » Et celles de l'enfant prodigue : « Pater, peccavi in cœlum et « coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus, fac me « sicut unum de mercenariis tuis (Luc., 15, 18) : Mon « père, j'ai péché contre vous et en votre présence, je « ne suis point digne d'être appelé votre fils; mais ce « me sera assez, et encore trop, que vous me mettiez « au nombre de vos serviteurs. » Et encore celles de la pénitente Thaïs ; suivant l'instruction que lui en avait donnée saint Paphnuce (lib. 1 vit. Patrum), de qui Notre-Seigneur s'était servi pour la convertir, n'osant lever les yeux au ciel, ni nommer le nom de Dieu, elle disait avec une très-profonde humilité et une très-vive contrition : « Qui plasmasti me, miserere mei : « O vous qui m'avez formée, faites-moi miséricorde! »

Pour conclure, nous ajouterons que, quand on voudra s'exercer plus particulièrement à ces actes, il sera bon d'y joindre quelque pénitence corporelle, le jeûne ou quelque autre, afin de se mettre en meilleure disposition pour les ressentir et les rendre plus agréables et plus efficaces devant Dieu.

LIVRE TROISIEME

LES EFFETS DE L'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR N'EST POINT SEULEMENT AFFECTIF, MAIS ENCORE EFFECTIF.

I. L'amour ne se contente point des affections simples, il produit encore des effets. — II. Et de grands effets en nombre.

I. Dans le Cantique des cantiques, le saint époux, parlant à son épouse, et l'instruisant de la manière dont elle devait se conduire dans l'excercice de son amour, lui dit : « Pone me ut signaculum super cor « tuum, ut signaculum super brachium tuum (cap. 8, « 6) : Imprimez-moi comme un cachet sur votre « cœur, et comme un cachet sur votre bras. » Il lui apprend, et à nous aussi, qu'il voulait qu'elle eût non-seulement de la bonne volonté pour lui, mais encore de bons effets; et que le véritable amour ne se contente point d'allumer dans le cœur des affections et des désirs pour l'objet aimé, mais que de plus il fait agir et travailler pour son service. On dit, et cela est vrai, quelque sage et discret que soit un homme, il y a néanmoins trois choses qu'il ne saurait cacher malgré la prudence et la retenue qu'il y apporte : la toux, le feu et l'amour ; la toux se découvre par le tousser, le feu par la fumée, et l'amour par les œuvres; l'un ne va jamais sans l'autre. C'est pourquoi ce

n'est pas assez pour l'amour que nous devons à Notre-Seigneur, de produire au fond de l'âme des affections de complaisance, de bienveillance, et les autres que nous avons indiquées au second livre, il faut aller plus loin, et en venir aux effets ; autrement il y aurait grand sujet de craindre que tout cet amour ne fût qu'apparent et imaginaire, et plutôt le germe d'un naturel sensible que d'une vraie vertu. « Dulcis in Deum affectus, dit « Richard de Saint-Victor, quodammodo carnalis est « et fallax, et humanitatis interdum potiùs quàm « gratiæ, cordis quàm spiritûs, sensualitatis quàm ra- « tionis (Conc. 6, in Cant.) : Ces douces affections par « lesquelles le cœur se porte à Dieu sont, si on n'y « prend garde, charnelles et trompeuses, venant plutôt « d'une complexion tendre et sensible que de la grâce, « du corps que de l'esprit, et où la partie inférieure a « beaucoup plus de part que la supérieure. » De là vient, poursuit-il, que parfois une âme imparfaite, qui n'aime Dieu que d'une façon bien commune, sera plus touchée de cette charité affectueuse, et se sentira plus ardemment échauffée de ses flammes, que celle qui l'aime davantage et qui est plus avancée. Ainsi il ne faut point mesurer la vertu ni la grandeur de son amour par ces affections et par l'estime que l'on peut avoir dans ces élans d'amour qu'on aime beaucoup, mais par l'affermissement acquis dans la pratique des vertus et de la charité réelle, et par la fidélité et le courage avec lesquels on exécute les commandements. Clément d'Alexandrie faisant un tableau de l'homme parfait, qui aime Dieu véritablement, et le dépeignant avec ses naïves couleurs, lui donne, non de simples désirs qui s'évaporent en fumée, ni des affections sèches et stériles, mais des désirs efficaces et des affections fécondes en bonnes œuvres, une patience invincible dans les maux, une mansuétude inaltérable dans les injures, un mépris de toutes les choses d'ici-bas, une cordiale

charité de son prochain, une volonté inséparablement attachée à celle de Dieu, et un exercice constant de toutes les vertus. Et en effet, si après avoir désiré, par l'amour de bienveillance, que tous les hommes servent, honorent et aiment de tout leur cœur Notre-Seigneur, que vous soyez le premier à lui rendre ces devoirs, et que, par appréciation, vous ayez protesté que vous le préfèreriez incomparablement, lui et ses intérêts, à vous et à toutes les choses qui sont au monde, vous allez, incontinent, blasphémer son nom, ou lui préférer une créature, ne donnez-vous pas lieu de dire que toutes ces bienveillances et ces protestations de préférence ne sont que de vains compliments? Il faut donc des effets pour preuve, et sceller son amour avec les œuvres.

Aussi Notre-Seigneur, voulant établir la distinction par laquelle on pourrait reconnaître si on a un véritable amour pour lui, donne non les affections, mais les œuvres, et dit : « Si quis diligit me, sermonem meum « servabit; » et derechef : « Qui habet mandata mea, et « servat ea, ille est qui diligit me (Joann., 14, 22 et « 20) : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes com- « mandements; et qui les garde, c'est celui-là qui « m'aime. » Les affections sont pour l'ordinaire fort douteuses, et les œuvres les affirment et font voir si elles sont fausses ou véritables. Les affections ne sont que les bourgeons de l'amour, et les œuvres en sont le fruit. Mais il faut aussi se souvenir que, comme le bourgeon est la cause du fruit, et le fruit même ébauché est dans sa première verdure, les affections sont de même les principes des bonnes œuvres. C'est pourquoi il faut s'adonner continuellement et de toute sa force aux affections de l'amour de Dieu Notre-Seigneur, et exercer dans le secret de son cœur, à un haut degré, les actes de complaisance, de bienveillance, les désirs ardents et les autres que nous avons marqués, parce

que l'âme, en étant émue et enflammée, observera, par une suite moralement infaillible et d'une excellente façon, toutes ses lois, et des grandes affections se portera courageusement à de grandes actions.

II. Or, l'amour étant non-seulement affectif, mais encore, comme nous venons de dire, effectif, nous disons en outre que les effets qu'il produit sont très-grands ; car comme d'un côté chaque chose, suivant la maxime commune des philosophes, agit selon le degré de son être et de sa perfection, et plus une cause est noble et excellente, plus son activité a de largeur et de circonférence, et que, de l'autre, l'amour est sans aucun doute la plus puissante de toutes les affections, et la charité la plus parfaite et la reine de toutes les vertus, il faut inférer qu'elle fait des choses admirables et en très-grand nombre. C'est un Briarée, à cent bras et à cent mains, pour travailler en faveur de l'objet aimé et sans relâche. La raison en est que l'amour consistant à vouloir et à procurer du bien à celui qu'on aime, il sollicite et pousse continuellement celui qui aime, quand il est bien pris et allumé dans son cœur, à lui en vouloir et lui en procurer par tous les moyens possibles : « Amor facit operari indesinenter, « dit saint Bernard (cap. 15 cœlest. Hierar.) : L'amour « fait agir sans cesse. » Il est comparé pour ce sujet au feu, qui est actif et vigoureux, comme saint Denis l'appelle, et dans un mouvement perpétuel. « Dilectio « vacare non potest, disait saint Augustin ; da mihi « vacantem amorem, nihil operantem (Præfat. in ps. « 32) : L'amour ne saurait se reposer ; donnez-moi « un amour qui ne fasse rien et qui demeure sans « agir, » comme voulant dire, il n'en est point ; et saint Grégoire, dans cette sentence si souvent citée : « Nunquam est amor Dei otiosus, operatur etenim « magna, si est ; si verò operari renuit, amor non est « (Hom. 30 in Evang.) : L'amour de Dieu n'est jamais

« oisif, si c'est un véritable amour ; il est continuelle-
« ment en exercice et à exécuter des desseins difficiles ; s'il
« ne veut pas agir , ce n'est qu'un fantôme d'amour. »
Saint Thomas, à ce sujet , dit ces belles paroles :
« Amor operatur magna, et reputat parva; operatur
« multa, et reputat pauca ; operatur diu, et reputat
« breve (Opusc . 61) : L'amour fait de grandes choses ,
« et les estime petites; il en fait beaucoup, et croit que
« c'est peu ; il agit longtemps, et ce temps lui semble
« court. » Ainsi le Saint-Esprit assure aux Cantiques :
« Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro
« dilectione, » et selon les Septante, « omnem vitam
« suam in dilectione, quasi nihil despiciet eam (cap.
« 8, 7) : Si l'homme donne tous ses biens, et emploie
« toute sa vie dans la pratique de la charité, il ne
« tiendra compte de cela comme de rien ; » car, comme
le déclare saint Macaire (Hom. 10) , l'âme qui sert
Dieu noblement et qui aime sincèrement Notre-Seigneur, après avoir fait un nombre infini de bonnes
œuvres, n'est pas plus contente que si elle n'avait rien
fait, à cause du désir insatiable qu'elle a de l'honorer
et de lui donner des preuves de son affection. Après
avoir maté son corps de jeûnes ou consumé de veilles,
elle est comme si elle n'avait point encore commencé.
C'est un feu, son amour, qui, suivant la parole du Sage,
ne dit jamais : Assez. (Prov., 30, 16.)

A ceci peut se rapporter bien à propos ce que la
sainte Ecriture raconte d'Helcana. Au partage qu'il
fit à table entre Anne, Phenenna et ses enfants de ce
qu'il avait, selon sa coutume, immolé : « Annæ dedit
« partem unam tristis, quia Annam diligebat (1 Reg.,
« 1, 5) : Il donna à Anne une part seulement et avec
« tristesse, parce qu'il l'aimait, » et que, l'aimant, il
était fâché de lui donner si peu ; car un grand amour
s'afflige lorsqu'il se voit dans l'impuissance de donner
beaucoup. Quand, par le conseil de sa mère, et pour

céder à la mauvaise volonté de son frère Esaü contre lui, Jacob fut sorti de la maison de son père, et arrivé en Mésopotamie, et qu'il eut vu sa cousine Rachel venant à sa rencontre, Moïse dit que, s'approchant d'elle, il la salua et que, « jetant un grand cri, il pleura : « Elevata voce flevit (Gen., 29, 11). » De quelle source ce patriarche faisait-il sortir ces larmes? Jacob avait tant de sujets de se réjouir, il se trouvait en lieu de connaissance et de sûreté, et là il devait si bien s'établir! C'est qu'il se souvenait, disent quelques Docteurs (Hebr. apud Liranum), des beaux présents que le maître d'hôtel de son grand-père Abraham avait donnés, quelques années auparavant, à Rebecca sa mère, et qu'il n'avait pas moyen d'en faire autant à Rachel qu'il aimait (Gen., 24). Quelques-uns entendent dans le même sens ces mystérieuses paroles de Notre-Seigneur au jardin des Olives : Mon âme est triste jusqu'à la mort (Matth., 26, 38); signifiant que, pour la parfaite affection qu'il portait aux hommes, il serait plongé dans un extrême ennui, jusqu'à ce qu'il eût perdu la vie pour leur salut, que jusque-là son amour ne serait point content; mais qu'alors il serait satisfait, parce qu'il ferait pour eux la plus grande action qu'il pouvait faire et donnerait la chose la plus chère qu'il eût. Ainsi l'amour s'attriste quand il ne peut donner ni faire beaucoup, et le pouvant il donne tout ce qu'il a et fait de très-grandes choses. Voyons maintenant plus en particulier quels sont ces grandes choses et ces grands effets que l'amour produit.

CHAPITRE II

QUELS SONT LES EFFETS DE L'AMOUR.

I. Effets de l'amour, tirés de Platon. — II. De Xénophon. — III. De saint Denis. — IV. De l'expérience. — V. Effets remarquables. — VI. Effets de l'amour de Dieu Notre-Seigneur.

I. Après nous être souvenus de beaucoup de choses qui peuvent servir à l'éclaircissement de ce point, et que nous avons déjà dites en expliquant les excellences de la charité, le premier que nous entendrons parler sur ce sujet sera le divin Platon (lib. 1, c. 18). Dans le fameux *Banquet* de ce philosophe, Socrate, suivant la doctrine qu'il avait reçue de la servante Diotime, dit que l'amour avait pour père Porus, qui signifie l'abondance, et la pauvreté pour mère, et qu'il participe des qualités de l'un et de l'autre. Par son père il est courageux, hardi, entreprenant, inventif et disert; et du côté de sa mère, pauvre, nécessiteux, plein de souffrances; il va pieds nus, déchiré et couché sur la dure. L'amour, dit Agathon dans le même livre, est très-beau et très-bon; c'est le père des délices et des grâces, il rend une personne douce, polie et affable, et la dépouille de cette humeur sauvage qui a coutume d'accompagner les gens sans amitié; il est propice, bienfaisant et secourable dans les travaux et les périls.

II. Xénophon, dans son *Banquet* aussi, faisant parler Critobule, jeune homme sage et vertueux, en faveur de Clinias qu'il aimait, lui met ces paroles dans la bouche : J'ai un si grand et si parfait amour pour Clinias, que j'éprouve plus de contentement à le voir que tout ce qu'il y a de beau et de rare parmi les hommes; et j'aimerais mieux être aveugle pour tout

le reste, que d'être condamné à ne point le voir lui seul ; je me fâche contre la nuit et le sommeil parce qu'ils me dérobent sa vue, et je rends grâces au jour et au soleil de ce qu'ils me la ramènent. Que pensez-vous? Bien que les richesses soient une possession agréable et fort nécessaire, j'aurais néanmoins plus de plaisir de donner celles que j'ai à Clinias que d'en recevoir de nouvelles d'un autre ; je serais plus joyeux d'être son esclave que d'être libre, de travailler pour lui et d'user mon corps et mon esprit à son service que de me reposer, et de me jeter dans des hasards pour sa défense que de vivre à l'ombre et à couvert ; et je me sens attaché à lui avec un lien si fort et si étroit, que je le suivrais à travers les flammes.

III. Saint Denys l'Aréopagite dit que l'amour est extatique, c'est-à-dire qu'il fait sortir l'amant de soi-même, ne permettant pas qu'il demeure en lui ni à lui, mais le porte vers l'objet aimé, et le fait être entièrement à lui ; aussi l'amour est essentiellement un poids et un élan du cœur vers l'objet que l'on aime. Et cette sortie de soi se fait tant par les pensées, en pensant continuellement à l'ami, et perdant le souvenir de tout le reste, que par les affections, les lui rapportant et consacrant toutes, sans en réserver une seule pour aucune autre chose. Bien plus, l'amour, dit le même saint, a la vertu de lier et d'unir les deux, celui qui aime et celui qui est aimé, lien que l'amant recherche, ou parce qu'il croit que sa félicité consiste en cette union, quand il l'aime d'un amour de concupiscence, ou parce qu'il désire ardemment de s'unir à lui comme à un autre soi-même, et par cette union se donner à lui comme le plus grand don qu'il puisse faire, quand il lui porte une affection de bienveillance. Cette vérité paraît hautement dans l'amour que Dieu a pour l'homme, à qui, non content de s'unir par son essence, par ses pensées et par sa bonne volonté comme à

toutes ses créatures, et par la grâce et par la gloire ainsi qu'aux anges bienheureux, il s'est en outre uni de deux autres manières très-admirables, les plus exquises et les plus parfaites que son infinie sagesse pouvait inventer et sa toute-puissance produire. La première est l'union hypostatique, par le moyen de laquelle il a uni sa nature divine avec l'humaine en une même personne, si intimement, que Dieu est devenu homme, et l'homme Dieu. La seconde est la très-sainte eucharistie, le chef-d'œuvre de ses inventions ; car ne pouvant avec bienséance se joindre personnellement avec tous les hommes individuellement, son amour infini, mais toujours sage, lui a fait trouver un expédient souverain pour le faire : le très-auguste et très-aimable Sacrement de l'autel. Là il s'unit très-étroitement selon sa divinité et selon son humanité, selon son corps et selon son âme, et s'incorpore, pour ainsi dire, avec tous les hommes qui le reçoivent.

IV. Or, les hommes ne pouvant dans leurs amours s'unir de la sorte à ceux qu'ils aiment, s'unissent par la présence locale, conversant continuellement avec eux, leur parlant, les écoutant, et s'éloignant d'eux le moins qu'ils peuvent ; et quand il le faut, c'est avec des peines et des tourments inexplicables qu'on s'arrache à cette chère présence, et qu'on se prive des délices de cette douce communication ; et pour en soulager les regrets et en adoucir les ennuis, on se transporte souvent par le souvenir aux lieux où l'on avait coutume de les voir, en se rappelant ce qu'ils y ont fait, et ce qu'ils y ont dit ; on regarde souvent leurs portraits ; on manie les marques et les assurances qu'ils ont laissées de leur affection, et on a les yeux de l'esprit perpétuellement attachés sur leur image gravée au fond de l'âme. De plus, ils s'unissent de volonté, n'ayant d'autre volonté que la volonté de leurs amis ; d'où il arrive qu'ils

prennent les mêmes pensées, les mêmes opinions, les mêmes jugements, les mêmes désirs et les mêmes affections qu'eux ; en sorte que leurs volontés et leurs cœurs sont comme fondus en un, et il semble qu'une seule âme les anime tous deux. Selon cet esprit, l'aimant est dans l'aimé, dit saint Thomas (1, 2, q. 28, a. 2), puisqu'il tient la volonté, les biens et les maux de l'aimé pour les siens propres ; et en vertu de cette union, il veut ce qu'il veut, il aime ce qu'il aime et tout ce qui est à lui ; il sent de la tristesse et de la joie quand il est triste ou joyeux. Mais l'amour n'unit point seulement l'aimant à l'aimé, il le change encore et le transforme en lui; il lui fait prendre ses mœurs, ses humeurs et toutes ses façons d'agir, et par une imitation parfaite, il se rend très-semblable à lui.

V. L'amour a encore d'autres effets fort remarquables : les langueurs, les défaillances, le dégoût de toutes choses, les soupirs, les larmes et autres semblables, qui viennent de ce que l'âme s'occupant sans cesse de la contemplation de l'objet aimé, et brûlant d'un violent désir de le posséder, consume ainsi une grande quantité d'esprits animaux et vitaux, et ce qu'il y a de plus pur et de meilleur dans la masse du sang, d'où nécessairement le corps demeure faible et languissant, car il ne lui reste pour sa nourriture que peu de sang, et encore le plus grossier. Suivant cela, le philosophe Alexandre (lib. 1 Prob., g. 87) dit que la raison pour laquelle on représentait l'amour triste, et avec un flambeau allumé à la main, était pour montrer qu'il dissipe la chaleur naturelle et l'humidité radicale, et dessèche le corps de ceux qui en sont vivement épris; qu'il les rend mélancoliques, bien que d'ailleurs ils soient d'un naturel gai et jovial ; d'où il vient qu'ils aiment à chanter à ou entendre chanter, pour se distraire quelque peu de cette trop grande contention d'esprit, et soulager leur peine. Ils soupirent, parce

que les parties inférieures, privées de la chaleur qui est montée en haut pour servir aux opérations de l'entendement, se rétrécissent et empêchent la respiration qui ensuite, venant à se faire jour pour rafraîchir le cœur et conserver la vie, s'échappe avec impétuosité et avec effort. Les larmes arrivent, parce que cette même chaleur montée au cerveau fond l'humeur qu'elle y trouve et la fait distiller par les yeux, et en même temps surgissent des pensées languissantes, des désirs pressants, des souhaits embrasés, des impatiences pleines d'ennui, des rebuts de tout ce qui n'est pas l'objet aimé, et beaucoup d'autres accidents étranges, dont parle saint Bonaventure désignant, entre autres, « Profunda suspiria, cogitationes languidæ, expecta-« tiones tædiosæ, affectiones extaticæ (De 7 itineribus « ætern., dist. 4, art. 4) : De profonds et véhéments « soupirs que l'âme aimante envoie à l'aimé, comme « de véritables messagers de son amour, de poignants « désirs, des pensées pleines de langueur, des attentes « ennuyeuses et des affections extatiques. »

VI. Or, si l'amour, considéré en général, produit de si grands effets dans l'homme, et exerce un tel empire sur son corps et sur son âme, l'amour de Dieu Notre-Seigneur fera encore toute autre chose, à cause de l'excellence de l'objet infiniment plus parfait, et de l'assistance qu'il nous y donne. On le voit par ce qu'il est arrivé aux saints, chez qui l'amour, plus que dans tous les autres hommes, a dressé ses plus nobles trophées, et fait preuve de la grandeur de son empire. C'est pourquoi, pour en venir à notre dessein, nous disons que l'amour de Notre-Seigneur ayant touché vivement une âme, la fait penser en lui, lui fait bâtir dans son cœur une solitude où il l'entretient, lui donne de l'affection à l'oraison, unit toutes ses volontés aux siennes, la rend attentive à l'imiter, l'embrase du désir du très-saint Sacrement de l'autel, lui rend

chères toutes les choses qui lui appartiennent, la fait merveilleusement progresser dans la perfection, fuit tous les péchés, si petits qu'ils soient, pratique hautement les vertus, et beaucoup d'autres choses dont nous parlerons en détail et amplement, tâchant de rendre notre doctrine utile à tous.

CHAPITRE III

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT PENSER EN LUI.

I. L'amour porte les pensées de l'aimant vers le bien-aimé. — II. Raison de cet effet. — III. L'amour de Notre-Seigneur fait penser en lui. — Amour blessant et liant. — IV. Exemple de cet amour dans Madeleine.

I. Dès que l'amour s'est rendu maître d'un cœur, il dispose de ses pensées, les dirigeant toutes vers le ien-aimé, et faisant que l'aimant tient son esprit ontinuellement occupé de lui, et qu'il ne goûte point e plus grands ni de plus doux contentements qu'en cet entretien. Ainsi Aristote dit (1 Rhetor.) que la première marque de l'affection qu'on a pour quelque chose est quand on y pense comme naturellement, et qu'on a même de la peine d'en retirer sa pensée. « Vis nosse « ubi thesaurizas, dit conformément à ceci saint « Laurent Justinien, attende quid amas ; vis nosse quid « amas, attende quid cogitas ; ita fit ut thesaurum tuum « ex tuo amore cognoscas, ut amorem tuum ex indicio « cogitationis intelligas (In ligno vitæ, tract. de carit, « c. 4) : Veux-tu savoir où sont ton trésor et tes dé- « lices? regarde ce que tu aimes ; et veux-tu voir ce « que tu aimes? considère ce que tu penses; car tu « dois connaître ton trésor par ton amour, et ton amour « par ta pensée. » — « Pone me ut signaculum super « cor tuum (Cant., 8, 6) : Mets-moi, ma sœur, dit

« l'époux, comme un cachet sur ton cœur ; » le cœur, dans l'Ecriture, signifie la source des pensées et des affections, l'entendement et la volonté, et le cachet se met sur quelque chose, ou pour la fermer, ou pour montrer qu'elle est à nous. Ainsi l'époux veut dire qu'aucune pensée ne doit pénétrer dans l'entendement de son épouse, ni aucune affection dans sa volonté, qui ne soit de lui ou pour lui, car son cœur lui est acquis par la force de l'amour ; et c'est pourquoi il a imprimé sur lui son cachet pour le fermer, et apposé son sceau pour déclarer qu'il lui appartient, que rien ne peut y entrer ni en sortir qui ne lui appartienne ; et il en ajoute la raison : « Quia fortis est ut mors dilectio, « Parce que l'amour est fort comme la mort ; » et comme la mort a un pouvoir absolu sur tous les corps humains, l'amour en a autant sur tous les cœurs humains, faisant mourir toutes les autres pensées, affections et sentiments, excepté ceux du bien-aimé. C'est pourquoi les platoniciens disaient dans leurs mystères : « Moritur quisquis amat quia amor mors vo- « luntaria est; amantis enim cogitatio sui oblita, et de « se mortua in amato semper vivit (Ficin., in Conv. « Platonis) : Quiconque veut aimer doit se déter- « miner à mourir, parce que l'amour est une mort « volontaire, que doit nécessairement subir celui qui « se laisse toucher de son feu ; car la pensée de l'ai- « mant détachée de lui et mourant à lui, vit toujours « dans le bien-aimé. » C'est le sens de cette sentence mémorable dite et redite si souvent, et qui est encore sortie de leur école : l'âme est plus où elle aime qu'où elle anime, car l'amour faisant que l'âme porte et attache toutes ses pensées, toutes ses affections et toutes ses opérations à la personne aimée, l'y rend ensuite plus présente; car elle est plus présente là où elle agit davantage; et puisqu'elle agit si peu de pensée et d'affection pour son propre corps, et si fort pour la per-

sonne qu'elle chérit, on a sujet de dire qu'elle est plus actuellement là où elle a son amour que là où elle donne la vie. Et l'expérience nous le montre dans tous ceux qui sont atteints de quelque amour violent. Voyez un avare idolâtre des richesses, que pense-t-il ? de quoi parle-t-il? pourquoi travaille-t-il ? Il ne pense, il ne songe jour et nuit qu'à l'or et à l'argent; ses désirs, ses desseins , ses actions , ses paroles visent tous à ce but; s'il voit sa femme, ses enfants, ses amis, s'il boit, s'il mange, rien de cela n'entre en son esprit, n'y fait impression, ne s'y arrête : tout passe, hors cette affection furieuse d'avoir des biens.

II. Or, les raisons de ce grand effet de l'amour sont : premièrement, l'amour, au jugement de tous, tient le premier rang d'excellence et de force parmi toutes les passions et toutes les affections, il les attire aussi toutes à lui et à son objet qui est le bien-aimé, et, comme un premier mobile, entraîne toutes les pensées, toutes les imaginations, et généralement l'homme tout entier après lui. De plus, le portrait, l'idée qu'on se forme de la personne que l'on aime est sans comparaison plus grande, plus profondément imprimée, et tout autrement marquée que celle des autres choses, car ce sont les passions qui gravent l'image des choses dans l'imagination, et de là dans l'esprit, et d'autant plus profondément qu'elles sont plus fortes ; par conséquent , puisque l'amour est , d'après ce que nous venons de dire, la plus puissante des passions, l'image qu'il produit de l'objet aimé couvre celles de tous les autres, empêche leur effet, remplit toute la tête et occupe entièrement l'esprit. Enfin, comme l'amour est essentiellement un lien qui lie et unit l'aimant au bien-aimé, et que cette union ne peut être de leur nature, ne se retrouvant de cette sorte que dans les seules personnes divines, qui ne sont point unies, mais un en une même et très-indivisible essence, l'ai-

mant, pour réparer cette perte, s'unit à celui qui l'aime comme il peut, à son image et à la ressemblance qu'il se forme de lui dans son intérieur; il la regarde, il la contemple et l'entretient incessamment. Ainsi, les platoniciens disaient : « Qui amat, figuram et fa-« ciem ejus, quem amat suo imprimit atque insculpit « animo (Apud Ficin., in Conv. Platon.). » Et Critobule, dans Xénophon (In Conviv. Xenophont.), assure qu'il portait dans son âme la figure et le portrait de de son cher Clinias si clairement et si parfaitement exprimés, que, s'il eût été sculpteur ou peintre, il n'eût point eu besoin de le voir pour le peindre ou le représenter, mais qu'il lui eût suffi de jeter les yeux sur cette image, sur le modèle de laquelle il eût fait une excellente copie.

III. D'après cela, l'âme qui aime sincèrement Notre-Seigneur pense ordinairement à lui et l'entretient dans son cœur, et quand son amour est arrivé à un haut point de perfection, elle y pense continuellement, elle l'entretient sans cesse, et ne peut appliquer son esprit qu'à lui et à ce qui le touche ; c'est ce qu'on appelle l'amour blessant et liant. En effet, comme l'homme qui est blessé ne saurait penser qu'à sa blessure et à celui qui la lui a faite, de même quand la flèche de l'amour a été fortement décochée contre une âme, cette âme ne peut penser qu'à sa plaie et à Notre-Seigneur, qui en est la cause. « Nonne tibi cor « percussum videtur, dit Richard de Saint-Victor, « quando igneus ille amoris aculeus mentem hominis « medullitùs penetrat, affectumque transverberat in « tantum, ut desiderii sui æstum cohibere vel dissi-« mulare omninò non valeat? Desiderio ardet, fervet, « affectu æstuat, anhelat, profundè ingemiscens, et « longa suspiria trahens, ut dicat : Vulnerata caritate « ego sum (De gradib. violentæ carit.) : Ne vous « semble-t-il pas que le cœur est bien blessé, quand

« l'amour d'un dard enflammé le perce d'outre en « outre, et que l'âme porte le fer enfoncé si avant « dans les entrailles, qu'elle ne saurait plus retenir « ni dissimuler son affection ? Elle brûle dans les ar- « deurs de ses désirs, elle est toute en feu, elle éclate « en gémissements et pousse de longs soupirs, criant « qu'elle est blessée d'amour. » — « Nonne verè, pour- « suit-il, et absque ulla contradictione animus ligatus « est, quando hoc unum oblivisci aut aliud meditari « non potest? quidquid agat, quidquid dicat, hoc « semper mente revolvit, perennique memoria retinet, « hoc dormiens somniat, hoc vigilans omni hora trac- « tat : L'esprit n'est-il pas veritablement et sans au- « cun doute pris et lié, quand l'amour ne lui permet « point d'oublier le bien-aimé, ni de penser à autre « chose qu'à lui ? Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, « il l'a toujours devant les yeux, et ne le perd point « de vue ; c'est à lui qu'il songe la nuit quand il « dort, et c'est à lui que sans cesse il pense durant le « jour. »

IV. Nous avons une excellente image de cet amour blessant et d'une âme blessée dans la Madeleine (Joann., 20, 11). Cherchant Notre-Seigneur dans le tombeau, et ne l'y trouvant point, après que ses compagnes et même les apôtres s'en furent retournés, elle demeura là toute seule inséparablement attachée à ce lieu sans en pouvoir partir, regardant çà et là si elle le verrait, allant de côté et d'autre, rôdant tout autour pour le trouver, et arrosant la terre de ses larmes. Deux anges, brillants comme le jour, vêtus de blanc, lui apparaissent et l'interrogent ; ni leur admirable beauté, ni la splendeur de leurs habits ne la touchent ; elle les voit sans les voir ; elle fait des extravagances, appelant monseigneur celui qu'elle prenait pour un simple jardinier, tant elle était plongée dans la pensée de Notre-Seigneur et si profondément frappée de son

amour. C'est pour elle que l'épouse disait en son Cantique (cap. 5, 8) : « Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si in-
« veneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore
« langueo, » et selon les Septante, « quia vulnerata
« caritate ego sum : Je vous conjure, filles de Jérusa-
« lem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui de
« ma part que je suis blessée de son amour, et que je
« languis pour lui. » O belle plaie ! ô douce blessure, dit ici saint Grégoire de Nysse (Hom. 4 in Cant.), par laquelle la vie entre et coule dans l'âme ! « Quàm pul-
« chrum est, quàm decorum, s'écrie Origène (Hom. 2
« ex duabus in Cant.), selon que l'a traduit saint
« Jérôme, à caritate vulnus accipere, alius jaculum
« carnei amoris excepit, alius terrena cupidine vul-
« neratus est ; tu nuda membra tua, et præbe te jaculo
« formoso, siquidem Deus sagittarius est : Oh ! qu'il
« est beau et honorable d'être atteint et blessé des
« traits de la charité ! L'un a reçu un trait de l'amour
« charnel, l'autre d'une affection de la terre ; mais
« toi, âme d'élite, dépouille-toi et donne-toi pour but
« à une si belle flèche, puisque Dieu est l'archer. »
Ecoute l'Ecriture qui te parle de ce même dard, ou, pour te donner encore plus d'admiration, entends ce que le Verbe incarné te dit : « Posuit me ut sagittam
« electam, et in pharetra sua servavit me, et dixit
« mihi : Magnum est tibi hoc, vocari puerum meum
« (Is., 49, 2) : Il m'a mise comme une flèche d'élite,
« et m'a gardée dans son carquois, et m'a dit : C'est
« un grand bonheur pour toi d'être appelée mon en-
« fant. » Prête donc l'oreille à ce que te dit cette flèche, et vois comme elle a été choisie du Seigneur : « Quàm
« beatum est hoc jaculo vulnerari : Oh ! que l'on est
« heureux d'être blessé de cette flèche ! » — « Qui
« hoc vulnere non fuerit vulneratus, dit saint Augus-
« tin, ad veram sanitatem non potest pervenire (In
« Psal. 37) : Quiconque ne reçoit cette blessure

« sera toujours malade et n'obtiendra jamais la vraie « santé. »

Le divin Apôtre l'avait bien large et bien profonde, cette blessure, quand il disait : « Vivo, jam non ego, « vivit verò in me Christus (Galat., 2, 20) : Je vis, « non, je ne vis point, c'est Jésus-Christ qui vit en « moi ; » voulant dire que toutes ses pensées, toutes ses affections et tous ses mouvements n'avaient d'autre objet que Jésus-Christ, et qu'il prenait en lui seul tous ses contentements, car, dit saint Thomas expliquant ce passage, comme l'on dit d'ordinaire qu'un homme vit de ce qu'il aime et de ce qui fait le principal objet de sa pensée auquel il se plaît particulièrement, comme de celui qui est passionné pour les lettres, ou pour la chasse, nous disons que ces exercices sont sa vie ; ainsi, parce que saint Paul aimait parfaitement Notre-Seigneur, qu'il pensait continuellement à lui, et n'avait d'autre plaisir que de lui procurer de la gloire, il dit que sa vie était Jésus-Christ ! O douce et vraie vie ! « Mente excedimus Deo, dit-il autre part (2 Cor., 5, 13) : « Mes ravissements et mes extases sont tout en de Dieu. » — « Insaniebat Paulus, dit un ancien interprète, ama- « toria quadam insania Deum amans, ut amatoris ins- « tar illi vivens, extrà seipsum raptus ac totus in Deum « translatus, nec suam ipsius vitam vivens, sed illius « quem amat, planè amatoriam : Il était transporté « d'une folie amoureuse, aimant Dieu, et tiré hors de « lui par la violence de son amour, il vivait en Dieu et « pour Dieu, ne vivant plus de sa propre vie, mais de « celle de Dieu qu'il aimait. » Telle était la vie de cette grande âme et de cet homme blessé ; c'est là que tendaient son entendement et sa volonté ; en cela seul il avait du goût et du dégoût pour tout le reste, puisque la blessure de l'amour conduit aux langueurs et aux défaillances, parce que l'âme, dit Richard, « Omnem « alium affectum excludit, unum amat, unum diligit,

« unum sitit, unum concupiscit, ad unum anhelat, in « unum suspirat, in uno inardescit, in uno requiescit, « nihil dulcescit, nihil sapit, nisi hoc uno condiatur : « quidquid ultrò se offerat, quidquid spontè occurrat, « citò rejicitur, citò conculcatur, quod suo affectui non « militat : quidquid agat, quidquid dicat, quidquid « cogitet, inutile, imò intolerabile videtur, nisi in « unum sui desiderii finem concurrat : l'âme bannit les « affections de toutes les autres choses que celles du « bien-aimé ; c'est lui seul qu'elle aime, qu'elle ché- « rit, qu'elle désire, qu'elle souhaite, pour qui elle « soupire, pour qui elle brûle, et en qui seul elle se « repose ; rien ne lui est doux ni savoureux, s'il n'est « assaisonné de sa considération ; quelque objet qui se « présente aux yeux de son corps ou de son esprit, elle « en détourne aussitôt la vue, le rebute, et même le « foule aux pieds, si elle voit qu'il n'est pas de son in- « telligence et capable de faire avancer son amour ; et « tout ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle pense, « lui semble inutile, intolérable même, s'il ne con- « court avec elle au but de ses désirs. » C'est la pensée de ce Docteur, qui désigne très-bien les effets que produit l'amour dans une âme, et qui se passent dans la solitude du cœur. Disons maintenant ce que c'est que cette solitude.

CHAPITRE IV

QU'EST-CE QUE LA SOLITUDE DU COEUR.

I. Il y a une solitude intérieure. — II. Où elle est, et en quoi elle consiste. — III. Ce que l'on y fait. — Pour l'intérieur. — Pour l'extérieur. — IV. Les biens et les délices que l'on y goûte.

I. « Quare non in vulva mortuus sum? nunc enim « dormiens silerem, et somno meo requiescerem cum

« regibus et consulibus terræ, qui ædificant sibi soli-
« tudines (Job., 3, 12) ? Pourquoi ne suis-je point
« mort à moi même, dit l'homme sensuel dans Job ?
« Oh ! si j'avais renoncé à l'affection des créatures, et
« rompu les liens qui tiennent mon âme captive, je
« jouirais maintenant d'une grande liberté, et je repo-
« serais d'un doux sommeil avec les rois et les personnes
« éminentes, qui se bâtissent des solitudes. » Saint Grégoire le Grand, interprétant ces paroles (lib. 4 Moral., cap. 28), montre premièrement que les cœurs de tous ceux qui se laissent maîtriser par quelque passion sont comme des lieux publics et des marchés pleins de tracas, d'allants et de venants, à cause des pensées, des soins et des inquiétudes dont ils sont agités. Ensuite il dit qu'au contraire les saints qui n'ont point le cœur attaché à la terre ne l'ont par conséquent pas troublé, mais extrêmement tranquille ; c'est pourquoi l'on dit qu'ils se bâtissent des solitudes, ce qui n'est autre chose qu'éloigner de soi les émotions des désirs terrestres, et se retirer dans le secret de son cœur, pour y penser paisiblement à Dieu, comme celui qui disait avec un si grand sentiment : « Unam petii à Domino, hanc re-
« quiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus
« diebus vitæ meæ (Psal. 26, 4) : J'ai fait et je ferai
« toujours une demande à Dieu, qu'il daigne m'accor-
« der la grâce de demeurer dans son temple, qui est
« mon intérieur, et là de le servir toute ma vie. »
David disait : « A frequentia quippe terrenorum desi-
« deriorum fugerat, et ad magnam videlicet solitudi-
« nem semetipsum contulerat, à tumultu rerum cor-
« poralium magnum quemdam secessum petierat, quie-
« tam mentem in qua tantò purius Deum cerneret,
« quantò hunc cum se solo solum inveniret : Parce
« qu'il avait dit adieu à toutes les affections de ce
« monde, et s'était transporté dans une grande soli-
« tude, c'est-à-dire dans son esprit en repos, où il

« voyait Dieu et s'employait à son service d'autant plus « purement, qu'il s'y trouvait seul et sans compagnie « d'aucune créature. » C'est ce que saint Grégoire nous dit de cette solitude ; mais pour en avoir une connaissance plus particulière et voir sa situation et son architecture :

II. Il faut remarquer que comme dans l'âme il y a deux facultés, l'entendement et la volonté, il y a aussi deux solitudes qui leur correspondent, à savoir, la solitude de l'entendement et celle de la volonté. La solitude de l'entendement n'est autre qu'un vide de pensées dans l'entendement ; et le moyen de le faire, c'est de fermer ses portes et ses avenues à tous les objets, et repousser vigoureusement toutes les images des choses qui se présentent pour y entrer, et qui pourraient s'y attacher. De même, la solitude de la volonté est un dénûment d'affection dans la volonté ; on l'acquiert en empêchant les désirs et l'amour des choses créées d'occuper et de lier cette puissance. Or, par cette vacuité de pensées dans l'entendement et ce dénûment d'affections dans la volonté, nous n'entendons point une pure oisiveté ou paresse dans ces facultés, de sorte que l'entendement ne pense à rien du tout, et la volonté n'aime rien ; car, quand cela ne serait point impossible, comme il l'est, il serait toujours inutile et même nuisible, attendu que le mérite et la perfection d'une chose consistent en son opération. Mais nous voulons dire qu'il faut que l'entendement bannissant les pensées, et la volonté les affections de toutes les autres choses, n'entretiennent que la pensée et l'affection du bien-aimé et de ce qui le concerne. Voilà ce que c'est que cette solitude ; mais qu'y fait-on ? et comment est disposée l'âme qui y demeure ?

III. L'âme dans cette solitude, éloignée du bruit de toutes les créatures, fait ce que le Saint-Esprit dit par Jérémie (Threm., 3, 28), selon le sens de saint Basile :

« Sedebit solitarius, et tacebit, quia levabit se super se « (Tract. de laude vit. solit.) : Le solitaire s'assiéra et « se taira, il s'élèvera bien haut au-dessus de lui et de « toutes les choses créées. » Elle est attentive à Notre-Seigneur, attachée et collée d'esprit et de volonté à lui, à le regarder, à le considérer, à le contempler, à l'admirer et à s'émerveiller de ses perfections et de ses bienfaits. Elle fait des actes nobles et héroïques d'amour, de complaisance et de bienveillance envers lui, de conformité de sa volonté à la sienne, de foi, d'espérance, d'adoration, de glorification, de louange et d'intention très-pure; elle lui fait hommage de tout ce qu'elle est ; elle s'offre à lui, elle s'abaisse et s'anéantit devant lui; elle lui demande pardon de ses péchés, elle le remercie, elle se réjouit en lui, et exerce toutes les autres vertus, sans parler des sublimes et extraordinaires opérations de la vie mystique, auxquelles Notre-Seigneur porte les âmes dignes et indignes, quand il lui plaît, et que toutes les paroles des hommes ne sauraient expliquer. Quant à l'extérieur, ceux qui habitent dans ces agréables déserts sont fort recueillis ; ils aiment beaucoup le silence ; ils ne conversent avec les hommes qu'autant que l'amour de Dieu et celui du prochain les y obligent ; ils ne se soucient point de savoir les nouvelles du jour, ni ce qui se dit, ni ce qui se fait ; ils ne se mêlent pas des affaires d'autrui, et prennent même plaisir à ignorer tout ce dont ils n'ont que faire, regardant avec raison cette ignorance comme une haute science et une grande partie de la prudence des justes, et ne voulant point remplir leur tête, ni charger leur esprit de choses vaines et inutiles, quand ils en ont tant d'autres belles et excellentes auxquelles ils peuvent penser, et dont ils peuvent avec contentement et profit s'entretenir. Car c'est de ces personnes qu'on doit entendre ce qui est rapporté de Scipion l'Africain, qu'il n'était jamais moins seul que quand il était

seul. Ce que saint Ambroise (lib. 2 de Virg.) explique au sujet de la sainte Vierge, dont il dit : « Comites non « desiderabat, quæ bonas comites cogitationes habebat ; « quin etiam cùm sibi minùs sola videbatur, cùm sola « esset : Elle ne cherchait point de compagnie, ayant « pour bonne compagnie ses pensées ; bien plus, elle ne « manquait jamais moins d'entretien que quand il n'y « avait personne avec elle. » Et afin que l'on voie toute la vérité de cette doctrine, je veux rapporter un passage mémorable de Platon, sur lequel Théodoret s'appuie fortement en écrivant contre les Grecs (lib. 12) : Comment penses-tu, dit-il, que sont faits les grands et les parfaits philosophes? quelle est l'occupation de leur esprit? quelles sont leurs pensées? leurs affections? Je te le dirai; ils ne savent point le chemin de la place, ni du palais, ni où est la chambre du conseil, ni les autres lieux où se font les assemblées publiques; ils ne se mettent point en peine pour savoir ceux qui seront promus aux charges, ni en faveur de qui le peuple donnera son suffrage; ils vivent dans une entière ignorance de tout ce qui se passe dans la ville; ils l'ignorent et veulent l'ignorer; ils sont bien aises de ne point se trouver dans les festins, ni dans les compagnies; de ne point voir ni d'être vus ; leurs corps seulement sont dans la ville, mais leurs âmes, estimant ces choses trop petites, et n'en faisant pas plus de cas que de rien, s'affranchissent de leurs liens et sortent de leurs prisons, prennent le large et s'envolent, comme dit Pindare, à la considération des choses belles. C'est ce que dit Platon ; et j'ajoute que si les âmes touchées du désir de la philosophie ont tant de soin et de plaisir à s'éloigner de toutes les choses extérieures, et à s'occuper des intérieures, celles qui sont éprises de l'amour de Notre-Seigneur en ont sans doute davantage, comme elles en ont incomparablement plus de sujet. Ainsi, qu'elles se tiennent donc perpétuellement seules

dans le désert de leur cœur, et s'occupent sans cesse des exercices de l'amour divin. Et comme elles ont toujours et partout leurs cœurs, et dans leurs cœurs Notre-Seigneur, elles ont aussi toujours et partout leur solitude, et sont, par ce moyen, seules en tout temps et en tout lieu, au milieu des rues aussi bien que dans une cellule, à table aussi bien qu'à l'église, en compagnie comme dans la retraite. « In plateis et in triviis « suum pietas habet secretum, dit saint Pierre Chryso- « logue (Serm, 9) : Dans les rues et les carrefours, les « âmes adonnées à la vraie et solide piété portent leur « retraite et leur solitude. » Si quelquefois, par inconstance d'esprit, par recherche de quelque récréation, ou par quelque autre faiblesse humaine, elles en sortent pour s'amuser avec les créatures, elles y retournent sur-le-champ, parce qu'elles voient qu'il n'y a pas de bonheur, et sentent que cette sortie ne leur apporte que des distractions, des troubles, des pesanteurs et des dégoûts dans la pratique de la vertu, des refroidissements dans l'amour, des imperfections et des péchés. Telle une demoiselle tendre et délicate, élevée dans une chambre bien tapissée et bien chaude, et que la curiosité a fait sortir dans la rue pour voir ce qui s'y passe, regagne bientôt le logis et sa chambre, à cause d'un vent glacial qui lui a cinglé le visage et l'a toute morfondue.

IV. Quelqu'un me dira : Cela est bon, mais c'est aussi bien difficile, et il faut se faire de grandes violences pour arriver à cette solitude intérieure et à ce silence de l'âme, à ce dénûment de pensées dans l'entendement et d'affections dans la volonté, et à dire ainsi généralement adieu à toutes les créatures, sans s'en réserver une seule. A quoi je réponds : Si les philosophes d'une certaine manière sont arrivés à ce résultat, et pour des sujets fort petits, nous ne devons point croire que la chose soit malaisée comme on se le figure ; mais quand elle le serait, je dis que si, par ce

retranchement universel de tout, on quitte des plaisirs et des contentements des créatures, on trouve ceux du Créateur, d'autant plus grands, plus purs et plus solides, que Dieu, l'être et la source de tous biens, surpasse la créature qui n'est que vanité et néant; on trouve le repos du cœur, la joie de l'âme, la liberté de l'esprit et la possession de mille biens ; on est délivré des craintes, des soupçons, des tristesses, des convoitises, des ambitions, des envies, des jalousies et de beaucoup d'autres tourments et épines qui ensanglantent et déchirent un pauvre esprit. La sainte Ecriture nous décrit en plusieurs passages, avec de belles et magnifiques paroles, les grands biens dont jouissent ceux qui habitent ces mystérieuses solitudes. « Ecce « ego lactabo eam, dit Dieu en Osée, et ducam eam in « solitudinem, et loquar ad cor ejus (cap. 2, 14), et « comme porte l'hébreu, juxtà cor ejus : Voici que j'at- « tirerai à moi l'âme pour laquelle j'ai une affection « particulière, et je la mènerai dans la solitude, où je « lui parlerai amiablement, confidemment, cœur à « cœur, et selon ses désirs. » — « Deus loquetur pacem « in plebem suam, et super sanctos suos, et in eos qui « convertuntur ad cor, dit David (Ps. 84, 9) : Dieu « versera la paix et les contentements dans les âmes de « son peuple élu, de ses saints et de ceux qui se reti- « rent dans la solitude de leur cœur. » Et Isaïe dit admirablement : « Lætabitur deserta et invia, et exul- « tabit solitudo, et florebit quasi lilium, germinans « germinabit, et exultabit lætabunda et laudans; glo- « ria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron ; ipsi « videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri « (cap. 35, 1) : L'âme qui demeure dans la solitude « recevra de grandes joies, et sa retraite lui sera une « source de continuels plaisirs; elle fleurira comme le « lis en blancheur et en innocence, et produira les « fruits de toutes les vertus, les richesses du Liban et

« du Carmel, ces belles et fertiles montagnes, et de la « campagne plantureuse de Saron, c'est-à-dire tout ce « qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans la jouis- « sance des créatures lui sera donné en abondance, « et elle sera disposée pour voir la gloire du Seigneur « et pour contempler ses merveilles. » Et de nouveau : « Consolabitur Dominus Sion, et consolabitur « omnes ruinas ejus, et ponet desertum ejus quasi « delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini, « gaudium et lætitia invenietur in ea, gratiarum actio « et vox laudis (cap. 51, 3) : Notre-Seigneur conso- « lera l'âme retirée, et réparera avec un avantage ex- « cessif, par lui-même et par l'abondance de ses grâces, « toutes les pertes qu'elle fait des contentements et des « récréations des créatures ; il changera son désert en « un lieu de délices, et sa solitude en un paradis ; la « joie et l'allégresse s'y trouveront toujours, les actions « de grâces, les jubilations et les louanges s'y feront « entendre. » Voilà quelque chose des grands biens et des fruits délicieux que les âmes goûtent dans cette solitude du cœur.

SECTION UNIQUE

CONCLUSION DU CHAPITRE.

I. Nous devons entrer dans cette solitude. — II. Raison pour l'aimer.

I. Puisqu'il en est ainsi, soyons du nombre de ces rois et de ces personnes illustres qui se bâtissent des retraites ; tâchons, avec la grâce de Dieu, d'entrer dans cette grande solitude du cœur et dans cet agréable désert de l'âme aimante, où règne un profond silence et où l'on n'entend aucun bruit des créatures ; édifions-nous, avec sainte Catherine de Sienne, un cabinet dans notre intérieur. « Ingredere tu et omnis domus tua in

« arcam, dit Dieu à Noé : Entre avec toute ta famille « dans l'arche (Gen., 7, 1). » Ce que saint Ambroise explique élégamment en ces termes : « Hoc dicit Do- « minus justo : Intra tu, hoc est, intra teipsum, intra « tuam mentem, intra animæ principale ; ibi salus est, « foris diluvium, foris periculum (lib. de Noe, c. 11) : « Le Seigneur dit au juste : Entre dans l'arche, c'est- « à-dire dans toi-même, dans ton esprit, dans la partie « supérieure de ton âme ; là tu trouveras ton salut, « et tu y seras en sûreté ; dehors ce ne sont que dan- « gers, que déluges et abîmes d'eaux, où les hommes « se noient. » — « Deus vocavit nos, dit Moïse, ut ea- « mus viam trium dierum in solitudinem, et sacrifi- « cemus Domino Deo nostro (Exod., 5, 3) : Dieu nous « appelle pour aller trois jours dans la solitude, et là « lui offrir nos sacrifices. » Il faut mettre trois journées à ce voyage : la première, c'est le renoncement à tous les objets inutiles des sens extérieurs ; la seconde, la mortification des imaginations et des passions ; et la troisième, le retranchement des pensées inutiles et des affections aux créatures. Après ces trois jours de chemin, on arrive à la vraie solitude de l'âme, où l'on ofire à Dieu les sacrifices parfaits ; et c'est là qu'il les veut. Ainsi Notre-Seigneur disait : « Cùm « oraveris, intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, « ora patrem tuum in abscondito (Matth., 6, 6) : Quand « tu voudras prier Dieu et lui rendre tes devoirs, entre « dans ta chambre et ferme-la sur toi. » Car pour s'occuper de Dieu comme il le désire, il faut boucher les portes de nos sens extérieurs et intérieurs, et nous retirer dans une chambre invisible, qui est notre cœur : « Quæ sunt ista cubicula, nisi ipsa corda ? » dit saint Augustin.

II. Entrons donc dans cette chambre, allons dans cette solitude, pratiquons le recueillement de l'âme, attendu que sans cela nous ne pouvons jamais être

vraiment spirituels ; toutes les retraites extérieures ne sauraient nous rendre tels. « Quid prodest solitudo « corporis, si solitudo defuerit cordis, dit saint Gré- « goire le Grand (lib. 30 Moral., c. 12) ? A quoi sert « la solitude du corps, si celle du cœur manque ? » Celui qui de corps est éloigné des hommes, et de cœur se trouve au milieu d'eux et au sein du tracas de la conversation humaine, n'est point dans la solitude ; comme au contraire si quelqu'un est dans la foule du peuple et sur la place publique où tout le monde aborde, et qu'il soit cependant retiré au dedans de soi-même, il n'est point dans la ville. « Itaque benè « conversantibus, conclut ce saint docteur, primùm so- « litudo mentis tribuitur : C'est pourquoi ceux qui « veulent suivre le droit sentier de la vie spirituelle, « et se livrer réellement à l'étude de la perfection, « doivent commencer par la solitude de l'esprit. »

Un des premiers avis que donnaient les sages de l'antiquité pour parvenir à la sagesse, était : « Tecum « habita : Demeure avec toi. » Senèque dit : « Pri- « mum argumentum compositæ mentis existimo posse « consistere et secum morari (Epist. 2) : J'estime que « la première marque d'un esprit réglé est de pouvoir « s'arrêter et s'occuper en soi-même. » Quoique l'homme, disait l'autre lumière des stoïciens, Epictète, soit naturellement sociable et qu'il aime la compagnie, il faut pourtant qu'il habitue son esprit à trouver son entretien et sa satisfaction en lui, et à n'avoir pas besoin pour son contentement de la conversation d'autrui ; se formant en ceci sur l'exemple de Dieu, qui est toujours recueilli et uni en lui-même, jouissant d'un invariable repos puisé dans sa propre source et dans de grandes pensées convenables à son excellence.

De plus, c'est une très-grande gloire pour notre entendement d'être ainsi recueilli et appliqué à penser à Notre-Seigneur ; car notre entendement est tel que les

idées des choses qu'il reçoit, et les pensées dont il se nourrit. C'est pourquoi, pensant ordinairement à un objet si noble et si excellent comme est Notre-Seigneur, il doit nécessairement s'ennoblir et se perfectionner grandement par un tel exercice. C'est aussi un profit merveilleux ; car c'est l'état où l'on pratique la vie des vrais anachorètes et des parfaits solitaires, qui, dit saint Antiochus (Homil. 103), mènent sur la terre une vie d'ange, en pureté, demeurant seuls dans les déserts, afin de jouir en repos de la familiarité de Dieu, lui parler, l'ouïr et exposer son âme comme un miroir pur et net, pour recevoir ses rayons et son image.

Il est dit de Moïse, « qu'il menait ses brebis au fond « du désert, cùm minasset gregem ad interiora de- « serti, » et qu'il arriva sur la haute montagne d'Oreb, où Dieu lui apparut dans un buisson ardent, et lui fit voir ses merveilles (Exod., 3, 1). C'est ainsi que nous devons faire, et c'est ce qui est donné à ceux qui le font. Notre troupeau sont nos sens, nos yeux, nos oreilles, notre imagination, nos passions, notre entendement et notre volonté ; chacun doit mener les siens « ad interiora deserti, dans le recueillement et la so- « litude du cœur, » où Dieu, par sa bonté et par sa miséricorde, se communiquera à lui, remplira son âme de splendeurs divines, l'échauffera du feu de son amour, bridera l'impétuosité de son imagination, modèrera la violence de ses passions, et comme le soleil en face d'une nuée, en la couvrant de sa lumière, la rend si claire et si resplendissante qu'on la prendrait pour un second soleil, il la rendra en quelque sorte semblable à lui; car toutes les causes tendent par leurs actions à produire leur similitude et leur image, et elles opèrent ayant à leur portée la matière sur laquelle elles doivent agir, ne le pouvant faire si elle est éloignée, ainsi que l'expérience nous le montre. Dieu, qui est de toutes les causes la plus noble et la plus

forte, et par conséquent qui peut le mieux communiquer et imprimer sa divine ressemblance à qui en sera capable, comme l'homme, pourvu qu'il s'approche de lui ; ce qui se fait non par les mouvements du corps, mais par ceux de l'âme, avec les pensées de son entendement et avec les affections de sa volonté ; c'est le travail qui se fait dans cette solitude de l'esprit. Le savant et pieux Nebridius ayant supplié par lettres, avec de grandes instances, saint Augustin, de lui accorder la faveur de pouvoir jouir de sa conversation et passer le reste de sa vie avec lui, saint Augustin lui répondit : Vous n'avez que faire, cher Nebridius, de désirer si ardemment ma compagnie, ni que nous demeurions ensemble : « Tu potes et apud tuam mentem suaviter habitare; deificari enim in otio licet, « fitque illud solidum gaudium, nullis omninò lætiis ulla ex particula conferendum (Epist. 106) : Vous « pouvez demeurer doucement et suavement avec « vous-même et dans votre esprit, et y trouver ce repos où l'on se déifie, et y acquérir cette solide joie « à laquelle tous les contentements de la terre ne sont « point comparables? »

Entrons donc dans le secret de notre cœur, établissons notre demeure dans ce mystérieux désert, qui vaut mieux mille fois que toutes les villes et tous les lieux les plus habités; et là, retirés et solitaires, livrons-nous aux exercices de l'amour, et pensons à Notre-Seigneur; il faut bien penser à quelque chose, et qu'y a-t-il de plus excellent, de plus délicieux et de plus utile à quoi nous puissions penser qu'à lui? Jadis à Rome il y avait des gens si bizarres, ainsi que le remarque Plutarque (Tract. de curios.), qu'ils ne se souciaient point d'acheter de belles peintures, de belles statues, non pas même de beaux esclaves, mais ne désiraient rien tant que d'avoir, et à quelque prix que ce fût, des monstres, un garçon qui n'avait point de jambes, qui avait les

bras renversés, un autre qui avait trois yeux et une tête d'autruche, prenant plaisir à garder en leur maison et à regarder de telles horreurs de la nature.

Ainsi notre esprit devant nécessairement s'occuper toujours à la considération de quelque chose, on aime mieux l'arrêter sur des objets vils, honteux et nuisibles, que sur la souveraine beauté et la source de tous les biens, Notre-Seigneur. « Lava à malitia cor tuum, Je-« rusalem, ut salva fias; usquequò morabuntur in te « cogitationes noxiæ ? disait le prophète Jérémie « (cap. 4, 14) : Jérusalem, purifie ton cœur de cette ma-« lice, afin que tu te sauves; jusques à quand t'amuseras-« tu à des pensées vaines et nuisibles? » Pense à celui qui t'a créée et qui t'a rachetée; il a pensé à toi dès l'éternité; il y pense continuellement, et d'une pensée attentive, profonde et pleine d'amour, dont il te fait ressentir sans relâche les effets, qui sont ses bienfaits. Si tu n'as pu penser à lui avant les siècles, parce que tu n'étais point, ni aussitôt que tu as reçu l'être de sa main libérale, parce que tu n'avais point de connaissance; au moins, maintenant que tu le peux et que tu le dois, oh ! penses-y : autrement ne crois pas que tu l'aimes beaucoup, et ce serait te bercer d'une illusion que de le croire; car où est ton trésor, là est ton cœur, et l'esprit se trouve toujours où la volonté est prise et attachée. Ce sera encore pour toi un moyen de l'aimer davantage; car il ne sera pas possible que tu penses sans cesse à un objet si accompli, ni que tu considères souvent des perfections si admirables, avec lesquelles il enflamme tant de cœurs au ciel et sur la terre, sans que quelque flamme de ce feu sacré tombe sur le tien et l'échauffe, et que tu sentes croître l'amour que tu lui portes; comme ce peintre de l'antiquité, qui à force de regarder une excellente beauté qu'il peignait, et qui lui était auparavant indifférente, fut vivement touché et épris d'amour pour elle (Apelles, apud Plin.,

lib. 35, c. 10). Socrate était transporté d'une passion si violente pour acquérir la sagesse, et particulièrement pour connaître la nature des vertus, qu'il demeurait quelquefois des jours entiers immobile à la même place, les yeux invariablement fixés sur un même objet, comme si son âme n'eût plus animé son corps. Carnéade se plongeait si avant dans les pensées de la philosophie, qu'il en oubliait même le boire et le manger, et à table il ne pouvait se servir, mais il fallait qu'un autre lui rendît ce service, et le réveillât comme d'un profond sommeil, où son esprit, dégagé en quelque façon de la matière, goûtait des contentements tout autres dans la connaissance de la vérité, que la nourriture n'en pouvait donner à son corps (Valer. Max., lib. 8, c. 7).

Et encore aujourd'hui les joques, ou ermites des Indiens idolâtres, passent leur vie dans de petites loges qu'ils se dressent sur les arbres comme des nids d'oiseaux, afin de se garantir des bêtes sauvages, pour méditer plus en repos et en silence les choses célestes (Jarric., lib. 2 Hist. Ind. orient., c. 16). Que devons-nous donc faire nous qui avons en nous, et avec beaucoup plus de facilité, de contentement et de profit, un si grand sujet de contemplation et de pensées, Dieu Notre-Seigneur? « Dominum Christum sanctificate in « cordibus vestris, disait saint Pierre (1 Epist., 3, 15) : « Sanctifiez en vos cœurs Notre-Seignenr Jésus-Christ; » c'est-à-dire qu'il soit le hut des pensées et des affections de vos cœurs; et, comme écrivait aux Ephésiens avec des paroles enflammées saint Ignace martyr, mettez tous vos contentements à vous trouver toujours en Jésus-Christ, vivant et occupés continuellement en lui, et sans vouloir respirer seulement une fois sans lui et hors de son souvenir.

Vous me direz : Si nous voulons nous mettre dans un si grand recueillement, et nous tenir si resserrés dans

cette solitude du cœur, nous serons tout abstraits, interdits et entrepris dans nos actions, peu attentifs aux choses extérieures, et, ce qui est encore plus considérable, moins propres pour vaquer au salut du prochain ; car il est très-malaisé et comme impossible que l'on s'occupe si fort dans son intérieur, et que l'âme se retirant de tous les autres objets, pour ne s'employer qu'à aimer et entretenir Notre-Seigneur, se porte conjointement avec affection, avec force et constance, aux choses extérieures auxquelles la nécessité, ou la bienséance, ou la charité nous obligent. Pour expliquer un point si important dans la vie spirituelle, arrêtons-nous, et ouvrons un chapitre nouveau.

CHAPITRE V

L'OCCUPATION INTÉRIEURE NE NUIT PAS, MAIS PROFITE POUR BIEN FAIRE LES CHOSES EXTÉRIEURES, ET POUR VAQUER UTILEMENT AU SALUT DU PROCHAIN.

I. On peut joindre l'exercice intérieur avec l'extérieur. — II. Exemples. — III. Et on le doit.

I. Je dis premièrement : bien que la liaison, le mariage de ce grand recueillement avec l'attention aux choses extérieures semble si difficile, néanmoins il n'est point impossible, mais ces deux choses peuvent se concilier et aller de pair. De même que notre âme produit en un même temps les actions des vies matérielle, sensitive et raisonnable, si différentes entre elles, l'homme également peut exercer au dedans les opérations de la vie contemplative, et en même temps au dehors celles de la vie active. Saint Basile le Grand, qui entendait

ceci non-seulement par une pure connaissance, mais encore et beaucoup plus par son expérience nous dit (Const. monast., c. 5) : Le philosophe exquis, c'est-à-dire l'homme vraiment spirituel, fait de son corps un lieu d'étude et d'entretien et une retraite assurée à son âme; et là, quoiqu'il soit au milieu du marché et des compagnies, ou retiré sur une montagne et dans la solitude, son âme vaque à elle-même, et s'occupe dans ce monastère naturel à des pensées dignes d'elle et qui regardent sa perfection. Car, comme il peut arriver qu'un homme renfermé dans sa chambre entre quatre murailles ait l'esprit errant et vagabond au milieu de la ville, de même il se peut faire qu'un homme au milieu de la place publique et dans les rues tienne son esprit enfermé au dedans de lui-même dans la solitude de son cœur. « Mentiuntur, écrivait Sénèque, « qui sibi obsture ad stadia liberalia turbam nego- « tiorum videri volunt, simulant occupationes et an- « gent, et ipsi se occupant (Epist. 62) : Ceux-là men- « tent qui veulent faire croire que leurs occupations « les empêchent de s'adonner à l'étude de la sagesse « et de la vertu. Oh! ce sont des menteurs! ce ne sont « point les occupations qui les empêchent; mais ce « sont eux-mêmes qui se dissipent et s'embarras- « sent. » — « Quidam adeò, dit le même encore autre « part, in latebras refugerunt, ut putent in turbido « esse quidquid in luce est ista : inter se miscenda sunt, « et quiescenti agendum, et agenti quiescendum : Quel- « ques-uns sont tellement retirés et ont tant de peur « d'agir au dehors, qu'ils pensent que tout ce qui est « exposé à la vue et dans le commerce des hommes « ne peut être sans trouble et sans inquiétude. Il faut « unir ces deux choses et les fondre l'une dans l'autre : « on doit agir en se reposant, et se reposer en agis- « sant. » C'est ce que dit Sénèque, qui se donne pour un homme fort entendu en cette science; car voici

comment il parle de lui-même : « Vaco, mi Lucili, « vaco et ubicumque sum, meus sum; rebus enim non « me trado, sed commodo ; quocumque constiti loco, « ibi cogitationes meas tracto et aliquid in animo en « salutare verso : Mon esprit, cher Lucilius, n'est jamais « embarrassé ; il est toujours à son aise, et en quel- « que lieu que je sois, je suis à moi, car je ne me livre « point aux choses, je m'y prête seulement; en quel- « que part que je me trouve, j'entretiens mes pensées, « et je roule quelque chose d'utile en mon âme. » — « Cùm me amicis dedi, non tamen mihi abduco, nec « cum illis moror, quibus me tempus aliquod con- « gregavit, aut causa ex officio nata, sed cum optimo « quoque sum; ad illos in quocumque loco, in quo- « cumque seculo fuerint, animum meum mitto, Deme- « trium virorum optimum mecum circumfero, et re- « lictis conchyliatis, cum illo seminudo loquor, illum « admiror : Quand je me donne à mes amis, je ne me « distrais pas pourtant de l'attention que j'ai sur moi- « même, je ne m'arrête point parmi ceux avec qui je me « trouve, ou par rencontre, ou par quelque devoir de « ma charge; je suis inséparablement avec les plus « vertueux, et en quelque lieu qu'ils soient, et en quel- « que temps qu'ils aient vécu, ma pensée vole vers « eux; je porte continuellement avec moi et au dedans « de moi Démétrius, le meilleur de tous les hommes, « et quittant ces élégants et ces vaniteux, je devise en « mon intérieur avec ce philosophe demi-nu, c'est « l'homme que j'admire. » Mais laissons ces exemples douteux, et prenons-en de meilleurs et de plus assurés.

II. Saint Grégoire de Nazianze raconte (Orat. 21) que le grand patriarche d'Alexandrie, saint Athanase, pratiquait ce mélange à un excellent degré, faisant toutes ses œuvres dans un recueillement et une certaine oisiveté divine, de sorte que son action, dit-il,

était oisive, et son oisiveté active; c'est pourquoi il l'appelle Chaîne d'or, parce qu'il avait joint et enchaîné ces deux choses ensemble; et racontant ailleurs les vertus de sa propre mère sainte Nonne, il dit qu'elle avait su parfaitement concilier les exercices de dévotion avec ceux d'une femme mariée, parce qu'elle avait un aussi grand soin de son ménage que si elle n'eût point su prier, et était si attentive à Dieu dans le secret de son cœur, et tant adonnée à l'oraison, à la contemplation et aux autres fonctions de la vie spirituelle que si elle eût été fort étrangère aux affaires domestiques. Ainsi ces deux choses si diverses, la dévotion et le ménage, ne se contrecarraient point en elle, mais s'entr'aidaient comme les deux ailes d'un oiseau, toute dans le soin des choses divines et toute dans le soin de sa famille, toute au ciel et toute à la terre. Ceux qui ont écrit la vie de saint Bernard assurent qu'il jouissait d'une solitude intérieure qu'il portait partout où son esprit vaquait à Dieu, pendant qu'il s'employait au dehors, soit au travail des mains ou aux affaires de son prochain. « Interiori quadam, ce sont leurs mots, quam « ubiquè ipse sibi circumferebat, solitudine fruebatur, « totus quodammodo exteriùs laborabat, et totus inte- « riùs Deo vacabat (lib. 1 Vitæ, cap. 5, et lib. 3, c. 1). » Mais pour ne point aller si loin, ni regarder derrière nous si avant dans les siècles passés pour y trouver des exemples, prenons ceux que nous fournissent les derniers saints canonisés, dont quatre ont été des personnes très-occupées, et des plus occupées qui fussent pour lors sur la terre : saint Ignace, en Occident, qui avait une foule d'occupations très-grandes, et qui étendait ses soins jusqu'aux extrémités de la terre habitable; saint François-Xavier, en Orient, qui avait en projet et en exécution la conversion de toutes les Indes, pays immenses, encore trop petits pour la grandeur de son zèle; saint Philippe de Néri,

en Italie, jetant les fondements et élevant l'édifice de sa congrégation nouvelle ; et sainte Thérèse, en Espagne, qui n'était qu'une femme et avait sur les bras toutes les affaires de la réforme de son ordre. Néanmoins ces quatre saints, au milieu d'innombrables affaires, souvent très-fâcheuses, étaient extrêmement portés à l'oraison, comme on sait par l'histoire de leur vie, demeurant en tous temps et en tous lieux recueillis en eux-mêmes et unis à Dieu, dans la communication et la familiarité duquel ils puisaient des forces pour se fortifier dans leurs faiblesses, des lumières pour éclaircir leurs doutes, démêlaient les affaires les plus obscures et les plus embrouillées, acquéraient une générosité de cœur, une grandeur d'âme et un développement de leur capacité naturelle pour pouvoir faire plus de choses en un jour qu'ils n'eussent pu autrement en une semaine. Ils avaient un esprit calme et tranquille, à l'exemple de Dieu à qui ils étaient unis, et à qui, par le moyen de cette union, ils se rendaient semblables, lui qui en même temps fait dans l'univers, dans l'étendue de ses États, seul et concourant avec ses créatures, un nombre presque infini de choses dans un souverain repos, et sans se détourner de l'attention qu'il a sur son intérieur, à la génération de son Verbe et à la production du Saint-Esprit. Ceci donc nous montre que l'on peut unir le soin de l'intérieur avec celui de l'extérieur, et que la solitude de l'âme n'empêche pas de communiquer avec le prochain et de s'employer avec affection à son salut.

III. Je dis plus, non-seulement on le peut, mais encore nécessairement on le doit; autrement toutes les occupations extérieures seront purement humaines, et les exercices de charité pleins de défauts et sans grand fruit. Pour le prouver, il nous faut reprendre et revoir ce passage des Cantiques, dont nous nous

sommes déjà servi ailleurs : « Pone me ut signa-« culum super cor tuum, ut signaculum super bra-« chium tuum (cap. 8, 6) : Imprimez-moi, dit Notre-« Seigneur à l'âme, comme un cachet sur votre « cœur, et comme un cachet sur votre bras. » Il faut premièrement remarquer que le cœur signifie l'intérieur et la vie contemplative, le bras, l'extérieur et la vie active; secondement, qu'il est fait mention du cœur et du bras en même temps, pour montrer que l'une et l'autre vie peuvent s'allier et s'accorder fort bien chez une même personne; en troisième lieu, qu'il parle d'abord du cœur, pour nous apprendre que, comme le cœur est sans comparaison plus noble, plus important et plus nécessaire que le bras, la contemplation de même est beaucoup plus excellente et plus parfaite que l'action; ce qui se voit évidemment en Dieu, qui dès l'éternité a mené une vie, pour ainsi dire, contemplative, se contemplant incessamment soi-même; car nous savons que ses contemplations et ce qui se passe au dedans de lui dans le secret de sa divinité, sont des opérations infinies, d'une souveraine perfection, et Dieu même; et tout ce qu'il fait au dehors est fini, borné, et rien que des créatures. Pour cela, nous devons bien plus estimer l'un que l'autre. Et comme, suivant la doctrine d'Aristote (2 de Gener. anim., c. 6). le cœur est la partie du corps qui la première reçoit la vie, et qui la perd la dernière, la première chose aussi à laquelle il faut nous prendre et nous attacher, et la dernière que nous devons quitter, c'est l'exercice de la dévotion. Comme le cœur a son mouvement perpétuel, agissant en tout temps et en tout lieu, sans s'arrêter jamais, tandis que le bras n'agit que par intervalle, nous devons de même parfois donner trêve et relâche à nos travaux extérieurs, mais persévérer toujours constamment, en quelque disposition que nous soyons, et quelque accident qui

nous arrive, dans le soin raisonnable des choses spirituelles. Mais voici qui est encore plus à propos : le cœur donne la vie, la force et le mouvement au bras par le moyen des esprits vitaux qu'il lui fournit, et sans lesquels ce membre serait perclus et impotent; ainsi les communications avec Dieu, les lumières, les saintes affections et les grandes assistances que l'âme en reçoit, vivifient les occupations extérieures, et la font agir puissamment, utilement et divinement avec les hommes; sans cela tout est languissant, plein d'imperfection, et avec plus de bruit que de fruit. C'est la raison fondamentale de cette vérité, dont je ne parlerai pas davantage maintenant, parce que j'en traiterai autre part plus amplement. Je veux finir par le témoignage d'un grand personnage et d'un saint homme de notre compagnie (Alvar. de Paz, tom. 3, lib. 5 in Præm.), qui, traitant de ce sujet, dit : Aucun ne doit penser que les actions auxquelles sa condition l'oblige, et particulièrement celles qui regardent le salut des hommes, doivent lui fermer la voie de la contemplation, et le rendre moins capable de l'exercer ; au contraire, il doit être assuré qu'elles l'y disposent d'une façon admirable. Nous le savons non-seulement par la raison, par l'autorité des Pères et par l'exemple des anciens, mais de plus par notre propre expérience et par la connaissance que nous avons de quelques-uns avec qui nous vivons, qui s'emploient grandement à la charité du prochain, entendant les confessions, faisant des prédications et visitant les pauvres dans les hôpitaux, et que Dieu néanmoins a élevés à un si haut degré de contemplation, qu'on peut à bon droit les comparer aux anciens anachorètes.

SECTION UNIQUE

AVIS POUR CONSERVER L'ESPRIT DE DÉVOTION DANS LES OCCUPATIONS EXTÉRIEURES.

I. Ne rien entreprendre qui soit au-dessus de ses forces. — II. Ni s'opiniâtrer pour en venir à bout. — III. Ni avec violence d'esprit. — IV. Demander cette grâce à Dieu.

Il est certain, et l'expérience nous apprend tous les jours, que les occupations extérieures, si elles ne se font avec un grand tempérament et dans des intentions divines, ne profitent point, mais nuisent beaucoup, et au lieu de porter l'esprit à Dieu, l'en détournent, le dissipent et étouffent tous les sentiments de dévotion. C'est de quoi se plaignait amèrement saint Grégoire le Grand, lorsque, arraché à la vie tranquille qu'il menait dans son monastère, et assis dans la chaire de saint Pierre, il se vit les épaules chargées du fardeau de toute l'Eglise, et accablées d'une infinité d'affaires. Mon esprit, dit-il, s'élevait par-dessus toutes les choses d'ici-bas, et n'avait d'autre plaisir que de s'entretenir dans la contemplation des célestes et divines; il était comme affranchi de la prison du corps, et envisageait d'un œil assuré la mort qui semble néanmoins si fâcheuse à la plupart, et la regardait comme l'entrée de la vie et la récompense de ses travaux : « At nunc ex occasione curæ pastoralis secula-« rium hominum negotia patitur, et post tam pulchram « quietis suæ speciem terreni actûs pulvere fœdatur, « cùmque se pro condescensione multorum ad exte-« riora sparserit, etiam cùm interiora appetit, ad has « procul dubio minor redit (lib. 1 dialog. in Præm.) : « Mais maintenant il est forcé par l'obligation de sa «charge d'entendre les différends des hommes séculiers ; « après la jouissance d'un si doux et si agréable repos, « sa pureté est comme souillée de la poussière des pen-

« sées de la terre ; et pour condescendre à la nécessité « de ceux qui viennent à moi, il se porte aux affaires « extérieures, ensuite s'il veut retourner aux choses « intérieures, c'est toujours avec une diminution de « forces. » Si ce très-saint pontife jette ces soupirs et formule ces plaintes contre les occupations, quoiqu'elles fussent très-bonnes, et s'il avoue qu'elles faisaient ces impressions sur son âme, nous qui ne sommes nullement comparables à lui en vertu ni en force d'esprit, nous avons un très-grand sujet de craindre qu'elles ne nous causent de grands dommages. Pour les empêcher, faisons comme ce fleuve d'Elide, qui traverse la mer sans se mêler à ses flots, et conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume ; gardons notre dévotion entière dans les affaires. Voici quelques avis qui pourront nous servir pour cela.

I. D'abord il faut que chacun se mesure et connaisse ce qu'il peut, et qu'il ne prenne jamais aucune occupation au-dessus de ses forces. « In immensum, dit Sénèque, « proderit nobis illud Democriti salutare præceptum : « si neque privatim neque publicè multa aut majora « viribus nostris egerimus (lib. 3 de Ira, cap. 6) : Le « salutaire conseil de Démocrite nous profitera extrême- « ment , si, ni en particulier ni en public, nous n'en- « treprenons pas plus d'affaires que nous n'en pouvons « porter ; » parce que, comme nos esprits sont fort petits et étroitement bornés (et ceux-là mêmes qui semblent les plus grands et avoir le plus d'étendue sont accablés par le trop grand nombre d'affaires), la dévotion venant à s'écouler, le cœur nécessairement demeure sec, lâche et dur. Saint Bernard à ce sujet dit au pape Eugène, qu'il craignait fort que la trop grande multitude d'occupations dont il le voyait assiégé ne le conduisît à la malheureuse disposition d'un cœur endurci, que la componction ne saurait briser, ni la piété amollir, ni les prières fléchir, ni les

menaces étonner, et qui même croît par les châtiments. « En quò trahere te habent, hæ occupationes « maledictæ, si tamen pergis, ut cœpisti, dare te « totum illis, nihil tui tibi relinquens (lib. 1 de Con- « sid., c. 2) : Voilà dans quel précipice vous jetteront « ces occupations maudites, si vous continuez à en « prendre trop comme vous avez fait, et à vous donner « tout entier à elles, sans rien réserver de vous pour « le soin de vous-même. » En effet, comme la trop grande quantité de viandes, quelque bonnes et exquises qu'elles soient, charge l'estomac, étouffe la chaleur naturelle, engendre des maladies, et nuit beaucoup à la santé, à laquelle elles eussent grandement servi si elles eussent été prises avec modération et tempérance, de même l'excès des affaires, fussent-elles de piété, appesantit l'âme, la refroidit, la rend faible, et altère toute l'économie de sa santé spirituelle, que la médiocrité eût conservée et fortifiée. Certes le meilleur moyen que Pharaon trouva pour détourner le peuple d'Israël de la pensée et du dessein qu'il avait d'aller au désert sacrifier à Dieu, fut de le surcharger de travail; il lui fit chercher de la paille et faire des briques, et ne lui laissa pas le loisir de respirer. « Vacant, disait ce « roi impie et cruel, et idcircò vociferantur dicentes : « Eamus, et sacrificemus Deo nostro; opprimantur « operibus et expleant ea, ut non acquiescant verbis « mendacibus (Exod., c. 1, et c. 8, v. 8) : Ils n'ont « rien à faire, et pour cela ils crient et tempêtent, di- « sant : Allons offrir des sacrifices à notre Dieu; qu'on « les accable d'ouvrages, afin qu'ils ne puissent penser « à autre chose et n'aient point le temps d'écouter les « paroles mensongères de Moïse. » C'est bien souvent l'invention dont le démon se sert pour détourner plusieurs âmes de se retirer dans la solitude du cœur, et s'y occuper secrètement de Dieu; il leur procure divers emplois, et beaucoup d'occupations extérieures

bonnes en apparence, où sans considération elles s'engagent; et puis, comme celui qui porte un fardeau trop pesant pour ses épaules plie nécessairement et succombe sous le faix, l'esprit est atterré, accablé, et tous les exercices de dévotion vont en désordre. Le Saint-Esprit nous avertit sagement : « Fili, ne in « multis sint actus tui; et si dives fueris, non eris « immunis à delicto; si enim secutus fueris, non ap- « prehendes (Eccl., 11, 10); » et comme Vatable traduit fort clairement : « Ne multis negotiis impliceris; « si enim abundarint, non eris innocens, aut si quid « persecutus fueris, non assequeris : Mon fils, ne t'a- « donne point à tant de choses; si tu le fais, ce ne « sera pas sans y commettre des imperfections et des « péchés, et même tu ne viendras pas à bout de ce que « tu auras entrepris, parce que qui trop embrasse « mal étreint. » En partageant l'attention, la force de son esprit entre tant de matières différentes, il ne peut l'avoir que moindre et bien petite pour chacune. C'est pourquoi : « Qui minoratur actu, nous apprend « le même Saint-Esprit, sapientiam percipiet (Eccl., « 38, 25), » et comme le rend le même Vatable : « Qui « minùs habet negotii, sapiens existit : Qui ne s'em- « barque point dans beaucoup d'affaires est sage; » et en ce sens, qui fait moins fait plus, parce qu'il le fait mieux.

II. Le second avis est que jamais personne ne doit entreprendre aucune affaire de quelque nature qu'elle soit, quand il s'agirait de la conversion d'un royaume, avec l'intention d'en venir à bout à quelque prix que ce soit; ce serait ouvrir la porte à beaucoup de troubles et d'inquiétudes, car nous ne savons pas si Dieu veut que la chose s'effectue. C'est pourquoi, on doit bien faire tout ce que l'on peut, et ne rien épargner de ce qui dépendra de nous pour mener une affaire à bonne fin; mais après, il faut en laisser le suc-

cès à Dieu, à qui elle touche bien plus qu'à nous; et si elle n'arrive pas, ne point s'en fâcher ni s'en émouvoir, mais conserver inviolablement la tranquillité de son esprit, content de ce que la volonté de Dieu s'exécute; ce qui doit être le seul but de nos desseins. « Cor « hominis disponit viam suam, dit le Sage, sed Domini « est dirigere gressus ejus (Prov., 16, 9) : Chacun « peut bien arrêter la manière dont il doit se compor- « ter en ses affaires; le conseil et l'élection sont en sa « main, mais l'événement dépend d'une cause supé- « rieure; il peut proposer ce qu'il veut, mais Dieu en « dispose comme il lui plaît, » et il se contente bien souvent de la seule détermination qu'on a prise de faire quelque chose; sa gloire est qu'on la veuille, et non qu'on la fasse; le commencement et le progrès d'une œuvre lui plaisent, mais la consommation lui serait désagréable, parce qu'elle serait contre ses ordres. Il fut satisfait de la bonne volonté de David de lui édifier un temple, et du soin qu'il prit de faire provision des matériaux et de tout ce qui était nécessaire (1 Paral., 22); et voulant que Salomon le bâtît, il donna le mérite de la résolution au père, et au fils celui de l'exécution. Et l'apôtre des Indes, saint François-Xavier (lib. 5 Vitæ, cap. 11), après avoir brûlé si longtemps du désir que sans doute le Saint-Esprit avait allumé dans son cœur, de la conversion du grand royaume de la Chine, et fait et souffert tant de choses pour exécuter cette entreprise si importante pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, se trouvait sur le point d'y entrer, quand Dieu, n'en voulant pas davantage de lui et réservant l'accomplissement du projet à ses successeurs, l'appela auprès de lui. Ainsi ce très-saint homme mourut ayant devant les yeux ce pays, pour lequel il avait tant soupiré et versé tant de larmes, sans avoir pu y mettre le pied, mille fois plus glorieux d'avoir soumis son zèle, et n'être point allé plus avant dans

la volonté de Dieu, que s'il eût converti tous les Chinois. C'est pourquoi nos désirs, si bons qu'ils soient, doivent avoir leurs bornes aussi bien que la mer, lors même qu'elle est agitée, et nous devons nous rendre doucement où ce serait témérité de vouloir passer outre. Cela regarde surtout certaines gens qui, dans les affaires dont ils se chargent, pensant qu'il y va de leur honneur et qu'ils passeront pour inconstants, lâches et sans nerfs, s'ils n'en viennent à bout, s'opiniâtrent et poussent les choses jusqu'aux extrêmes, qui ne les arrangent pas, mais qui les ruinent, n'usant point de discernement pour voir la différence qu'il y a entre la constance et l'opiniâtreté : celle-là, conduite par les lumières de la prudence, fait tout ce qu'elle peut raisonnablement, emploie les forces du corps et de l'esprit, sans rien omettre pour faire réussir ce qu'elle entreprend; mais ensuite, malgré l'insuccès, elle demeure en paix; celle-ci, sans considération ni jugement, s'obstine dans son dessein, quelque résistance qu'elle y trouve, et se heurte contre une chose qui lui est impossible ; et puis quand elle voit ses efforts inutiles et ses espérances déçues, elle se trouble et se dépite. Il faut donc aller à la source et régler ses désirs dans leur principe.

III. Le troisième avis est qu'au commencement de la chose, on ait soin de l'offrir à Dieu, et dans le cours de l'action, de relever son cœur de temps en temps par de bonnes pensées et des oraisons jaculatoires, et pardessus tout se souvenir de s'y prendre non avec violence d'esprit, mais avec tempérance et modération. Il y a certaines gens qui s'emploient si fort à tout ce qu'elles font, qu'elles y sont entièrement et perdent l'attention à tout le reste. Il ne faut point en user ainsi : non pas qu'on doive procéder en affaires avec négligence, et n'en effleurer que l'écorce et la surface, car il faut pénétrer jusqu'au fond, et y apporter tout le

soin et toute l'affection que l'on doit; mais il ne faut point y entrer de manière à s'y plonger et s'y noyer, et ne point agir avec âpreté et passion, mais avec paix et tranquillité d'esprit ; qualité extrêmement nécessaire en toute sorte d'affaires, tant pour bien les entendre et les concevoir que pour bien les conduire et leur donner une bonne issue; parce que l'esprit est toujours plus clairvoyant dans le repos que dans l'émotion, et par conséquent il voit mieux ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, quand on doit commencer et quand on doit finir. Il faut pratiquer ce que disait tout à l'heure Sénèque, se prêter aux choses et non pas se donner; c'est-à-dire s'appliquer tellement à toutes sortes d'occupations, que l'on soit toujours maître de soi pour s'en retirer quand on voudra, et non s'y attacher pour s'en rendre esclave; car ce qui se prête peut se reprendre quand on veut, mais ce que l'on donne ne peut être redemandé, parce qu'on n'y a plus droit. Ainsi Bernard Justinien raconte de son oncle le très-illustre patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, qu'il était toujours et partout grandement recueilli, et qu'il élevait sans peine son cœur à Dieu ; que, dans les différends qu'il entendait en grand nombre et très-difficiles, il conservait une paix inaltérable : vous eussiez dit qu'il n'entendait rien, que son âme était au ciel et qu'il avait seulement le corps sur la terre. Lorsqu'il était à la composition de ses livres, ou à la prière, si quelqu'un venait pour lui parler, comme il arrivait fort souvent, vous l'eussiez vu, sans donner aucun témoignage de plaisir ni d'ennui, se lever et quitter son ouvrage, et avec un visage gai et serein, avec autant de liberté d'esprit que s'il eût été oisif, accueillir la personne, et l'écouter autant qu'elle désirait, avec une tranquillité si grande qu'elle semblait plutôt angélique qu'humaine. La cause de cette perfection chez les saints est, comme dit saint Grégoire, « continuo

« studio intra mentem suam occultâ custodiæ disci-
« plinâ se colligunt, ut tantò magis inveniantur inte-
« rius integri, quantò minùs sunt exterius fusi (lib.
« 22 Moral., cap. 2) : une étude continuelle à se retirer
« au dedans d'eux-mêmes, afin que là ils se trouvent
« d'autant plus complets et avec leurs facultés plus
« fortes pour s'occuper de Dieu, qu'ils se sont moins
« répandus au dehors. » A cela se rattache fort bien ce qui se lit de saint Antonin, archevêque de Florence. Dans la multitude innombrable des occupations que lui donnaient sa charge pastorale, sa profonde doctrine et la grande réputation de sainteté qu'il avait acquise, il se maintenait dans un inviolable repos d'esprit; aucune affaire, quelque difficile et fâcheuse qu'elle fût, ne pouvait l'en tirer, ni l'empêcher de se tourner intérieurement vers Dieu, toutes et quantes fois qu'il voulait. Un jour son secrétaire, nommé François Castilion, se plaignant à lui, avec quelque émotion d'impatience, de cette foule d'affaires qui l'accablaient, et auxquelles lui-même avait part, qui lui ôtaient le moyen de s'appartenir et de goûter la douceur de la vie, il lui fit cette sage réponse pleine d'une grande instruction : « Fieri non potest, fili, ut inter tot hujus
« seculi sollicitudines pacato animo consistamus, nisi
« reconditum quemdam et occultum mentis angulum
« intactum habeamus, ad quem negotiorum strepitus,
« et curarum anxietas non irrepat, ut ubi ab actitandis
« causis destiterimus, eo tanquam ad asylum tutis-
« simum, et ab hoc exteriore homine ad eum quem
« Paulus interiorem appellat, recurramus (apud Sur.,
« 2 maii) : Il ne peut se faire, mon fils, que nous ayons
« l'esprit tranquille parmi tant de soins, et que nous
« conservions le calme au milieu de tant d'orages, si
« nous n'avons au dedans de nous un petit coin et une
« retraite secrète où les soins et les affaires de cette vie
« n'entrent pas, et où, après nous en être acquittés,

« nous puissions revenir comme dans un lieu de refuge, « et de cet homme extérieur, nous retirer chez celui « que saint Paul appelle l'intérieur. »

IV. Le quatrième est de demander à Dieu souvent et instamment cette grâce très-importante. Le père Balthazar Alvarez, modèle de vertu parmi nous, dans la relation qu'il fit, par commandement des supérieurs, de ce qui se passait dans son âme, dit que Dieu lui avait fait une défense touchant la communication avec le prochain : il devait remplir son devoir, sans sortir de lui-même ni offenser sa divine Majesté, et sans que les occupations extérieures et les charges l'emportassent, à leur suite, passant au milieu de tant de soins sans souci; et il reçut la grâce de rentrer entièrement en lui-même. Il faut demander à Dieu ce grand don; et pour cela, nous pouvons nous servir de la prière que sainte Gertrude faisait à ce sujet, en ces termes : Mon Seigneur, afin que vous daigniez conserver en moi l'esprit de dévotion, je vous offre la très-excellente oraison que vous fîtes au jardin des Olives, dans l'angoisse de votre mort, vous suppliant, par la vertu qu'elle contient, de m'unir parfaitement à votre amour, et de me tirer à vous au plus secret de mon cœur, afin que, quand je m'appliquerai aux affaires extérieures pour le salut de mon prochain, je ne sois point séparée de vous, et après que je les aurai achevées de la manière la plus parfaite pour votre gloire, je retourne aussitôt à vous dans mon intérieur.

Mais le plus fort et le plus puissant moyen de tous, c'est l'exercice de la présence de Dieu, de marcher et d'agir en nous rappelant que cette souveraine Majesté nous regarde en tout ce que nous faisons. Je ne m'étends pas maintenant davantage, parce que nous en parlerons bientôt à fond. Pour conclure, j'ajoute que les occupations extérieures étant un point des plus dangereux et des plus glissants de toute la vie spiri-

tuelle, où l'on perd beaucoup plus qu'on ne gagne, si on n'y prend garde de près, nous devons avec soin et constance nous servir de ces avis, afin qu'ils détournent de nous les maux qui nous menacent et que nous ne voyons arriver que trop souvent à plusieurs.

CHAPITRE VI

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT AIMER L'ORAISON

I. Ceux qui ont aimé Notre-Seigneur et tous les saints ont beaucoup pratiqué l'oraison. — II. Exemples. — III. Exemples de quelques saints en particulier. — IV. Pourquoi ils ont tant pratiqué l'oraison.

I. Comme l'amour de Notre-Seigneur porte les âmes qui en sont éprises à se bâtir dans leur intérieur une solitude, ainsi que nous avons dit, il leur donne ensuite une inclination très-grande à l'oraison, afin de pouvoir, selon le désir qu'ont naturellement tous ceux qui aiment, voir ce divin Seigneur, lui parler, l'écouter et s'entretenir avec lui. Aussi tous les saints se sont adonnés à ce saint exercice avec une ardeur merveilleuse.

II. Saint Augustin (lib. de Morib. eccl., c. 31 et 32), traitant des anciens religieux, et faisant un dénombrement de leurs vertus, remarque, entre autres, qu'ils employaient leur temps à parler avec Dieu et à contempler avec des yeux très-purs sa beauté infinie. Saint Jean Chrysostome (hom. 69 et 70 in Matth., et hom. 14 in 1 ad Tim.), traitant des mêmes, en parle ainsi : Ils établissent leurs demeures dans les déserts et sur les montagnes, où ils s'occupent à communiquer continuellement avec la divine Majesté, à la louer, à la bénir et à lui rendre grâces de tous les bienfaits qu'elle accorde tant à eux qu'à tous les hommes; et pour cela ils

se lèvent de nuit avec une grande joie; et pour se lever plus promptement, et avoir plus de temps à donner à la prière, et s'y trouver mieux disposés, ils dorment tout habillés; le sommeil qu'ils prennent est court et léger, parce que le grand respect qu'ils portent à Dieu les empêche de dormir profondément. Cassien, son disciple, dit encore des mêmes (lib. 2 de noct. Orat., et lib. 3, c. 8, et Coll., c. 15) : Le principal exercice est celui de l'oraison et de la contemplation des choses divines, auquel ils se livrent de nuit et de jour avec une grande pureté de cœur, tant en public, quand ils s'assemblent pour chanter les louanges de Dieu, qu'en particulier, retirés et renfermés dans leurs cellules. Ils pratiquent avec tant d'assiduité cette sainte occupation, que, tout en travaillant à quelque œuvre corporelle, ils ne cessent pas pour cela de prier et d'être occupés de Dieu dans leur intérieur. Et afin de donner plus de temps à ce divin exercice, ils abrégent de beaucoup le sommeil, vainquant la nature et mortifiant la sensualité qui se plaît à dormir à son aise : ainsi plusieurs se contentent de deux heures de sommeil, et les plus faibles de trois ou quatre. Mais prenons quelque saint en particulier.

III. Saint Bonaventure raconte de saint François, que cet homme séraphique se voyant pèlerin en ce monde, éloigné de corps de la chère présence de son Seigneur, et, par la force de l'amour qu'il lui portait, devenu insensible aux affections de la terre et de toutes les choses créées : « Ne foret absque consolatione Di-« lecti, sine intermissione orans spiritum Deo conten-« debat exhibere præsentem (in Vita S. Francisci, cap. « 10) : Pour n'être pas entièrement privé de son « Bien-Aimé, mais pouvoir converser avec lui, il « était perpétuellement en oraison, tâchant de tenir son « esprit occupé de Dieu ; » si bien que, marchant et assis, dans et hors le monastère, travaillant et étant

oisif, il priait toujours avec une assiduité et une affection si grandes, qu'il lui semblait ne devoir pas seulement employer à cette divine action son corps et son âme, mais encore y rapporter tout son temps et toutes ses œuvres. Et saint Bonaventure ajoute que ce saint homme faisait tant de cas de l'oraison, qu'à son avis le religieux devait en demander le don par-dessus tous les autres; sans ce don il ne croyait pas qu'on pût réussir dans le service de Dieu, et pour cette cause il y encourageait ses religieux par tous les moyens dont il pouvait s'aviser.

Saint Dominique, l'autre lumière du même siècle, n'en faisait pas moins. Son histoire porte que ses religieux étant retirés après complies dans leurs cellules pour y prendre leur repos, il demeurait secrètement dans l'église pour y passer la nuit en prières, ce qu'il faisait avec une attention si grande que ni le bruit ni rien ne pouvait le distraire, tantôt à genoux, tantôt prosterné de tout son corps, et quelquefois avec des cris si hauts et si aigus, et avec des gémissements si profonds et si lamentables, que ceux qui étaient les plus voisins en étaient éveillés et émus jusqu'aux larmes. Il donnait le jour à la charité du prochain, et la nuit à l'oraison, et après y avoir employé beaucoup de temps, si le sommeil l'emportait, il dormait fort peu, reposant sa tête, ou devant l'autel, ou en quelque autre lieu, et puis, se réveillant, il recommençait comme auparavant, et avec un esprit tout frais, à s'entretenir avec Dieu.

Le savant et pieux Jacques de Vitry, cardinal, écrit que sainte Marie d'Ognie veillait et priait ordinairement presque toute la nuit (lib. 1 ejus Vitæ, cap. 9 et 10, apud Sur., 23 jun.); car sachant que le sommeil ne nous a point tant été donné pour mériter, puisqu'il nous dérobe l'usage de la raison, que pour soulager notre infirmité, elle faisait tout son possible pour ne

point se rendre à cette nécessité, et cependant passait ce temps, que l'on perd dans une action si basse et si vile, en une incomparablement plus noble et toute divine, à veiller et à prier. Elle le faisait avec d'autant plus d'attention et de dévotion, qu'elle jouissait d'une plus grande liberté et d'un plus profond silence. Or, cette grande âme avait reçu le don d'oraison à un si haut degré, que, comme on dit de saint Martin, jamais ni de jour ni de nuit, ou rarement, elle n'en retirait ni relâchait son esprit; elle priait toujours, ou mentalement ou vocalement, lors même qu'elle travaillait de l'aiguille, tenant ouverts devant elles les Psaumes qu'elle récitait, et dans lesquels elle prenait les entretiens de son cœur, et dont elle se servait comme des clous pour l'attacher à Dieu, afin qu'il ne fût emporté ailleurs. Elle s'est trouvée, en l'espace d'un jour, avoir prié et fléchi les genoux onze cents fois.

Saint Siméon Stylite la surpassait encore par le nombre de révérences et d'adorations qu'il faisait tous les jours devant la divine Majesté. Saint Barthélemy et sainte Marthe se prosternaient cent fois le jour et autant la nuit. Saint Jacques, apôtre et évêque de Jérusalem, avait presque toujours les genoux en terre. Saint Ansbert, archevêque de Rouen, et qui avait été garde des sceaux sous Clotaire II, avait de gros durillons aux genoux et aux coudes, contractés par ses longues et continuelles prières. Que dirons-nous de plus? Il faudrait parler de tous les saints et de toutes les âmes excellentes en vertu, dont il n'est pas une qui ne se soit grandement adonnée à ce saint exercice.

Pour abréger, je veux seulement parler de quelques-uns d'entre nous, pour notre propre consolation et instruction; et pour commencer par notre fondateur, saint Ignace (Ribad., lib. 5 ejus Vitæ, c. 1), ceux qui ont vécu avec lui rapportent qu'il ne s'est étudié à rien tant qu'à converser saintement avec Dieu, et utilement

avec les hommes, par le moyen de l'oraison, à laquelle il apportait tant d'attention, que nul bruit ne pouvait le distraire, pourvu qu'il n'arrivât point par sa faute. Il y mettait une si grande ferveur, que ses affections l'emportant, sa santé corporelle en était assez souvent ébranlée. En se préparant seulement à la méditation, il s'embrasait de telle sorte, que le feu lui semblait sortir du visage : tout lui fournissait des sujets d'oraison, et il n'y avait pas chose, si petite qu'elle fût, pour laquelle il ne s'élevât à Dieu et ne nourrît la flamme de charité dont son âme brûlait. Enfin, il prolongeait ses prières bien avant dans la nuit, dont il ne prenait que trois ou quatre heures pour dormir (Maff., lib. 3 Vitæ, c. 12).

L'apôtre des Indes, saint François-Xavier (lib. 6 Vitæ, c. 5), ne pouvant, à cause de ses grandes et continuelles occupations, donner le long du jour autant de temps à l'oraison qu'il l'eût désiré, retranchait de son sommeil le plus qu'il pouvait, ne dormant que deux, ou, au plus, trois heures, et tout le reste communiquant avec Dieu. A Meliapour, il passait presque toutes les nuits en prières auprès du sépulcre de l'apôtre saint Thomas et n'en put être empêché par les coups cruels que les démons, outrés de dépit et enragés de se voir expulsés de leurs anciennes demeures, et ruinés dans leur empire, lui déchargèrent plusieurs fois. On le voyait, à Malacca, prier presque toute la nuit, jusqu'à ce qu'accablé de sommeil, il appuyait sa tête sur une pierre, et prenait un peu de repos.

Le bienheureux père François de Borgia, troisième général de notre compagnie, étant encore séculier et vice-roi de Catalogne, employait le matin cinq ou six heures en oraison : il s'accoutuma à ne plus souper, pour y consacrer encore ce temps et celui que les conversations qui suivent ce repas eussent emporté. Etant religieux, il se plaisait principalement dans la longue et pro-

fonde méditation qu'il commençait après minuit, et d'où il sortait le visage tout enflammé; et les cinq ou six heures qu'il y mettait lui semblaient bien courtes. Aussi bien qu'en toutes choses, il obéit ponctuellement à un frère qui lui avait été donné pour son service. Quand néanmoins ce frère voyait qu'il avait déjà prié plusieurs heures, et craignant que cela ne lui fît mal, lui disait de finir, ce saint homme le suppliait humblement qu'il lui permît de continuer : Mon frère, lui disait-il, encore un peu, encore un peu. Par une grande habitude de prier qu'il avait acquise, toutes choses, même les affaires extérieures, lui servaient de degrés pour monter à Dieu, et tous les lieux lui étaient des oratoires.

La vie du bienheureux Louis de Gonzague fut une oraison perpétuelle (Cepar., in ejus Vita, p. 2, c. 10). Le cardinal Bellarmin et ses autres confesseurs ont affirmé qu'il n'avait presque point de distractions. Il le devait à ses longues méditations et à ses prières; car, dès l'âge d'onze à douze ans, il priait presque continuellement. Rendant, selon notre coutume, compte de sa conscience à son supérieur, et lui déclarant ce qui s'était passé dans son intérieur, il lui dit que si toutes les distractions d'esprit qu'il avait eues les six mois passés étaient mises ensemble, elles ne dureraient pas plus d'un « Ave, Maria. » Il priait avec tant de ferveur, qu'il était souvent ravi jusqu'à ne sentir ni savoir où il était, et il ne s'aperçut jamais qu'on ouvrît sa porte et qu'on le visitât durant l'oraison ; il était toujours si retiré au dedans de lui-même, qu'il ne faisait presque aucun usage de ses sens, et disait qu'autant que les autres ont naturellement de peine à se recueillir, autant il en avait à se distraire et à combattre l'inclination que son esprit avait de penser à Dieu. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en affection, lui donnait, même au milieu des occupations extérieures de si

grands sentiments, que son visage semblait celui d'un séraphin, et son cœur battait si fort, qu'on l'eût dit près d'éclater et de sortir de sa poitrine, comme n'ayant pas assez d'espace pour dilater ses ardeurs. Enfin, il estimait tant l'oraison et le recueillement, qu'il disait que celui qui n'en faisait pas une étude particulière, ne remporterait jamais une pleine et constante victoire sur lui-même, et qu'il ne devait pas prétendre arriver à une vertu excellente.

Le généreux martyr de Jésus-Christ, le père Gonzale Sylveria (lib. 3 Vitæ, c. 1), employait plusieurs heures du jour et de la nuit à l'oraison, la faisant tant dans sa chambre que dans l'église, et soit qu'il fût seul ou en conversation, avec les gens de la maison ou les étrangers, il avait l'esprit inséparablement uni à Dieu. Le père Joseph Anchieta, lumière du Brésil (lib. 3 Vitæ, c. 1), outre le temps que la règle ordonne pour la prière, y passait la meilleure partie de la nuit; ce qu'il a observé toute sa vie, tantôt se promenant, et tantôt à genoux, à l'église ou dans quelque coin du logis. Le saint homme, le père Balthazar Alvarez, de l'éminente sainteté duquel sainte Thérèse a rendu de si grands témoignages, s'adonna dès le noviciat extrêmement à l'oraison, y consumant tout le loisir que ses occupations lui laissaient; il disait que le religieux à qui les affaires empêchent de continuer ses prières devait être comme la pierre éloignée de son centre : quand l'obstacle est levé, elle y tend avec une extrême vitesse. Etant supérieur, comme il l'a presque toujours été, il allait à l'église lorsque les autres étaient couchés; là il épanchait son cœur devant Dieu, et employait des deux et trois heures en oraison. D'autres fois, il passait des nuits entières dans sa chambre, et tous les mois il prenait un jour plein, et chaque semaine une matinée où il ne faisait autre chose que communiquer avec Dieu. Etant novice et

écolier, quand il accompagnait quelque père, durant tout le chemin, et lorsque le père était occupé, il priait toujours, sans que les allants ni les venants, ni aucun objet extérieur égarassent ses pensées. Aussi, il avait coutume de dire que marcher et accompagner était un emploi avantageux pour prier. Le père François Suarez, personnage très-célèbre dans toute l'Eglise pour son grand et admirable savoir, et qui ne doit pas l'être moins pour ses rares vertus, et particulièrement pour l'affection qu'il avait à l'oraison, disait une parole très-remarquable chez un si éminent homme de lettres, et qui ne pouvait venir que d'une très-haute perfection : il a souvent protesté qu'il eût mieux aimé perdre toute sa science qu'une seule heure de son oraison mentale.

IV. Je pourrais en citer encore plusieurs autres qui se sont signalés dans cette vertu ; mais je les laisse pour dire que l'oraison est et a toujours été l'exercice et l'élément de tous les saints, qu'ils l'ont aimée singulièrement et pratiquée avec un soin nonpareil, sachant que c'est le réduit mystérieux où l'âme parle et s'entretient avec son Seigneur, où elle lui ouvre confidemment son cœur, lui déclare ses affections, et reçoit les témoignages des siennes ; c'est l'école secrète où elle apprend la haute sagesse et des choses que les livres ni les hommes ne lui sauraient montrer : « Clama « ad me, dit Dieu par son prophète, et exaudiam te, « et annuntiabo tibi grandia et firma quæ nescis « (Jerem., 33, v. 3) : Crie vers moi, adonne-toi à l'o- « raison, et j'exaucerai tes désirs, et je t'enseignerai « des choses grandes et solides que tu ne sais point. » L'oraison est une chaîne claire et lumineuse, comme l'appelle saint Denis (cap. 3 de div. Nom.), tendue depuis le ciel jusqu'en terre, et sur laquelle portant les mains en haut l'une après l'autre, nous nous élevons ; c'est la fameuse échelle de Jacob, par laquelle un

homme, devenu comme un ange mortel, monte d'échelon en échelon, de vertu en vertu et de grâce en grâce, jusqu'à ce qu'il arrive et se joigne à Dieu qui l'attend au haut ; c'est le chariot merveilleux d'Elie, dans lequel l'âme est emportée en feu et en flammes au ciel, et, comme dit saint Chrysostome (lib. 1 de Orand. Deo), ce que le soleil fait extérieurement au monde, l'oraison l'opère intérieurement dans nos âmes ; en sorte que, comme le soleil illumine, échauffe, réjouit et vivifie, de même l'oraison nous éclaire, versant des lumières dans notre entendement ; elle nous échauffe, allumant des feux dans nos volontés ; elle réjouit nos cœurs, y répandant des sentiments de joies pures, et elle vivifie nos âmes par la grâce qu'elle nous obtient. Si vous ôtiez le soleil du monde, tout n'y serait que ténèbres, glace, tristesse et ombre de mort ; ainsi devez-vous croire que l'homme lourd et rétif à la prière a l'entendement plein d'obscurité, la volonté de glace, le cœur d'amertume, et que son âme est morte ou allant à la mort. Enfin, les saints savent que l'oraison est la source de tous les biens et la mère de toutes les vertus ; elle les porte en son sein, les nourrit, les élève, leur donne la force pour agir, elle adoucit leurs peines et les conduit au point de leur perfection.

A l'exemple des saints, ayons pendant toute notre vie en très-grande estime l'exercice de l'oraison, et vaquons-y le plus qu'il nous sera possible, considérant son admirable excellence, son extrême nécessité et les trésors de biens inestimables dont assurément elle nous enrichira, comme, au contraire, les grands maux dont nous serons infailliblement assaillis, si nous nous y rendons lâches et paresseux. Pour nous y porter, saint Ambroise nous met devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur ; les évangélistes disent qu'après avoir travaillé tout le jour à la conquête des âmes, « il pas-« sait les nuits entières à la prière : Erat pernoctans in

« oratione Dei (Luc., 6, 12); » sur quoi, dit ce saint docteur, « Species tibi datur, forma præscribitur, quam « debeas æmulari ; quid enim te pro salute tua facere « oportet, quando pro te Christus in oratione pernoctat « (Ambros., lib. 5 in Lucam)? C'est un modèle qui « t'est donné, et un patron qui t'est proposé pour imi- « ter ; et, à parler raisonnablement, que dois-tu faire « pour ton salut, puisque pour te sauver le Sauveur « du monde emploie toute la nuit à l'oraison ? » — « Deus pernoctavit in oratione, dit-il encore autre part, « rappelant le même exemple, ut te proprio ad depre- « candum invitaret exemplo, et utique peccatis tuis « indulgentiam postulabat (in Psal. 118, v. 62) : « Notre-Seigneur passe les nuits à prier pour te con- « vier, à son imitation, de t'adonner à la prière ; et ne « le feras-tu point, vu qu'il ne prie pas pour lui, mais « pour t'obtenir le pardon de tes péchés ? » Et non content de nous y avoir animés par son exemple, il nous y encourage souvent par ses paroles : « Vigilate, « et orate, ut non intretis in tentationem (Matth., 26, « 41), dit-il une fois à trois des siens, et en leurs per- « sonnes à nous tous : Veillez et priez, afin de fermer « la porte à la tentation. » — « Videte, dit-il ailleurs, « vigilate et orate (Marc., 13, 33) : Prenez garde à « vous, veillez et priez. » L'Apôtre de même, écrivant aux Thessaloniciens, leur dit : « Sine intermissione « orate (1 Thess., 5, 17), » et aux Colossiens encore : « Orationi instate, vigilantes in ea (Col., 4, 2) : « Faites oraison sans cesse, passez-y les jours et les « nuits. » Mais vous me demanderez : Comment faut-il faire l'oraison ?

SECTION PREMIÈRE

QUELQUES AVIS POUR BIEN FAIRE L'ORAISON.

I. Ce qu'il faut faire avant l'oraison. — II. Ce qu'il faut faire pendant. — III. Ce qu'il faut faire après.

Plusieurs écrivains ascétiques, ayant traité amplement et dignement ce sujet, nous n'avons pas jugé à propos de nous y étendre beaucoup, mais seulement de donner quelques avis que nous estimons de la plus grande importance, et qui, bien suivis, donneront à l'âme le contentement, et lui feront cueillir les fruits qu'elle peut espérer de ce saint exercice. Nous considèrerons ce qu'il faut faire avant l'oraison, et nous entendons principalement la mentale, ce qu'il faut faire durant et ce qu'il faut faire après.

I. Le premier avis est que l'âme qui veut faire une bonne oraison doit nécessairement toujours, si elle n'est extraordinairement attirée de Dieu, s'y bien préparer, suivant la parole du Sage : « Ante orationem « præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui « tentat Deum (Eccl., 18, 23) : Avant de prier Dieu, « dispose ton esprit, pense où tu vas, à qui tu dois « parler, et ce que tu as à lui dire, de peur de ressem- « bler à ceux qui tentent Dieu » et veulent recevoir les effets de sa bonté et de sa puissance sans faire de leur côté ce qu'ils peuvent. Et tous ceux qui s'adonnent à ce divin exercice remarqueront, s'ils veulent y prendre garde, que tant d'oraisons mal faites, sèches, froides, égarées, stériles, et qui n'aboutissent à rien, n'ont point d'autre cause qu'un manque de bonne préparation. Or, il y a deux préparations, l'une éloignée et l'autre prochaine. La préparation éloignée n'est autre chose que la paix de la conscience, la garde de ses sens, la vigilance sur ses actions, une vue ordinaire de la présence de Dieu, une conversa-

tion familière dans son intérieur avec la divine Majesté, et surtout avoir l'âme affranchie de toute affection et de toute passion déréglée. Cette préparation est très-importante ; car il ne faut pas penser qu'après avoir donné la liberté à ses yeux de tout voir, à ses oreilles de tout ouïr, à sa langue de discourir indifféremment sur tous les sujets qui se présentent, et s'être répandu parmi les créatures, l'esprit et les sens, puissent se défaire et se vider si promptement de tant d'objets dont ils sont pleins, et se recueillir à point nommé. L'expérience nous fait voir le contraire ; et les choses auxquelles les yeux ou les autres sens se sont attachés, et pour lesquelles on a quelque passion, se représentent à l'esprit quand on prie, l'inquiètent dans ses discours et tarissent les sentiments de la volonté. C'est pourquoi, tel que vous voulez vous trouver dans l'oraison, il faut que, par proportion, vous vous conserviez tel hors de l'oraison ; c'était la maxime des anciens Pères (Cassian., coll. 9, c. 3, et coll. 10, c. 14). La préparation prochaine est de lire, entendre et bien posséder les points de votre méditation, et même prévoir en quelque façon, et comme déterminer quelles affections vous y produirez. Vous me demanderez quel sujet ordinaire il faut prendre. Je réponds : Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la divinité et l'humanité duquel vous trouverez tout ce qu'il vous faut, en quelque disposition que vous soyez et quelque élévation d'esprit que vous ayez, si vous savez bien l'y chercher. Il dit de lui-même qu'il est la voie (Joann., 14, 6) ; on ne peut donc sortir de lui sans s'égarer ; il dit qu'il est la vérité ; si donc vous le quittez, vous entrerez dans le mensonge ; et assurant qu'il est la vie, où irez-vous, si vous le laissez, sinon à la mort ? Voilà ce qu'il faut faire avant l'oraison.

II. Le second avis regarde ce qui doit se pratiquer pendant l'oraison. Sans m'arrêter davantage sur l'acte

de la présence de Dieu et sur les autres qui se font de différentes manières par plusieurs, je dis que l'oraison est l'ouvrage de notre entendement et de notre volonté. L'entendement y fait une chose, et la volonté deux. L'objet de l'entendement est de connaître la vérité, ou par la voie de la méditation et le discours, suivant les circonstances du mystère que l'on a choisi, les considérant, les pesant et les approfondissant comme l'on peut, ou, si Dieu le donne, par la contemplation ; car en quelque façon que ce soit, il faut que l'entendement découvre la vérité, et que pour cela il s'applique à sa recherche, et que, l'ayant trouvée, il la montre à la volonté qui, comme puissance aveugle, ne pourrait s'y porter si l'entendement ne l'éclairait de son flambeau. Mais bien que, cela soit vrai, il faut néanmoins prendre garde de ne point considérer, ni discourir, comme font quelques-uns, qui passent en cela presque tout le temps destiné à l'oraison, laissant cependant la volonté sans aliment. Comme les opérations de l'entendement doivent tendre à échauffer les affections de la volonté, on doit parler autant qu'il est nécessaire pour produire cet effet, et pas plus. La règle ne peut être égale pour tous ; car, pour allumer du bois vert, il faut longtemps souffler et ressouffler, et encore a-t-on bien de la peine à en venir à bout, tandis que le bois sec prend feu au premier souffle ; ainsi il y a des volontés dures, résistantes et comme insensibles, qui ne s'émeuvent que difficilement, et qu'il faut frapper rudement et bien des fois pour leur donner du sentiment; d'autres, délicates et inflammables, qui sentent les moindres atteintes, et qu'une legère considération met en flammes. On doit agir davantage de l'entendement, et rechercher plus de connaissances et de motifs pour toucher celles-là, et moins pour celles-ci.

Après que l'entendement a fait son devoir, il faut que la volonté s'acquitte du sien; il consiste en deux

points : le premier est qu'elle sait produire les affections et les actes des vertus conformes au sujet, et à la vie que l'âme mène ; qu'ils tendent à la ruine du péché, comme sont l'horreur de ses fautes, le regret de les avoir commises, la demande du pardon, le désir d'en faire pénitence, la protestation d'amendement, l'appréhension des jugements et de la justice de Dieu, la haine de soi-même, si elle est dans la vie purgative ; qu'ils regardent l'établissement de la vertu, comme les actions intérieures de la foi, de l'espérance, de la religion, de l'humilité, de la patience, de la chasteté, de l'obéissance et des autres, avec dessein de passer aux extérieures quand il en sera temps, si elle se trouve dans l'illuminative ; et qu'ils aient pour but la charité et l'union avec Dieu, comme les actes d'amour, de complaisance, de bienveillance, d'aspiration, les louanges, les glorifications et semblables, si elle est arrivée à l'unitive. Le second point est qu'elle doit toujours former quelque dessein pour polir les mœurs, pour corriger quelque défaut ou pour pratiquer quelque vertu. Tel est l'emploi de l'entendement et de la volonté dans ce saint exercice.

Il faut remarquer ici que l'on ne doit, autant qu'il est possible, passer d'un point à un autre, que l'entendement n'y ait aperçu quelque vérité, et la volonté exercé des actes intérieurs de vertu, et résolu quelque chose pour le règlement de la vie. De plus, il ne faut point prendre dans ses oraisons la vertu en général, ni la considérer bien loin dans l'avenir, mais s'arrêter à quelque vertu particulière et présente, ou prochaine, et choisir toujours celle que nos imperfections ou nos conditions et nos occupations nous rendent plus nécessaire ; ce que tous peuvent, même en méditant un sujet commun ; car comme pour le corps, l'homme bilieux et l'homme sanguin, quoique mangeant d'une même viande, la convertissent néan-

moins en grande partie, chacun en l'humeur qui prédomine en lui, le bilieux en bile, et le sanguin en sang; pour l'âme, chacun peut s'approprier, selon sa nécessité ou selon son dessein, le mystère sur lequel il médite et le faire servir à l'acquisition de l'humilité, de la patience ou de telle autre vertu qu'il désire.

III. Le troisième avis contient deux choses qu'il faut faire après l'oraison. La première, une petite revue et un rapide examen de l'oraison, pour voir comment elle s'est passée, les fautes que nous y avons commises, quelles en sont les causes, afin d'y mettre ordre; les sentiments pieux que nous y avons éprouvés, pour en remercier Dieu, et les bons propos que nous y avons faits. La seconde est de les mettre en exécution, et, par des paroles religieuses et sages, par les mouvements de son corps bien réglés, par la garde de ses sens, par la douceur de ses mœurs et par la bonne conduite de toutes ses actions dans la journée, montrer que l'on a fait oraison et communiqué avec la sagesse et la douceur infinies, et avec l'auteur de toute sainteté : à l'exemple de Moïse, qui sortit du long entretien qu'il eut avec sa Majesté sur la montagne de Sinaï le visage éclatant de lumière, et tenant dans ses mains les tables de la loi (Exod., 34, 29); et comme les enfants des prophètes (1 Reg. 10, 5), descendant de la colline, figure de la prière, portant en leurs mains les instruments de musique qu'ils touchaient mélodieusement, et qui signifient une composition extérieure mesurée et pleine de justesse. Les passions bien d'accord avec la raison, une conversation facile et polie avec tous, les bonnes œuvres et la pratique solide de la vertu, voilà la fin et le fruit de l'oraison. Certes, la meilleure oraison n'est pas celle qui est éclairée de plus de connaissance, ni échauffée de plus grands sentiments, mais celle qui est suivie d'une meilleure vie, parce que comme cette action divine a été instituée pour, de superbes, de colères et de

vicieux, nous rendre humbles, patients et parfaits, et qu'elle est si puissante pour causer ces changements, il est clair que si elle ne les opère point, mais qu'elle nous laisse au même état qu'elle nous trouve, nos connaissances sont dangereuses, nos sentiments trompeurs et notre procédé plein d'illusion. C'est pourquoi la chose principale à laquelle il faut s'étudier après l'oraison, c'est de la mettre en pratique. Voilà pour ce qui la touche en sa substance: voyons maintenant quelques circonstances et quelques qualités qui doivent l'accompagner.

SECTION II

CONTINUATION DU SUJET

I. L'oraison doit être faite par un homme juste. — II. De la pureté du cœur. — III. Les taches du cœur. — IV. Elle doit être attentive et pleine de respect.

I. Le quatrième avis est que l'oraison, pour être bonne et effective, doit partir d'une âme exempte de péché mortel, et être faite par un homme qui parle à Dieu comme à son père, et non comme à son ennemi : « Iniquitatem, dit David, si aspexi in corde meo, non « exaudiet Dominus (Psal. 65, 18) : Si je trouve en « mon cœur quelque iniquité qui me jette dans la dis- « grâce de Dieu, j'ai beau le prier, il ne m'exaucera « pas. » Comme la pierre précieuse appelée piacostide, perd toutes ses grandes vertus, si elle est mise dans la bouche du'n mort; ainsi, quoique la prière ait une force sans égale, elle est toutefois sans effet quand elle sort de la bouche d'un pécheur. « Oratio « ejus, dit le Sage parlant de lui, fiet execrabilis « (Prov., 28, 9) : Son oraison sera exécrable. » Et la comparaison qu'en apporte saint Basile est excellente (in cap. 1 Is.) : De même, dit-il, que si quelqu'un demandait à un père les biens de son fils qu'il viendrait d'égorger traîtreusement, et dont le sang se

verrait encore sur ses mains, il ne devrait pas espérer d'obtenir ce qu'il demande, mais plutôt un effet cruel de vengeance; de même, comment voulez-vous que Dieu exauce la prière d'un homme dont il voit les mains encore toutes teintes du sang de son Fils qu'il a tué ? Cela est vrai. Il ne faut pourtant pas que le pécheur cesse de faire et de multiplier ses prières, non qu'il mérite d'être exaucé, mais parce que la bonté et la miséricorde de Dieu importunées à la longue se laisseront fléchir et se feront sentir à son cœur, lui communiquant la grâce de sortir de son péché.

II. Mais pour avancer dans la considératiou de la pureté de l'âme, je dis que cette qualité est extrêmement nécessaire pour bien faire ses prières, pour obtenir le don de l'oraison et l'union avec Dieu. L'entendement doit être pur pour recevoir les lumières et les vérités de Dieu ; la volonté pure pour être touchée de ses sentiments et de ses affections ; et il faut que l'âme soit sans tache, pour se joindre et s'unir à lui. « Ap-« propinquate Deo, dit l'apôtre saint Jacques, et « appropinquabit vobis; emundate manus et purificate « corda (Epist., c. 4, 8) : Approchez-vous de Dieu, et « il s'approchera de vous; unissez-vous à lui, et il « s'unira à vous ; et le moyen de ces approches et de « cette union n'est autre que la pureté des œuvres et la « netteté du cœur. » — « Invisibilem Deum colimus, dit « saint Augustin, qui nullorum corporeis oculis, « cordibus autem paucorum mundissimis notus est (in « Psal. 113, conc. 2) : Nous adorons un Dieu invi-« sible, qui n'est point vu des yeux du corps et n'est « connu que par les cœurs très-purs d'un petit nombre « de personnes. » Notre-Seigneur publia sur la montagne, comme une béatitude, la pureté du cœur. « Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt « (Matth., 5, 8) : Bienheureux sont ceux qui ont le « cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » La vue de

Dieu est promise à la pureté du cœur. Ainsi le Docteur angélique (2, 2, q. 8, a. 7) enseigne que la grâce du Saint-Esprit, que nous appelons le don de l'entendement, et par lequel l'âme est éclairée de grandes lumières, qui lui font connaître hautement les mystères de la foi et les choses divines, correspond à cette béatitude. Sainte Thérèse rapporte, à ce propos, qu'étant un jour au chœur, son âme se recueillit tout à coup, et lui parut changée en un clair miroir, qu'elle n'avait ni épaules ni côtés, ni haut ni bas, qui ne fûssent parfaitement clairs; ensuite Notre-Seigneur lui apparut au centre de son âme, et il lui semblait qu'elle le voyait manifestement dans toutes les parties de son âme comme dans un miroir, et que ce miroir, par une communication fort amoureuse, s'imprimait aussi entièrement dans ce même Seigneur.

Certainement, il n'est pas permis, comme disait fort bien Platon, à celui qui n'est point pur de s'approcher de la pureté, ni de se joindre à elle avec ses immondices. Et saint Bernard, expliquant ces paroles des Cantiques : « votre face est belle, » quelle est la beauté de la face de l'âme capable de voir Dieu, en disant que c'est la pureté, ajoute : « Impuris non se ostendit « veritas, non se credit sapientia (Serm. 62 in Cant.) : « La vérité ne se dévoile point aux impurs ; la sagesse « ne se confie point aux cœurs souillés. » En voici la raison : il faut nécessairement que l'âme qui veut s'unir à Dieu y soit préparée et disposée, comme nous le voyons généralement requis dans la production de tous les effets et la réception de toutes les formes. Or, il est certain que la corruption et l'impureté ne peuvent tenir lieu de disposition à l'âme pour s'unir à Dieu qui est infiniment pur, mais il faut que ce soit la pureté, parce que la disposition doit avoir du rapport et de la ressemblance avec la forme, dont elle est comme l'ébauche. Nous le voyons dans la chaleur et la

sécheresse, dont la nature se sert comme de dispositions et de préparatifs au feu pour le faire pénétrer dans la matière; car le feu est chaud et sec, et le froid et l'humidité lui font obstacle; de même, parce que Dieu est souverainement pur, la pureté rend notre âme capable de recevoir ses lumières, ses communications et de s'unir à lui, et toute ordure la rend inaccessible à Dieu.

III. Mais vous me demanderez : Qu'est-ce que la pureté de l'âme, un entendement pur, une volonté pure et un cœur sans tache? Je vous réponds : Pour le savoir, il faut examiner quelles sont les taches de l'âme, et ce qui peut souiller le cœur; et je trouve : 1° et principalement, le péché mortel; 2° le véniel, particulièrement celui qui est d'habitude; 3° celui qui est encore de pure faiblesse, parce que tout péché souille l'âme à sa manière; 4° les théologiens mystiques [1] disent qu'ils aperçoivent d'autres taches encore plus légères, comme celles que les astronomes découvrent dans la lune, et quelques-uns même, qui pensent avoir la vue plus subtile, dans le soleil; et ces taches sont tous les défauts qui regardent les mœurs, si petits qu'ils soient; les premiers mouvements des vices, qui, pour être sans liberté, sont aussi sans offense; les simples saillies de la nature, et universellement tout ce qui est imparfait et purement sensible, où la grâce n'a point de part, parce que tout cela empêche le rayon du soleil de justice de pénétrer dans l'entendement, et le sentiment de Dieu dans la volonté : ce sont comme ces nuées qui passent rapidement devant nos yeux, mais qui pourtant, dans leur passage, nous dérobent autant de temps la vue du soleil : « Modicum, et non « videbitis me, disait Notre-Seigneur (Joann., 16, 16) : « Il ne faut que peu de chose pour me cacher et me

[1] S. Bonav., opusc. de 7 Itin. ætern.; Gilbertus, abb., serm. 1 in Cant.; Joann. à Cruc., lib. 1 Asc. in Carmel., cap. 9, et alii.

« faire disparaître. » A la vérité, comme Dieu est infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures, il faut que l'âme s'élève aussi infiniment au-dessus d'elle-même et de toutes les créatures pour arriver et s'unir à lui.

Quand donc l'âme se trouve, par l'opération de la grâce, nette de toutes ces taches, elle est pure et possède cette pureté qui la rend capable, selon qu'elle est ou plus grande ou plus petite, de voir Dieu, c'est-à-dire de recevoir le grand don d'oraison, les communications secrètes de Dieu et l'union intime avec lui, autant qu'on peut l'avoir sur la terre. Aussi tous ceux qui aspirent à la perfection doivent tendre à cette pureté avec un grand zèle : « Omnia hujus gratiâ, dit « le saint abbé Moïse dans Cassien, gerenda appeten- « daque sunt nobis, pro hac solitudo sectanda est, pro « hac jejunia, vigilias, labores, corporis nuditatem, « lectionem, cæterasque virtutes debere nos suscipere « noverimus ; » et derechef : « Igitur jejunia, vigiliæ, « anachoresis, meditatio scripturarum propter princi- « palem scopum, id est, puritatem cordis nos convenit « exercere (Collat., 1, 6, 7) : Nous devons rapporter à « cette grâce, comme à notre but principal, toutes nos « actions, nos retraites, nos jeûnes, nos veilles et les « autres austérités du corps, la lecture et la méditation « des Ecritures saintes et toutes les œuvres de piété. » Et saint Bernard, docteur consommé en cette matière : « Omni tempore debes puritati cordis studere : puritas « namque cordis inter omnia exercitia spiritualia est « quodammodo tanquam finalis intentio (opusc. de « Octo punct. perfect. in 4) : Vous devez en tout temps « vous efforcer d'acquérir la pureté du cœur, parce « que c'est, de tous les exercices spirituels, celui qui « tient lieu de fin aux autres, » et le point où ils doivent aboutir comme à leur centre; parce que c'est la dernière disposition pour unir le cœur à Dieu, objet de la

perfection. Et ailleurs il nous a laissé ces paroles remarquables : « Sicut corporis natura est sanitas, ita cordis « natura est puritas, quia turbato oculo non videbitur « Deus; et cor humanum ad hoc factum est ut suum « videat creatorem : si verò sanitati corporis sollicita « est providenda custodia, puritati cordis tantò sollici- « tior est impendenda, quantò pars ista dignior illa « esse convincitur (serm. de Triplici gener. bonorum) : « Comme la nature du corps, c'est la santé, ainsi la « nature du cœur, c'est la pureté, parce que le cœur, « qui est fait pour voir son créateur, et chez lequel « seulement il doit trouver sa béatitude, ne le saurait « voir, s'il a l'œil troublé et chargé d'ordures. Si nous « avons tant de soins pour conserver la santé du corps, « nous devons sans doute en apporter d'autant plus « pour entretenir la pureté de l'âme, que nous sommes « clairement convaincus que l'âme est incompara- « blement plus noble et plus excellente que le corps. »

IV. Le cinquième avis est que l'oraison, pour être bonne, doit être faite avec attention et avec révérence ; sentiments qui doivent naître de la ferme croyance et de l'appréhension vive de la présence de Dieu, devant qui nous sommes et à qui nous parlons : « Si duo ex « vobis consenserint super terram, disait le Sauveur du « monde, de omni re quamcumque petierint, fiet illis à « Patre meo, qui in cœlis est (Matth., 18, 19) : Si deux « d'entre vous s'accordent et vivent en parfaite intelli- « gence, ils obtiendront de mon Père, qui est au ciel, « tout ce qu'ils lui demanderont; » c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Ambroise et plusieurs autres saints Pères, si dans la prière l'esprit s'unit avec le corps, et le cœur avec la bouche, de sorte que l'un et l'autre de son côté, et chacun en sa façon, concourent unanimement et ensemble à cette sainte action, il n'est rien qu'elle n'obtienne de la bonté de Dieu; sans cela, qu'elle n'attende qu'un refus plein de honte et suivi de châti-

ment. Et, à vrai dire, serait-il raisonnable que Dieu, devant qui les anges tremblent et les chérubins et les séraphins s'abîment de respect, exauçât un homme qui lui parle avec irrévérence et avec un esprit distrait. Comment veux-tu, dit fort bien saint Chrysostome, qu'il t'écoute, si tu ne t'écoutes pas toi-même? Tu fermerais les oreilles à ton valet, s'il te parlait de la sorte, et au lieu de satisfaire à son désir, tu punirais son insolence et le mépris qu'il ferait de toi. Si nous parlons d'une affaire de faible importance avec un homme semblable à nous, avec un ver de terre, nous y apportons une présence d'esprit et nous pensons à ce que nous disons, et nous traitons avec la majesté infinie de Dieu celles qui regardent notre éternité avec distraction et nonchalance. Le docte et pieux évêque de Paris développe puissamment cette raison, et nous dit (Guillel. Paris, in Rhet. div., c. 25) : On ne peut rien se figurer de plus indécent ni de plus honteux pour l'âme raisonnable, à qui le jugement a été donné pour conduire ses actions, que de quitter, quand Dieu lui fait l'honneur de vouloir l'écouter ou lui parler, son divin entretien pour la piqûre d'un petit animal ou pour une incommodité légère, et se montrer si folle, qu'au lieu de se prendre et s'attacher à Dieu de toutes ses forces, comme elle le doit, le contact du pied d'une mouche est capable de l'en détacher et l'en distraire. Qu'y a-t-il de plus infâme que de laisser une action si nécessaire et si utile comme l'oraison, pour s'arrêter aux petites mouches de ses pensées, et courir après les papillons de ses fantaisies volages? Nous devrions mourir de honte d'être si attentifs quand nous mangeons, quand nous jouons, quand nous assistons aux spectacles publics, et que nous parlons ensemble de choses même nuisibles, où les heures se passent vite, sans distraction et sans ennui; et quand il est question de la prière, qui doit nous ouvrir le ciel et nous fermer l'enfer, nous y dor-

mons, ou nous portons notre esprit ailleurs. O Dieu, quel désordre ! Si nous avions un rayon de lumière pour connaître la multitude et la grandeur de nos péchés, la rigueur du châtiment qu'ils méritent, et la colère de notre juge qui en est offensé, nous agirions tout autrement, et nous apporterions sans doute à toutes nos prières une attention parfaite, une humilité très-profonde et une révérence extrême. Considérez ce que font et ce que disent les criminels condamnés à mort, lorsqu'ils voient le gibet ou le feu qui leur est préparé ; que ne font-ils, que ne disent-ils pas? Ils se jettent à genoux aux pieds des juges, les suppliant et les conjurant avec larmes, par tout ce qui peut les émouvoir, et avec des termes et des manières pleines d'énergie, de leur faire grâce, ou au moins d'adoucir leur peine. D'où leur viennent cette grande activité et cette forte application de leur esprit ? d'où leur vient cette éloquence dans leur prière ? Aucun docteur ne la leur a apprise ; ils n'ont point de livres d'où ils en aient tiré la formule ; il n'y a là ni puits ni fontaine d'où ils puisent leurs larmes ; d'où donc? La seule vue du gibet, un bois sec et du feu, leur donne tous ces sentiments et fait toutes ces impressions sur leurs corps et sur leurs âmes. Voilà ce que dit ce docteur, qui ensuite demande à Dieu ce rayon de lumière.

Il est vrai, le manque de lumière, et principalement le défaut d'une foi vive, est cause que nous faisons nos oraisons avec distraction, avec irrévérence et d'une façon languissante et inanimée. Oh ! les anciens chrétiens ne les faisaient point ainsi ! comme ils le témoignaient par une excellente et remarquable coutume, que rapporte Clément d'Alexandrie. A la fin de leurs prières publiques, ils se levaient et se haussaient sur la pointe des pieds, pour montrer l'attention et l'affection avec laquelle ils priaient ; et comme ils avaient le corps et l'âme unis ensemble pour ce saint exercice,

et qu'ils eussent bien désiré que leurs corps eussent pu suivre au ciel leurs âmes, où, emportées sur les ailes de leurs désirs, elles s'étaient envolées! Nous devons les imiter en cette attention, mettant tout notre soin à fermer l'entrée aux distractions et aux pensées de tout autre sujet, nous souvenant encore pour cela que l'attention est si nécessaire à l'oraison, et spécialement à la mentale, que, comme enseignent les théologiens (Suar., t. 2, de Relig., l. 2, c. 5, et l. 3, c. 4), l'oraison n'est point méritoire sans elle, et même ce n'est pas pas une oraison, parce que l'attention entre dans la composition de son essence. Et en effet, puisque l'oraison est, suivant la définition donnée par saint Jean Damascène (lib. 1, Orthod. fidei, c. 24) et reçue de tous, une élévation de l'esprit à Dieu, comment cette opération pourra-t-elle mériter le nom d'oraison, si l'esprit ne monte point à Dieu, mais s'abaisse et se traîne ici-bas sur les bagatelles de la terre, et dans laquelle, au lieu d'entretenir la divine Majesté, il s'amuse à discourir et à causer avec les créatures? C'est pourquoi l'abbé Isaac nous a laissé, par la plume de Cassien, cette parole signalée : « Perparum orat, « quisquis illo tantum tempore, quo genua flectuntur, « orare consuevit; nunquam verò orat quisquis, etiam « flexis genibus, evagatione cordis qualicumque dis- « trahitur (Collat. 10, cap. 14) : Celui-là prie peu qui « ne prie que quand il fléchit les genoux, et celui-là « ne prie jamais qui, lors même qu'il fléchit les genoux, « est distrait et emporté ailleurs, en quelque façon que « ce soit. » Ainsi, quand nous prions, soyons bien attentifs et fortement appliqués à cette grande action, afin de ne point prier inutilement.

Il faut avec le patriarche Abraham (Genes., 22, 5) laisser les serviteurs et la monture au pied de la montagne, et dire comme saint Bernard : « Expectate hic, « cogitationes meæ, intentiones et affectus cordis, tu

« autem anima mea intra in gaudium Domini Dei tui, « ut videas voluntatem Domini, et visites templum « ejus : Attendez ici, mes pensées, mes affections et « mes affaires, et toi, mon âme, entre en la joie de « de ton Seigneur, pour y connaître ses volontés et « pour visiter son saint temple. » Le docte et pieux Paschal Radbert, abbé de Corbie, en France, raconte de saint Adelhard, cousin de Charlemagne et premier abbé de ce lieu, que, quand il allait à la prière, il ne menait point avec lui ses occupations temporelles, mais les laissait à la porte, « et secum totus ingrediebatur, « ut totus Deo ac sibi adesset, et se retirait seul et tout « entier dans son cœur, pour y vaquer entièrement à « Dieu et à lui-même, » et vous eussiez été touché de dévotion de le voir entrer dans le secret cabinet de son âme, et y regarder avec un visage respectueux. La bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation se servait à ce propos d'une comparaison fort juste. De même, disait-elle, qu'un portefaix, après avoir travaillé toute la matinée, retourne à son logis pour dîner, jette là ses crochets et n'y pense plus jusqu'à ce qu'il faille les reprendre pour retourner au travail; ainsi, quand nous allons à l'oraison, il faut laisser de côté toutes nos affaires et n'y penser que lorsqu'il en sera temps. Cela serait bien, me direz-vous, si on pouvait aussi aisément se défaire d'une forte imagination ou d'une vive pensée que d'un fardeau qu'on a sur les épaules. Je réponds : La grâce nous fortifiera dans nos faiblesses et arrêtera la légèreté de notre esprit; mais aussi de notre côté nous devons nous faire violence pour être attentifs sur nous-mêmes, sur nos imaginations et nos pensées afin qu'elles n'extravaguent point, et plus encore ne nous passionner de rien, et n'avoir pour quoi que ce soit que des affections réglées, parce que chacun est d'autant plus empêché et distrait, qu'il attire à lui les choses et qu'il les laisse entrer dans son cœur.

Mais par-dessus tout, entrer vivement dans la pensée de la parole de Dieu, et dans la ferme conviction que nous n'allons point parler à une personne absente et de petite qualité, mais à Dieu, à la très-auguste et très-adorable Trinité, dont la grandeur est infinie, qui est présente devant nous, et intimement au dedans de nous. Et il ne faut point passer outre qu'on ne se soit bien affermi dans cette pensée et dans cette croyance, parce que c'est le sentiment le plus puissant pour tenir l'âme en état et en devoir pendant la prière ; c'est le principal ressort de toute bonne oraison ; c'est le pivot sur lequel tout s'appuie et marche ; c'est le nerf qui lui donne la force, l'action et le sentiment ; c'est pourquoi il est besoin que l'âme s'en remplisse et s'y attache durant toutes les parties de l'oraison, afin qu'étant toutes imbues de cette pensée, elles soient aussi toutes remplies d'attention et de respect.

Au reste, quand nous disons qu'il faut avoir un grand soin de se rendre attentif à la prière, nous entendons pourtant que ce soin soit discret et modéré, sans se fatiguer la tête, sans forcer son imagination et nuire à sa santé, laissant de côté beaucoup de petits moyens et d'inventions légères, dont on use parfois pour se procurer de l'attention, et qui servent plus, comme dit fort bien le pieux Blosius, à fermer l'entrée aux sentiments de la grâce qu'à les ouvrir, à embrouiller l'esprit qu'à le recueillir, et à inquiéter la volonté qu'à la faire reposer en Dieu. Apportez à l'oraison la plus grande tranquillité de cœur que vous pourrez ; établissez-vous constamment dans le souvenir de la présence de Dieu, et puis, soyez sur vos gardes, pour ne recevoir aucune distraction volontaire ; si ensuite il vous en arrive par pure infirmité, ne perdez point courage pour cela ; car premièrement, qui en cette vie n'a point sujet de crier quelquefois dans ses oraisons

avec David, c'est-à-dire avec le grand modèle de piété : « Cor meum dereliquit me (Psal. 39, 13) : Mon cœur « m'a abandonné, » et je ne sais plus où j'en suis. Secondement, parce que les distractions découlant de ces sources, dont nous ne sommes pas cause, mais au contraire bien fâchés, puisque nous y apportons le meilleur ordre que nous pouvons, ne sont point péchés, et par conséquent ne déplaisent pas à Dieu, mais plutôt excitent sa pitié. De même qu'un père en voyant son fils, à qui l'ardeur de la fièvre a troublé le cerveau et fait dire des sottises, n'a point de haine contre lui pour cela, mais bien de la compassion, de même Dieu ne nous veut point de mal quand il nous voit extravaguer et penser à autre chose dans nos oraisons, si cela arrive contre notre gré ; mais il en est plutôt touché de commisération. Partant, quand vos distractions seront de cette nature, ne vous découragez point et ne quittez jamais l'oraison ; souffrez les égarements de votre imagination et les délires de votre entendement avec patience ; résignez-vous à la volonté de Dieu, pour endurer ce qu'il veut, et estimez-vous indigne du don de recueillement ; que ces misères servent, non à vous rendre pusillanime, mais humble, apprenant ce grand principe de perfection, que nous devons tirer de nos infirmités, non des pensées de découragement, mais des sujets d'humiliation, et de basse estime de nous-mêmes, et de recours à Dieu, qui seul y peut apporter remède ; et puis consolez-vous. Toute votre oraison ne sera pas perdue ; il s'en trouvera toujours quelque partie saine, que la distraction n'aura point gâtée, outre que la peine du corps à se tenir à genoux et à fermer les sens aux objets sensibles ne sera pas sans récompense.

SECTION III

CONCLUSION DU SUJET.

I. L'oraison doit être animée de foi et d'espérance. — II. Et accompagnée de persévérance.

I. Voici le sixième avis : pour rendre l'oraison efficace, il faut l'animer d'une vive foi et d'une ferme espérance. Si quelqu'un, dit saint Jacques (cap. 3, 5), a besoin de sagesse (et il en est de même de toutes les autres choses), qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous avec largesse, et elle lui sera accordée : « Postulet « autem in fide, nihil hæsitans : qui enim hæsitat, « similis est fluctui maris qui à vento movetur, et cir- « cumfertur, non ergo estimet homo ille, quod accipiat « aliquid à Domino : Mais qu'il la demande avec foi « et sans douter; car celui qui doute est semblable aux « flots d'une mer agitée, qui vont de çà et de là au gré « du vent; qu'un tel homme soit sûr que rien de ce « qu'il demande à Dieu avec cet esprit flottant ne lui « sera jamais accordé. » Le mot de foi, dont parle ici l'Apôtre, doit se prendre et pour la foi, première vertu théologale, et encore plus pour l'espérance, qui est la seconde; de sorte que nous devons prier avec foi, et non-seulement avec une foi générale, qui nous porte à croire que Dieu est tout-puissant, libéral, fidèle en ses promesses, et qu'il a une providence paternelle et un amour infini pour nous; mais de plus avec une foi particulière qu'il nous donnera ce que nous lui demandons; vu qu'il a engagé sa parole pour tout; et qui dit tout n'exclut rien : « Omnia, ce sont les « termes exprès de sa promesse, quæcumque orantes « petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis « (Marc., 11, 24) : Croyez que tout ce que vous de- « manderez vous sera accordé. » Nous devons aussi l'espérer sans crainte d'être refusés et tenir la chose

certaine et comme indubitable, à l'imitation d'Anne, mère de Samuel, dont la sainte Ecriture dit : Après la prière qu'elle fit pour demander un fils, « vultus « illius non sunt amplius in diversa mutati (1 Reg., « 1, 18), elle ne fut plus agitée d'aucune inquiétude « et ne porta plus aucune marque de tristesse sur le « front; » mais elle demeura dans un parfait repos d'esprit et dans une constante égalité et sérénité de visage; comme si, dit saint Chrysostome (Hom. 2 de fide Annæ), elle eût déjà tenu la chose et qu'elle eût senti l'enfant formé et remuant dans ses flancs. C'est qu'elle l'avait demandé non avec un esprit chancelant et douteux de l'événement, mais avec une confiance entière et une persuasion inébranlable qu'elle l'obtiendrait. C'est ainsi que nous devons prier, si nous désirons d'être exaucés; car, comme dit saint Thomas (2, 2, q. 83, a. 15), la charité rend la prière méritoire, et l'espérance la rend impétratoire; c'est de là que nous devons juger du succès de nos demandes si elles seront reçues ou rejetées. « Sola spes, disait saint Ber- « nard, apud te miserationis obtinet locum, nec oleum « misericordiæ, nisi in vase fiduciæ ponis (Serm. 3 de « Annunt.) : La seule espérance trouve grâce auprès de « votre Majesté, et vous ne mettez l'huile de votre « miséricorde que dans le vaisseau de la confiance. » Nous le voyons clairement dans un fait qui concerne sainte Gertrude (lib. 1 Vitæ, cap. 11) : Une personne de vertu priait Notre-Seigneur de lui faire quelque bienfait; elle ne put l'obtenir, ni même, contre sa coutume, avoir aucune réponse là-dessus; elle fut grandement étonnée de cette disgrâce. Notre-Seigneur enfin lui dit : Je n'ai point exaucé ta requête, et j'ai même différé de te répondre, parce que tu ne te confies point en moi, comme mon élue Gertrude, qui le fait à un degré si éminent qu'il n'y a chose qu'elle n'espère de ma bonté ; aussi ne lui refuserai-je rien de

tout ce qu'elle voudra me demander. Suivant donc ces lumières, quand nous prions Dieu, affermissons-nous dans une parfaite espérance et dans une confiance entière que nous serons certainement exaucés, et formons-en de grands actes avant et durant la prière. Repoussons vigoureusement tous les mouvements de crainte et de défiance qui pourraient nous ébranler ; car, si nos péchés nous rendent indignes d'obtenir ce que nous lui demandons, sa bonté et sa libéralité infiniment plus grandes que tous nos crimes, et qui couvrent tous nos démérites, nous donnent des assurances infaillibles que nous ne serons pas éconduits.

II. Le septième avis est qu'il faut ajouter à toutes ces vertus celle qui les perfectionne et les couronne toutes : la persévérance. « Oportet semper orare, et non « deficere, dit la parole sainte (Luc., 18, 1) : Il faut prier « toujours, et ne point se désister que l'on ait obtenu « ce que l'on demande. » La constance viendra à bout de tout, comme celle de la veuve, dans la parabole de l'Evangile, qui gagna enfin le mauvais juge qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, et obtint de lui tout ce qu'elle voulut. « Adhuc visus procul, dit Habacuc, « et apparebit in finem, et non mentietur, si moram « fecerit, expecta illum, quia veniens veniet, et non « tardabit (cap. 2, v. 3) : Si ce que Dieu nous promet « semble éloigné, insistez, ne perdez point courage, il « arrivera à la fin et sans faillir, et Dieu ne se trouvera « pas menteur ; s'il tarde à venir, attendez-le, car il « viendra assurément et ne tardera pas longtemps ; » et il tarde et diffère de vous accorder votre demande, car ce que vous lui demandez est de grand prix et mérite que vous le priiez beaucoup. C'est souvent une chose qui lui a coûté tout son sang ; il diffère, non qu'il n'ait dessein de vous la donner, il en a plus d'envie que vous de la recevoir, puisqu'il vous aime incomparablement plus que vous ne vous aimez vous-même ;

mais il le fait pour aiguiser davantage votre appétit, et par ce moyen vous disposer d'autant plus à la recevoir et en plus grande abondance. Il diffère, afin que vous en fassiez plus de cas quand vous l'aurez obtenue. En effet, comme dit saint Augustin, « Diu desiderata « dulciùs obtinentur, citò autem data vilescunt (Serm. « 5 de verb. Dom.) : Les choses que l'on a longtemps « désirées ont un autre goût, une douceur bien plus « pénétrante et plus savoureuse en leur possession, « que celles que l'on a acquises sur-le-champ et sans « peine. » Que sert à Salomon, dit sagemement saint Basile (lib. Const. monast., c. 2), d'avoir obtenu en si peu de temps la sagesse qu'il devait perdre sitôt ? Si elle lui eût coûté plus cher, il l'eût prisée davantage ; il aurait eu un plus grand soin de la conserver. Enfin Dieu diffère, parce qu'il se plaît à nous voir prier, comme une mère qui tient une belle pomme à la main, pour la donner à son enfant qu'elle aime uniquement, ne la lui donne pas aussitôt, mais la lui fait acheter, prenant un singulier plaisir en ses demandes, aux regards amoureux de ses petits yeux, à ses caresses, à ses larmes et à toutes les autres inventions dont il se sert pour l'avoir. C'est pour ces raisons que Dieu use ainsi de longueur et de retard quand nous lui demandons quelque chose, et c'est pourquoi aussi il faut tenir ferme et ne quitter jamais la partie, car en ce jeu qui la quitte la perd. Si l'on fait semblant de ne point vous écouter, criez encore plus haut; si on vous chasse par une porte, entrez par une autre ; si on vous dit, comme à la Cananéenne (Matth., 15, 26), que vous ne méritez pas la grâce que vous demandez, et qu'il ne faut pas donner le pain des enfants aux chiens, avouez-le ingénument, et dites que vous ne prétendez pas aux viandes exquises qui sont servies sur la table du maître, mais seulement manger avec les petits chiens les miettes qui en tombent. En somme,

continuez vos importunités malgré tous les rebuts, et soyez sûr que tôt ou tard votre oraison sera exaucée et que Dieu vous donnera ou la chose même que vous lui demandez, ou, si elle n'est pas utile à votre salut, une meilleure; ce qui est toujours vous exaucer selon votre intention formelle qui a pour but votre profit, et selon l'ancien proverbe, qui dit : Ne pas être écouté pour une chose qui nous serait nuisible, c'est être exaucé dans sa demande. Je veux attacher, comme une belle frange au bout de ce point, les paroles mémorables et les instructions remarquables que sainte Thérèse donne à ce propos à ceux qui pratiquent l'oraison (Ribera, Vie de sainte Thérèse, l. 4, chap. 8; Chemin de perfect., chap. 17 et 19). Il ne faut point, dit-elle, se lasser ni perdre courage dans ce saint exercice pour quelque sécheresse que ce soit, et ne désespérer jamais d'arriver au but de ses désirs et d'obtenir ce que l'on demande, parce que si Notre-Seigneur tarde, à la fin il viendra et payera tout à la fois. Et ailleurs voici comment elle parle : Je porte une grande compassion à ceux qui n'ont pas cette persévérance dans l'oraison, parce qu'ils sont comme des personnes altérées qui voient l'eau de bien loin et qui, voulant s'y transporter, rencontrent des gens qui leur en ferment le passage au commencement, au milieu et à la fin du chemin; et il arrive qu'ayant vaincu les premiers ennemis et rompu leurs obstacles avec beaucoup de peine, elles se laissent surmonter par les seconds et demeurent là, aimant mieux mourir de soif que de l'étancher avec une eau qu'elles pensent leur devoir coûter si cher; et s'il arrive qu'elles renversent les seconds, elles n'ont pas le courage de terrasser les troisièmes, bien que peut-être elles ne soient qu'à deux pas de l'eau, et de cette eau dont Notre-Seigneur dit à la Samaritaine (Joann., 4, 13) : Celui qui en boira n'aura jamais soif. Il pourra même arriver qu'elles

parviennent à la fontaine, qu'il ne leur faille plus que se baisser pour boire, et qu'alors encore elles se relâchent et quittent tout, comme si elles n'en avaient pas la force et n'étaient pas faites pour jouir de ce bien, quoique Notre-Seigneur appelle et convie chacun à boire de cette eau, y admette tous les hommes et ne la refuse qu'à ceux qui demeurent en chemin.

Après tous ces avis, nous ajoutons: Comme l'oraison est un don du ciel, et des plus grands que Dieu nous peut donner, une des plus ordinaires et plus ardentes prières que nous devons faire, est de la lui demander avec les apôtres : « Domine, doce nos orare (Luc., « 11, 1) : Seigneur, enseignez-nous à prier ; » car sans ce maître, l'écolier, quelque esprit et quelque instruction qu'il ait d'autre part, ne fera guère de progrès dans cette science.

SECTION IV

DE L'ORAISON AFFECTIVE.

I. C'est une communication avec Dieu. — II. Sans grand discours. — III. Pleine d'affections, et principalement de charité. — IV. La fin et la perfection de cette oraison.

Nous dirons encore quelques mots de l'oraison affective, parce qu'elle est plus ordinaire aux âmes qui aiment. L'oraison affective est une communication familière avec Dieu, où l'âme quittant les considérations et les discours, à la seule pensée et au simple souvenir de Dieu, s'enflamme et se livre à des affections de louanges, de bénédictions, adorations, glorifications, offres, hommages, remercîments, demandes, espérances, humiliations, anéantissements, et pardessus toutes à celle de l'amour de complaisance, de bienveillance, d'aspiration, et autres, dont nous avons parlé au second livre.

I. Elle est premièrement appelée une communica-

tion avec Dieu ; ce qui lui convient particulièrement entre toutes les espèces d'oraison. Que ce soit une communication, un entretien intime et confident de l'âme avec Dieu, comme d'un cher enfant avec son père, d'une épouse aimante et parfaitement aimée avec son époux, et d'un ami avec son vrai ami, parlant avec lui, lui découvrant avec privauté et franchise les sentiments et les affections de son cœur, et écoutant en même temps les siennes, et ses très-douces et très-affectueuses paroles.

II. Elle est dite, en second lieu, une communication sans discours ; parce que l'âme a assez discouru et acquis, par les longues méditations qu'elle a faites des perfections, des mystères et des bénéfices de Notre-Seigneur, une connaissance suffisante pour être portée à le louer, à le remercier et à l'aimer ; c'est pourquoi elle laisse là les discours et tout le travail de l'entendement, parce qu'elle n'en a plus besoin. Une fille sage et prudente examine attentivement les qualités et les mérites de celui qui la recherche, et après y avoir trouvé tout ce que raisonnablement elle peut désirer, et avoir vécu quelque temps avec lui et connu par expérience ses perfections, la douceur de sa conversation, son affabilité, sa prudence et l'affection sincère et parfaite qu'il lui porte, elle n'a plus besoin de faire de nouvelles enquêtes pour lui vouloir du bien ; mais à la moindre pensée qu'elle a de lui, à un petit mot qu'il lui dit, à un simple regard qu'elle jette sur son portrait, elle se sent touchée vivement et éprise d'un grand amour pour lui. Ainsi la première parole que l'épouse dit à Notre-Seigneur dans son Cantique, c'est cette ardente parole et cet enthousiasme amoureux : « Osculetur me osculo oris sui (cap. 1, 1) : Qu'il me « baise d'un baiser de sa bouche. » Elle n'a plus affaire de considérer ses excellences, aussi n'en est-il point parlé; mais au seul souvenir qu'elle en a, elle

s'émeut, elle s'embrase, et tout d'un coup, sans autre cérémonie, elle lui demande le saint baiser. Or, bien que cela soit vrai, comme néanmoins les âmes sont diversement disposées et plus faciles les unes que les autres à s'enflammer, il faut que chacune, selon le besoin qu'elle en aura, au commencement de cette oraison, repasse dans son esprit quelque vérité connue, afin de s'émouvoir; et si durant l'oraison elle sent que ses affections diminuent et se ralentissent, elle doit reprendre quelque considération courte, qui lui serve comme de souffle nouveau pour rallumer le feu qui allait s'éteindre en elle.

III. En troisième et dernier lieu, comme cette oraison dérive fort peu de l'entendement, elle provient presque entièrement des affections de la volonté, et bien que l'âme s'étudie à toutes les bonnes affections, elle s'arrête néanmoins et s'attache principalement à celles de la charité, et avec raison; parce que la charité est la plus noble et la plus parfaite de toutes les vertus, la plus agréable et la plus glorieuse à Dieu, la plus méritoire à l'homme, celle qui rend l'âme plus courageuse et plus élevée au-dessus de toutes les créatures, celle qui, avec plus de facilité, de force et de constance, lui fait entreprendre et exécuter de grandes choses, qui l'unit plus intimement à Dieu, et qui même l'illumine davantage. Car, comme dit saint Bonaventure, « In « anima incomparabiliter per amoris unitivi desideria « perfectio amplioris cognitionis relinquitur, quàm « studendo, vel audiendo, vel pro rationis exercitio con- « quiratur (De Theol. myst., cap. 3, part. 2) : L'âme « acquiert incomparablement plus de connaissances « par les désirs embrasés et par les affections d'amour, « qu'elle ne saurait le faire ni par la lecture des livres, « ni par les instructions des maîtres, ni même par ses « propres considérations et ses raisonnements. » Et le Saint-Esprit avait dit longtemps auparavant, par la

bouche du Sage : « Qui timetis Dominum, diligite « illum, et illuminabuntur corda vestra (Eccl., 2, 10): « Vous qui craignez le Seigneur, ne vous arrêtez pas « à la crainte ; allez jusqu'à l'amour, et par l'amour « vos cœurs seront illuminés. »

IV. Or, comme l'amour est le mobile, le but de cette oraison, elle sera d'autant plus excellente et plus accomplie, que l'amour sera plus parfait et plus continu. C'est pourquoi l'on met l'acte d'amour continu comme sans interruption, la fin où elle doit aboutir, et où aussi, par suite des autres affections différentes faites à diverses reprises, elle conduit. On raconte du phénix, la merveille des oiseaux, que ramassant sur la plus haute montagne de Phénicie quantité de bois aromatiques, et en dressant un bûcher, il se couche dessus comme sur son lit d'honneur, lorsque le soleil est dans sa plus grande force, et qu'ensuite, battant des ailes pour augmenter l'effet des rayons de cet astre, il s'allume et se brûle dans ces flammes parfumées. Ainsi l'âme exposée dans cette oraison aux rayons du soleil de justice, et couchée sur les bois secs et odoriférants des méditations précédentes, battant des ailes, c'est-à-dire produisant les affections de plusieurs vertus diverses, vient enfin, par ce mouvement, à s'embraser et à se convertir en flammes de charité : « Erit « sanctus ejus in flamma, dit Isaïe (Car. 10, 17) : « L'âme sainte sera réduite en une flamme qui brûlera « sans relâche. »

Or, il faut remarquer que si l'âme en produisant ces affections différentes, et même celles de l'amour, sent quelque contact de Dieu et certains attraits par lesquels il montre qu'il veut la visiter et se communiquer à elle particulièrement, elle doit cesser ses opérations et s'arrêter tout court pour donner lieu à sa venue, et ne point l'empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer par un silence intérieur et avec un

profond respect à le recevoir. Parfois aussi elle pourra, en sentant ses approches, le convier doucement de venir, lui disant avec Samuel : « Loquere, Domine, « quia audit servus tuus (1 Reg., 3, 10) : Parlez, mon « Seigneur, parce que votre serviteur écoute, » et puis ouvrir son cœur avec tranquillité et adhésion à l'infusion de la grâce, qu'il faudra, après le mouvement passé, faire valoir, pour exercer avec le secours ordinaire les actes des vertus excellemment; car c'est là le but de la grâce, de sorte qu'il faut cesser nos opérations quand Dieu opère en nous, et ne point lui parler quand il nous parle. On doit prendre garde de ne point se jeter dans l'extrême, et éviter deux erreurs qui arrivent en la vie spirituelle : la première est celle de ceux qui s'embarrassent et s'embrouillent dans une trop grande multitude d'actes ; et la seconde, celle d'autres qui n'en font pas assez, et qui tombent dans une oisiveté et une fainéantise d'esprit. Pour nous conduire en cela, nous devons considérer les bienheureux, qui sont arrivés au dernier point de la perfection, et possédés entièrement de Dieu ; comment ils emploient leur éternité, et voir qu'ils produisent des actes incessants, mais très-réglés, et non-seulement de charité, mais encore d'adoration, d'humiliation, de louange, de remercîment, de demande et d'autres, parce qu'en effet Dieu en est digne ; et toujours nous souvenir que c'est avec les actes seuls des vertus faits librement que nous pouvons glorifier sa divine Majesté et acquérir des mérites. C'est assez pour l'oraison : passons maintenant à l'âme de tous ces exercices, la présence de Dieu.

CHAPITRE VII

DE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, ET PREMIÈREMENT DE SON IMPORTANCE

I. L'exercice de la présence de Dieu est le fondement de la vie spirituelle. — II. Combien il sert à la vie purgative pour chasser tous les péchés. — III. Pour vaincre les tentations et dompter les passions. — IV. L'oubli de la présence de Dieu laisse l'entrée libre à tous les péchés.

I. Devant parler du grand exercice de la présence de Dieu, j'ai pensé qu'il était à propos de commencer par ses nécessités, ses utilités et ses excellences. De l'avis commun des saints et des docteurs, cet exercice est le fondement et la racine de la vie spirituelle et de toute la perfection chrétienne, tellement que comme l'arbre tire son suc et sa vie de sa racine et sans la racine il faut nécessairement qu'il meure ; et comme il est aisé d'asseoir et d'élever un grand édifice sur un bon fondement, sans lequel il s'en irait bientôt inévitablement en ruine ; de même tous les exercices de dévotion doivent être animés et fortifiés de celui de la présence de Dieu, sans lequel il ne peut y en avoir de stable ni de solide. Mais pour montrer cette vérité dans un plus grand jour et étaler ses trésors, il faut se souvenir que la perfection chrétienne consiste dans la fuite du péché, dans la pratique de la vertu et dans l'union avec Dieu, qui sont les objets de la vie purgative, de l'illuminative et de l'unitive, et voir ensuite le grand pouvoir qu'a cet exercice divin dans ces trois vies, comme il y règne, et combien il leur est utile et nécessaire pour s'acquitter dignement de leurs devoirs.

II. Premièrement, pour la vie purgative qui consiste à détruire le péché, à dompter les passions, à déraciner les mauvaises habitudes, à mortifier les sens et à

résister aux tentations du démon, il est certain et indubitable que le moyen le plus efficace et le plus énergique pour opérer tous ces effets et venir à bout de tous ces monstres, c'est le souvenir de la présence de Dieu. « Si Dominum, dit le Docteur angélique, præ« sentem, et omnia videntem, et judicantem, semper « cogitaremus, aut vix aut nunquam peccaremus « (Opusc. 58, cap. 2) : Si nous pensions toujours que « Dieu est devant nous, qu'il voit tout et qu'il est pour « nous juger, nous ne l'offenserions que rarement, ou « même jamais ; » et saint Jérôme le tranche absolument : « Memoria Dei excludit omnia peccata (in cap. « 22 Ezech.) : Le souvenir de Dieu bannit tous les pé« chés. » Athénagoras, voulant prouver aux empereurs Marc-Aurèle et son fils Commode combien les chrétiens étaient éloignés des crimes que les gentils leur imputaient et dont ils tâchaient de les rendre odieux, apporte cette raison : que la foi dont ils font profession les obligeait de croire que Dieu les voit de jour et de nuit, et qu'il voit non-seulement leurs actions, mais qu'il écoute encore leurs paroles et pénètre dans leurs plus secrètes pensées, d'où leur naissait une grande révérence envers cette souveraine Majesté et une extrême crainte de mal faire. Le grand saint Basile demandant de quel expédient un homme devait se servir pour n'entrer jamais en colère, pour n'avoir point l'esprit volage, pour n'être point distrait dans ses prières, et généralement pour ne point faillir, répond que c'est de croire fermement que Dieu considère tout ce qu'il fait, et dire ces paroles avec le même sentiment que David : « Providebam Dominum in « conspectu meo semper ; » et celles-ci : « Oculi mei « semper ad Dominum (Ps. 15, 8, et 24, 15) : J'avais « toujours le Seigneur devant mes yeux, et je n'égarais « jamais ma vue de dessus lui. »

Il est certain que la présence même d'un homme

peut merveilleusement nous empêcher de faire le mal. Sénèque, à ce propos, donne cet avis à son Lucilius : « Accipe utilem et salutarem epistolæ clausulam, quam « te affigere animo volo ; aliquis vir bonus nobis eli- « gendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic « tanquam illo spectante vivamus, et omnia tanquam « illo vidente faciamus ; magna pars peccatorum tolli- « tur, si peccaturis testis assistat, aliquem habeat ani- « mus quem vereatur, cujus auctoritate etiam secre- « tum suum sanctius faciat ; o felicem illum qui sic « aliquem vereri potest, ut ad memoriam quoque ejus « se componat atque ordinet ; qui sic aliquem vereri « potest, citò erit verendus (Epist. 11) : Mon ami, pour « la fin de ma lettre, je veux te donner un conseil utile « et salutaire, que je te prie de bien retenir ; nous de- « vons faire choix de quelque homme de bien, de qui « nous nous souvenions toujours, et en la présence du- « quel nous nous imaginions faire et dire tout ce que « nous ferons et nous dirons. Voilà le meilleur moyen « que je saurais te donner pour ne point faillir. Veux- « tu retrancher la plus grande partie des fautes qui se « commettent ? Fais paraître des témoins lorsque les « hommes sont sur le point de les faire. Afin de ne « point broncher, notre esprit doit en tout se représen- « ter quelqu'un dont il respecte l'image, et par la re- « présentation duquel il sanctifie ses actions les plus « cachées. Oh ! heureux celui qui a incessamment de- « vant les yeux quelque personnage dont le souvenir « lui sert comme d'une règle pour ordonner sa vie ; « qui peut gagner cela sur soi d'honorer et de révérer « tant un homme se rendra bientôt lui-même digne « d'honneur et de respect. » Telles sont les paroles de ce philosophe. Et saint Basile, au lieu cité plus haut : Remarquons, dit-il, comment chacun de nous se comporte quand il pense que quelqu'un non-seulement de ses supérieurs, mais même de ses égaux, le regarde.

Comme il compose ses actions et veille sur lui en tout, de manière qu'il n'y ait rien dans sa posture, dans sa marche, dans tous ses mouvements ni dans son parler qui puisse être blâmé. Saint Augustin pesant cette vérité, nous dit : « Hoc nempe servulorum « linguas et manus coercet, ut nec flosculum carpant, « nec pomulum ex horto rapiant, nec frustulum panis « sublegant, si nullam sibi herilis absentiæ securita- « tem polliceri queant ; hinc crebriores querelæ illæ : « Dominus meus semper mihi à tergo hæret, loco, quo « minimè formido, deprehendor (Epist. 111) : Les ser- « viteurs se gardent bien de faire, de dire quelque « chose de mal devant leurs maîtres. Il n'y a pas « crainte qu'ils cueillent seulement une petite fleur « dans un parterre, qu'ils prennent une petite pomme « sur un arbre, qu'ils dérobent un morceau de pain, « s'ils n'ont quelque assurance de pouvoir le faire sans « être aperçus d'eux. D'où viennent ces plaintes qui « leur sont si ordinaires : Mon maître est toujours à « mon dos et sur mes talons ; il épie tout ce que je fais ; « je le rencontre partout. »

Or, pour en venir à notre sujet, nous dirons, avec ces deux saints docteurs, que si la présence d'un maître, d'un père, même d'un égal, et pour aller plus loin, d'un valet, et non-seulement la présence, mais plus encore la seule crainte qu'il ne nous voie, suffit pour nous tenir dans les termes d'un grand devoir, pour jeter de l'eau sur nos passions allumées et nous empêcher de faillir, à combien plus forte raison le fera la véritable présence de Dieu, qui est notre vrai Père, notre souverain Seigneur, notre Roi naturel et le Roi des rois, auprès duquel tous les monarques de la terre ne sont que des atomes ! Combien plus puissamment agira sur nous le regard du Créateur du ciel et de la terre, qui hait infiniment tout péché, qui le défend par toutes ses lois, qui le punit par de terribles supplices, et qui avec

un million de bienfaits, comme avec autant de chaînes, nous a liés très-étroitement à son service, et éternellement obligés à ne rien faire qui lui déplaise, si nous en avons la mémoire? La nature humaine est bien viciée, mais elle ne l'est point jusqu'à cet excès, qu'un homme voulût offenser la majesté infinie du Dieu vivant, s'il la croyait véritablement présente, et outrager celui devant qui les anges se prosternent et toute la nature tremble, et qui peut aussitôt après son offense l'anéantir ou le précipiter vivant dans les enfers. On sait ce que fit un page d'Alexandre; tenant le flambeau devant son maître qui offrait un sacrifice, il se laissa brûler la main sans faire paraître, par aucun gémissement ni par aucune grimace, la violente douleur qu'il sentait : « Tanta, dit saint Ambroise qui le « rapporte, in puero fuit disciplina reverentiæ, ut na- « turam vinceret (lib. 3 de Virg.) : Tant la présence « de son prince lui imprima de respect pour vaincre la « nature en un accident si terrible. » Oh! que ne pourrait point sur nous le souvenir de la présence de Dieu si nous l'avions vivement gravé en nous ! quelle retenue ne nous donnerait-elle pas ! Et de fait, les plus grands pécheurs se sont arrêtés tout court, et n'ont point passé à l'exécution de leurs crimes, quand on leur a remontré efficacement que Dieu les voyait. Ainsi saint Paphenuce retira la fameuse courtisane Thaïs, et saint Ephrem une autre aussi débauchée, de leur méchante vie, et ils les portèrent à faire le reste de leurs jours une pénitence très-austère, en leur représentant que Dieu les regardait, quand elles se vautraient dans la fange (in Vit. Taïsis, l. 1 Vit. Patrum ; ibid. in Vita S. Ephrem.). Ce qui a fait dire à saint Basile, avec grande raison, que jamais nous ne nous laissons aller à aucun péché que quand nous fermons les yeux à cette considération, et que toutes nos fautes sont autant de protestations actuelles que nous ne

croyons pas que Dieu nous voie ; car si nous le croyions fermement, nous ne serions point si effrontés ni si impudents de nous comporter avec tant d'insolence devant lui.

III. Ensuite, combien cette pensée aura-t-elle de force pour nous faire résister courageusement à tous les assauts du démon ! Combien nous servira-t-elle pour modérer nos passions ! Qui ne bridera les saillies les plus violentes de sa colère, s'il se représente qu'il a devant lui la douceur infinie de Dieu, qui avec une mansuétude extrême reçoit au même moment des hommes tant d'injures atroces, et avec une miséricorde incompréhensible en pardonne tant d'autres ? Qui n'étouffera la haine conçue contre son prochain et ne la convertira en une sincère et cordiale charité, s'il pense qu'il a devant lui Dieu qui aime infiniment cet homme à qui il veut du mal, qui est son image, pour qui il s'est revêtu de notre chair, il a travaillé tant d'années et a perdu la vie, et qui verse à la même heure sur ses ennemis, qui le blasphèment et qui le déchirent, un nombre incalculable de biens ? L'homme, tenté de pensées déshonnêtes, pourra-t-il y consentir, s'il se souvient qu'il a devant ses yeux la pureté et la saintété même, celui à qui les anges disent sans cesse : Saint, Saint, Saint ; et que ce serait une méchanceté forcenée et une horrible effronterie de manier l'ordure devant une si grande Majesté et devant des yeux si purs ? Et celui qui sent son cœur atteint de l'amour de quelque créature ne se rendra-t-il pas inflexible à tous ses attraits, s'il considère qu'il a devant lui la beauté première et digne d'être aimée, devant laquelle toutes celles d'ici-bas ne sont que laideurs et qui seule peut contenter ses désirs ? Il n'y a point de doute qu'il le fera ; et en général quiconque s'armera de cette pensée que Dieu le voit ne sera jamais transporté de passion, quelque accident qu'il lui arrive, ni surmonté par tous

les assauts dont le démon et tous ses autres ennemis pourront l'attaquer ; mais, au contraire, il remportera toujours sur eux de très-glorieuses victoires, comme la sainte Ecriture le dit du vaillant Judas Machabée et de ses soldats : « Manu quidem pugnantes, sed Domi-« num cordibus orantes prostraverunt non minus tri-« genta quinque millia, præsentiâ Dei magnificè delec-« tati (2 Mach., 15, 27) : Ils défirent trente-cinq mille « hommes combattant de leurs mains avec leurs armes, « et du cœur avec la prière, dans l'agréable souvenir « que Dieu les regardait. »

Ainsi, les saints se sont toujours servis de ce moyen pour vaincre leurs tentations et pour conserver à Dieu la fidélité qu'ils lui avaient vouée. Le patriarche Joseph (Genes., 39), sollicité par sa maîtresse de commettre une action impure, et violemment pressé avec prières, flatteries, promesses et toutes les poursuites possibles de consentir à son désir, ne se servit d'autre antidote contre tous ces poisons, ni d'autre bouclier contre tous ces traits, que, comme dit saint Basile de Séleucie (Orat. 8), du souvenir de Dieu son créateur, qui avait les yeux attachés sur lui. Et la chaste Susanne (Dan., c. 13), modèle des dames pudiques, se voyant inopinément assaillie par deux infâmes vieillards, comme une simple brebis par deux loups affamés et une innocente colombe par deux oiseaux carnassiers, « ingemuit Su-« sanna, dit son histoire sacrée, Susane jeta de grands « soupirs du plus profond de son cœur, » et versant de grosses larmes que la détresse lui tirait des yeux, dit ces douloureuses paroles : « Angustiæ mihi sunt « undique : Hélas ! me voilà dans de terribles angois-« ses, » précipice de çà et précipice de là : de quelque côté que je me tourne, je suis perdue ; si je me laisse aller à votre concupiscence, voilà le précipice de la mort éternelle ; si je tiens ferme contre vous, c'est la mort temporelle, parce que vous me ferez mourir pour

venger mon refus et couvrir votre honte. Pauvre Susanne, à quelles extrémités es-tu réduite ! pécher ou mourir ! que feras-tu ? à quoi te résoudras-tu ? Mais, « melius est mihi, dit-elle, absque opere incidere in « manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini, « il vaut beaucoup mieux tomber entre vos mains et « perdre la vie du corps que d'offenser Dieu en sa « présence ; » paroles généreuses, résolution héroïque et digne de l'estim e de tous les siècles ! Qu'est-ce donc qui délivra Susanne d'un si éminent péril et l'empêcha de se souiller d'un si grand crime ? Le souvenir de la présence de Dieu : comme au contraire qu'est-ce qui aveugla ces vieillards impudiques, et les fit insolemment attenter à l'honneur de ce modèle de chasteté ? Ce fut sans doute l'oubli de cette présence ; d'où vient que, pour fléchir son courage et la résoudre à faire leur volonté, ils lui dirent : « Ecce ostia pomarii « clausa sunt, et nemo nos videt : Voyez; les portes du « verger sont fermées, et personne ne nous voit ; » comme voulant dire, si quelqu'un nous voyait, nous mourrions plutôt que de commettre une telle action.

IV. Donc comme le moyen le plus puissant pour nous tenir fermes, et ne point pécher, est de nous souvenir que Dieu nous considère, de même n'y point penser est ouvrir une grande et large porte à tous vices : « Iniquitas domus Israël et Juda, dit le prophète « Ezéchiel, magna est nimis valdè, et repleta est terra « sanguinibus, et civitas repleta est aversione, dixe- « runt enim, dereliquit Dominus terram, et Dominus « non videt (cap. 9, 9) : L'iniquité des maisons d'Is- « raël et de Juda est extrême, ce ne sont qu'homicides, « qu'injustices, que sacriléges et idolâtries ; mais d'où « viennent toutes ces méchancetés ? quelles sont les « sources de ces crimes? C'est qu'ils ont dit et se sont « persuadé que Dieu avait abandonné la terre et qu'il

« ne les voyait point. » — « Oblitus est Israël factoris « sui, dit un autre prophète, et ædificavit delubra (Osæ, « 8, 14) : Israël a oublié son créateur, il en a perdu la « mémoire, et que s'en est-il suivi? C'est qu'il a adoré « les idoles. » David, parlant du pécheur, avait dit avant l'un et l'autre : « Non est Deus in conspectu ejus, « inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore (Ps. 9, « 26) : Il n'a point Dieu devant les yeux, c'est pour- « quoi ses pensées, ses affections, ses paroles et ses « œuvres sont toutes souillées; il n'y a rien de net en « lui, tout y est gâté et corrompu. » Ce qui perdit l'enfant prodigue fut de fuir la présence de son père et ne vouloir plus être à la portée de ses yeux qui le retenaient dans son devoir. Et il est dit de Caïn : « Egres- « sus Caïn à facie Dominie, habitavit profugus in terra « (Genes., 4, 16) : S'étant retiré de devant la face de « Dieu, il s'en alla errant et vagabond par la terre. » Certes, l'abbé Dioclès disait dans Palladius que qui s'éloignait du souvenir de Dieu devenait ou démon ou bête, parce qu'il se laissait bientôt aller aux pensées diaboliques ou aux sensuelles; et Cassien, écrivant en plusieurs lieux sur ce sujet, et voulant en montrer la conséquence, dit quelque part que d'écarter son esprit, même légèrement, de la pensée de Dieu, « mors præ- « sens ac perniciosissimus interitus est credendus « (Coll., 9, c. 5), doit passer pour une mort certaine « et préjudiciable; » et ailleurs (Coll., 23, c. 9), il compare élégamment les personnes qui font profession de la vertu à ceux qui marchent sur la corde : ils doivent y marcher si droit et balancer si justement leurs corps, que s'ils dévient tant soit peu, ils tombent inévitablement et se brisent; de même, dans la vie spirituelle, il faut arrêter si constamment ses pensées à la présence de Dieu, que, pour peu qu'on les en détourne et les éloigne, on se jette dans un danger évident de de mort; non que Dieu, non plus que la corde, pro-

duisent d'eux-mêmes ces malheurs, mais parce que, « declinatio ipsa mors efficitur declinanti (cap. 7, v. 13), « le seul détour leur tient lieu de mort, » en tant qu'il la cause; c'est pourquoi Dieu dit par le prophète Osée : « Væ eis, quoniam recesserunt à me : Malheur « à eux, parce qu'ils se sont séparés de moi! »

SECTION PREMIÈRE

CONTINUATION DU SUJET.

I. L'exercice de la présence de Dieu utile à la vie illuminative pour pratiquer la vertu. — II. Nécessaire à l'unitive pour l'union. — III. Et pour l'amour.

I. Si la présence de Dieu est si utile pour les exercices de la vie purgative, elle l'est encore autant pour ceux de l'illuminative; et si c'est un frein assez fort pour nous retenir et nous empêcher de commettre aucun péché, elle n'est pas moins un aiguillon très-vif pour nous porter aux bonnes œuvres et nous faire courir avec une grande vitesse dans la carrière des vertus. La conversation du philosophe Socrate, au rapport de Xénophon (lib. 4 dict. et fact. Socr.), était si profitable à ceux qui le voyaient familièrement, que quand ils étaient éloignés de lui, son seul souvenir leur servait grandement. Saint Athanase (in præf. Vitæ S. Ant.) assure que le souvenir de saint Antoine, qu'il avait vu quelquefois dans sa solitude, lui apportait un merveilleux profit; et saint Bernard (Serm. 4 in Cant.), racontant les peines qu'il eut au commencement de sa conversion, où il était quelquefois si aride, si triste et si abattu, qu'il se trouvait comme dans une espèce de désespoir, dit qu'en parlant par hasard avec quelque homme spirituel et parfait, ou même en le regardant, ou encore moins, « ad solam defuncti, seu ab« sentis memoriam, stabat spiritus, et fluebant aquæ; « en se souvenant de lui après sa mort ou en son ab-

« sence, ce simple souvenir avait de si puissants effets « sur son esprit, qu'il en dissipait les nuages, lui ren- « dait la sérénité et lui inspirait de si grands sentiments « de dévotion, que, ne pouvant les contenir, ils se « trahissaient par une abondance de douces larmes. »

Si la mémoire d'un homme éloigné a eu cet ascendant, celle de Dieu, et de Dieu présent, qui incessamment nous regarde, en aura bien un plus grand sur les âmes pour les porter à la vertu. Aussi David dit de lui-même : « Servavi mandata tua et testimonia tua, quia « omnes viæ meæ in conspectu tuo (Ps. 118, v. 168) : « J'ai gardé vos lois et exécuté de point en point vos « volontés, parce que je savais que toutes mes actions « étaient exposées à votre vue. » A vrai dire, si la présence d'un général d'armée ou d'un roi inspire assez de courage aux soldats pour se jeter tête baissée et à corps perdu dans la mêlée et faire de grands exploits, que fera celle du Dieu vivant? N'animera-t-elle point le juste à se signaler par des œuvres excellentes, vu même que Dieu l'assiste effectivement et lui donne la force pour les faire, tandis que le roi n'apporte aux actions de son soldat que sa présence, et, tout au plus, sa parole? Ainsi toutes les vertus animées de cette présence s'échaufferont pour exercer leurs actes en un haut degré de perfection. Les oraisons se feront avec une grande attention, avec une profonde révérence et avec de notables profits; la modestie sera excellente, et en tout lieu; car comme cette souveraine Majesté est partout, il n'y aura aussi solitude si écartée ni cabinet si secret où l'homme perde sa contenance. L'humilité s'abîmera devant cette infinie grandeur; l'obéissance sera prompte et ponctuelle; la force sera généreuse et invincible à faire et à souffrir de grandes choses, sur l'assurance infaillible du secours de Dieu qui est présent; la religion rendra tous ses devoirs d'une façon sublime, avec une dévotion solide et avec

un vrai esprit intérieur. De là naîtra l'intention très-pure, qui n'aura d'autre objet pour toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les œuvres, que la gloire de Dieu; et par le moyen de ce saint exercice, toutes les actions des vertus recevront un lustre et un éclat particulier, et seront rendues faciles, aimables et de durée.

Saint Basile (Regul. fus., interrog. 5), traitant amplement et dignement ce sujet, dit, entre autres choses, que comme l'artisan qui fait un travail doit, pour bien le faire, se souvenir toujours de celui qui le lui a commandé et de la forme qu'il doit lui donner; car s'il se distrait et porte son esprit ailleurs, il ne fera rien qui vaille. De même l'homme chrétien rendra toutes ses œuvres excellentes et parfaites, s'il les dirige selon la règle de la volonté de Dieu et du souvenir de sa présence; et si elles sortent de ses mains avec des défauts, ce sera une marque infaillible qu'il n'a ce souvenir guère avant empreint dans l'âme. Ensuite, voulant montrer la force que cette présence a pour nous faire prendre en tout ce que nous faisons des intentions très-pures, il donne cette comparaison naïve : celui qui fait quelque chose devant deux personnes de qualité très-inégale, comme seraient un roi et un laquais, tourne toutes ses pensées et tous ses desseins à contenter le roi, sans se soucier du laquais ni du jugement qu'il fera de lui. Si les hommes procèdent de la sorte entre eux dans la conduite de leurs actions, comment une âme, qui a tant soit peu de lumière et qui croit que Dieu la regarde, ne dirigera-t-elle pas toutes les siennes droit à sa gloire, sans se mettre en peine de l'estime des hommes? Comment pourra-t-elle rechercher leurs louanges? Comment s'éloigner de son attention et de la direction de ses fins, pour la vue d'aucune grandeur de la terre, et quand elle se verrait environnée de tous les monarques? Le Prophète-roi tenai

son âme dans cette noble situation, puisqu'il dit : « Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et « non confundebar (Ps. 118, 46) : Je parlais de la « beauté et de l'équité de vos lois devant les rois, sans « que l'éclat de leur pourpre m'éblouît ni que leur « puissance m'étonnât : » c'est ce que dit saint Basile.

Si la présence de Dieu a généralement sur tous les hommes une si grande puissance pour leur faire pratiquer la vertu et agir avec perfection, elle l'a encore incomparablement plus grande sur les âmes qui sont vivement éprises de son amour. Car il n'est rien qui anime tant la personne aimante à bien faire que la présence de la personne aimée ; elle lui donne des pieds pour courir ou plutôt des ailes pour voler et mille bras pour travailler, et meut tous les ressorts de son esprit pour faire excellemment toutes ses œuvres afin de lui plaire. Platon disait à ce propos (in Conv.) : Si l'aimant fait quelque faute, il n'éprouvera point autant de douleur ni tant de honte à la vue de son père, de ses compagnons ou de tout autre, qu'à la vue de celui pour qui il a de l'affection ; et si on pouvait dresser une armée ou bâtir une ville remplie seulement d'hommes qui s'aiment, on ne pourrait trouver un moyen plus propre ni plus efficace pour en bannir tous les vices et y faire régner toutes les vertus ; et bien qu'ils ne fussent qu'une poignée de gens, si néanmoins il fallait décider un différend par les armes, ils vaincraient, pour ainsi dire, tout le reste du genre humain. Car celui qui aime aurait plus de crainte de quitter son rang ou de perdre ses armes devant le bien-aimé que devant tous les autres hommes ; même il se résoudrait plutôt à endurer toute sorte de tourment, et la mort même, qu'à l'abandonner et ne point le secourir dans le péril. A dire vrai, il n'est point d'homme si lâche ni si poltron, que l'amour ne remplisse de courage et de valeur pour l'exercice de la vertu. C'est pourquoi ces actions

héroïques et ces hauts faits d'armes que l'on raconte de certains héros, et dont Homère fait souvent mention, doivent être rapportés au pouvoir de l'amour comme à leur vraie cause ; c'est ce que dit ce philosophe. Et dans cette pensée les Lacédémoniens sacrifiaient à l'amour en présence de leur armée rangée, et avant d'ouvrir le combat, sur la foi qu'ils avaient que la victoire dépendait de l'affection que les soldats se porteraient. Et parmi les gens de guerre des Thébains, il y avait une compagnie appelée la sacrée, qui n'était composée que d'hommes qui s'entr'aimaient (Atheneus, lib. 13). C'est donc ainsi que le souvenir de la présence de Dieu sert à la vie illuminative, en enflammant les âmes à la pratique de la vertu.

II. Mais c'est dans la vie unitive qu'elle domine et exerce son plus grand empire, parce que comme cette vie tend à allumer le feu de la charité dans une âme et à l'unir avec Dieu, en quoi consiste sa perfection, ainsi que son nom même le déclare ; et que cette union ne peut avoir lieu sans que l'âme soit non-seulement selon sa substance, ni encore selon ses facultés et ses habitudes, mais de plus, par les opérations de son entendement et de sa volonté, présente à Dieu, attendu qu'aucune union ne se fait que par la présence mutuelle des choses qui s'unissent, il est clair que cet exercice est absolument nécessaire.

III. La présence de Dieu est-elle nécessaire pour l'amour? Saint Basile l'enseigne expressément, après avoir sagement averti qu'il doit toujours y avoir de la proportion entre les moyens et la fin, si on ne veut rendre tous ses efforts inutiles, comme celui qui travaille sur le cuivre ne deviendra jamais habile dans son art en faisant des pots de terre, non plus qu'un champion ne remportera point le prix de la course aux jeux Olympiques en apprenant à jouer de la flûte. Il ajoute ensuite que le moyen le plus propre pour ac-

quérir l'amour de Dieu est de marcher continuellement en sa présence, et dit : Il faut, si nous désirons aimer Dieu réellement, que nous sachions que ce trésor se gagne par le changement de la vie passée et par l'oubli des créatures, pour nous en aller comme dans un autre monde, où, retirant nos esprits du souvenir de toutes les choses basses et inutiles, nous les tenions inviolablement arrêtés dans celles de Dieu et ne souffrions point qu'ils perdent jamais sa mémoire, mais qu'ils la portent partout et la conservent comme un caractère si profondément gravé que rien ne puisse l'effacer ; par ce moyen l'âme arrivera au vrai amour. Et le Docteur séraphique, saint Bonaventure, parlant de la perfection (Process. 7 relig., c. 15), dit : La plus haute perfection et la plus excellente où l'homme puisse atteindre en cette vie est d'être si étroitement uni à Dieu, que l'âme, recueillie en lui avec toutes ses puissances, devienne un même esprit avec lui, que sa mémoire ne se souvienne que de lui, son entendement ne pense qu'à lui et sa volonté n'ait d'amour que pour lui. Car quand ces trois facultés, ou quelqu'une d'elles ne porte point en elle la divinité empreinte, elle n'est point déiforme : « Forma enim animæ Deus « est, cui debet imprimi sicut sigillo signatum : Car « Dieu est la forme de l'âme, sur laquelle il doit être « empreint comme le cachet sur la cire, pour lui im- « primer les traits et les marques de ses perfections. » Or, c'est ce que fait l'exercice de la présence divine. C'est pourquoi quand Dieu voulut élever le patriarche Abraham au plus haut point de la vertu, et le proposer aux hommes comme un modèle de sainteté, il lui dit seulement : « Ambula coram me, et esto perfectus « (Genes., 17, 1) : Marche devant moi, ne perds point « le souvenir de ma présence, et tu seras parfait. »

SECTION II

EN QUOI CONSISTE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

I. L'exercice de la présence de Dieu consiste dans les opérations de l'entendement et de la volonté. — II. Dieu est partout. — III. Par essence. — IV. Par présence. — V. Par puissance.

Après avoir vu l'excellence et l'utilité de ce saint exercice, il faut examiner en quoi il consiste.

I. Nous disons qu'il consiste dans les opérations de l'entendement et de la volonté : de l'entendement qui doit porter nos pensées à Dieu et nous le faire fixement regarder comme présent devant nous, derrière nous, à droite et à gauche, en nous et partout ; de la volonté, car il ne suffit pas que le seul intellect agisse et considère Dieu présent ; il faut de plus que la volonté s'élève et s'unisse à lui par ses actes propres d'amour, d'espérance, de respect, d'adoration, d'abaissement, de glorification , de remercîments et autres. Mais , pour mieux comprendre ceci et tout ce sujet , il nous faut examiner avec les théologiens comment Dieu est partout.

II. Premièrement , c'est une vérité très-certaine, dont notre foi ne nous permet point de douter, que Dieu est un esprit infiniment immense, qui remplit tout l'univers, sans qu'il y ait aucun lieu si secret ni coin si caché, soit dans les abîmes des eaux, soit dans l'épaisseur des forêts, soit sur les sommets des montagnes, soit dans les déserts les plus inhabités, où il ne se trouve : « Si occultabitur vir in absconditis, et ego « non videbo eum dicit Dominus? numquid non cœ- « lum et terram ego impleo ? dit-il par Jérémie (23,24) : « L'homme pense-t-il se dérober à mes yeux, quand il « se couvrirait de ténèbres et se retirerait dans les ca- « vernes ? ne sait-il pas que je remplis le ciel et la « terre, et que je suis partout ? » Saint Augustin le dit

élégamment par ces paroles : « Constituebam in cons-
« pectu spiritûs mei universam creaturam, et feci unam
« massam grandem, distinctam generibus, sanè fini-
« tam : te autem Domine, ex omni parte ambientem
« eam, et penetrantem, sed usquequaque infinitum,
« tanquam si mare esset ubique et undique per im-
« mensa spatia, infinitum solum mare, et haberet
« intra se spongiam quamlibet magnam sed finitam,
« tamen plena esset spongia illa ex omni parte sua
« immenso mari : sic creaturam tuam finitam te infi-
« nito plenam putabam, et dicebam : Ecce Deus, et ecce
« quæ creavit Deus, et ecce quomodo ambit et implet ea
« (lib. 7 Confess., c. 5) : Je considérais des yeux de l'esprit
« toutes les créatures, et j'en faisais une masse extrê-
« mement grande, composée de plusieurs genres et
« de plusieurs espèces, mais pourtant finie : et vous,
« mon Seigneur, qui dans votre infinité veniez à em-
« brasser de tous côtés et à pénétrer en tout sens cette
« masse, comme si j'eusse vu une mer immense, sans
« fond ni rive, et une éponge au milieu imbibée et toute
« remplie de ses eaux ; ainsi je concevais vos créa-
« tures bornées dans l'immensité de votre essence, et je
« disais : Voilà Dieu et les choses qu'il a faites, et voilà
« comment il les entoure et les remplit. » — « Immen-
« sitas, dit encore très-bien saint Isidore, divinæ magni-
« tudinis ita est, ut intelligamus Deum intra omnia, sed
« non inclusum ; extra omnia, sed non exclusum : et ideò
« interiorem, ut omnia contineat ; ideò exteriorem, ut
« incircumscrispta magnitudinis suæ majestate omnia
« concludat (lib. 1 de Summo bono, cap. 2) : Dieu est
« immense, mais de telle façon que nous devons le
« concevoir dans toutes les choses sans y être renfermé,
« et tellement hors de toutes les choses qu'il n'en est
« point exclu ; ainsi qu'il est dans elles pour les tenir
« en état et les conserver, et hors d'elles pour les ren-
« fermer et les contenir en lui et dans le sein infini de

« sa majesté. » Or, Dieu est ainsi premièrement par l'immensité de sa nature, qui sans l'étendre le met partout : ensuite, comme saint Isidore vient de l'insinuer, par la nécessité de toutes les choses créées, qui pour se soutenir et ne point retomber dans le néant ont continuellement besoin de la présence actuelle et intime de Dieu, comme le corps de celle de l'âme pour subsister et pour vivre.

III. Secondement, Dieu est en tout lieu et en toutes les choses créées, par essence ; c'est-à-dire que, vraiment et réellement, il y est en sa nature et tout entier, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; il y est avec toutes ses perfections infinies, avec sa bonté, sa beauté, sa sagesse, sa puissance, ses richesses, sa sainteté, sa majesté, sa miséricorde, sa justice et les autres. Il y est avec toutes ses opérations, que l'on appelle, « ad intra, » comme sont : engendrer son Fils, produire le Saint-Esprit, s'aimer, se glorifier, se réjouir. Pour cette cause, les anciens philosophes l'ont appelé l'âme du monde ; parce que, comme l'âme est dans tout le corps et dans chacune de ses parties, ainsi Dieu est essentiellemnt en tout et en chaque partie de l'univers.

IV. En troisième lieu, Dieu est en toutes choses par présence, c'est-à-dire, connaissant tout, non comme l'homme qui dort et qui est dans son lit, où il est bien par essence, mais non par présence, dans le sens rigoureux du mot, puisqu'il ne sait où il est ni ce qui se fait dans la chambre. Saint Denis dit, d'après cette signification (cap. 3 de Div. nom.): La Divinité est présente à tous les hommes, mais tous les hommes ne sont pas présents à elle, vu que selon l'essence nous lui sommes toujours et partout inséparablement unis, mais non selon la pensée, comme Dieu l'est à nous. Et nous disons ordinairement d'un homme qui extravague et qui ne prend pas garde à ce qu'il dit, qu'il n'est pas présent à lui-même. Par cette présence de

Dieu en tout lieu, il voit très-parfaitement tout ce qui s'y passe, sans que rien puisse lui être cachée : « In « omni loco oculi Domini contemplantur bonos et « malos, nous dit le Sage (Prov., 15, 3) : Les yeux du « Seigneur regardent les bons et les mauvais en tout « lieu. » Et saint Augustin : « Procedis? videris; in- « tras? videris; lucerna extincta est? videt te; lucerna « ardet? videt te; cubile ingrederis? videt te; in corde « versaris? videt te (Serm. 46 de Verb. Dom.) : Sors-tu « de ton logis? tu es aperçu; y entres-tu? tu es aperçu; « la lampe est-elle éteinte ou est-elle allumée? il te voit; « te caches-tu dans ton lit, et si, tu veux, dans le fond « de ton cœur? il te voit. » Et comment ne t'y verrait-il pas, puisqu'il « est tout voyant, panepiscopus, » comme l'ont élégamment appelé les sibylles; et bien plus, il est, comme dit le même saint Augustin : « To- « tus oculus, quia omnia videt (Epist. 111) : Tout œil, « parce qu'il voit tout; » tout oreille, ajoute saint Cyrille de Jérusalem, parce qu'il entend tout; et tout esprit, parce qu'il n'y a rien qu'il ne connaisse. C'est pourquoi les Egyptiens, ainsi que remarque Clément d'Alexandrie (Strom. 5), consacraient à Dieu dans leurs temples des yeux et des oreilles faits de quelque précieuse matière, comme voulant dire : Considérez ce que vous dites et ce que vous faites, parce que Dieu regarde et écoute tout.

C'est une grande erreur de penser nous soustraire à ses yeux et de chercher la solitude ou les ténèbres pour couvrir nos crimes; il nous voit partout. Le méchant, dit le Sage (Eccl., 23, 26), pour pécher avec plus d'assurance, va se cacher, et dit : « Tenebræ circum- « dant me, et parietes cooperiunt me, et nemo cir- « cumspicit me : Je suis dans l'obscurité et entre « quatre murailles, personne ne saurait me voir. » — « Et non intelligit quoniam omnia videt oculus illius, « quoniam oculi Domini multò plus lucidiores sunt super

« solem; » et comme traduit Vatable : » Luce solis infi-
« nitis partibus clariores sunt, circumspicientes omnes
« vias hominum, et profundum abyssi, et hominum
« corda intuentes in absconditas partes : Et il ne prend
« pas garde, l'insensé, que les yeux de Dieu, infiniment
« plus pénétrants que la lumière du soleil, découvrent
« tout, considèrent et remarquent toutes les actions
« des hommes, pénètrent jusqu'au fond des abîmes et
« des cœurs, où il n'y a pensée ni affection, si cachées
« qu'elles soient dans les plus petits replis, qu'il ne
« voie à nu. » Le pieux et docte Thomas Cantipratensis rapporte à ce propos un fait remarquable d'un homme (in Vita sanct. Ludgard., l. 2, c. 20) qui, ayant secrètement commis un grand péché, n'osait le confesser. Notre-Seigneur ayant pitié de lui, à cause de bonne vie passée, lui apparut sous la figure d'un pèlerin, et le pria, pour lui faire obtenir le pardon du péché qui lui chargeait le plus la conscience, de lui laver la tête ; cet homme le fait volontiers ; mais comme il lui touchait la tête, il découvrit au sommet un œil très-vif. Extrêmement étonné, il s'écrie : O Dieu! quel prodige! un homme qui a un œil au sommet de le tête! « Hic oculus, repart le pèlerin, te in abscon-
« dito peccantem vidit, quem nulla possunt secreta
« latere : C'est cet œil qui t'a vu pécher en secret, et
« à qui rien ne peut être caché. »

V. Enfin, Dieu est en toutes choses par puissance, c'est-à-dire qu'il ne regarde pas seulement ce qui s'y fait, mais que de plus il leur donne l'être et la force d'agir, et concourt avec elles à toutes leurs actions. Dieu, dit saint Denis (cap. 8 de Div. nom.), est qualifié par les théologiens du titre de puissance, parce qu'il a en soi par anticipation et par suréminence toutes sortes de puissances, qu'il donne aux créatures celles dont elles sont pourvues, et qu'il produit toutes choses : « In ipso vivimus, movemur et sumus, prê-

« cha saint Paul devant l'Aréopage (Act., 17, 18) : Nous « vivons, explique saint Thomas (1 p., q. 18, a. 4, ad 1), « nous agissons et nous sommes par lui et par le moyen « qu'il nous en donne : » notre être, notre vie et nos actions ont leur première source dans la Divinité. En ce sens, les saintes Lettres nous enseignent en divers lieux que Dieu fait tout en nous, et que sans lui nous ne pouvons rien (Is., 26, 12; 1 Cor., 12, 6, etc.). Et saint Augustin (Epist. 111), après avoir dit que Dieu est tout œil, parce qu'il connaît tout, ajoute : « Totus « manus, quià omnia operatur : Il est tout main, parce « qu'il fait tout. »

SECTION III

TROIS MANIÈRES DE PRATIQUER L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

I. Se représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ. — II. Se représenter l'essence divine. — III. Regarder et goûter Dieu dans les créatures.

I. La première est de nous figurer Notre-Seigneur Jésus-Christ près de nous, qui regarde attentivement tout ce que nous faisons ; il faudra se le représenter tantôt dans un mystère et tantôt dans un autre, selon que l'Eglise les considère, ou selon son inclination, ou selon ses divers besoins : parfois dans la crèche, et dans la pauvreté et l'humilité de sa naissance, d'autres fois dans sa circoncision, répandant de si bonne heure son sang pour notre salut, ou se présentant et s'offrant au temple à Dieu son Père, ou s'enfuyant en Egypte pour éviter la rage d'Hérode, ou vivant avec mille incommodités parmi ces idolâtres, ou au milieu des docteurs, les éclairant des rayons de sa divine sagesse, ou vivant en son petit particulier avec la sainte Vierge et saint Joseph, et leur obéissant exactement en tout, ou sciant du bois, ou faisant les autres fonctions du charpentier

sous la direction de saint Joseph, ou retiré au désert hors de la compagnie de tous les hommes, et passant les jours et les nuits en prières ; mais principalement il faudra le contempler dans les douleurs, les humiliations et les opprobres de sa passion et de sa mort, parce que cette représentation sera plus forte pour nous empêcher de faillir et nous porter aux bonnes œuvres; c'est aussi dans cet état que Notre-Seigneur se fait le plus ordinairement voir et sentir aux âmes, quand il veut leur inspirer la haine du péché et l'amour de la vertu, comme il fit à sainte Catherine de Gênes (cap. 2 Vitæ), à qui il apparut avec sa croix sur ses épaules et son précieux sang découlant de tout son corps en abondance, et encore à d'autres. Or, cette première manière de se figurer la présence de Dieu est bonne, puisque, si elle est employée comme il faut, elle peut procurer beaucoup de biens. Ce n'est pas pourtant la meilleure, parce qu'elle est fondée sur ce qui n'est point, car en effet Notre-Seigneur n'est pas corporellement près de nous; ensuite parce qu'elle est plus sujette aux illusions et au mal de tête. Il faudra donc s'en garder ; en user doucement et efficacement, et en tant que l'on y verra du profit.

II. La seconde manière, plus excellente et établie sur la vérité, est de se représenter l'essence divine remplissant tout l'univers, et la voir en tout lieu, en quelque façon comme l'air que nous savons être répandu partout, sans que pourtant nous le voyions et que nous le concevions sous quelque figure sensible. Après que l'entendement aura saisi la présence divine de la sorte, et qu'il se sera bien affermi sur ce point, il faut qu'il en fasse un grand acte de foi, disant : Je crois fermement, mon Créateur et mon Seigneur, que vous êtes ici présent, que vous me voyez et m'écoutez. Ensuite interrogeant son âme : Crois-tu cette vérité, mon âme? Oui, je la crois, puisque Dieu l'a dite, et je suis prête à

endurer toute sorte de tourments pour la soutenir : après, de cette façon : Non, tu ne la crois point; car si tu l'avais cru et si tu avais sérieusement considéré que l'infinie majesté de Dieu, devant laquelle les anges éblouis de sa gloire se courbent et s'abîment pour l'honorer, était devant toi, te regardant, tu ne te fusses jamais laissé aller à une méchanceté si énorme que de l'offenser.

Après ces actes de l'entendement, il faut faire intervenir ceux de la volonté, tantôt l'un, tantôt l'autre, selon l'inspiration du Saint-Esprit, ou selon sa nécessité; tantôt faisant des actes de respect et de louange, il faudra se composer une bienséance et une grande modestie, tant intérieure qu'extérieure, comme une personne bien apprise qui se trouverait inopinément devant le roi, faisant des adorations dans son cœur, et même parfois avec une légère inclination de tête, comme pour adorer cette souveraine Majesté présente; tantôt faisant de courtes prières selon les incidents, le suppliant de nous aider dans nos adversités, de nous éclairer dans nos ténèbres, de nous échauffer dans nos froideurs, de nous fortifier dans nos faiblesses, de nous conduire dans tout de sa main paternelle, puisqu'il est là présent pour le faire; d'autres fois des actes de crainte, redoutant de faire quelque chose mal à propos, car il est là pour nous redresser et nous punir; puis, et principalement des actes d'amour, ayant devant nous cet objet infiniment aimable : ô mon Dieu, vous me voyez; ah! quand vous verrai-je à découvert comme je suis vu de vous? Vous êtes bien près de moi et dans moi, quand serai-je près de vous et dans vous? Oh! que je suis trop dans moi et trop hors de vous! O beauté que les anges admirent et qu'ils aiment de tout leur cœur, quand vous aimerai-je de toutes les affections du mien! et ainsi d'autres. Or, parce que l'essence divine est partout, il faut nous habituer à

cette pensée qui nous consolera, nous animera et nous procurera de grands avantages : que, comme l'éponge, dont nous a parlé naguère saint Augustin, et mieux encore, le poisson dans la mer, où il vit, se promène, prend sa nourriture, ses ébats, et fait toutes ses opérations, de même nous sommes, nous vivons, nous nous remuons et nous faisons toutes nos œuvres dans Dieu.

III. La troisième manière est de voir et de goûter Dieu dans les créatures. Pour la mieux comprendre, nous disons en premier lieu que, puisque Dieu est essentiellement dans toutes les créatures, nous pouvons l'y regarder et l'y trouver. Pour cela, il faut qu'avec les yeux de l'âme éclairés par la lumière de la foi, nous pénétrions dans la créature, pour le contempler résidant en elle avec la majesté de sa gloire, lui donnant l'être et tout ce qu'elle a, comme dans le saint Sacrement de l'autel, où nous ne nous arrêtons pas à la blancheur, à la forme ni aux autres accidents qui paraissent ; mais passant à travers, nous allons découvrir l'humanité et la divinité de Notre-Seigneur cachées sous ces voiles, où nous l'honorons, nous l'adorons et nous lui rendons nos devoirs. Secondement, nous disons que bien que Dieu soit en toutes les créatures d'une même façon pour ce qui est de son essence, néanmoins il n'y est point pour les mêmes desseins ni pour y opérer les mêmes effets. L'âme humaine est la même substantiellement dans tout le corps qu'elle anime ; elle n'est pas toutefois la même pour les actions, à la tête et aux pieds, aux yeux et à la main ; car elle est dans la tête pour raisonner, dans les pieds pour marcher, aux yeux pour voir et aux mains pour toucher ; de même Dieu est sur la terre pour nous porter, dans l'eau pour nous laver, dans l'air pour nous rafraîchir, au feu pour nous échauffer, au soleil pour nous illuminer, dans la viande pour nous nourrir, dans les

vêtements pour nous couvrir, dans les prédicateurs pour nous enseigner, dans nos supérieurs pour nous conduire, et ainsi dans les autres créatures pour diverses fins, selon lesquelles il faudra l'y envisager et l'y goûter.

Quand donc nous verrons une créature puissante et forte, nous nous représenterons aussitôt Dieu présent en elle, en tant qu'il est tout-puissant, et lui donnant toute cette force qu'elle possède ; quand nous en verrons une belle, nous nous remettrons aussitôt devant les yeux et la beauté souveraine de Dieu, qui, par la présence intime qu'il a dans elle, lui communique un trait de sa divine beauté. Si nous traitons avec un homme vertueux et saint, nous irons jusqu'à Dieu présent en lui, et qui, saint et auteur de toute sainteté, donne à cet homme la sainteté qu'il a. Si nous lisons un bon livre ou si nous entendons un homme savant, nous nous imaginerons Dieu demeurant en eux, comme la sagesse même et la source de toutes les sciences dont il nous fait entrevoir par leur moyen un petit rayon. Ainsi par tous les secours et tous les contentements que les créatures nous peuvent donner, soit par le goût dans les viandes, soit par la vue dans les couleurs, l'ouïe dans la musique, l'odorat dans les parfums, et par tous les autres justes plaisirs du corps comme aussi de l'âme par la connaissance de toutes les vérités, la douce conversation des amis et autres, nous irons droit à Dieu, et nous nous souviendrons qu'il est là présent en toutes ces créatures, où il nous cause ces délectations, en tant qu'il est notre joie et notre béatitude, faisant couler en nous, par ces canaux, ces gouttelettes et ces petits filets de plaisirs, pour nous faire soupirer après la jouissance de la fontaine entière, qui est lui-même.

Or, voici l'ordre que nous devons suivre : premièrement, concevoir et regarder Dieu en chaque chose

et selon les desseins pour lesquels il y est; secondement, faire un grand acte de foi sur cette vérité, et qu'il donne à cette créature, bonne, belle, sage, forte, parfaite, toute la bonté, la beauté, la sagesse, la force et toute la perfection qu'elle a. Ensuite nous devons l'honorer et le révérer dans la créature; puis, le goûter dans la pureté avec laquelle il y est; enfin, produire envers lui divers actes de vertu, comme d'admiration et de louange de cette perfection infinie qu'il possède, et dont celle de la créature n'est qu'un petit extrait et une ombre légère, comme d'amour, de remercîments et de bénédictions de ce qu'il nous accorde tant de biens dans ses ouvrages.

Cette façon d'exercer la présence de Dieu est très-noble et de très-grand profit; car par elle non-seulement les créatures ne nous nuiront point avec leur beauté, leurs richesses et tous leurs attraits, comme il n'arrive que trop souvent, ne servant pour la plupart aux hommes que, comme dit le Sage (Sap. 14, 11), d'occasions d'offenser Dieu et de piéges pour les perdre ; au contraire, elles nous aideront merveilleusement à faire notre salut, et nous tiendront lieu de degrés, et comme d'une échelle de Jacob, pour monter par elles, avec une innocence angélique, à Dieu qui est au-dessus. Certainement, c'est ainsi que nous devons en user, attendu que c'est la fin pour laquelle Dieu les a faites et pour laquelle il nous les donne : « Disce, « dit saint Augustin, amare in creatura creatorem, et « in factura factorem ; ne teneat te quod ab illo factum « est, et amittas eum à quo et ipse factus es (in Ps. 39) : « Apprends à aimer le Créateur dans sa créature, et « l'ouvrier dans son ouvrage; que ce qu'il a fait ne « t'arrête point, mais va jusqu'à lui, de peur de perdre « celui par qui tu as été fait toi-même. » C'est avec ces yeux que les saints regardent les créatures ; c'est avec ces mains qu'ils les touchent et avec cet esprit qu'ils

s'en servent. Saint Bonaventure raconte que saint François tressaillait de joie dans la considération de toutes les œuvres de Dieu, et qu'il le contemplait dans chacune d'elles comme dans un miroir bien clair et bien poli : « Contuebatur in pulchris pulcherrimum, « et per impressa rebus vestigia prosequebatur ubique « dilectum, de omnibus sibi scalam faciens, per quam « conscenderet ad apprehendendum eum qui est desi- « derabilis totus ; inauditæ namque devotionis affectu « fontalem illam bonitatem in creaturis singulis de- « gustabat (cap. 9 Vitæ S. Franc.) : Il voyait dans les « choses belles celui qui est très-beau, et allait pour- « suivant son bien-aimé par les traces qu'il a impri- « mées de lui dans ses créatures, se faisant de toutes « une échelle pour monter à la connaissance et à l'a- « mour de celui qui est désirable en tout ; et il n'est « pas possible d'expliquer avec quel sentiment de dévo- « tion il savourait en toutes les choses créées comme « en autant de ruisseaux cette bonté première, source « de toutes les autres. » Le Prophète royal, éclairé de la même lumière, disait également de lui : « Delectasti « me, Domine, in factura tua (Ps. 91, 5) : Seigneur, « vous m'avez réjoui dans vos créatures. » Hugues le cardinal remarque sagement qu'il ne dit pas que c'était les créatures qui lui causaient du plaisir, mais Dieu en elles.

SECTION IV

AUTRE MANIÈRE DE PRATIQUER LA PRÉSENCE DE DIEU.

I. Regarder et goûter Dieu en nous. — II. En nous par essence. — III. Avec tous ses attributs. — IV. Comme principe unique de tout ce qui est bon. — V. Y regarder et goûter Notre-Seigneur.

I. Mais la manière la plus sublime et la plus parfaite de s'appliquer à ce saint exercice est de considérer et de goûter Dieu en nous. Sainte Thérèse la recommande

extrêmement en plusieurs lieux de ses écrits, et particulièrement quand elle explique ces paroles de l'Oraison dominicale (au Chemin de la perfect., c. 28 et 29) : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » où entre autres choses elle dit : Ne pensez pas que ce soit un point de petite conséquence de savoir ce que ce ciel signifie, et où votre Père très-sacré doit être cherché. Il importe beaucoup de le connaître comme une des choses qui arrêtent le plus l'esprit, et qui mettent l'âme dans un plus grand recueillement. Saint Augustin dit qu'il le chercha en plusieurs endroits et qu'il le trouva en lui-même. C'est un grand avantage pour une vagabonde, et qui n'a point d'arrêt, de bien entendre cette vérité, et de voir que, pour parler à son Père céleste et se consoler avec lui, elle n'a pas besoin de s'attacher des ailes pour voler au ciel, ni se porter autre part, mais qu'il lui suffit de se recueillir en elle-même et se retirer en son cœur, où elle le trouvera; c'est là le ciel où il demeure. Que celles qui pourront ainsi se renfermer dans ce petit ciel, sans se laisser distraire par les choses sensibles, croient hardiment qu'elles suivent un excellent chemin et qu'elles boiront de l'eau de la fontaine (elle entend le don de la contemplation), parce qu'elles avancent beaucoup en peu de temps et sont comme celui qui va dans un navire bien gréé et qui avec un bon vent arrive en peu de jours au but de son voyage, où ceux qui vont par terre arrivent longtemps après et avec bien plus de peine. Ce qui nous travaille dans nos oraisons et qui nous remplit l'esprit d'une foule de distractions, c'est que nous traitons avec Dieu comme s'il était bien éloigné, et que nous n'entendons point cette vérité qu'il est en nous. Pour ce qui me regarde, je confesse que jamais je n'ai su ce que c'était que prier comme il faut, jusqu'à ce que Notre-Seigneur m'enseignât cette méthode d'oraison, et j'ai toujours trouvé tant de profit à ce

recueillement au dedans de moi, que c'est ce qui m'a fait être si longue à en parler : voilà ce que dit sainte Thérèse.

II. Or, pour en venir à la pratique, il faut que nous sachions que Dieu est en nous comme en toutes les autres choses, par essence, par présence et par puissance, avec toute sa divinité, avec tous ses attributs et avec toutes ses opérations essentielles. De plus, qu'il y est d'une façon spéciale comme dans son image, son chef-d'œuvre et son temple, où il veut être connu, visité, adoré et aimé ; qu'il nous y conserve dans la possession de l'être qu'il nous a donné, nous protégeant, nous consolant, nous punissant, nous encourageant, et exerçant envers nous tous les offices et nous donnant tous les secours nécessaires pour nous conduire à notre béatitude. Suivant cela, nous devons nous retirer en nous-mêmes, dans le cabinet de notre cœur, et de là, d'un œil ferme et tranquille, regarder comment l'essence divine est en tout notre corps et en toute notre âme, et nous remplit entièrement d'elle ; voir comment le Père s'y contemple lui-même et par cette invariable contemplation y engendre incessamment son Fils ; et le Père et le Fils, par un effort mutuel de leur volonté, y produisent continuellement le Saint-Esprit et ce lien d'amour substantiel et personnel qui les tient intimement unis ; comment en nous Dieu admire ses beautés, comment il s'estime, il se loue, il se bénit et se rend une gloire infinie. Comme résultat de cette vue, il faut former un grand acte de foi de ces vérités, et puis produire, en présence de la divinité que nous contemplons en nous, les actes nobles et héroïques des vertus, un singulier respect, une profonde humilité intérieure et extérieure, un anéantissement de nous, les admirations, les adorations, les bénédictions, les louanges, les glorifications avec une incomparable joie de posséder Dieu en nous, et de telle sorte

qu'aucune créature ne saurait nous le ravir. A dire vrai, que pouvons-nous chercher, désirer, priser et aimer hors de nous, ayant Dieu au dedans de nous?

III. Après l'essence de Dieu, il faut considérer comment tous ses attributs sont avec toute leur gloire pareillement en nous : la majesté, la grandeur, la bonté, la beauté, la sagesse, la puissance, les richesses, la miséricorde, la justice, la béatitude et les autres, que nous devrons honorer et adorer en nous. On le fait par un acte de foi véritable, faisant un très-grand cas de chacun d'eux, le choisissant pour l'objet de notre amour et de tous nos services, nous fondant en louanges, le demandant ardemment à Dieu de la façon dont nous en sommes capables, et faisant tout notre possible pour l'attirer sur nous. Car plus nous imiterons naïvement et entièrement une perfection divine, plus nous témoignerons en avoir d'estime, et plus d'honneur nous lui rendrons : mais en outre, il est à noter que comme les perfections divines sont différentes, non en elles, puisqu'elles ne sont toutes qu'une très-simple et indivisible essence, mais selon leurs effets et selon nos pensées, chacune aussi a les actes propres de certaines vertus qui lui correspondent, et son culte particulier qu'elle demande de nous et que nous devons lui rendre.

Ainsi, quand nous concevrons en nous la Majesté divine, après l'acte de foi que très-certainement elle y est, par lequel on commencera toujours, et qui sera commun pour toutes les autres perfections, il faudra pour lui rendre ses propres hommages s'abaisser devant elle avec le plus grand respect et la plus profonde révérence qui nous seront possibles, nous abîmant devant cette infinie grandeur, devant laquelle les plus puissants et les plus glorieux monarques ne sont que des atomes. Hélas ! si les plus hauts séraphins et chérubins tremblent devant elle, que devra faire

l'homme qui n'est que poudre et cendre ? et si les princes se tiennent comme ils doivent, avec une extraordinaire circonspection et un très-grand respect, en la présence du roi, en quel état et en quelle posture devra s'y tenir un pauvre villageois? Après, doivent suivre les admirations, les estimes, les louanges, les adorations et actes semblables. Si nous regardons en nous la bonté et la beauté divines, il faudra produire envers elle tous les actes d'amour, de complaisance, de bienveillance, d'appréciation, du choix, d'intention, d'aspiration, de glorification, de détachement et de mépris de toutes les autres beautés. A vrai dire, cette beauté souveraine navre puissamment les cœurs de tous ceux qui aiment Dieu, et tient la plaie qu'elle fait toujours fraîche, puisqu'elle leur est inséparablement unie. Et quelle joie inexplicable possèdent-ils, sachant qu'ils ont toujours présent l'unique objet de leur amour? Si nous contemplons la vérité et la sagesse, nous devrons former des actes héroïques de foi de tous les mystères qu'elle nous a révélés, et en prendre quelques-uns en particulier, comme les plus difficiles et les plus élevés au-dessus de nos sens et de notre esprit, la consulter cette vérité dans nos doutes et nous abandonner à sa conduite. Si c'est la puissance, espérons en elle, produisant les actes d'une confiance inébranlable. Jetons-nous les yeux sur ses richesses? Nous les lui demanderons et nous ferons peu de cas de celles de la terre. Sur sa miséricorde. Nous aurons recours à elle dans toutes nos misères du corps et de l'esprit. Sur sa justice? Nous la craindrons et nous aurons peur de rien faire qui puisse l'irriter. Sur sa béatitude ? Nous nous consolerons et nous reposerons en elle ici-bas, attendant que nous en jouissions là-haut au ciel ; et ainsi des autres, auxquelles chacun rendra l'honneur spécial qu'il pourra juger lui être dû.

IV. Nous pouvons considérer Dieu en nous d'une autre façon fort noble. Pour l'entendre, il faut remarquer que toujours, tant pour la nature que pour la grâce, se trouvent en nous l'être et le néant, la connaissance et l'ignorance, la puissance et l'impuissance, la bonté et la malice ; car nous avons notre être particulier, et tout ensemble nous sommes privés d'un million d'autres êtres ; nous avons connaissance de quelques choses, et nous en ignorons sans comparaison davantage ; nous en pouvons faire quelques-unes, et beaucoup plus sont hors de notre pouvoir ; et il n'est homme qui n'ait quelque degré de bonté morale et qui aussi ne soit souillé de péché. Ainsi nous sommes faits comme une image double, qui d'un côté représente une créature belle et richement parée, et de l'autre une laide et chétive. Nous considérant donc selon ces deux visages si différents, nous devons pour le premier regarder Dieu présent en nous comme principe unique de tout l'être, de toutes les connaissances, de tous les pouvoirs et de toutes les bontés que nous avons ; puis faire un profond acte de foi, que c'est de lui que nous tenons tous ces biens, ensuite lui en faire très-humblement hommage, l'en remercier affectueusement, l'en aimer ardemment, le lui rapporter comme à la vraie cause de toute la gloire qui en proviendra, et l'assurer de notre éternel service ; puis, pour le second, il nous faut envisager Dieu en nous comme infiniment capable de remplir nos néants de nouveaux êtres, d'instruire nos ignorances, de fortifier nos infirmités, de sanctifier nos péchés et d'apporter un remède général à toutes nos misères. Il faudra le lui demander et l'espérer de sa bonté.

V. En quatrième lieu, nous pouvons concevoir présent en nous Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui y est toujours réellement selon sa divinité, et corporelle-

ment quand nous l'avons reçu au saint Sacrement de l'autel, et après le Sacrement encore, d'une certaine façon, ce qui lui a fait dire : « Qui manducat meam « carnem, et bibit meum sanguinem in me manet, et « ego in illo (Joann., 6, 57) : Celui qui mange ma « chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je « demeure en lui. » Les interprètes remarquent qu'en tout ce chapitre sixième de saint Jean, d'où ces paroles sont tirées, et où il parle au long de ce mystère, Notre-Seigneur prend plaisir de se servir du verbe *maneo*, qui signifie, non une demeure courte et passagère, mais longue et arrêtée, pour montrer que bien qu'effectivement depuis que les espèces sont digérées, sa sainte humanité ne soit plus en nous, néanmoins il y réside et s'y tient d'une manière plus excellente et plus particulière qu'à l'ordinaire, savoir, par une affection plus grande et une grâce plus abondante. Bien plus, il est en nous comme le chef mystique dans ses membres qu'il vivifie, qu'il remue et gouverne.

D'après cela, nous regarderons Notre-Seigneur présent en nous, y opérant tout, excepté le péché auquel il n'a aucune part, pensant en nous, aimant en nous, imaginant, désirant, voyant, marchant, parlant et faisant tout : « An experimentum quæritis ejus, qui in « me loquitur, Christus ? disait saint Paul (2 Cor., « 13, 3) : Voulez-vous expérimenter le pouvoir que m'a « donné Jésus-Christ qui parle en moi? » Ainsi nous dirons en proportion de nous à son égard, ce qu'il disait lui-même de lui à l'égard de son Père : « Ego « in Patre, et Pater in me est, Pater autem in me « manens ipse facit opera; Pater meus usque modo « operatur, et ego operor non possum ego à meipso « facere quicquam (Joann., c, 14, 10, et 5, 17, et 30) : « Jésus-Christ est en moi, et moi en lui ; il travaille « sans cesse, et moi concurremment avec lui ; mais c'est

« lui qui demeurant en moi fait les œuvres, car de « moi je ne saurais rien faire. » De plus, nous devons le contempler nous conduisant en qualité de chef, comme un des membres de son corps mystique, faisant couler en nous ses influences divines par l'application de ses mérites, purifiant et sanctifiant tout ce qui y est, le corps et l'âme, l'essence, les facultés et les actions tant intérieures qu'extérieures, et puis offrant le tout, comme autant de conquêtes de ses travaux et des fruits de sa mort, à Dieu son Père. Nous pouvons le considérer encore en nous comme père, frère, époux, médecin, docteur, protecteur, etc., exerçant envers nous, avec un soin et un amour incomparables, les fonctions correspondant à ces titres.

SECTION V

QUELQUES RAISONS POUR NOUS FAIRE AIMER L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

I. Le soin de notre perfection. — II. La gratitude. — III. Les exemples des saints. — Dans la loi de nature. — Dans la loi écrite. — Dans la loi de grâce.

Voilà à peu près l'ordre que nous devons suivre dans la pratique de ce divin exercice : il ne reste maintenant qu'à l'exécuter ; et pour nous en faire prendre la résolution et nous donner du courage, les raisons qui suivent, avec ce que nous avons dit, pourront beaucoup nous servir.

I. La première est le soin de notre perfection, à laquelle cet exercice nous conduit ; car comme la perfection et la béatitude de l'autre vie consistent dans la claire vision de Dieu, de laquelle émanent le souverain amour, l'estime incomparable, le parfait respect et tous les autres devoirs que les bienheureux rendent à cette Majesté infinie ; de même le bonheur et l'ex-

cellence de cette vie consistent dans la vision de Dieu non pas réelle (cette vision n'est que pour le ciel), mais par la foi, le regardant présent partout, en nous et hors de nous. De cette considération s'élèveront vers lui l'amour, la révérence, la modestie, la confiance et les autres vertus. C'est là que doit viser l'homme qui veut atteindre assurément à la perfection : tenir toujours ses yeux attachés sur ce divin objet, sans les en détourner, s'il peut, pour quoi que ce soit : « Ut « imaginem futuræ beatitudinis, disait l'abbé Isaac « dans Cassien, in hoc corpore possidere mereatur; et « quodammodo arrham cœlestis illius conversationis « et gloriæ incipiat in hoc vasculo degustare (Col. 10, « cap. 10) : Afin de posséder en cette vie mortelle « quelque représentation et quelque image de la « béatitude immortelle, et goûter en quelque façon, « dans le frêle vaisseau de son corps, un avant-goût « des joies et de la gloire dont le comblera la conver- « sation qu'il aura avec Dieu dans l'éternité. » Saint Denis nous apprend en plusieurs endroits de ses divins écrits (cap. 4 de Div. nom.) que Dieu, ayant produit toutes les choses comme premier principe, les attire à lui comme fin dernière, pour leur donner toute la perfection dont elles sont capables, et que celles qui sont douées de raison vont à lui par connaissance, les sensitives par sentiment, les végétaux par un mouvement naturel qui leur fait rechercher la vie, et les choses inanimées, qui ont l'être simplement, par une disposition propre à recevoir la seule participation de l'être. Or, les créatures dépourvues de raison sont rendues parfaites dans la mesure qu'elles le peuvent être, premièrement, par la présence de Dieu en elles, qui leur communique sa bonté, sa beauté, sa force et ses autres excellences, et en fait autant de tableaux restreints et de petits portraits de ses perfections ; ensuite, comme Dieu est et opère en elles, il les trouve

pleinement obéissantes à ses volontés et les emploie sans aucune résistance à tout ce qui lui plaît. Les raisonnables, comme l'homme, sont perfectionnées par la première manière, et principalement par la pratique de la seconde et par l'union avec Dieu, au moyen des actes purs et parfaits de leur entendement et de leur volonté, le regardant incessamment présent, et par ce regard se joignant à lui par amour et par toutes les affections qu'une âme touchée peut produire.

C'est ainsi que l'on commence à mener sur la terre la vie du ciel, et dans des corps humains imiter les exercices des anges, qui, en quelque lieu qu'ils soient, et à quelque emploi que le service de Dieu les applique, « semper vident faciem Patris (Matth., 18, 10), con- « templent toujours la face du Père. » C'est par là que l'on acquiert une excellente pureté de corps et d'esprit. Comme l'odeur du storax chasse les serpents, la mémoire de la présence de Dieu éloigne de nous les péchés, et nous met en assurance contre les attaques du démon, qui n'a point, à beaucoup près, le même pouvoir sur les hommes occupés de cette sainte pensée que sur ceux qui la négligent (Arist., 4 de Hist. animal., c. 8 ; Plin., lib. 10, c. 70) ; ni plus ni moins qu'un courtisan, ainsi que le disait fort à propos un des anciens Pères (in Vitis Patrum), tant qu'il se tient au côté de son roi, est à couvert de tous les périls et n'a pas à craindre que ses ennemis aillent l'y attaquer. C'est par là que notre entendement s'ennoblit et se rend généreux. Quel exercice plus noble, en effet, et quel entretien plus sublime peut-il y avoir que de penser à Dieu? Il méprisera aisément les choses créées les plus belles et les plus ravissantes, qui assujettissent tous les jours tant d'hommes et les mettent dans les fers, en voyant qu'auprès de Dieu ce ne sont que des laideurs. C'est par là que notre cœur possède un royaume de paix et goûte des torrents de joie, parce que, si le

seul souvenir du médecin soulage le malade, si celui d'un ami ou d'un époux apporte du contentement à un ami et à une chaste épouse, et si celui du roi Josias, disent les saintes Lettres, « in compositionem odoris « facta, opus pigmentarii, in omni ore quasi mel in- « culcabitur, et ut musica in convivio vini (Eccl., 49, 1), « était comme une excellente pâte de parfums très-odo- « riférants, qui réjouit l'esprit et conforte le cerveau de « celui qui la porte, comme du miel très-doux dans la « bouche, et ainsi qu'une musique mélodieuse à « l'oreille pendant un festin, » que ne sera point le souvenir de Dieu à l'âme bien disposée? « Memoriale « ejus sicut vinum Libani, dit Osée (cap. 14, 8) : Sa « mémoire est agréable comme le vin du mont Liban, » qui, en couleur, en odeur et en saveur, égalait ou même surpassait tous les autres, et qui de plus avait une vertu médicinale (Asaph. medicus apud r. David., et à Lapide ib.). Aussi David dit de lui-même : « Memor « fui Dei, et delectutus sum (Ps. 75, 4) : Je me suis « souvenu de Dieu, et aussitôt j'ai senti mon esprit « s'ouvrir et s'épanouir de joie. » La consolation est bien près de toi, dit sur ces paroles saint Grégoire de Nazianze (Orat. 17), le miel est dans ta bouche, et la joie dans ton cœur, si tu veux; souviens-toi de Dieu, et tu éprouveras tout cela. Oh ! que cette médecine est facile! oh ! que cette façon de guérir est prompte et que ce bienfait est grand ! Qu'y a-t-il de plus aisé que de former un souvenir ?

II. La seconde raison doit venir de la gratitude et de la reconnaissance à laquelle tout homme bien né est extrêmement sensible : « Non obliviscaris amici tui in « animo tuo (Eccl., 37, 6) : N'oublie jamais ton ami. » Si nous sommes obligés de ne point oublier une personne qui a quelque bonne volonté pour nous, quelle obligation avons-nous de nous souvenir de Dieu notre souverain bienfaiteur, et qui, avec un amour infini,

nous a fait et nous fait incessamment tant de biens? C'est pourquoi saint Bernard nous avertit avec une grande raison : « Sicut nullum est momentum in quo « non utamur vel fruamur Dei pietate et misericordiâ, « sic nullum debet esse momentum in quo eum præ- « sentem non habeamus in memoria (De interiori « domo, c. 9) : Comme il ne se passe aucun moment « sans que Dieu nous fasse sentir les effets de sa « miséricorde, il ne doit aussi y en avoir aucun sans « que nous nous souvenions de lui et lui ren- « dions au moins par la pensée le témoignage de notre « reconnaissance. » En vérité, si nous faisons autrement, nous sommes bien ingrats; car si nous savions qu'un prince, porté par une inclination particulière vers nous, pensât toujours à nous, sans nous donner autre chose, nous ne pourrions nous empêcher, si nous avions tant soit peu de bon naturel, de penser également à lui. Nous sommes assurés que le Dieu de majesté infinie et le Roi des rois a pensé à nous de toute éternité, et y pense encore sans cesse, avec autant d'attention que si nous étions le seul objet de son esprit, et avec un amour si grand que le Prophète royal s'écrie : « Cogitationibus tuis non est qui similis sit « tibi, » ce que saint Jérôme et d'autres traduisent : « Cogitationes tuas pro nobis non licet exponere; » comme voulant dire : Le père et la mère ont beaucoup de pensées pour leur fils unique, le mari pour sa femme, et l'ami pour son ami, mais celles que vous avez pour nous sont incomparables en soin et en affection : elles surpassent tout ce qu'on en peut dire. N'est-ce donc pas se rendre ingrats jusqu'au dernier point, qu'étant éternellement présents à son souvenir, nous le mettions lâchement en oubli?

III. La troisième raison sont les exemples des saints, qui en tout temps ont apporté un soin extrême à la pratique de ce divin exercice. Les saints patriarches,

qui ont fleuri dans la loi de nature, faisaient toutes leurs actions dans la vue de la présence de Dieu. Aussi il est dit d'eux, comme d'Enoch et de Noé : « Ambu- « lavit cum Deo (Gen. 5, 22) : Il a marché avec Dieu ; » c'est-à-dire dans la pensée que Dieu était près d'eux et qu'il les voyait. Nous ne pouvons douter qu'Abraham, après que Dieu lui eût prescrit ce moyen de perfection, ne s'en soit servi avec soin, puisqu'il est arrivé à un si haut degré de sainteté. Et l'historien Josèphe rapporte que le juste Abel passa de même sa vie innocente, se représentant dans toutes ses œuvres la divine Majesté présente. Dans la loi écrite, saint Paul dit de Moïse qui la publia : « Invisibilem tanquam videns « sustinuit (Heb., 11, 27) : Il agissait avec l'invisible « comme s'il l'eût vu de ses yeux, » si grande et si forte était la foi qu'il avait de sa présence. David parlant de lui : « Providebam Dominum in conspectu « meo semper (Psal. 15, 8), » et selon que porte le texte hébreux avec beaucoup plus de force : « Pono « Dominum è regione mei semper; » comme s'il disait : « En quelque temps, en quelque lieu et en quelque « affaire que je me trouve, je mets Dieu devant moi; » de sorte que comme celui qui serait environné de miroirs, de quelque côté qu'il tournât la tête, verrait partout nécessairement son image ; ainsi, en quelque part que je regarde et quoi que je fasse, je vois toujours Dieu devant mes yeux. Et la parole que les prophètes avaient habituellement dans la bouche, comme spécialement il se lit d'Elie et d'Elysée, était celle-ci : « Vivit Dominus, in cujus conspectu sto (3 Reg., 17, 1) : « Le Seigneur est vivant, je suis devant lui. »

Maintenant, pour la loi de grâce, il est certain que comme la perfection y a été bien plus fréquente et bien plus éminente, l'exercice de la présence de Dieu y a aussi été beaucoup plus ordinaire, tous les saints et toutes les personnes de grande vertu s'étant toujours

particulièrement étudiés à faire toutes leurs actions dans la pensée actuelle que Dieu les voyait. Quand Dieu changea et attira à lui le B. Henri Suso, de l'ordre de Saint-Dominique, il lui inspira une singulière estime de ce saint exercice, et le poussa à s'y adonner tout à fait ; ce qu'il fit, travaillant continuellement à s'y habituer et à s'y rompre, ce qu'enfin il acquit parfaitement, de sorte qu'en toutes ses œuvres il regardait, et sans peine, Dieu présent, et conversait avec de grands sentiments de tendresse et d'amour avec lui dans le cabinet de son cœur. Cela lui servit extrêmement pour endurer avec patience et soutenir avec courage les afflictions extraordinaires, tant intérieures qu'extérieures, dont il fut accablé, pour faire les pénitences austères et mener la vie pure et sublime qui l'ont rendu un modèle de sainteté. Sainte Mechtilde vit un jour Notre-Seigneur assis sur un trône royal, et sainte Gertrude, sa chère compagne, qui se promenait avec une grande modestie auprès de lui ; de telle façon que quelque part qu'elle allât et se tournât, elle regardait continuellement le visage de Notre-Seigneur. Sainte Mechtilde en fut étonnée. Notre-Seigneur lui dit (lib. 1 S. Gertrud., cap. 12) : La conversation de mon élue est telle que tu la vois ; car elle marche toujours en ma présence, désirant et recherchant incessamment connaître et faire le bon plaisir de mon cœur, et rapportant fidèlement toutes ses œuvres à ma gloire. Une autre fois Notre-Seigneur dit à la même sainte Mechtilde au sujet de la même sainte Gertrude un mot excellent et de grande instruction pour l'exercice de sa présence : Parce que je demeure perpétuellement en Gertrude, il est aussi convenable qu'elle demeure toujours en moi et qu'elle m'ait présent partout, et lorsque la charité ou son office la tirera de l'oraison et de la contemplation pour vaquer au salut du prochain ou aux choses temporelles, qu'elle fasse comme une épouse

délicate qui a son époux présent et qui, devant passer d'une chambre dans l'autre pour quelque affaire, le tient par la main et le conduit avec elle ; ainsi faut-il qu'elle en use quand elle s'emploiera aux choses extérieures, me menant avec elle et ne me quittant point. Sainte Thérèse (Ribera in ejus Vita, lib. 2, cap. 18) était si recueillie en la présence de Dieu, qu'en quelque occupation qu'elle fût, elle ne la perdait presque jamais. Elle avait cette divine présence non comme les autres personnes spirituelles, mais d'une façon sublime, possédant et goûtant au fond de l'âme la présence des trois personnes divines avec une paix ineffable de son esprit et avec un avancement merveilleux dans toutes les vertus. Le saint homme et le grand thaumaturge, le père Joseph Anchetia, religieux de notre compagnie (lib. 2 Vitæ, cap. 4, et lib. 3, cap. 1, et lib. 4, cap. 1), avait tellement à cœur cette pratique et y était parvenu à un si haut point, que son histoire porte qu'il avait un souvenir perpétuel de la présence de Dieu, avec une si grande et si ferme application d'esprit, que rien ne la lui pouvait faire perdre. Il avait coutume de dire que rien ne nous en détournait que notre nonchalance et le peu de soin que nous y apportons. Par ce moyen, ce saint personnage arriva au sommet d'une perfection très-éminente, menant une vie d'ange, à la fleur de son âge, dans le Brésil, au milieu des sauvages, qui vont tout nus et qui fournissent continuellement des occasions violentes d'impudicité, et puisant dans cette pratique une humilité profonde, un mépris généreux de toutes les choses de la terre, une ferme confiance en Dieu, une force extraordinaire en ses paroles, et particulièrement une invariable tranquillité d'esprit et une singulière douceur qui le rendaient agréable à tous et lui donnaient l'entrée dans leurs cœurs pour y produire ensuite de merveilleux effets de salut.

SECTION VI

CONCLUSION DU CHAPITRE.

I. Résolution. — II. Quand devons-nous pratiquer la présence de Dieu ?

I. Suivons ces exemples et ces raisons pour embrasser ce saint exercice, et puisqu'il est d'une si grande importance, entreprenons-le avec affection et avec constance; figurons-nous que Dieu dit à chacun de nous ce qu'il dit jadis à Abraham : « Ambula coram me, et esto perfectus (Genes., 17, 1) : Marche « toujours en ma présence, regarde-moi partout sans « détourner tes yeux ailleurs, si tu as dessein d'être « parfait. » Les gymnosophistes passaient des jours entiers, exposés au chaud et aux intempéries de l'air, à contempler invariablement le soleil, quoique cette contemplation ne les rendît pas meilleurs, et que le soleil avec ses rayons ne fît que les noircir, les brûler et les aveugler (Plin., lib. 7, cap. 2). Ne devons-nous pas avec beaucoup plus de raison arrêter les yeux de notre esprit sur le soleil de justice, dont les regards et les lumières nous éclairciront et fortifieront la vue, purifieront nos âmes et les échaufferont de son amour? Un certain roi de l'Inde orientale, qui régnait il n'y a pas longtemps, aimait si éperdument son idole, que, pour en conserver perpétuellement la mémoire, il avait toujours à ses côtés un officier qui lui disait sans cesse : Sire, souvenez-vous d'Aranganassa; c'était le nom de l'idole. Imitons dans le culte d'une vraie piété l'impiété de ce prince, et disons à notre âme les paroles que Tobie le père disait à son fils : « Omnibus « diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum (cap. 4, 6) : « Aie Dieu dans ta mémoire tous les jours de ta vie. » Saint Chrysostome (in Encomio S. Melettii) raconte que les habitants d'Antioche avaient des passions si

fortes et des sentiments si tendres pour saint Mélétius, qui avait été leur évêque, que, laissant les noms de leurs ancêtres, ils donnaient communément le sien à leurs enfants, croyant que ce nom vénérable attirerait la bénédiction sur l'enfant et sur toute la famille, et que sur leurs bagues, leurs coupes et leurs vases ils faisaient graver et peindre l'image de ce saint prélat, afin de pouvoir continuellement entendre son nom, voir sa figure, et par ce moyen se le rappeler et se le figurer toujours. Si la mémoire d'un homme est si chère, et si on fait tant pour la conserver, qu'en dirons-nous, et que ferons-nous? Celle de Dieu ne doit-elle pas nous être un million de fois plus précieuse, et ne devons-nous pas faire incomparablement plus pour l'avoir toujours dans notre esprit.

Faisons donc en ceci tout ce que nous pourrons, nous représentant partout où nous sommes la Majesté divine, et nous souvenant que nous faisons toutes nos œuvres sous le regard de ses yeux. Boleslas, troisième roi de Pologne, portait au cou une lame d'or où le nom et l'image de son père étaient gravés, comme ne voulant rien faire ni rien dire qu'en sa présence (Gomerus, lib. 5). Mais le pape Alexandre VI fit plus encore; car il portait au cou, dans un globe d'or, le très-saint Sacrement de l'autel, afin d'avoir Notre-Seigneur spectateur de ses actions (Caraciolus in Vita Pauli IV). Cet usage était excellent, et s'il était loisible de nous en servir, il est à croire qu'il agirait puissamment sur nous pour nous rendre sages et prudents, mais, sans en venir là, nous avons encore plus, attendu que si nous avions l'humanité de Notre-Seigneur, nous ne l'aurions qu'extérieurement et devant nous, tandis que sa divinité nous environne de tous côtés; elle est intime en nous, et nous en elle, et par conséquent, comme elle est plus excellemment présente et unie à nous que ne serait l'humanité, elle

doit aussi produire en nous de plus grands effets.

C'est pourquoi, portons-nous avec ardeur à ce divin exercice, et commençons dorénavant à faire toutes nos œuvres dans la vive pensée de la présence de Dieu. « Qui timent Dominum, dit le Sage, præparabunt « corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt « animas suas (Eccl., 2, 20) : Ceux qui craignent Dieu « disposeront leurs cœurs à son service, ils sanctifieront « leurs âmes et pratiqueront la vertu, se souvenant « qu'il les regarde. » Et il est dit du patriarche Isaac, figure des élus : « Habitabat juxta puteum nomine « viventis et videntis (Genes., 25, 11) : Il demeurait « auprès du puits de celui qui vit et qui voit, » c'est-à-dire en la présence du Dieu vivant, lieu très-agréable et très-fertile. Ismaël, l'image des réprouvés, se retirant de là, « habitavit in deserto Pharan (Genes., 21, 21), « se tint dans le désert de Pharan, » qui était une vaste solitude de l'Arabie Déserte, affreuse par ses rochers, brûlée des ardeurs du soleil, où il ne croissait pas un brin d'herbe et qui pour terre ferme n'avait que des sables mouvants, où le pied enfonçait sans pouvoir avancer (Pererius ad cap. 14 Gen., disp. 1). Laissons Ismaël dans sa demeure infortunée, et établissons la nôtre avec Isaac dans la vue de la présence de Dieu, qui sera pour nous une source vive, dans laquelle nous puiserons les eaux salutaires des grâces et des vertus.

II. Pour conclusion, il reste seulement à dire en quel temps nous devons nous mettre en la présence de Dieu. Je réponds que nous devons le faire toujours si nous pouvons, ou du moins très-souvent, et particulièrement le matin, quand nous rendons nos premiers devoirs à Dieu, à qui il faudra, pour ce sujet, dire de cœur et de bouche : Mon Dieu et mon Créateur, je crois fermement que vous êtes présent ici et en tout lieu, et qu'aujourd'hui vous aurez incessamment les yeux at-

tachés sur moi, considérant toutes mes œuvres, toutes mes paroles et toutes mes pensées, sans que rien puisse vous être caché. O pureté infinie ! avec quelle pureté dois-je me comporter devant vous ! Avec quel respect, adorable Majesté, devant qui les plus hauts séraphins tremblent, petit vermisseau que je suis, me dois-je tenir en votre divine présence ! Cet acte est très-bon et très-nécessaire, et quiconque le fera bien expérimentera qu'il lui servira comme d'une forte armure pour le garantir le long du jour de beaucoup de maux. Secondement, au commencement de nos oraisons mentales et vocales, il faut rafraîchir la mémoire de la présence de Dieu, sans laquelle elles se feront avec peu de sentiment et de fruit, avec beaucoup de troubles, d'inquiétudes et de pensées étrangères, et par laquelle l'âme sera à couvert de tous ces malheurs qui, comme des vers, rongent d'ordinaire tout le suc et toute la moelle de nos exercices spirituels. Elle sentira son entendement tranquille, et sa volonté en disposition d'être touchée. Troisièmement, dans les occasions de péché, on doit, à l'exemple de Joseph et de Susanne (Gen., 39 ; Dan., 13), se rappeler vivement la présence de Dieu, afin de ne point tomber. Les poissons pendant la tempête descendent au fond de l'eau, où la mer est plus calme et où ils sont plus en assurance ; ainsi, quand on se trouve en péril d'offenser Dieu, à la vue d'une beauté dangereuse, au sentiment d'une douleur, à une injure reçue, dans un festin et dans les tentations, il faut entrer dans une plus grande présence de Dieu et se souvenir plus fortement qu'il nous éclaire, afin de ne rien faire qui lui déplaise. Quatrièmement, quand il faut pratiquer quelque œuvre de vertu, spécialement si elle est difficile, il est à propos de se remettre en mémoire que Dieu est devant nous, qu'il nous considère, afin de se piquer et de s'animer par cette pensée à la bien faire,

comme Judith, sur le point de trancher la tête à Holopherne, tenant l'épée dégaînée, s'affermit en la présence de Dieu et lui demanda le secours de son bras, pour fortifier le sien afin qu'elle pût faire ce grand coup. Enfin, à l'examen du soir, il faudra faire une exacte recherche sur la manière dont on s'est comporté le long du jour et dans les principales occasions de cet exercice; si l'on s'y est appliqué avec le soin et la fidélité requise, ou si l'on s'y est relâché, et le lendemain y apporter un meilleur ordre.

CHAPITRE VIII

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR UNIT NOTRE VOLONTÉ A LA SIENNE.

I. Comme la volonté de Dieu a fait toutes les choses, elle doit les conduire. — II. L'amour, raison fondamentale de la conformité.

I. Je commencerai le grand exercice de la conformité de notre volonté avec celle de Dieu Notre-Seigneur par la doctrine de l'oracle de la théologie, saint Thomas (1 p., q. 19, a. 4). Parlant de la volonté de Dieu, il dit qu'elle est la cause de toutes les choses créées ; c'est elle qui a fait les cieux, le soleil, la lune, les étoiles, les éléments, les animaux, les hommes et généralement tout ce qui est contenu dans l'enceinte de l'univers. Il avait appris cela de saint Paul, qui, instruisant les Ephésiens, et en eux tous les hommes, dit que Dieu « operatur omnia secundum consilium « voluntatis suæ (cap. 1, 11), opère tout selon le mou- « vement et le dessein de sa volonté. » Or, comme c'est la volonté de Dieu qui a produit toutes les choses qui sont au monde, aussi est-il très-raisonnable que ce soit la même volonté qui les gouverne, afin qu'elles

soient conduites par la même main qui les a faites. La volonté divine, en faisant le monde, l'a doué d'une admirable beauté, de laquelle même il tire son nom. Et Moïse a dit : « Dei perfecta sunt opera (Deut., 32, « 4) : Les ouvrages de Dieu sont parfaits, » et dans un si haut degré, que Dieu même, dont la censure est très-sévère et le jugement infiniment équitable, les regardant quand il les eut accomplis, trouva qu'ils étaient « valdè bona, excellemment bons et biens faits » (Genes., 1 32). De même si elle les régit, nous ne devons point douter qu'elle ne les rende très-beaux et très-accomplis. C'est pourquoi, comme toutes les choses n'ont apporté aucune résistance à cette divine volonté pour leur production, de sorte que, sans qu'elles l'aient contredite en rien, elle les a faites les unes spirituelles et les autres corporelles, les unes raisonnables et les autres dépourvues de raison, les unes précieuses et les autres viles ; est-il très-juste aussi qu'elles ne lui en fassent aucune pour leur direction et leur conduite, mais qu'elles lui donnent un plein pouvoir de disposer d'elles ainsi qu'il lui plaira ; et particulièrement l'homme, comme y étant, à cause des grands et innombrables bienfaits dont cette volonté l'a comblé par-dessus les autres créatures, incomparablement plus obligé, et à qui autrement il ferait une injure signalée. Saint Anselme dit sagement : « Solus Deus quid- « quid vult debet velle propriâ voluntate, ita ut aliam « quam sequatur, non habeat suprà se : cùm igitur « homo vult aliquid per propriam voluntatem. Deo « aufert quasi suam coronam, sicut enim corona soli « regi competit, sic propria voluntas soli Deo (lib. de « Similit., c. 8) : Dieu seul doit vouloir de sa propre « volonté ce qu'il veut, comme n'en ayant point de « supérieure à qui il doive se soumettre ; pour cette « cause, quand l'homme veut suivre la sienne et ne « point la conformer à la divine, il ravit à Dieu en

« quelque sorte sa couronne. Car, comme le diadème « dont le roi environne son front est la marque de son « autorité royale, qui convient à lui seul, de même le « droit d'user de sa propre volonté et de ne recevoir « d'ordre d'aucune autre est un privilége qui n'ap- « partient qu'à la divinité. » Et, poursuit le même saint, le sujet qui volerait à son prince sa couronne, et la lui arracherait de la tête, lui ferait un tort extrême et un cruel outrage; l'homme en fait autant à Dieu, en ayant une volonté propre et en voulant quelque chose que Dieu ne veut point, parce qu'il lui ôte ce qu'il doit avoir seul, à l'exclusion de tous. Il est donc très-juste que nous voulions absolument tout ce que Dieu veut, et que nous lui fassions un sacrifice de notre volonté.

II. Or, la première raison fondamentale que je veux employer pour nous porter à rendre à Dieu ce devoir si raisonnable, sera tirée de l'amour, qui, comme nous avons déjà dit plusieurs fois, est un lien qui lie et unit l'aimant avec l'aimé, et de deux n'en fait qu'un; comme au contraire la haine délie et désunit ceux que l'amitié avait unis. Et cette union que produit l'amour est principalement l'union des volontés, donnant à ceux qui s'aiment les mêmes goûts et les mêmes dégoûts pour toutes les choses qui peuvent se présenter, où la vertu ne serait point offensée; comme au contraire la haine remplit le cœur d'affections et de sentiments diamétralement opposés à ceux qu'on remarque dans la personne que l'on a en aversion. D'où nous devons conclure que cette union et conformité de volonté prennent leur mesure dans celle de l'amour, de façon que peu d'amour fait peu de conformité, un amour médiocre une médiocre conformité, et un amour entier et parfait une conformité entière et parfaite; de sorte que celui qui aime parfaitement quelqu'un ne pourra jamais lui dire : Vous voulez cela, je ne le veux point; parce que, en manquant de conformer

sa volonté à celle de son ami, il manque conséquemment de l'aimer et fait à l'instant même mourir l'amour dans son cœur qu'il sépare du sien, attendu qu'il consistait en cette union. Ainsi la devise que le parfait amour fait prendre à l'âme qu'il possède est de dire à la personne aimée : Tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez.

En cela, dit saint Chrysostome (Hom. 2 ad Rom.), consiste l'excellence de l'amour que l'on porte à Dieu, et la charité sincère. Le Saint-Esprit avant lui avait dit, par la bouche du Sage : « Fideles in dilectione « acquiescent illi (Sap., 3, 9) : Ceux qui sont fidèles « en la sainte dilection et qui aiment Dieu fermement, « lui seront soumis et feront passer leur volonté dans « la sienne. » Richard de Saint-Victor (Tract. de grad. violentæ carit.), parlant des effets de la charité, qu'il appelle violente, c'est-à-dire consommée, et montrant que cette conformité en est un, apporte, pour preuve, les paroles d'une âme ardemment aimante, de l'épouse, qui dit en son Cantique : « Anima mea lique- « facta est, ut dilectus meus locutus est (Cant., 5, 6) : « Mon âme s'est liquéfiée aussitôt que mon bien-aimé « m'a parlé, » voulant dire, dans un style ingénieux, que comme les choses liquides n'ont point d'elles-mêmes de propre figure, mais prennent la forme du vase où on les met, elle semblablement était indifférente à tout et recevait la détermination des paroles et des commandements de son époux. Et comme les métaux fondus et jetés dans les moules en empruntent leurs traits et leurs formes, avec lesquels après ils apparaissent : « Sic anima, dit ce docteur, ad omnem « divinæ voluntatis nutum facilè se applicat, imò spon- « taneo quodam desiderio ad omne ejus arbitrium « seipsam accommodat, et juxta divini beneplaciti mo- « dum omnem voluntatum suam informat : Ainsi « l'âme qui aime Dieu d'un amour véritable prend le

« bon plaisir de Dieu pour le moule où elle jette toutes « ses affections et tous ses désirs, et fait voir en tout « qu'elle n'a point d'autre volonté que la sienne. »

Voilà la première raison tirée de notre propre sujet qui est l'amour ; elle doit nous porter à conformer notre volonté à la volonté divine ; mais parce que ce point est de très-grande importance et extrêmement nécessaire, nous en apporterons encore d'autres. Les unes prises en Dieu, et les autres en l'homme, afin que nos esprits soient d'autant plus convaincus et persuadés que plusieurs causes contribueront à le faire.

SECTION PREMIÈRE

LA CONSIDÉRATION DE LA GLOIRE DE DIEU DOIT NOUS FAIRE EMBRASSER SA VOLONTÉ.

I. C'est rendre une grande gloire à Dieu de faire sa volonté. — II. Parce que sa volonté a sa gloire pour fin. — III. Parce que l'homme ne saurait rien lui donner de plus précieux que sa volonté. — IV. Parce qu'une créature qui lui est soumise en tout l'honore grandement.

I. Le Saint-Esprit nous ouvrira cette raison par les paroles qu'il dit en l'Ecclésiastique : « Gloria magna « est sequi Dominum (Cant., 23, 38) : C'est une grande « gloire de suivre le Seigneur où il nous mène ; » c'est une grande gloire à Dieu.

II. Premièrement, parce que tout ce que Dieu veut et exécute dans la production, la conservation et le gouvernement de toutes ses créatures, dans les ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, tend nécessairement, ainsi que nous l'avons montré (liv. 2, chap. 4, sect. 2), à son honneur, et le regarde toujours comme sa fin dernière. D'où il faut inférer qu'un homme ne peut glorifier Dieu plus véritablement ni plus excellemment, que de faire ce qu'il veut et comme il veut ; car dans la chose que Dieu demande de lui et dans la disposition où il le met, il vise principale-

ment à sa gloire comme au but général de tous ses desseins; et comme il agit avec les lumières d'une infinie sagesse, il connaît infiniment mieux que nous ce qui est propre pour la lui procurer, et à un éminent degré; ce qu'il choisit toujours. Ainsi tout homme doit regarder comme une infaillible vérité que le plus noble et le meilleur état pour rendre à Dieu un très-grand honneur est celui où il le veut, quel qu'il puisse être, pourvu qu'il y soit fidèle et y fasse ce qu'il demande de lui. L'excellente vie, dit Henri Suso (apud Blosium in Dict. Patrum), où Dieu est glorifié hautement, n'est pas que tu abondes en goûts et en lumières, mais en ce que tu soumettes en tout ta volonté à la divine. Il n'est rien de plus agréable ni de plus doux au premier de tous les anges que de faire la volonté de Dieu; de sorte que s'il connaissait que Dieu eût la moindre velléité qu'il sarclât les jardins en arrachant les orties et les mauvaises herbes qui y sont, il s'y emploierait très-volontiers, parce qu'il sait que la gloire de Dieu consiste dans l'exécution de sa volonté. Quelqu'un disait avec le même sentiment : J'aimerais mieux être moucheron par la volonté de Dieu que séraphin par la mienne, car je l'honorerais davantage. Notre-Seigneur était aussi content d'exercer l'office de charpentier à Nazareth que celui de prédicateur à travers la Judée, aussi joyeux de ramasser les éclats de bois et les copeaux dans la boutique que de faire des miracles et de ressusciter les morts, parce qu'il faisait ces actes, si différents à l'extérieur, dans la vue simple et uniforme de faire le tout pour accomplir la volonté de son Père, en quoi consistait sa gloire qu'il était venu par son obéissance redresser et rétablir sur la terre, où la rébellion du premier homme et de ses descendants l'avait renversée. Et les anges gardiens, ces esprits très-nobles et très-sublimes, accompagnent et assistent avec une affection incroyable, pendant plu-

sieurs années, jour et nuit, et en tout lieu, les hommes de très-vile condition, stupides, méchants, idolâtres, athées, qui vomissent continuellement des blasphèmes contre la Majesté divine; ils sont aussi contents d'avoir soin du plus pauvre Maure de l'Afrique que d'un puissant monarque, du valet que du maître, et d'un homme particulier que d'un royaume. Le saint ange Raphaël (Tob., c. 5 et 12), un des premiers de tous ces esprits bienheureux, et élevé en gloire au-dessus d'un million d'autres, descendit sur la terre pour y servir Tobie dans un ministère fort abject, dont il s'acquitta avec autant d'assiduité et de zèle que s'il eût été question du gouvernement de tout l'univers. Le saint abbé Léontius (Prat. spirit., c. 4), étant entré un jour de dimanche dans une église pour y communier, vit un ange debout à l'angle droit de l'autel; fort étonné, il retourna bien vite dans sa cellule, où il entendit une voix qui lui dit : Depuis que cet autel a été consacré, j'ai commandement de le garder et de ne point l'abandonner. Toutes les choses paraissent d'une même couleur aux yeux de ces saintes intelligences, parce qu'elles n'y voient que l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Il faut servir son maître selon son gré, c'est le premier sentiment que doit prendre un bon serviteur. Supposons qu'il y a deux serviteurs dans un logis; l'un travaille tout le long du jour sans se reposer, mais au reste de telle humeur qu'il fait tout à sa fantaisie, et il ne faut rien dire; l'autre ne fait pas la moitié de la besogne de son compagnon, parce qu'il prend les ordres de son maître et n'agit que sous sa direction; s'il lui commande d'aller quelque part, il y va; de venir, il y vient; de s'asseoir, il s'assied. Si maintenant nous demandons qui des deux est meilleur serviteur, qui ne juge que ce dernier l'emporte sur le premier, et qu'il entend sans comparaison mieux ce que c'est que servir? Le serviteur ne doit point faire sa volonté,

mais celle de son maître, autrement il serait maître lui-même. Le roi Saül, pour avoir manqué à ce devoir, fut rejeté de Dieu ; car ayant, à la journée d'Amalec, réservé les meilleures dépouilles pour les sacrifier à Dieu, contre l'exprès commandement qu'il avait reçu de sa Majesté de faire tout passer par le tranchant de l'épée, et malgré cette conduite qui semblait n'avoir pour but que la piété et l'honneur divin, il entendit ces paroles terribles que Dieu lui fit porter par Samuel : « Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et « non potiùs ut obediatur voci Domini? Melior est « enim obedientia quàm victimæ, et auscultare magis « quàm offerre adipem arietum ; quoniam quasi pec- « catum ariolandi est repugnare, et quasi scelus ido- « latriæ nolle acquiescere ; pro eo ergo quod abjecisti « sermonem Domini, abjecit te Dominus ne sis rex « (1 Reg., 15, 22) : Penses-tu que Dieu veuille des « holocaustes et des victimes, et qu'il n'ait pas beau- « coup plus à cœur l'exécution de sa volonté ? L'obéis- « sance est meilleure que les sacrifices, et il vaut mieux « lui rendre une humble soumission que d'ensanglan- « ter ses autels du sang des animaux, parce que « l'homme qui lui résiste commet en quelque sorte le « péché d'idolâtrie, puisqu'au lieu d'adorer la volonté « divine, il idolâtre la sienne ; et parce que tu t'es « souillé de ce crime, Dieu ne veut plus de toi, il te « fera descendre de ton trône, » il t'arrachera le sceptre de la main et la couronne de la tête, pour les donner à un homme qui sera selon son cœur, et qui tiendra plus de compte de ses ordonnances que tu n'as fait (1 Reg., 13, 14).

III. Secondement, c'est une grande gloire à Dieu que nous le suivions et nous conformions notre volonté à la sienne, parce que le plus excellent sacrifice que l'homme puisse offrir à Dieu, et la chose la plus précieuse qu'il puisse présenter, est son cœur et la par-

faite conformité de son cœur au sien. Saint Paul fait parler Notre-Seigneur en ces termes qu'il a empruntés du Prophète royal : « Hostiam et oblationem noluisti, « corpus autem aptasti mihi ; holocaustomata pro pec- « cato non tibi placuerunt, tunc dixi : Eccè venio ; in « capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, vo- « luntatem tuam (Heb., 10, 5) ». David ajoute : « Deus « meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei « (Ps. 39, 7) : Vous n'avez pas voulu les oblations de « la loi ancienne ; les victimes égorgées ne vous ont « point plu et n'ont pu effacer avec leur sang les pé- « chés des hommes qui avaient irrité votre colère : je « sais que l'oblation et la victime que vous demandez, « c'est moi, et que tout d'abord vous désirez que je « fasse votre volonté ; je le veux, mon Dieu, je l'em- « brasse et je la mets dans le milieu de mon cœur, » comme dans la place la plus honorable et la plus chère qui soit en moi, pour la faire très-parfaitement en tout : voilà le sacrifice le plus exquis et de la plus suave odeur que nous saurions offrir à la Majesté divine : « Nihil gratius Deo, disait saint Augustin, possumus « offerre, quàm ut dicamus ei quod dicitur in Isaia : « Posside nos (in ps. 131) : Nous ne pouvons rien pré- « senter à Dieu qui lui soit plus agréable que de lui « dire ces paroles d'Isaïe : Possédez-nous, soyez maî- « tre de nos cœurs, nous vous livrons nos volontés. » Sénèque (lib. 1 de Beneficiis, c. 8) raconte que Socrate avait un grand nombre d'auditeurs, qui tous, suivant leurs moyens, lui faisaient quelque présent : Eschine qui était du nombre, mais qui, à cause de sa pauvreté, ne pouvait faire comme les autres, lui dit : Je reconnais seulement que je suis pauvre par mon impuissance à vous offrir quelque chose qui soit digne de vous, c'est pourquoi n'ayant pas à choisir, « dono tibi « quod unum habeo, meipsum, je vous donne la seule « chose que j'aie, moi-même. » Socrate fit grand cas

de ce don, et Sénèqne ajoute : « Vicit Eschines hoc « munere Alcibiadis parem divitis animum, et om- « nium juvenum opulentorum munificentiam : Eschine « surpassa par le prix et la magnificence de son pré- « sent Alcibiade qui avait autant de biens que de cou- « rage, et tous ses autres condisciples qui étaient « enfants des premières maisons de la ville. » Qui donne à Dieu de l'or et de l'argent dans ses pauvres ou ses églises, qui se défait de ses honneurs à son sujet, qui lui sacrifie son corps par des jeûnes et des pénitences austères, lui donne beaucoup ; mais qui lui donne son cœur lui donne encore sans comparaison davantage, parce que l'homme n'a rien de plus grand ni de plus cher que son cœur et sa volonté, la seule chose, de toutes celles qu'il possède, qui est proprement à lui, dont il peut disposer, et par conséquent dont il peut faire présent ; et en la donnant, il donne ensuite le plus riche trésor qu'il ait : son affection et son amour ; et dans son amour, son âme, son corps, ses biens, ses honneurs, ses contentements et tout ; car qui donne le cœur donne tout et ne se réserve plus rien.

IV. Troisièmement, c'est une grande gloire à Dieu d'avoir une créature si soumise à toutes ses volontés, qu'il peut s'assurer que, sans opposition aucune de sa part, il fera d'elle pour les honneurs et les déshonneurs, pour les richesses et la pauvreté, les consolations et les afflictions, la santé et la maladie, la vie et la mort, dans le temps et dans l'éternité, tout ce qu'il voudra. On ne peut nier que ce ne soit là le plus grand honneur qu'il puisse tirer de sa créature. « Vocabitur « tibi nomen novum, dit Isaïe parlant à l'âme, quod « os Domini nominabit, et eris corona gloriæ in manu « Domini, et diadema regni in manu Dei tui. Non « vocaberis ultrà derelicta, et terra tua non vocabitur « ampliùs desolata, sed vocaberis voluntas mea in ea

« (Is., 62, 2) : On t'appellera d'un nom nouveau que « le Seigneur te donnera de sa propre bouche ; on ne « te nommera plus « l'abandonnée; » mais le nom « que tu auras sera celui-ci : « la volonté de Dieu en « elle; » parce que tu l'accompliras parfaitement en tout, et par ce nom, tu seras une couronne de gloire dans la main du Seigneur, et un diadème royal, dont il entourera son front et parera magnifiquement sa majesté.

Ces choses étant ainsi, et nous d'une autre part ayant été créés, comme nous l'avons montré ailleurs (lib. 2, c. 4, sect. 2), pour glorifier Dieu, rendons-nous entièrement obéissants à ses desseins, et faisons sa volonté en tout, sans lui résister, puisque c'est le moyen le plus court et le plus efficace pour procurer sa gloire. A la vérité, il est bien raisonnable que nous fassions la volonté de Dieu, puisque lui qui est indépendant de nous, et notre souverain Seigneur, pour ne point forcer notre nature et ne point nous priver de l'honneur de notre liberté, fait à point nommé la nôtre. Car si nous voulons marcher, si nous voulons nous asseoir, parler, ouvrir les yeux, et généralement dans toutes nos actions, et ce qui est plus étonnant, dans celles-là mêmes qui sont contre lui, aussitôt il nous assiste et nous fournit le secours nécessaire afin que nous puissions les faire et accomplir notre volonté. Il est donc très-juste que nous fassions la sienne, attendu même que, comme il est d'une incompréhensible majesté, devant laquelle toutes les créatures ne sont rien, et par conséquent comme sa volonté, qui est essentiellement lui-même, est d'une excellence infinie, il faut en faire incomparablement plus de cas, et exécuter ce qu'elle veut, quand il ne s'agirait que de relever une paille de terre, si elle l'ordonnait, que des volontés de tous les anges et de tous les hommes ensemble, quoi qu'ils puissent vouloir et commander.

SECTION II

AUTRE RAISON POUR NOUS CONFORMER A LA VOLONTÉ DE DIEU, TIRÉE DE CE QUE DIEU FAIT TOUT DANS LE MONDE AVEC UNE SOUVERAINE SAGESSE, ET POUR DES DESSEINS TRÈS-NOBLES ET TRÈS-SAINTS.

I. Dieu fait tout ce qui arrive au monde. — II. Les maux de nature. — III. Même ceux où la volonté de Dieu intervient. — IV. Et avec péché, mais comment ?

I. Cette raison, qui contient de grands principes et de fortes vérités, a trois parties : la première est que Dieu fait tout ce qui se passe dans l'univers ; ce que nous devons entendre absolument de toutes les choses, en quelque façon qu'elles arrivent, excepté du péché, qu'il ne fait pas, mais que seulement il permet : « Credere inconcussà fide nos convenit, dit Cassien, nihil « sine Deo prorsùs in hoc mundo geri, aut enim voluntate ejus, aut permissu agi universa fatendum est « (Coll. 3, c. 20) : Nous devons croire d'une foi ferme « et inébranlable que rien ne se fait au monde indépendamment de Dieu, dont il ne prenne connaissance et ne se mêle ; car tout s'exécute, ou parce qu'il « le veut, ou parce qu'il le permet ; » ce sont des ouvrages de ses mains et des effets de sa providence, par les secrets ressorts de laquelle ils se commencent, ils se continuent et s'achèvent. Saint Augustin de même : « Omnia ad divinæ providentiæ regimen referuntur, « quæ stulti quasi casu, nullâ divinâ administratione « fieri putant (in Ps. 9) : Toutes choses doivent se rapporter au gouvernement de la Providence divine, « bien que les ignorants estiment que plusieurs arrivent par hasard, comme si Dieu laissait agir à l'aveugle les causes secondes, sans y mettre la main et « prendre part à leurs actions. »

II. Et pour laisser là toutes les autres creatures et en venir à ce qui touche les hommes, je dis avec le

même saint Augustin : « In nostra vita nihil temera-« riis motibus agitur : Il n'arrive rien dans tout le « cours de notre vie par cas fortuit, mais Dieu inter-« vient dans tout. » Je dis dans tout, tellement que cette grande et admirable variété que nous voyons parmi les hommes, pour les âmes, pour les corps, pour les nations et pour les qualités ; l'un a l'esprit bon et subtil, l'autre grossier et pesant ; l'un est d'une riche taille et bien sain, l'autre contrefait et maladif ; l'un est Français, né tel jour, en un tel lieu, d'un tel père et d'une telle mère, l'autre Italien ou Espagnol; par le hasard des circonstances contraires, l'un est riche, l'autre pauvre ; l'un dans les honneurs et dans l'éclat, l'autre dans le mépris et le rebut ; l'un consolé, l'autre affligé, jusqu'à la servitude, à la prison, au gibet et à la mort : tout cela est projeté et ordonné dès l'éternité, et envoyé en son temps à chacun par la providence de Dieu, que pour ce sujet nous devons reconnaître comme la seule cause véritable de toutes ces dispositions. Il faut l'entendre lui-même s'expliquer là-dessus, et comme il est la vérité même, il faut le croire. « Ego Dominus, et non est alter, dit-il par la « bouche d'Isaïe, formans lucem et creans tenebras, « faciens pacem et creans malum ; ego Dominus faciens « omnia hæc (cap. 45, 7) : Je suis le Seigneur, il n'est « point d'autre Dieu que moi ; je forme la lumière et « je crée les ténèbres ; je fais la paix et je produis le « mal. » — « Ego occidam et ego vivere faciam, avait-il « dit auparavant par Moïse ; percutiam, et ego sanabo « (Deut., 32, 39) : Je ferai mourir et vivre ; la mala-« die et la santé, les blessures et la guérison sortiront « de ma main. » En effet, « si erit malum in civitate « quod Dominus non fecerit? dit Amos (cap. 3, 6) : « Comme s'il y avait aucun mal dans la ville, aucune « affliction, aucune pauvreté, aucun déshonneur, au-« cune misère du corps ou de l'esprit dont le Seigneur

« ne soit cause ? » Oui, assure le Sage : « Bona et mala, « vita et mors, paupertas et honestas à Deo sunt (Eccl., « 11, 14) : Les biens et les maux, la vie et mort, la disette « et les commodités viennent de Dieu et non d'ailleurs. »

III. Mais vous me direz : Cela est bon pour les effets nécessaires, comme les maladies, la mort, le chaud, le froid et autres accidents qui sont produits par les causes naturelles dépourvues de liberté, et non pour les actes volontaires, comme sont ceux des hommes. Ainsi quand quelqu'un parle mal de moi, qu'il me ravit mes biens, qu'il me persécute, qu'il me frappe, ces effets ne doivent point être attribués à la volonté de Dieu, qui ne veut pas qu'on me traite de la sorte, que l'on me fasse ces injures, au contraire qui le défend, mais à celle de l'homme, à son ignorance ou à sa malice. C'est ici le fort où l'esprit humain se retranche pour éluder le coup et se justifier du refus qu'il fait de s'abandonner à la providence divine; mais encore devons-nous croire que Dieu agit dans ces événements aussi bien que dans les autres, et qu'il ne s'y fait rien que par ses ordres : « Ecce ego, dit-il à David, susci- « tabo super te malum de domo tua, et tollam uxores « tuas in oculis tuis, et dabo proximo tuo (2 Reg., 12, « 11) : Voici que je punirai l'adultère et l'homicide « que tu as commis, par tes propres enfants, et je « ferai sortir de ta maison les instruments de ma jus- « tice ; je prendrai tes femmes et je les donnerai à ton « fils qui en abusera. » Et par Isaïe il menace les Juifs avec ces paroles : « Assur virga furoris mei, et ba- « culus ipse est, in manu eorum indignatio mea, ad « gentem fallacem mittam eum, et contra populum « furoris mei mandabo illi ut auferat spolia, et diripiat « prædam, et ponat illum in conculcationem, quasi « lutum platearum (cap. 10, 5) : Malheur à vous, « enfants de Juda, qui m'avez irrité par vos iniquités « et allumé contre vous les feux de mes vengeances;

« je vous enverrai les Assyriens pour vous châtier, « c'est la verge de ma fureur et le bâton de ma colère « dont je veux me servir pour vous fouetter et pour « vous battre; j'ai mis mon indignation dans leurs « mains et leurs épées, et je leur ai commandé de « piller et de détruire sans pitié vous, vos femmes, vos « enfants et vos biens. »

Nous voyons par là que Dieu se déclare ouvertement l'auteur des maux qu'Absalon fit souffrir à son père et le roi d'Assyrie aux Juifs. Ainsi nous devons conclure avec saint Augustin : « Quidquid hic accidit « contra voluntatem nostram, noveris non accidere « nisi de voluntate Dei, de providentia ipsius, de or- « dine ipsius, de nutu ipsius, de legibus ipsius, et si « nos non intelligimus quid quare fiat, demus hoc « providentiæ ipsius, quia non sunt sine causa (in « psal. 148) : Tout ce qui nous arrive en cette vie « contre notre volonté, soit des hommes, soit d'ailleurs, « sachons qu'il ne nous arrive que par la volonté de « Dieu, par sa providence, par son commandement et « par sa conduite; et si nous ne comprenons point « pourquoi beaucoup de choses se font, à cause de la « faiblesse de notre esprit, déférons cela à sa provi- « dence, et rendons-lui cet honneur de les accepter de « sa main, et croyons assurément que ce n'est pas sans « sujet qu'elle nous les envoie. » Voilà l'opinion sur laquelle nous devons nous tenir fermes et inébranlables pour tous les événements. Et parce que les Juifs chancelaient au sujet de leur captivité et de leurs afflictions, qu'ils faisaient plutôt découler de la fortune et d'autres sources que de la volonté de Dieu, le prophète Jérémie déclame contre eux, et les reprend aigrement en ces termes : « Quis est iste, dit-il, qui dixit ut fieret « Domino non jubente? ex ore Altissimi non egre- « dientur nec mala, nec bona : nos iniquè egimus, et « ad iracundiam provocavimus (Thren., 3, 37, 42) :

« Qui est cet esprit impie qui dit que Dieu n'est pas la « cause de nos malheurs ? et pensez-vous que nos maux « et nos biens ne sortent point du commandement « de sa bouche ? nos péchés sont bien les sujets de nos « infortunes, mais c'est lui qui pour les punir nous les « fait endurer. » Et Dieu même par Sophonie : « Visi- « tabo super viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt « in cordibus suis : Non faciet benè Dominus, et non « faciet malè (cap. 1, 12) : Je châtirai ces âmes crou- « pissant dans leurs ordures, et qui disent : Dieu ne « nous fera ni bien ni mal ; les calamités que nous « aurons nous arriveront d'autre part que de la « sienne. »

C'est pourquoi si on noircit votre réputation, si on vous ravit votre bien, si on brûle votre maison, si on vous donne un soufflet, et en quelque façon que l'on vous outrage, rapportez cela à la volonté de Dieu, et croyez que ce sont tous des coups de sa providence et de sa main. Saint Grégoire, expliquant ces paroles de Job : « Ipse solus est (cap. 23, 13), Dieu seul a l'être, » donne une bonne et solide raison de ceci, disant : « Hæc omnia principaliter non sunt, quia in semet- « ipsis minimè subsistunt, sed in illo à quo creata « sunt ; ille cuncta movet (lib. 16 Moral., c. 16) : « Toutes les choses créées ont l'être, le mouvement « non par elles-mêmes, mais de Dieu, et ne subsistent « qu'en lui et par lui ; et ainsi c'est lui qui les remue « toutes, qui agit en elles et par elles. »

IV. Oui, mais, direz-vous, il y a du péché dans ces actions ; Dieu ne peut en être auteur ; comment donc le veut-il ? comment le fait-il ? Je réponds : Il est très-vrai que Dieu, qui est la sainteté essentielle, n'est et ne peut être l'auteur du péché, mais il ne s'ensuit pas qu'il ne soit la cause du soufflet et de la perte du bien, qui sont choses fort différentes. En tout péché il y a deux actes à considérer : l'acte naturel et l'acte moral ;

le naturel, à savoir : une action physique, un mouvement du bras quand on frappe, de la langue quand on médit, est bon de soi comme toutes les choses naturelles, et par conséquent est produit concurremment par Dieu et par l'homme ; mais le moral, qui est une opposition formelle à la raison et une infraction des lois divines, comme il est essentiellement mauvais, ne peut avoir que l'homme pour auteur. Comme la marche d'un boiteux vient nécessairement et de l'âme et de la jambe en tant que mouvement, et de la jambe seule en ce qu'il est tortu et imparfait; ainsi, toutes les actions méchantes doivent s'attribuer à Dieu et à l'homme en tant qu'actions, et à la seule volonté de l'homme en tant qu'elles sont vicieuses, parce que la corruption peut seulement dériver de la source qui est gâtée et non de celle qui est pure. Quand Dieu nous assiste de son bras, pour faire avec nous nos œuvres, il ne tend qu'à leur être et à ce qui est bon en elles, comme à sa fin, et ne descend pas aux formalités de malice qui s'y retrouvent, dont notre seule volonté malicieuse les souille. En tant qu'elles émanent de lui, elles n'apportent que l'être seul et une bonté toute nette, c'est de nous qu'elles prennent leurs taches.

De plus, quand Dieu concourt avec celui qui médit de vous ou qui vous dérobe, il ne prétend que de vous priver de votre honneur ou de vos biens dont vous abusiez, et qui eussent été les causes de votre ruine, et non pas que le médisant et le voleur vous les ravissent avec péché; ce péché n'entre nullement en son dessein, c'est ce que l'homme y met du sien. Comme quand un père, pour corriger son fils blasphémateur et débordé, dont il ne saurait venir à bout, l'envoie pour quelque temps dans les maisons de correction, afin de lui faire prendre dans les peines et sous la verge les sentiments de son devoir, et que le gardien le frappe avec jurement, le père n'est nullement ni

cause ni consentant des blasphèmes de cet homme, qu'il condamnerait s'il en avait connaissance ; attendu que c'est en partie pour cela qu'il châtie si rigoureusement son fils, et ces blasphèmes ne font rien à son intention, qui n'a pour but que la correction et l'amendement de son enfant. Lorsqu'un juge a condamné justement un criminel à la mort, si l'exécuteur la lui fait souffrir avec haine, pour se venger de lui, parce que c'est son ennemi, le juge ne trempe en aucune façon dans ce péché et n'entend point qu'il se commette, mais seulement que la justice soit faite ; de même Dieu ne contribue en rien à la malice de l'homme qui vous vole, c'est le fait particulier du voleur, et un accident entièrement détaché du dessein de Dieu, qui ne tend qu'à vous dépouiller de vos biens, pour vous dépouiller de vos vices et vous revêtir des vertus, et qui n'a rien de commun avec le péché, puisqu'il pourrait l'exécuter par mille autres moyens qui seraient sans offense. Et puis, ce n'est pas l'offense qui vous appauvrit, c'est la perte de votre bien ; l'offense ne nuit qu'au voleur qui la commet. C'est ains que nous devons discourir de cette matière, séparer le bon du mauvais et ce que Dieu met de son côté dans les actions humaines d'avec ce que l'homme y apporte du sien.

C'est pourquoi les saints et les âmes vraiment éclairées rapportent à Dieu tous les accidents et tous les maux qui leur arrivent, même par la malice d hommes ou des démons. Le saint homme Job ayant perdu ses biens et ses enfants, et se voyant d'une florissante fortune réduit à une extrême misère, dit : « Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino « placuit, ita factum est; sit nomen Domini benedic- « tum (cap. 1, 21) : Le Seigneur me les avait donnés, « le Seigneur me les a ôtés, cela s'est fait comme il a « voulu, son nom soit béni. » Voyez, dit saint Augus-

tin, comme ce saint homme, qui comprenait bien cela, ne dit point : « Dominus dedit, et diabolus abstulit, « sed Dominus dedit, et Dominus abstulit, sicut Do- « mino placuit, ita factum est, non sicut diabolo pla- « cuit (in psal. 32, conc. 2) : Le Seigneur m'a donné « mes biens et mes enfants, et le démon me les a ôtés, « mais le Seigneur me les a donnés, et c'est lui- « même qui me les a ôtés ; cela s'est fait comme il lui « a plu, et non comme il a plu au démon. » Et le Saint des saints, notre Sauveur, qui était venu au monde pour nous apprendre, par ses paroles et ses exemples, ces grands principes, que dit-il à saint Pierre, quand cet apôtre, poussé par un zèle indiscret, voulut le détourner du dessein qu'il avait de souffrir et empêcher qu'on s'emparât de lui : « Calicem quem dedit mihi « Pater, non vis ut bibam illum? lui dit-il (Joann., « 18, 11) : Ne veux-tu pas que je boive le calice « que mon Père m'a donné? » attribuant ainsi les outrages et les douleurs de sa passion, non aux Juifs qui l'accusaient, non à Judas qui le trahissait, non à Pilate qui le condamnait, non aux exécuteurs qui le tourmentaient, non aux démons qui animaient ces malheureux à cet horrible crime, bien qu'ils fussent les causes immédiates et exécutrices de ses souffrances, mais à Dieu, et encore en le considérant non comme juge, mais comme Père.

Et pour montrer que ces sentiments ne sont pas seulement du Fils de Dieu et des âmes éminentes en sainteté, mais qu'ils se retrouvent encore chez des âmes communes et même enveloppées dans l'erreur, tant les lumières de cette vérité sont fortes, j'apporterai ici ce que l'histoire (Baudier, liv. 12 de l'invent. de l'histoire des Turcs) raconte d'un petit prince turc, fils de Mustapha. Ce prince ayant reçu ordre de son grand-père Soliman de mourir, après que son père eut, par les artifices et les malicieuses pratiques d'une

femme (Roxelane), subi la même rigueur, dit qu'il ne recevait point ce commandement comme venant de Soliman, mais comme émané de Dieu, à qui une créature humaine doit rendre toute sorte d'obéissance.

Ainsi nous ne devons point attribuer nos afflictions, nos ignominies, nos pertes et nos déplaisirs, ni au démon, ni aux hommes, mais à Dieu, comme à leur vraie source, et ne point faire comme le chien qui décharge sa colère sur la pierre, sans prendre garde au bras qui la lui a jetée : « Intendat ergò caritas vestra, » dit saint Augustin, rappelant encore ailleurs ces paroles de Job : « Ne fortè dicatis hæc mihi diabolus fecit : « prorsùs ad Deum tuum refer flagellum tuum (in « psal. 31) : Gardez-vous de dire : Le démon m'a fait « cela, un tel homme m'a procuré ce malheur, il est « cause de ma ruine ; c'est à Dieu que vous devez rap- « porter tous vos maux. »

SECTION III

CONTINUATION DE LA MÊME RAISON.

I. Dieu fait toutes ses œuvres avec sagesse. — II. Et si bien qu'elles ne sauraient être mieux. — III. Particulièrement ce qui regarde l'homme. — IV. Qu'il gouverne doucement et avec respect. — V. Et pour des fins très-bonnes.

Ce serait beaucoup et assez pour soumettre nos volontés entièrement à la volonté divine, et calmer toutes les tempêtes qui peuvent s'élever en nos esprits à l'occasion des accidents qui nous arrivent, de savoir que Dieu notre souverain Seigneur fait tout ; mais la considération de la parfaite sagesse avec laquelle il le fait, et des fins sublimes et très-saintes qu'il y a, achèvera de produire en nous ces effets, et nous rendra la chose facile et agréable.

I. Dieu est infiniment sage, c'est la sagesse même,

et son être, c'est connaître. Dieu, dit Platon, a une connaissance très-parfaite, et ce serait une chose étrange et un discours bien étrange de dire que Dieu est ignorant. Il est sage, et c'est pourquoi il connaît tout, et comme il agit par lui-même, il fait tout très-sagement. « Quàm magnificata sunt opera tua, « Domine, omnia in sapientia fecisti, s'écrie le Roi-« prophète (Ps. 103, 24) : O Seigneur ! combien ad-« mirables sont les œuvres de vos mains, que l'art en « est merveilleux et l'ordre magnifique ! » Tout y est accompagné de sagesse si grande, que l'Ecclésiastique dit qu'il « l'a répandue et versée en abondance sur « tout : effudit sapientiam super omnia opera sua (cap. « 1, 10); » à ce sujet David dit encore : « Confessio et « magnificentia opus ejus (Ps. 110, 3), » ce que saint Jérôme et d'autres traduisent : « Gloria, pulchritudo : « Les ouvrages de Dieu ne sont que gloire, que beauté « et que magnificence. »

II. Plusieurs saints docteurs et grands théologiens estiment que toutes les œuvres de Dieu sont si accomplies, que, en égard à toutes les circonstances, elles ne le sauraient être davantage, qu'elles sont si bonnes qu'elles ne peuvent être meilleures (Granad., ad 1 p., tr. 2 disp. 3 sect et seq.). « Justitiâ summi Dei factum est, dit saint « Augustin, ut non modò sint omnia, sed etiam sic sint, « ut omninò melius esse non possint (lib. de Quant. « animæ, c. 33) : Toutes les choses créées non-seulement « sont produites par la main de Dieu, mais elles le sont « avec tant de perfection qu'elles ne sauraient être « mieux. » — « Mos Dei, dit l'oracle de la théologie, « saint Thomas, quod omnia opera sua in summo benè « facit, opus quippe cœli et terræ, angelorum et homi-« num, et aliarum creaturarum adeò benè fecit ut me-« lius excogitari non posset (Opusc. 62) : Dieu a coutume « de faire tous ses ouvrages au dernier point de la per-« fection, et il a fait le ciel et la terre, les anges, les

« hommes et les autres créatures si bien, qu'on ne sau-
« rait se figurer la manière de les mieux faire. » Il en donne la raison autre part, disant : « Optimi agentis « est producere totum effectum suum optimum (1 p., « q. 47, a. 2 ad 1) : C'est le propre d'une cause très-« bonne et très-parfaite d'agir avec excellence, et de « rendre son effet très-parfait et très-bon ; » et si Dieu a donné à la nature de tendre toujours dans ses opérations à ce qu'il y a de plus noble et de plus accompli, il ne faut point douter qu'il ne garde lui-même cet ordre dans les siennes. Mais les paroles de saint Basile sur ce sujet sont fort remarquables, parce qu'il parle particulièrement de ce qui touche les hommes. Nous devons avoir cette opinion fermement ancrée en nos esprits, que nous sommes l'ouvrage d'un bon ouvrier qui est Dieu, qui, avec une très-sage providence, nous dispense et nous distribue toutes les choses grandes et petites, de sorte que pas une ne nous arrive contre sa volonté, qui soit mauvaise, ou telle qu'on la puisse même concevoir meilleure. Toutes les œuvres de Dieu sont parfaites au dernier degré; c'est un esprit trop sage qui en fait le dessein, et une main trop forte et trop adroite qui les produit pour s'y tromper; les esprits les plus critiques n'y sauraient rien contrôler avec raison, ni les yeux les plus clairvoyants y trouver rien à redire. C'est pourquoi Alphonse, dixième roi d'Espagne, surnommé l'Astrologue, se montra également et ignorant et impie, lorsqu'il lâcha ce blasphème qui lui coûta si cher, que quand Dieu prit la résolution de créer le monde, s'il lui eût fait l'honneur de l'appeler au conseil, il lui eût donné de bons avis, et montré comment il pouvait faire beaucoup de choses avec plus d'ordre, et leur donner une situation plus avantageuse qu'il n'a fait (Rodericus Sanctius, hist. Hisp., p. 4, c. 5). Mais les habitants de Candie, quoique païens, témoignèrent qu'ils avaient plus de jugement

et pénétraient mieux dans la vérité, en dressant des statues à leur Jupiter, toujours sans oreilles, pour déclarer que Dieu ne pouvait rien apprendre de personne.

III. Or, si Dieu fait tout ce qui se passe dans l'univers avec une souveraine sagesse, et si tous ses ouvrages, jusqu'aux plus petits, sont couronnés de gloire, éclatants de beauté, et si bien qu'ils ne peuvent être mieux; à plus forte raison ce qui regarde l'homme, la plus noble créature et le chef-d'œuvre de ses mains, à laquelle toutes les créatures sensibles aboutissent et convergent comme à leur centre. Les saintes Lettres, dit saint Thomas (3 cont. gent., c. 97), attribuent à la sagesse et à la prudence divines la production et le gouvernement des choses. « Dominus sapientiâ fundavit « terram, stabilivit cœlos prudentiâ, sapientiâ illius « eruperunt abyssi, et nubes rore concrescunt (Prov., « 13, 19) : Le Seigneur a jeté les fondements de la « terre avec sagesse ; c'est la prudence qui a bâti les « cieux, qui a fait sortir la mer du néant, et qui ra- « masse les eaux en nuées et en fait découler la « rosée. » Qui ne voit que nous sommes sans comparaison plus importants et d'un autre prix devant Dieu que les nuées et la pluie ? et par conséquent qu'il nous régit avec les lumières d'une bien plus grande prudence, et que sa sagesse met beaucoup plus de soin à nous condnire? Aussi le Prophète royal, parlant de l'ordre avec lequel Dieu gouvernait le peuple d'Israël, ce qui doit s'entendre de tous les hommes, dit : « Pavit « éos in innocentia cordis sui, et in intellectibus ma- « nuum suarum deduxit eos (Ps. 77, 72) : Il les a « conduits à leur fin par des moyens innocents, qui « n'étaient pas nuisibles, mais salutaires, et avec des « mains pleines d'entendement il les a menés par des « sentiers assurés à leur béatitude. » Remarquez le terme énergique dont le Prophète se sert, appelant les mains de Dieu pleines d'entendement, car nous ne

mettons point l'entendement dans les mains, mais dans la tête : le Prophète pourtant l'attribue à celles de Dieu, pour nous dire que toutes les choses qu'elles font dans notre conduite sont éclairées des rayons d'une sagesse infaillible.

IV. Partant, ayons cette ferme croyance que les qualités naturelles de nos corps et de nos esprits, de notre naissance et de notre condition, que la pauvreté, les pertes, les outrages, les maladies, les ennuis, et généralement tout ce qui nous arrive, émane d'une sagesse infinie et d'une très-parfaite prudence avec laquelle Dieu nous gouverne. Et remarquons que ces accidents, quoique douloureux, ne sont pas moins accompagnés de sagesse, comme le coup de lancette ou de rasoir que le chirurgien donne à son malade pour lui ouvrir la veine ou lui couper un membre. Il suffit qu'ils soient propres pour arriver aux fins que Dieu veut atteindre, comme sans doute ils le sont toujours ; car, selon David : « Magna opera Domini, « exquisita in omnes voluntates ejus (Ps. 110, 2) : « Les œuvres du Seigneur sont grandes ; tout ce qu'il « fait est exquis et excellent pour l'exécution de ses « volontés et pour venir à bout de ses desseins. » Et c'est surtout en cette forme et cette juste convenance des moyens à leur fin que reluit sa sagesse. « Attingit, dit le Sage, à fine usque ad finem fortiter « et disponit omnia suaviter (Sap., 8, 1) : La sagesse « de Dieu atteint l'univers entier, conduisant toutes « les choses avec une douce puissance et une puissante « douceur ; » elle gouverne les hommes avec un ordre admirable, et les mène à leur bonheur fortement, néanmoins sans violence ni contrainte, mais avec suavité, et non-seulement avec suavité, mais encore avec respect. « Tu autem dominator virtutis, dit « encore le même, cum tranquillitate judicas, et cum « magna reveren a disponis nos (Sap., 12, 18) : O

« Dieu, notre Créateur, qui êtes doué d'une puissance « infinie, à qui rien ne peut résister, vous ne nous « gouvernez point selon la grandeur de votre souverain « pouvoir et de l'autorité absolue que vous avez, et par « laquelle vous pouvez faire de vos créatures tout ce « qu'il vous plaît; mais selon la grandeur de votre « bonté, et avec équité, » vous accommodant à notre nature, et appropriant à chacun de nous la condition qui lui est la plus juste et la mieux convenable pour son salut; vous disposez de nous avec un grand respect comme de vos images vivantes et de personnes de qualité élevée, à qui on ne commande pas absolument comme aux esclaves, mais avec des termes de civilité et d'honneur; vous nous maniez, dit le très-illustre Cantacuzène, avec la même circonspection que l'on manie un riche vase de cristal que l'on a peur de rompre ; et s'il faut nous affliger pour notre bien, et nous envoyer quelque maladie, quelque perte, ou nous faire passer par quelque autre souffrance, vous rocédez avec un singulier égard et un grand respect pour le mérite de notre condition. Comme quand un chirurgien coupe ou brûle un membre à un seigneur de distinction, il lui fait le moins de douleur qu'il peut et qu'il est nécessaire pour le guérir, et touche avec respect la partie malade, à cause de la dignité de la personne, ou comme un gouverneur châtie tout autrement le petit prince son élève qu'il ne ferait un laquais; ainsi Dieu nous traite honorablement comme des créatures fort nobles, qui sont en grande considération devant lui, et d'une délicate et respectueuse main il met les appareils sur nos maux, et adoucit la rigueur des remèdes autant qu'il se peut.

V. Enfin, Dieu fait tout ce qui nous arrive pour des fins très-bonnes et très-saintes, pour sa gloire, comme nous l'avons montré, et pour notre propre bien et notre perfection ; car, en général, comme il est souve-

rainement bon, et la bonté même, il tâche continuellement de perfectionner toutes ses créatures, les attirant à lui et leur imprimant les caractères et les rayons de sa divinité, autant qu'elles en sont capables, et en particulier, parce qu'il nous aime infiniment et incomparablement plus que tous ses autres ouvrages, comme les plus excellents et qui lui coûtent si cher. Il est déterminé, par cette bonté et par cet amour, à rapporter tout ce qu'il fait autour de nous à notre profit et à notre perfection. Le gant n'est pas si bien fait pour la main, ni le fourreau pour l'épée, que tout ce qu'il ordonne de nous pour l'extérieur et pour l'intérieur est justement à notre taille et à notre mesure, afin de le faire réussir à notre bien et à notre avancement, si nous voulons coopérer avec sa providence. « Volontas Dei sanctificatio vestra, dit saint Paul « (1 Thessal., 4, 3) : La volonté de Dieu est votre sancti- « fication, » et le dessein qu'il a dans tout ce qu'il vous envoie, c'est de vous rendre parfaits; ce que sans doute il ferait, si nous ne lui apportions point d'empêchements. Oh! que ne ferait-il de nous pour son honneur et pour notre bien, si nous le laissions faire! Parce que les cieux ne font aucune résistance à recevoir les impressions de leur Créateur, leurs mouvements sont si beaux, si réglés et si utiles, qu'ils publient hautement la gloire de Dieu, et conservent, avec leurs influences et la succession invariable du jour et de la nuit, tout l'univers en bon ordre; s'ils se raidissaient contre elles, et qu'au lieu d'aller du côté où ils sont dirigés, ils allaient de l'autre, et eux et tout le monde tomberaient dans une confusion horrible. De même, quand la volonté de l'homme se laissse gouverner et remuer paisiblement par Dieu, tout ce qui est dans ce petit monde, toutes les facultés de son âme et tous les membres de son corps vont avec une admirable harmonie et n'ont que des mou-

vements réglés et parfaits, qu'ils perdent pour tomber dans un déréglement extrême, quand elle s'oppose à sa conduite.

Dieu se compare, dans Jérémie (cap. 18, 2), à un potier qui, par le mouvement de sa roue et le maniement de ses mains, donne à son argile la forme qu'il lui plaît. C'est avec raison qu'il prend cette comparaison, puisqu'il a fait le premier homme de terre. Oh! si nous étions entre ses mains toutes-puissantes et toutes sages, aussi mous et aussi faciles à manier que l'argile dans celle du potier, qu'il formerait de beaux vases de nous! « Si creata nostra, disait très-bien à ce « propos le père Claude Aquaviva, cinquième général « de notre compagnie, pro ea libertate quâ prædita est, « currentis rotæ cursum non impediret, et quod indè « sequitur, artificis propositum atque ideam non dis- « turbaret, quàm pulchra passim, quàmque nobilia « vasa videremus (Epist. de felici progressu soc.) : Si « notre terre, abusant de la liberté qu'elle a, n'empê- « chait le cours de la roue et ne renversait ainsi le « dessein de ce grand ouvrier, que nous verrions sortir « de ses mains de riches pièces et d'excellents ouvra- « ges! » Mais parce que ceci entre dans la raison suivante, arrêtons-nous.

SECTION IV

AUTRE RAISON POUR CETTE CONFORMITÉ, NOTRE PERFECTION CONSISTE EN ELLE.

I. Raison prise de ce que la volonté de Dieu est la plus parfaite de toutes. — II. De ce que la perfection d'une chose consiste en la dépendance de sa forme. — III. Les trésors de cette conformité.

C'est une opinion certaine et reçue sans conteste dans la vie spirituelle, que notre perfection consiste dans la conformité de notre volonté avec celle de Dieu,

et à mesure que nous nous rendons soumis aux desseins qu'il a sur nous, nous avançons ou nous reculons dans la vertu et dans la sainteté. La grande merveille de notre siècle, sainte Thérèse, parlant de ce sujet à ses filles, leur dit : La seule prétention que doit avoir celui qui s'exerce à l'oraison, est de faire toutes les diligences possibles pour conformer sa volonté à la volonté divine, et soyez assurées qu'en ceci consiste la plus haute perfection que nous puissions acquérir : celui qui le pratiquera plus excellemment recevra de Dieu de plus grands dons et fera plus de progrès dans la vie intérieure. Ne croyez pas qu'il y ait d'autres secrets ni d'autres mystères inconnus ; en ce point consiste tout notre bien. La bienheureuse Etiennette de Soncino, très-sainte religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, ayant dans une vision été conduite au ciel, pour y considérer la félicité des bienheureux, vit que les âmes étaient mêlées aux chœurs des anges, selon le degré de leurs mérites, et remarqua parmi les séraphins certaines âmes qu'elle avait autrefois connues pendant leur demeure ici-bas ; elle demanda pourquoi elles étaient placées si haut ; il lui fut répondu que c'était pour la grande conformité et la parfaite union qu'elles avaient eues de leur volonté à celle de Dieu, lorsqu'elles vivaient sur terre. Si cette conformité porte les âmes dans le ciel au plus éminent degré de la gloire, qui est celui des séraphins, il faut nécessairement conclure qu'elle les élève, même ici-bas, au faîte de la grâce, et que l'on doit supposer en elle la perfection la plus sublime où l'homme puisse atteindre. Mais voyons-en les raisons.

I. La première est tirée de ce célèbre principe des saints Pères et des théologiens, que, comme l'entendement de Dieu est le niveau de toute vérité, sans pouvoir errer en aucun point, sa volonté de même est la règle de toute bonté, avec une droiture si inflexible

qu'il n'est pas possible qu'elle incline jamais au moindre mal. Et comme rien ne peut être conforme à l'entendement de Dieu sans être vrai, rien non plus ne saurait être l'objet de sa volonté sans être bon ; et même cette volonté adorable, comme elle est infiniment sainte, sanctifie tout ce qu'elle touche et donne une excellente bonté aux choses les plus indifférentes aussitôt qu'elle les veut. D'où par conséquent nous devons recueillir que qui se porte à ce qu'elle désire et suit ses desseins, ne peut faillir; au contraire, qu'il se rend bon et vertueux à un très-haut degré. Certes, comme de toutes les volontés qui sont, et qui sont possibles, la plus juste, la plus sainte et la plus parfaite est la volonté divine, il s'ensuit évidemment que la volonté créée, qui se rend semblable à elle, voulant ce qu'elle veut, devient par nécessité plus juste, plus sainte et plus parfaite que toutes les autres. Et comme la perfection et la sainteté sont dans la volonté surtout, et résident dans cette faculté comme sur leur trône, d'où elles envoient ensuite leurs rayons partout et glissent sur l'entendement, sur les passions et sur les membres du corps, l'homme qui a réduit sa volonté sur la volonté divine acquiert une sainteté et une perfection complètes.

II. La seconde raison est fondée sur cette doctrine remarquable de saint Thomas (4 cont. gent., cap. 86) : qu'une chose est d'autant plus noble et plus parfaite en sa nature, qu'elle se rend plus sujette à sa forme; parce que s'assujettir plus à sa forme, c'est s'unir plus à elle, et s'unir plus à elle, c'est plus y participer, et y participer plus, c'est se perfectionner davantage ; car sa forme, comme le mot même l'enseigne, est sa beauté et sa perfection. Et il dit encore autre part que chaque chose tire sa perfection de l'obéissance et de la soumission qu'elle rend à son supérieur, comme le corps se perfectionne, lorsqu'il est bien dirigé par l'âme;

de sorte que plus l'âme a de pouvoir sur lui et que plus elle l'anime, elle le possède et le conduit avec une autorité plus absolue, plus il est parfait. « Sic mentis « humanæ perfectio, conclut le saint docteur, in hoc « consistit, quod Deo subjiciatur (2, 2, q 81, a. 7) : « Ainsi la perfection de l'esprit humain consiste en ce « qu'il se rende souple à tout ce que Dieu veut de lui. » Un instrument est d'autant plus parfait qu'il se laisse plus aisément prendre, manier et appliquer à tout ce que son maître désire ; et s'il avait du jugement, il devrait se glisser dans sa main, se joindre, se serrer et s'unir intimement à elle pour être, sans aucune opposition de sa part, remué par lui comme il l'entend, parce qu'il est fait pour cela. Si un Michel-Ange peignait la figure d'un empereur et que le pinceau résistât au mouvement de ses doigts, qu'il ne voulût point marquer ni laisser la couleur sur la toile ; si, étant tiré à droite, il s'élançait à gauche, ce serait un pinceau qui ne vaudrait rien, parce que la perfection de sa nature est d'obéir entièrement au peintre et de se rendre docile à sa main, pour faire tous les traits qu'il voudra et n'en faire aucun que par sa direction. Nous sommes les instruments de Dieu, qu'il a faits pour servir à sa gloire ; c'est donc à nous de nous laisser prendre, de nous mettre bien justement dans sa main et de lui donner tout pouvoir de nous tourner et de nous appliquer à tous les usages qu'il lui plaira, sans lui résister en aucune manière.

Les anciens philosophes, et particulièrement les stoïciens, ont pénétré dans cette vérité, quand ils ont dit que la perfection et la béatitude de l'homme étaient « vivere secundùm naturam (Senec., ep. 5), » de vivre selon la nature ; » ce que quelques-uns expliquent, selon la raison et les lumières dont nos âmes sont naturellement éclairées ; et d'autres encore mieux, comme Cléanthes, au rapport de Clément

d'Alexandrie, selon Dieu. Epictète dit en termes exprès : La première et la plus importante maxime que nous ayons dans la philosophie, qui en peu de paroles contient notre perfection, est de suivre Dieu. Et si nous lui demandons qu'est-ce que de suivre Dieu, il nous répond autre part que c'est se soumettre à lui, conformer sa volonté à la sienne et suivre en tout son gouvernement.

III. D'ailleurs, quels mérites et quelles richesses n'acquiert pas un homme qui suit cette voie ? Certainement, comme cette soumission de sa volonté est le plus agréable et le plus glorieux sacrifice qu'il peut offrir à Dieu, et l'acte le plus parfait de la plus noble et la plus méritoire de toutes les vertus, qui est la charité, il faut nécessairement inférer qu'à chaque moment il gagne des trésors inestimables de biens, et qu'en peu de jours il devient plus riche que d'autres en plusieurs années et en travaillant beaucoup. Comme les poissons, dans un fleuve de la Béotie, perdent leur couleur naturelle et paraissent dorés, toutes les choses, jusqu'aux plus petites et aux plus viles, dans la volonté de Dieu, deviennent très-précieuses ; c'est une poudre d'injection qui les change en or. Saint Paul (Rom., 8, 28) assure que tout réussit pour le bien de ceux qui aiment Dieu. Et saint Thomas dit un mot remarquable qu'il rapporte de Sénèque : « Nihil homini bonum « sine se bono (lib. 2 Erud. princip., c. 3) : Rien n'est « bon à l'homme, s'il n'est bon lui-même. » Comme les richesses et les honneurs sont mauvais entre les mains des méchants et ne servent qu'à leur ruine, ils sont bons dans celles des justes qui en usent bien et qui en font autant d'instruments de leur salut ; parce que, suivant le dire commun des philosophes, « quidquid « recipitur per modum recipientis recipitur, tout ce « qui se reçoit est reçu selon la disposition du rece- « vant ; » il se teint de ses couleurs, il prend ses qua-

lités et sa nature. D'où il est aisé de juger que toutes choses sont très-bonnes aux âmes qui ont une excellente bonté et qui aiment grandement Dieu, comme sont sans doute celles qui unissent leur volonté à la sienne. Il n'y a rien dont elles ne tirent de très-grands profits, et c'est d'elles particulièrement qu'il faut entendre ces belles paroles que saint Augustin dit avoir tirées de l'Ecriture : « Fideli homini mundus « totus divitiarum est (Conc. in ps. 48) : Tout le « monde est une source de richesses pour l'homme « fidèle, » qui est le vrai nom que ces âmes méritent.

Aussi Dieu dit par Isaïe : « Ego Dominus Deus tuus « docens te utilia, gubernans te in via qua ambulas ; « utinam attendisses mandata mea, facta fuisset justi- « tia tua sicut gurgites maris, et fuisset quasi arena- « semen tuum (cap. 48, 17) : Je suis le Seigneur ton « Dieu, qui t'enseigne les choses utiles et qui te guide « dans le chemin où tu marches : oh ! si tu avais « gardé mes lois et suivi ma conduite, tu aurais acquis « une justice et une perfection éminentes ; ton âme « serait remplie d'autant de biens que le sont d'eaux « les gouffres de la mer, et tes bonnes œuvres et tes « mérites auraient multiplié à l'égal du sable qui est « sur son rivage. » Et Eliphaz avait dit auparavant au saint homme Job : « Acquiesce Deo, et habeto pacem, « et per hæc habebis fructus optimos ; suscipe ex ore « illius legem, et pone sermones ejus in corde tuo ; si « reversus fueris ad omnipotentem, ædificaveris et « longè facies iniquitatem à tabernaculo tuo ; dabit pro « terra silicem, et pro silice torrentes aureos, et argen- « tum coacervabitur tibi et in viis tuis splendebit lumen « (Job., 22, 21) : Consens à tout ce que Dieu voudra de « toi, et par ce moyen tu acquerras un bonheur incom- « parable ; reçois les ordres de sa bouche, et observe-les « fidèlement ; oh ! si tu le fais, il établira hautement ta « maison, le péché n'y aura jamais entrée ; au lieu de

« la bâtir sur la terre mouvante, il la fondera sur le « roc, afin qu'elle ne soit ébranlée par aucune secousse; « il te donnera en si grande abondance l'or et l'ar- « gent, que ces précieux métaux seront communs chez « toi comme le sont ailleurs les pierres ; enfin tu joui- « ras d'une félicité parfaite. »

Je veux finir par une fameuse histoire, que je ne puis omettre ici. Un excellent religieux, sans être pour les choses extérieures différent des autres, avait néanmoins atteint un si haut degré de perfection et de sainteté, qu'il guérissait les malades par le seul attouchement de ses habits. Son supérieur lui dit un jour qu'il s'étonnait fort que ne jeûnant, ne veillant et ne priant pas plus que les autres du monastère, il faisait ces miracles, et qu'il désirait en savoir de lui la cause. Le bon religieux répondit qu'il en était encore plus étonné, et qu'il n'en savait point la raison ; que s'il pouvait en deviner une, c'était qu'il avait toujours pris extrêmement garde de vouloir ce que Dieu voulait, et qu'il lui avait fait cette grâce d'avoir perdu et anéanti totalement sa volonté dans la sienne, afin de ne rien faire de grand ni de petit que selon son mouvement. La prospérité, dit-il, ne m'élève point, l'adversité ne m'abat point ; car je reçois tout indifféremment de sa main sans distinction aucune. Je ne demande point que les choses se fassent comme je pourrais naturellement les désirer, mais absolument comme il les veut, et toutes mes prières tendent à ce but, que sa volonté s'accomplisse parfaitement en moi et en toutes les créatures. — Eh quoi ! mon père, lui dit son supérieur, ne fûtes-vous point ému l'autre jour, quand notre ennemi brûla notre grange, et le blé, et le bétail qui y étaient pour notre provision ? — Non, mon père, lui repartit-il ; au contraire, ma coutume est de rendre grâces à Dieu en de semblables accidents, sur la ferme croyance qu'il les permet pour sa gloire et

pour notre plus grand bien ; c'est pourquoi je ne m'inquiète point si nous avons peu ou beaucoup pour notre entretien, sachant que si nous nous confions en lui; il pourra aussi bien nous nourrir avec un morceau de pain qu'avec un pain entier. Par ce moyen je vis toujours content et joyeux, quoi qu'il arrive. Ensuite il ajouta ces admirables paroles : Même par l'offre et l'abandon journalier que je fais de moi à la volonté de Dieu, je me sens tellement disposé, que si je savais que, par un arrêt irrévocable de cette volonté, je dusse être damné, je ne voudrais point en aucune façon lui résister ni même le révoquer, quand même je le pourrais, en disant seulement une fois le *Pater noster* ; non, je ne le ferais jamais ; je demanderais seulement à Dieu deux choses : la première, qu'il accomplît en moi pendant toute l'éternité sa volonté très-sainte ; et la seconde, que, dans l'extrémité de mes maux éternels, il me fît cette grâce seule de n'avoir pas même la moindre pensée contraire à ses desseins. L'abbé, émerveillé d'une telle résolution et d'une perfection si sublime, ne s'étonna plus s'il faisait des miracles.

SECTION V

AUTRE RAISON ENCORE POUR PREUVE DE CE SUJET.

I. Chaque chose tend au repos et à la paix. — II. Le moyen d'y arriver, c'est la conformité de notre volonté à la volonté divine. — III. La raison en est que tous nos troubles viennent de la résistance de notre volonté aux événements. — IV. Hommes heureux.

I. L'expérience nous apprend que toutes les choses de l'univers tendent naturellement à leur repos, et qu'elles s'y portent continuellement et de toutes leurs forces ; car comme chacune désire sa conservation, et que sa conservation dépend de sa paix, comme la guerre est cause de sa ruine, elle fait nécessairement tous ses

efforts pour se tirer du trouble et se mettre en paix. Or, nous trouvons que l'homme, qui tient dans l'univers le premier rang parmi les choses sensibles, sent vivement ce désir, mais malheureusement où les autres créatures ne se trompent jamais pour suivre les voies qui les mènent à leur repos, lui s'égare souvent et prend même des chemins tout contraires. « Vivere, Gallio frater, » c'est ainsi que le philosophe Sénèque commence le livre qu'il a fait de la vie bienheureuse, « omnes beatè vo-« lunt, sed ad perridendum quid sit, quod beatam vi-« tam efficiat, caligant : Tous les hommes désirent « mener une vie bienheureuse ; mais ils ne savent « par où il faut y aller et ne prennent point les routes « qui y conduisent. » En quoi, dit le même autre part, et dans la même pensée qu'il développe, les hommes s'abusent-ils lourdement ? Pour les moyens dont ils se servent pour parvenir à leur béatitude ; car tous les hommes souhaitant ardemment d'être bienheureux, fuient néanmoins presque tous leur bonheur, et par les choses qu'ils poursuivent, vous diriez qu'ils ne tendent qu'à se rendre misérables : « Nam cum summa « beatæ vitæ sit solida tranquillitas, et ejus inconcussa « fiducia, sollicitudinis causas colligunt, et per insi-« diosum iter vitæ non tantùm ferunt sarcinas, sed « trahunt : Car comme la vie bienheureuse consiste « dans une solide tranquillité et une parfaite paix, au « lieu de viser à ce but, ils s'embrouillent dans des « soins et dans des inquiétudes, et par des sentiers « détournés et perdus ils vont avec des esprits agités « et troublés, traînant le pesant fardeau de leur fâ-« cheuse vie. » Ainsi ils n'ont garde d'arriver à la paix ni à la béatitude qu'ils cherchent ; au contraire, plus ils la cherchent par ces chemins, plus ils s'en éloignent. Le tout est donc, non de désirer la paix, car ce désir ne manque à personne, mais de suivre le chemin qui y mène et prendre le moyen qui peut nous

la donner. Or, quel est ce chemin et quel est ce moyen?

II. C'est sans doute la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté divine; par là on acquiert le plus profond repos que l'on peut posséder en cette vie, et hors du paradis on trouve un paradis sur la terre. Alphonse le Grand, roi d'Aragon et de Naples, prince très-savant et très-sage, interrogé quel homme il croyait heureux en ce monde, répondit : Celui qui s'abandonne pleinement à la conduite de Dieu et qui reçoit toutes les choses qui lui arrivent, agréables et fâcheuses, comme venant de sa main. Celui, dit saint Dorothée (Doctrin., 1), qui retranche et fait mourir sa propre volonté pour ne faire vivre en lui que la volonté divine, acquiert une paix et une tranquillité parfaites. Et Dieu par Isaïe, au texte ci-dessus allégué, pour montrer cette vérité, dit : « Utinam attendisses « ad mandata mea, facta fuisset sicut flumen pax tua « (cap. 48, 17) : Que n'as-tu obéi à mes volontés et « suivi les dispositions que je faisais de toi, ton âme « aurait nagé dans un fleuve de paix. » Et Eliphaz, parlant à Job : « Acquiesce Deo, et habeto pacem, erit « que omnipotens contra hostes tuos, tunc super om- « nipotentem deliciis affluès (Job., 22, 21) : Obéis à « Dieu dans tout ce qu'il voudra de toi, et tu entreras « dans un royaume de paix, où le Tout-Puissant sera « ton rempart contre tes ennemis et où tu recevras de lui « et en lui une abondance de délices. » Ce fut encore le cantique des saints anges à la naissance du Sauveur « Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus « bonæ voluntatis (Luc., 2, 14) : Gloire à Dieu au « plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes « de bonne volonté. » Et qui sont les hommes de bonne volonté, sinon ceux qui ont leur volonté conforme à celle qui est souverainement bonne, à la volonté divine, sans quoi elle serait infailliblement mauvaise?

III. Or, la raison fondamentale pour laquelle la con-

formité de notre volonté avec celle de Dieu nous met dans un parfait repos, est que tous les troubles et toutes les inquiétudes que nous avons viennent de la résistance de notre volonté, quand on nous fait faire ce que nous ne voulons point ou que l'on ne fait pas ce que nous voulons, que l'on nous contredit et que l'on contrarie nos sentiments et nos desseins. De cette contradiction et de ce combat de notre volonté naissent tous les déplaisirs qui nous traversent et toutes les tempêtes dont nos âmes sont agitées. Si rien ne s'oppose à nous, si l'on fait ce que nous voulons et si tout arrive selon nos désirs, il n'est pas possible que la paix ne loge dans nos cœurs et que nous ne soyons toujours contents. Qui maintenant parmi les hommes peut légitimement prétendre à ce bonheur, sinon ceux qui ont anéanti leur volonté dans la volonté divine? Parce que la volonté de Dieu s'accomplissant toujours, et tout ce qui se passe dans le monde n'étant que les accomplissements de ses desseins, il faut nécessairement dire que la volonté de ces âmes nobles s'exécute toujours, attendu qu'elles n'ont point d'autre volonté que celle de Dieu ; et ainsi que rien ne leur arrive contre leurs souhaits, rien ne choque leurs sentiments, parce que rien ne leur advient qu'elles ne le veuillent ainsi. Oh ! quel inestimable trésor et quelle source de paix !

IV. Pour moi, je crois, dit l'éloquent Salvien, qu'il n'y a point au monde de gens plus heureux que les justes, à qui rien n'arrive que ce qu'ils veulent. Oui ; « Humiles sunt, hoc volunt; pauperes sunt, pau- « pertate delectantur; itaque quidquid acciderit iis, « quicumque verè religiosi sunt, beati esse dicendi « sunt, quia inter quantumlibet aspera nulli lætiores « sunt, quàm qui hoc sunt, quod volunt (Lib. 1 « de provid.) : Ils sont humiliés et méprisés, ils veu- « lent l'être; ils sont pauvres, ils se plaisent dans la

« pauvreté, ce qui fait qu'ils sont toujours bienheu-
« reux ; car nul ne peut être plus joyeux ni plus con-
« tent, même dans les plus grandes amertumes, que
« celui qui est dans l'état qu'il désire. » — « Non contris-
« tabit justum, quidquid ei acciderit, dit le Sage
« (Prov., 12, 21) : Tout ce qui arrivera au juste ne
« l'affligera point » ni n'altèrera la sérénité de son âme, parce que rien ne lui vient contre son gré. Il n'y a rien au monde qui puisse rendre un homme misérable, s'il ne le veut ; cela dépend de sa liberté. « Nemo, dit Salvien, aliorum sensu miser est, sed suo,
« et ideò, non possunt esse falso judicio miseri, qui
« sunt verè suâ conscientiâ beati : Personne n'est mi-
« sérable par le sentiment d'autrui, mais par le sien ;
« d'où vient que l'on regarde à tort comme malheu-
« reux ceux qui sont bienheureux dans leur opinion
« et par le témoignage de leur conscience. » Le chemin et la porte de cette béatitude, c'est de vouloir ce que Dieu veut, et que les choses arrivent comme elles arrivent.

Ce n'est pas que l'homme en cet état ne doive ressentir la pointe des douleurs, et ses sens éprouver de la peine des choses qui leur sont naturellement contraires ; mais tout cela n'est qu'en la partie inférieure, comme dans la basse-cour du logis, et ne passe point à la supérieure, où l'esprit repose. C'est comme le mont Olympe, au bas duquel se forment la pluie, la grêle et les orages, qui ne peuvent monter plus haut, parce que son sommet est élevé au-dessus de la moyenne région de l'air, et par cette élévation possède un calme perpétuel. Ainsi en est-il de ces âmes, à l'imitation de Notre-Seigneur qui, déchiré de fouets et attaché sur un gibet, ne laissait pas d'être bienheureux, et étant d'un côté noyé dans l'abîme de tous les maux que l'on peut souffrir en ce monde, était de l'autre comblé d'une joie infinie. Saint Denis, écrivant à saint

Jean l'Evangéliste banni dans l'île de Pathmos, lui dit, entre autres choses, que les gens de bien sont avec Dieu dès cette vie et savourent les prémices de la vie bienheureuse, vivant parmi les hommes comme des anges dans une parfaite tranquillité d'esprit, honorés même du nom de Dieu, dans la possession des vrais biens. Et puis il ajoute : Je ne serai donc jamais si malavisé que de penser que vous enduriez quelque peine dans votre bannissement; je crois plutôt que vous ne sentez les douleurs du corps qu'autant que vous les discernez par les sens.

Comme j'ai fini la raison précédente par une histoire remarquable, je terminerai celle-ci par une autre qui ne l'est pas moins , par le fameux dialogue que Jean Thaulère [1], très-docte et très-pieux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, eut avec un pauvre. J'ai estimé à propos de le rapporter ici tout au long, parce que, outre les points qui concernent notre sujet, il en contient d'autres qui sont très-profitables et qui peuvent grandement aider une âme à parvenir à la perfection à laquelle nous prétendons la conduire dans ce livre. Thaulère donc raconte qu'il y eut un théologien (c'est-à-dire lui-même) qui pria Dieu avec de grandes instances qu'il daignât lui adresser un homme qui lui apprît la vraie vie spirituelle, et qu'ayant continué de le lui demander pendant huit ans, comme une fois il brûlait plus que de coutume de ce désir et pressait extraordinairement sa divine Majesté de lui faire cette faveur, voilà qu'il entend une voix qui lui dit : Va-t'en à telle église et tu trouveras l'homme que tu demandes. Le théologien, tout joyeux, s'y rend aussitôt et trouve à la porte de cette église un mendiant tout déguenillé, les pieds nus et tout fangeux, avec de si méchants habits,

[1] In operibus Tholeri, Colon apud Quentellium, anno 1603, pag. 833.

qu'ils ne valaient rien du tout. Le théologien le regarde et le salut, lui disant : Bonjour, mon ami. A quoi le pauvre répondit : Monsieur notre maître, je n'ai point souvenir d'avoir eu jamais un mauvais jour. Le théologien redouble : Dieu vous donne une heureuse vie. Je vous remercie du bon souhait que vous me faites, réplique le mendiant ; mais je ne fus jamais malheureux. Ce qu'entendant, le théologien lui dit : Dieu vous bénisse, mon ami ; je vous en prie, parlez un peu plus clairement, car je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire. Je le ferai fort volontiers, répond le pauvre : Vous m'avez, monsieur notre maître, donné premièrement le bonjour, à quoi j'ai répondu que je ne me souvenais point d'en avoir eu aucun de mauvais ; parce que quand j'ai faim, je loue Dieu ; quand j'ai froid, je le bénis ; s'il neige, s'il grêle, s'il pleut, s'il fait beau ou mauvais temps, si on me méprise, si on me rebute, si je me trouve en quelque nécessité ou en quelque misère, je le glorifie. Vous m'avez ensuite souhaité une bonne et heureuse vie ; je vous ai fait réponse que je ne fus jamais malheureux, comme il est vrai, car je me suis accoutumé de vouloir sans réserve tout ce que Dieu veut et de m'abandonner absolument à sa conduite, que je sais ne pouvoir être que très-bonne. C'est pourquoi tout ce qui m'arrive, prospérité ou adversité, douceur ou amertume, je le regarde d'un bon œil et je le reçois de sa main avec joie comme le meilleur. Et voilà la source de mon bonheur et ce qui fait qu'en l'état où vous me voyez je ne fus jamais misérable, mais que j'y ai toujours joui d'une vie contente et bienheureuse.

Le mendiant s'étant ainsi expliqué, le théologien lui fait ces autres questions : Eh bien, mon ami, cela est bon ; mais que diriez-vous, avec votre résignation, si Dieu voulait vous damner ? Damner, repart le

mendiant ; si Dieu en voulait venir là, j'ai deux bras avec lesquels je l'embrasserais étroitement : le gauche, qui est la vraie humilité par laquelle je suis joint à son humanité très-sainte, et le droit, c'est-à-dire l'amour ardent qui m'unit à sa divinité; avec ces deux bras je le tiendrais si serré que, s'il voulait me précipiter dans les flammes, il faudrait qu'il y vînt avec moi. Or, il me serait incomparablement plus doux d'être en enfer avec lui que de posséder sans lui tous les contentements du ciel. D'où venez-vous, mon ami, lui demande le théologien ? Je viens de Dieu, répond le pauvre. Et où l'avez-vous trouvé, poursuit l'autre ? Je l'ai trouvé aussitôt que j'ai quitté les créatures. Et où est Dieu? Il est dans les cœurs purs et dans les hommes de bonne volonté.

Le docteur, passant plus avant, lui dit : Mais qui êtes-vous? Qui je suis? répond le pauvre; je suis roi. Et où est votre royaume? Il est dans mon âme, où je tiens tous mes sujets dans un bel ordre, les passions obéissantes à la raison, et la raison à Dieu; voilà comme quoi je suis roi ; et quiconque aura du jugement ne peut douter qu'un tel royaume ne soit beaucoup plus noble et plus délicieux que ceux de la terre. Et enfin le théologien s'informa qui l'avait conduit à une perfection si sublime. Le pauvre donna cette belle réponse : C'est le grand silence que j'ai gardé, me taisant beaucoup avec les hommes, pour parler souvent à Dieu; ce sont mes hautes méditations et l'union que j'ai eue avec sa divine Majesté; je n'ai pu trouver ni repos ni consolation dans aucune créature ; c'est pourquoi j'ai trouvé mon Dieu, en qui maintenant je possède un parfait repos et une paix durable. Tel fut le pourparler qu'eut Thaulère avec ce pauvre, qui, par la conformité entière de sa volonté avec la volonté divine, était dans sa pauvreté plus riche que les monarques et plus heureux en ses souffrances que ceux pour le contentement

desquels travaillent les éléments en toute la nature.

SECTION VI

CONCLUSION DE CES RAISONS.

I. Récapitulation des raisons. — II. De l'amour. — III. De la gloire de Dieu. — IV. Dieu est cause de tout ce qui nous arrive. — V. De sa sagesse et de ses intentions. — VI. De notre perfection. — VII. De notre repos.

I. Après avoir vu et considéré mûrement toutes ces raisons, nous devons à la vérité rendre les armes et nous livrer à Dieu, pour faire de nous absolument tout ce qui lui plaira. Il faut répudier notre volonté pour épouser inséparablement la sienne ; ne plus agir que par ses mouvements, et suivre aveuglément sa direction. Et pour cela il sera bon de se servir tantôt de toutes ces raisons ensemble, afin de convaincre plus puissamment notre esprit et lui laisser moins de sujet de résistance ; et tantôt de l'une, et puis de l'autre, selon qu'elle sera plus propre pour lors à nous toucher le cœur.

II. Parfois on pourra s'animer par la première raison, qui est prise de l'amour, considérant que si nous voulons faire profession d'aimer vraiment Notre-Seigneur, nous devons conformer entièrement notre volonté à la sienne, et que dans cet accident qui nous arrive, de perte, de maladie, de confusion ou autre, si nous murmurons et si nous voulons autre chose que ce qu'il veut, notre affection n'est qu'imaginaire et un vain compliment, parce que l'amour consistant essentiellement en cette conformité, il vient ensuite nécessairement à s'éteindre aussitôt que les volontés viennent à se désunir. Ainsi l'âme aimante prendra soigneusement garde de ne consentir à aucune pensée ni à aucun sentiment qui contrarie en quoi que ce soit les desseins de Notre-Seigneur et s'oppose à son vouloir ;

autrement il faudra qu'elle compte au moins en ce point, ce qui lui doit être bien cruel si elle l'aime sincèrement, qu'elle renonce à son amour.

III. D'autres fois on pratiquera cette conformité par la considération de la gloire de Dieu, nous souvenant que c'est l'action la plus agréable et le sacrifice le plus excellent que nous pouvons lui offrir, vu que nous n'avons rien de plus cher que notre cœur ni de plus précieux que notre amour. Et puis, comme la gloire de Dieu consiste dans l'exécution de sa volonté, et que nous sommes faits pour l'honorer et le glorifier, nous commettons un grand déréglement, si nous avons, même en la moindre chose, la volonté différente de la sienne, vu que nous le privons d'un honneur qui lui est dû et que nous lui devrions procurer non-seulement par notre obéissance, mais encore, s'il en était besoin, par la perte de nos biens et de notre vie ; que si c'est une grande gloire à Dieu de vouloir ce qu'il veut et de le suivre où il nous mène pour son service, à la vérité elle n'est pas moindre pour nous : « Magna « gloria est sequi Dominum (Eccl., 23, 38) : C'est une « grande gloire de suivre le Seigneur, » autant et encore plus pour nous que lui. Quelle gloire et quelle excellence nous revient-il de ce qu'étant des créatures si pauvres et si misérables, et Dieu souverainement élevé au-dessus de nous et comblé en lui-même et par lui-même d'une gloire infinie, il daigne se servir de nous pour se glorifier et employer à un si haut dessein des instruments si vils et si chétifs, en en laissant tant d'autres beaucoup mieux disposés, qu'il a en main ou qu'il pourrait faire ? Si un roi, pour donner une bataille de grande conséquence, laissait plusieurs épées d'une très-fine trempe qu'il a, et en choisissait une méchante, toute rouillée, qui n'a ni pointe ni tranchant, comme ce serait une plus grande marque de son courage et un témoignage plus illustre

de la force de son bras, d'avoir remporté la victoire avec cette épée qu'avec de meilleures, ce serait aussi à la même épée une gloire signalée d'avoir été prise et préférée à toutes pour mettre à exécution cette difficile entreprise. Il en est ainsi de nous vis-à-vis de Dieu. Le père Jacques Salès, religieux de notre compagnie, qui fut fusillé par les hérétiques, à Aubenas, pour la défense de la foi. gardait précieusement une lettre du généreux martyr de Jésus-Christ, le père Edmond Campian, de notre même compagnie, qu'il lisait avec affection et qu'il baisait, particulièremant quand il arrivait à ces lignes où ce vaillant champion de Notre-Seigneur, parlant de soi, dit : « Si vel canibus alendis « fænerari possim Domino meo, quis sum, aut quæ « est domus patris mei, ut recusem? Si je n'étais em- « ployé qu'à nourrir les chiens de mon maître, qui « suis-je, et quelle est la maison de mon père pour le « refuser? » Ce serait encore trop d'honneur pour nous, si Dieu nous commandait de ramasser, pendant l'éternité, seulement des grains de sable. La dignité d'un tel maître relève éminemment tous ses commandements et donne un grand éclat aux choses les plus viles.

IV. Tantôt il faudra se souvenir que tout ce qui se se passe dans l'univers, et spécialement ce qui nous arrive, nos pauvretés, nos tristesses, nos afflictions, tout, excepté le péché, est produit par la providence de Dieu, et que ce sont des ouvrages de ses mains; c'est lui qui les a ordonnées et tracées dès l'éternité, et qui, en son temps, les exécute; et c'est aussi à lui que nous devons les rapporter. C'est pourquoi, quand dans quelque événement fâcheux nous sentirons notre volonté s'émouvoir et vouloir former des plaintes, nous devons faire taire tous ces sentiments et toutes ces rébellions, considérant que c'est Dieu, à qui nous devons une entière obéissance, qui dispose ainsi de

nous, et dire avec David : « Obmutui, et non aperui os « meum, quoniam tu fecisti (Ps. 38, 10) : Je me suis « tu et je n'ai pas seulement ouvert la bouche pour dire « le moindre mot, parce que c'est vous qui l'avez fait. » Le roi des Huns, Attila [1], à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, ayant brûlé Cologne, pris Trèves, Cambrai, Metz et plusieurs autres villes, et laissé partout de tristes et funestes marques de sa cruauté, venait pour exercer la même barbarie sur la ville de Troyes. Saint Loup, qui en était évêque, alla au-devant de lui, revêtu de ses habits pontificaux et accompagné de son clergé, et lui demanda qui il était, lui qui, après avoir sujugué tant de provinces et renversé tant de villes, allait assujettissant ainsi l'univers à son empire? Attila répondit qu'il était le fléau de Dieu. Et qui de tous les hommes pourrait résister au fléau de Dieu, réplique ce saint pasteur ? Puisque vous êtes le fléau de Dieu, venez et frappez-nous comme il vous le permet. Ces paroles, au lieu de l'irriter, adoucirent Attila, qui ne fit aucun mal à saint Loup ni à son peuple ; et s'il voulut entrer dans leur ville, ce ne fut que pour y passer. Voilà quel fut le fruit de cette prudente réponse et de cette résignation héroïque. Nous devons recevoir avec le même esprit les afflictions que Dieu nous envoie ; par ce moyen, elles nous seront beaucoup plus douces. Aussi bien, qui a le bras assez fort pour tenir contre Dieu ? qui peut l'emporter sur lui quand il l'a entrepris ? A lutter contre Dieu, on perd son temps et sa peine, attendu que, comme il dit lui-même, « Consilium meum stabit, « et omnis voluntas mea fiet (Is., 46, 10) : Mes des- « seins subsisteront, et toutes mes volontés seront « exécutées. » Il vaut donc bien mieux fléchir que

[1] Nicol. Olan. in Attila, c. 9 ; Baron., anno Christi 451 Num. 6 ; hist. Galliæ, in Meroveo.

rompre ; et c'est le fait d'un homme sage de s'accommoder à son impuissance et de faire de nécessité vertu. « Si quid non possum, disait Sénèque, non posse me « gaudeo (Epist. 26) : Si je ne puis pas quelque chose, « je suis bien aise qu'elle soit hors de mon pouvoir, et « ainsi elle ne me travaille point. »

V. Tantôt on pourra repasser dans son esprit que tout ce que Dieu fait, soit dans le gouvernement général du monde, ou le nôtre en particulier, il le fait avec une sagesse infinie, qui ne peut errer, et pour des fins très-excellentes et très-bonnes, pour sa gloire et pour notre salut. Ainsi, nous devons embrasser chèrement ce qui nous arrive et nous consigner entièrement à lui pour faire de nous tout ce qu'il voudra. A parler sainement, un homme ne saurait faire plus clairement ni plus hautement paraître sa prudence que de laisser de côté son jugement et son vouloir pour prendre ceux de Dieu. En effet, quelque connaissance que puisse avoir l'esprit humain, et à quelque degré de sagesse qu'il puisse atteindre, si on la compare avec la sagesse divine, elle n'est réellement qu'une pure ignorance. Ce qui a fait dire au Sage avec grande raison (Sap., 9, 14), qu'en nos meilleures pensées nous avions toujours sujet de craindre et de nous défier, que nos plus claires lumières étaient accompagnées de ténèbres, et nos prévoyances les plus judicieuses et les mieux établies, mal assurées. D'où il suit qu'il ne peut y avoir dans les actions humaines aucune prudence ni aucune sagesse, si elles ne sont conformes au jugement et à la volonté de Dieu, comme à la règle de toute la prudence et de toute la sagesse que nous pouvons avoir.

Ainsi donc, recevons sans peur toutes les dispositions que Dieu fera de nous, marchons assurément dans ses sentiers, et persuadons-nous que nous sommes très-bien, et que nous ne pouvons les quitter sans nous

égarer et nous perdre. Certainement, on ne peut sortir de la conduite et des voies de la sagesse sans entrer dans celles de la folie. Si un aveugle-né refusait de prendre un guide, et surtout son père, qui l'aime uniquement, homme prudent, et qui connaît fort bien tous les chemins, il passerait justement pour insensé et pour être aussi aveugle de l'esprit que de corps. Nous sommes de même si nous faisons difficulté de suivre Dieu où il nous mène, quand ce serait sur des précipices, car nous devons nous fier à la main qui nous conduit, quelques raisons qui nous viennent du contraire, qui ne peuvent être que trompeuses, parce que c'est la main de notre père, qui nous aime incomparablement plus que nous ne nous aimons, et qui est infiniment sage. Saint Grégoire de Nazianze (Orat. 16 à num. 42) montre très-bien que Dieu fait toutes choses avec une souveraine sagesse, et qu'il observe un ordre admirable en celles-là mêmes où il nous semble qu'il y a le plus de désordre. Comme un corps, dit-il, ne serait pas beau s'il était égal et uniforme partout, les éminences et les ravalements, les grandeurs et les petitesses composent sa beauté, comme les montagnes et les vallées celle de la terre. Il en est de même de notre vie, où Dieu, pour la rendre belle et excellente, fait entrer les tristesses aussi bien que les joies, les adversités comme les prospérités et beaucoup d'accidents étranges. Si nous voulons les réprouver parce que nous n'en comprenons point les causes, ni pour quel sujet Dieu nous les envoie, prenons garde qu'il ne nous arrive comme à ceux qui ont le vertige, qui pensent que tout tourne et va à la renverse, mais qui devraient considérer que ce ne sont pas les choses qui tournent et qui se brouillent, car elles sont immobiles et bien arrangées, mais leur cerveau. Le même saint Grégoire, malade, écrivant à son ami Philagrée, malade pareillement, lui dit (Epist. 63) :

Je ressens de grandes douleurs dans ma maladie, mais pourtant je m'en réjouis, parce que je puis maintenant servir de modèle de patience aux autres. Et ensuite il ajoute : Il faut, mon ami, que nous ayons en singulière recommandation d'être patients dans nos maux, et que nous bénissions Dieu pour les choses fâcheuses comme pour les agréables; et puis il conclut par cette belle sentence : Car, pour moi, je crois que la souveraine raison, qui est Dieu, ne peut rien faire contre la raison en ce qui nous concerne, bien que quelquefois il nous semble le contraire.

Le père Dupont raconte d'un novice de notre compagnie, de grande vertu, nommé François Godoy, que le saint homme, le père Balthazar Alvarez, son maître, s'étant aperçu par hasard qu'il ne voyait point de l'œil gauche, lui dit qu'à cause de ce défaut le père provincial ne le retiendrait jamais dans la compagnie que néanmoins l'unique moyen d'y demeurer serait de s'offrir pour aller au Brésil avec ceux que l'on y destinait, s'il en avait le courage. Ce jeune homme le fit et l'obtint par l'assistance de ce même père. Or, il advint que, dans le voyage, il fut pris avec ses autres compagnons par des pirates hérétiques, et mis cruellement à mort pour la cause de Jésus-Christ. Quel trait de la Providence ! quel secret divin ! Qui n'eût dit, à parler et juger selon la portée de nos petits esprits, qu'il eût été beaucoup meilleur pour François d'avoir deux bons yeux, puisque le manque de l'un, outre la grande incommodité naturelle, le privait du bien de la religion ? Et néanmoins nous voyons par la suite que ce vice de nature fut la cause de son bonheur; car s'il ne l'eût pas eu, on n'eût point pensé à l'envoyer dans ce pays lointain, et ainsi il eût perdu le plus grand bien et la plus grande gloire qui pouvaient lui arriver, la palme du martyre.

C'est pourquoi fions-nous à Dieu et suivons-le partout

où il nous mène. Eh quoi! un homme confiera bien sa santé à un médecin, son différend à un avocat, et s'il est aveugle, il se laissera conduire par un enfant et, ce qui est encore plus, quelquefois par un chien, et il fera le difficile pour suivre la direction de Dieu! Quel déréglement! quelle extravagance! Abandonnons-nous donc absolument à lui, nous assurant qu'étant très-sage il ne saurait faillir, et ayant une bonté infinie et un amour plus que paternel pour nous, il veut notre bien. Disons avec saint Basile (Epist. 65), qui, après avoir discouru au long de ces événements où nous perdons courage et dont notre vie est souvent traversée, conclut par ces dignes paroles, que Dieu gouverne sans comparaison mieux et plus à notre profit nos affaires que nous ne pourrions même le désirer. Parce que nous ne croyons pas fermement ces vérités, ou que nous ne voulons point nous en servir à l'occasion, quand les accidents nous surviennent et nous heurtent, ils nous ébranlent et nous jettent facilement par terre, puisque nous ne tenons à rien qui soit solide.

VI. Le désir de notre perfection nous touchera dans un autre temps, considérant que nous ne pouvons être parfaits qu'autant que nous rendrons notre volonté conforme à la volonté divine, comme un ouvrage ne peut avoir de droiture que selon le rapport qu'il a avec sa règle. Plus les cieux sont exhaussés, moins ils font de résistance au mouvement du premier mobile, et plus lentement ils suivent celui qui leur est propre; comme dans le firmament, auquel, suivant la doctrine de Ptolémée, il faut trente-six mille ans pour achever sa course et revenir au point d'où il est parti, tandis qu'en se laissant emporter et ravir par le premier mobile, il fait en vingt-quatre heures avec lui tout le tour du monde. De même, plus les âmes sont élevées en perfection et en sainteté, plus elles apportent

d'obéissance à la volonté de Dieu et d'opposition à la leur.

VII. Bien plus, comme notre repos nous est extrêmement cher, et qu'il n'est rien dont nous ayons plus grand soin, nous le chercherons dans l'accomplissement entier des volontés de Dieu, puisque c'est là seulement qu'il se trouve, et que hors de là nous n'aurons que trouble. « Quis restitit ei, et pacem habuit? « dit Job (cap. 9, 4) : Qui a jamais résisté à Dieu, et « a pu avoir la paix de son esprit? » Certainement personne. « Seipso quippe homo, dit saint Augustin, « divinâ voluntate contemptâ, nisi perniciosè uti non « potest, ut indè timoribus mœroribusque completus « cantet in Psalmo, si tamen mala sua sentit : Ad me- « ipsum anima mea turbata est (lib. 13 de Civil., cap. « 2) : L'homme qui méprise la volonté divine jette « nécessairement en lui le désordre et la confusion, « qui, le remplissant de craintes et d'ennuis, le con- « traignent de dire ces paroles du Prophète royal, si « toutefois il sent son mal : Mon âme est troublée et « n'a point de repos. » — « Hoc quippe, dit saint « Bernard, parlant excellemment et au long de ce sujet, « ad æternam justamque legem Dei pertinuit, ut qui « à Deo noluit suaviter regi, pœnaliter à seipso rege- « retur, quique sponte jugum suave et onus leve « caritatis abjecit, propriæ voluntatis onus impor- « tabile pateretur invitus (Ep. 11, quæ est ad Char- « tus.) : Car c'est un éternel, un juste arrêt du ciel que « celui qui n'a point voulu être conduit par Dieu avec « douceur, fût gouverné par lui-même avec rigueur, « et qu'ayant refusé de subir le joug suave de l'amour, « il fût accablé, malgré son dépit, du fardeau insuppor- « table de sa propre volonté. » Et ne voyons-nous pas cela par expérience? Voilà un religieux que ses supérieurs avaient destiné quelque part et qu'ils voulaient appliquer à un office; lui, ouvertement ou par des voies

obliques et de secrètes menées, ménage tellement ses affaires qu'il élude le coup, va demeurer ailleurs et se trouve employé à une autre occupation qu'il désire. Qu'arrive-t-il? Il arrive qu'étant en ce lieu et en cet emploi, où non la volonté de Dieu, mais la sienne l'a mis, il n'y trouve pas ce qu'il s'y était promis : il y est et extérieurement et intérieurement inquiété, il y est traversé dans ses desseins, il y est tenté, et en danger de se perdre, Dieu le punissant, parce qu'il a forcé sa providence de se servir, pour sa paix et pour son salut, d'autres moyens que de ceux qu'elle avait choisis et qui étaient propres.

De plus, quel gain revient-il à un homme de lutter contre les résolutions de Dieu ? S'il ne fait pas volontiers ce qu'il veut, il lui faudra le faire par force. Lequel vaut mieux des deux? Quand un malade se tourmente dans son lit, qu'il se dépite, qu'il tempête, en est-il plus soulagé ? la fièvre s'apaise-t-elle ? Au lieu de s'apaiser, elle s'allume davantage par cette agitation de son esprit, et Dieu a sujet de le traiter encore plus mal, parce qu'il ne trouve pas un enfant obéissant, mais un esclave rebelle. C'est donc bien mieux fait en toute façon de nous conformer à ce que Dieu veut, et de suivre avec une parfaite soumission sa volonté.

SECTION VII

EN QUOI NOUS DEVONS PRATIQUER CETTE CONFORMITÉ.

I. Dans les choses naturelles qui sont hors de nous. — II. Dans celles qui nous touchent de plus près. — III. Dans les défauts des perfections de nature. — IV. Dans les maladies.

I. On demande maintenant en quoi nous devons pratiquer cette conformité ? Je réponds : En toutes choses. Nous en prendrons quelques-unes comme principales, auxquelles toutes les autres se rapportent.

Premièrement, nous devons conformer notre volonté à la volonté divine pour les choses naturelles qui sont hors de nous : pour le chaud, le froid, les pluies, les grêles, les tempêtes, les tonnerres, les foudres, la peste, les famines, et pour toutes les autres intempéries de l'air et désordres des éléments. Nous devons agréer tous les temps que Dieu nous envoie, et ne point les condamner avec impatience et colère, comme on a coutume, quand ils nous sont contraires. Il ne faut point dire : Voilà un temps malheureux et désespéré, ni nous servir d'autres termes qui montrent la contradiction et le mécontentement de nos esprits. Nous devons le vouloir comme il est, considérant que c'est Dieu qui l'a fait, et dire dans cette incommodité avec les trois enfants au milieu de leurs flammes : « Bene-« dicite, frigus et æstus, Domino, benedicite, glacies et « nives, Domino, benedicite, fulgura et nubes, Domino, « laudate et superexaltate eum in secula (Dan., 3) : « Froidures et chaleurs, glaces et neiges, foudres et « nuées, bénissez le Seigneur, louez-le et glorifiez-le « à jamais. » Comme elles le font en obéissant à Dieu et en accomplissant sa très-sainte volonté, nous devons le bénir et l'honorer avec elles par la même voie. Nous devrions, pour étouffer ces mouvements injustes et ces paroles déréglées, penser que si ce temps dont nous nous fâchons ne nous est pas commode, il l'est à un autre ; s'il empêche notre dessein, il avance celui de notre voisin ; s'il n'est pas bon à la partie, il est utile au tout : et quand cela ne serait point, il devrait nous suffire de savoir qu'il est toujours bon pour la gloire de Dieu, puisqu'il est selon son vouloir, et que Dieu y prend son plaisir. Le B. père Borgia, troisième général de notre compagnie, allait une fois dans une de nos maisons, et arriva de nuit. Déjà tout le monde était couché et endormi; après avoir frappé longtemps à la porte par une neige épaisse et très-froide, comme

ceux qui lui vinrent ouvrir s'excusaient de l'avoir tant fait attendre, et par un tel temps, parce qu'ils ne l'avaient point entendu, il répondit qu'il avait reçu une grande consolation, pensant avec une joie infinie que Dieu lui jetait à gros flocons cette neige.

II. Secondement, pour les choses qui nous touchent de plus près, comme la faim et la soif, l'abondance et la disette, les richesses et la pauvreté, les honneurs et les humiliaitons, la gloire et l'infamie, les consolations et les afflictions, que nous devons recevoir et embrasser comme des dispositions divines par lesquelles Dieu nous conduit assurément à notre bien, et veut être honoré de nous, par la soumission que nous rendrons à ses volontés. David sortit de Jérusalem pour éviter la persécution de son fils dénaturé Absalon, et le grand-prêtre Sadoc fit suivre l'arche pour servir au roi de sauvegarde dans cet éminent péril, et de gage pour son heureux retour : David lui dit de la faire rapporter dans la ville, que Dieu l'y ferait bien rentrer lui-même s'il le voulait, et puis il ajouta : « Si « autem dixerit mihi : Non places, præsto sum, faciat « quod bonum est coram se (1Reg., 15, 26) : Mais s'il « me dit : J'ai retiré mon affection de toi, je ne trouve « plus bon que tu règnes sur mon peuple, je veux te « dépouiller de ta pourpre, pour en revêtir ton en- « nemi, et te chasser de ton trône pour l'y asseoir et le « couronner de gloire, je suis prêt, qu'il fasse de moi « ce qu'il lui plaira. » Nous devons dire de même en tout se qui nous regarde, de quelque manière qu'il nous arrive. Mais entendons parler un païen ; c'est Epictète (apud Arian., 2 disser., c. 16). Il dit à Dieu ces fortes et admirables paroles, qui doivent être pour nous une très-grande instruction, et qui, si nous n'en faisons notre profit, feront un jour notre confusion : O grand Dieu ! employez-moi à tout ce que vous voudrez, faites-moi servir à tout ce que vous jugerez, m'y

voilà tout disposé, je ne m'excuserai point, je ne refuserai rien de ce que vous aurez ordonné; envoyez-moi où vous jugerez à propos, donnez-moi l'habit qu'il vous plaira. Désirez-vous que je me mêle du gouvernement public, ou que je mène une vie privée? que je sois dans l'estime, ou dans le mépris? que je demeure paisiblement dans la ville, ou que j'en sois banni? que je sois aisé ou incommodé? Je suis à vous; faites, et si quelqu'un veut contrôler le procédé que vous tiendrez envers moi et ose témérairement censurer vos ordres, je ferai des apologies pour les défendre, et j'en soutiendrai l'équité envers et contre tous. Quelles paroles! Mais elles n'étaient que dans la bouche de ce païen; car une vertu si haute dédaignerait de loger dans une âme infidèle, et une si éclatante lumière ne s'accorderait jamais avec les ténèbres. Il faut qu'elles soient dans les cœurs et dans les œuvres des chrétiens, qui sont élevés dans l'école de la vérité, et qui y sont instruits moins à bien dire qu'à bien faire.

III. On doit rapporter ici les défauts naturels de nos âmes, comme que nous n'avons point une aussi bonne mémoire que d'autres, un esprit aussi pénétrant et aussi subtil, un jugement aussi grand ni si ouvert. Je dis premièrement que nous ne devons pas nous affliger ni murmurer de ce que nous n'avons pas ces perfections, ni porter envie à ceux qui les ont. Certainement un homme aurait fort mauvaise grâce de s formaliser, si le présent qu'on lui fait par une pure gracieuseté n'est pas aussi beau ni aussi riche qu'il voudrait. Nous nous plaignons du peu de mémoire et d'entendement que nous avons; et avons-nous mérité ce peu que Dieu nous en a donné? n'est-ce pas un don de sa libéralité, dont nous lui sommes grande ment redevables? Quel service lui avions-nous rendu pour nous faire plutôt hommes que moucherons, ou quelque autre créature encore plus vile? Que lui

avions-nous fait pour l'obliger seulement à nous donner l'être? Il pouvait nous laisser pour jamais dans l'abîme de notre néant, sans que nous eussions pu le trouver mauvais ni résister à ses desseins. Il nous a fait trop de grâce de nous donner l'être, la mémoire et l'entendement que nous avons. On fait honneur à un homme pour peu qu'on lui donne, si on ne lui doit rien.

Mais ce n'est point assez de ne pas murmurer de ce que nous avons peu de mémoire et d'autres qualités recommandables. Nous devons en second lieu nous en contenter, et n'en vouloir pas davantage : nous en avons assez, puisque Dieu a jugé qu'il ne fallait pas pour le bien de son service que nous en eussions davantage. L'ouvrier fait ses instruments de la grandeur, de la grosseur et de la figure qui sont nécessaires pour ses ouvrages. Dieu de même nous distribue l'esprit et les talents conformément au dessein qu'il a d'être servi de nous, et selon la mesure de la gloire qu'il prétend en tirer. Le tout est de bien employer ce qu'il nous donne, et qui le fait le mieux est sans doute le plus parfait et remporte la palme ; comme dans une tragédie, celui-là gagne le prix et est estimé plus que tous, qui joue le mieux son personnage, parce que l'excellence n'est pas à faire l'empereur ou le roi, mais à exprimer naïvement le rôle qu'on lui prête.

C'est un grand bien pour plusieurs, et même leur salut, de n'avoir point tant d'esprit, tant de mémoire, ni tant de qualités naturelles. Ils se perdraient dans l'abondance, où le manque les sauvera. Les arbres ne sont pas mieux pour être hauts et plantés sur les cimes des montagnes; ils seraient plus assurés s'ils étaient bas et à l'abri dans les vallées. Une mémoire prodigieuse qui retient tout, un esprit vif qui pénètre dans toutes les sciences, une doctrine rare, un grand éclat, une florissante renommée ne servent souvent à un

homme que de sujet de vanité et d'occasion de ruine. Oh! que la médiocrité est bien meilleure, elle qui nous tire de tous ces périls, et nous fait passer notre vie en assurance. Platon, dressant sa République, ne veut point que ses citoyens, et particulièrement les chefs, soient trop riches; et donnant la raison de son sentiment, il dit : Si quelqu'un me blâmait de ce qu'en faisant le portrait d'un homme, je ne mets point les couleurs les plus voyantes aux parties les plus belles ; par exemple, que je ne peins point les yeux, qui sont des membres très-beaux, de pourpre, mais de noir; je lui répondrais, à mon avis, comme il faut, en lui disant que je dois bien prendre garde de ne point faire les yeux si beaux qu'ils ne ressemblent point à des yeux, mais de donner à chaque partie les couleurs et les ornements qu'elle demande selon sa nature, afin que toute sa figure ait sa beauté convenable. De même, ne nous forcez pas, dirions-nous, de donner tant de richesses et tant de commodités aux gouverneurs des villes, qu'ils ressemblent à tout autre plutôt qu'à de bons gouverneurs. Ne voyons-nous pas que le potier, devenu riche, ne veut plus travailler de son métier, ne fait plus de pots que par manière d'acquit, de sorte que le trop d'aise lui fait désapprendre son art et le rend plus mauvais maître. Nous disons de même d'un chrétien, et plus encore d'un religieux, que devant être, par sa profession, grandement humble, obéissant, détaché de toutes les créatures, adonné à l'oraison et observer exactement ses règles, quand il est élevé notablement au-dessus des autres par l'esprit, le savoir et d'autres dons naturels, et qu'il se voit en grande considération dans le monde, il oublie souvent son état, et néglige de s'humilier et de suivre la Règle, et devient enfin médiocre religieux. Oh! que Dieu lui eût fait un grand bien de le tenir plus bas, où le vent ne l'eût point abattu, au lieu de l'enrichir de tant de perfec-

tions de la nature, qui l'ont rendu pauvre de celles de la grâce; non pas que tout ce que Dieu donne ne soit très-bon et le meilleur en soi, comme nous avons dit, mais cela s'entend à raison de la disposition vicieuse de cet homme et du mauvais usage qu'il fait de ses dons par sa faute.

IV. En troisième lieu, nous devons nous conformer à la volonté de Dieu pour ce qui regarde les maladies. Il faut vouloir celles qu'il nous envoie, et les vouloir pour le temps qu'elles viennent et qu'elles durent, et avec toutes leurs circonstances, sans qu'une seule soit changée; apportant toutefois ce qui est raisonnable pour leur allégement et pour leur guérison, parce que Dieu le veut ainsi. Sainte Gertrude étant un jour malade, et toute en sueur par l'ardeur de la fièvre, se mit à penser avec quelque travail d'esprit, quel serait le succès de cette crise, si son mal en diminuerait, ou s'il augmenterait, Notre-Seigneur lui apparut beau et agréable à merveille, tenant dans sa main droite la santé, et la maladie dans sa gauche, et les lui présenta toutes deux pour choisir celle qu'elle voudrait. Mais cette grande âme, fermant les yeux à l'une et à l'autre, s'avança et se glissa entre les bras de Notre-Seigneur qui étaient ouverts, et alla s'attacher et se coller à son cœur, lui disant : Voilà ce que je choisis; je ne veux, mon Seigneur, ni santé ni maladie, mais seulement ce cœur, et que votre très-sainte volonté s'accomplisse parfaitement en moi. C'est avec ces sentiments que nous devons nous soumettre à Dieu pour les infirmités de nos corps, et les recevoir agréablement de sa main, et dans nos plus grandes douleurs, dire de cœur et de bouche! « Fiat voluntas tua : Votre « volonté soit faite! » Epictète et Astion, généreux martyrs de Jésus-Christ, sous la persécution de Dioclétien, ayant été mis en prison, résolurent ensemble qu'aux questions qu'on leur ferait de leurs noms, de

leur pays et de leurs parents, ils répondraient seulement : « Christiani sumus : Nous sommes chrétiens ; » et dans leurs tourments de ne dire autre chose que : « Domine Jesu, tua volontas semper in nobis fiat ! « Seigneur Jésus ! Que votre volonté s'accomplisse « toujours en nous ! » Quand donc ils furent interrogés par le juge Latronien, et par son ordre mis à la torture, déchirés d'ongles de fer, brûlés aux côtés de torches ardentes, et tourmentés de plusieurs autres manières très-cruelles, ces vaillants champions, tenant les yeux fixés au ciel, avaient incessamment ces paroles dans la bouche : « Domine Jesu, tua voluntas fiat in « nobis, christiani sumus ! Seigneur Jésus, votre vo- « lonté soit faite en nous, nous sommes chrétiens ! » Et dès que la sentence de mort eut été prononcée contre eux, et qu'ils furent parvenus au lieu de leur supplice, ils prononcèrent à haute voix ces mots : « Benedictus es, Domine, Deus patrum nostrorum, et « laudabilis et superexaltatus in secula, eo quod non « humana, sed tua voluntas per omnia facta est in « nobis : Vous êtes béni, ô Seigneur, Dieu de nos « pères; vous êtes digne de toute louange, et qu'à ja- « mais vous puissiez être loué, de ce que non la volonté « des hommes, mais la vôtre a été entièrement exécutée « en nous. » Quand la fièvre, le mal de tête, de dents, la colique, la gravelle et les autres maladies nous causeront du mal et feront sentir leur rigueur, nous devons, pour les porter avec patience, pour les sanctifier et les rendre agréables à Dieu, nous servir de ces belles paroles : « Christiani sumus; Domine Jesu, « tua voluntas in nobis fiat ! Nous sommes chrétiens, « nous embrassons une loi qui fait profession de porter « la croix; Seigneur Jésus, que votre volonté soit faite « en nous ! »

Si, dans la douleur, nous sentons notre nature s'émouvoir, s'impatienter et se révolter, il faut réprimer

ces mouvements et nous indigner plutôt contre nous-mêmes, de voir naître en nous la rébellion contre notre souverain et l'opposition à ses justes et adorables arrêts. Saint Bonaventure (cap. 14 Vitæ S. Francisci) rapporte que saint François étant extraordinairement travaillé de maladie et de douleurs fort graves, un de ses religieux, homme simple, lui dit : Mon père, priez Notre-Seigneur qu'il vous traite un peu plus doucement, car il semble qu'il appesantit trop sa main sur vous. Ce saint homme ayant entendu cela, jeta un grand cri, et lui fit cette réponse : Si je ne savais que ce que vous dites vient d'une simplicité qui n'y met point de mal, dès maintenant j'aurais en horreur votre conversation, et je ne voudrais jamais vous voir, vous qui avez osé reprendre les jugements que Dieu exerce sur moi ; et ayant dit cela, bien qu'il fût extrêmement faible et atténué à cause de la violence et de la longueur de son mal, il se jeta de sa pauvre couche rudement à terre, dont il faillit se briser les os ; puis la baisant, il dit : Je vous remercie, mon Seigneur, de toutes les douleurs que vous m'envoyez ; je vous supplie de m'en donner encore cent fois davantage ; si c'est votre plaisir, ce me sera une chose agréable que vous m'affligiez et ne m'épargniez point, parce que l'accomplissement de votre sainte volonté est la plus grande consolation que je saurais recevoir. C'est ainsi qu'il faut dire et qu'il faut faire.

SECTION VIII

SUITE DU DISCOURS.

I. Dans la mort. — II. Dans les vertus et les degrés de la grâce et de la gloire.

I. Il faut encore faire triompher en nous la volonté de Dieu au sujet de notre mort. Il est certain que nous mourrons ; c'est un arrêt contre lequel il n'y a

point d'appel, et nous mourrons à un certain jour, à une certaine heure et à une certaine minute, et non à un autre ; en un certain lieu et non ailleurs, d'une certaine façon et non autrement. L'un meurt dans son lit, l'autre au milieu d'un bois ; l'un étouffé dans les eaux, l'autre consumé par les flammes ; l'un meurt doucement, l'autre avec de grands efforts ; l'un d'une mort honorable, l'autre d'une mort infâme ; l'un bientôt, l'autre bien tard. Nous devons vouloir tout ce que Dieu a ordonné là-dessus, et agréer la mort qu'il a résolu de nous envoyer, parce que c'est celle qu'il a jugée plus à propos pour sa gloire. Saint Augustin remarque que le prophète Isaïe dit que « Dieu a fait le « monde avec un nombre et une proportion musicales : « Profert numerosè seculum. » C'est pourquoi il a donné la science de la musique aux hommes, pour les élever à la connaissance d'une musique plus excellente et plus divine, qui est celle qui résulte dans un accord admirable de toutes les parties de l'univers. Or, comme dans la musique il y a des notes qui valent une et deux mesures, et encore plus, d'autres qui n'en portent qu'une demie et encore moins, qui toutes composent une harmonie, et que dans la poésie il y a des syllabes longues et d'autres brèves, que le poète doit connaître, et placer chacune en son lieu afin de rendre son vers bon, et le mettre dans sa juste cadence, qui serait détruite si les longues devenaient brèves, et les brèves longues : « Quantò magis Deus, dit ce saint « docteur, cujus sapientia, per quam fecit omnia, longè « omnibus artibus præferenda est, nulla in naturis « nascentibus et occidentibus temporum spatia, quæ « tanquam syllabæ ac verba ad particulas hujus seculi « pertinent, in hoc labentium rerum tanquam mira- « bili cantico, vel breviùs, vel productiùs, quàm mo- « dulatio præcognita et præfinita deposcit, præterire « permittit (S. Aug., ep. 28 ; Is., 40, 26) : De même

« et à plus forte raison Dieu, dont la sagesse qui fait « toutes choses surpasse infiniment la science des « créatures, saura déterminer la durée des choses vi- « vantes et mourantes, qui sont comme les syllabes de « son poème mystérieux, et les notes de son admira- « ble motet, et leur donner la longueur et la brièveté « de vie qui sont nécessaires pour la beauté de sa poésie « et pour la perfection de sa musique. » Ainsi donc nous devons accepter volontiers la mort que Dieu nous envoie, soit longue ou courte, parce que autrement elle troublerait le concert mélodieux de son gouvernement, et enfin la vouloir toute telle qu'il la veut.

Sainte Gertrude (lib. 1 Vitæ, cap. 11) montait un jour une colline ; le pied vint à lui glisser, et elle tomba dans la vallée. Devenue plus gaie par cet accident, elle disait amoureusement à Notre-Seigneur : Très-aimable Jésus, quel grand bonheur, si cette chute m'eût donné le moyen de parvenir plus tôt à vous ! Ses compagnes étonnées, lui demandèrent si elle ne craignait point de mourir sans être munie des sacrements de l'Eglise. Elle répondit : Je désire à la vérité de tout mon cœur recevoir les sacrements de ce dernier passage ; je fais toutefois encore plus de cas de la volonté de Dieu ; car je tiens que la meilleure et la plus assurée disposition que l'on peut apporter pour bien mourir, est de se soumettre à ce qu'il voudra ; c'est pourquoi, par quelque mort qu'il lui plaira que j'aille à lui, c'est celle que je désire, parce que j'espère que, procédant ainsi, sa miséricorde ne me manquera point en quelque façon que je meure. Cette action fut grande et cette résignation signalée. Mais je trouve celle que pratiqua un certain prêtre, dont parle saint Grégoire dans ses Dialogues, plus grande encore (lib. 3 Dial., cap. 37) : Les Vandales, ravageant l'Italie, prirent un ecclésiastique, qu'ils résolurent, pour quelques raisons particu-

lières, de faire mourir. La résolution prise, Sanctulus, que les Barbares avaient en grande estime à cause de sa sainteté, leur demande ce prisonnier. Ils le lui refusent. Sanctulus persiste dans sa demande et les presse, eux continuent à refuser. Enfin, après plusieurs prières, ils le lui accordent, à cette condition qu'il le représenterait le lendemain pour subir la sentence de mort, ou autrement il mourrait pour lui. Sanctulus accepte la condition, et met aussitôt son captif en liberté. Le lendemain venu, on lui redemande son prisonnier, il déclare qu'il s'est échappé; on lui rappelle l'accord passé, il l'avoue ét dit qu'il est prêt à mourir. Les Vandales, pour rendre quelque honneur à sa vertu, lui donnent la faculté de choisir le genre de mort qu'il voudrait. Le saint homme ne le voulut point, mais dit seulement : Je suis entre les mains de Dieu, je recevrai le genre de mort qu'il permettra que vous me fassiez endurer, je n'en veux point d'autre. Admirable conformité et parfaite résignation de ce saint, de ne vouloir choisir une chose de telle conséquence, et qui lui était si libre, mais de s'en rapporter à ce que Dieu permettrait et laisserait faire à ses ennemis. Cela fut si agréable à sa divine Majesté, que ces barbares ayant résolu de lui faire trancher la tête, Dieu engourdit le bras de l'exécuteur, quand il vint pour lui donner le coup, et par ce miracle fléchit ces cœurs inhumains, et les poussa à lui donner la vie. Certainement nous devons agréer la mort que Dieu nous prépare, et vouloir mourir au temps, au lieu et de la façon qu'il lui plaît. Et pour moi, de toutes les morts, j'estimerais la meilleure celle où l'homme, ayant fait son devoir pour mettre sa conscience en bon état, ne penserait plus à son salut, ni au paradis, ni à l'enfer, mais seulement à l'accomplissement de la volonté de Dieu, s'abandonnant corps et âme à lui, et se jetant entre ses bras pour envoyer son âme où il voudra, et

où elle pourra lui rendre plus de gloire. Ce fut la mort de Notre-Seigneur, et le sentiment qu'il eut en proférant ces dernières paroles : « Pater, in manus « tuas commendo spiritum meum (Luc., 23, 46) : Mon « Père, je vous recommande mon âme ; » car il est clair qu'il ne recommandait point son âme à son Père pour la rendre bienheureuse, attendu qu'elle jouissait, dès le premier instant de sa création, de la béatitude, ni pour ne point la jeter en enfer, où elle ne devait descendre que pour y porter l'effroi et y faire voir les marques de son autorité souveraine ; mais il semble qu'il voulait dire : Mon Père, comme mon âme, depuis qu'elle est dans mon corps, vous a toujours parfaitement honoré, je vous supplie que, maintenant qu'elle va en sortir, elle fasse de même et vous glorifie très-hautement partout où elle ira.

II. Il y a encore une chose plus délicate et plus difficile que toutes celles-là, où il faut entièrement nous conformer à la volonté de Dieu, à savoir, dans les vertus et les degrés de grâce et de gloire, que nous devons vouloir selon la mesure qu'il a résolu de nous les donner, et n'en point désirer davantage. Il est certain que nous n'aurons jamais tant d'humilité, tant de charité, ni tant de toutes les autres vertus, quelque correspondance que nous rendions aux grâces que Dieu nous départira, qu'en a eu la sainte Vierge. Qui pourra atteindre où sont parvenus les apôtres en cette vie et en l'autre? Qui arrivera à la sainteté de saint Joseph? de saint Jean-Baptiste, dont Notre-Seigneur dit qu'il était le plus grand homme qui eût jamais paru? Dieu, dit saint Thomas, qui fait tout avec nombre, avec poids et mesure, a déterminé combien de mérites devait avoir tout le corps de l'Eglise, tant le chef que les membres, combien de dons et de grâces il devait distribuer à tous et à chacun ; la mesure est arrêtée, chacun doit se contenter de la sienne, et remercier

Dieu qui, pour peu qu'il lui en donne, lui en donne toujours plus qu'il n'en mérite.

En ceci donc et en toutes les autres choses nous devons nous soumettre à la volonté de Dieu, et nous rendre souples et dociles à sa main pour faire de nous tout ce qui lui plaira, en sorte qu'il ne trouve en nous aucune résistance, mais qu'il puisse nous dire et nous donner ce nom honorable, dont il parle dans Isaïe : « Voluntas mea in ea (cap. 62, 4) : Ma volonté est en « lui, » elle y règne et y gouverne tout. Notre-Seigneur entretenant un jour sainte Mechtilde de sainte Gertrude, lui dit : Cette âme bénie est si intimement unie à mon cœur, qu'elle est un même esprit avec moi, et à cause de cela elle consent à tout ce qu'elle voit que ma volonté désire avec une telle promptitude et un tel rapport, que la correspondance des membres au cœur n'est pas plus grande que celle de sa volonté à la mienne; car, aussitôt que l'homme en son cœur commande aux mains de se remuer, elles se remuent, qu'il enjoint aux yeux de regarder un objet, ils le regardent ; elle, de même, avec autant de vitesse et de perfection, accomplit tout ce que j'ordonne, et sa volonté est attachée à mon cœur presque comme ma main droite, dont je me sers pour exécuter mes desseins. Sainte Catherine de Gênes s'écriait dans l'ardeur de son amour : Je veux tout ce que Dieu veut; je désire ne vouloir, ni pouvoir, ni faire, ni penser aucune chose qui ne soit parfaitement selon son bon plaisir ; et je souhaiterais de bon cœur que la partie qui en moi le contredirait tant soit peu fût mise en poudre et jetée au vent. Saint Chrysostome de même, quand on parla de le chasser de Constantinople, et l'envoyer en exil : O mon Seigneur ! disaient cette langue et ce cœur d'or, que votre volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse, non celle d'un tel ou d'un tel, mais la vôtre ! Voilà ma forteresse et mon rocher inexpugnables,

voilà sur quoi je m'appuie inébranlablement; si Dieu veut que cela arrive, à la bonne heure; s'il lui plaît que je demeure ici, je lui en rends grâces; si ailleurs, je le trouve bon et je l'en remercie. Un autre saint homme, dans ses nécessités, récitait, au lieu de prières, les lettres de l'alphabet, et puis il ajoutait : Mon Dieu, assemblez maintenant ces lettres, et formez-en la pauvreté ou les richesses, l'infamie ou la gloire, la désolation ou la consolation, et tout ce que vous jugerez plus à propos pour votre honneur et pour ma perfection.

C'est ainsi que nous devons nous résigner à Dieu et lui donner carte blanche pour disposer de nous comme il lui plaira. « Ut jumentum factus sum apud « te (Psal. 72, 23), disait David : Je suis devant vous « comme une bête de charge.» Cette comparaison représente naïvement l'indifférence avec laquelle nous devons procéder avec Dieu, parce que, comme une bête de charge n'apporte aucun choix, et ne fait aucune distinction en ce qui concerne le service de son maître, ni du temps, ni du lieu, ni de la personne, ni du fardeau; car pour le lieu, elle vous servira à la ville et aux champs, sur les montagnes et dans les vallées; menez-la à droite, tournez-la à gauche, elle ira où vous voudrez; pour le temps, le matin et le soir, le jour et la nuit, elle est prête à toute heure; pour la personne, elle se laissera conduire aussi paisiblement par un petit garçon que par un homme fait; et pour le fardeau, elle sera aussi contente de porter du fumier que du drap d'or, et du sable que des diamants et des rubis. Exemple signalé d'une parfaite résignation et d'un acquiescement entier à toutes les volontés d'un homme, que nous devons imiter, et, pour mille raisons, surmonter en ce qui touche celles de Dieu, et lui dire : « Ut jumentum factus sum apud te : Me voilà devant « vous comme un animal » qui ne choisit, qui n'exa-

mine et ne discerne rien, résolu d'accepter toutes les dispositions que vous ferez de moi avec soumission et avec révérence, ni plus ni moins que les chameaux qui plient les genoux et s'abaissent devant ceux qui les chargent ; et comme Isaac, qui avec une obéissance et une piété héroïques sur la montagne de Moria, figure de la perfection, et où Notre-Seigneur mourut pour accomplir la volonté de Dieu son Père, s'agenouilla et courba la tête sous l'épée de son père Abraham, pour recevoir le coup.

Je veux finir par les vers mémorables d'un païen, qui parle ainsi à Dieu sur ce sujet :

Duc me, parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit, nulla parendi mora est :
Adsum impiger, fac nolle, comitabor gemens :
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt,
Malusque patiar, quod pati licuit bono [1] :

« O grand Dieu, souverain Créateur et conducteur de l'univers, menez-moi où il vous plaira, soit à droite ou à gauche, soit en haut ou en bas, en avant ou en arrière; me voilà tout prêt à vous suivre, et de bon cœur; car je sais que celui qui ne vous suit pas de bon cœur vous suivra par force. » La providence divine conduit doucement et avec bienveillance celui qui se rend à elle, et lui donne volontiers la main, tandis qu'elle force à l'obéissance celui qui y résiste : « Sic « vivamus, poursuit cet auteur, sic loquamur, paratos « nos inveniat, atque impigros fatum. Hic est magnus « animus, qui se Deo tradidit, et contra ille pusillus ac « degener qui obluctatur, et de ordine rerum malè « existimat, et emendare mavult deos quàm se : Vivons, « parlons de manière que Dieu nous trouve toujours « dans cette disposition d'esprit. Certainement, bien

(1) Senec., epist. 107. Versus Cleanthis sunt, qui græcè habentur in fine Enchir. Epiceteti.

« courageux est l'homme qui se livre franchement à « Dieu, pour faire de lui tout ce qu'il voudra; comme « au contraire il mérite de passer pour un poltron et un « cœur faible celui qui recule et qui veut lutter contre « ses desseins, et voudrait, s'il pouvait établir un « autre ordre dans le monde que celui qui y est, et « plutôt corriger Dieu et réformer ses très-justes arrêts « que lui-même et ses passions, qui seules ont besoin « de correction et de réforme. »

SECTION IX

PRATIQUE DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ.

L'amour de conformité consiste, comme on peut aisément le voir par ce qui a été dit, à vouloir absolument tout ce que Dieu veut, et à le vouloir parce qu'il le veut, et pour les mêmes fins que la volonté divine se propose, sans en prendre d'autres. Nous pouvons l'exercer en produisant les actes suivants, qui correspondent aux points dont nous venons de parler.

I

O mon Dieu et mon Seigneur, tout ce que vous voudrez, et comme vous le voudrez, chaud, froid, pluies, neiges, tempêtes, gelées, grêles, tonnerre, foudre, famine, pestes, et toutes les autres altérations de l'air et déréglements des éléments, je les veux et je les agrée, quand, comment, et pourquoi vous les voulez.

II

Tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez, pour la faim, pour la soif, pour la pauvreté, les infamies, les outrages, les dégoûts, les ennuis, et pour toutes les autres misères, je m'abandonne à vous avec un cœur entièrement soumis; disposez de moi en cela et en tout selon votre bon plaisir.

III

Et pour les maladies; vous savez celles que vous avez résolu de m'envoyer : je les veux, et dès maintenant je les accepte et je les embrasse en esprit, m'immolant à votre divine et adorable volonté; je veux celles-là et non d'autres, parce que vous les voulez; je les reçois avec une parfaite conformité, comme vous me les avez ordonnées, et pour le temps de leur venue, et pour le temps de leur durée, et pour leurs qualités, ne les voulant ni plus grandes, ni plus petites, ni plus courtes, ni plus longues, ni plus douces, ni plus aiguës, mais comme vous me les enverrez.

IV

Je sais que je dois mourir, que c'est un arrêt définitif que vous avez prononcé contre moi; je veux mourir, puisque vous le voulez; oui, je le veux, et j'accepte cette volonté et ce dessein que vous avez contre ma vie, et quand je pourrais éviter le coup, je ne le voudrais pas, puisque vous avez résolu de me le donner; et pour le temps, soit dans un an, soit dans deux, soit dans dix, cette semaine, ce jour, cette heure et cette minute : quand vous voudrez, mon Seigneur, que je meure, je veux mourir, ni plus tôt ni plus tard d'un moment. De même pour la manière, soit d'une mort lente ou subite, naturelle ou violente, honorable ou infâme, dans le lit ou dans une forêt, dans les eaux ou dans les feux; quelle qu'elle soit, et que vous l'ayez ordonnée, pourvu qu'elle soit en bon état, je la reçois, et dès à présent je l'accepte, et je n'en voudrais pas une autre.

V

Et pour les vertus et les degrés de vos grâces; bien que ceci me touche beaucoup plus sensiblement que tout le reste, encore néanmoins en ce point, mon Sei-

gneur, tout ce que vous voudrez et comme vous voudrez. Si vous avez arrêté de ne me distribuer qu'un peu de votre amour, un peu d'humilité, un degré de grâce et de gloire, je n'en veux pas plus, je n'en voudrais ni cent ni mille, non que ce ne fût mon bien et mon profit, mais parce que j'estime incomparablement plus vos intérêts que les miens, et l'exécution de votre volonté que tout ce qui me concerne.

Ainsi quand nous entendons ou que nous lisons que Notre-Seigneur a élevé, et en peu de temps, certaines âmes à des perfections très-hautes, qu'il leur a fait des faveurs signalées, a éclairé leur entendement de lumières admirables, et leur a donné de très-grands sentiments de dévotion, il faut retenir son esprit, qu'il ne s'emporte à désirer de choses semblables au préjudice de cet amour de conformité, mais s'unir encore plus intimement à cette tout aimable volonté de Dieu, et lui dire avec la ferveur d'un cœur entièrement soumis : Mon Seigneur, je vous loue, et je bénis un million de fois votre bonté et votre miséricorde infinies de vous communiquer avec tant d'amour et de privauté à ces âmes que vous avez choisies; l'honneur que vous leur faites passe toute l'estime qu'on en peut avoir; mais je fais encore plus de cas de l'accomplissement de votre volonté que de toutes les lumières, de tous les sentiments et de toutes les faveurs que vous avez jamais départies à vos saints. C'est pourquoi je vous prie et je vous conjure, autant que je puis, de me donner ce seul bien : que je n'aie plus en quoi que ce soit de volonté propre, mais qu'elle soit entièrement fondue et anéantie dans la vôtre. Chacun vous demandera ce qu'il voudra, celui-ci un don, celui-là un autre, selon l'inclination de son cœur; pour moi, je vous demande une seule chose : qu'il vous plaise de m'attacher inséparablement à votre conduite, et

de me rendre un grand instrument de votre gloire dans l'exécution parfaite de vos desseins, pour faire de moi, en moi et par moi, sans aucune résistance, dans le temps et dans l'éternité, tout ce que vous voudrez.

Il faut ramener à ce point la perte que nous faisons des personnes qui nous sont utiles pour notre avancement spirituel. Là les âmes font souvent de grandes fautes, pour trop ressentir leur séparation et se rendre moins souples aux dispositions que Dieu en fait; c'est un témoignage évident qu'il y avait de l'attachement dans la possession, et que l'on dépendait plus de l'instrument que de la cause principale. Qu'ils vivent, qu'ils meurent, doit dire l'âme qui aime Dieu sincèrement et sa propre perfection, qu'ils s'en aillent, qu'ils demeurent, tout ce que vous voudrez, et comme vous voudrez. C'est vous qui me les avez envoyés, c'est vous qui me les retirez; quand je les ai, je ne voudrais pas ne les point avoir, et quand vous les retirez, je ne voudrais pas les retenir. Votre tout aimable et tout aimante volonté m'est infiniment plus chère que leur présence; vous m'avez instruite par elles quand il vous a plu de me les donner, je vous en rends grâces; et maintenant que vous me les ôtez, vous saurez bien m'enseigner par d'autres, dont votre bonté paternelle me pourvoira quand il sera nécessaire, comme je vous en supplie, ou bien vous m'enseignerez immédiatement par vous-même, ce qui sera mieux encore.

VI

O mon Seigneur et mon Dieu, je me résigne et je me livre entièrement à vous, corps et âme, biens et honneurs, vie et mort, adorant tous les desseins que vous avez sur moi, et vous priant de tout mon cœur que tout ce que vous avez résolu, soit pour le temps,

ou pour l'éternité, en quelque façon que ce soit de ma personne, s'accomplisse, et au plus haut degré de perfection possible.

VII

Il sera bon de s'exercer quelquefois à agréer les volontés de Dieu sur soi et sur toutes les autres créatures. Premièrement, dans l'ordre de la nature, comme : que le soleil éclaire et échauffe de cette manière, que la lune change ainsi de visage, que les cieux soient tournés de cette sorte, que la terre soit sèche et froide, les saisons ainsi disposées, etc. Secondement, dans l'ordre de la grâce : que Dieu ait suivi un tel procédé pour satisfaire à sa justice, pour manifester sa miséricorde, et sauver le genre humain, dans l'incarnation de son Fils, la justification du pécheur, les sacrements, qui sont les canaux de ses grâces, et les autres mystères que notre sainte religion révère. Et puis dans celui de la gloire : que Dieu rende les saints là-haut au ciel bienheureux de cette sorte, qu'il leur découvre ainsi les beautés et les perfections de son essence, que leurs corps soient doués d'immortalité, de clarté et de leurs autres qualités glorieuses, et ainsi du reste.

VIII

Nous devons nous habituer à ne point regarder les choses en elles-mêmes et revêtues de leurs qualités naturelles, mais les en dépouiller et les considérer toutes nues dans la volonté de Dieu, et comme les accomplissements de son bon plaisir. Nous ne devons point envisager ni recevoir la santé comme santé, ni la maladie comme maladie, la vie comme la vie, les choses douces et les amères comme telles, et revêtues de tels dehors, mais comme des effets de la volonté divine. C'est en outre vénérer grandement les mêmes choses, et les prendre dans le plus excellent état qu'elles aient ; car notre vie n'est pas à beaucoup près aussi noble pour être notre vie,

ni une chose n'est aussi agréable pour nous agréer, que pour plaire à Dieu, et être l'exécution de ses desseins. Dans cet esprit nous devons établir le vouloir de Dieu pour principe de toutes nos actions corporelles et spirituelles, nécessaires et volontaires, naturelles et surnaturelles, les faisant purement parce que Dieu les veut, afin que sa volonté règne en nous, et qu'ainsi il reçoive de nous l'honneur et les témoignages d'amour dont il est digne.

IX

Quand nous avons la liberté de choisir quelque chose, nous devons, autant qu'il se peut, n'en point user, mais nous en remettre à Dieu et à ceux par lesquels il nous déclarera sa volonté, tant pour agir avec plus d'assurance, ne devant pas être de cette façon sitôt trompés dans le choix, comme aussi avec plus de perfection, cette voie étant plus pure et plus dégagée, et avec un plus grand amour envers Dieu, voulant plutôt la recevoir de lui que la prendre de nous. C'est le propre de ceux qui aiment beaucoup, d'aimer sans comparaison plus une chose qui vient de la part de leurs amis, que si elle venait de la leur propre ; et dans cet esprit Notre-Seigneur a demandé plusieurs choses à Dieu son Père, bien qu'en vertu du pouvoir que sa dignité infinie lui donnait, il puisse les avoir de lui-même.

X

Il sera à propos de se rendre familières quelques paroles marquantes de la sainte Ecriture, où cette conformité reluit davantage, comme les suivantes : « Domine, quid me vis facere (Act., 9, 6)? ainsi que dit « saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » me voilà disposé à faire toutes vos volontés. « Ut jumentum factus sum apud te, avec David (Ps. 72, « 23) : Me voilà devant vous comme un animal qui

« n'use point de discernement, » pour vous obéir sans résistance. « Tuus sum ego (Ps. 118, 94) : Je suis à « vous, » ordonnez de moi selon votre bon plaisir comme d'une chose qui est entièrement vôtre.

« Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem « ejus qui misit me. Descendi de cœlo, non ut faciam « voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit « me : Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui « misit me, disait Notre-Seigneur (Joann., 5, 30; 6, « 38 ; 4, 34) : Je ne cherche point ma volonté, et je ne « suis pas descendu du ciel pour la faire, mais pour « chercher et pour faire celle de celui qui m'a envoyé. « Ma nourriture est de lui obéir et d'exécuter ponctuel- « lement ce qu'il désire. » Oh ! nous devons de même, à l'exemple de ce grand modèle, faire que l'accomplissement de la volonté divine soit notre vie, que, comme une viande délicate et succulente, il nous nourrisse, nous soutienne, nous fortifie, nous fasse croître et nous donne du goût et du plaisir.

« Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te « (Matth., 11, 26) : Oui, mon Père, qu'il soit ainsi, « puisqu'il vous plaît. »

« Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra : Que « votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Paroles sur lesquelles Notre-Seigneur dit à sainte Catherine de Gênes (Vitæ ejus, cap. 6) qu'elle s'arrêtât particulièrement, et les goûtât quand elle dirait le « Pater. » Nous devons faire de même, et prier Dieu souvent que sa très-sainte volonté s'accomplisse ici-bas, pour l'exécution et pour les motifs, avec la même perfection que les saints la font là-haut dans le ciel; qu'elle s'accomplisse en nous et généralement en toutes les créatures. C'était la prière continuelle de saint Pacôme : « Preces ejus incessabiles erant, dit son histoire, « ut Dei voluntas in omnibus impleretur. »

Quand nous sentirons de la peine à obéir à Dieu, et

naître quelque révolte en nous contre ses desseins, nous dirons avec David : « Nonne Deo subjecta erit « anima mea? ab ipso enim salutare meum : nam et « ipse Deus meus, et salutaris meus; susceptor meus, « non movebor amplius (Ps. 61, 2) : Eh quoi! mon « âme, ne veux-tu pas te soumettre à Dieu? veux-tu « être rebelle à celui de qui tu tiens tous les biens que « tu as, et qui, par toutes les dispositions qu'il fait de « toi, te conduit infailliblement à ton salut? Oh! non, « je ferai ce qu'il voudra, je ne remuerai plus, il est « mon Dieu, il est mon Sauveur, » et si ma nature trouve de la difficulté à faire ce qu'il m'ordonne, il sera ma force pour m'aider à la vaincre. De plus, avec Notre-Seigneur dans son agonie : « Pater, non mea voluntas, « sed tua fiat (Luc., 22, 42) : Mon Père, que votre vo- « lonté se fasse et non la mienne, » malgré tous les tourments et toutes les douleurs que je souffre, n'importe. « Hæc vox capitis, dit le grand saint Léon expo- « sant ces mots, salus est totius corporis, hæc vox « omnes fideles instruxit, omnes confessores accendit, « omnes martyres coronavit; discant igitur hanc vocem « omnes Ecclesiæ filii, magno pretio redempti, gratis « justificati, et cum adversitas violentæ alicujus tenta- « tionis incubuerit, præsidio potentissimæ rationis « utantur, ut, superato tremore formidinis, accipiant « tolerantiam passionis (Serm. 7, de Passione) : Cette « voix émanée du chef est la guérison et la santé de « tout le corps; cette voix a instruit tous les fidèles, a « échauffé tous les confesseurs et couronné tous les « martyrs; que donc tous les enfants de l'Eglise si « chèrement rachetés, et sanctifiés sans leur mérite, « l'apprennent, afin que quand ils se verront assaillis « de quelque pressante adversité, et aux prises avec « l'affliction, ils s'en servent, et surmontant avec ces « très-puissantes paroles les frayeurs de la nature, ils « se rendent à Dieu pour souffrir avec courage la tri-

« bulation qui se présente. » Ainsi nous devons accepter en esprit de conformité tous les accidents difficiles qui nous arrivent, et même les peines et les combats intérieurs que nous éprouvons à les endurer, parce que Dieu veut que nous les ayons pour lui procurer de l'honneur, et à nous du mérite.

Or, il faut remarquer, touchant ces difficultés, que quand la volonté s'est résolue de consentir à Dieu et de faire absolument ce qu'il veut, et qu'effectivement elle l'exécute, souvent néanmoins l'entendement se liguant avec la partie inférieure, prend plaisir à discourir des événements, des choses qui nous concernent, et à philosopher sur ce qui nous peut arriver. Comme si maintenant j'étais malade, si on me donnait cet office, si on m'envoyait demeurer en telle maison, cette disposition serait bonne ou mauvaise pour moi, elle avancerait un tel dessein que j'ai, ou le reculerait ; je pourrais faire ceci et cela à mon contentement, et choses semblables, la nature voulant pour le moins avoir le plaisir d'y penser et de s'y entretenir. Mais on doit encore retrancher ce reste de corruption et le donner à l'amour, empêchant tous ces discours et toutes ces vues, et faisant un sacrifice entier de sa volonté et de son jugement ; en sorte que comme par amour nous avons privé notre volonté de toute la liberté qu'elle avait de résister et de choisir, par le même amour nous ôtions à notre entendement tout le pouvoir d'en discourir et d'en juger, mais que nous nous rapportions à Dieu en tout.

SECTION X

EXERCICE PARTICULIER ENVERS LA PROVIDENCE DIVINE.

I. Actes de foi. — II. D'espérance. — III. D'amour et d'estime. — IV. D'abandon absolu.

Cet exercice est d'une merveilleuse importance et d'un inestimable profit, comme le savent ceux qui le

pratiquent, et le sauront tous ceux qui voudront s'en aider pour le faire comme il faut.

I. Il faut premièrement produire un grand acte de foi sur la vérité de la Providence, que Dieu a un soin continuel et très-particulier de tout et de chaque chose, et de vous spécialement, pour ce qui regarde votre corps, votre âme, vos occupations, vos demeures, vos contentements, votre réputation, vos nécessités, votre santé, vos maladies, votre vie, votre mort, et tout jusqu'au moindre de vos cheveux, qui ne tombe et même ne se remue sans sa disposition.

II. Après cet acte de foi, il faut en faire un d'espérance en la même Providence, pour toutes les choses susdites, croyant fermement qu'elle vous pourvoira, vous adressera, vous défendra avec une vigilance et une affection plus que paternelles et maternelles, et qu'elle vous conduira de telle sorte, que, quoi qu'il vous arrive, elle fera toujours réussir la chose à votre bien.

III. Puis de charité, l'aimant tendrement et ardemment, comme un enfant sa bonne mère, et un nourrisson sa chère nourrice, faisant un très-grand cas de toutes ses conduites, et incomparablement plus que de toutes les autres, comme venant d'une sagesse infinie qui ne saurait errer et d'une souveraine bonté qui ne peut tendre qu'à de bonnes fins, à sa gloire et à la perfection de ses créatures, et ainsi les estimant en son esprit, parlant honorablement d'elles et prenant leur défense, si elles sont combattues et contrôlées.

IV. Après ces actes faits et redoublés souvent avec fermeté et vigueur, l'âme doit s'abandonner totalement à la Providence divine, se reposer et comme s'endormir doucement entre ses bras, ainsi qu'un enfant entre ceux de sa mère, prenant pour sa devise ces paroles de David : « In pace in idipsum dormiam et requiescam, « quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti

« me (Ps. 4, 9) : Oh ! je m'endormirai et je me repo-
« serai paisiblement en vous, mon Seigneur, qui me
« fortifiez et me réjouissez le cœur d'une confiance
« admirable en votre providence ; » et chantant encore
avec le même : « Dominus regit me, et nihil mihi
« deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit, super aquam
« refectionis educavit me, deduxit me super semitas
« justitiæ propter nomen suum. Nam et si ambulavero
« in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam
« tu mecum es ; et misericordia tua subsequetur me
« omnibus diebus vitæ meæ, et ut inhabitem in domo
« Domini in longitudinem dierum (Ps. 22, 1) : Le Sei-
« gneur me gouverne et me nourrit, je suis assuré que
« rien ne me manquera ; il me mène dans de gras pâ-
« turages, où je me rassasie abondamment, et puis, je
« me couche sur la belle verdure émaillée de mille
« fleurs ; durant l'ardeur du soleil il me retire à l'ombre
« et sur le bord des fontaines, où je me rafraîchis et
« je me délasse ; il me conduit par les sentiers de la
« justice, me faisant faire par où il me mène de grands
« progrès dans la perfection. O mon Seigneur, guidé
« par votre main et couvert de votre protection, quand
« je me verrais entouré de tous mes ennemis et au
« milieu des horreurs de la mort, je ne craindrais rien,
« parce que vous êtes avec moi ; votre miséricorde
« m'accompagnera tout le temps de ma vie, jusqu'à ce
« qu'elle me fasse arriver là-haut dans votre sainte
« maison pour y jouir éternellement de ma béati-
« tude. »

L'âme chante avec un cœur ouvert et épanoui ces douces paroles, et dans cette disposition elle reçoit avec révérence et honneur, de la main de la Providence divine, tous les événements présents, et attend avec paix et tranquillité, et avec un certain sommeil d'esprit, tous les événements futurs, se reposant entièment sûr son soin, et vivant avec elle comme un enfant

sans souci; non pas qu'elle demeure les bras croisés et sans rien faire, dans une attente oisive que les choses dont elle a besoin lui arrivent, et qu'elle n'emploie son esprit et son industrie aux affaires qui se présentent; mais c'est qu'après y avoir contribué de son côté en ce qu'elle peut, elle en laisse la disposition toute libre à Dieu, elle attend de sa main le succès tel qu'il lui plaira, et ne regarde ses soins que sous la direction de ceux qu'il y prend, et toute sa providence que comme une dépendance de la sienne.

Oh ! qu'une telle âme rend d'honneur à Dieu ! oh ! u'elle le glorifie ! Sans doute, c'est une très-grande gloire à Dieu d'avoir une créature si attachée à sa providence, si dépendante de sa conduite et avec une si forte espérance en lui, et dans un si profond repos pour tout ce qui peut lui arriver. Oh ! quel soin Dieu prend d'une telle âme ! il le prend jusque dans les choses les plus petites; et les hommes ont très-peu de pouvoir sur elle, même ceux qui sont établis de lui pour la gouverner, parce qu'il les inspire particulièrement pour la régir ; et si, par ignorance ou autrement, ils voulaient disposer d'elle en quelque façon qui lui fût nuisible, il fait naître, par des voies secrètes et inopinées, des difficultés qui renversent leurs desseins, et les forcent d'en prendre d'autres qui lui sont utiles. Car comme le gouvernement de la Providence divine, ainsi que remarque saint Thomas (lib. 3 contra Gentes, cap. 90), est un effet de l'amour que Dieu porte à ses créatures, qu'il veut maintenir dans l'être qu'il leur a donné, et mener à leur perfection, plus il en aime quelqu'une, plus de soin aussi et de providence il a pour elle. Et c'est ce que disent les saintes Lettres : « Dominus custodit omnes diligentes se (Ps. 144, 20) : « Le Seigneur veille à la conversation de ceux qui « l'aiment. » Si l'Ecriture donne à Dieu des yeux, c'est pour les regarder ; des oreilles, c'est pour les

écouter ; des mains, c'est pour les défendre; et qui les touche, le touche et l'offense. Aristote même a dit à ce propos (lib. 10 Moral., cap. 9) que si les dieux immortels ont quelque soin des choses humaines, comme il semble, ils l'ont particulièrement de l'homme qui aime ce qui leur agrée davantage et qui approche plus près d'eux. Voilà ce que vaut l'abandon de soi à Dieu. Certainement les âmes qui tiennent cette route jouissent d'un calme admirable, et passent leur vie dans une paix qu'elles seules peuvent comprendre, et qui n'en a point de pareille sur la terre. S'il y a quelque image du paradis ici-bas, elle se trouve dans leurs cœurs. Sainte Catherine de Sienne rapporte que Notre-Seigneur lui enseigna à bâtir en son cœur un petit cabinet de la Providence divine, et à s'y tenir continuellement enfermée sans mettre jamais pour aucun sujet ni pied ni main dehors, car par ce moyen elle serait bienheureuse, et trouverait le parfait repos de son âme hors des atteintes de toutes les tribulations et de tous les orages. En vérité, quel état peut-on se figurer plus heureux que d'être porté, de se reposer et dormir comme un enfant entre les bras tout-puissants et tout amoureux de la Providence divine? « Ad ubera porta« bimini, dit Dieu par Isaïe, et super genua blandien« tur vobis, quomodo si cui mater blandiatur, ita ego « consolabor vos (cap. 66, 12); » et par Osée : « Ego « quasi nutritius Ephraim portabam eos in brachiis « meis (cap. 11, 3). » Ce que Moïse avait dit longtemps auparavant : « In solitudine portavit te Dominus Deus « tuus, ut solet homo gestare parvulum filium suum « in omni via per quam ambulasti (Deuter., 1, 31) : « Je vous porterai entre mes bras, je vous serrerai « contre mon sein, je vous tiendrai sur mes genoux et « je vous caresserai avec plus d'amour et de tendresse « que ne fit jamais la mère la plus affectueuse pour « son fils unique. » En cet état, « Mamilla regum lac-

« taberis, dit encore Dieu par le même Isaïe, et scies « quia ego Dominus salvans te (cap. 60, 16) : Tu seras « allaitée de la mamelle des rois, tu suceras une nour- « riture délicieuse et divine, et tu apprendras par de « très-douces et très-claires expériences le soin que « j'ai de toi, et avec quelle attention et quelle bonne « volonté je pense à ton salut. » Oh ! quel bonheur a cette âme !

Mais quoi ? comme nous voyons les enfants s'élancer parfois hors des bras de leurs mères, crier et vouloir à toute force qu'elles les mettent à terre, de même il arrive, tant nous sommes misérables et savons peu ce qu'il nous faut, que ces âmes et ces enfants de la Providence se jettent parfois hors de ses bras et se tirent de son sein. En quoi et les uns et les autres montrent qu'ils sont de vrais enfants dépourvus de jugement et de raison ; car en quel lieu un enfant peut-il être mieux qu'entre les bras de sa mère? où plus doucement et plus assurément? où plus près de son sein et de son cœur, qui sont le siége de son amour? où plus près de ses mamelles et du lait, qui sont sa propre nourriture? où plus voisin de son visage et de sa bouche, pour en recevoir et ses paroles et ses baisers? et comment peut-il plus aisément avancer, tandis que s'il est mis à bas et s'il va de lui-même, il ira avec beaucoup plus de peine, et de travers; il se lassera bientôt et n'avancera que fort peu, parce que n'ayant pas encore le jugement ouvert, il ne sait où il va, et quelques pas qu'il fasse, ce ne sont après tout que des pas d'enfant. Son bien donc est de se tenir entre les bras de sa mère et de n'en point bouger; et plus évidemment encore celui de l'âme de demeurer inséparablement dans ceux de la Providence divine, et de ne s'en retirer jamais.

D'ailleurs celui qui veut voir une autre naïve image du bonheur que possède l'âme qui s'abandonne à

Dieu, doit considérer Noé pendant le déluge. Ce saint patriarche, au milieu des horribles pluies qui tombaient du ciel, et dans le bouleversement général des éléments et de presque toute la nature, était dans son vaisseau en assurance et dans un grand repos, comme son nom même le porte ; il vivait paisiblement avec les lions, les tigres et les ours, par cela seul que Dieu le conduisait, tandis que tous les autres se trouvaient dans une confusion extrême du corps et de l'esprit, et perdaient leurs biens, leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes, engloutis impitoyablement et sans remède dans les flots. Ainsi l'âme qui se laisse mener par la Providence divine et qui lui donne le gourvernail de sa barque, jouit d'une paix parfaite au milieu de tous les troubles, et parmi les orages du ciel et de la terre navigue sur l'océan de cette vie avec sûreté, et les autres qui veulent se gouverner d'elles-mêmes, et que le Sage appelle : « Indisciplinatæ animæ, et fugitivi Provi- « dentiæ (Sap., 17, 1) : Ames indisciplinées, esclaves « fugitifs et rebelles à la Providence, » sont dans des agitations perpétuelles, et ne peuvent avec un si mauvais pilote, comme est leur volonté inconstante et aveugle, après avoir servi de jouet aux vents et à la tourmente, que faire un funeste naufrage.

Abandonnons-nous donc absolument à la Providence divine, et donnons-lui tout pouvoir de disposer de nous comme elle l'entend ; rendons-nous ses enfants légitimes, l'aimant, la croyant et la suivant comme notre mère, ayant recours à elle dans toutes nos nécessités, et attendant sans inquiétude de sa charité les remèdes, et puis laissons-la faire. Elle nous pourvoira infailliblement de tout, et au temps, et au lieu, et de la façon qu'il faut; elle nous conduira par des sentiers admirables, au repos de notre esprit, et à la béatitude que nous pouvons posséder en cette vie. Car, comme dit le Sage : « Viæ ejus, viæ pulchræ, et

« omnes semitæ illius pacificæ (Prov., 3, 17) : Ses « voies sont belles et toutes ses routes sont paisibles; » et, selon le mot hébreu, « viæ amœnitatis, » qui en ce lieu signifie particulièrement les prairies, lorsque, revêtues de leur plus gaie verdure, et diaprées de mille fleurs, elles réjouissent les passants et font qu'ils avancent sans éprouver de fatigue. Il veut dire que tous les ordres et toutes les dispositions de la Providence sont belles, sages, excellentes, et des moyens assurés pour acquérir la paix. Voilà ce que nous gagnerons en marchant dans les voies de la Providence divine.

CHAPITRE IX

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR PORTE A L'IMITER

I. Notre-Seigneur s'est fait homme pour nous servir de modèle. — II. Preuve de l'Ecriture.

L'amour de Notre-Seigneur n'unit pas seulement la volonté de l'homme à la sienne, mais de plus il le transforme tout en lui par une imitation parfaite.

I. Pour éclaircir ce point, un des plus importants effets de l'amour et un des premiers fondements du christianisme, il faut savoir que quand les théologiens, au commencement de la troisième partie, demandent pour quelles causes le Fils de Dieu a voulu se faire fils de l'homme, et descendre du trône de sa gloire pour vivre ici-bas parmi nous, ils s'accordent tous à dire qu'une des principales a été pour nous servir de modèle dans nos œuvres. Ils ont emprunté cette doctrine de saint Augustin, qui, répondant à la question que lui avait faite sur ce sujet Volusien, seigneur de distinction, dit : « Christus, eo tempore, quod opportu-

« nissimum ipse noverat, et ante secula disposuerat, « venit hominibus magisterium et adjutorium ad ca- « pessendam sempiternam salutem (Epist. 3 ad Volu- « sian.) : Notre-Seigneur est venu au monde au temps « qu'il avait jugé le plus propre, et qu'il avait résolu « dès l'éternité ; il y a paru sous la forme humaine « pour enseigner aux hommes, par ses paroles et par ses « exemples, ce qu'ils avaient à croire et à faire pour leur « salut, et leur fournir les secours et les forces néces- « saires pour l'exécuter. » Il fallait qu'il vînt pour les dresser en cela.

Remarquez ici que, quand les saintes Lettres nous disent que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, nous ne devons point entendre seulement que Dieu l'a créé pour lui être en quelque façon pareil en son essence ; mais de plus qu'elles veulent dire qu'il l'a fait pour lui ressembler dans ses actions et dans ses mœurs, pour être véritablement son image par l'imitation de sa bonté, par des opérations saintes et par une vie divine. Et comme les hommes manquaient notablement à ce devoir, et faisaient plutôt tout le contraire, se laissant aller aux vices, et employant les facultés de leurs âmes et les membres de leurs corps, non à mener une vie divine, mais une vie brutale, Dieu leur a envoyé de temps en temps des hommes saints, qu'il a allumés au milieu d'eux comme de grands flambeaux pour les éclairer, et leur a proposés comme des exemples de vertu qu'ils devaient suivre. Mais comme ces hommes, quelque saints qu'ils fussent, étaient toujours hommes, c'est-à-dire imparfaits, on pouvait faire difficulté de les imiter, parce qu'ils pouvaient faillir aussi bien que les autres, comme effectivement ils ont failli en quelque chose. C'est pourquoi, Dieu, par une grâce et une miséricorde infinies, prit notre nature, afin d'être pour nous, par ce moyen, un modèle parfait en tout point, où il

n'y eût rien à redire ; et qu'ainsi, avec toute assurance et sans crainte de manquer, nous puissions composer nos actions sur les siennes. Aussi dit-il de lui : « Ma-« gister vester unus est Christus (Matth., 23, 10) : Vo-« tre vrai et unique maître, c'est Jésus-Christ. » Il semble qu'il a fait comme un homme sage, qui, voyant son disciple ou son ami porter mal et de travers un beau manteau qu'il a, le prend lui-même sur ses épaules, et fait de bonne grâce deux ou trois tours de salle devant lui, disant : Regardez, voilà comment il faut porter votre manteau, et non comme vous faites. De même Notre-Seigneur s'est revêtu de notre nature ; il a pris un corps et une âme comme les nôtres, il a parlé, il a mangé, il a dormi et a fait les autres opérations de notre vie, comme nous, disant : Vous ne savez pas comment vous devez gouverner votre mémoire, votre entendement et votre volonté ; comment vous devez régler vos passions, user de vos yeux, de vos oreilles et de vos mains ; quel ordre il faut apporter dans le boire, le manger et le dormir ; comment vous devez parler, converser et faire le reste des actions de votre nature ; voyez comment je les fais ; considérez comment je parle, comment je mange, ce que j'aime, ce que je hais, et généralement comment j'agis, tant interieurement qu'extérieurement, et formez-vous là-dessus. Voilà pourquoi Notre-Seigneur s'est fait homme.

II. Il n'est presque rien dans l'Ecriture de plus enseigné ni de plus rebattu que cette vérité. Le Père éternel fit entendre sur la montagne de Thabor cette voix : « Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè « complacui, ipsum audite (Matth., 17, 5) : C'est mon « Fils bien-aimé, en qui je mets ma complaisance, écou-« tez-le, croyez-le, imitez-le. » Le Fils dit de lui à ses apôtres : « Vos vocatis me, magister et Domine, et « benè dicitis ; sum etenim. Exemplum enim dedi vo-

« bis, ut quemadmodum ego feci vobis, ità et vos fa-
« ciatis (Joann., 13, 13) : Vous m'appelez votre Maître
« et votre Seigneur, et vous avez raison, en effet je le
« suis ; je vous ai pour cela donné l'exemple, afin que
« vous fassiez comme vous m'avez vu faire. » Et une
autre fois il leur dit : « Ego sum via (Joann., 14, 6) :
« Je suis la voie, » comme voulant dire, selon l'expo-
sition des pères (S. Basil., S. Leo, S. Bern., apud Tolet.
et Mald. ibid.) : Je suis le chemin qu'il faut tenir pour
arriver à la béatitude ; c'est par moi que vous devez
marcher, imitant mes œuvres, si vous y voulez parve-
nir. « Deus in sancto via tua, disait David (Ps. 76, 14) :
« O Dieu ! vous avez montré le chemin pour tendre à
« vous dans la personne du Saint. » Quel est ce saint,
demande saint Augustin ? C'est celui, répond-il, qui
dit de lui même : « Ego sum via, veritas et vita : Je
« suis la voie, la vérité et la vie : — Ad ipsum
« ergò attendamus Christum, attendamus ibi viam
« ejus : Jetons donc les yeux sur Jésus-Christ, et re-
« gardons les vertus qu'il nous a laissées comme les
« sentiers par lesquels il faut nécessairement aller à
« Dieu. » — « Homini, dit le même saint ailleurs, est
« iter ad Deum, per Deum et hominem (lib. 11 de Ci-
« vit., cap. 2) : L'homme est voyageur ; le terme de
« son départ est le péché ; le terme de son voyage est
« Dieu : le chemin par où il y va, c'est Notre-Seigneur
« Dieu et homme. » Le prince des apôtres instruisant
les chrétiens, dit : « Christus passus est pro nobis, vo-
« bis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus
« (1 Epist., 2, 21) : Jésus-Christ a enduré la mort pour
« nous, et dans ses souffrances nous a donné des exem-
« ples admirables de toutes les vertus, afin que vous
« les imitiez. » Et l'apôtre des gentils ne prêche pas
autre chose : « Apparuit, dit-il, gratia Dei salvatoris
« nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abne-
« gantes impietatem et secularia desideria, sobriè, et

« justè, et piè vivamus in hoc seculo, expectantes bea-
« tam spem (Tit., 2, 11) : Dieu a témoigné à tous les
« hommes une affection incomparable, il les a favori-
« sés d'une grâce qu'ils n'estimeront jamais assez, il
« leur a donné son Fils pour leur apprendre par pa-
« roles et par effets à fuir l'impiété et les vices, à pra-
« tiquer les vertus, et comment ils devaient vivre en
« ce monde pour se rendre dignes de la béatitude en
« l'autre. » Avant lui ils étaient très-ignorants; ils suivaient de mauvaises routes, et bronchaient à chaque pas ; mais Notre-Seigneur est venu, il leur a appris où ils devaient placer le pied, et à discerner les voies de leur salut de celles de leur ruine ; il a marché devant eux pour les conduire, comme le prince des poètes dit que Minerve allait devant Ulysse, portant à la main une lampe d'or allumée pour l'éclairer. « Lu-
« cerna pedibus meis Verbum tuum, et lumen semi-
« tis meis, chantait le Prophète royal dans ce sens
« (Ps. 118, 105) : O Dieu ! votre Verbe incarné est
« pour moi comme une lampe qui guide mes pas de
« sa clarté. » A ce texte, dit élégamment le docteur séraphique, saint Bonaventure : « Lucerna est lumen
« in testa, lumen in vase est, divinitas in humanitate,
« lumen divinitas, vita est via, tenebræ sunt ignoran-
« tiæ, præcedit Christus tenens lucernam, sequitur
« christianus tenens exempli semitam ; proposuit hu-
« manitatem lucentem ex divinitate, extulit lucernam
« ut videamus in fide, ambulemus in operatione, diri-
« gamur imitatione : La lampe allumée est une lumière
« qui luit dans un vaisseau de terre, et qui représente
« la divinité du Fils de Dieu dans son humanité. Or,
« la vie que nous menons ici nous tient lieu de che-
« min, mais de chemin où nous sommes enveloppés
« des ténèbres de l'ignorance ; dans ces obscurités,
« Notre-Seigneur marche devant, la lampe à la main,
« c'est-à-dire montrant par ses actions par où il faut

« aller et ce qu'il faut faire ; et le chrétien le suit en « imitant ses exemples. » Il a proposé son humanité brillant et éclairant par les splendeurs qu'elle reçoit de la Divinité à qui elle est unie, et l'a élevée comme un grand flambeau, afin que chacun de nous la vît, la regardât avec la foi, et gouvernât ses pas selon les lumières qu'elle nous donne.

Je termine par la belle pensée de saint Grégoire de Nysse, qui, après avoir dit avec saint Paul que Notre-Seigneur est la figure de la substance du Père, son image accomplie en tout point, et le prototype de ses perfections, ajoute que chaque homme est peintre de sa propre vie, que les couleurs dont il doit se servir sont les vertus, l'humilité, la patience, la grandeur de courage, la charité et les autres ; le pinceau pour les étendre et pour tirer tous les traits, la volonté ; et l'original sur lequel il doit faire cette noble peinture, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne reste seulement qu'à le considérer attentivement, et remarquer tous les linéaments de ce divin modèle, pour les reproduire en nous. Voyons maintenant les raisons qui doivent nous persuader de le faire.

SECTION PREMIÈRE

RAISONS QUI NOUS OBLIGENT DE FAIRE TOUT NOTRE POSSIBLE POUR NOUS RENDRE PARFAITS IMITATEURS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Raison pour imiter Notre-Seigneur : l'amour. — II. Notre perfection consiste en cette imitation. — III. Et le christianisme.

I. La première, et qui est propre à notre sujet, c'est l'amour ; premièrement, parce que l'amour de sa propre force change et transforme l'aimant en l'aimé, faisant qu'il se dépouille de ses affections, de ses pensées et de ses manières de faire, pour se revêtir des siennes ; en sorte qu'il ne vit plus qu'à sa mode,

et se rend un autre lui-même, disant au sujet de Notre-Seigneur, ce qu'en disait un parfait amant : « Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus « (Galat., 2, 20) : Je vis, non, je ne vis point, mais « c'est Jésus-Christ qui vit en moi; » parce que l'amour que je lui porte fait que je vis comme lui, et que je rends mes actions le plus conformes aux siennes qu'il m'est possible. Secondement, parce que l'amour donne une merveilleuse estime des actions du bien-aimé, de son parler, de son marcher, de son port, de sa conversation et des autres, et dispose tellement l'esprit de l'aimant, qu'il lui fait trouver de la complaisance dans toutes, et les juger seules parfaites et dignes d'être imitées. De plus, parce que l'aimant sait qu'il fera plaisir au bien-aimé s'il l'imite, qu'il lui donnera des marques de son amour et lui rendra de l'honneur, car l'on n'imite que ceux qu'on aime, et qu'on estime beaucoup. « Religiosissimus cultus imitari, dit « Lactance : La façon la plus religieuse et la plus exquise « de montrer à quelqu'un que l'on fait grand cas de « lui, et qu'on a pour lui une forte inclination, c'est « de l'imiter. » De fait, bien qu'on loue excessivement une personne, et qu'on en dise des merveilles, par cela néanmoins qu'il y a tant de plis et de replis au cœur humain, il y a toujours à craindre que ce ne soit plutôt une flatterie qu'un témoignage sincère rendu à la vérité. Mais quand aux louange s'ajoute l'imitation, si l'on s'efforce de se changer et de se transfigurer en la personne qu'on loue, et de renoncer à ses propres inclinations pour prendre les siennes, on peut alors dire hardiment que c'est l'estimer et la chérir jusqu'au dernier point, et que ce n'est ni par compliment, ni par flatterie, si on le fait, mais par une affection cordiale et par sentiment de la vérité. Enfin, parce que l'aimant sait que le moyen le plus court pour parvenir au but de ses desseins, c'est-à-

dire obliger l'aimé à lui vouloir du bien et à le favoriser de son amitié, est de l'imiter, parce que l'attrait le plus puissant pour emporter l'affection de quelqu'un est de l'aimer. « Ego tibi, dit Hécaton, dans Sénèque, « monstrabo amatorium sine medicamento, sine herba, « sine ullius veneficæ carmine : si vis amari, ama « (Ep. 9) : Je veux t'enseigner un charme et un philtre « où il n'y aura ni breuvage ni enchantement : si tu « veux te faire aimer, aime. » Voilà l'aimant qui attirera même le fer et les cœurs les plus rebelles. Ensuite parce que nous aimons naturellement ceux qui nous sont semblables ; car la même raison qui nous porte à nous aimer nous-mêmes, nous donne de la bonne volonté pour ceux qui ont du rapport avec nous, d'autant qu'après nous il n'y a rien qui soit plus nous-mêmes que ce qui nous ressemble. Autrement il voit que ne l'imitant point, il lui sera toujours désagréable, parce que comme il est impossible que l'avare ne déplaise au libéral, et l'impudique à celui qui est chaste ; de même devons-nous penser que le superbe, le colère et le vicieux ne plairont jamais à Notre-Seigneur, qui est humble, doux et innocent, mais au contraire qu'ils lui seront toujours en aversion, et au lieu de gagner son cœur, le soulèveront toujours.

D'après ces considérations, l'homme qui veut aimer solidement Notre-Seigneur doit faire tout son possible pour l'imiter. Ainsi le disciple bien-aimé dit : « Qui « dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, « et ipse ambulare (1 Epist., 2, 6) : Celui qui dit qu'il « demeure par la charité en Notre-Seigneur et qu'il « l'aime, doit, pour montrer qu'il dit vrai, suivre ses « voies, et poser ses pieds sur les traces qu'il a mar- « quées. » Et Notre-Seigneur même parle ainsi à son épouse au Cantique : « Pone me ut signaculum super « cor tuum, ut signaculum super brachium tuum ; « quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infer-

« nus æmulatio ; lampades ejus, lampades ignis at-
« que flammarum (Cant., 8, 6) : Mets-moi comme
« un cachet sur ton cœur et sur ton bras, parce
« que l'amour est fort comme la mort, ravissant
« comme l'enfer, et ses ardeurs sont aussi brûlantes
« que celles du feu, » voulant dire : Si tu veux être mon épouse, et me faire croire que véritablement tu m'aimes, imprime-moi sur ton cœur, qui est la source de tes pensées et de tes affections, et sur ton bras, qui est le principe de tes œuvres, afin de les rendre semblables aux miennes, comme la chose cachetée ressemble au cachet ; et fais cela en esprit d'un amour pur et victorieux de toi comme la mort l'est de tout, qui te tienne sujette comme l'enfer tient ses captifs, et te change en moi à la façon du feu, qui convertit tout en sa substance. « Imprimere mihi, o sponsa,
« explique élégamment un ancien interprète, quasi si-
« gnaculo per amorem mihi fortiter adhærendo, ut à
« me quasi signaculo formam accipias, et meam subtili
« expressione similitudinem trahas ; quanta fuerit im-
« pressio amoris, tanta erit et expressio similitudinis ;
« quantò mihi fortiùs per amorem inhæseris, tantò
« mihi similior eris ; quantò te mihi impresseris for-
« tiùs, tantò ego Chistus in te formabor expressiùs, et
« tantò tu in me reformaberis, transformaberisque in-
« signiùs (Guillelmus Parvus, apud Delrium, ib.) :
« Reçois, ô mon épouse, mes empreintes, te joignant
« à moi fortement par amour ; prends de moi comme
« de ton cachet les traits et la figure ; la ressemblance
« que tu auras avec moi sera aussi grande que sera
« l'amour que tu me porteras ; plus fortement et plus
« intimement tu te joindras à moi par amour, plus de
« rapport tu auras avec moi ; et plus fortement tu seras
« imprimée de ma marque, plus fortement je serai
« exprimé en toi, et plus parfaitement tu seras et ré-
« formée et transformée en moi. »

II. La seconde raison est que la perfection de l'homme consiste dans cette imitation, car, d'après l'opinion de tous, tant des anciens que des modernes, elle consiste dans la ressemblance avec Dieu. Saint Denis (de Eccles. Hierar., c. 1), à ce sujet, dit en termes forts et choisis : Dieu a la volonté de sauver et de rendre parfaites outes les créatures douées de raison et d'entendement; r, ce salut et cette perfection ne peuvent se faire que es créatures ne soient déifiées , et cette déification consiste en la ressemblance et en l'union avec Dieu.

Et autre part, il montre que les anges sont les plus excellentes créatures de toutes, et celles qui reçoivent les plus grandes grâces de Dieu, parce qu'elles lui ressemblent davantage. Les ordres saints des célestes intelligences, dit-il (de Cœl. Hierar., cap. 4), ont plus de part à la communication que la Divinité fait d'elle-même aux créatures, que celles qui ont l'être simplement, celles qui ont l'être et le sentiment sans raison, et même celles qui sont, comme nous, douées de raison. Car comme ces esprits forment et façonnent eux-mêmes leur intelligence à l'imitation de Dieu, et jettent les yeux avec beaucoup d'attention sur l'exemple de la Divinité, pour se conformer et se rendre semblables à elle, y mettant un grand soin, à cause de l'extrême désir qu'ils ont de composer la beauté de leur esprit sur le modèle de celle qu'ils contemplent en Dieu , c'est à juste titre qu'ils ont de plus grandes et de plus abondantes communications de ses grâces et c'est pour cela qu'ils sont unis immédiatement à Dieu, élevés vers lui par la force et la véhémence du divin amour, qu'ils reçoivent purement et sans mélange les lumières dans leur source et dans leur origine, auxquelles ils s'ajustent et s'accommodent par une vie toute divine. Ainsi la perfection est de ressembler à Dieu ; et la raison en est évidente, parce que comme Dieu est souverainement parfait et

la perfection même, il n'est pas possible de lui ressembler, sans que par là même on ne devienne parfait, comme on ne peut être semblable à la blancheur sans être blanc.

Si cela est vrai de toutes les créatures, à plus forte raison de l'homme, parce qu'il est l'image de Dieu, et que la perfection de l'image n'est point dans un beau coloris, dans les inventions hardies, dans les proportions bien observées, ni dans aucune autre chose, mais consiste seulement à représenter fidèlement son prototype. Par conséquent, celle de l'homme sera d'exprimer en lui la Divinité, de ressembler à Dieu et particulièrement à Notre-Seigneur, qui, outre qu'il est Dieu, est de plus cette image substantielle du Père, comme l'appellent les saintes Lettres, sur le modèle de laquelle l'homme a été formé, et qui est venue ici-bas pour montrer visiblement et sensiblement au même homme comment Dieu agissait, afin qu'il l'imitât et que, par son imitation, il se rendît une excellente image et un portrait réel de la Divinité. Clément d'Alexandrie dit fort bien à ce propos (Strom., lib. 7) : Si quelqu'un se donne à Ischomache pour être instruit par lui, il le fera laboureur; à Lampide, il le rendra nautonnier; à Charidème, capitaine; à Simon, bon cavalier; à Homère, poète; à Démosthène, orateur; à Chrysippe, dialecticien; à Aristote, physicien; et à Platon, philosophe; de même, s'il obéit à Notre-Seigneur, il deviendra semblable à lui, c'est-à-dire un Dieu vivant et conversant dans un corps.

III. La troisième raison est que non-seulement la perfection de l'homme consiste à imiter Notre-Seigneur, mais de plus c'est là le point du christianisme. Saint Grégoire de Nysse prouve cette vérité par des traités entiers, où entre autres choses il dit : Le chrétien, pour porter dignement ce beau nom, doit nécessairement rendre ses pensées, ses paroles et ses œuvres

conformes à celles de Jésus-Christ, autrement c'est à faux qu'il le porte. Et autre part : Que doit faire le chrétien pour mériter cette appellation honorable? Certainement c'est de considérer et d'examiner en lui-même si toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions ressemblent à celles de Notre-Seigneur, ou si elles en diffèrent; cette ressemblance est le but où il doit perpétuellement viser. Et avant lui saint Denis, parlant du même sujet, avait dit (de Eccles. Hierar., c. 3) : Ce qui en Jésus-Christ, Verbe très-divin, est un, simple et caché, par sa bonté et par l'amour qu'il nous porte en prenant la nature humaine, s'est rendu visible et est devenu comme un composé de plusieurs parties, sans aucune altération ni changement en sa divinité; et il facilite par sa bonté notre union avec lui, en joignant très-étroitement notre bassesse à ce qui est très-élevé dans sa nature divine, si toutefois de notre côté nous nous unissons à lui comme les membres au corps, par la conformité d'un vie divine, entièrement pure et sans tache. Il faut toutefois que nous ne devenions point comme des membres secs et amortis par le fait des passions, qui corrompent et pourrissent ce qu'elles touchent, inhabiles à être unis, liés et assemblés avec les membres divins, doués de grande force et de santé. Car il est de toute nécessité, si nous désirons avoir part et communion avec lui, que nous regardions attentivement la vie divine qu'il a menée dans son corps et que, par une conformité à son innocence exempte de tout péché, nous visions à l'état pur et immaculé de la divine ressemblance, parce qu'alors il nous rendra semblables à lui, en se communiquant à nous. Telles sont les paroles de saint Denis.

Saint Paul, apprenant aux Galates le devoir du chrétien, leur dit : « Quicumque in Christo baptizati estis « Christum induistis (Galat., 3, 27) : Vous tous qui

« êtes baptisés, vous vous êtes dépouillés dans les « fonds du baptême du vieil Adam, et revêtus de « Jésus-Christ, » c'est-à-dire, vous vous êtes obligés à prendre les mœurs et les façons de Jésus-Christ, à imiter ses œuvres et vivre de son esprit. C'est à quoi tendent tous les divers offices de l'Eglise, et pourquoi ils sont ordonnés. « Ipse, dit le même ailleurs, dedit « quosdam quidem apostolos, quosdam autem pro- « phetas, alios verò evangelistas, alios autem pastores, « et doctores ad consummationem sanctorum, donec « occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis Filii « Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis pleni- « tudinis Christi (Ephes., 4, 12) : Il y a des apôtres, des « prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des doc- « teurs établis pour instruire les fidèles dans la foi et « la connaissance de Notre-Seigneur, et les consommer « en une parfaite vertu et sainteté sur le modèle de celle « que cet exemple de perfection a fait briller dans « toutes les actions de sa vie. » Et notre mère, la sainte Eglise, nous porte ici-bas dans ses flancs, nous élève avec ses sages remontrances, nous nourrit avec les sacrements, et travaille pour nous avec mille soins, « donec formetur Christus in nobis (Galat., 4, 19), dans « le seul but de représenter en nous l'effigie de son « époux, Notre-Seigneur, » de nous imprimer les traits de son humilité, de sa patience, de son obéissance, de sa charité, et, par une grande ressemblance de mœurs, nous rendre les dignes enfants d'un tel père.

Et la raison de tout ceci est que, comme l'esprit du christianisme est en Notre-Seigneur ainsi qu'en sa source, esprit qu'il a fait paraître et éclater au dehors par ses paroles, par sa conversation et par toutes ses œuvres; il est clair que qui se rend plus semblable à lui, participe plus abondamment à cet esprit ; et comme l'esprit de Jésus est le véritable esprit de salut, il s'ensuit que celui qui le possède par une parfaite imitation de ce

divin Sauveur, est dans le chemin assuré du salut, et porte une marque infaillible de prédestination. « Quos « præscivit, dit l'Apôtre, et prædestinavit conformes « fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in « multis fratribus, quos autem prædestinavit, hos et « vocavit; et quos vocavit, hos et justificavit : quos « autem justificavit, illos et glorificavit (Rom., 8, 29) : « Ceux que Dieu a prévus et prédestinés pour ressem- « bler à son Fils, qui est l'aîné de plusieurs frères et « l'exemplaire des prédestinés, il les a appelés, il les « a justifiés, et puis il les a glorifiés. » Pour cette cause, Dieu appelle Notre-Seigneur son sceau, dont il marque ceux qui sont siens, et qu'il rend siens par là même. « In illa die, dit-il par un de ses prophètes, as- « sumam te, Zorobabel, fili Salathiel, serve meus ; « et ponam te quasi signaculum, quia te elegi (Ag- « gæi, 2, 24) (il s'agit de Notre-Seigneur, selon l'expli- « cation de saint Jérôme et de plusieurs autres) : Je te « prendrai alors comme le cachet dont je marquerai « mes élus. » Saint Paul pour ce sujet les appelle « in « Christo signati (Ephes., 1, 13), scellés de Jésus- « Christ. » Et plus ce sceau est mieux imprimé, plus les traits des vertus de Notre-Seigneur sont nettement et profondément gravés, plus hautement un homme est prédestiné ; parce que le fondement de la prédestination consiste en cette similitude. De là saint Paul, parlant de lui-même et de tous les élus, dit : « Nos verò « omnes, revelatâ facie gloriam Domini speculantes, in « eamdem imaginem transformamur à claritate in cla- « ritatem tanquam à Domini spiritu (2 Cor., 3, 18) : « Nous tous avec une face découverte nous regardons « attentivement, et nous contemplons comme dans un « miroir, la gloire de Notre-Seigneur, » c'est-à-dire ses actions glorieuses et ses vertus héroïques ; et nous nous transformons en son image, nous rendant, par une imitation exacte et parfaite, semblables à lui, pas-

sant d'une clarté à une autre clarté, et d'une vertu à une autre, selon que nous sommes poussés du Saint-Esprit. Saint Jean raconte dans son Apocalypse (cap. 5, 1), qu'il vit à la main droite de Dieu un livre écrit au dedans et au dehors. Ce livre, dit saint Hilaire (Præfat. in Psalm.), est Notre-Seigneur, aussi bien que celui dont parle David, quand il dit : « In libro « tuo omnes scribentur (Ps. 138, 16) : Tous, c'est-à-dire « tous ceux qui doivent être sauvés, seront inscrits « dans votre livre. » Ce livre est tout couvert d'écriture au dedans et au dehors, pour montrer les perfections dont Notre-Seigneur est orné dans sa divinité intérieurement, et extérieurement dans son humanité. C'est là le livre que les prédestinés lisent, qu'ils étudient continuellement, et où ils apprennent leurs leçons pour pratiquer l'humilité, la mansuétude, la pauvreté, l'obéissance, l'oraison et les autres vertus. C'est le livre qu'ils tiennent toujours dans la main pour ne quitter jamais l'exercice des choses qu'il leur enseigne. Oh! que sa lecture rend un homme savant et sage!

SECTION II

QUELLES QUALITÉS DOIT AVOIR CETTE IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR; CONCLUSION DU CHAPITRE.

I. Cette imitation doit être affectueuse. — II. Universelle. — III. Exhortation à l'imitation de Notre-Seigneur, tirée des saintes Lettres. — IV. De la raison. — V. Et des exemples.

I. La première qualité de cette imitation est d'être affectueuse, procédant d'un vrai désir de plaire à Notre-Seigneur, de lui être agréable et de lui témoigner que nous avons en grande estime ses actions, les prenant pour les modèles des nôtres, et mêlant souvent à tout cela, tantôt des sentiments de joie d'avoir un modèle si accompli et un guide si assuré, tantôt

un amour très-tendre envers lui, et de grands remercîments pour avoir voulu se revêtir de notre mortalité, et se rendre pauvre et misérable, afin de nous montrer par lui-même, et non plus par autrui, le chemin de notre perfection et de notre béatitude, où nous n'allions qu'à tâtons, comme des aveugles.

II. La seconde, qu'elle soit universelle, imitant Notre-Seigneur dans l'intérieur et dans l'extérieur, dans le corps et dans l'âme, dans ses pensées, dans ses intentions, dans ses paroles, dans ses œuvres, dans tout enfin, ayant perpétuellement ce noble patron devant les yeux, se formant de fortes et profondes idées de toutes ses actions pour les faire servir de règle aux nôtres. Ainsi en priant, nous nous le représenterons faisant sa prière au jardin des Olives; en buvant et en mangeant, nous nous le figurerons aux noces de Cana, ou comment il se comportait à table chez Lazare; en conversant et en traitant avec le prochain, nous verrons avec quelle douceur, quelle suavité, quelle charité, quelle patience il agissait avec les apôtres, personnes encore rudes et ignorantes, avec la Samaritaine et avec les autres. Quelle grande honnêteté et quelle modestie admirable il faisait éclater dans ses regards, dans son langage, dans sa marche, dans ses habits, dans son maintien, dans ses gestes et dans toutes ses œuvres extérieures! Avec quel esprit et par quel motif il les faisait toutes, jusqu'à la plus petite! Nous nous représenterons ce qu'il opérait en son intérieur, à quels exercices sa très-sainte âme se tenait continuellement occupée, quels sacrifices de révérence, d'adoration, de glorification, de louange, d'amour, de résignation, de remercîment elle rendait à Dieu! Nous devons imiter Notre-Seigneur en tout cela. Mettez-vous, dit saint Bonaventure (de Instit. Novit., par., 1, c. 31), toujours devant les yeux, pour ce qui regarde le règlement de votre vie et la pratique des vertus, le très-parfait modèle de toute

sainteté, le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ; représentez-vous ses manières de faire et l'excellence de sa conduite; avec quelle humilité il vivait parmi les hommes; avec quelle bonté il gouvernait ses disciples; combien il était modeste en mangeant et en buvant; combien miséricordieux envers les pauvres, à qui il s'était rendu semblable en tout : comme il ne méprisait personne, ni n'en avait point d'horreur, bien qu'il le vît couvert de lèpre; comme il ne flattait point les riches; combien il était dégagé des soins de la terre, combien éloigné des intrigues du monde, combien peu soigneux des nécessités de son corps, combien pudique en ses regards, combien patient à souffrir les injures, et combien doux dans ses réponses; car il ne rendait pas le mal à celui qui lui faisait tort, et ne se vengeait pas de lui avec des paroles aigres et piquantes, mais avec une douce et humble réponse il s'efforçait de guérir sa malice. Bien plus, comme il était bien réglé dans tous ses gestes; combien zélé pour le salut des âmes, pour le salut desquelles il a voulu se faire homme et mourir; comment pour nous donner exemple il évitait les entretiens des femmes, règle qu'il garda si religieusement, que ses disciples prirent sujet de s'étonner quand ils le virent parler seul avec la Samaritaine; combien il était endurant, combien tendre et compatissant pour les afflictions des malheureux, combien condescendant aux imperfections des faibles, combien considéré à ne point donner sujet de parler de lui mal à propos; comme il ne rebutait point les pécheurs, mais les recevait à bras ouverts et avec une divine clémence, quand ils venaient à lui repentants de leurs fautes; combien il était doux et affable dans tous ses discours; combien diligent à la prière, et les autres particularités de sa très-sainte vie, sur lesquelles vous formerez la vôtre : « Ut in omnibus factis, et « verbis tuis semper quasi exemplar respicias, ince-

« dens, stans, sedens et comedens, tacens et loquens, « solus et cum aliis : De sorte qu'en toutes vos actions « eten toutes vos paroles vous le regardiez continuel- « lement, et quand vous marcherez, et quand vous « serez debout, et quand vous serez assis, mangeant, « parlant, vous taisant, seul et en compagnie, comme « votre modèle. » C'est ce que dit ce saint docteur.

Ainsi tenons les yeux attachés sur Notre-Seigneur comme sur notre modèle, appliquant notre esprit, quand nous faisons une action, à la faire comme il l'a faite pendant qu'il a vécu ici-bas; ou s'il n'en a point fait de pareille, comme il l'e faite si sa condition et l'occasion l'eussent obligé, ou comme il la ferait s'il était devant nous, avec quels desseins, avec quelle bienséance et avec quelle perfection il la produirait, dressant la nôtre selon cette règle, et la jetant dans ce moule, agissant sans empressement et sans précipitation, avec une présence d'esprit dans les lumières de la raison et dans la paix du cœur, ayant toujours les yeux arrêtés sur ce modèle; comme le peintre qui peint au naturel, ou qui copie un excellent original sur lequel il a la vue toujours fixée, et d'où il ne la retire que pour tracer et exprimer sur sa toile ce qu'il a vu. Et après que nous aurons fait nos actions, il faudra en faire une revue, surtout des principales, et les confronter, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, avec celles de Notre-Seigneur, pour y remarquer et les conformités et les différences qu'elles auront avec les siennes, afin de réformer les difformités, et nous affermir à continuer et à perfectionner ce qu'il y aura de conforme aux siennes.

III. Proposons-nous donc ce divin modèle, pour l'imiter dans tous nos actes; le Père éternel nous le commande, quand il nous dit : « Hæc est via, ambu- « late in ea, et non declinetis neque ad dexteram, « neque ad sinistram (Is., 30, 21) : Voilà la voie, sui-

« vez-la invariablement sans aller ni à droite ni à « gauche : pour peu que vous en sortiez, vous quitterez « le droit sentier. » — « Inspice, et fac secundùm exem- « plar (Exod., 25, 40) : Regardez, et faites selon ce « modèle. » Gouvernez vos yeux, vos oreilles, votre langue, votre corps et votre esprit comme lui; réglez votre amour, votre haine, vos passions et vos affections, formez votre humilité, votre mansuétude, votre obéissance, votre charité et vos vertus sur les siennes. Notre-Seigneur même nous dit : « Si quis mihi minis- « trat, me sequatur ; et ubi ego sum, illic et minister « meus erit (Joann., 12, 26)]: Si quelqu'un veut être mon « disciple, qu'il me suive. » — « Quid est, me sequatur? « demande saint Augustin, à quoi il répond, nisi me « imitetur (Tract. 51 in Joann.) : Qu'est-ce à dire qu'il « me suive? sinon qu'il fasse comme moi, » et se mette par imitation où il voit que je me suis mis. Sénèque, sur le point de mourir, et empêché par les gardes du prince de faire son testament, se tourna vers ses amis qui l'environnaient, et leur dit que, puisque la liberté lui était ôtée de disposer de ses moyens, et de leur laisser quelque témoignage de sa bonne volonté, il leur laissait la chose la plus belle qu'il eût, à savoir le tableau de sa vie et la mémoire des actions qu'ils lui avaient vu faire. Ce païen, aveuglé par l'opinion de lui-même, voulut mourir dans cette vanité; mais la Sagesse incarnée nous donne avec raison sa vie pour gage de son amour, et pour modèle de la nôtre, et nous dit : Je vous ai donné exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire.

Saint Paul nous y exhorte avec toute l'affection et avec tout le zèle dont il était embrasé, en nous disant : « Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso « ambulate (Coloss., 2, 6) : Comme vous savez que « Notre-Seigneur Jésus-Christ a vécu, vivez et mar- « chez sur ses pas. » Puis : « Deponite iram, indigna-

« tionem, malitiam, expoliantes vos veterem hominem « cum actibus suis, et induentes novum, eum qui re- « novatur in agnitionem secundùm imaginem ejus, qui « creavit illum (Coloss., 3, 8) : Déposez la colère, l'in- « dignation et la malice, vous dépouillant du vieil « homme avec ses autres actes vicieux, et vous revêtant « du nouveau reformé sur le modele de Notre-Sei- « gneur, qui a fait reprendre à l'homme les traits de « son créateur , qu'il avait effacés et perdus par le « péché. » Et aux Ephésiens, après avoir parlé du corps mystique de l'Eglise, il dit : « Hoc igitur dico et « testificor in Domino, ut jam non ambuletis, sicut et « gentes ambulant in vanitate sensûs sui. Vos autem « non ita didicistis Christum, si tamen illum audistis, « et in ipso edocti estis, sicut est veritas in Jesu, de- « ponere vos secundùm pristinam conversationem « veterem hominem, qui corrumpitur secundùm desi- « deria erroris. Renovamini autem spiritu mentis ves- « træ , et induite novum hominem, qui secundùm « Deum creatus est in justitia, et sanctitate veritatis « (Ephes., 4, 17) : Puis donc que vous êtes membres « d'un corps aussi honorable que l'Eglise, et d'un chef « aussi sacré que Jésus-Christ, je vous supplie de vivre « tout autrement que les gentils qui, attachés passion- « nément aux vanités de ce monde, se laissent porter « à l'orgueil, à l'avarice, et se vautrent en toutes sortes « d'ordures. Certainement, vous avez appris bien d'au- « tres maximes dans l'école du christianisme, et vous « savez, par les instructions que l'on vous y a données, « que Jésus-Christ, qui est la vérité, a mené une vie « toute contraire. Je vous prie donc et je vous conjure « par lui-même de changer toutes les façons de faire « que vous aviez dans le paganisme, de vous dépouil- « ler du vieil homme, c'est-à-dire de vos mauvaises ha- « bitudes et de vos inclinations corrompues, et de vous « renouveller spirituellement et de revêtir l'homme

« nouveau, qui est Notre-Seigneur, menant, à son exem-
« ple, une vie juste, sainte et divine. » Et donnant le
même avertissement aux Romains, il leur dit : « Nox
« præcessit , dies autem appropinquavit ; abjiciamus
« ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis ; si-
« cut in die honestè ambulemus, non in commessatio-
« nibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis,
« non in contentione et æmulatione : sed induimini
« Dominum Jesum Christum , et carnis curam ne
« feceritis in desideriis (Rom., 13, 12) : La nuit de
« l'erreur est passée, le jour de l'Evangile a paru,
« laissons donc les œuvres des ténèbres , les actions
« méchantes, et prenons en main les armes de lumière,
« pratiquant les bonnes œuvres, marchant avec autant
« de circonspection et de bienséance que les personnes
« sages et honnêtes vont pendant le jour par les rues,
« où beaucoup de gens les regardent, faisant que nos
« mouvements, nos paroles et nos actions correspon-
« dent à la sainteté de l'Evangile, où, comme sur un
« théâtre éclatant, nous servons de spectacle à Dieu ,
« aux anges et aux hommes. C'est pourquoi gardez-
« vous de souiller cette gloire par la gourmandise,
« l'ivrognerie et les impudicités, et n'altérez point la
« paix de vos esprits par des disputes et des animosités,
« mais, rangeant vos appétits sous les lois de la raison
« et du christianisme, dont maintenant vous faites pro-
« fession, revêtez-vous comme d'un habit tout neuf de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce sont les paroles
enflammées de saint Paul, et dont Dieu se servit jadis
pour convertir saint Augustin, qui, se trouvant dans
un étrange combat et une extrême détresse pour quit-
ter et retenir ses vices, entendit par plusieurs fois une
voix lui disant : Prends et lis; sur quoi il va prendre
les Epîtres de saint Paul , et en ouvrant ce livre jette
les yeux sur ce dernier passage que nous venons de
rapporter , et qui suffit pour le convertir. « Nec ultrà

« volui legere, dit-il, nec opus erat (lib. 8 Con-
« fess., cap. ult.) : Je n'en voulus pas lire davantage,
« aussi n'était-il pas besoin; » car sur-le-champ je me rendis à ces mots puissants; les ténèbres de mon esprit se fendirent et se dissipèrent par un rayon de lumière qui l'éclaira et lui fit voir la vérité; mes tempêtes s'apaisèrent, et je résolus de dire adieu à toutes mes débauches passées, et de suivre entièrement Jésus-Christ.

Après un tel effet et un changement si notable produit par ces paroles, nous les gravons de nouveau dans notre esprit, et nous redoublons : « Induimini Domi-
« num nostrum Jesum Christum : Revêtez-vous de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Saint Cyrille pense que saint Paul dans ces paroles fait allusion à celles que dit Isaïe : « Induit me vestimentis salutis, et selon
« une autre version, induit me vestimentum, Jesum
« (cap. 61, 10) : Il m'a revêtu de Jésus comme d'un ha-
« bit. » Et que veut dire l'Apôtre quand il dit : Revêtez-vous de Jésus? Il veut dire : Imitez Jésus, parce que, comme l'habit couvre la personne du haut en bas et de tout côté, et lui sert d'ornement et de marque pour le distinguer des autres, car par l'habit on discerne un homme d'avec une femme, et un religieux d'un séculier, de même il veut que les chrétiens imitent si exactement Notre-Seigneur, sa modestie, sa mansuétude, son humilité, et fassent si clairement éclater dans leurs actions toutes ses autres vertus, qu'ils en soient tout couverts et parés, et que par là on reconnaisse qu'ils sont de vrais chrétiens, disciples réels et parfaits amateurs de Jésus-Christ. Et comme celui qui est vêtu, dit saint Thomas, cache ce qu'il est, et ne fait voir que le vêtement qu'il porte, de même saint Paul désire qu'étant habillés de Jésus-Christ pour le corps et pour l'âme, nous ne fassions paraître dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos œuvres, rien

qui soit propre au vieil Adam, mais la couleur, c'est-à-dire la sainteté et les perfections de Notre-Seigneur; et que, comme dit le même apôtre, « Crescamus in illo « per omnia (Ephes., 4, 15), nous croissions en lui, en « tout, » dans son esprit, dans ses vertus et dans sa ressemblance, nous rendant comme ses images vivantes, ses portraits véritables, et comme de belles copies imprimées parfaitement sur ce divin original. De sorte que quand nous marchons, nous parlons, nous mangeons, nous conversons et que nous faisons quelque autre chose, nous puissions, à raison de cette grande ressemblance, dire en quelque façon : Je marche, je parle, je mange, je converse, non, ce n'est pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui fait tout cela en moi.

IV. En vérité, nous devons nous appliquer soigneusement à ceci, et faire tous nos efforts pour y exceller. C'est là que se trouve notre perfection, c'est en cela que consiste le christianisme, et en quoi nous pouvons grandement honorer Notre-Seigneur. Et puis, son amour nous y oblige : comme pour l'amour de nous il s'est fait semblable à nous et s'est chargé de nos misères, nous devons sans doute pour l'amour de lui nous rendre de même semblables à lui et nous orner de ses vertus. Le bien-aimé n'est point parfaitement aimé, s'il n'est parfaitement imité; s'il y a quelque chose en lui que l'aimant ne suive pas le pouvant faire, c'est un témoignage qu'elle ne lui plaît pas, et ensuite qu'il a, et moins d'estime, et moins d'affection pour lui.

V. L'amour porte nécessairement à l'imitation. Ainsi les Egyptiens, à cause de l'affection singulière qu'ils portaient à leurs rois, se rendaient semblables à eux en tout, jusqu à se rendre boiteux et borgnes s'ils l'étaient. Ainsi les Perses ont toujours prise les nez aquilins par-dessus tous les autres, parce que Cyrus, le premier et le plus aimé de tous leurs rois, l'avait

ainsi fait. Les courtisans d'Alexandre penchaient la tête d'un côté, parce que Alexandre la penchait ainsi. Et les disciples d'Aristote courbaient le dos, car leur maître, qu'ils chérissaient uniquement, était voûté. L'amour produisait en eux trois grands effets : le premier, que ces défauts ne les offensaient point, et ne diminuaient en rien la foi, la bonne opinion qu'ils avaient conçue de ces personnes bien-aimées; le second, qu'ils tenaient même ces défauts pour des perfections, et croyaient en effet qu'ils luer donnaient de la grâce ; et le troisième, qu'ils les imitaient, quoique avec peine et travail, puisqu'ils avaient la nature contraire.

Si l'amour des hommes a eu tant de pouvoir, quel pouvoir devra avoir sur nous celui de Jésus-Christ, notre Dieu, notre Roi, notre maître et notre tout? Quand même dans son langage, dans sa marche, dans sa manière de manger, dans ses douleurs, dans ses abaissements, et dans toute sa manière de vivre, il aurait été défectueux, l'amour que nous devons lui porter pour mille sujets devrait nous le faire imiter en cela même, et comme l'amour commande le jugement et le fait juger en faveur de ses affections, il devrait nous faire estimer ces défauts comme des perfections. Mais, et son langage, et sa démarche, et ses pensées, et ses actions, jusqu'à la plus petite, étant toutes accomplies au dernier point, et comme des voies infaillibles de salut, et des règles très-justes de sainteté, et des modèles de perfection, en quel honneur devons-nous les tenir, et avec quel soin sommes-nous obligés de les suivre! L'histoire de saint François fait mention d'un religieux, nommé Jean. A cause de sa vertu et son innocente simplicité, le saint se servait ordinairement de lui pour compagnon. Jean avait un tel désir de se rendre semblable à ce saint homme, qu'il l'imitait en tout ce qu'il lui voyait faire, de sorte que quand

il était en prière, il se mettait en un lieu d'où il le pouvait considérer, afin de se conformer à lui, jusqu'aux gestes mêmes, tellement que, si le saint priait à genoux, ou debout, ou prosterné la face contre terre, ou les mains jointes et élevées au ciel, s'il soupirait, s'il crachait, s'il toussait, ce bon religieux avec une extrême attention d'esprit faisait de même.

Et il n'y a pas si longtemps qu'en Cochinchine, royaume de l'Orient, un certain prêtre des idoles, ayant reconnu ses erreurs et embrassé notre sainte foi, voulut si résolûment imiter nos religieux qui l'avaient instruit, qu'il vint à cette fin demeurer le plus près qu'il put de leur maison ; et quoique marié, il se levait, il se couchait et priait au son de leur cloche, comme eux. Voyant qu'à certaine heure ils disaient leur chapelet en se promenant, il se promenait aussi à la même heure, bien que cela semblât fort étrange à ceux du pays, qui trouvent ridicule de se promener de la sorte, et d'aller d'un bout d'une chambre ou d'une allée à l'autre, sans autre dessein que de revenir sur ses pas, de façon que les voisins accouraient pour voir cette nouveauté, et regardaient ces promenades avec étonnement et risée. Néanmoins le néophyte continuait sans s'émouvoir, dans le grand désir qu'il avait de faire comme ses maîtres. Je veux que celui-ci et ce vertueux religieux aient eu quelque raison de faire ce qu'ils ont fait ; nous ne pouvons pas pourtant douter que nous ne l'ayons incomparablement plus grande pour imiter Notre-Seigneur. Si donc ils ont pris une détermination si forte d'imiter des hommes, prenons-la encore plus forte et plus constante d'imiter le Sauveur des hommes, et celui que Dieu nous a donné pour modèle.

Si quelque créature veut nous traverser dans ce dessein, disons-lui comme le très-digne évêque d'Hibernie, saint Malachie, qui, au rapport de saint Bernard, se

voyant pressé par quelques-uns de ne pas faire une action qu'il jugeait nécessaire à la gloire de Dieu et au bien de son troupeau, parce qu'il y allait de sa vie, leur repartit : « Sinite, fratres, sinite me imitari « magistrum meum ; sine causa sum christianus, si « Christum non sequor : Laissez-moi, mes frères, « laissez-moi imiter mon maître ; c'est à tort que je me « dis chrétien, si je ne suis Jésus-Christ. » La gloire qui accompagne inséparablement cette imitation doit nous y exciter, et Notre-Seigneur nous donnera assurément des forces qui nous en adouciront les peines. Saint Venceslas, premier roi de Bohême, allant une nuit visiter, pieds nus et au milieu de l'hiver, les églises, Podivin, son favori, qui seul l'accompagnait, souffrait une grande incommodité, quoiqu'il fût bien chaussé, à cause du froid et de la neige ; le saint s'en apercevant lui dit de mettre ses pieds justement sur les traces qu'il lui marquait en marchant devant lui ; ce que Podivin fit : il sentit bientôt et ses pieds et tout son corps réchauffés, et continua après sans peine le reste du chemin. Le même soulagement, et un plus grand encore nous arrivera, si, avec courage, nous imitons Notre-Seigneur et nous suivons ses traces.

Ainsi donc, pour conclure, aimons ce cher et divin exemple, formons nos pensées, nos paroles et nos actions sur les siennes, prions Dieu « illuminet vultum « suum super nos, et misereatur nostrî, ut cognos- « camus in terra viam suam (Ps. 66, 2), qu'il lui plaise de « nous éclairer et de nous faire cette grâce importante « de connaître sa voie ici-bas, pour la suivre, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, « cognoscamus « in terra Christum, de connaître Jésus Christ Notre- « Seigneur, afin de l'imiter. » Le même saint ajoute après : « Ambulate in via, o filii pacis ! cantate ambu- « lantes, faciunt hoc viatores ad solamen laboris. Can- « tate vos in hac via ; obsecro vos per ipsam viam. Can-

« tate in hac via, canticum novum cantate; nemo ibi « vetera cantet; cantate amatoria patriæ vestræ, nemo « vetera; via nova, viator novus, canticum novum « (In ps. 66) : Marchez dans ce chemin, ô enfants de « paix ! et chantez en marchant, comme font les voya- « geurs, pour alléger la fatigue du voyage ; chantez en « marchant par ce chemin, je vous en prie par le « chemin même, et chantez un cantique nouveau, des « chansons d'amour et de désir de votre céleste patrie, « et que personne n'y en chante de vieilles; qu'il ne « s'y dise et ne s'y fasse rien qui sente le vieil homme : « une voie nouvelle, comme celle que l'on vous donne, « demande un nouveau voyageur, qui chante un can- « tique nouveau, et qui compose son intérieur et son « extérieur sur celui du nouvel homme. »

CHAPITRE X

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR DONNE DE GRANDS SENTIMENTS POUR LE SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Le principal exercice de l'amour de Notre-Seigneur est la communion.

Nous sommes heureux, comme disait saint Denis (cap. 3 de Eccl. Hier.), d'avoir commencé ce chapitre en faisant mention de ce mystère qu'il ne nous est pas loisible de passer sous silence, car il est, comme disait notre illustre maître, le sacrement des sacrements. Or, je supplie mon Seigneur Jésus, s'il m'est permis de l'appeler mien, de vouloir me guider et me conduire dans ce discours.

Il est certain que le principal exercice de l'amour en cette vie consiste dans la très-sainte et très-adorable

eucharistie ; car, soit que nous jetions les yeux sur Notre-Seigneur, comme il désire ardemment que nous nous mettions en état de recevoir ses lumières et ses grâces, afin d'être connu et aimé de nous, et de nous appliquer les fruits et les mérites de sa vie et de sa mort, pour les rendre utiles, et ensuite pour en recevoir de l'honneur, cet adorable mystère est le moyen le plus propre et le plus efficace pour faire cet effet et accomplir son dessein ; soit que nous les tournions sur nous, parce que Notre-Seigneur est, à raison de l'affection singulière qu'il nous porte, très-joyeux que nous nous servions des occasions où il est obligé de nous faire plus de biens et de nous communiquer de plus grands trésors. Or, entre toutes, la sainte communion tient sans doute le premier rang. Ajoutez que l'amour tendant de sa nature à l'union, nous ne sommes unis réellement avec Notre-Seigneur dans aucun acte de cette vie, que dans la seule réception de son corps ; dans tous les autres, l'âme aimante le cherche, mais dans celui-ci seul elle le trouve, elle le tient, elle lui parle, elle l'écoute, elle le possède et jouit paisiblement de lui. Il est donc clair que c'est là que l'amour se pratique plus excellemment, et où l'on puise plus abondamment les assistances et les forces nécessaires pour se rendre parfait. Mais voyons premièrement et plus à fond quels sont les effets de ce divin Sacrement.

SECTION PREMIÈRE

LES EFFETS DU SAINT SACREMENT.

I. La sainte eucharistie, comme viande de l'âme, produit en elle par proportion les effets que la viande matérielle produit dans le corps. — II. A cause de son union avec Notre Seigneur. — III. Quelle est cette union ? — IV. Premier effet de l'eucharistie, nourrir et conserver l'âme dans la vie de la grâce.

I. Comme Notre-Seigneur est, dans la sainte Eucharistie, la viande de nos âmes, selon que le concile de Florence et les théologiens l'enseignent (S. Tom., 3 p., q. 79, a. 1), il opère en elle par proportion les mêmes effets que la viande matérielle, produit naturellement dans nos corps, dont les principaux sont : de les sustenter et les nourrir, réparant ce que la chaleur avait consumé ; d'éloigner les maladies et la mort, et les conserver en vie ; leur donner des forces pour résister à ce qui pourrait leur nuire, et faire aisément leurs actions ; leur causer du plaisir, au moins si le goût est bien disposé. Or, tous ces effets de la viande viennent de ce qu'elle est unie et changée au corps, sur qui, par cette union et par ce changement, elle a un grand pouvoir pour former sa constitution et lui donner une bonne ou mauvaise santé. Le prince des médecins, dans le livre qu'il a fait du régime qu'il faut garder dans les maladies aiguës, dit que les viandes dont une personne se nourrit, fournissent des marques très-claires pour connaître sa complexion, car ce sont elles qui la font, ou qui contribuent grandement à la faire. En effet, une viande sèche et solide rendra un corps fort et nerveux, comme jadis ceux des champions de la Grèce ; une viande humide et détrempée fera une chair faible et molle ; une bonne viande servira beaucoup à la santé, et une mauvaise l'altèrera bientôt et la ruinera. Nous voyons que les pestes suivent ordinairement les famines, parce que la nécessité et la faim contraignant

pour lors de manger de tout, on remplit son estomac de plusieurs choses malsaines qui, engendrant un mauvais suc et infectant le corps de qualités malignes, le corrompent ensuite aisément, et donnent accès à la maladie.

II. Tout cela arrive en nous au sujet de la très-sainte eucharistie, où Notre-Seigneur est la viande qui nourrit nos âmes, et qui, par l'union et le changement qui interviennent, opère en nous des effets merveilleux. « Caro mea, dit-il, verè est cibus, et sanguis meus verè « est potus ; qui manducat meam carnem et bibit « meum sanguinem, in me manet, et ego in illo « (Joann., 6, 56) : Ma chair est véritablement une « viande, et mon sang est véritablement un breuvage « (voilà comment il est viande), celui qui mange ma « chair et qui boit mon sang (voilà comment nous le « prenons en qualité d'aliment et nous le faisons en- « trer en nous), demeure en moi, et moi en lui (voilà « l'union). » Aussi ce sacrement s'appelle communion.

III. Mais quelle est cette union? combien grande? combien admirable? Les saints pères ont tâché de l'expliquer. Saint Cyrille (lib. 4 in Joann., c. 17, et lib. 10, c. 13) se sert de la comparaison de deux cires qui, fondues et mêlées ensemble, s'unissent et se perdent tellement l'une dans l'autre, que de deux il ne s'en fait qu'une. Et encore de celle du levain, qui entre et pénètre dans toute la masse de la pâte, et se répand de telle sorte partout, que l'on peut dire que le levain est dans toute la pâte, et toute la pâte dans le levain, l'un incorporé dans l'autre. Mais personne ne l'a si bien décrit, comme aussi personne ne l'a pu, que Notre-Seigneur. Après les paroles qui suivent immédiatement celles que nous venons de citer, il dit : « Si- « cut misit me vivens Pater, et ego vivo propter « Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter

« me (Joann., 6, 58) : Comme je vis par mon Père, « celui qui me mange vivra par moi. » Notre-Seigneur compare ici son union avec celui qui le reçoit au saint Sacrement à celle qu'il a avec son Père, qui est la plus étroite et la plus noble qui saurait être, et qui passe infiniment tout ce que les théologiens mystiques disent de l'union immédiate et secrète, à laquelle les âmes plus épurées parviennent quelquefois par une grâce extraordinaire. Comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, de même, pourtant par analogie, quand nous recevons le divin Sacrement, Notre-Seigneur est en nous, et nous en lui, et par l'union que nous avons avec son humanité, nous sommes élevés à celle de la Divinité. Dieu le Père s'unit à son Fils par la génération éternelle en unité d'essence, le Fils s'unit à l'homme dans l'incarnation en unité de personne, et puis à tous les hommes en unité de sacrement; et au moyen de l'union qu'il leur donne avec son humanité, il les unit à sa divinité, et par lui-même à son Père. Voilà le motif, l'issue et le retour du voyage du Verbe divin sortant du sein de son Père, et entrant dans celui de sa mère pour venir à nous.

Saint Cyrille (lib. 11 in Joann., c. 27) explique très-bien ceci par ces mémorables paroles : Le Fils de Dieu s'unit à nous corporellement, en tant qu'il est homme, par le moyen de l'eucharistie, et spirituellement, en tant qu'il est Dieu, par l'énergie et la grâce de son Esprit, établissant le nôtre dans une nouvelle vie, et le rendant participant de la nature divine. Le nœud donc de notre union avec Dieu le Père est Jésus-Christ, uni à nous comme homme, et uni naturellement à Dieu son Père comme Dieu ; car il n'est pas possible que la nature corruptible de l'homme monte à l'immortalité, sans qu'une nature immortelle ne descende à elle, et par la participation d'elle-même ne nous réforme et ne nous élève des termes de notre mortalité

à sa perfection. Nous sommes donc réduits et consommés dans l'union de Dieu le Père par l'entremise de notre Sauveur; car recevant, comme nous venons de le dire, corporellement et substantiellement le Fils, qui est uni avec le Père par nature, nous sommes rendus glorieux et faits participants de la Divinité. Voilà les paroles ou plutôt les oracles de saint Cyrille, dignes d'être gravés sur tous les marbres avec les rayons du soleil. Et voilà, non cette fameuse chaîne d'or d'Homère, tant chantée par les anciens auteurs profanes, avec laquelle leur fabuleux Jupiter se vantait de pouvoir enlever et attirer la terre au ciel, et les hommes à lui, mais cette sacrée et précieuse chaîne divine, qui est infiniment au delà de toute estime et de toute valeur, avec laquelle Dieu le Père attire et unit substantiellement dès cette vie les corps et la nature des hommes mortels et terrestres à l'essence de sa divinité. Les trois chaînons, dont saint Cyrille la compose, sont : le premier, la résidence substantielle et essentielle de la divinité du Père en la personne du Fils, par le moyen de la génération éternelle; le second, la résidence substantielle et personnelle de la divinité du Fils en son humanité, par le moyen de l'incarnation; et le troisième, la résidence substantielle et corporelle du corps de Jésus-Christ dans le nôtre, par le moyen de l'eucharistie. L'aimant a une force étonnante d'attirer et d'unir à lui le fer, et par ce fer d'attirer et de s'unir un autre fer, tellement que ce second lui est conjoint, non pas immédiatement, mais par l'entremise du premier, sur lequel il a premièrement exercé sa vertu et qu'il s'est immédiatement uni. De même le Fils de Dieu nous attire et nous unit à lui par le moyen de l'humanité, à laquelle il s'est premièrement et perpétuellement uni, et à qui nous nous unissons au sacrement, de sorte que par lui nous retournons au Père comme à notre premier principe, et nous nous

unissons à lui pour puiser en lui notre perfection dernière.

Or, comme dans la viande corporelle, par l'union qu'elle a avec nos corps, et l'action de la chaleur naturelle, il arrive du changement; de même il en arrive dans cette viande mystérieuse, avec cette différence pourtant que celle-là se change en nous, parce que notre chaleur se trouve plus forte que sa résistance, au lieu que celle-ci, parce qu'elle est incorruptible et douée d'une puissance infinie, nous change en elle. C'est ce que Notre-Seigneur dit à saint Augustin un peu après sa conversion : « Cibus ego sum gran-« dium; cresce, et manducabis me; nec tu me muta-« bis in te, sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis « in me (lib. 7 Conf., c. 10) : Je suis l'aliment des « grandes âmes; prends la peine de croître, et tu me « mangeras, sans que toutefois tu doives me changer « en toi, comme tu fais de la viande en ta chair, mais « je te changerai en moi. » Et saint Léon dit au même sujet : « Non aliud agit participatio corporis et san-« guinis Christi, quàm ut in id quod sumimus, tran-« seamus (serm. 15 de Passione) : La participation « du corps et du sang de Jésus-Christ n'a pour but que « de nous faire passer et de nous changer en ce que « nous prenons. » Néanmoins il faut prendre garde que ce changement n'est pas de notre substance en celle de Notre-Seigneur, mais de nos affections et de nos mœurs aux siennes. Comme l'or qui entre dans les plus parfaits médicaments, étant dans le corps humain s'y conserve inaltérable, à cause des excellentes qualités dont la nature l'a ennobli; de sorte que celui qui l'a pris ne peut le digérer ni lui faire rien perdre de ce qu'il est, mais au contraire il reçoit les impressions de sa vertu, qui lui fortifie le cœur et distribue une certaine vigueur par tous ses membres; de même le corps de Notre-Seigneur, incomparablement plus

précieux et plus puissant que tout l'or du monde, ne peut être en aucune façon altéré dans nos estomacs, mais il y demeure tout entier, et répand dans toute l'âme et par tout le corps ses grâces et un certain esprit de vie divine.

IV. De là, comme d'une sublime source, découlent des effets admirables, dont le premier est de nourir l'âme et de la conserver dans la vie de la grâce. Je dis la conserver, car comme la viande matérielle ne donne point la vie à nos corps, mais seulement les y entretient et les rend capables d'en exercer facilement et agréablement les opérations; de même cette nourriture céleste ne communique point la vie de la grâce à l'âme morte par le péché, sinon dans quelques cas particuliers et privilégiés où l'âme ne croit pas être en cet état, mais seulement la lui maintient et l'augmente. Notre-Seigneur s'appelle tantôt pain vivant, tantôt pain de vie, et pain vivant et de vie descendu du ciel : « Ego « sum panis vivus, dit-il (Joann., 6, 41) : Je suis le « pain; » et par conséquent, comme le pain matériel sustente le corps, ainsi je nourris l'âme, et d'autant plus que je ne suis point mort comme le pain de froment, mais que je suis vivant, ayant la vie en moi; car, « Ego « sum panis vitæ, je suis le pain de vie, » et non d'une vie telle quelle, mais « qui de cœlo descendi, d'une « vie céleste et divine, » dont je fais vivre ceux qui me mangent. Et voulant encore déclarer la même chose, il dit encore ces paroles que nous avons citées ci-dessus : « Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter « Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter « me (Joann., 6, 58) : Comme mon Père m'a envoyé, « et que je vis par mon Père, de même celui qui me « mange vivra par moi. » Les saints docteurs expliquant ces paroles mystérieuses pour nous en découvrir la beauté, leur donnent diverses interprétations.

La première est de saint Hilaire et de saint Cyrille

d'Alexandrie (S. Hil., lib. 8 de Trin., S. Cyril., lib. 4 in Joann., c. 18), qui les entendent de la vie divine de Notre-Seigneur, en tant que Dieu, comme si Notre-Seigneur eût voulu dire : Comme mon Père, par la génération éternelle, me donne sa divinité, sa bonté, sa beauté et sa vie, et me produit vrai Dieu, et le même que lui en essence et en opérations, de même, avec quelque rapport, je vous donne dans mon Sacrement la même divinité, la même vie et les mêmes excellences, parce que je me donne à vous tout comme je suis, et par ce moyen je vous fais en quelque sorte des dieux, afin que vous meniez une vie divine, qui est une vie de sainteté, de pureté, de force, de sagesse, de charité et de toutes les vertus pratiquées au point d'une perfection consommée. « Caro, dit « Tertullien, corpore et sanguine Domini vescitur, ut « anima de Deo saginetur (lib. de Resurr. carnis, c. 8) : « La chair se nourrit du corps et du sang de Jésus-« Christ, afin que l'âme soit engraissée de Dieu. » Et saint Cyrille de Jérusalem, instruisant les fidèles, dit ces mots (Catech., 4) : Sous la figure du pain, le corps de Jésus-Christ est donné, et sous la figure du vin, son sang, afin que tu sois participant du corps et du sang de Jésus-Christ, rendu un de corps et de sang avec lui; car c'est ainsi que nous devenons porteurs de Jésus-Christ, son corps et son sang étant dispersés dans nos membres, et par ce moyen nous serons, comme dit saint Pierre, faits participants de la nature divine. Saint Augustin explique admirablement ceci par la comparaison du lait, qu'il établit de cette façon : « In principio erat Verbum, et Verbum « erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Ecce cibus « sempiternus, sed manducant angeli, manducant su-« pernæ virtutes, manducant cœlestes spiritus, et man-« ducant et saginantur : quis autem homo posset ad « illum cibum? unde cor tam idoneum illi cibo?

« Oportebat ergo ut mensa illa lactesceret et ad par-
« vulos perveniret (In ps. 33, conc. 1) : Le Verbe était
« au commencement avant toutes les choses créées, et
« le Verbe était auprès de Dieu et en Dieu, et le Verbe
« était Dieu. Voilà l'aliment éternel, mais seulement
« pour les anges et pour les esprits bienheureux,
« aliment dont ils se nourrissent, dont ils s'entre-
« tiennent et s'engraissent. Mais quel homme vivant
« ici-bas pourrait en user tel qu'il est, quel estomac
« serait assez fort pour prendre cette viande, si elle
« n'est autrement présentée, attendu que nous sommes
« tous en cette vie des enfants? Il fallait donc que
« cette nourriture trop solide de la Divinité fût assai-
« sonnée selon la faiblesse de nos légers estomacs; il
« était nécessaire qu'elle devînt du lait, afin que nous
« pussions la prendre. » « Undè cibus, poursuit le saint,
« in lac convertitur, nisi per carnem trajiciatur? nam
« mater hoc facit : quod manducat mater, hoc man-
« ducat infans, sed quia minus idoneus est infans qui
« pane vescatur, ideò ipsum panem mater incarnat,
« et per humilitatem mamillæ et lactis succum de
« ipso pane pascit infantem. Quomodo ergo de ipso
« pane pavit nos sapientia Dei? Quia Verbum caro
« factum est, et habitavit in nobis. Videte ergo humi-
« litatem, quia panem angelorum manducavit homo,
« ut scriptum est : Or, comment est-ce qu'une viande
« devient du lait, si ce n'est en passant par la chair
« comme par un canal et un conduit? Car c'est ce que
« fait la mère : elle donne à manger à son enfant du
« même pain dont auparavant elle s'est nourrie; mais
« parce que le pain qui est propre pour elle, ne l'est
« point pour l'enfant, que fait-elle? elle prend ce pain,
« elle le mâche, elle le digère et le change en lait, puis
« elle le présente à son enfant ainsi préparé et assai-
« sonné dans le vaisseau de ses mamelles. Comment
« donc maintenant la sagesse incréée, le Verbe de

« Dieu nous a-t-il nourris du pain de la Divinité? « C'est quand il s'est fait chair par l'incarnation, et « quand maintenant il se donne à nous dans l'eucha- « ristie, où s'accomplit ce que dit l'Ecriture, que « l'homme a mangé le pain des anges non pas comme « les anges le mangent, car ils ne le peuvent pas sur « la terre, mais apprêté à leur mode. » Telles sont les paroles de ce grand docteur. Clément d'Alexandrie appelle élégamment Notre-Seigneur la mamelle du Père, parce qu'il fait couler en nous la divinité, qui vient du Père, comme du premier principe, dans un lait mystérieux et dans une viande qui nous est propre. Et Isaïe avait dit auparavant : « Mamilla regum lac- « taberis (cap. 60, 16) : Vous serez allaités par la « mamelle des rois, » c'est-à-dire vous recevrez dans le saint Sacrement ce lait divin qui fait rois et couronne de gloire tous ceux qui le prennent dignement.

La seconde interprétation des mots précités est de saint Basile et de saint Ambroise, qui les rapportent à Notre-Seigneur, en tant qu'homme, en ce sens : De même que, dit le Sauveur, ma divinité s'unissant personnellement à mon humanité, l'a rendue infiniment sainte et impeccable, non-seulement par le comble de toute sorte de grâces dont elle l'a enrichie, mais par l'onction de la pureté et de la sainteté infinies qui l'a faite sainte substantiellement, et l'a élevée en noblesse et en perfection incomparablement au-dessus de toutes ses simples créatures, en rendant toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses plus petites actions très-parfaites très-agréables et très-glorieuses à Dieu, et d'un prix infini ; de même en quelque façon ma divinité et mon humanité s'unissant à celui qui me mange, le sanctifient, l'ennoblissent, et lui donnent une très-grande abondance de grâces, par le moyen desquelles il mène une vie sainte, innocente et divine, et lui inspirent une puissante aversion de tout péché, et une inclination forte à faire,

à mon exemple, toutes ses œuvres jusqu'aux plus légères avec excellence. Oui, comme le sarment, à cause de l'union qu'il a avec la racine de la vigne et de la séve dont il est nourri, porte des feuilles, des fleurs et des fruits de vigne, et comme la viande communique ses qualités à la personne qui en use, et rend sa complexion sèche ou humide selon qu'elle est, cette viande divine, où la sainteté réside comme en sa source, rend l'homme qui la prend, si elle ne trouve point d'empêchement, tout divin, et par la conjonction étroite qu'elle lui donne avec Dieu, le remplit de lui, en sorte qn'il ne peut rien faire après, qui ne soit animé de son esprit. Et si ce que disent les saints Pères est vrai, le fidèle n'est pas seulement chrétien, mais Jésus-Christ même. « Omnis homo « Adam, dit saint Augustin, sicut in his qui credi- « derunt omnis homo Christus (In psal. 70, conc. 2) : « Tout homme est Adam, comme chaque fidèle est « Jésus-Christ. » Et Hugues de Saint-Victor après lui : « Membra Christi sumus, et ipse Christus sumus « (lib. 3 de Anima, c. 50) : Nous sommes du corps de « Jésus-Christ, et nous sommes Jésus-Christ même. » Certainement cela se vérifie, comme Hugues le dit aussi, par l'opération de cet adorable mystère, à cause de l'union qui s'y fait du fidèle avec Jésus-Christ; car comme l'union hypostatique de la divinité avec l'humanité constitue Jésus-Christ, ainsi l'union sacramentelle de la même divinité et de la même humanité avec le chrétien le fait d'une certaine façon devenir Jésus-Christ. De là saint Thomas appelle ce sacrement une extension et un élargissement de l'incarnation; et comme l'incarnation est une extension de la communication infinie que le Père fait de soi à son Fils, et par conséquent la plus sublime et la plus divine communication que Dieu puisse faire hors de lui-même, de même le saint Sacrement est un élargissement de l'in-

carnation à chaque fidèle qui le reçoit, et ensuite la plus excellente et la plus parfaite participation que Dieu saurait donner de lui dans l'ordre de la grâce, par laquelle il élève et unit à lui le fidèle, il le transforme, il le consomme et le déifie en lui-même.

La troisième exposition est de saint Augustin et du vénérable Bède, et conforme aux textes grec et latin : « Sicut ego vivo propter Patrem, dit Notre-Seigneur, « et qui manducat me, et ipse vivet propter me, » c'est-à-dire : « Comme je vis pour mon Père, faisant toutes « mes œuvres pour le dessein de sa gloire et pour « l'exécution de sa volonté, ainsi celui qui me mange « adressera toutes les siennes à mon honneur, et ne « respirera que l'extension de mon service. » A vrai dire, il y est très-obligé, parce que Notre-Seigneur se donnant à lui tout entier, il l'acquiert aussi tout à lui et le fait sien entièrement, quand ce ne serait que par titre de donation mutuelle, qu'il est tenu de lui faire après une si libérale communication de son humanité et de sa divinité, et une telle profusion de ses richesses.

SECTION II

SUITE DU DISCOURS.

I. Deuxième effet, fortifier l'âme. — II. En quoi consiste cette force? A illuminer l'entendement. — III. A échauffer la volonté. — IV. Troisième effet, rassasier et apaiser la faim, et avec contentement. — V. Les contentements que donne la sainte eucharistie.

I. Le second effet de la viande est de fortifier. Le saint Sacrement le fait d'une façon admirable, donnant de grandes forces pour résister aux péchés, pour vaincre les tentations, pour dompter les passions et exercer les bonnes œuvres. Aussi est-il appelé le pain qui fortifie le cœur de l'homme, le pain des forts et le froment des jeunes, parce qu'il donne cette constitution

forte, vigoureuse et pleine de nerfs à l'âme qui le mange dignement (1). Et ce fut pour figurer ce pain qu'Elie, auparavant faible et grandement ennuyé, ayant mangé de celui que l'ange lui donna, crût tellement en force et en courage, qu'il marcha bravement et gaîment quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il parvînt à la haute montagne d'Oreb. Vous direz dans votre prière, dit Notre-Seigneur : « Panem nos-« trum supersubstantialem da nobis hodiè (Matth., « 6, 11) : Donnez-nous aujourd'hui notre pain super-« substantiel. » Quel est ce pain ? C'est, selon que nous apprennent les saints Pères, le corps de Notre-Seigneur, qui est appelé supersubstantiel ; car, dit saint Cyrille de Jérusalem, il affermit la substance de l'âme. Et saint Ambroise de même, interprétant cette demande, dit après lui : « Non iste panis est qui vadit « in corpus, sed ille panis vitæ æternæ, qui animæ « nostræ substantiam fulcit (lib. 5 de Sacram., c. 4) : « Quand nous prions Dieu qu'il nous donne notre « pain, nous n'entendons point le pain que nous « mangeons pour nourrir nos corps, mais le pain de la « vie éternelle, qui soutient la substance de l'âme; » c'est pourquoi il s'appelle supersubstantiel, comme nourrissant la principale substance de l'homme. Marius Victorinus (lib. 2 cont. Arium) va plus loin et dit qu'il est ainsi nommé, parce qu'étant d'une même vie et d'une même essence avec Dieu, puisqu'il le contient réellement, il donne une force divine à l'âme qui le prend.

C'est pourquoi il se donne en viatique à ceux qui sont à l'extrémité, afin de les armer et de leur donner courage dans ce dernier combat où le démon fait ses plus violents efforts pour remporter la victoire (Baron., ann. Christi 57, num. 154). C'est pourquoi il se don-

(1) Psalm. 103, 15; Lorinus ; ps. 77, 25, juxta Hebr. ; Zach., 9, 17, juxta Sept. ; 3 Reg., 19, 8.

nait anciennement aux chrétiens, lorsque l'Eglise était persécutée et que tous les jours elle perdait son sang par quelqu'un de ses membres, afin qu'ils l'eussent dans leurs maisons et dans leurs voyages, pour s'en servir au besoin et s'en prévaloir contre les périls. Dans ce but encore il se distribuait aux martyrs avant d'aller se présenter aux juges, afin de les fortifier dans les supplices. Sans ce sacrement, dit saint Cyprien (lib. 1, epist. 1 ad Corn.), on ne permettait à aucun d'aller au duel du martyre, et il le prenait afin qu'il se figurât la passion de Notre-Seigneur dont il est l'image, « nec terreant crucifixi hæredes mortis suppli-« cia, sed pascant et reficiant maturatæ resurrectionis « lætabunda solemnia (de Cœna Dom.), et que les hé-« ritiers du crucifié ne fussent point épouvantés par « les supplices de la mort, mais nourris et fortifiés par « le mystère agréable et joyeux de leur résurrection « avancée. » Et il arrivait aussi que, munis de ce sacrements, ils devenaient si forts, que souvent les jeunes garçons et les filles délicates méprisaient les douleurs, et comme s'ils eussent eu un corps d'acier, riaient au milieu des tourments les plus cruels. « Parasti, di-« sent-ils par la bouche de David, selon que l'enten-« dent les saints Pères, in conspectu meo mensam « adversùs eos qui tribulant me, impinguasti in oleo « caput meum, et calix meus inebrians quàm præcla-« rus est (Ps. 22, 5) ! Vous avez dressé devant moi une « table couverte d'une admirable viande, qui me donne « une vertu sans égale pour vaincre mes ennemis; « vous oignez mon front d'un baume mystérieux pour « entrer en lice et y gagner la palme; et que le vin « que vous me faites boire jusqu'à m'enivrer est exquis « et puissant! » — « Hoc calice inebriati erant martyres, « dit saint Augustin, quando ad passionem euntes suos « non agnoscebant, non uxorem flentem, non filios, « non parentes; et gratias agendo dicebant : Calicem

« salutaris accipiam (In psal. 22) : Les martyrs étaient « enivrés de ce vin, quand, allant pour souffrir, ils « méconnaissaient leurs proches, ils ne se laissaient « point fléchir par une femme échevelée et baignée « de larmes, des enfants pleurant et criant, par leurs « parents, qui, par toutes sortes d'inventions, s'effor- « çaient de les retenir, mais s'élevant bien au-dessus « de la nature, rendaient grâces à Dieu de les avoir « mis dans cette occasion d'honneur, et amenés à ce « point de pouvoir endurer pour son service, et lui té- « moigner leur amour par leur mort. »

II. Au reste, la force de l'âme consiste dans celle de son entendement et de sa volonté; et la force de l'entendement dans les lumières et les bonnes connaissances qu'il reçoit d'en haut, et celle de la volonté dans les saintes affections et les divines ardeurs dont elle est embrasée. Le saint Sacrement fait excellemment l'un et l'autre ; car il illumine l'entendement, comme jadis en figure de cela le prince Jonathas, après avoir mangé un peu de miel, « illuminati sunt oculi ejus (1 Reg., « 14, 27), commença à voir plus clair. » Et il est dit des deux disciples qui allaient à Emmaüs, qu'après avoir pris le pain que Notre-Seigneur leur donna, et que saint Augustin et les autres Pères assurent avoir été son sacré corps, « aperti sunt oculi eorum, et cog- « noverunt eum in fractione panis, leurs yeux furent « ouverts, et ils connurent Notre-Seigneur. » Aussi saint Chrysostome (Hom. 45 in Joann.) appelle élégamment et fort à propos la sainte eucharistie une source de lumière qui répand les rayons de vérité. En effet, nous savons par ce que nous apprennent les histoires des saints, que les plus grandes connaissances et les communications les plus familières que Notre-Seigneur leur a données de ses mystères et de ses secrets, vinrent après la communion ; parce que le soleil de justice étant là en corps, et trouvant leurs âmes

transparentes et comme de cristal, à cause de leur pureté, les éclaire sans empêchements, et les remplit de ses splendeurs. Nous l'éprouverions aussi bien qu'eux, si, à leur exemple, nous y apportions un esprit bien préparé et une âme innocente.

III. Mais le saint Sacrement n'illumine pas seulement l'entendement, il échauffe de plus et embrase la volonté : aussi saint Ephrem l'appelle-t-il un feu. A la vérité, dit-il, ce que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, nous a fait, passe toute admiration, tout esprit et tout discours; car, à nous, qui sommes revêtus de chair, il nous a donné à manger et à boire un feu et un esprit, c'est-à-dire son corps et son sang. Et saint Chrysostome (Homil. 83 in Matth.) dit, dans la même pensée, que la bouche de celui qui communie est pleine d'un feu spirituel. Aussi sainte Catherine de Sienne, regardant la sainte hostie entre les mains du prêtre, y voyait quelquefois un enfant parfaitement beau, et d'autres fois une fournaise ardente, capable de brûler tous ceux qui s'en approcheraient. Les fidèles réchauffés par ce feu se portent avec un courage admirable à faire de grandes choses pour le service de Dieu, et à pratiquer héroïquement les vertus; et comme la sainte Vierge, après avoir conçu Notre-Seigneur dans ses très-pures entrailles, s'en alla aussitôt et avec diligence sur les montagnes de Judée visiter sa cousine, les fidèles possédant le même Seigneur, vont et s'avancent à pas de géant dans la perfection et la sainteté (Luc., 1, 39). Ils sortent de cette table, dit saint Chrysostome (Homil. 46 in Joann.), comme des lions qui jettent le feu, redoutables au démon, et comme cet ancien (Achille) qui, nourri de moelle de lion, devint le plus fort et le plus courageux de la Grèce, comment l'âme qui est sustentée de la moelle du lion de Juda, ne sera-t-elle pas vaillante?

IV. Le troisième effet de la viande est d'apaiser la

faim et avec plaisir, au moins si celui qui la prend est bien disposé. Le saint Sacrement produit parfaitement le même effet dans l'âme, à qui il fait perdre l'appétit des créatures, et rassasie pleinement la faim qu'elle pouvait avoir des biens de cette vie, lui donnant Notre-Seigneur, qui contient toutes sortes de biens, de façon qu'elle est contente. Et comme les premiers hommes, après avoir trouvé le froment, laissèrent facilement aux animaux le gland dont auparavant ils se nourrissaient, elle laisse de bon cœur tous les honneurs et tous les contentements de la terre, comme des glands, aux hommes qui mènent une vie animale et sensuelle ; elle a mangé le froment des élus, et jouit de son cher trésor. Il lui suffit de l'avoir, elle ne désire plus rien. « Hoc uno contenti ferculo, dit saint Cyprien, omnes « mundi hujus delicias aspernantur, et possidentes « Christum, aliquam hujus mundi possidere supellec- « tilem dedignantur (de Cœna Domini) : Les vrais fi- « dèles, contents de ce seul mets, méprisent toutes les « délices d'ici-bas, et ayant en leur pouvoir Jésus- « Christ, dédaignent de posséder aucun bien de ce « monde. » Pour ce sujet, Notre-Seigneur institua le saint Sacrement le soir et au souper, parce que le déjeûner fait attendre le dîner, et le dîner le souper ; mais le souper ne se rapporte plus qu'au repos et au sommeil. Ce que les Egyptiens représentaient agréablement par l'image d'un jeune homme portant d'une main des épis de froment, de l'autre une coupe pleine de vin et un pavot pendu au cou, pour dire que celui qui au soir a bu du vin et mangé du pain de froment, peut bien se retirer pour dormir; de même le fidèle, après avoir mangé le pain vivant du corps de Notre-Seigneur, et bu le vin précieux de son sang, ne doit plus penser qu'à s'endormir aux affections des choses créées, et avec le disciple bien-aimé, se coucher sur le sein de Jésus et se reposer en lui, disant : « In

« pace in idipsum dormiam et requiescam (Ps. 4, 9) : « Je m'endormirai et je reposerai en paix sur son « cœur. »

V. Mais qui pourrait raconter les admirables plaisirs et les profondes délices que ressentent les âmes pures dans la réception de ce divin sacrement? Ce sont des joies au-dessus de toute expression. Elles sont comblées, dit saint Macaire (Homil. 4), des biens célestes, des joies ineffables et des trésors immenses de la Divinité, que l'œil n'a point vus, l'oreille point entendus, ni le cœur humain conçus; Notre-Seigneur les fait entrer dans un repos, dans une tranquillité merveilleuse, dans une dilatation et une jubilation de cœur, dans des contentements qui ne peuvent se dire, et leur donne, selon sa parole, des assurances de la vie éternelle et bienheureuse. Et saint Cyprien : « Mira sunt « quæ sentit, magna quæ videt, inaudita quæ loqui- « tur, quem agnus iste paschalis inhabitat, cujus ani- « mam meri hujus fortitudo hilaritate inexplicabili « lætificat et delectat. Panis iste angelorum omnia car- « nalium saporum irritamenta, et omnium exuperat « dulcedinum voluptates (de Cœna Domini) : Celui « dans qui l'agneau pascal demeure sent des choses « admirables, il en voit de grandes, il en dit d'inouïes, « et la force du vin mystérieux qu'il a bu lui remplit « l'âme d'une joie inexplicable. Ce pain des anges sur- « passe toutes les saveurs qui contentent le goût, et « laisse bien loin derrière lui toutes les douceurs dont « nos sens peuvent être flattés. » — « Faciet Dominus « exercituum, dit Isaïe, parlant de ce sacré mystère, « omnibus populis in monte hoc convivium pinguium, « convivium vindemiæ, pinguium medullatorum, vin- « demiæ defecatæ (cap. 25, 6) : Le Dieu des armées « fera sur la montagne de son Eglise, à tous les peu- « ples qui s'y rangeront, un banquet plus somptueux « et plus magnifique que tous les banquets qui ont ja-

« mais été; il dressera une table chargée d'une viande « infiniment nourrissante et délicieuse, et d'un vin « très-délicat et très-exquis. » Et comme ont traduit les Septante avec emphase, traduction que les Pères estiment beaucoup : « Bibent lætitiam, ungentur un- « guento : Ils boiront la joie, ils seront oints d'un par- « fum, » appelant ce festin banquet de joie et de parfum, selon que saint Jérôme l'interprète, parce que les âmes justes et bien préparées n'y boivent point le vin, mais la joie et les plaisirs, et sentent leur entendement, leur volonté et toutes leurs puissances embaumées d'une onction intérieure, pour exercer facilement, agréablement et parfaitement les actes des vertus. Pour ce sujet encore il a été figuré par la manne, que les saintes Lettres vantent beaucoup et disent avoir été une viande. « Omne delectamentum in se habentem, « et omnem saporis suavitatem (Sap., 16, 20) : Elle « avait une saveur excellente et toute sorte de dou- « ceur. »

Je veux finir par ce que l'histoire nous raconte à ce sujet de sainte Catherine de Sienne (Sur., 29 apr., n. 47, 48), cela suffira pour tout ce que nous pourrions rapporter de semblable tiré des vies de plusieurs autres saints. Cette très-sainte vierge en prenant le corps de Notre-Seigneur, et même quelquefois en le voyant seulement, recevait des consolations si extraordinaires, que son esprit était noyé et comme abîmé dans un océan de délices, son cœur bondissait dans sa poitrine, et parfois avec un si grand bruit, que ses compagnes pouvaient l'entendre, et elle disait à son confesseur : Mon âme jouit d'un si grand contentement et d'un plaisir si délicieux, que je m'étonne comment elle peut se contenir dans mon corps; et je sens ma volonté brûler d'un feu si violent, que le feu matériel me paraît avoir plutôt du froid que de la chaleur. Ces flammes renouvellent et purifient tellement mon esprit, qu'il

me semble revenir à l'innocence et à la pureté que j'avais à l'âge de quatre ans, et je me trouve embrasée d'un si ardent amour du salut des hommes, que je donnerais ma vie non-seulement volontiers, mais encore joyeusement pour chacun d'eux. Une fois, après avoir communié, elle dit au même qu'elle avait vu et senti une chose si excellente qui attirait et possédait si puissamment son cœur, que tout ce que l'on avait en ce monde, non-seulement les richesses et les voluptés du corps, mais même les consolations de l'esprit, lui semblait en comparaison des infections et des ordures.

SECTION III

EFFETS DU SAINT SACREMENT SUR LE CORPS.

I. Effets extraordinaires sur le corps. — Ordinaires; il rend le corps chaste. — II. Il dispose le corps à une résurrection glorieuse. — III. Comment cela ?

Bien que le saint Sacrement ait été institué pour être la nourriture de l'âme, et que ce soit dans l'esprit que premièrement et principalement il produise ses effets salutaires, il est toutefois assuré, par l'opinion constante des saints Pères et des docteurs, qu'il les étend jusqu'au corps et lui fait sentir sa vertu et sa force. Nous pouvons considérer ces effets; premièrement ceux qui regardent le corps en cette vie, ensuite ceux qui le touchent pour l'autre.

I. Quant aux premiers, le saint Sacrement cause de grands et excellents effets dans le corps de celui qui le reçoit dignement; car, sans parler des effets extraordinaires et miraculeux, comme de nourrir, de produire des odeurs et des saveurs qui surpassent tout ce que la nature et l'art peuvent faire, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs saints, et ne prenant que les effets ordinaires et communs, nous disons que, par l'accrois-

sement de la charité qu'il produit dans l'âme, et par les assistances particulières qu'il lui communique, il émousse l'aiguillon du péché qui est en nous, et par ce moyen empêche la naissance des mouvements déréglés de l'appétit; il les modère quand ils sont nés, il amortit les concupiscences, et rend la chair pure et sujette de l'esprit. C'est ce que nous enseignent les théologiens, qui l'ont appris des saints Pères (Suarez, ad 3 p., q. 79, disp. 64, sect. 1). Parmi eux, saint Cyrille de Jérusalem (Catech., 4) dit que le saint Sacrement rend l'âme et le corps saints. Et saint Chrysostome (Hom. 4 in Matth.), traitant de la colère qui défigure un corps et altère tout son tempérament, et la comparant à une vipère que nous nourrissons dans notre intérieur, et aux vers qui dévorent les intestins, dit : Par quel moyen pourrons-nous nous délivrer d'une peste si nuisible et d'un poison si pernicieux? En buvant le sang de Jésus-Christ, qui fait mourir les vers et les serpents qui rongent nos entrailles. Saint Bernard, parlant du même vice et d'autres encore, tient ce langage à ses religieux : « Si quis nostrûm non sæpè modò « tam acerbos sentit iracundiæ motus, invidiæ, luxu- « riæ, aut cæterorum hujusmodi, gratias agat corpori « et sanguini Domini, quoniam virtus sacramenti ope- « ratur in illo (Ser. de Cœna Domini) : Si quelqu'un « d'entre nous ne sent point maintenant en lui, ni si « souvent, ni si vivement, les mouvements de la colère, « de l'envie, de la luxure et des autres vices, qu'il en « rende grâces au corps et au sang de Notre-Seigneur; « car c'est de lui qu'il reçoit ces biens, la vertu de son « Sacrement opérant en lui ces effets. » Le prophète Zacharie l'a prédit par ces mystérieuses paroles, que l'on interprète de la sainte eucharistie : « Quid bonum « ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum « electorum, et vinum germinans virgines (cap. 9, 17)? « Qu'est-ce que Dieu a de bon et de beau? quel est son

« trésor le plus précieux, sinon le froment des élus et « le vin qui engendre les vierges? » Il appelle le saint Sacrement vin qui engendre les vierges, pour signifier qu'il rend les âmes et les corps purs. Et quoiqu'il pût aussi bien attribuer cette opération glorieuse aux espèces du pain , il a néanmoins voulu l'attribuer à celles du vin, pour montrer dans ce mystère la puissance admirable du Sauveur, qui se sert d'un des plus grands ennemis de la chasteté et de la virginité, qui est le vin, pour la produire et la conserver ; de sorte que, tandis que le vin de la vigne est une cause de la luxure, comme dit saint Paul (Ephes., 5, 18), et allume la concupiscence dans la chair, celui-ci l'éteint, purifie les sens, et répand sur tous les membres du juste des rayons de sainteté et de chasteté.

Et à vrai dire, si le seul attouchement de la robe de Notre-Seigneur guérit la femme malade, et arrêta son flux de sang qui coulait depuis douze ans sans avoir pu y trouver aucun remède; et, pour dire moins, si les ceintures de saint Paul et la seule ombre de saint Pierre avaient la force de faire des cures miraculeuses, et remettre les corps infirmes en parfaite santé ; et, pour descendre encore plus bas dans le pouvoir de la nature, si certaines herbes et certains médicaments peuvent beaucoup pour réprimer les insolences de la chair, dompter ses passions, et lui donner un tempérament de pureté; si le sel a la vertu de conserver la chair morte, qui autrement se pourrirait et fourmillerait bientôt de vers, et si celle de quelques oiseaux de l'Inde orientale ne se corrompt jamais, parce qu'ils se nourrissent d'herbes et de fleurs aromatiques, à combien plus forte raison la chair infiniment sainte, infiniment chaste et virginale de Notre-Seigneur, qui est personnellement unie à l'infinie pureté et sainteté de Dieu, rendra par son sacré attouchement la nôtre pure, et lui inspirera la chasteté et l'innocence ! C'est assurément

ce qu'elle fera, si nous n'y mettons point d'empêchement. Et c'est ce qu'expérimentent les saints, dont les corps, par la vertu de celui de Notre-Seigneur, qu'ils reçoivent et souvent et dignement, se forment à une pureté admirable, se rendent souples et obéissants à l'esprit, et reprennent en quelque façon la pureté de leur enfance; de sorte que, comme dit saint Bernard : « Ipsius carnis sic sentiunt se vicisse omnes contradic- « tiones, ut universa substantia carnis non sit eis nisi « in instrumentum boni operis : Ils ont si absolument « vaincu toutes les rébellions de la chair, qu'elle et « tous ses membres ne sont plus à l'âme que des ins- « truments pour exercer les bonnes œuvres. »

II. Quant aux seconds effets qui regardent la vie future, les docteurs les fondent sur ces paroles de Notre-Seigneur : « Qui manducat meam carnem, et « bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego « ressuscitabo eum in novissimo die (Joann., 6, 55) : « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, « et je le ressusciterai au dernier jour. » Voilà l'effet qui est de disposer le corps du juste à ressusciter un jour à la vie éternelle et bienheureuse. Mais entendons les Pères, qui parlent excellemment sur ce sujet. Saint Irénée (lib. 4, c. 34), établissant le dogme de la résurrection de nos corps à une vie immortelle contre les valentiniens qui la niaient, la prouve parce qu'ils participent et s'unissent dans le Sacrement au corps de Notre-Seigneur, qu'il compare à la vertu reproductive des semences, qui les fait pousser et renaître, après même que, par la rigueur de l'hiver, elles ont été pourries dans les entrailles de la terre. Comment osent-ils assurer, dit-il, que notre chair se corrompt pour toujours, et perd tellement la vie qu'elle ne la recouvrera jamais, vu qu'elle est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ? Saint Chrysostome, traitant la même vérité, dit (Homil. 24 in 1 ad Cor.) : Parce que la

première nature de notre chair faite d'argile s'était abandonnée à la mort, et privée de la vie dont Dieu l'avait comblée à son commencement, il a pour ce sujet fait entrer dans cette chair comme une autre masse et un autre levain, à savoir sa chair propre, qui est bien la même que celle de l'homme quant à la nature, mais qui est vide de péché et pleine de vie, et il l'a donnée pour être distribuée à tous, afin qu'en étant nourris, et nous dépouillant de cette première nature qui nous rendait sujets à la mort, nous soyons par le moyen de cette divine nourriture comme mêlés et pétris ensemble pour la vie immortelle.

Ce que saint Chrysostome a dit un peu brièvement et succinctement, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, l'étend et le développe par ces belles et remarquables paroles : Jésus-Christ est de sa propre nature la vie, en tant qu'il a été engendré du Père vivant; également son corps sacré n'est pas moins vivant, étant comme enté sur la même tige, et uni d'une façon ineffable avec le Verbe qui vivifie toutes choses, et pour cela il est estimé comme faisant un avec lui. Donc, parce que la chair du Verbe a été faite vivifiante, comme unie à celui qui est la vie par sa nature, à savoir au Verbe de Dieu, quand nous la mangeons, nous avons la vie en nous, étant unis à elle, comme elle est unie au Verbe. Aussi, pour cette cause, le Sauveur, en ressuscitant les morts, n'opérait pas seulement par sa parole et par ses divins commandements, mais il employait de plus sa chair sacrée comme coopératrice de cet effet, afin de donner à connaître qu'elle peut vivifier. Et pourtant, quand il rendit la vie à la fille du prince de la synagogue, il ne lui dit pas seulement : Fille, lève-toi; mais en outre il la prit par la main, vivifiant ce corps mort, comme Dieu par son commandement tout-puissant, et de nouveau comme homme par l'attouchement de sa sainte chair, montrant ainsi qu'il

exerçait par tous les deux une même opération. Pareillement, quand il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, il ne se contenta point de dire au défunt : Jeune homme, je te commande de te lever; mais il toucha encore le cercueil. Ainsi il ne donne pas seulement à sa parole la force de produire la résurrection des morts, mais, pour déclarer que son corps est vivifiant, il touche les morts, rendant par lui la vie à ceux qui l'avaient perdue. Que si, par le seul attouchement de sa sainte chair, les choses mortes sont vivifiées, comment n'obtiendrons-nous pas une bénédiction vivifiante beaucoup plus ample quand nous la mangerons ! Car elle convertira entièrement en sa propre perfection, c'est-à-dire en son immortalité, ceux qui y participerons. Et ne vous étonnez point de cette merveille, et ne demandez pas avec les Juifs incrédules comment cela peut se faire ; mais plutôt considérez que l'eau, naturellement froide, versée dans un bassin et approchée du feu, perd sa propre nature et passe en celle de l'élément vainqueur. La même chose nous arrive ici; car, bien que nous soyons corruptibles par la condition de notre chair, nous nous dépouillons néanmoins de notre infirmité par le mélange que nous faisons avec celui qui est la vie, et nous nous réformons et nous transformons en son excellence, c'est-à-dire en sa vie immortelle. En effet, il était nécessaire que, non-seulement notre âme fût régénérée dans une vie nouvelle par l'infusion du Saint-Esprit, mais aussi que ce corps corruptible et terrestre fût sanctifié et élevé à l'incorruption par une chose qui lui fût semblable en nature. Ce sont les paroles remarquables de saint Cyrille, qui, dans la même élévation d'esprit, dit encore ailleurs celles-ci au même propos : Celui qui mange la chair de Notre-Seigneur a la vie éternelle, parce que cette chair sacrée a en elle le Verbe, qui est la vie essentielle : c'est pourquoi Notre-Seigneur ajouta : « Et je ressusciterai

« au dernier jour; » car il est impossible que celui qui par son essence est la vie, ne surmonte la corruption et ne triomphe de la mort. Pour cela, bien que la mort en prenant possession de nous par le péché, assujettisse notre corps à la nécessité de la corruption, néanmoins, parce que Notre-Seigneur entre avec sa chair dans nous, nous sommes assurés de ressusciter; car il est incroyable et même impossible que la vie ne vivifie point ceux dans lesquels elle est introduite; comme si quelqu'un enfouit une étincelle de feu dans un monceau de paille pour conserver la semence du feu, ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ insère et cache la vie en nous par sa propre chair, comme une certaine semence d'immortalité qui doit détruire toute notre corruption. C'est ce que dit ce saint docteur, qui pourrait en quelque façon avoir emprunté ces hautes pensées et ces grandes lumières d'un autre soleil de l'Eglise grecque, saint Grégoire de Nysse (Instit. catech., c. 37), qui avait dit avant lui : Puisque l'homme est composé de deux choses, à savoir d'âme et de corps, il est nécessaire que ceux qui doivent être sauvés, et posséder la vie éternelle, soient unis par l'un et par l'autre à celui qui conduit à la vie. Ainsi l'âme, jointe à lui par le lien de la foi, reçoit par là les inspirations et les secours de son salut, parce que l'union avec la vie apporte communication de vie; mais le corps entre par un autre moyen en la communication et dans l'union du Sauveur. Car, comme ceux qui ont avalé du poison en combattent la force par un contre-poison, il faut que comme le venin, de même l'antidote entre dans les entrailles de l'homme, afin que le remède porte et distribue par toutes les parties sa vertu et la vie, là où le poison avait porté sa malignité et la mort. Ainsi ayant goûté du morceau qui a ruiné notre nature (il entend le fruit défendu à Adam,) il faut que nous prenions ce qui la rétablit et remet en son

état, afin que ce médicament salutaire entrant dans notre corps, en chasse par sa propre antipathie la peste que le venin y a infusée. Or, quelle est cette chose? nulle autre, sinon ce même corps qui a triomphé de la mort et qui nous a donné les prémices de la vie. Comme un peu de levain, dit l'Apôtre, rend semblable à lui toute la masse de la pâte, ainsi le corps que Dieu a doué d'immortalité, introduit dans le nôtre, le transformera tout en lui et lui imprimera ses qualités glorieuses. Mais il n'est pas possible que rien soit introduit dans notre corps, que par manducation ou par breuvage il entre dans nos entrailles; il est donc nécessaire que notre corps reçoive à sa façon la vertu vivifiante, qui se retrouve dans le seul corps déifié de Notre-Seigneur. Après saint Grégoire et les autres, il ne faut pas oublier l'invincible martyr de Jésus-Christ, saint Ignace, qui, excitant, en ces premiers temps de l'Eglise naissante, les fidèles d'Ephèse à recevoir le saint Sacrement, leur dit qu'il est le remède de l'immortalité, le préservatif contre la mort, qui nous fait vivre d'une vie divine et qui chasse tous nos maux.

Voilà les oracles des saints Pères qui nous apprennent que le corps de Notre-Seigneur, en vertu de l'union qu'il a avec la Divinité, qui est la vie par essence, a la force de vivifier nos corps après leur mort, et par son saint attouchement leur donne une vertu féconde de renaissance à l'immortalité bienheureuse. Pour cette cause, les chrétiens d'Afrique, comme le rapporte saint Augustin, appelaient le saint Sacrement du nom de vie, et dans quelques églises on avait coutume de le mettre dans la bouche des défunts, comme pour leur donner le germe de leur immortalité future; ce qui néanmoins fut sagement défendu par les conciles, parce que, dirent les pères assemblés, il est écrit : Prenez et mangez; ce que les morts ne sauraient faire.

III. Or, les théologiens (Suarez, in 3 p., disp. 64, sect.

2, ad q. 79), demandant comment le corps de Notre-Seigneur pourra ressusciter les nôtres, et les élever à la vie bienheureuse, disent qu'il le fera indirectement parce qu'il confère la grâce à ce juste, qui est la semence de la gloire tant de l'âme que du corps. Et même directement, car, par son attouchement, il lui donne un droit nouveau de retourner à une vie immortelle; de sorte que quand, d'ailleurs, il ne devrait point jouir de cette gloire, l'honneur qu'il aurait eu de toucher ce corps divin et de s'unir à lui l'en rendrait digne. Et, à dire vrai, si le simple attouchement du corps mort d'Elisée (4 Reg., 13, 21) eut la vertu de rendre la vie à un homme qui l'avait perdue, à combien plus forte raison l'attouchement du corps de Notre-Seigneur, qui est vivant, et qui, à cause de son union intime et personnelle avec la Divinité, contient en soi la source de la vie, et non-seulement l'attouchement, mais l'union, que les Pères appellent réelle et substantielle, et qui, selon quelques célèbres théologiens, n'a pas lieu seulement tandis que les espèces demeurent en l'estomac, mais qui persévère encore, d'une façon pourtant morale, après qu'elles sont digérées, aura la force de ressusciter nos corps, et de leur communiquer les rayons de la gloire et de son immortalité bienheureuse.

SECTION IV

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION.

I. Il faut communier souvent. — II. Coutume des anciens chrétiens. — III. Raisons pour cela. — IV. Réponse aux objections.

I. De tous ces effets merveilleux dont nous venons de parler que le saint Sacrement produit, et de ces trésors inestimables qu'il communique, il est aisé de recueillir que nous devons l'avoir en singulière affec-

tion, et le recevoir le plus souvent qu'il nous sera possible. Le saint concile de Trente, ayant mûrement pesé ces grands biens, nous a laissé ces paroles remarquables : « Optaret sacrosancta synodus ut in singulis « missis fideles adstantes non solùm spirituali affectu, « sed sacramentali etiam eucharistiæ perceptione com- « municarent (Sess. 22, c. 6) : Le sacré-saint concile « désirerait que les fidèles communiassent, non-seule- « ment spirituellement, mais encore sacramentelle- « ment à chaque messe qu'ils entendent. » Comme il y a du péril, dit la bouche d'or de l'Eglise grecque (S. Chrysost., homil. 24 in 1 ad Cor.), de s'approcher témérairement de la sainte eucharistie, s'en retirer, c'est aussi s'affamer et se faire mourir, car cette sainte table sert de force à notre âme; c'est la bride de notre esprit, le fondement de notre confiance, l'aiguillon de notre courage, l'instrument de notre salut, c'est notre lumière et notre vie. Ce divin mystère fait descendre le ciel sur la terre. Ouvrez-moi les portes du ciel et vous verrez que je dis vrai ; ce que le ciel contient de plus précieux et de plus riche, non les anges, mais le Seigneur des anges, vous le voyez sur la terre dans l'eucharistie, et non-seulement vous le voyez, mais vous le touchez, vous le mangez et vous retournez chez vous en l'emportant et le possédant en vous-même. Pour approcher d'un sacrement qui est si profitable, il ne faut pas attendre une solennité ni une fête; il est toujours fête pour cela, si vous avez toujours le cœur net.

II. C'est pourquoi les anciens chrétiens communiaient tous les jours; et saint Jérôme dit qu'encore de son temps cette coutume régnait à Rome et en Espagne. Saint Ambroise et saint Augustin y encouragent les fidèles, en blâmant la négligence de quelques Églises orientales, où elle était abâtardie. Pour cela encore, Notre-Seigneur institua ce sacrement sous la figure du pain, afin de montrer qu'il est extrêmement

nécessaire à nos âmes, comme le pain à nos corps, et que nous devons nous en servir souvent comme du pain, d'où il est appelé, en l'Oraison dominicale, « panis « quotidianus, pain de tous les jours. » Sur quoi saint Ambroise dit ces paroles célèbres : « Si quotidianus « est panis, cur post annum illum sumis? Accipe quo- « tidie quod quotidie tibi prosit : S'il est le pain de « tous les jours, pourquoi ne le prenez-vous qu'une « fois l'an? prenez tous les jours ce qui, tous les jours, « vous sera très-utile. »

III. Votre intérêt vous y oblige, puisque vous ne prendrez jamais dignement ce pain de vie, que vous ne receviez la grâce, l'accroissement de vos mérites, l'absolution de vos fautes légères, l'acquit de vos dettes et beaucoup d'autres biens très-grands. Pouvez-vous négliger ces profits, sans vous déclarer ennemi de vous-même? Et puis la considération de Notre-Seigneur doit puissamment vous y porter. Toutes les fois que vous communiez, vous lui procurez une gloire particulière et un contentement nouveau, dont vous le privez et lui témoignez que vous n'avez point d'amour quand vous y manquez. Certainement, disait fort bien saint Laurent Justinien, celui qui peut posséder Notre-Seigneur et jouir de sa chère présence et ne le fait point, montre clairement qu'il ne se soucie pas beaucoup de lui. De plus, c'est lui faire tort. Si un roi avait dépensé tout le revenu de son royaume pour faire une médecine nécessaire à rendre la santé à un de ses domestiques, et que celui-ci ne voulût point s'en servir, il ferait une injure signalée au roi, particulièrement si cette médecine n'était point amère, mais très-douce et très-délicieuse. Nous faisons sans doute une injure sans comparaison plus grande à Notre-Seigneur, quand par négligence nous ne recevons point le saint Sacrement, cette médecine salutaire et très-agréable, pour la composition de laquelle il emploie tous ses

biens, et où, pour ingrédients, il fait entrer ses mérites, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Qui n'eût accusé Daniel d'une grande impolitesse et d'ingratitude (Dan., 14, 30) si, en voyant le prophète Habacuc lui apporter à dîner par le ministère d'un ange, de si loin que la Judée était de Babylone, dans la fosse des lions où il était enfermé, non à pied ni à cheval, mais suspendu par les cheveux, avec tant de soin, tant de charité et tant de circonstances miraculeuses, il lui eût dit qu'il le remerciait de sa viande et qu'il n'en voulait point? La viande divine que Notre-Seigneur nous donne vient de bien plus loin, puisqu'elle vient du ciel, et il nous la donne avec des accidents infiniment plus extraordinaires et plus miraculeux, pour nous condamner d'une extrême ingratitude et incivilité si nous ne la prenons point.

Prenons-la donc le plus souvent qu'il nous sera possible. Ah! si Eve, malgré une défense expresse de toucher au fruit de l'arbre de science, malgré l'appréhension, pour ne point dire l'assurance, en cas qu'elle y contrevînt, de mourir, et quoiqu'elle n'y fût poussée que par le serpent, en voyant toutefois, « quod « bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum « oculis, et aspectu delectabile, ainsi que dit Moïse « (Genes., 3, 6), qu'il était bon au goût et agréable « aux yeux, » y porta la main et en mangea, avec uelle ardeur devons-nous prendre le saint Sacrement, dont le fruit ne doit point nous faire mourir ni nous rendre misérables, comme ce fruit infortuné, mais nous donner la vie et nous combler de tous biens?

Notre-Seigneur, à cause de l'extrême désir qu'il a de notre utilité, nous y convie, et souvent, et instamment dans les saintes Lettres. Aux Proverbes (cap. 9, 1), sous le nom de la Sagesse, il bâtit un superbe palais ui représente son Eglise, et y dresse une table ma-

gnifique couverte d'une viande très-excellente et d'un vin très-exquis, à savoir son sacré corps et son sang précieux; et puis il envoie ses domestiques partout, il commande de monter sur les tours et sur les murailles, pour convier tout le monde à son festin, et leur dire de sa part : Si quelqu'un d'entre vous est dénué de soutien et d'amis, si quelqu'un est pauvre, s'il est accablé d'afflictions et d'ennuis, qu'il vienne à moi : « Venite, comedite panem meum, et bibite vinum « quod miscui vobis : Venez vous asseoir à ma table, « rassasiez-vous de mon pain, et buvez à votre aise le « vin délicieux que je vous ai préparé. » — « Comedite, « amici, et bibite, dit-il au Cantique, et inebriamini, « carissimi (cap. 5, 1) : Mangez, mes amis, et buvez, « et buvez abondamment, mes très-chers amis, jusqu'à « vous enivrer. » Et il ouvre ce livre mystérieux par ces amoureuses paroles qu'on lui attribue ainsi qu'à l'âme : « Osculetur me osculo oris sui (cap. 1, 1) : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » — « Ve- « nisti ad altare, dit saint Ambroise les expliquant, vocat « te Dominus Jesus, et ait, osculetur me ab osculo oris « sui. Vis ad Christum aptare? nihil gratius. Vis ad « animam tuam? nihil jucundius. Osculetur me : Videt « te mundum esse ab omni peccato, quia delicta de- « tersa sunt : ideò te sacramentis cœlestibus dignum « judicat, et ideò invitat ad cœleste convivium, in- « quiens : Osculetur me ab osculis oris sui (lib. 5 de « Sacram., c. 2) : Vous êtes, ô âme! venue à l'autel; « Notre-Seigneur Jésus-Christ vous appelle et vous dit: « Qu'elle me baise, cette bien-aimée, des baisers de sa « bouche. Il vous voit pure de tout péché, et pour cela « il vous estime digne des sacrements célestes, et ainsi « il vous convie à son sacré banquet, et vous dit : « Qu'elle me baise d'un et de plusieurs baisers de sa bou- « che. » L'âme dit aussi de son côté à Notre-Seigneur les mêmes paroles : « Osculetur me ab osculis oris sui,

« hoc est, osculum mihi Christus infigat; quare? Quia « meliora sunt ubera tua super vinum, super illud « vinum, quod etsi lætitiam habet, tamen in illo læti- « tia secularis, in te autem jucunditas est spiritalis : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche. Et pourquoi ? « Parce que vos mamelles sont incomparablement « meilleures que le vin, où, bien qu'il y ait de la dou- « ceur, ce n'est toutefois qu'une douceur mondaine et « sensuelle; mais on goûte en vous une joie sainte et « spirituelle. » Pour figurer ces purs et saints baisers de Notre-Seigneur et de l'âme dans le saint Sacrement, les fidèles de l'Église naissante s'entre-baisaient avant de le recevoir , les hommes séparément des femmes; et on le gardait sur les autels dans des colombes d'or ou d'argent, parce que les colombes, parmi tous les oiseaux, ont cette propriété de se baiser avec pureté, avec innocence et amour. Oh! quel baiser le Fils de Dieu donne à l'âme dans la très-sainte eucharistie ! En quoi peut-elle recevoir un plus grand témoignage de son affection ? et ne montre-t-elle pas clairement qu'elle ne connaît point le vrai honneur quand elle ne va point cueillir de cette divine bouche ces divins baisers et ces souffles de vie? Allons à cette bouche, allons à ces mamelles, d'où découle le lait préférable au vin de toutes les consolations des créatures. Nous voyant, dit saint Jean Chrysostome (Homil. 83 in Matth.), tant chéris et tant honorés de Notre-Seigneur, ne soyons point paresseux pour nous approcher du saint Sacrement. Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur les enfants se jettent sur les mamelles de leurs mères, avec quelle avidité ils les sucent? Il nous faut aller avec une pareille ardeur à cette table céleste; et même nous devons, avec un désir beaucoup plus enflammé, comme des enfants de lait, sucer les grâces et les dons de Dieu de cette divine mamelle, et n'avoir que cette seule douleur et cet unique regret d'être pri-

vés de cette nourriture de nos esprits. C'est ce que dit ce saint docteur.

IV. Mais, me dira quelqu'un, comme il est nécessaire de s'approcher de cet adorable mystère avec une grande révérence, il semble pour cela qu'il serait à propos de ne pas s'en approcher si souvent. Je réponds : il est vrai que l'on doit apporter un grand respect à la participation de ce mystère ; mais pourtant il ne s'ensuit pas qu'il faille s'en abstenir. L'expérience des premiers chrétiens le montre évidemment; ils avaient le vrai et le pur esprit du christianisme, et chez eux la communion ordinaire et de tous les jours ne diminuait point le respect qu'ils lui devaient. Et ce que nous voyons le confirme : car, prenons deux hommes, dont l'un communie souvent, et l'autre seulement une fois l'an, et examinons lequel des deux s'acquitte de ce devoir avec plus de révérence, plus de pureté et de disposition, qui craint et aime Dieu davantage, on verra sans doute que c'est le premier. La raison en est qu'il reçoit dans chaque communion, pourvu qu'il n'y mette point d'empêchement essentiel, une grâce nouvelle qui le rend plus respectueux envers Dieu et plus affectionné à son service. Comme celui qui ne mange point ou fort peu, devient nécessairement faible, languissant, et dépérit à vue d'œil, parce qu'il ne prend pas le soutien de sa vie, que la chaleur naturelle mine continuellement ; de même, celui qui ne mange que rarement le pain vivant, sent nécessairement son âme se débiliter notablement et tomber en langueur, parce qu'il n'use point de ce qui doit la soutenir, et réparer ce que l'ardeur intempérée de la concupiscence lui consume de sa vertu. De sorte qu'il sera contraint de dire ces paroles que David prononça jadis en son nom : « Percussus sum ut fænum, « et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere pa- « nem meum (Ps. 101, 5) : Je suis atteint et desséché

comme l'herbe des prés que le soleil a fanée; mon cœur est tout flétri et n'a plus de vigueur, parce que j'ai négligé de manger mon pain ; » tandis que ceux qui le prennent entretiennent leurs âmes en parfaite santé, les conservent en leur embonpoint et augmentent leurs forces.

L'artifice du démon est ici très-ingénieux. Sachant que le saint Sacrement est le plus grand canal des grâces de Dieu, le moyen le plus puissant que nous ayons pour résister à ses assauts, et remporter sur lui et sur tous nos ennemis une glorieuse victoire, et pour nous perfectionner, il nous en détourne sous des prétextes spécieux et colorés , faisant comme Holopherne (Judith., 7, 8). Pendant qu'il assiégeait la ville de Béthulie avec une puissante armée, les Ammonites et les Moabites qui suivaient son parti, lui dirent que s'il voulait emporter la ville aisément, et sans perdre un homme, il n'avait qu'à faire soigneusement garder les fontaines et les puits autour de la ville, où il fallait que les habitants vinssent nécessairement puiser de l'eau, afin que n'en ayant point, ils fussent contraints de se rendre plutôt que de mourir de soif. Le démon tâche de boucher les sacrements, que le prophète Isaïe (cap. 12, 3) appelle les fontaines du Sauveur, et particulièrement le principal de tous, empêchant autant qu'il peut qu'on n'y aille boire, et qu'ainsi on meure de soif. Gardons-nous de cette ruse qui nous serait préjudiciable, allons à cette claire fontaine, allons à cette table divine. « Quærite Deum, dit le Prophète royal, « et vivet anima vestra (Psal. 68, 33) : Cherchez le « Seigneur, et votre âme vivra. » A ce sujet saint Augustin dit : « Quæritis panem, ut vivat caro vestra ; « Dominum quærite, ut vivat anima vestra (In ps. 68) : « Vous cherchez le pain, afin que votre chair vive, « cherchez le Seigneur, le pain vivant et vivifiant, « pour conserver votre âme en vie. » A la vérité, di-

sait très-bien saint Jérôme, puisque le corps de Notre-Seigneur nous est donné pour notre viande, et son sang pour notre breuvage, « hoc solum habemus in præsenti seculo bonum, si vescamur carne ejus, « cruoreque potemur (In cap. 3 Ecclesiast.), nous de- « vons estimer que notre seul bien, ici-bas, est de pou- « voir manger sa chair sacrée et boire son sang pré- « cieux. » Ainsi ne nous privons point de ce souverain bonheur; au contraire jouissons-en le plus souvent que nous pourrons. Il est si grand que nous devrions certainement désirer pouvoir communier de quart d'heure en quart d'heure, afin d'avoir toujours Notre-Seigneur corporellement en nous, et de n'être jamais ni de corps ni d'âme séparés de sa chère présence.

SECTION V

IL FAUT TIRER DU PROFIT DE LA COMMUNION.

I. Il faut communier souvent, mais avec fruit. — II. Contre ceux qui communient souvent sans fruit. — III. Leur punition.

I. Quoique ce soit une chose très-bonne de fréquenter le saint Sacrement de l'autel, et que nous venions d'y exciter tous les fidèles, nous blâmons toutefois grandement plusieurs qui le reçoivent trop souvent, parce qu'ils le reçoivent sans profit. En cela nous n'entendons point seulement parler de ceux qui le prennent en état de péché mortel, lesquels commettent un sacrilége horrible et épouvantable, outrageant indignement Notre-Seigneur dans le plus grand sacrement et le plus adorable mystère de sa loi, où il donne de plus signalés témoignages de son amour; il n'entre dans ces cœurs entre cette disposition malheureuse que pour leur être, non un pain de vie, mais un poison mortel, et pour les livrer comme Judas au pouvoir de Satan;

nous entendons encore beaucoup de personnes qui font profession de la dévotion, et qui communient plusieurs fois la semaine, sans avancer dans la vertu, demeurant, après cinquante et cent communions, aussi orgueilleuses, aussi vaines, colères, médisantes, et pleines d'elles-mêmes et vides de Dieu qu'auparavant.

II. C'est un abus extrêmement déplorable qui règne parmi plusieurs, tant prêtres que religieux et séculiers. A la vérité, le saint Sacrement est bien établi pour produire d'autres effets. Il est institué, comme nous avons vu, pour nourrir les âmes, pour les purifier, pour les rendre victorieuses de leurs passions et de tous leurs péchés, pour leur faire pratiquer excellemment et constamment la vertu, pour les perfectionner et les rendre divines ; et il produit effectivement tout cela. « Vide quid agant, dit saint Cyprien des vrais fi-« dèles qui ont communié, intellige quid loquantur, « quàm sancti odoris sit quidquid illa eructat plenitudo! « Verbum bonum, mores compositos, affectus pudicos, « sensus pacificos illa interior sinceritas ubique diffun-« dit (de Cœna Domini) : Regardez ce qu'ils font, « écoutez ce qu'ils disent, et vous verrez quel doux « parfum de sainteté ils répandent au dehors de leur « plénitude intérieure, et comme la pureté de leurs « âmes reluit partout en bonnes paroles, en mœurs « bien réglées, en affections pudiques, et dans leurs « sens modestes et tranquilles. » Pourquoi donc ces personnes croupissent-elles toujours dans leurs vices? pourquoi sont-elles autant esclaves de leurs passions? pourquoi aussi faibles pour exercer les bonnes œuvres? pourquoi toujours également imparfaites ? qu'ont opéré en elles tant de communions? qu'y a fait Notre-Seigneur? quelles marques y a-t-il laissées de sa présence ? où sont les fruits d'un moyen de perfection si puissant ? « Numquid carnes sanctæ auferent à te ma-« litias tuas? disait saint Jérôme (cap. 11, 15) : La chair

« sainte et sacrée du Fils de Dieu ne devrait-elle pas « avoir effacé tes malices, rabattu ta vanité, éteint ta « colère, modéré ta langue, arraché tes mauvaises ha- « bitudes, quand elles eussent été encore plus enraci- « nées, et y avoir planté les vertus? » Tu as mangé comme un étique, qui prend des viandes bonnes et nourrissantes, sans toutefois en profiter, semblable à ces sept vaches que vit Pharaon dans des pâturages excellents (Genes., 41, 2), et qui, néanmoins, étaient extrêmement maigres et défaites, tandis que les autres sept y étaient belles et grasses. C'est à celles-ci que les personnes qui communient souvent doivent ressembler, profitant de cette divine viande ; si elles y manquent, elles offensent Notre-Seigneur plus qu'elles ne pensent ; et, tôt ou tard, si elles n'y mettent ordre, il leur en fera sentir les châtiments.

III. « Dederunt, dit-il par la bouche de David, in « escam meam fel (Psal. 68, 22) : Ces âmes qui font « profession de la dévotion, et qui n'en ont que le « masque, ont changé ma chair en fiel et en ont aigri « toute la douceur par l'amertume qu'elles y ont ver- « sée. » Il parle, selon l'explication de saint Augustin, du saint Sacrement. Et qu'arrive-t-il de là ? Ce qui suit : « Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, et « in retributiones et in scandalum; obscurentur oculi « eorum ne videant, et dorsum eorum semper in- « curva; effunde super eos iram tuam, et furor iræ « tuæ comprehendat eos. Appone iniquitatem super « iniquitatem eorum, et non intrent in justitiam tuam; « deleantur de libro viventium, et cum justis non scri- « bantur (In ps. 68, conc. 2). » Quelles menaces! quels malheurs! « Fiat, non optantis est, dit ce saint doc- « teur, sed prophetantis ; non ut fiat, sed quia fiet : Ce « n'est pas un souhait, mais une prédiction infaillible « que ces malheurs leur arriveront, si elles ne se corri- « gent. » — « Leur table et leurs communions ainsi faites

« leur seront ce qu'est aux oiseaux la viande que l'on « met près du lacet pour les prendre ; elles leur servi- « ront d'occasion de ruine ; leurs yeux s'affaibliront de « jour en jour, et verront moins clair aux choses spi- « rituelles, ils ne regarderont que celles de la terre ; « le joug de la vertu leur semblera si pesant, qu'elles « en auront le dos tout courbé. Vous verserez sur leurs « têtes le vase plein de votre colère, et vous les enve- « lopperez dans la fureur de votre indignation, à « l'exemple de ce peuple dégoûté et rebelle, qui man- « geait d'une viande que Dieu leur avait bien donnée, « mais la mangeait contre sa volonté. » — « Adhuc « escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit « super eos (Psal. 77, 31 ; num., 11, 33) : Ils avaient « encore le morceau dans la bouche et la chair entre « les dents, quand la vengeance de Dieu vint fondre sur « eux et en fit mourir un grand nombre. » — « Vous « permettrez par vos secrets jugements qu'elles ajoutent « péchés sur péchés, et aillent de mal en pis, qu'elles « n'entrent point dans votre justice, et dans le sentier « des vraies vertus et de la perfection qu'elles font sem- « blant de rechercher. Enfin le dernier de tous les maux, « vous les effacerez du livre des élus, et vous les répro- « verez pour jamais. » Voilà des menaces effroyables et des malédictions horribles dont il ne faut point s'étonner ; car si un péché véniel peut être quelquefois, comme assurent les théologiens, et comme nous le dirons autre part, la cause de la réprobation d'un homme, non qu'il puisse de soi le faire damner, mais parce qu'il ouvre la porte à un péché mortel qui le jette dans ce malheur, certainement il est bien à craindre que les péchés véniels que l'on commet à communier de la sorte, lâchement, sans soin et sans fruit, ne soient des premiers à produire cet effet redoutable, car, sans aucun doute, ils sont des plus grands, et offensent plus sensiblement Notre-Seigneur.

C'est pourquoi il vaut bien mieux ne point communier que communier de cette façon : « In sudore vultûs tui vesceris pane, » dit Dieu à l'homme au commencement du monde (Genes., 3, 19) ; ce que nous n'entendons pas seulement du pain qui nourrit son corps, mais encore de celui qui soutient son âme, à savoir du saint Sacrement : « Tu mangeras le pain « de vie à la sueur de ton visage, » travaillant à cultiver ton esprit et à opérer ton salut. Autrement, comme dit saint Paul : « Si quis non vult operari, nec « manducet (2 Thess., 3, 10) : Si quelqu'un ne veut « pas travailler, ni prendre la peine nécessaire pour « vaincre sa colère, son envie et ses autres passions, « et pour pratiquer la vertu, il ne doit point manger. » Salomon remarque au sujet de la femme forte, image de l'âme, qui prend la dévotion comme il faut : « Panem otiosa non comedit (Prov., 31, 27) : Elle n'a point « mangé son pain dans l'oisiveté ; » c'est-à dire, selon que saint Jérôme l'explique : « Cùm sacrificium domi« nici corporis percipiens studet imitari actu, quod in « mysterio celebrat, multum sollicita ne indignè pa« nem Domini comedendo, et calicem bibendo, judi« cium sibi manducet et bibat : sed ut patiendo pro « Christo ac lacrymas fundendo, bonis quoque actibus « insistendo, passionum exempla ipsius, quantum « valet, sequatur : En recevant le saint Sacrement, « elle tâche d'imiter dans ses œuvres ce qu'elle célèbre « en ce mystère, apportant un grand soin de ne point « manger le pain, ni boire le calice du Seigneur indi« gnement, de peur de le manger et de le boire à sa « condamnation, et d'attirer sur elle son courroux, « mais d'endurer quelque chose pour son service, lui « demander pardon avec larmes de ses péchés, et « suivre autant qu'elle peut les traces des vertus qu'il « lui a marquées en sa vie et en sa mort ; » de sorte qu'elle dit avec saint Paul : « Neque gratis panem

« manducavimus, sed in labore et fatigatione, nocte et « die operantes (2 Thess., 3, 8) : Je n'ai point mangé « mon pain en vain, mais je l'ai fait profiter, m'exer- « çant jour et nuit en bonnes œuvres. »

Pour conclusion donc de ce point très-important : « Iis qui ejusmodi sunt, pour parler avec le même « apôtre, denuntiamus et obsecramus in Domino Jesu « Christo, ut cum silentio operantes, suum panem « manducent : Nous déclarons aux personnes qui, né- « gligemment et sans correction de leur vie, ont com- « munié tant de fois, et nous les supplions par celui « qu'elles reçoivent, et qui sera leur juge, de manger « dorénavant leur pain en silence d'esprit, » retirés du bruit et des affections des créatures, travaillant courageusement à leur perfection. Et avec saint Augustin (Tract. 27 in Joann.), qui ayant montré par les paroles de Notre-Seigneur, que ceux qui mangent son corps demeurent en lui, et lui en eux, ajoute que partant nous devons, non-seulement prendre le sacré corps de Notre-Seigneur sacramentellement, ce que font plusieurs âmes perverses, mais, « usque ad spiritûs « participationem manducemus et bibamus, ut in « Domini corpore tanquam membra maneamus, et « ejus spiritu vegetemur, passer jusqu'à prendre son « esprit, et nous rendre les membres vivants et « bien unis avec notre chef, et recevoir de lui les in- « fluences de ses grâces, » afin que, par sa direction et par son mouvement, nous puissions ensuite exercer les œuvres de vertu et de sainteté.

SECTION VI

DE LA PRÉPARATION REQUISE POUR S'APPROCHER DU SAINT SACREMENT.

I. La sainte eucharistie fait peu de profit parmi les chrétiens, chose étonnante. — II. La cause est dans leur mauvaise disposition. — III. Il importe extrêmement de bien se disposer.

I. Une des choses les plus surprenantes et les plus dignes d'étonnement qui soit à mon avis au monde, est celle que nous voyons arriver tous les jours dans l'Eglise, touchant le très-saint et très-adorable Sacrement de l'autel. C'est que Notre-Seigneur y étant reçu véritablement selon sa divinité et son humanité, et si souvent par tant de personnes, produit néanmoins en elles si peu et de si petits effets ; c'est dire que le feu n'échauffe point, la lumière n'illumine point, la santé ne guérit point, l'abondance n'enrichit point, et la force ne fortifie point. Effet à la vérité grandement étrange, et d'autant plus, que Dieu, ce grand et souverain esprit, ne faisant aucune chose si petite qu'elle soit, quand ce ne serait qu'une goutte de pluie ou un grain de sable, que pour des fins très-nobles et très-sublimes, ne fait à plus forte raison la chose la plus auguste qu'ait notre religion, et la plus merveilleuse qui se produise dans tout l'univers, accompagnée de tant et de si prodigieux miracles, la très-sainte eucharistie, que pour des desseins très-éminents et pour des intentions très-divines, savoir pour opérer en nous de grandes merveilles, et pour y faire des prodiges; autrement il n'y aurait point de proportion entre les moyens et la fin; ce qui serait rendre Dieu aveugle, et dire qu'il n'agit point dans les lumières de cette parfaite et infinie sagesse qui éclaire toutes ses œuvres. Notre-Seigneur, vérité essentielle qui ne peut mentir, assure que celui qui le mangera vivra par lui, comme il vit par son Père; il entend, comme nous l'avons re-

marqué, qu'il se communiquera à lui, qu'il lui imprimera les traits de ses perfections, qu'il lui fera mener une vie sainte et divine, et le rendra comme un Dieu sur terre. Et sur le point d'instituer cet adorable mystère, il dit à ses apôtres : « Desiderio desideravi hoc « pascha manducare vobiscum (Luc., 22, 15) : J'ai « désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous, » c'est-à-dire, comme l'explique saint Chrysostome (Homil. 83 in Matth.), de vous livrer les choses nouvelles, et vous donner la Pâque par laquelle je dois vous rendre spirituels, et vous faire passer à l'état de perfection.

Où sont maintenant ceux en qui ces paroles se vérifient, qui ressentent ces grands changements et qui expérimentent ces opérations divines? et combien sont-ils? Hélas! le nombre en est bien petit. Mais pourquoi n'en sommes-nous pas tous, puisque nous recevons tous en nous la même cause de ces effets? pourquoi ne voyons-nous pas en nous les fruits salutaires de ce pain de vie? N'est-ce pas une chose et pitoyable et honteuse, que le pain grossier et terrestre que nous mangeons fera plus sur nos corps que le saint Sacrement ne fera sur nos âmes? Ce pain mort et inanimé nourrira et fortifiera notre chair, et produira plusieurs autres bons effets en nous, et le pain vivant, Notre-Seigneur, avec toute la puissance de sa divinité et avec tous les mérites de son humanité, n'opèrera rien dans nos esprits, et demeurera dans nos estomacs comme si c'était un caillou? D'où vient cela? quelle est la source d'un si grand malheur?

II. Certainement il n'en faut point chercher d'autre que notre indisposition. Car c'est une maxime générale, reçue de tous les philosophes et autorisée par l'expérience ordinaire, que, dans l'ordre de la nature, les causes, si nobles et si puissantes qu'elles soient, sont déterminées dans leurs effets par les dispositions

des sujets sur lesquels elles exercent leurs vertus. Ainsi voyons-nous le soleil, qui est la plus universelle et la plus forte de toutes les causes naturelles, avec un même rayon blanchit la cire et noircit le visage d'un homme, fond la glace et endurcit la boue. Et tous les jours n'arrive-t-il pas qu'une même viande, prise par deux personnes inégalement saines, produit chez l'une la santé, et la maladie chez l'autre? Il arrive de même dans l'ordre de la grâce : les causes surnaturelles sont limitées dans leurs productions, selon qu'elles trouvent les âmes préparées. D'après cela, Notre-Seigneur opère diversement dans la sainte eucharistie, et comme soleil de justice il y blanchit et fond la glace dans les âmes justes, et il y noircit et endurcit les âmes terrestres et charnelles : « Mors est malis, vita bonis, « dit saint Thomas, vide paris sumptionis quàm sit dis- « par exitus ! Considérez les effets extrêmement diffé- « rents de cette viande divine dans ceux qui la prennent, « elle donne la mort aux méchants, et aux bons elle « donne la vie. » Et saint Augustin : « Quàm multi de « altari accipiunt, et moriuntur, et accipiendo moriun- « tur. Undè apostolus dixit : Judicium sibi manducat « et bibit. Nonne buccella dominica venenum fuit « Judæ? et tamen accepit, et cùm accepit, in eum diabo- « lus intravit ; non quia malum accepit, sed quia « bonum malè malus accepit (Trac. 26 in Joann.) : « Oh ! que le nombre est grand de ceux qui prennent « le saint Sacrement de l'autel et qui en meurent ! « Aussi l'Apôtre a dit qu'ils mangent et qu'ils boivent « leur jugement et leur condamnation. Le pain vivant « ne fut-il pas un venin pour Judas? Il le prit pour- « tant, et, alors, le démon prit une nouvelle et plus « forte possession de lui, non parce qu'il avait pris une « chose mauvaise, mais parce qu'il avait pris une chose « bonne avec une mauvaise conscience. »

III. C'est pourquoi il importe souverainement de

bien se disposer pour recevoir le saint Sacrement; les profits et les degrés de grâce que nous y acquerrons, correspondront aux degrés de la disposition que nous y aurons apportée. L'un remportera plus de biens et de richesses spirituelles d'une seule communion qu'un autre de cinquante, et il n'en faudrait qu'une bien faite, disait un esprit illuminé, pour nous rendre des saints et des séraphins. Comme les vases prennent l'eau dans la fontaine, selon la mesure de leur capacité, un grand vaisseau y en puisera davantage en une fois qu'une coquille de noix en cent; ainsi les âmes puisent les eaux des grâces divines dans la fontaine du Sauveur, selon la grandeur ou la petitesse du vase qu'elles y plongent, c'est-à-dire selon la préparation de leurs cœurs. « Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, « carissimi, » et selon une autre version : « Inebria- « mini amoribus (Cant., 5, 1) : Mangez mon corps et « buvez mon sang, dit le saint époux, mais pour le « manger et le boire pour votre salut, il faut que vous « soyez mes amis; si vous voulez vous enivrer, ce qui « est plus que boire simplement, et recevoir en abon- « dance les effets de mon amour, il faut que vous « soyez de mes confidents; » car les caresses et les faveurs particulières ne se donnent qu'aux plus aimants et aux plus aimés. C'est donc notre grand intérêt de nous préparer soigneusement quand nous voudrons nous approcher de la sainte table.

Et non-seulement notre intérêt nous y oblige, mais de plus, et encore davantage, l'excellence infinie de ce divin mystère. Chez les Perses, les jeunes gentilshommes qui étaient destinés à être pages de la chambre, demeuraient trois ans pour se dresser et pour apprendre leur cour avant de se présenter devant le roi; et chez les Sybarites, on conviait aux festins les femmes un an avant, afin qu'elles eussent tout ce loisir pour s'attifer et se parer. N'est-il pas sans comparai-

son plus raisonnable de prendre quelque temps pour nous disposer au banquet de Notre-Seigneur, où nous n'entrons pas seulement dans la chambre et en la présence de ce souverain monarque, comme les pages du roi de Perse, mais où il entre lui-même substantiellement et en personne dans notre corps et dans notre âme? Chose si grande, si auguste et si adorable, que non-seulement des millions d'années, mais même l'éternité serait trop courte pour nous préparer dignement à recevoir sa Majesté une seule fois. Aussi, à bon droit, ce mystère s'appelle eucharistie, ce qui signifie, comme l'a remarqué Clément d'Alexandrie (lib. 2 Pædag., c. 2), bonne grâce, tant parce qu'il contient l'auteur de la grâce, que parce qu'il s'y donne à nous, lui et ses dons avec un excès de grâce et de courtoisie, comme pour montrer que nous devons aussi l'accueillir et le recevoir avec bonne grâce et avec toute la bienséance possibles. Celui qui s'approche du sacré corps de Notre-Seigneur, dit saint Chrysostome (Homil. 24 in 1 ad Cor.), doit être élevé, et n'avoir rien de commun avec la terre, mais prendre un vol sublime, et regarder le soleil de justice avec des yeux purs; car cette table est la table des aigles et non des chouettes. Comme ce mystère est infiniment vénérable, qu'il contient tout ce que l'univers a de plus grand et de plus merveilleux, il demande sans doute d'être reçu avec des préparatifs en rapport avec son excellence. Il faut que nous nous y préparions, comme si c'était la dernière fois que nous le prendrons, comme si nous devions y voir clairement et des deux yeux Notre-Seigneur avec toute sa gloire, et y apporter autant et beaucoup plus de dispositions que nous ne ferions si le roi nous avait fait l'honneur de nous convier à sa propre table. Mais considérons plus particulièrement quelles doivent être ces dispositions.

SECTION VII

PREMIÈRE DISPOSITION NÉCESSAIRE POUR BIEN COMMUNIER ; UNE GRANDE FOI.

I. Il faut aller à Notre-Seigneur au saint Sacrement comme il y vient à nous. — II. Il y vient avec une sagesse très-profonde. — III. Il faut donc aller à lui avec une grande foi.

I. Pour recevoir en quelque sorte dignement Notre-Seigneur au saint Sacrement de l'autel, il faut aller à lui comme il vient à nous ; et comme il vient d'une façon très-admirable, avec toutes ses perfections qu'il fait hautement paraître dans ce mystère, et particulièrement quatre : sa sagesse, sa pureté, sa puissance et son amour, il faut aller à lui avec les actes extérieurs et intérieurs, et avec les affections qui correspondent à ces quatre attributs. La foi est due à la sagesse ; la pureté demande une grande netteté de corps et d'âme ; la puissance exige les respects, les révérences et les adorations, et l'amour veut l'amour. Commençons par la sagesse.

II. Si Notre-Seigneur, comme disent les saintes Lettres (Ps. 103, 24 ; Eccl., 1, 10), fait paraître sa sagesse en toutes ses œuvres, il la fait singulièrement éclater dans l'institution du saint Sacrement de l'autel, où, quoique les yeux des ignorants et des aveugles volontaires ne voient rien de grand ni d'exquis, ceux des fidèles y contemplent des traits surhumains d'esprit, et les rayons d'une souveraine prudence. David ne fut jamais plus sage que quand il contrefit le fou devant Achis, roi de Geth, pour se tirer du mauvais pas où la nécessité de ses affaires l'avait porté : « Immutavit, dit l'E-« criture, os suum coram eis, et collabebatur inter « manus eorum, et ait Achis ad servos suos : Vidistis « hominem insanum, quare adduxistis eum ad me « (1 Reg., 21, 23)? Il changea son visage, il prit tout « un autre air, un autre port, d'autres gestes, des yeux

« égarés, un pas tremblant : tout étonné, Achis dit à « ses courtisans : Voyez cet insensé, pourquoi me « l'avez-vous amené? » Ce changement de David, plein d'une apparente folie et d'une véritable sagesse, fut une figure de ce qui se passe au saint Sacrement. Aussi Achis signifie « quomodò? comment? » parole des Juifs au sujet de ce mystère qu'ils ne voulaient point croire. Et dans la primitive Eglise, le psaume 33, où David parle de cet accident qui lui advint, se chantait par l'ordonnance des Apôtres, comme rapporte saint Clément (lib. de Quæst. apostol.), lorsque les fidèles communiaient. Et saint Augustin l'expliquant à ce même propos, dit, entre autres paroles, celles-ci qui regardent plus particulièrement notre sujet : Quand Notre-Seigneur dit aux Capharnaïtes qu'il donnerait sa chair à manger et son sang à boire : « Quasi « furor iste et insania videbatur, sed regi Achis, id est, « stultis et ignorantibus, dixerunt enim : Quomodo « potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? « Arreptitium putabant Dominum, et nescire quid lo- « queretur et insanire ; ille autem qui noverat quod « dicebat, in illa mutatione vultûs sui, et quasi furore « et insania, sacramenta prædicabat (Joann., v. cit.), « ils pensaient qu'il était fou et furieux de parler « ainsi ; mais ce n'était que le roi Achis qui le pensait, « c'est-à-dire les sots et les ignorants, qui, ne pouvant « comprendre cette merveille et ne voulant pas bais- « ser les yeux devant les lumières de cette grande « gloire pour la croire, disaient : Comment pourra-t-il « nous donner sa chair à manger? Quoi! veut-il nous « rendre anthropophages? Ainsi ils tenaient Notre-Sei- « gneur pour un homme qui avait perdu le sens et « ne savait ce qu'il disait. Mais il le savait très-bien, « et dans l'altération de sa face, et dans cette feinte fu- « reur, il annonçait les sacrements qu'il devait laisser « à son Eglise ; » de sorte qu'en cette action que l'on

taxait de folie il a fait briller avec plus de splendeur et plus d'esprit sa sagesse divine.

Et, à vrai dire, c'est un trait de sagesse incomparable, d'avoir su trouver le moyen de faire entrer la vie en nous, substantiellement et corporellement, et d'unir et comme incarner sacramentellement dans tous les hommes la Divinité qui n'avait pu l'être personnellement qu'en un seul, afin de les déifier tous d'une certaine façon dès ce monde; de sauver par une nourriture les hommes qu'une nourriture avait perdus ; et comme ils sont extrêmement délicats et friands, rendre cette viande si délicieuse, que les âmes qui ont le goût raffiné ne trouvent aucune douceur sur la terre qui en approche. Et parce qu'ils eussent eu appréhension et horreur de prendre cette viande telle qu'elle est, c'est-à-dire manger de la chair crue et boire du sang humain sous leurs propres formes et leurs apparences naturelles, il a montré son divin esprit en leur donnant l'un et l'autre substantiellement et réellement, mais déguisés sous les espèces du pain et du vain, qui sont les nourritures les plus communes et et dont nous avons moins de dégoût. Bien plus, comme le corps de Notre-Seigneur est infiniment plus lumineux que le soleil, si nous eussions dû approcher de lui en cet état, nous n'eussions pu supporter l'éclat d'une telle majesté, ni le voir environné d'une si grande gloire; c'est pourquoi il a fait très-sagement de le couvrir d'un voile pour nous en faciliter l'abord, et, en le cachant aux yeux de notre corps, donner à notre esprit le moyen de pratiquer la foi qui ne peut s'exercer ni produire ses actions, au moins excellemment, que sur les objets dont les sens n'ont point de connaissance. Enfin, comme autrefois on a regardé comme des chefs-dœuvre de l'art et des prodiges d'esprit la sphère d'Achimède, où l'on voyait distinctement tous les mouvements des cieux, les con-

jonctions, les oppositions et toute l'économie des planètes ; la colombe d'Architas le Tarentin qui, par de secrets ressorts, volait jusqu'à certaines périodes ; le chariot d'ivoire de Phaéton avec tout son attelage fait par Myrmecide, et le navire du même avec tout son gréement, qui pouvaient chacun être à couvert sous l'aile d'une mouche, et certains autres petits ouvrages où la subtilité et l'industrie humaine ont excellemment paru ; de même pouvons-nous dire que Notre-Seigneur découvre avec suréminence son infinie sagesse dans une petite hostie consacrée, qui est, comme le même David l'appelle (Ps. 110, 4), le chef-d'œuvre de ses ouvrages et le modèle de ses merveilles, où, comme dans un tableau raccourci, se voient les traits de tous les mystères de sa vie et de sa mort, et où se rapportent tous les sacrements de son Eglise. Ce qui fait que saint Denis (cap. 3 de eccl. Hier.) le nomme le Sacrement des sacrements, parce qu'ils tendent tous à lui, comme les lignes au centre et les rivières à la mer, qu'ils en reçoivent leur perfection et, par l'union qu'ils ébauchent et opèrent entre Notre-Seigneur et l'homme, disposent à l'union parfaite qui se consomme dans l'eucharistie. Dieu produisant deux sortes d'ouvrages, ceux de la nature et ceux de la grâce, en a élaboré un particulièrement dans chaque ordre dans lequel, comme dans un abrégé, il a rallié et réuni toutes les perfections des autres. L'homme est celui des œuvres de la nature ; aussi on l'appelle petit monde. L'eucharistie est celui de la grâce, institué pour l'homme, afin qu'en cette vie il le croie, il l'adore, il l'aime et le reçoive, jusqu'à ce qu'en l'autre il voie à découvert et possède à jamais la gloire qu'il couvre.

III. Si donc Notre-Seigneur fait si hautement éclater sa sagesse dans le saint Sacrement, quels devoirs sommes-nous obligés de rendre, et quels hommages

offrir à cette perfection divine pour le recevoir dignement? Certainement ce sont ceux de la foi; car le propre tribut que demande la sagesse est la foi, et ce qui particulièrement est dû à un homme sage, est qu'on le croie. C'est pourquoi le Fils de Dieu venant à nous dans cet auguste mystère comme tout sage, et dans les lumières d'une sagesse souveraine, il faut que nous allions à lui entièrement fidèles, et dans les soumissions d'une parfaite croyance. Aussi s'appelle-t-il par excellence « Mysterium fide, » le mystère de la foi, parce que de tous les points de notre religion, celui-ci exige que nous renoncions surtout à tous les discours naturels de notre esprit, que nous le captivions dans une plus grande servitude, et foulions aux pieds plus absolument l'orgueil et la témérité de nos sens, qui non-seulement n'y voient goutte, mais même, si on voulait les croire, jugeraient le contraire de ce qui est. Partant, l'homme, dit saint Thomas, doit particulièrement se préparer à le recevoir, « perfidei plenitudinem (Opusc. 51, cap. 15), avec la plénitude de « la foi, » selon la parole de saint Paul, qui dit : « Accedamus in vero corde, in fidei plenitudine (Heb., « 10, 22) : Approchons-nous de lui avec un cœur vrai « et sincère, avec une foi pleine et parfaite, » croyant fermement que Notre-Seigneur est en corps et en âme dans l'hostie qu'on nous présente, et aussi fermement que si nous l'y voyions des yeux du corps, et mille fois plus encore, car où nos yeux pourraient nous tromper, comme ils le font en beaucoup d'autres objets, la parole de Dieu ne nous saurait décevoir ; et en le croyant simplement, sans vouloir pénétrer plus avant qu'il ne faut, ni savoir comment ceci et comment cela, mais nous contentant de voir la surface d'une chose, qui est nommée le secret de la foi, et dont le fond ne peut être vu que des esprits bienheureux, et prenant même plaisir dans notre ignorance,

afin d'offrir à Dieu les sacrifices d'une foi plus héroïque et de la glorifier davantage.

Saint Cyrille d'Alexandrie, expliquant ce que saint Jean rapporte des Juifs, qui trouvaient fort étrange que Notre-Seigneur leur dît qu'il leur donnerait sa chair à manger, et qui disputaient entre eux, disant : Comment pourra-t-il nous faire manger sa chair? et frappant à grands coups sur l'incrédulité de ces esprits grossiers et sur la curiosité que nous pourrions avoir avec eux, dit ces puissantes paroles : L'esprit orgueilleux et rempli d'arrogance regarde aussitôt comme frivole et faux ce qu'il ne comprend pas, comme les Juifs l'ont bien montré. Au lieu de croire, après tant de miracles opérés par Notre-Seigneur, ce qu'il leur avait avancé de la manducation de son corps, ils s'élevèrent au contraire contre lui et se scandalisèrent de ses paroles, s'écriant : Comment celui-ci pourra-t-il nous donner sa chair à manger? ne pouvant, les animaux et charnels qu'ils étaient, selon le dire de l'Apôtre, concevoir les choses spirituelles. Mais nous, qui sommes élevés à meilleure école, tirons, je vous prie, profit de leur péché, et croyant fermement les mystères de la religion, ne nous laissons jamais aller en des choses si sublimes et si adorables, à dire ni même à penser : Comment ceci? car ce comment est une parole de Juifs qui attirerait sur nos têtes un extrême supplice. Dieu, qui est si éminemment élevé au-dessus de nous en sagesse et en puissance, ne peut-il point passer dans ses ouvrages notre capacité, et faire quelque chose qui soit au-dessus de notre intelligence? Je me servirai ici volontiers d'une comparaison qui ne me semble point hors de propos : Les ingénieurs font souvent de grandes promesses, et nous ne pouvons comprendre comment ils pourront les exécuter, avant que nous les ayons vu faire, et néanmoins nous appuyant sur leur capacité et sur

leur science, nous les croyons, même avant l'expérience, et nous faisons scrupule de les contredire. Comment donc ceux-là ne seront-ils coupables d'un crime énorme, qui osent par leur incrédulité déshonorer l'artisan des artisans, qui est Dieu, et ne font point difficulté de demander dans ses œuvres, *comment?* bien qu'ils sachent qu'il est le maître et le dispensateur de toute la sagesse et aient appris des saintes Lettres qu'il peut tout? Si tu continues encore, ô Juif, à me demander comment Notre-Seigneur peut donner sa chair à manger, je te demanderai aussi de mon côté, en imitant ton ignorance, comment es-tu sorti d'Egypte? comment la verge de Moïse fut-elle changée en serpent? comment sa main devint-elle lépreuse, et aussitôt après reprit-elle sa première forme? comment l'eau fut-elle changée en sang? comment traversas-tu la mer Rouge à pied sec? comment l'eau coula-t-elle d'un rocher? et beaucoup d'autres merveilles, dont, si tu y fais entrer ton comment, tu renverseras la créance et feras passer pour fable les vérités que toutes les saintes Ecritures, et en premier lieu les sacrés écrits de ton Moïse, nous annoncent. Ainsi, ils devaient plutôt croire ce que Jésus-Christ disait et essayer humblement et sans curiosité d'en apprendre le mystère, que de crier inconsidérément, et comme des gens troublés de vin : Comment celui-ci (ainsi l'appellent-ils par mépris) peut-il nous donner sa chair à manger? C'est ce que dit saint Cyrille. Avant lui, saint Chrysostome (Hom. 81 in Matth.) avait prononcé ces paroles remarquables sur le même sujet : Croyons partout à Dieu et ne le contredisons point, bien que ce qu'il dit semble contraire à notre raison et à notre vue; mais que sa parole ait plus d'autorité sur nous que notre raison et que nos yeux, et pratiquons particulièrement cela à l'égard des sacrements, ne nous arrêtant point à l'apparence

extérieure des choses qui nous sont proposées, mais à la vérité et à la force de sa parole ; car sa parole ne peut nous abuser, et notre sens est fort aisément déçu ; sa parole n'a jamais manqué, notre sens se trompe à toute heure. Puisque sa parole dit : Ceci est mon corps, ne chancelons point là-dessus, mais croyons-le, et voyons-le avec les yeux de la foi.

Il faut donc, d'après cela, nous approcher du saint Sacrement avec une foi simple, croyant naïvement sans douter et sans examiner ce que Notre-Seigneur nous en a enseigné. Aussi, durant les premiers siècles de l'Eglise, le prêtre, en donnant la sainte hostie au fidèle, lui disait : « Corpus Christi : C'est le corps de Jésus-« Christ ; » le fidèle répondait : « Amen ; » c'est-à-dire, comme l'explique saint Ambroise (lib. 4 de Sacr., c. 5) : « Oui, il est vrai, je le crois. » Et encore maintenant les Abyssiniens sont si fermes dans la foi de cet article, qu'aussitôt que le prêtre a prononcé sur le pain les paroles sacramentelles, ils se mettent tous à crier : Votre parole, Seigneur, est véritable ; nous croyons assurément que maintenant votre corps est ici présent ; nous vous remercions de cette grâce. L'histoire raconte de saint Louis, l'honneur de nos rois (Sur., 25 august.), que lorsqu'on lui eut apporté le viatique un peu avant de mourir, et qu'on lui eut demandé s'il croyait que Notre-Seigneur y fût contenu, il répondit qu'il en doutait moins que s'il l'eût vu avec la même forme qu'il avait quand il monta visiblement au ciel devant ses apôtres. Et sainte Thérèse, parlant d'elle à ce propos, dit que Notre-Seigneur avait donné à une personne une si vive foi de la vérité de sa présence au saint Sacrement, que quand elle entendait dire à quelques-uns qu'ils eussent bien voulu vivre du temps de Notre-Seigneur, elle riait en elle-même, pensant et disant : Puisqu'ils l'ont avec autant de certitude au très-saint Sacrement, que demandent-ils davantage ? Et je

sais de plus de cette personne que pendant plusieurs années, bien qu'elle ne fût pas absolument parfaite, quand elle communiait, elle s'efforçait de fortifier sa foi, comme si elle eût vu avec les yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans son logis, afin que, comme elle croyait qu'il entrait véritablement dans sa pauvre maisonnette, elle pût se dégager et se détourner, autant qu'il lui était possible, des choses extérieures pour être avec lui. Elle s'efforçait de recueillir ses sens, afin qu'ils jouissent d'un si grand bien et qu'ils n'empêchassent point l'âme de le posséder. Elle se considérait à ses pieds et pleurait avec la Madeleine, comme si elle l'eût vu des yeux corporels; et bien qu'elle ne sentît point de dévotion, la foi l'assurait qu'elle était bien là, et ainsi elle y restait à lui parler. Si lorsque Jésus-Christ était sur la terre, les malades étaient guéris en touchant seulement à ses habits, pouvons-nous douter qu'il ne fasse des miracles et ne nous donne ce que nous lui demanderons, étant ainsi au dedans de nous, si nous avons la foi? C'est ce que dit cette sainte.

A son exemple et à celui des autres saints, allons a la sacrée communion, croyant très-fermement et très-simplement la vérité de ce divin mystère, les yeux respectueusement baissés, comme n'en voulant pas tant voir qu'on veut nous en montrer, afin d'y apporter une foi plus excellente et plus héroïque.

SECTION VIII

SECONDE DISPOSITION POUR BIEN COMMUNIER : UNE EXCELLENTE PURETÉ.

Notre-Seigneur vient à nous dans le saint Sacrement avec une infinie pureté. — Il faut donc aller à lui avec une conscience très-pure.

Notre-Seigneur ne vient pas à nous dans le saint Sacrement seulement comme parfaitement sage, mais

encore comme infiniment pur ; par conséquent, il demande que nous approchions de lui avec une très-grande pureté. Pour nous figurer la nécessité de cette disposition, la manne ne tombait point immédiatement sur la terre, elle eût pu en être souillée, mais sur un lit de rosée et un petit grésil fort net, comme sur une nappe bien blanche, qui la précédait toujours, afin qu'elle fût reçue et conservée nettement (Num., 11, 9 ; Exod., 16, 13 ; à Lapide, ib.). Et Notre-Seigneur qui avait toute sa vie aimé si ardemment la pauvreté, qui était né dans une étable au milieu des araignées, couché dans une crèche pleine de saletés, et qui était mort en un lieu vil et infâme, quand il fut question d'instituer ce divin mystère, voulut que ce fût dans une belle salle tapissée et proprement accommodée : « Cœnaculum « grande stratum, » dit saint Marc (cap. 14, 19) : il lava les pieds à ses apôtres, et en consacrant le pain, bien qu'il pût le laisser sur la table sans y toucher, il le prit pourtant en ses divines et vénérables mains, lieu le plus pur et le plus saint qui fût sur la terre, et ne pouvant faire de même du vin sans miracle, ce qui n'était point nécessaire, il le bénit dans un vase fort précieux, que l'on croit avoir été d'agate et qui se garde encore aujourd'hui à Valence, en Espagne, ou, comme dit le vénérable Bède, dans un beau calice d'argent. Pour ce même sujet, dans l'Eglise ancienne, quand on était sur le point de distribuer la communion, le diacre disait à haute voix : « Sancta sanctis, « les choses saintes ne sont que pour les saints. » Et saint Denis dit à ce propos ces paroles remarquables (de eccles. Hierar., c. 3) : La sublime et divine célébration de ces divins mystères n'admet que ce qui est entièrement saint ; et si elle prononce hautement ces paroles très-chastes : Je ne puis être vue ni reçue par ceux qui, à raison de quelque imperfection qui leur reste, ne sont pas assez forts pour s'élever au plus

haut sommet de la divine ressemblance ; à beaucoup plus forte raison la tourbe de ceux qui sont tourmentés des sales passions des voluptés charnelles sera réputée impure et profane, et, partant, aussi expulsée de la vue et de la communion des saints mystères. Pour cela aussi la sainte eucharistie s'appelle le pain des anges, parce qu'elle exige des fidèles qui la reçoivent une pureté angélique.

Et à vrai dire, si ceux qui dans la loi ancienne mangeaient les pains de proposition devaient être purs et sanctifiés (1 Reg., 21, 4), ceux qui dans la nouvelle prennent le pain de vie, le corps du Fils de Dieu, ne le devront-ils pas être sans comparaison davantage ? La manne dont nous avons parlé était gardée au tabernacle dans un vase d'or, nous assure saint Paul (Heb., 9, 4), et n'est-il pas raisonnable, insiste saint Thomas (Opusc. 58, cap. 15), que le vase qui doit contenir le corps le plus pur et le plus net de l'univers, soit extrêmement net et qu'il n'ait aucune souillure? Quand Dieu le créateur voulut descendre, non en propre personne, mais seulement en celle de ses anges, sur la montagne de Sinaï (Exod., 19, 10), pour donner la loi aux enfants d'Israël, il commanda à Moïse de leur dire de sa part de purifier, pendant deux jours, leurs corps et leurs esprits, de laver leurs habits et se mettre en bon ordre, et que le troisième il viendrait sur la montagne. Quelle pureté il leur demande pour les rendre dignes de regarder une montagne enveloppée de fumée, dans laquelle un ange devait parler à Moïse ! encore il leur défendait d'en approcher, et de passer les bornes qui leur seraient marquées, sous peine que celui qui y contreviendrait serait incontinent mis à mort à coups de pierres ou de javelots, pour ne se point souiller par son attouchement et prendre part à son impureté. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que, pour leur ouvrir seulement le Jour-

dain (Josue, 3, 5) et leur donner passage pour la terre qu'il leur avait promise, sans qu'aucun ange y parût pour exécuter cette merveille, il voulut qu'ils s'y disposassent avec une sainteté extraordinaire et nettoyassent leurs immondices. Pour rendre capable le saint prophète Isaïe d'annoncer la parole de Dieu (Is., 6, 6), il fallut qu'un séraphin lui purifiât les lèvres avec un charbon ardent pris du brasier qui était sur l'autel. Après cela, quelle pureté et quelle sainteté devons-nous avoir, non pour regarder une montagne fumante, pour passer à pieds secs une rivière, ou pour publier la parole de Dieu, mais pour recevoir en nous substantiellement et corporellement la majesté infinie de Dieu même? La sainte Vierge, pour le loger en quelque façon dignement une seule fois dans ses entrailles, eut besoin d'être ornée d'une pureté ineffable et enrichie d'une plénitude de dons célestes ; et si encore la sainte Eglise dit à Dieu : « Non horruisti « virginis uterum ; que c'était chose admirable comme « quoi il n'avait point eu horreur d'entrer dans le sein « d'une vierge, » quoiqu'il fût plus pur que le soleil et cette vierge incomparablement plus sainte que les anges : hélas! quelle horreur doit-il donc avoir de venir en nous, qui sommes infiniment éloignés de la sainteté et de l'innocence de la sainte Vierge et de ce modèle des créatures?

C'est pourquoi nous devons au moins faire tous nos efforts pour apporter à ce divin Sacrement la plus grande pureté qui nous sera possible, pureté de corps et pureté d'âme; ôtant premièrement les taches de tous les péchés mortels dont on a connaissance, et à quoi l'on est absolument obligé; et puis celles des péchés véniels, rendant, si nous pouvons, nos âmes nettes de toute souillure grande et petite. La doctrine de plusieurs célèbres théologiens est fort remarquable là-dessus; ils enseignent que le défaut de dévotion et

d'attention actuelle dans la communion, et les péchés véniels que l'on commet à la recevoir avec distraction d'esprit et tiédeur de volonté, empêchent qu'elle ne produise son effet dans l'âme et ne lui communique aucun degré de grâce, à cause de l'excellence infinie de ce mystère, qui demande de l'homme une grande et forte correspondance. Si nous ne voulons point suivre cette opinion pour tenir celle de saint Thomas (3 p., q. 79, a. 8), la voici : malgré les péchés véniels et les distractions volontaires, le saint Sacrement donne toujours de sa propre force un accroissement de grâce habituelle; au moins sommes-nous assurés que comme les sacrements en général, selon le commun accord de tous les théologiens, confèrent la grâce, même « ex « opere operato, » comme l'on parle, c'est-à-dire « d'eux-mêmes et en vertu de leur institution, » inégalement, selon la disposition des sujets, de sorte que qui est peu disposé ne la reçoit que petite; le saint Sacrement n'en donne par conséquent que fort peu, quand on s'en approche avec négligence. De plus, s'il communique en cet état son premier effet, qui est l'accroissement de la grâce sanctifiante, « il ne donne « point le second, qui est, comme dit le Docteur angé- « lique, la réfection et le rassasiement actuel d'une dou- « ceur spirituelle : Actualis refectio spiritualis dulce- « dinis, ce sont ses mots, quæ impeditur; si aliquis « accedat ad hoc sacramentum per peccata venialia « mente distractus (apud Suar., cap. 1 et 2). » A quoi nous pouvons ajouter qu'il ne donne pas non plus les grâces actuelles qui lui sont propres, les bonnes pensées et les affections saintes dans les occasions pour surmonter les tentations et exercer les bonnes œuvres. De là vient que ceux qui communient avec cet esprit lâche et distrait, et en commettant en cette très-sainte action des péchés véniels, ne font aucun progrès dans a vertu et ne recueillent pas les fruits d'un aussi

puissant remède, parce qu'ils mettent obstacle à sa vertu, elle ne passe pas jusqu'à eux. Comme nous voyons des hommes toujours maigres, pâles et faibles, quoique nourris fort délicatement, à cause de quelques mauvaises humeurs prédominantes, qui font que la chaleur ne peut les digérer ni les convertir en leur substance; ainsi trouvons-nous plusieurs personnes religieuses et séculières toujours faibles et languissantes dans la pratique des vertus, parce que tout en usant de la meilleure et de la plus nourrissante viande qui soit, du corps de Notre-Seigneur, comme elles ont des péchés véniels d'habitude, de l'attachement aux créatures, dont elles ne veulent point se défaire, et qu'elles la prennent avec nonchalance et tiédeur et avec des distractions volontaires, elles n'en font point de profit.

Qui donc veut sentir le profit de cette divine viande, et recevoir les effets du saint Sacrement, doit enlever ces obstacles et se purifier de ces taches. Le moyen, avec les actes de contrition qu'il faut produire avant de s'approcher de cet adorable mystère, est de dire avec douleur et componction la confession publique, comme nous voyons que la sainte Eglise l'a ordonnée à ce sujet au commencement de la messe, et avant que les séculiers communient, et en troisième lieu la confession sacramentelle, qui, étant un moyen si nécessaire et si commun de notre salut, mérite que nous en parlions plus longuement.

SECTION IX

AVIS POUR SE BIEN CONFESSER.

I. Plusieurs se confessent par routine et avec peu de fruit. — II. Actes qu'il faut exercer quand on se confesse. — III. De l'examen qu'il faut faire avant. — IV. De la contrition et du propos d'amendement. — V. De la confession, ou de la déclaration de ses péchés. — VI. De la satisfaction. — VII. De la confession générale de temps en temps. — VIII. De la confession fréquente et journalière.

I. Laissant ce qui est de plus gros, ce qui regarde les confessions des pécheurs qui sont en état de péché mortel, nous parlons seulement de celles des justes, qui ne doivent pas retrouver dans ce sacrement la vie de la grâce, mais le lustre de beauté qu'ils ont perdu, et se purifier des taches dont les péchés véniels les ont souillés.

Pour le bien faire, nous donnons ce premier avis : il y a beaucoup de justes, ainsi que nous venons de dire, qui s'approchent souvent du saint Sacrement de l'autel avec négligence et tiédeur, et par conséquent avec peu ou point de profit ; aussi devons-nous tenir pour certain que plusieurs fréquentent celui de la pénitence de la même manière, par une certaine habitude sèche et aride, et comme par manière d'acquit ; aussi ils n'en deviennent pas meilleurs, mais croupissent toujours dans les mêmes imperfections et les mêmes péchés : au contraire, ceux qui y vont avec considération et avec un esprit bien préparé, en retirent de très-grands biens et expérimentent que c'est un moyen excellent que la bonté divine nous a donné pour nous combler de richesses spirituelles et nous faire progresser dans la vertu. Ces sacrements opèrent, comme nous avons dit, suivant la disposition des personnes ; et il est clair que, quand après un grand nombre de confessions, on s'accuse toujours des mêmes fautes et que l'on se voit

aussi imparfait qu'auparavant, c'est une marque infaillible que l'on apporte quelque notable manquement dans ses confessions qui en empêche le fruit; parce que c'est l'opinion de tous les théologiens, que le sacrement de pénitence, par son propre effet, donne des grâces et des forces particulières pour vaincre et exterminer les péchés que l'on a confessés avec douleur et un vrai propos d'amendement. Si donc, après des mois et des années de confessions fréquentes, nous nous trouvons toujours sujets aux mêmes passions et nous commettons les mêmes péchés, c'est un témoignage évident que nous n'avons point reçu ces grâces et ces assistances, et ensuite que nous ne nous sommes pas confessés avec la disposition nécessaire pour les recevoir.

II. Pour bien nous disposer, le second avis est qu'il faut exercer soigneusement les vertus attachées et comme incorporées au sacrement de pénitence; il y en a spécialement sept. La première est la foi; croyons fermement que ce sacrement est un bain où les taches des péchés se nettoient, et que Notre-Seigneur a donné à son Eglise et aux prêtres la puissance de les remettre. La seconde, l'espérance; confions-nous en la bonté de Dieu et aux mérites de Notre-Seigneur, que nous obtiendrons le pardon des péchés que nous allons déclarer, quoique nous en soyons infiniment indignes, et, de plus, la grâce de nous en corriger. La troisième, la charité; concevons un grand regret d'avoir offensé Dieu, pour l'amour de lui, et formons le projet, à quelque prix que ce soit, de recouvrer l'honneur de ses bonnes grâces, si nos péchés sont mortels, ou s'ils ne sont que véniels, de rentrer dans cette familiarité et cette communication plus intime dont ces péchés nous ont privés. La quatrième, l'humilité; découvrons nos offenses à un homme, et par conséquent déclarons-nous et avouons-nous criminels, dignes de blâmes et de supplices, et embrassons la honte et la confusion qui

suivent naturellement cette déclaration, qu'Adam et Eve nous ont avec beaucoup d'autres maux laissée par héritage; les premiers ils eurent tant de peine à confesser à Dieu même leur crime. Nous n'avons point de honte de commettre le péché, et nous en avons de le manifester; c'est bien pervertir l'ordre de la raison; il faut en avoir de le faire et non de le dire, puisque dans le premier cas il n'y a rien que de honteux, et dans le second rien que d'honorable. La cinquième, l'obéissance; obéissons à Notre-Seigneur et à son Eglise en une chose si difficile et si contraire à notre nature comme est la confession, et au prêtre pour la pénitence qu'il nous enjoint et pour les conseils qu'il nous donne. La sixième est la justice, que l'on exerce d'une noble et héroïque manière, le pécheur s'accusant, se jugeant, se condamnant et se punissant lui-même, et vengeant sur sa propre personne les injures qu'il a faites à Dieu. Enfin la dernière est la force à surmonter toutes les difficultés que la confession traîne après elle, qui sont quelquefois si grandes que la personne n'eût pas eu tant de peine à vaincre la tentation qui l'a fait tomber dans le péché qu'elle en a à le découvrir. Sans doute elle fait là un acte généreux de force et de courage. Voilà les principales vertus qui éclatent dans le sacrement de pénitence, et par le moyen desquelles les vrais pénitents acquièrent de grands accroissements de grâce et des trésors inestimables de mérites, dont les autres sont frustrés. Ainsi, par la perte qu'ils font de ces grands biens et de ces puissants secours, ils demeurent toujours dans les mêmes imperfections et les mêmes vices. Pour user du sacrement de confession d'une excellente manière et jouir de ses fruits, il faut donc produire les actes de toutes ces vertus, ou au moins de quelques-unes, tantôt de celles-ci, et puis de celles-là, selon l'attrait de son cœur.

III. Le troisième avis regarde l'examen et la recher-

che de ses péchés; nous disons qu'il doit nécessairement précéder la confession, et pour cela il faut prendre le temps raisonnablement nécessaire; autrement beaucoup de choses échapperaient faute de connaissance, qui néanmoins doivent être dites, et de plus on n'aurait pas le loisir de former les actes des vertus dont nous venons de parler. Mais comme la lumière du Saint-Esprit est principalement requise pour voir clair dans son intérieur et pour connaître ses fautes, leur nombre, leur énormité et les sources d'où elles dérivent, il sera à propos avant l'examen de la lui demander. Or, si nous disons qu'il faut du temps pour s'examiner, nous ajoutons qu'il n'en faut pas beaucoup aux personnes dont nous parlons particulièrement ici; et elles ne doivent pas faire comme quelques-unes qui, travaillées et gênées par les scrupules, mettent des heures entières à faire une confession de deux jours; il n'en faut pas tant à beaucoup près. Premièrement, parce que leurs confessions sont fréquentes, et comme nous supposons qu'elles sont bien faites, les consciences sont plus pures et ont moins de choses à rechercher. Secondement, les âmes tendres et timorées sont semblables aux corps délicats, qui sont agités par les moindres altérations de l'air; car elles sentent la pointe des plus petites offenses qu'elles commettent, qui, leur donnant du remords, leur donnent conséquemment de la mémoire pour s'en ressouvenir facilement. En troisième lieu, l'examen, qui se fait tous les jours au soir, facilite grandement cet ouvrage, parce qu'y ayant remarqué les péchés de la journée, il est aisé de se les rappeler après. Et il sera fort bon de rapporter dès lors l'acte de contrition que l'on fera de les avoir commis à la confession qui doit suivre, afin de l'ébaucher déjà et d'en jeter comme la première base. Ainsi donc, si on doit prendre du temps pour faire l'examen de sa confession, comme sans doute il le faut, il n'est

pas nécessaire qu'il soit si long, et il faudra le faire avec tranquillité d'esprit, sans empressement, sans inquiétude et sans scrupule; car la confession, qui est établie pour apaiser nos consciences, ne doit point servir à les troubler. De plus, il ne faut point se tourmenter pour découvrir tous les péchés véniels que nous avons faits, tant parce qu'au fond il n'y a point d'obligation de les confesser, mais seulement les mortels, que parce que, quelque diligence que nous apportions pour les voir, nous devons tenir pour assuré qu'il y en a toujours un grand nombre de petits qui se dérobent à nos yeux et se cachent dans les replis de nos consciences. Ceux donc qu'il faut soigneusement rechercher et confesser sont ceux qui vous pèsent le plus, ceux qui vous donneront plus de confusion et de honte, pourvu qu'ils soient énoncés avec des paroles véritables et honnêtes, ceux qui vous détournent davantage d'arriver à la perfection où Dieu vous appelle, et ceux qui sont opposés à la vertu, dont vous avez entrepris l'acquisition cette semaine ou ce mois. Parmi les péchés véniels, il en est de pure infirmité qui échappent comme à la dérobée et par surprise, et d'autres de malice qui se commettent avec une pleine connaissance, de sang-froid, et un entier consentement de la volonté. De ces derniers, il ne faut pas en omettre un seul; pour les autres, il faut s'en remettre à la miséricorde de Dieu, et les déclarer en des termes généraux, qui les comprennent et les enveloppent tous ensemble; si l'âme est si pure qu'elle n'en fasse que de ceux-ci, elle en spécifiera quelques-uns.

IV. Le quatrième avis regarde la contrition et le propos d'amendement, et consiste à concevoir un vrai regret des péchés que nous allons confesser et à former un dessein déterminé de nous en corriger. Ce point est le plus important de tous et la source d'où principalement découle tout le fruit de nos confessions,

qui sont sans doute, si on les fait comme il faut, très-fructueuses et puissantes pour opérer des choses signalées en nous ; et, si l'on y manque, elles sont sans effet et ne changent en rien nos mœurs. C'est pourquoi il faudra prendre le temps de s'y appliquer avec un grand soin. Quant aux motifs qui peuvent nous émouvoir à la contrition, nous n'en dirons rien ici, en ayant parlé au long dans le second livre (cap. 7), où il faudra les voir.

V. Le cinquième concerne la confession. Premièrement, nous disons qu'après les actes susdits, il faut aller au prêtre, nous figurant que nous allons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme c'est aussi lui que nous avons offensé, et qui, par le prêtre son officier et son vicaire, doit nous absoudre. Secondement, la confession se fera non avec certaines formules ordinaires et uniformes où l'on dit les choses trop en général ou trop en détail, parce qu'il est très-difficile, si ce n'est aux âmes hautement illuminées et éprises d'un grand amour, d'en avoir de la douleur et un véritable propos de s'en amender, conditions néanmoins requises pour tous les péchés que l'on confesse, de quelque nature qu'ils soient. Vous vous confesserez donc des péchés que vous aurez remarqués, et vous le ferez clairement, nettement et brièvement, sans superfluité de paroles et sans rien dire d'inutile. Les confessions les plus longues ne sont pas les meilleures, mais celles qui se font avec plus de regret, plus de honte et plus d'amendement. Vous le ferez de plus avec douleur, avec humilité et avec confusion, toujours dans la pensée que vous êtes devant Notre-Seigneur, votre Père, votre époux, votre Sauveur, votre Dieu et votre Tout, que vous avez offensé après tant de bienfaits reçus, à qui vous avez été infidèle et manqué si lâchement de parole. Et il sera fort bon de dire, autant que vous le pourrez, le nombre des péchés, non qu'il y ait obliga-

tion, puisqu'ils ne sont que véniels, mais parce que vous en concevrez un plus grand sentiment de contrition et de honte, et vous donnerez au confesseur une plus claire connaissance de votre disposition pour vous aider selon votre besoin. Ayant dit vos péchés, vous recevrez l'absolution comme une goutte de sang de Notre-Seigneur qui tombe sur votre âme pour la laver et la blanchir.

VI. Le sixième concerne la satisfaction et la pénitence que l'on vous aura donnée, et qu'il faudra faire avec esprit de repentance et d'humilité devant Dieu, à qui après vous rendrez grâces de ce que sa Majesté infinie étant méprisée et outragée par des vers de terre, si étroitement obligés à l'honorer et à le servir, il nous a donné un remède si aisé pour un si grand mal et pour obtenir pardon. Oh ! que les hommes sont bien différents ! Pour les moindres injures qu'ils pensent avoir reçues, ils sont si sensibles et si vindicatifs ! Bien plus, accusez-vous, découvrez-vous devant leur tribunal, vous vous perdez ; accusez-vous franchement devant celui de Dieu, vous vous sauvez. Quelle bonté ! quelle miséricorde ! Ensuite, vous lui demanderez instamment la grâce efficace de vous amender des péchés que vous aurez confessés ; protestez de cet amendement, et puis veillez sur vous. Il sera même bon que vous preniez plus particulièrement un péché pour le combattre, celui que vous verrez vous causer plus de préjudice, et ne le laissez point que vous ne l'ayez exterminé.

VII. Le septième est que, outre les confessions ordinaires que font les justes, c'est un conseil grandement utile et salutaire, qu'ils fassent une revue et une confession générales tous les mois, ou tous les six mois, ou au moins tous les ans, se confessant des principaux péchés qu'ils auront commis depuis la dernière confession générale, car par ce moyen ils verront mieux

l'état de leurs âmes et l'avancement qu'ils auront fait dans la vertu. Et comme ils prendront plus de temps que de coutume, ils auront le loisir de produire plus excellemment les actes des vertus dont nous avons parlé, de s'exciter à une contrition plus vive, et de former un plus ferme propos de s'amender, et ainsi ils acquerront de très-grands trésors de richesses spirituelles et feront un notable profit dans la perfection.

VIII. Vous me demanderez s'il est bon de se confesser fort souvent. Je vous réponds oui; car chaque confession vous confèrera un nouveau degré de grâce, de charité et de toutes les vertus surnaturelles, vous purifiera de vos péchés, vous acquittera entièrement, ou d'une partie de la peine que vous avez méritée, vous donnera de nouvelles forces pour ne plus les commettre, pour résister aux tentations, pour pratiquer les bonnes œuvres et mener une vie innocente, comme l'expérience le montre dans ceux qui le font. Bien mieux, les confessions fréquentes donnent beaucoup plus de certitude de l'intégrité des péchés, qui est nécessaire, parce que le souvenir en est plus récent que dans celles qui se font rarement; et, de plus, elles assurent moralement le salut d'un homme contre les dangers de la mort subite, qui, au cas qu'elle lui arrive, le trouvera en bon état.

C'est donc une chose très-profitable de se confesser souvent, et les saints l'ont ainsi fait. sainte Catherine de Sienne se confessait tous les jours; sainte Catherine de Suède, très-digne fille de sainte Brigitte, et princesse d'une beauté excellente, qui dans le mariage garda sa virginité, depuis qu'elle se mit à accompagner sa bonne mère dans ses pieux pèlerinages, prit la coutume, bien qu'elle ne dût point communier, de se confesser chaque jour, et souvent deux ou trois fois, non par scrupule, mais par un désir passionné qu'elle avait de conserver et d'accroître la pureté de son âme.

La B. Colette, vierge d'une héroïque et incomparable vertu, se confessait également presque tous les jours, et non-seulement quand elle communiait, mais même souvent avant d'entendre la messe, afin d'être mieux disposée pour la bien ouïr et pour en recueillir plus abondamment les fruits. Saint Charles Borromée et saint Ignace, notre fondateur, se confessaient tous les jours (Confal. tractat. de Missa, 1). Le B. François de Borgia, troisième général de notre compagnie, faisait tant de cas de la pureté de la conscience, qu'il se confessait deux fois chaque jour, avant de dire la messe et avant de se coucher. Et le généreux martyr de Jésus-Christ, le père Gonzale Sylveria (lib. 4 Vitæ, cap. 4), connaissant à vue d'œil les profits admirables qu'il retirait de la sainte messe, et comme cet auguste mystère demandait une grande pureté et une singulière innocence, se confessait non-seulement une, mais deux et trois fois le jour avant de la dire, afin de laver et de relaver son âme, pour la rendre plus nette et ensuite mieux préparée pour recevoir Notre-Seigneur et ses grâces. Je laisse beaucoup d'autres saints personnages qui, tendant à la même fin, se sont servis du même moyen pour y atteindre. A la vérité, comme nous voyons par une trop triste expérience que nous péchons et que nous nous souillons, non-seulement chaque jour, mais à chaque heure, nous devons aussi nous purifier très-souvent, si nous ne voulons nous voir bientôt chargés d'ordures. Comme les hommes du monde qui sont polis ont un merveilleux soin de la netteté extérieure et font tout leur possible pour la conserver, ne pouvant souffrir sur eux ni sur leurs habits la moindre saleté qu'ils ne l'ôtent incontinent; ainsi les hommes de Dieu, que le Saint-Esprit appelle « Ho-« mines pulchritudinis studium habentes (Eccl., « c. 44, 6) : Les vrais polis, qui ont à cœur la beauté « et la propreté dont il faut faire cas, » pratiquent la

N.D. de Grâces
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

même chose pour la pureté de leur âme. Saint Bonaventure raconte que saint François (cap. 5 Vitæ) voyant que tandis que nous vivons ici-bas sujets, comme nous sommes, à mille infirmités, nous ne pouvons suivre l'agneau sans tache, sans avoir toujours quelque impureté, donnait comme moyen de perfection à tous ceux qui voulaient l'acquérir, de se purifier chaque jour par la contrition et les larmes; ce que lui-même faisait, car bien que doué d'une vertu si éminente, et éclatant dans l'Eglise comme un soleil de sainteté, il pleurait néanmoins presque continuellement.

Concluons donc qu'il est très-bon et très-utile de se confesser fort souvent. Il y a seulement un point auquel il faut prendre garde; comme par un long usage nous nous accoutumons à regarder sans admiration les choses les plus belles, telles que le soleil, de même nous recevons les meilleures et les plus saintes sans sentiment, ainsi qu'on le voit pour le saint Sacrement de l'autel. C'est pourquoi l'on doit grandement veiller, pour la confession fréquente et journalière, à ne point y aller par habitude et par routine. Il vaudrait beaucoup mieux ne pas se confesser si souvent, de peur que la parole du Prophète ne se vérifiât en nous : « Destruxisti eum ad emundatione (Psal. 88, « 45) : il n'a point paru devant vos yeux plus net pour « s'être lavé, » au contraire il s'est souillé davantage, et que, comme dit saint Ambroise en parlant du sacrement de pénitence, « remedium nostrum sit diaboli « triumphus (lib. 1 de Pœnit., c. 17), ce qui nous est « donné pour remède ne devienne, par notre faute, un « sujet de triomphe pour le démon. »

SECTION X

TROISIÈME DISPOSITION POUR BIEN COMMUNIER : L'HUMILITÉ ET LE RESPECT.

I. Notre-Seigneur vient à nous dans le saint Sacrement, avec une admirable grandeur et avec majesté. — II. Il faut donc aller à lui avec une très-profonde humilité.

I. Celui qui voudra se donner le loisir de considérer les ouvrages de Dieu, ceux de la nature ; la création de ce grand univers fait de rien, la hauteur, la largeur et l'épaisseur démesurée des cieux ; l'incroyable vitesse des étoiles, la force agissante du soleil, de la lune et des planètes sur les choses inférieures ; la grandeur, la puissance et la nécessité des éléments ; les productions réglées et infaillibles des choses vivantes, et les autres ; ceux de la grâce, qui sont encore incomparablement plus nobles et plus parfaits ; l'incarnation, la vie et la mort de Notre-Seigneur ; les sacrements, la prédestination de l'homme, la justification du pécheur, la glorification du juste et le reste, y verra briller avec pompe et magnificence les traits de la majesté de Dieu et les rayons de sa puissance. Mais il est certain qu'ils n'éclatent point dans aucune œuvre, soit de la nature, soit de la grâce, autant que dans le très-auguste et très-adorable Sacrement de l'autel, une petite hostie consacrée étant une plus grande merveille et contenant de plus prodigieux miracles que jamais Notre-Seigneur n'en fit par soi-même ni par les prophètes, ni par les apôtres, ni par tous les saints. Aussi saint Thomas l'appelle « miraculorum ab ipso factorum maximum (Opusc. « 57), le plus grand miracle qu'il ait fait. » Et saint Jean, voulant parler de l'institution de ce divin Sacrement, élève les esprits à la considération de la puissance de Dieu par ces paroles : « Sciens Jesus quia « omnia dedit ei pater in manus, et quia à Deo exivit

« (cap. 13, 3) : Jésus connaissant que, comme Fils « unique de Dieu qu'il était, son Père lui avait donné « par la génération éternelle sa toute-puissance, et mis « toutes choses en sa disposition ; » conformément à cela le prêtre, avant de consacrer, dit de Notre-Seigneur, au sujet de l'établissement de ce mystère, « elevatis oculis in cœlum, ad te Deum patrem suum « omnipotentem, qu'il prit du pain dans ses mains « saintes et vénérables, et leva les yeux au ciel vers « Dieu son Père tout-puissant ; » il fait particulièrement mention de la toute-puissance, parce qu'elle y paraît singulièrement et s'y fait voir rayonnante de sa plus grande gloire.

Et voici comment elle y paraît ; Notre-Seigneur y opère huit ou neuf très-grands et très-extraordinaires miracles. Le premier, c'est que Notre-Seigneur est véritablement en corps et en âme au ciel et sur la terre. Le second, qu'il est en terre, non-seulement dans une hostie, mais dans autant d'hosties qu'il y en a de consacrées, c'est-à-dire dans un nombre presque innombrable de lieux, sans que pourtant il intervienne aucun changement en sa substance. Le troisième, bien que Notre-Seigneur soit en soi visible, puisqu'il a un corps et des couleurs, il est néanmoins au saint Sacrement avec ce même corps et ces mêmes couleurs invisiblement ; bien qu'il soit sensible avec des qualités corporelles que nos sens peuvent percevoir, il y est avec ses qualités insensiblement ; qu'il soit palpable, ayant de la chair et des os, il y est avec cette même chair et ces mêmes os impalpablement. Le quatrième, quoique le corps de Notre-Seigneur soit beaucoup plus grand que l'hostie, il est néanmoins tout compris dans l'hostie, et, ce qui est plus merveilleux, il est tout dans toute l'hostie et tout en chacune de ses parties, à la manière des esprits, n'y occupant aucun lieu pour s'y être dépouillé de la quantité qu'on appelle

« locale, » qui fait qu'un corps selon ses diverses parties correspond extérieurement aux diverses parties de l'espace qui l'environne. De sorte que, par un effet prodigieux de son pouvoir, il réduit tout son corps dans un point, tous ses membres sacrés ramassés et mis ensemble, sans que toutefois leur distinction, leur ordre et leur situation naturelle en soient aucunement troublés, mais l'y observant parfaitement, et le bras s'y trouvant aussi bien entre la main et l'épaule, quoique sans y tenir de la place comme dehors. Le cinquième est la réalité du mystère, qui consiste dans le changement d'une substance entière et d'un composé physique en une autre substance et composée de même ; à savoir, du pain au corps de Notre-Seigneur, et du vin en son sang ; pour cela, on l'appelle « transsubstantiation. » Tel, dans les productions naturelles, le passage qui s'y fait de forme en forme, de la forme du bois qui se brûle en celle du feu qui prend sa place dans la matière d'où elle l'a chassée, s'appelle « transformation. » Le sixième, les quantités du pain et du vin, lesquelles, pour être accident, ne peuvent subsister d'elles-mêmes, mais ont nécessairement besoin d'un appui pour se soutenir, à savoir, de la substance, demeurent néanmoins debout sans tomber et sans périr, bien que cette substance soit détruite, et sont pour ainsi dire comme en l'air sans tenir à rien de naturel. Quant aux autres accidents, la couleur, l'odeur, la saveur, ils reposent sur la quantité à leur façon ordinaire, et sans avoir reçu en ceci aucune mutation. Le septième, ces accidents nourrissent, sustentent, fortifient et agissent au-dessus de toute la force de leur nature, opèrent les mêmes effets dans ceux qui les prennent que feraient les substances du pain et du vin si elles y étaient. Le huitième, quand ces accidents se corrompent et que les vers viennent à s'engendrer de leur pourriture, Dieu, pour les faires

crée de nouveau, comme estiment plusieurs théologiens, une matière première, et probablement celle du pain, qui a été détruite, et produit en elle et d'elle les formes substantielles de ces insectes; ou, si nous voulons embrasser l'opinion de saint Thomas (3p., q.77, a. 5) qui enseigne encore une chose plus étrange, à savoir, que Dieu fait exercer à la quantité de l'hostie consacrée l'office de la matière première, et tire de son sein les formes de ces animaux. Et le dernier est que tous ces miracles et tous ces prodiges, que la nature ne peut regarder qu'avec étonnement, se font par le moyen de trois ou quatre petites paroles qui sortent de la bouche d'un homme; chose à la vérité très-admirable, et qui l'est incomparablement plus que quand le soleil s'arrêta au milieu de sa carrière à la voix de Josué, ce qui pourtant a été l'objet de l'admiration de tous les siècles suivants.

II. Notre-Seigneur opérant ces miracles au saint Sacrement à notre sujet, et venant à nous dans les splendeurs d'une si haute majesté et dans l'éclat d'une si grande puissance, nous devons de notre côté aller à lui avec une très-profonde humilité et une extrême révérence; car c'est ce qui est dû à sa grandeur. Pour cette cause, la sainte Eglise ordonne aux prêtres et aux autres, avant de communier, tant d'adorations, tant de génuflexions, et leur met dans la bouche, et par trois fois consécutives, les paroles de l'humble centenier : « Domine, non sum dignus (Matth., 8, 8); » et pour dire vrai, c'est avec grande raison. Car si saint Jean-Baptiste, qui fut sanctifié dans le ventre de sa mère (Matth., 11, 11), qui mena une vie d'ange sur la terre, qui fut canonisé par la bouche de la vérité même comme étant le plus grand personnage et le plus signalé prophète qui eût encore paru (Luc., 7, 28), et qui était parvenu à un tel point de sainteté, que les Juifs jugèrent qu'il en avait assez pour lui déférer la

qualité de Messie (Marc., 1, 7) ; quand néanmoins il parlait de Notre-Seigneur, il disait qu'il n'était pas seulement digne de délier les cordons de sa chaussure. Et lorsque notre Sauveur alla à lui au Jourdain pour être baptisé de sa main : « Joannes prohibebat eum, « portent les saintes Lettres, dicens, ego à te debeo « baptizari, et tu venis ad me (Matt., 3, 14) : Saint « Jean, merveilleusement étonné et confus, l'empê- « chait et se retirait en disant : Comment ? c'est de « vous que je dois être baptisé, et vous venez à moi. » Je dirai plus, si les anges, les chérubins et les séraphins, les plus nobles et les plus accomplies créatures de l'univers, qui n'ont aucune tache et qui, outre les perfections de leur nature incomparablement plus grandes que celles de la nôtre, sont comblés surabondamment des trésors de la grâce et de la gloire, assistent à nos autels et se tiennent devant Notre-Seigneur qui y réside, avec des révérences, avec des respects et des adorations incompréhensibles à nos esprits et ineffables à nos langues, se couvrant les pieds et le visage de leurs ailes, pour montrer qu'ils s'estiment indignes de paraître devant cette souveraine et infinie Majesté (Is., 6, 2); quels sentiments donc auraient-ils, et en quel abîme d'humilité se plongeraient-ils, s'ils devaient recevoir le Fils de Dieu en eux-mêmes ? Qu'eût fait saint Jean et à quel point d'abaissement se fût-il réduit, si Notre-Seigneur eût voulu non se faire baptiser de lui, ce qui est une chose extérieure, mais entrer intimement dans son corps, comme il fait dans les nôtres ?

O Dieu ! et maintenant que dirons-nous? que penserons-nous ? que ferons-nous, nous qui ne sommes point comparables en sainteté à saint Jean et qui sommes encore plus éloignés de celle des chérubins et des séraphins ? Avec quel respect et avec quel anéantissement de nous-mêmes devons-nous approcher du saint

Sacrement et recevoir Notre-Seigneur ? Souvenez-vous de l'honneur que vous recevez, dit saint Chrysostome (Hom. 83 in Matth.), et à quelle table vous êtes appelés, car nous sommes nourris du corps que les anges ne contemplent qu'en tremblant et qu'ils ne peuvent regarder sans s'effrayer, à cause de l'excessive splendeur qu'il jette. L'arche d'alliance, qui n'était qu'un coffre de bois, exigeait du peuple d'Israël un si grand honneur et une si profonde révérence, qu'Oza ayant, pour la soutenir en un péril où elle fut de tomber, porté la main dessus un peu trop librement, et les Bethsamites, pour l'avoir, à son retour du pays des Philistins, regardée avec des yeux moins respectueux, furent punis sur-le-champ d'une mort subite. Qui ne voit que le redoutable mystère de la très-sainte eucharistie mérite un honneur et un respect infiniment plus grands, et que nous n'ayons sujet d'appréhender un châtiment plus rigoureux, si nous y manquons ? Si personne, dit cette même bouche d'or (Hom. 24 in 1 ad Cor.), n'ose recevoir chez soi le roi sans respect : que dis-je, le roi ? si personne n'ose toucher seulement le vêtement du roi avec des mains sales et sans respect, quoiqu'il soit seul et n'ait aucun témoin qui le regarde ; comment aurons-nous la hardiesse de prendre le corps de Dieu, corps infiniment pur, avec irrévérence ? Je vous prie, ne soyons pas les meurtriers de nous-mêmes par notre impudence, mais approchons nous de ce corps divin avec une extrême crainte et une souveraine pureté.

Suivons donc le sage et important conseil de saint Chrysostome, et allons au saint Sacrement de l'autel avec une profonde humilité, avec un vif sentiment de notre bassesse et avec une extrême révérence. « Quando « sederis ut comedas cum principe, nous avertit Salo- « mon, diligenter attende quæ apposita sunt ante fa- « ciem tuam, et statue cultrum in gutture tuo, si tamen

« habes in potestate animam tuam (Prov., 23, 1) : « Quand quelque prince te conviera à sa table, prends « soigneusement garde à l'honneur qu'il te fait, à l'af- « fection qu'il te montre, aux viandes qu'il fait servir « devant toi, et à la rare modestie, au grand respect « et à la singulière discrétion que tu dois apporter à « une action si auguste ; et dans cet esprit mets la « main au plat, si tu es sage. » Les saints Pères entendent ces paroles de l'eucharistie. « Quæ est mensa « potentis, dit entre autres saint Augustin en les « expliquant, nisi undè sumitur corpus et sanguis ejus, « qui animam suam pro nobis ? et quid est ad eam se- « dere, nisi humiliter accedere ? et quid est conside- « rare et intelligere quæ opponuntur tibi, nisi digne « tantam gratiam cogitare (Tract. 84 in Joann.) ? Quelle « est cette table d'un puissant prince, dont parle le « Sage, sinon cette table sainte et mystérieuse, où, au « lieu de viandes viles et corruptibles, on mange réel- « lement le sacré corps et on boit le précieux sang de « Notre-Seigneur, qui a donné l'un et l'autre pour no- « tre salut ? et qu'est-ce que s'asseoir à cette table, si- « non prendre cette divine viande avec humilité ? et « que veut dire : considérez ce qui vous est servi, sinon « penser sérieusement à la faveur nonpareille et à la « grâce inexplicable dont cette Majeste infinie vous « honore de se faire viande pour vous nourrir ? » faveur et grâce inestimablement plus signalées, et dont vous devez faire plus de cas que s'il créait en votre considération dix mille mondes et vous les donnait pour en disposer selon que vous voudriez. « Et statue « cultrum in gutture tuo, » dit Salomon, et, selon d'autres au pluriel, « cultros, gladios, » c'est-à-dire « il « vaudrait mieux que vous eussiez avalé un couteau et « reçu un coup d'épée dans la gorge, que de prendre « Notre-Seigneur n'étant pas préparé comme il faut ; » parce que là il n'y aurait que votre corps qui serait

atteint et qui mourrait, mais ici votre âme perdra la vie. Le cardinal Cajétan répand encore une vive lumière sur notre sujet ; il dit que nous devons aller à l'effroyable mystère du corps de Notre-Seigneur avec la même circonspection, avec la même révérence et le même tremblement, que si nous nous voyions environnés de tous côtés d'épées dégaînées qui nous fussent pointées sur la gorge. Aussi les saints assurent que les anges sont autour de Notre-Seigneur résidant en l'eucharistie, comme des soldats autour de leur roi, pour aider ceux qui s'en approchent dignement, et exercer de terribles vengeances, si Notre-Seigneur les laissait faire, sur ceux qui n'y apportent pas la révérence qu'ils doivent. C'est le sens des paroles du Prophète-roi (Psalm. 33, 8), que l'on interprète communément du saint Sacrement : « Immittet angelus Domini in cir-« cuitu timentium eum, et eripiet eos : gustate, et vi-« dete quoniam, et, comme dit saint Jérôme, quàm « suavis est Dominus : Goûtez, et voyez combien le « Seigneur est doux, et quelles délices la participation « de son corps sacré verse dans les âmes ; mais con-« sidérez comment vous y viendrez, parce que ses an-« ges entourent ceux qui y viennent, et si c'est avec « crainte et humilité, ils les secourent ; si avec témé-« rité et sans respect, ils les punissent : » c'est pourquoi le Prophète ajoute incontinent : « Timete Dominum, « omnes sancti ejus : Craignez le Seigneur, vous tous « qui êtes ses saints, » c'est-à-dire vous qui suivez ses lois et qui, par la manducation de sa divine chair, voulez profiter dans la vertu et devenir saints.

En effet, c'est ainsi que les saints se sont faits saints et qu'ils sont parvenus au comble de la perfection, s'approchant de la très-sainte eucharistie avec une si grande révérence, avec une si profonde humilité et avec des sentiments de leur indignité si pénétrants, que cela ne peut s'expliquer, au point que plusieurs,

au lit de la mort, ayant perdu toutes leurs forces et n'ayant plus qu'un souffle de vie, comme on leur apportait le sacré viatique, se sont jetés à bas de leurs lits, et leur dévotion faisant un dernier effort, sont allés au-devant de lui, et en le voyant se sont mis à genoux et l'ont adoré avec des corps tout tremblants de respect, avec des âmes anéanties dans la pensée de leur bassesse et avec des atteintes si vives d'une extrême révérence, que sans mentir elles nous jettent la honte sur le visage, condamnent nos insensibilités et nos irrévérences, et doivent nous servir d'exemple pour mieux faire à l'avenir.

SECTION XI

QUATRIÈME DISPOSITION NÉCESSAIRE POUR SE BIEN COMMUNIER : L'AMOUR.

I. Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement avec un amour infini. — II. Comment il le montre. — III. En cherchant à s'unir à nous. — IV. En nous donnant tout ce qu'il a. — V. En faisant de grandes choses pour nous.

Saint Justin, martyr, dans sa seconde apologie pour la défense de la foi, qu'il présenta à l'empereur Antonin le débonnaire, rapporte que les stoïciens, entre autres points de leur philosophie, disaient que Dieu devait un jour se transformer en feu et venir en cet état brûler et rétalir le monde. Ils expliquaient leur dire de diverses façons ; mais la plus véritable pour nous, c'est que Dieu est descendu sur la terre tout embrasé du feu de l'amour qu'il porte à l'homme pour le racheter et le sauver. La savante Sapho, surnommée par les anciens le rossignol à cause de la douceur de sa poésie, représente l'amour venant du ciel, vêtu d'une belle et riche robe de pourpre, pour se faire voir et sentir aux hommes. Disons mieux, le Fils de Dieu est descendu du ciel sur la terre, où il s'est revêtu de la pour-

pre de notre mortalité, et où il porte d'une main un brandon ardent, et de l'autre un écriteau contenant ces mots qu'il dit depuis : « Ignem veni mittere in ter-« ram, et quid volo, nisi ut accendatur (Luc., 12, « 49) : Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que « pensez-vous que j'en veuille faire, sinon qu'il « brûle ? »

I. Il est vrai qu'il le fait, et le fait dans tous les mystères de sa vie et de sa mort, car il n'y en a aucun où il ne nous témoigne une affection sans égale et qui ne soit capable d'embraser les cœurs les plus glacés de son amour; mais principalement il le fait dans celui de la très-sainte eucharistie, car c'est là où il jette tous ses feux. C'est pourquoi le Docteur angélique dit qu'elle est appelée « sacramentum amoris (Opusc. 58, cap. 25), « le sacrement de l'amour. » Et saint Bernard, tout embrasé de ses flammes, demande : « Potesne æstimare « quale vel quantum sit hoc sanctum sanctorum, et sa-« cramentum sacramentorum, amor amorum, dulcedo « omnium dulcedium (Serm. in cœna Domini)? Pen-« sez-vous pouvoir assez dignement estimer quel et « combien grand est ce saint des saints, ce sacrement « des sacrements, cet amour des amours et cette douceur « de toutes les douceurs? » Il n'y a que les initiés, dit la bouche d'or (Hom. 72 in Matth.), qui savent de quelle grande miséricorde et de quelle extrême charité le mystère de l'eucharistie est rempli. Et comparant autre part la table de la communion à la crèche où Notre-Seigneur fut couché après sa naissance, il dit (Hom. de S. Philogono) : En cette table, le corps de Jésus-Christ se trouve non plus enveloppé de bandes comme alors, mais environné du Saint-Esprit : et qu'est-ce le Saint-Esprit, sinon l'amour? Pour figure de ceci, les pains de proposition, images de ce pain de vie, devaient être mis tout chauds sur la table d'or devant la Majesté divine (Levit., 24, 5); et il était défendu au

sujet de l'agneau pascal, qui représentait encore cette divine viande, qu'il ne fût mangé ni cru ni bouilli, mais rôti (Exod., 12, 9), pour montrer qu'il n'y aurait rien au saint Sacrement, ni dans sa substance, ni dans ses circonstances, qui fût cru ou qui sentît l'eau, mais que tout y serait rôti au feu d'une charité consommée. Aussi saint Jean, voulant parler de l'institution de ce sacré mystère, dit ces paroles : « Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat « ex hoc mundo ad patrem, cùm dilexisset suos qui « erant in mundo, in finem dilexit eos (Joann., 13, 1) : « Jésus sachant que l'heure était venue où il devait « partir de ce monde et retourner à son Père, ayant « aimé les siens au commencement et dans le cours « de sa vie, il les aima particulièrement à la fin, » leur donnant son corps et son sang pour nourriture. De cette sorte, il les aima « in finem, » c'est-à-dire jusqu'au bout, et à toute extrémité, ne pouvant les aimer davantage. « Salvator noster, disent les Pères assem- « blés au saint concile de Trente, discessurus ex hoc « mundo ad patrem, sacramentum hoc instituit, in « quo divitias divini sui erga homines amoris velut « effudit, memoriam faciens mirabilium suorum « (sess. 13, 6, 2) : Notre Sauveur devant quitter la « terre et reprendre le chemin vers son Père, institua « le sacrement de son corps et de son sang, où il fait « preuve de l'incomparable affection qu'il porte à « l'homme, et il épanche sur lui et épuise en quelque « sorte toutes les richesses de son amour, rendant ce « mystère l'abrégé de toutes ses merveilles. » Or, voyons maintenant de plus près cet excès d'amour.

II. L'amour a trois propriétés et trois effets principaux : le premier, d'unir l'aimant à l'aimé, comme nous avons dit; le second, de porter l'aimant à donner à l'aimé tout ce qu'il a; et le troisième, à faire de grandes choses pour lui. Ces trois effets de l'amour

paraissent avec un éclat merveilleux dans la sainte eucharistie.

III. Quant au premier, le Fils de Dieu non content, à cause de l'amour infini dont il nous honore, de s'être personnellement uni à nous dans une humanité en particulier, et quoiqu'il ne fût ni nécessaire ni bienséant qu'il le fît de cette sorte dans toutes cependant, par une invention admirable d'amour, pour satisfaire au désir extrême qu'il avait de se joindre à nous, il a établi le saint Sacrement, où il s'unit à nous tous d'une façon très-excellente et très-intime. Notre-Seigneur, dit saint Chrysostome. (Hom. 24 ad Rom.), s'est uni et lié à nous de toutes les manières possibles, ce qui est le propre de ceux qui aiment ardemment. Il ne s'est pas contenté de s'être fait homme pour nous, d'être fouetté et mis à mort; il va plus loin, et il entre lui-même dans nous; il se mêle avec nous, et nous fait être son corps, non-seulement par la foi, mais réellement et effectivement (Hom. 83 in Matth.). Et autre part (Hom. 45 in Joann.) : Il faut nécessairement, dit-il, que nous apprenions les merveilles d'amour cachées en ce divin mystère, qui nous fait un de corps avec Notre-Seigneur, membres de sa chair et os de ses os. Or, ce qui fait que nous passons ainsi en lui, non simplement par amour et par souhait, mais encore en effet, c'est la viande qu'il nous a donnée; car voulant nous témoigner son amour, il se mêle et s'unit à nous par le moyen de sa chair, et la réduit avec nous comme en une même pâte, pour ne faire qu'un du chef et des membres. Tel est le désir de ceux qui aiment grandement. Et il a fait et accompli ce grand ouvrage pour nous étreindre par le lien d'une plus grande charité et nous montrer l'ardeur de l'affection qu'il nous porte. Mais ce qui est à remarquer en cette union de Notre-Seigneur avec nous, c'est qu'elle se fait avec la nourriture, union la plus étroite et la plus intime qui soit

en la nature. Car nous remarquons ici-bas diverses sortes d'unions, comme celle des amis, des parents, des personnes mariées, qui sont grandes, plus grandes encore celles des accidents et de la substance, de la matière et de la forme substantielle. Mais celle de l'aliment avec ce qui est alimenté l'emporte par-dessus toutes, parce qu'en celles-là les choses unies demeurent toujours ce qu'elles sont, et conservent distinctement leur nature, au lieu qu'en celle-ci l'aliment se convertit en la substance de l'animal qu'il nourrit. Ainsi le pain mort et inanimé qu'un homme mange devient, par les divers changements que le chaleur naturelle lui fait subir, son sang et sa chair, et se fait créature vivante, raisonnable, et homme comme il est, passant de l'union à l'unité. De même Notre-Seigneur, en s'unissant à nous en forme de viande, ne nous laisse pas ce que nous sommes, pour ce qui regarde les affections et les mœurs, mais, comme nous l'avons dit, il nous change en lui et nous fait d'une certaine façon des dieux.

IV. Le second effet de l'amour est qu'il rend l'aimant libéral, même prodigue, et lui fait donner à l'aimé tout ce qu'il a. Combien excellemment Notre-Seigneur fait-il ceci au saint Sacrement de l'autel, où il nous donne tout ce qui et est tout ce qu'il a sans rien se réserver, son corps, son âme, son humanité, sa divinité, ses grâces et ses mérites qu'il nous applique là bien plus abondamment et nous les verse avec des profusions beaucoup plus grandes qu'en aucun autre sacrement; car comme le soleil illumine et échauffe plus pleinement par lui que par la lune, qui n'a de lumière ni de chaleur que ce que ce grand astre lui en distribue; de même Notre-Seigneur communique ses dons au saint Sacrement, où il réside en personne, avec une largesse sans comparaison plus magnifique qu'il ne fait dans les autres, où il n'est que

par sa vertu. Le patriarche Isaac voyant Esaü, son fils aîné, qui lui demandait avec des larmes et avec des cris déchirants sa bénédiction, lui dit, en parlant de celle qu'il avait donnée à son puîné Jacob : « Fru-« mento et vino stabilivi eum, et tibi post hæc, fili « mi, ultra quid faciam (Gen., 27, 37)? Tu me de-« mandes ma bénédiction, je l'ai donnée à ton cadet, je « l'ai rendu riche et opulent en froment et en vin, que « veux-tu que je te fasse? » je n'ai plus rien maintenant, je lui ai tout donné. Ainsi Notre-Seigneur nous donne tout au saint Sacrement; il ne lui reste rien, et n'est-ce pas donner tout, puisqu'il se donne tout entier?

Mais ce qu'on doit surtout remarquer, c'est qu'en se donnant à nous dans une hostie, il se met et se multiplie autant de fois dans cette hostie qu'il y a en elle de parties, puisqu'il n'est pas seulement tout dans toute l'hostie, mais de plus qu'il n'y a point de partie où il ne soit tout entier; il nous témoigne par là très-clairement l'amour extrême qu'il nous porte, et le désir infini qu'il a de se communiquer et de s'unir à nous; il nous donne son corps, son âme, sa divinité, ses mérites et tous ses trésors, non-seulement une fois, comme il n'y a qu'une hostie, mais en outre autant de fois que cette hostie contient de parties.

Bien plus, quelle flamme d'amour de nous nourrir de sa propre chair et de son propre sang! Nous voyons bien les pasteurs se vêtir de la peau de leurs brebis, se réchauffer de leur laine, se nourrir de leur chair; je dirai plus, nous savons que des mères mourant de faim ont mangé leurs enfants, et les ont fait rentrer dans le ventre d'où ils étaient sortis; mais on ne voit pas, on ne lit pas qu'aucun pasteur nourrisse ses troupeaux, ni aucune mère ses enfants de sa chair et de son sang. Oh! qui racontera les puissances du Seigneur, s'écrie dans cette pensée saint Chrysostome (Hom. 83 in Matth.), après David (Psal. 105, 2), et

qui fera entendre toutes ses louanges ? Quel pasteur nourrit ses ouailles de ses propres membres? Que dis-je, pasteur ? il se trouve souvent des mères qui, après leur enfantement, mettent leurs enfants en nourrice : l'affection que Jésus a pour nous ne lui a point permis de se comporter ainsi à notre égard ; mais il nous nourrit lui-même de son propre sang et nous incorpore à lui par tous les moyens possibles. Quel excès d'amour ! quelle extrême bienveillance ! Et ce qu'il faut encore singulièrement considérer est le temps auquel il a fait ceci et nous a donné tous ces biens ; car saint Paul dit que ce fut, « in qua nocte tradebatur accepit panem « (1 Cor., 11, 23), la nuit de sa passion, lorsque les « hommes pensaient à le trahir, à le souffleter, à le « fouetter, à le couronner d'épines et à l'attacher à un « gibet pour l'y faire ignominieusement et cruellement « mourir ; dans cette conjecture, il nous donna son « corps et son sang pour notre nourriture. » O prodige d'amour ! ô excès d'une bienveillance infinie !

V. Le troisième effet de l'amour est de faire de grandes choses pour l'aimé. Notre-Seigneur le pratique dans la sainte eucharistie au dernier degré de perfection. Car premièrement, hors de lui, il ébranle et renverse toute la nature, et chaque jour, et tant de fois, et entant lieux ; il détruit les substances du pain et du vin ; il détache deux choses tres-étroitement unies et naturellement inséparables, les accidents de leur substance ; il fait que la quantité subsiste et demeure debout sans aucun soutien naturel ; il élève les accidents à produire les effets de la substance, à nourrir, à fortifier. Secondement, en lui, que ne fait-il pour la considération de l'homme qu'il aime ? il est dans un nombre presque infini de lieux ; il se resserre et se rétrécit tout entier dans l'espace d'une très-petite hostie, et plus, dans chaque partie et chaque point de l'hostie ; il s'unit aux accidents du pain et du vin : je ne dis pas

à la substance, ce qui serait toujours un très-grand abaissement pour sa souveraine grandeur, mais aux accidents, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moindre et de plus vil dans le composé; et il unit à une chose si abjecte son corps, son âme et sa divinité, les trois plus grandes beautés de l'univers, et il les y unit si fermement et si constamment, que tant que les accidents conservent leur nature, en quelque lieu qu'on le serre, si vil et infect qu'il soit, quelque péché qu'on commette, et quelque injure et indignité qu'on lui fasse, il ne les quitte jamais, mais il est le premier abandonné d'eux. Il voile la splendeur de sa gloire et couvre les rayons de son infinie majesté sous cette pauvre apparence; prodige incomparablement plus grand que si le plus puissant et le plus glorieux monarque de la terre mettait bas sa pourpre et sa couronne et se revêtait des haillons d'un mendiant. Ayant dans le saint Sacrement un vrai corps sensible, visible et palpable, il l'y tient d'une manière insensible, invisible et impalpable; il y a sa chair, et il n'y vit point de la vie de la chair, il s'y prive de l'usage de ses facultés corporelles, et ne se sert pas plus de ses yeux, de ses oreilles et de ses autres sens que s'il n'en avait point.

Mais ce qui dépasse toutes les merveilles, et qui va au delà de toutes les pensées des hommes et des anges, c'est qu'il fait tous ces prodiges à la parole d'un prêtre, à qui il se rend si attentif et si obéissant, qu'aussitôt qu'il a achevé de prononcer quatre ou cinq petits mots, il vient à point nommé où il l'appelle, et se trouve infailliblement dans l'hostie; et cela non-seulement si le prêtre est savant, vertueux, et célèbre ce saint mystère avec une bonne intention, mais même quand il est ignorant, vicieux, et consacre pour des desseins méchants et diaboliques, et cela autant de fois qu'il lui plaît. Quelle obéissance du Dieu de gloire et du Seigneur absolu de toutes choses! Mais ce que j'estime encore

plus, c'est qu'étant la souveraine sainteté, la pureté infinie, qui hait mortellement toute impureté et tout péché, il s'expose tous les jours à mille outrages qu'il reçoit des mauvais prêtres qui disent la messe, et aime mieux souffrir toutes sortes d'injures, et passer par des mains impures et impudiques, que de priver une âme qu'il aime du contentement et du bien de sa présence. Que peut-on dire ? que peut-on se figurer de plus grand en fait d'amour ? quelle marque peut-on donner plus signalée et plus éclatante d'une parfaite bienveillance ? Sainte Thérèse raconte (cap. 28 Vitæ suæ) que, s'approchant un jour de la sainte communion, elle vit avec les yeux de l'âme, plus clairement qu'on ne saurait avec ceux du corps, deux démons extrêmement affreux, qui de leurs cornes environnaient la gorge du prêtre qui devait la communier, et entre les mains de ce prêtre, dans l'hostie, Notre-Seigneur avec une grande majesté accompagnée d'une beauté et d'une douceur admirables; par où elle connut que le prêtre était en péché mortel, et remarqua que les démons paraissaient effrayés et épouvantés en présence de Notre-Seigneur, et qu'ils se fussent enfuis volontiers s'il le leur eût permis. Quel spectacle, s'écrie avec raison cette sainte, mon Seigneur, de voir votre beauté entre des figures si abominables ! Et comme cela lui donnait un fort grand trouble, Notre-Seigneur lui dit qu'il avait permis cette vision afin qu'elle connût la force des paroles sacramentelles, et comme, si méchant que soit le prêtre qui les dit, il ne laisse pas d'être dans l'hostie, et afin qu'elle vît sa grande bonté, et comment il se mettait entre les mains de son ennemi pour elle, et pour lui témoigner l'amour qu'il lui portait.

Voilà ce que Notre-Seigneur fait au saint Sacrement de l'autel ; voilà comment il se travestit et se déguise d'une façon, à la vérité, si étrange et si nouvelle, que jamais l'univers n'a rien vu de pareil, et si la foi ne

nous l'enseignait, nous ne pourrions le croire. Considérons les inventions admirables d'amour qui ont été trouvées depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, par des hommes furieusement passionnés, et même charmés et ensorcelés de l'affection de quelques créatures; jetons les yeux sur les fictions et les métamorphoses des poètes, qui ont employé toute la force de leurs esprits pour représenter un amour parfait au dernier point; mettons-les toutes ensemble, et supposons même qu'elles aient été véritables, nous ne trouverons rien pourtant dans toutes ces ardeurs, dans toutes ces langueurs, dans tous ces charmes, artifices et changements, qui approche tant soit peu de ce qui se passe au saint Sacrement, et de ce qu'y fait Notre-Seigneur pour les hommes. C'est donc manquer de connaissance et de lumière de douter ou même de s'étonner (comme font plusieurs qui tranchent du grand esprit et du raffiné, et ne sont que des aveugles) des privautés et des caresses que Notre-Seigneur a faites à quelques saints particuliers, comme à saint François, à sainte Gertrude, à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse et à d'autres, ainsi que nous lisons en leurs Vies. Il n'est plus rien d'incroyable dans l'amour de Dieu envers les hommes, depuis que Dieu s'est fait homme pour eux, et qu'il leur donne son corps et son sang pour leur servir de nourriture; il n'y a plus aucune faveur, aucun privilége si spécial qu'il ait fait ou doive faire aux âmes saintes, qui ne soit toujours infiniment au-dessous des mystères de l'incarnation et de l'eucharistie, qu'il a opérés non-seulement pour les parfaits, mais encore pour les imparfaits.

SECTION XII

SUITE DU DISCOURS.

I. Nous devons donc aller à lui avec un très-ardent amour. — II. Soupirant après son union. — III. Lui donnant tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, et faisant de grandes choses pour lui.

I. Puisque Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement embrasé de tous ses feux, et en nous témoignant son affection par les plus grandes marques qui peuvent se donner, nous devons aller à lui avec une affection mutuelle, et exciter tout l'amour qui est en nous pour le recevoir. La monnaie dont l'amour se paye, c'est l'amour. Saint Grégoire le Grand rapporte (Dial., lib. 2) que jadis dans l'Eglise le diacre disait à haute voix à ceux qui voulaient communier : « Qui non sunt parati, dent locum : Que ceux qui ne « sont point préparés, se retirent et laissent la place « à ceux qui le sont, » et puis qu'il ajoutait : « Accedite « cum fide, tremore et dilectione : Approchez-vous « avec foi, avec tremblement et avec amour. » Approchons-nous donc avec amour et allons prendre ce sacrement d'amour.

II. Et premièrement, comme Notre-Seigneur désire infiniment s'unir à nous, et pour parvenir à son dessein a inventé un merveilleux moyen d'union, nous devons aussi de notre côté souhaiter avec une ardeur extrême de nous unir à lui. Quoi ! n'est-il pas bien raisonnable, et n'est-ce pas nous déclarer entièrement aveugles de faire autrement? Si la beauté désire tant de s'unir à la laideur, la richesse à la pauvreté, la sagesse à l'ignorance, la puissance à la faiblesse, la pureté à l'ordure, la béatitude à la misère, et Dieu à l'homme, lui qui, par cette union, ne saurait pourtant devenir meilleur ni plus parfait, avec combien

plus grande affection l'homme doit-il rechercher de s'unir à Dieu, attendu que de l'union qu'il aura avec lui, il se guérira de ses défauts et s'enrichira de tous biens! Donc, nous devons demander avec toutes les instances possibles ce précieux trésor; nous devons aspirer et languir après cette union. Ainsi sainte Catherine de Sienne (Sur., 29 april.) brûlait d'une si grande ardeur de communier pour s'unir à Notre-Seigneur, qu'elle séchait, et mourait toute vive. La faim qu'en avait saint Catherine de Gênes était extrême (cap. 3 Vitæ), et le souhait incroyable. En voyant l'hostie entre les mains du prêtre, elle disait avec une admirable ferveur : Vite, vite, envoyez-le au plus profond de mon cœur, puisque c'est sa nourriture; elle languissait et se pâmait en quelque sorte jusqu'à ce qu'elle l'eût reçue. Il venait quelquefois à sainte Thérèse (Ribera, lib. 4 Vitæ, c. 12) des désirs si violents de la sainte communion, qu'elle ne pouvait y résister, de sorte qu'il n'y avait rien, ni danger ni travail, qui eût été suffisant pour l'empêcher de la recevoir. Et longtemps auparavant, l'invincible martyr saint Ignace, dans son ardent amour pour Notre-Seigneur, écrivant aux Romains, leur dit : Je ne prends point de goût à la viande corruptible qui nourrit mon corps, ni aux plaisirs de cette vie : je veux le pain de Dieu, le pain céleste, la chair de Jésus-Christ; je demande pour boisson le sang de Celui qui est la charité incorruptible et la vie éternelle. Aussi les anciens chrétiens appelaient le saint Sacrement « desiderata, les choses désirées, » pour montrer que celui-là y repose que le Saint-Esprit nomme « Desiderium collium æternorum (Gen., 49 26), « le Désir des collines éternelles, » c'est-à-dire des âmes élevées, qui portent leurs pensées et leurs affections vers les choses éternelles, et que l'Épouse, pour ses perfections infinies, qualifie du titre de « totus desi- « derabilis (Cant., 5, 16), » et, selon l'hébreu, « totus

« desideria, tout désirable, et l'objet de tous nos dé-« sirs, » et pour nous apprendre que leurs plus ardents souhaits visaient à le recevoir et que les nôtres, comme les leurs, doivent y tendre. Aussi pendant qu'on baptisait les catéchumènes, on avait coutume de chanter le psaume « Quemadmodum desiderat cervus ad « fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus « (Ps. 41, 2) : Comme le cerf altéré désire avec ardeur « les eaux des torrents, ainsi mon âme, ô mon Dieu, « soupire après vous! » et parce que les nouveaux convertis désiraient extrêmemnet recevoir le corps de Notre-Seigneur, ils y étaient admis aussitôt après leur baptême.

III. Secondement, comme Notre-Seigneur se donne à nous, avec tout ce qu'il a, dans le saint Sacrement, et que, pour s'unir et se donner à nous, il fait des choses prodigieuses en lui et dans la nature, comme nous avons vu, nous devons aussi nous donner entièrement à lui, et exécuter de grandes choses pour le recevoir dignement. Le Sage, après avoir dit au lieu allégué ci-dessus, qui s'entend de l'eucharistie, que quand quelque prince vous convie à un festin, vous devez avec soin prendre garde aux viandes qui vous sont servies, ajoute, selon la version des Septante : « Injice manum « tuam, sciens quod talia te oportet præparare (Prov., « 23, 1) : Tendez votre main au plat avec une grande « considération, vous souvenant que vous devez faire « les mêmes choses que vous voyez faites pour vous, » c'est-à-dire à notre intention. Comme Notre-Seigneur se donne à nous tout entier dans ce divin mystère, avec un amour et une libéralité infinis, son corps, son âme, sa divinité et ses trésors, nous devons aussi, en retour d'une vraie et sincère amitié, nous donner à lui absolument, corps et âme, biens et honneurs, et tout, sans rien nous réserver. Et comme, pour venir à nous, il obéit ponctuellement à la voix d'un homme, il s'a-

baisse, il se rend petit, il vit d'une vie cachée, avec des yeux sans voir, avec des oreilles sans ouïr, dans une privation générale de tous ses sens, comme il renverse les lois de la nature, il désunit les choses les plus inséparables, il donne de la force aux plus faibles pour produire des effets qui surpassent de beaucoup leur vertu, et fait d'autres prodiges; de même, pour aller à lui nous devons pratiquer les actes héroïques d'obéissance, d'humilité, de recueillement, de mortification, désunir des choses les plus unies, renonçant à l'affection de notre honneur, de nos commodités, de notre jugement et de tout ce à quoi nous sommes vicieusement attachés, et nous appuyant sur le secours de Notre-Seigneur, qui fortifiera notre faiblesse, et nous fera entreprendre de grandes choses pour sa gloire et pour notre perfection. « Si vellet, dit saint « Augustin, apud te habere hospitium aliquis senator, « non dico senator, procurator alicujus magni secun- « dùm seculum, et diceret : Offendit me quiddam in « domo tua, et si amares hoc, auferres tamen, ne eum « offenderes cujus amicitiam ambires (In ps. 131) : Si « quelque sénateur ou homme de qualité, et pour « mieux dire, si seulement son procureur voulait loger « dans votre maison, et vous dît qu'il y voit quelque « chose qui l'offense, vous ôteriez cette chose, bien « qu'elle vous plût et fût selon votre humeur, parce « que vous ne voudriez pas mécontenter celui dont « vous rechercheriez l'amitié. » N'est-il donc pas très-juste que Notre-Seigneur, le Roi des rois, voulant venir en nous, et faisant pour y venir tant et de si grandes choses, nous arrachions tout ce que nous verrons dans notre intérieur et notre extérieur qui pourrait déplaire à ses yeux, lors même que nous y ayons de l'affection ?

Outre les actes de l'amour qui doit régner dans la bonne préparation à la sainte communion, nous de-

vons de plus, en considérant cette infiniment bonne volonté que Notre-Seigneur nous porte, et le désir embrasé qu'il a de nous communiquer ses richesses, produire des actes d'espérance, de remercîment et d'autres que nous particulariserons tantôt. Je veux seulement finir par les pieuses paroles de Jean Gerson, chancelier de Paris, qui, en parlant de ce sujet à propos des communions que la sainte Vierge faisait, dit : « Contemplabatur Maria existentiam mirabilem « Filii in hoc sacramento, quem visibiliter tractaverat « cum blanditiis et osculis suavissimis in gremio cor- « ridentem. Credebat hoc idem sibi licere nunc, « quamvis alio modo, sed non minori merito : oscula- « tur, tangit, et quod sibi tunc non licuerat, corporaliter « manducat et bibit, et accipit vitam; nam qui man- « ducat me, inquit, et ipse vivet propter me. Grandem « rem tibi, o anima christiana, grandem nimis æsti- « masses, si Virgo benedicta posuisset olim filium « suum in gremio tuo, si concessisset amplexus et « osculum : sed habes hic rem suo miraculo et merito « grandiorem (tom. 3, tractat. 9 super Magnificat, « part. 3; Joann., 6, 58) : La glorieuse Vierge, con- « templant la manière admirable avec laquelle son Fils « est au saint Sacrement, son Fils qu'elle avait touché « et manié visiblement pendant sa vie mortelle, à qui « elle avait fait mille caresses et donné mille baisers « très-doux, lorsqu'il lui souriait sur son sein, pensait « que la même chose lui était permise après, et quoi- « que ce ne fût pas de la même sorte, ce n'était pas « pourtant avec moindre mérite. Elle le baise, elle le « touche, et ce qu'elle n'avait pu faire alors, elle le « mange et le boit corporellement, et par ce moyen « elle fait entrer la vie en elle, car, comme dit son Fils « même : Celui qui me mange vivra par moi. Tu « aurais regardé, ô âme chrétienne, comme une singu- « lière faveur, si jadis la sainte Vierge avait mis son

« Fils sur ton sein, et t'avais permis de l'embrasser; « mais tu as ici une chose plus admirable et plus mé- « ritoire. » — « Eia nunc, o anima, poursuit-il, canta « cantica canticorum, quæ suspiranda petebas, quis « det mihi te fratruelem meum sugentem ubera ma- « tris meæ, ut inveniam te solum foris, et deosculer te, « et jam nemo me despiciat? Ecce foris, et verè foris « à nemine visibilis dat se solum tibi, dat ut osculeris « eum; fac quod sequitur : apprehende eum et intro- « duc in domum conscientiæ tuæ, quæ est domus sa- « pientiæ matris tuæ; illic docebit te, et dicet, da mihi « potum ex vino conditum devotionis tuæ, da mihi « gustum malogranatorum tuorum fervidæ dilectionis « (Cant., 8, 1) : Debout donc, ô âme! chante avec joie « les cantiques des cantiques, toi qui faisais avec gé- « missements et soupirs cette demande qu'ils contien- « nent : Oh! qui me fera cette grâce, mon cher frère, « que je puisse vous voir attaché aux mamelles de ma « mère, et en sucer le lait? que je vous trouve dehors « tout seul, et que je vous baise à mon aise, et sans « être aperçue ni reprise de personne? Voici que celui « qui véritablement est dehors, puisqu'il ne paraît pour « personne, se donne seul à toi, et se donne afin que « tu le baises; fais donc ce qui suit dans les mêmes « cantiques : prends-le et conduis-le dans la maison « de ta mère, c'est-à-dire en ta conscience; là il t'ap- « prendra ses secrets, et te dira : Donne-moi à boire « le vin de ta dévotion, donne-moi de la liqueur faite « du jus de tes grenades, à savoir, les actes d'une « ardente charité et des autres vertus. » C'est ce que dit Gerson; voyons maintenant ces actes.

SECTION XIII

MOYEN DE BIEN COMMUNIER RÉDUIT EN PRATIQUE.

Nous mettrons ici comme en sa propre place ce que par avance, pour satisfaire au désir de quelques-uns, nous avons déjà fait voir. Le moyen donc que nous voulons donner pour communier avec grand fruit est le suivant, dont se servent quelques-uns qui se disposent à cette sainte et importante action trois jours auparavant.

AU PREMIER JOUR.

I. Trois choses à considérer au premier jour. — II. Celui qui vient. — III. Pour quelle fin il vient. — IV. Ce qu'il apporte. — V. Actes qu'il faut produire. — De foi. — D'espérance. — De joie. — De désir. — D'humilité.

I. Au premier jour, ils appliquent soigneusement leur esprit à bien concevoir et à saisir trois choses : la première, celui qui vient et qui doit entrer chez eux ; la seconde, pour quelle fin il y vient; la troisième, ce qu'il leur apporte ; et ensuite ils tirent des affections convenables, et font leurs préparatifs, comme la première chose que vous devez savoir, quand quelqu'un doit vous visiter, est de savoir qui il est, si c'est un prince, si c'est un roi ; car votre disposition doit correspondre à sa qualité.

II. Celui qui vient, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, notre Père, notre frère, notre époux, notre protecteur et notre tout. Il a son corps sacré tout entier présent véritablement et substantiellement sous les espèces, corps très-pur, très-virginal, formé par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, du plus pur sang de la plus immaculée vierge qui fut jamais ; corps très-saint, très-parfait et souverainement beau, doué des qualités de gloire, de

clarté, d'impassibilité, de subtilité, d'agilité et de toute la beauté corporelle à un plus éminent degré que ne le sont et ne le seront tous les corps des bienheureux, et par conséquent souverainement aimable; corps qui par son attouchement a guéri tant de malades, sous la majesté duquel la mer s'est affermie et rendue solide ; dans son saint corps il a tout son sang précieux, qui fut répandu pour nous à la circoncision, au jardin des Olives, dans la maison de Pilate, sur la montagne du Calvaire, qui a été le rachat du genre humain, et dont la moindre goutte est de plus grand prix que tous les mondes possibles. Il y a aussi sa très-sainte âme, la plus excellente et la plus accomplie créature que Dieu ait jamais faite, pleine en toute abondance de grâce, de gloire, de science, de toutes les vertus et de Dieu même; car c'est l'âme du Fils de Dieu, le chef-d'œuvre de tous les ouvrages du Tout-Puissant, qui seul contient plus de merveilles, plus de beautés et plus de perfections, et montre dans un plus grand jour la sagesse, la majesté, la puissance, la libéralité et l'amour de Dieu que tout le reste des créatures ensemble.

Enfin la divine personne du Verbe s'y trouve aussi, et non-seulement comme dans toutes les créatures, où, à raison de son immensité, il se trouve par essence, par présence et par puissance, mais d'une façon nouvelle et particulière, c'est-à-dire comme viande pour nourrir, pour fortifier et pour réjouir notre âme avec toutes ses facultés. car nous prenons et nous mangeons le corps du Fils de Dieu uni à la divinité, qui donne à ce corps toute la force qu'il a d'agir sur nos âmes, puisque la chair, comme dit Notre-Seigneur même, ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie (Joann., 6, 63) ; c'est-à-dire, selon que saint Augustin l'explique, la divinité du Verbe unie à l'humanité. Avec le Verbe se trouvent aussi, par une union inséparable et nécessaire, le Père et le

Saint-Esprit : le Père qui y vient afin de nous adopter pour ses enfants par les mérites de son Fils, et le Saint-Esprit avec ses dons et ses grâces pour nous en remplir et nous sanctifier.

III. La fin pour laquelle il vient est admirable. Il y vient pour communiquer sa divinité à tous les hommes en particulier, n'ayant pu le faire qu'à un seul dans l'incarnation que cet amoureux mystère étend pour ainsi dire à tous, puisque Dieu réellement et personnellement entre dans tous, se communique et s'unit à tous ceux qui le reçoivent. Voilà donc la fin de ce sacrement d'amour : produire l'union de Dieu infiniment aimant avec les hommes infiniment aimés, et par cette union appliquer à l'homme qui le reçoit efficacement et abondamment les mérites de sa vie et de sa mort, l'enrichir de ses trésors, sanctifier son corps et son âme, et les consacrer comme en sacrifice à Dieu son Père, ainsi que son corps et son âme l'ont été, le faire vivre d'une vie divine en proportion comme la sienne, et lui imprimer un germe effectif de la béatitude qu'il doit un jour posséder. Ainsi entre-t-il dans l'homme avec un corps immortel et glorieux, non mortel et passible, comme fut celui qu'il offrit sur la croix à Dieu son Père, afin de communiquer, par l'attouchement et l'union de ce sacré corps doué d'impassibilité, de clarté, de subtilité et d'agilité, au corps et à l'âme de l'homme, une certaine impassibilité contre le péché, une clarté, une subtilité et une agilité pour bien faire et produire les actions les plus héroïques de toutes les vertus, et pour leur donner une très-forte et très-douce assurance de leur gloire future. De plus, il y vient pour montrer aux anges, aux hommes et à toutes les créatures de l'univers le désir incompréhensible qu'il a de se communiquer, la douceur ineffable de son très-noble cœur, sa bonté démesurée, sa magnificence infinie, et l'amour extrême qu'il porte à

l'homme de vouloir entrer en lui, s'unir à lui et converser avec lui par un abaissement si prodigieux, et avec tant de suavité, de privauté et de tendresse, et en général toutes ses perfections, qu'il répand comme sensiblement dans l'homme qui le reçoit, et par ce moyen se procurer devant ses anges et ses saints, et devant toutes ses créatures, une grande gloire et une haute estime de bonté, de libéralité, etc., et se contenter lui-même dans l'amour qu'il a pour l'homme, et enfin pour avoir le très-juste plaisir de rendre ses mérites efficaces et voir ses travaux rendus fructueux.

IV. Ce qu'il apporte avec lui. Il apporte la grâce, la beauté, les lumières, la joie, des trésors infinis, et en somme tous les biens que peut causer l'union de Dieu avec un homme, qui, comme dit l'Apôtre, devient par ce moyen un même esprit avec Dieu, et par proportion ce que l'humanité de Notre-Seigneur devint par l'union qu'elle eut avec la personne du Verbe.

V. Ensuite de ces considérations, il faut produire les actes suivants : le premier d'une « foi » très-vive que véritablement vous recevrez Notre-Seigneur, comme nous l'avons déclaré ci-dessus. Oui, je le crois, je recevrai ce corps glorieux, corps lumineux, miracle des corps, souverainement beau et parfaitement aimable; ces mains salutaires, qui par leur attouchement ont guéri tant de malades ; ces doux yeux, qui de leurs regards ont converti tant de pécheurs ; cette âme très-sainte, ce modèle de toutes les merveilles de Dieu, et, après Dieu, le plus digne objet de la béatitude, de la divinité ; et ensuite la très-sainte Trinité, avec toutes ses perfections. Oui, je le crois ; je crois qu'il y est, et que je possèderai tous ces trésors.

Le second, « l'espérance. » Oh ! donc que j'espère de biens de cette venue et de cette possession très-condésirable. Oh ! j'espère que ces mains médicinales toucheront toutes mes plaies, et par leur attouche-

ment les guériront ; que ces yeux bénis me regarde ront en pitié et en miséricorde, et que cette bouche divine, qui ne s'ouvrit jamais pour condamner personne, me dira des paroles de consolation, de bénédiction, de grâce et de vie ! J'espère que sa très-sainte âme sanctifiera la mienne, que sa mémoire fortifiera la mienne, son entendement éclairera le mien, et que sa volonté, tout embrasée de l'amour qu'il me porte et qu'il me témoigne si hautement par cette venue, échauffera la mienne. Le croyant ce qu'il est, et les fins pour lèsquelles il vient en moi, n'ai-je pas tout sujet d'espérer de sa bonté et de son amour tous ces biens et encore davantage ?

Le troisième, de « joie. » Oh ! quel sujet de joie ! quel sujet d'un inexplicable contentement et jubilation de cœur ! de posséder le Fils de Dieu, son corps, son âme, sa divinité, et le posséder en soi si intimement, et pour de si désirables effets. Venez, oh ! venez donc, le désiré de mon cœur ; mon corps et mon âme vous souhaitent avec toutes les affections possibles ; venez, oh ! venez !

Après, il faut former de grands souhaits et d'ardents « désirs » de cette venue : premièrement, pour notre intérêt, afin de posséder tous ces biens ; secondement, et beaucoup plus pour la considération de Dieu notre Seigneur, afin de lui procurer et à toute la sainte Trinité la souveraine gloire qui lui en revient. Là vous pourrez former les intentions très-pures de la communion, les plus pures et les plus sublimes que vous pourrez, savoir que vous allez communier pour le glorifier, pour lui plaire, pour rendre ses mérites efficaces, unissant votre communion avec celle que l'on croit qu'il fit à la cène, se communiant lui-même ; ou encore pour d'autres, comme pour la rémission de vos péchés, pour acquérir quelque vertu, la victoire de quelque vice, etc.

Mais si j'ai de l'espérance, de la joie et du désir, je ne dois pas avoir moins de « révérence et d'humilité, » croyant assurément ce qu'il est, et que c'est le Dieu tout-puissant, le Créateur et le conservateur du ciel et de la terre, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, devant l'infinie grandeur et majesté duquel les anges, les chérubins et les séraphins tremblent et frémissent de respect, et les plus grands monarques sont comme s'ils n'étaient point. Il faudra pour ce sujet faire de grands actes intérieurs de révérence, d'abaissement et d'anéantissement de soi-même et d'humilité tant intérieure qu'extérieure.

AU SECOND JOUR.

I. Ce qu'il faut considérer au second jour. — II. Actes d'admiration. — D'amour. — D'espérance. — D'imitation.

I. Ils considèrent sérieusement de quelle manière admirable Notre-Seigneur est en ce divin Sacrement et vient dans l'homme : 1° à la simple parole du prêtre il descend du ciel sur la terre, et se met dans l'hostie au même temps que la parole est prononcée, obéissant ainsi ponctuellement et sans aucun délai à la voix d'un homme chétif ; 2° il se met sous l'hostie dans un état merveilleux d'abaissement, de douceur, d'amour et de bonté, qui ravit d'admiration tous les esprits bienheureux. Il voile sa grandeur et sa majesté infinies sous les espèces du pain et du vin ; il y met sa beauté, sa sagesse, sa puissance et toutes ses perfections ; il y met la plus noble et la plus excellente union que la sagesse divine ait jamais inventée, l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine ; il y met la plus belle créature qui soit parmi les esprits purs, sa très-sainte âme et son corps sacré, le plus beau et le plus accompli qui ait été et qui sera parmi les hommes, avec la splendeur immense qu'il

reçoit de l'union à une telle âme, et encore plus à la divinité, et met tout cela sous ces espèces, et cache sous une si pauvre apparence et sous les accidents de deux choses si communes, comme le pain et le vin, tout l'éclat de sa divinité et de son humanité glorifiée. Oh ! quel excès d'abaissement et d'amour ! et ce qui relève encore plus haut cet excès, sont les circonstances dont nous avons parlé, qu'il se met et se réduit tout entier non-seulement sous toute l'hostie, mais aussi en chaque point de l'hostie, se rapetissant, se rétrécissant, et comme s'anéantissant pour l'amour de nous ; il endure mille irrévérences et mille outrages ; il fait plusieurs grands miracles, tant est ardent le désir qu'il a de venir et de se communiquer à nous.

II. Les actes qui suivent sont : 1° « Admiration profonde d'une telle affection. O Dieu, quelle merveille ! Dieu descendre de son trône et du ciel sur terre pour moi ! cacher et couvrir son infinie splendeur et sa majesté souveraine pour moi sous de vils et chétifs objets, sous les accidents du pain et du vin ! se ramasser en un point pour mon sujet ! renverser toutes les lois de la nature, et faire huit ou neuf très-grands miracles pour l'amour qu'il me porte ! Oh ! quelle merveille ! Oh ! quel sujet d'admiration et de ravissement ! Oh ! qu'il est vrai, mon Seigneur, qu'ayant aimé les vôtres, vous les avez aimés particulièrement sur la fin, en établissant cet adorable et divin mystère.

2° « Amour » ardent pour correspondre à un tel amour, et des désirs embrasés de nous unir à ce Dieu d'amour, qu'il faudra vivement animer, et réitérer souvent, les entremêlant des actes d'amour, protestant devant toutes les créatures que vous le tenez pour l'unique objet de votre cœur et de toutes vos affections, que vous le préférez à tout ce qui est au monde, et à vous-même, à votre corps, à votre âme, à vos biens, à

votre honneur, à votre vie et à tout, y ajoutant des offres affectueuses de cela.

3° « Espérance » ferme et assurée que puisque Notre-Seigneur a fait des choses si étranges pour venir et s'unir à nous, et pour nous communiquer ses biens et ses trésors, sa venue produira très-certainement son effet, si nous nous disposons comme il faut.

4° « Imitation. » Puisque Dieu fait tant de choses si grandes et si merveilleuses pour venir à nous, il est à la vérité bien raisonnable que nous fassions aussi de notre côté de grandes choses pour aller à lui. Il obéit, il s'humilie, il souffre des indignités et passe par-dessus la nature pour l'amour de nous; portés pour lui d'un amour réciproque, nous pratiquerons particulièrement et parfaitement aujourd'hui l'obéissance, l'humilité, la mortification; nous étoufferons en nous les mouvements de la nature corrompue, et en général nous apporterons toutes les dispositions que nous pourrons pour nous préparer excellemment à cette venue.

AU TROISIÈME JOUR.

I. Ce qu'il faut penser au troisième jour. — II. Actes de révérence et d'humilité. — De contrition. — D'amour. — De désir.

I. Après avoir repassé doucement dans leur esprit qui est celui qui vient, comme il est dit au premier jour, ils pensent attentivement à ce qu'ils sont et où ils vont, considérant non-seulement leur néant, leur ignorance, leurs misères et leur corruption, mais aussi leurs péchés passés, qui les rendent indignes de toutes grâces, et par conséquent de celle de la communion, qui est infinie. Et de plus, les péchés et les imperfections présentes, le peu de disposition de pureté, d'humilité, d'amour et de ferveur qu'ils rendent à ce mystère, comparant ce qu'ils sont, ce qu'ils font et ce

qu'ils donnent à Notre-Seigneur, avec ce qu'il fait pour venir à nous et avec ce qu'il leur apporte.

II. Actes qu'il faut produire après. 1° D'une très-profonde « révérence » et « humilité » naissant de cette comparaison de nous avec Notre-Seigneur; et ici il faudra dire et redire avec l'humble centenier : « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum » (Matth., 8, 8), avec les explications suivantes, disant le premier avec ce sentiment : « Je suis, ô mon Seigneur, infiniment indigne de m'approcher de vous et « de recevoir votre infinie Majesté, » à cause de mon néant, de mes très-grands et innombrables péchés, du peu de service que je vous ai rendu, du peu d'amour que je vous porte, du défaut d'une parfaite pureté, et en général du peu de disposition que j'ai pour vous recevoir : c'est pourquoi je dis de tout mon cœur, et avec le plus grand sentiment que je puis, en frappant ma poitrine : « Domine, non sum dignus, etc. » Et quand j'aurais tout l'amour des séraphins et que je vous aurais rendu autant de services qu'ont jamais fait et que feront tous vos saints, et quand j'aurais toutes les dispositions, toute la sainteté, la pureté et l'humilité de tous les anges et de tous les hommes, et même de toutes les créatures possibles, encore serais-je infiniment indigne et mal disposé pour vous recevoir dignement. C'est pourquoi je dis de nouveau de tout mon cœur et avec un grand sentiment : « Domine, non sum « dignus, etc. » Puisque je suis si indigne de vous recevoir et si éloigné de l'être, je vous supplie donc et je vous conjure par cette souveraine sainteté, pureté et majesté qui est en vous et qui demande des dispositions souveraines, que, puisque vous êtes en moi comme en toutes les choses, il vous plaise de vous recevoir vous-même en moi et pour moi; et par la pureté, la sainteté, l'amour et la perfection infinie que vous avez en moi, vous y recevoir ainsi aussi dignement

que vous le méritez, et de suppléer de cette façon à mon impureté, à ma froideur et à toutes mes imperfections : et pour cela je dis pour la troisième fois de tout mon cœur, et avec le plus humble sentiment qu'il m'est possible : « Domine, non sum di- « gnus. »

2° D'une cordiale « contrition » de ses péchés. Il est plus que raisonnable d'être fâché et de concevoir d'inexplicables regrets pour la moindre offense commise contre un Dieu si grand, si bon, si doux, si aimable, si obligeant et si libéral.

3° D'un tendre, sincère et parfait « amour, » considérant que moi étant si vil et si indigne, et lui si grand et comblé de tant de gloire, cette infinie inégalité néanmoins ne l'empêche pas de témoigner un ardent désir de venir à moi, et en effet d'y venir avec une douceur singulière et un incomparable amour. Si un grand monarque, assis à table, environné de ses princes et de ses seigneurs, tous debout, tête nue autour de lui, se souvenait de quelque pauvre mendiant couché à terre dans un hôpital, sans avoir de quoi manger, et que, touché de compassion, il lui envoyât de la viande même qu'il mange, quelque friand morceau par un de ses pages, nous regarderions, et avec raison, cela comme un trait d'une merveilleuse bonté et d'une miséricorde nonpareille ; s'il commandait à un de ses princes de le lui porter et de le visiter de sa part, nous dirions que ce serait beaucoup davantage ; mais s'il se levait lui-même de table et allait porter à dîner à ce pauvre, tenant le plat de ses deux mains, nous croirions que ce serait un excès d'amour inouï ; et il y en aurait qui le prendraient pour un trait de folie et pour chose indigne de la majesté d'un roi. O amour incompréhensible et infini de Dieu ! ô excès de charité démesurée ! Ce qui ne viendrait jamais dans l'esprit d'un roi de la terre, qui au reste n'est qu'un homme et

un vaisseau d'argile, se pratique tous les jours par le Dieu de l'univers, lorsqu'il descend du ciel sur terre et apporte lui-même et par lui-même, non par le ministère de ses anges, de quelque chérubin ou séraphin, ce qui eût sans doute été beaucoup, la viande la plus précieuse et la plus exquise qui soit au banquet céleste, son corps, son âme et sa divinité, à l'homme pauvre et misérable, qui est ici-bas, comme dans un véritable hôpital, nécessiteux et malade.

Après les actes d'amour suivront les « désirs » ardents de cette venue, les « espérances » des biens qu'elle apporte.

Le jour de la communion venu, il faudra se préparer en faisant une revue des raisons principales que l'on aura considérées pendant les trois jours, et il sera bon de faire la méditation de ce jour là-dessus, et, pour varier, on pourra prendre quelquefois d'autres sujets de ce mystère, choisis dans les bons livres qui en traitent, et il faudra de ces méditations tirer toujours les affections susdites.

Durant toute la messe où vous communierez, vous aurez soin de continuer cet entretien et de l'augmenter d'autant plus en grandeur d'affection, que le temps de la réception de ce bonheur est plus proche.

Voilà pour la préparation ; si vous ne pouvez la faire si longue, ou à cause de la multitude de vos affaires, ou parce que les trois jours ne se trouvent pas d'une communion à l'autre, choisissez de tout ce qui est ci-dessus les considérations et les affections qui seront plus capables de vous émouvoir, et servez-vous-en selon le temps que vous aurez.

CE QU'IL FAUT FAIRE AVANT DE RECEVOIR LA SAINTE HOSTIE, LORSQUE LE PRÊTRE LA MONTRE.

Actes de foi. — D'adoration. — De remercîment. — D'amour et souhait d'union.

Il faut la regarder, et, tenant les yeux arrêtés sur les espèces, produire, avec un vif élan du cœur, ces actes.

1° C'est en esprit de « foi, » de foi ferme et simple, que je crois, mon Seigneur, que vous êtes en corps et en âme sous ces espèces et sous ce voile, quoique mes yeux ne vous y voient pas.

2° Ensuite de cette foi, je vous y « adore » avec le plus humble respect, la plus profonde révérence et le plus grand abaissement d'esprit que saurait avoir une créature.

3° Et je vous « remercie, » de toute la puissance de mon âme, de ce que vous vous êtes mis en cet état pour moi, et que vous venez à moi.

4° Et avec le plus grand « amour » et le désir le plus fervent d'union qu'il m'est possible, que, puisque vous venez à moi pour vous unir à moi et vous glorifier en moi, aussi je vais à vous pour m'unir à vous et pour vous glorifier en moi. Venez, oh! venez donc, tout aimant et tout aimable Seigneur, et faites excellemment en moi ce pourquoi vous y venez. Saint Chrysostome nous fournit une bonne et pieuse pensée sur ce sujet (Hom. 51 in Matth.), en disant que quand nous communions nous devons prendre la sainte hostie de la main du prêtre comme si c'était Jésus-Christ même qui nous la donnât : Quand vous verrez le prêtre, dit-il, vous donner le corps de Notre-Seigneur, ne croyez pas que c'est la main du prêtre, mais celle de Jésus-Christ même qui s'étend vers vous. Et la raison qu'il en apporte est que la sainte table, où nous prenons le corps de Notre-Seigneur, est la même que celle où

Notre-Seigneur en fit l'institution, et où il se donne lui-même de sa propre main à ses apôtres, d'autant plus que c'est lui qui opère l'un et l'autre. Et encore autre part il dit (Hom. de euchar. in Encæniis) : Quand vous allez recevoir le saint Sacrement, ne pensez pas que c'est d'un homme que vous recevez le corps divin, mais que c'est des séraphins que vous prenez le feu de la pincette, comme vit Isaïe. Représentez-vous le sang salutaire comme découlant du côté divin et immaculé que vous allez sucer, et ainsi en vous approchant prenez-le avec des lèvres pures.

CE QU'IL FAUT FAIRE APRÈS L'AVOIR REÇUE.

I. Le temps d'après la communion très-important. — II. Ce qu'il faut y faire. — III. Actes de foi. — D'adoration. — D'admiration. — D'actions de grâces. — De demande. — Actes divers. — IV. Dans chaque communion il faut donner quelque chose à Notre-Seigneur. — V. Autre entretien après la communion par l'application des sens. — VI. Ce qu'il faut faire le jour que l'on a communié et les suivants.

I. La chose peut-être la plus importante de toute la vie spirituelle est de savoir bien se servir du temps d'après la sainte communion, afin d'en recueillir les fruits pour lesquels elle a été instituée, en ayant grand soin d'entretenir Notre-Seigneur et de lui faire compagnie; car le laisser là tout seul dans votre poitrine, c'est une incivilité plus énorme que si vous laissiez seul dans une chambre le roi qui vous aurait fait l'honneur de vous visiter dans votre logis. Et de ce manquement vient que peu de personnes tirent de la sainte communion les profits qu'elles pourraient en tirer. Sainte Thérèse parle ainsi à ce sujet (cap. 34 du chemin de perfec.) : Demeurez de bon cœur avec Notre-Seigneur après la communion; ne perdez point une si bonne occasion de négocier, et considérez que votre âme peut retirer de là de très-grands biens, et que

Notre-Seigneur tient beaucoup à ce que vous lui fassiez compagnie ; gardez-vous de laisser échapper ce temps favorable , à moins que l'obéissance ne vous commande quelque autre chose ; mais tâchez de tenir votre âme avec Notre-Seigneur, qui étant votre maître ne manquera pas de vous enseigner , bien que vous n'entendiez pas comment. Si, après l'avoir reçu, vous le quittez là et si vous donnez la liberté à votre esprit de se porter ailleurs, en ne faisant point de cas de ce qui est dans vous, que voulez-vous qu'il fasse? Ne vous plaignez ensuite que de vous-même. C'est pourquoi il faut diligemment ménager le temps précieux de cette sainte visite, et ne point craindre de demeurer longtemps à entretenir Notre-Seigneur ; car une âme alors peut non-seulement marcher , mais courir, voler à la perfection et acquérir des richesses immenses, vu même que, selon l'opinion de quelques théologiens fameux (Suarez, in 3 part. S. Thom., t. 3, d. 63, sect. 7, et allii apud eum), tandis que les espèces durent, à mesure que les affections continuent, la grâce du sacrement va toujours croissant, et ce soleil de justice répand continuellement des rayons nouveaux de faveurs et de miséricordes.

II. Ayant donc reçu Notre-Seigneur, il faut se mettre à l'écart, et là, fermant les yeux, les oreilles et les autres sens et les puissances de l'âme à toute pensée et à tout souvenir d'aucune créature, se retirer intérieurement avec ce tout aimant et tout aimable Seigneur au plus profond de son cœur, dans ce cabinet d'amour, et là s'enfermer avec lui pour jouir de sa divine présence; et se jeter en esprit à ses pieds, en les étreignant étroitement et en les baisant amoureusement comme une autre Madeleine, ou autrement vous laisser aller à vos affections et produire ces actes.

III. 1° De « foi. » Croyez de nouveau la vérité du mystère, et si vous vous sentez touché, vous pourrez,

dire : Ah! je le disais et je le croyais bien, mon Seigneur, que vous étiez contenu en corps et en âme dans ce divin Sacrement, et la grâce que maintenant vous répandez doucement en mon âme me fait bien croire que vous y êtes ; oui, je crois, sans douter en aucune façon, que vous êtes en corps et en âme dans mon estomac, que votre corps souverainement beau et glorieux, que votre très-sainte âme et votre divinité infiniment adorable, sont maintenant présentes dans moi et unies à moi.

2° « D'adoration. » Oh! que je vous adore, que je vous honore et vous révère! Oh ! qu'avec le plus grand respect, la plus profonde révérence et le plus bas sentiment de soi que saurait avoir une créature, mon Créateur et mon Seigneur, je vous adore, je vous honore et je vous révère!

3° « D'admiration » et « d'étonnement. » Mais est-il bien possible que ce soit vous? est-il possible, souveraine et infinie Majesté, que vous ayez daigné visiter la dernière de vos créatures et abaisser votre incompréhensible grandeur jusqu'à mon néant? vous, grand Dieu, qui, au moment où je parle, êtes reconnu et adoré avec des humiliations profondes des plus hauts chérubins et séraphins! O souveraine et incompréhensible Majesté, est-il donc bien possible que vous soyez là, et que je vous voie en mon pauvre cœur, ayant fait tant de miracles et renversé toute la nature pour y venir? Je me sens saisi d'effroi et ravi d'étonnement à la considération de cette faveur infinie.

4° « D'actions de grâces. » C'est pourquoi, avec un ressentiment profond et avec un cœur attendri et plein d'une reconnaissance plus grande que je ne puis expliquer, mon très-doux, mon très-libéral, mon très-magnifique, mon très-aimable et infiniment gracieux Seigneur, je vous rends grâces de cet inestimable bienfait; et parce que je ne suis point capable tout seul de

vous louer dignement, que tous les anges, tous les hommes et toutes les créatures ensemble, d'un commun accord, vous en louent avec moi et vous en glorifient. Il faudra s'étendre en cette affection, comme étant importante, et lui offrir tous les remercîments qui lui ont été offerts au ciel et sur la terre par les anges et par les hommes depuis le commencement du monde, et qui seront offerts à jamais, toutes les messes qui se diront en ce jour, et jusqu'au jugement, dans l'Eglise, tout ce que vous êtes, tout ce que vous ferez ou souffrirez dans votre vie, et principalement jusqu'à la prochaine communion.

5° « Demandes. » C'est ici un des points les plus importants, où l'on peut beaucoup gagner, si on le fait bien, comme aussi beaucoup perdre, si on le fait mal. Il faut donc demander à Notre-Seigneur tout ce qui nous est nécessaire, jusqu'aux plus petites nécessités, soit pour nous, soit pour les autres ; il faudra les particulariser. Il faut lui demander de grandes choses, une vertu héroïque, une abondance de grâces très-efficaces, une très-claire connaissance de lui et de nous, une charité très-ardente, une vive force de se surmonter, le très-haut et très-noble esprit de la croix, etc. Il faut les demander avec toute l'affection, l'instance et la confiance possibles, l'importunant et lui faisant des violences tirées des raisons du sujet. O Dieu, mon Seigneur, faites en moi ce pour quoi vous y venez : vous y venez pour vous unir à moi, pour m'appliquer les mérites de votre vie et de votre mort, pour m'enrichir de vos trésors, pour sanctifier mon corps et mon âme, et pour me faire mener une vie divine, par proportion, comme la vôtre. Vous y venez pour faire voir aux anges, aux hommes et à toutes vos créatures, par cette communication ineffable et par les grands dons que vous voulez me départir, combien vous êtes bon, libéral et magnifique. Vous

y venez pour vous procurer une souveraine et très-juste gloire, et pour avoir le contentement et le plaisir de rendre vos travaux utiles et fructueux. Oh ! faites donc en moi tout cela, produisez en moi tous ces effets dans un très-éminent degré. Seriez-vous descendu du ciel sur la terre, auriez-vous produit tant de miracles, opéré tant de merveilles, renversé toute la nature et fait tant de préparatifs, vous qui ne faites pas la moindre chose en vain, pour ne rien faire ? C'est pourquoi, ô mon Dieu, tout bon, tout sage et tout-puissant, ne perdez point le fruit de votre voyage, faites en moi ce pour quoi vous y venez ; unissez-vous à moi, et moi à vous par le lien d'une union inséparable de grâce et d'amour ; unissez vos abîmes à mes abîmes, l'abîme de vos miséricordes à l'abîme de mes misères, l'abîme de vos lumières à l'abîme de mes ténèbres, l'abîme de votre puissance à l'abîme de ma faiblesse, l'abîme de vos richesses à l'abîme de mes pauvretés ; appliquez-moi pleinement les mérites de votre vie et de votre mort, sanctifiez mon corps et mon âme, toutes mes paroles, toutes mes pensées et toutes mes œuvres, et faites moi vivre une vie divine, glorifiez-vous en moi d'une très-haute façon, et recevez le contentement d'y rendre vos mérites efficaces et vos peines utiles.

Il faut ensuite insister à lui demander ce dont vous avez particulièrement besoin ; soyez sûr que vous vous rendrez d'autant plus agréable à ses yeux que vous lui demanderez plus de choses, et des choses plus grandes, et avec plus d'ardeur et plus de confiance ; c'est « tempus beneplaciti (Psal. 68,14), le temps de son « bon plaisir et de ses largesses. » Car ni le Fils, venu là en cet état et pour ces fins, ne saurait rien refuser à qui lui demande avec les actes susdits ; ni le Père, à qui le demande au nom de son Fils bien-aimé ; ni le Saint-Esprit, qui pour lors, résidant en nous, comme

un maître dans son école, nous apprend, par ses inspirations et par ses mouvements, « postulare gemitibus « inenarrabilibus (Rom., 8, 26), à demander avec de « grandes affections, avec de pressantes importunités « et avec des gémissements inénarrables. »

6° « Actes divers. » Il faut après passer à tous les actes dont l'âme aimante et tant aimée pourra s'aviser pour entretenir son très-aimant et très-aimable Seigneur, et pour lui plaire et lui donner du contentement. 1° Tantôt l'âme se tiendra paisiblement devant lui comme le regardant et l'écoutant, car c'est alors tout particulièrement qu'il dit les paroles de vie; et tantôt, comme ravie et plongée dans l'étonnement à l'aspect des beautés incomparables et des perfections infinies du corps, de l'âme et de la divinité de son Seigneur, elle demeurera quelque temps ne faisant autre acte que celui d'une douce, profonde et joyeuse admiration sur ses rares excellences. 2° Puis elle passera à l'acte de l'amour de complaisance, se livrant à la joie pour tant de perfections et de merveilles qu'elle voit en lui, et pourra en faire comme un dénombrement; ainsi : Je confesse, mon Dieu, mon unique bien, que vous êtes un être infini, éternel et tout parfait; je me réjouis d'une telle infinité de perfections, parce qu'elles sont vôtres, et j'en suis autant et plus aise que si c'était mon bien propre. Oh! que j'ai de contentement de ce que rien au monde ne saurait ni les diminuer, ni rien leur ôter, ni tant soit peu les altérer. Vivez donc toujours ainsi heureux et content, toujours parfait et infini dans vos grandeurs ! Et les autres que nous avons rapportés en leur lieu (liv. 2, chap. 2). 3° De là aux actes de l'amour de bienveillance : Oh ! que je désire que vous soyez connu, honoré, adoré, aimé et servi de toutes vos créatures, et de moi particulièrement, comme vous en êtes digne. Ah! que j'ai de regret de ne pouvoir vous aimer comme vous le

méritez, ni vous louer et remercier pour ce signalé bienfait comme j'y suis obligée. 4° Ensuite aux actes de l'amour appréciatif, comme ci-devant au second jour ; et si vous êtes religieux, vous pourrez renouveler vos vœux en esprit d'amour, sachant que vous ne sauriez lui témoigner plus notablement votre affection qu'en faisant et gardant ces vœux ; protestation de fidélité. 5° Actes héroïques de foi touchant les mystères les plus obscurs de notre religion ; d'espérance, formant de grands actes, que Dieu vous aidera, vous conduira, qu'il aura une providence particulière de vous, de votre corps, de votre âme, de vos biens, de vos honneurs, de votre santé, de vos maladies et de tout ce qui vous touche ; qu'il vous fera la grâce de bien vivre et de bien mourir, et que par sa miséricorde il vous donnera place là-haut dans le ciel, pour l'y voir, l'y honorer, adorer et aimer à jamais ; et vous lui direz avec une confiance pleine d'amour : Oh ! j'espère que ce lumineux et ravissant visage ne sera pas toujours couvert ; que cette divine et infinie beauté ne sera pas perpétuellement voilée, mais que ce voile se tirera un jour, et qu'elle paraîtra visiblement à mes yeux, qui la verront comme elle est, et pendant toute l'éternité. Bonne résolution de bien faire, particulièrement ce jour là.

IV. Et remarquez qu'à chaque communion, pour pratiquer la reconnaissance envers Notre-Seigneur de ce qu'il vous donne, il faut lui donner quelque chose : comme la victoire de votre colère, si vous y êtes sujet, la souffrance des paroles piquantes qu'on vous dit, le pardon de quelque injure, le détachement de quelque créature, un silence plus exact, un plus profond recueillement, une plus grande pureté d'intention, et autre chose, selon que vous le jugerez plus nécessaire à votre bien, et plus agréable à Notre-Seigneur ; il faudra particulièrement travailler à cela jusqu'à la

communion suivante, et si le mal dure, continuer jusqu'à ce que vous en soyez venu à bout.

V. En outre, l'âme pourra s'entretenir par l'application de ses sens intérieurs, et premièrement, de la vue : regarder Notre-Seigneur en lui couronné de majesté et de gloire, avec un visage admirable de beauté, plein de tous les attraits et de tous les charmes qui peuvent donner de l'amour, les ouvertures de ses plaies paraissant à ses pieds, en ses mains et en son côté, comme de vives sources de clarté, et tout son saint corps incomparablement plus lumineux que le soleil. Après, pénétrant plus avant, elle verra sous le beau voile de cette humanité très-aimable la divinité cachée, et comme il est la splendeur de la gloire du Père, un même Dieu avec lui et avec le Saint-Esprit, doué d'une beauté, d'une sagesse, d'une puissance et d'une perfection absolument infinies; elle fera des actes de foi sur ces vérités, d'admiration, de révérence, d'adoration, d'amour, d'actions de grâces, de joie de posséder un tel trésor, tâchant de se reposer avec toutes ses facultés en celui qui est son unique repos et sa vraie béatitude. De plus, elle considèrera que Notre-Seigneur de son côté la regarde doucement et affectueusement avec ces yeux qui convertirent saint Pierre et saint Mathieu, et dont les regards sont pleins de lumière pour illuminer les esprits, et de chaleur pour échauffer les volontés; elle lui dira avec David : « Aspice in me, et miserere meî ; illustra faciem tuam « super servum tuum ; salvum me fac in misericordia « tua (Ps. 118, 132, et 30, 17) : Regardez-moi, et « ayez pitié de mes misères, éclairez mon visage des « rayons de vos yeux, et sauvez-moi par votre miséri- « corde. »

Puis elle appliquera son ouïe à entendre Notre-Seigneur, la Sagesse incarnée, qui lui parlera tantôt pour l'encourager à la pratique de quelque vertu, tantôt

pour l'avertir et se corriger de quelque vice, pour la détacher de l'affection de quelque créature, pour résister plus fortement à quelque passion; tantôt pour lui donner des conseils de perfection, lui disant : « Beati « pauperes spiritu, beati qui lugent, beati qui perse- « cutionem patiuntur, etc. (Math., 5) : Bienheureux « sont les pauvres d'esprit, bienheureux sont ceux qui « pleurent, ceux qui souffrent persécution. » — « Discite « à me quia mitis sum et humilis corde. Si quis « vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat « crucem suam, et sequatur me (Math., 11, 29 et cap. « 16, 24) : Apprends de moi à être doux et humble « de cœur. Si tu désires me suivre, il faut que tu re- « nonces à tes inclinations et que tu portes ta croix. » — « Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; « pulsate, et aperietur vobis. Amen, amen, dico vobis, « si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit « vobis; usque modò non petistis quidquam in nomine « meo (Luc., 11, 9; Joann., 19, 23) : Demande, et on te « donnera; cherche, et tu trouveras; frappes, et on t'ou- « vrira. Je te dis en vérité que si tu demandes quelque « chose à mon Père en mon nom, tu l'obtiendras : « demande, et demande hardiment; tu n'as encore rien « demandé en mon nom jusqu'aujourd'hui; » et semblables. Elle, de sa part, lui dira : « Loquere, Domine, « quia audit servus tuus. Verba vitæ æternæ habes. Dic « animæ meæ, salus tua ego sum (1 Reg., 3, 10; Joan., « 6, 68; Ps. 34, 3) : Parlez, mon Seigneur, parce que « votre serviteur écoute. Vous avez les paroles de « vie éternelle; dites à mon âme : Je suis ton salut. » Après cela suivront les demandes, les supplications, les conjurations pour obtenir les grâces, et les espérances.

L'odorat sera employé à sentir l'odeur suave du corps glorieux de Notre-Seigneur et des vertus héroïques qu'il exerce en ce divin mystère, et l'âme exha-

lera en même temps le doux parfum de plusieurs actes intérieurs et affections saintes, dont elle réjouira Notre-Seigneur.

Elle goûtera la délicatesse de cette divine viande, qui fait perdre l'appétit de toutes les créatures.

Elle touchera Notre-Seigneur, se jetant à ses pieds sacrés, les embrassant et les baisant, lui baisant ses saintes mains, qui doivent la guérir et la combler de biens; et si elle est attirée plus haut, elle donnera et recevra avec révérence et amour le baiser de la bouche, et elle sentira aussi Notre-Seigneur qui la touche avec ses facultés et son corps pour les purifier, pour les sanctifier et pour s'imprimer beaucoup plus en elle qu'il ne fit jadis aux suaires, produisant en tout ceci divers actes intérieurs, selon qu'elle y sera poussée.

Après avoir ainsi entretenu Notre-Seigneur, lorsque probablement les espèces sont digérées, et que par conséquent il cesse d'être en nous par la présence corporelle, il faut le prier de ne point s'en aller, en disant : Oh! demeurez avec moi, mon cher Seigneur, tout le bien de mon âme, demeurez, et ne m'abandonnez pas seule; car que ferai-je sans vous? que ferai-je en l'absence de mon soleil, que de vivre en ténèbres? de mon médecin, que d'être accablée de maladie? et de l'unique joie de mon cœur, que de gémir et de couler mes jours en tristesse? Mais puisque vous avez résolu de vous en aller corporellement, et qu'il faut m'y résoudre, je me soumets à votre sainte et divine volonté, et j'accepte cette séparation, quoiqu'elle me soit très-amère; seulement, en échange, je vous supplie et je vous conjure, autant que je puis, de demeurer avec moi par la grâce et par l'amour, et je vivrai de désir, attendant avec une sainte impatience votre retour.

Cet exercice ainsi achevé, il faut après produire sou-

vent durant la journée des actes touchant ce bienfait reçu.

VI. De « foi. » Oui, il est vrai, je crois fermement que j'ai reçu Notre-Seigneur, que ce matin il est descendu du ciel sur la terre pour moi, et que son corps sacré, miracle de beauté, que sa très-sainte âme, chef-d'œuvre des mains de Dieu, avec sa divinité, sont entrés véritablement en moi.

« D'actions de grâces. » Oh ! je vous remercie de cet inestimable bienfait, et je prie de bon cœur tous les esprits bienheureux de vous en remercier pour moi, et je suis obligé de vous en aimer encore davantage.

Je vous offre, en reconnaissance de cette souveraine grâce, tous les biens et tous les actes de vertu qui se feront aujourd'hui au monde ; je vous offre tout ce que je ferai et souffrirai dans toute ma vie, et particulièrement en ce jour ; je vous offre la victoire de ma colère, ou ce que vous lui aurez promis, comme il a été dit.

Mais faites miséricordieusement et très-amplement en moi ce pour quoi vous y êtes venu ; sanctifiez mon corps et mon âme, faites moi vivre d'une vie toute divine ; faites qu'il paraisse en moi que je vous ai reçu ; ne permettez pas que votre voyage soit inutile, etc. Il faudra produire ces actes et autres semblables, tant le jour de la communion que les suivants, jusqu'à la communion prochaine, tâchant de conserver comme un souvenir continuel de la présence de Notre-Seigneur : ce qui peut se faire, car comme ce pauvre homme dont il est parlé dans l'exercice du troisième jour, ne pourrait oublier sitôt la présence du roi qui avec tant d'amour serait venu le visiter, mais qui s'en souviendrait longtemps, et à qui il semblerait le voir toujours, parce que la grandeur de la chose aurait très-vivement frappé son imagination et son esprit, il en sera ainsi de l'âme qui recevra Notre-Seigneur comme il faut. En effet, comme un homme parfumé en visi-

tant son ami, en l'embrassant, en le baisant, en le chérissant et s'entretenant quelque temps avec lui, quand il s'en va, laisse la chambre et son ami parfumés et remplis de son odeur, par le moyen de laquelle il est comme forcé de se souvenir de lui, quand même il ne voudrait pas ; de même, quand Notre-Seigneur part et s'en retourne, il laisse dans l'âme qu'il quitte corporellement comme un certain baume et de très-agréables odeurs, marque assurée qu'il y a été : ce sont des sentiments, des affections et des grâces actuelles, pourvu qu'elle n'y apporte point d'empêchement, qui l'entretiennent aisément dans le souvenir de sa présence.

Enfin il faut s'étudier à imiter Notre-Seigneur, tâchant que toutes nos pensées, nos affections, nos paroles, nos œuvres et tout notre intérieur et notre extérieur ressemblent, autant qu'il nous sera possible, au sien (Heb., 1, 3) ; de sorte que Nôtre-Seigneur vive en nous, et que Dieu le Père voie en nous son Fils, qui aussi est appelé la figure et le caractère de la substance du Père vivement représenté ; car pour cela Notre-Seigneur s'unit à nous dans ce divin Sacrement en qualité de caractère avec sa bonté, sa sagesse, sa puissance et ses autres attributs, et avec son humilité, sa patience, sa mansuétude, son obéissance, sa charité et ses autres vertus, pour les imprimer en nous et nous donner la grâce habituelle et les grâces actuelles, afin que, comme il est l'image très-parfaite et substantielle du Père, nous soyons aussi avec quelque proportion les images et les portraits du Fils.

SECTION XIV

DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

I. Le sacrifice de la messe un en essence avec celui de la croix. — II. Leurs différences. — III. Le sacrifice de la messe est le mystère le plus auguste de l'Eglise, et le présent le plus excellent qui puisse être offert à Dieu. — IV. C'est ce qui contente davantage Notre-Seigneur. — V. Et toute l'Eglise.

L'agneau pascal a été dans la loi ancienne une des plus célèbres figures de l'adorable mystère de l'eucharistie, parce que, entre autres raisons, il servait aux Juifs de sacrement et de sacrifice : de sacrement, en tant qu'ils le mangeaient avec de certaines cérémonies de religion ; de sacrifice, en tant qu'ils l'offraient à Dieu. De même Notre-Seigneur a donné à son Eglise son corps sacré, pour lui tenir lieu de sacrement et de sacrifice : de sacrement, les fidèles le mangeant comme la viande de leurs âmes ; de sacrifice, les prêtres l'offrant pour eux à Dieu sur nos autels. Nous avons parlé de l'eucharistie comme sacrement ; nous en dirons maintenant quelques mots comme sacrifice.

Toutes les religions, tant vraies que fausses, depuis le commencement du monde, ont toujours eu quelque sacrifice comme partie principale et essentielle du culte qu'elles rendaient à la Divinité. Les païens ont eu des sacrifices en tout temps et en toute nation ; car, comme dit un des plus sages d'entre eux (Plut. contra Colot.), on trouve des villes qui n'ont point de murailles qui les ferment, ni de lettres qui les polissent, ni de princes qui les gouvernent ; mais il ne s'en trouve point sans quelque connaissance de la Divinité et sans sacrifice ; et une ville serait plutôt sans fonds et sans terre que sans rendre quelque hommage et offrir quelque victime au Dieu qu'elle reconnaît. Mais, comme les dieux que les païens adoraient ne valaient rien, aussi les sacrifices qu'ils leur faisaient ne pou-

vaient être bons. Les Hébreux, le seul peuple entre tous ceux de la terre qui avant la venue de Notre-Seigneur avait une vraie religion, parce que lui seul adorait le vrai Dieu, usaient de plusieurs sacrifices rapportés dans les livres de Moïse ; mais saint Paul les appelle « infirma et egena elementa (Galat., 4, 9), sacrifices « pauvres et défectueux, » parce qu'ils ne pouvaient effacer les péchés ni conférer la grâce. Le seul sacrifice que nous avons dans la loi nouvelle est parfait et accompli en tout point. Pour ce sujet David l'appelle « sacrificium justitiæ (Psal. 4, 6), » tant parce qu'il contient le juste des justes, le saint des saints, et la justice et la sainteté même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que parce qu'il justifie les âmes par l'infusion de la grâce et des autres dons qu'il communique. En effet, comme le sacrifice est le point principal, l'âme et l'essence de chaque religion, et que la nôtre est la plus sainte et la plus parfaite de toutes celles qui ont été et qui seront jamais, il faut aussi que le sacrifice par lequel elle honore la Divinité soit le plus noble et le plus excellent de tous. Or, voyons les excellences de ce sacrifice, et puis nous verrons les fins pour lesquelles il a été institué.

I. D'abord, il faut poser pour fondement de tout ce discours que le sacrifice de la messe, qui est le sacrifice, comme nous venons le dire, de la loi nouvelle que tous les jours nous offrons à Dieu sur nos autels, est le même en essence que celui qui lui fut offert sur la croix, et qu'ils ne diffèrent entre eux que par quelques cérémonies et certains accidents. Notre souverain prêtre, dit saint Chrysostome (Hom. 17 in epist. ad Hebr.), est celui qui immole cette hostie qui nous purifie, et nous immolons la même maintenant; ainsi ce n'est qu'un sacrifice. Et saint Césaire, archevêque d'Arles, parlant de Notre-Seigneur, dit élégamment à ce propos : « Qui corpus assumptum ablaturus erat ex

« oculis nostris, et sideribus illaturus, neccessarium « erat ut nobis in hac die sacramentum corporis et « sanguinis consecraret, ut coleretur jugiter per mys- « terium quod semel offerebatur in pretium ; ut quia « quotidiana et indefessa currebat pro hominum salute « redemptio, perpeta etiam esset redemptionis oblatio, « et perennis victima viveret in memoria, et semper « præsens esset in gratia : verè unica et perfecta hostia « fide æstimanda non specie, non exteriori censenda « visu, sed interiori aspectu (Hom. 7 de Paschate) : « Notre-Seigneur devant nous ôter la présence de son « corps, et le transporter en triomphe dans le ciel, il « était nécessaire qu'il consacrât en notre faveur son « même corps et son sang, et qu'il nous les laissât pour « le plus grand et le plus auguste sacrement de son « Eglise, afin de faire dans un sacré et adorable mys- « tère une continuelle mémoire du prix de notre salut, « qui a été offert et payé sur l'autel de la croix une « seule fois, étant très-raisonnable que, comme tous « les jours l'effet de ce payement court pour le bien « des hommes, les mêmes hommes représentent et « offrent aussi tous les jours à Dieu le Père ce paye- « ment fait pour eux par son Fils, et que cette sainte « hostie immolée vive perpétuellement en leur mé- « moire, comme perpétuellement elle leur confère la « grâce ; hostie vraiment unique et parfaite, qu'il faut « regarder non avec les yeux du corps, mais avec ceux « de l'esprit, et juger non sur l'apparence extérieure, « mais sur les informations que la foi nous en donne. »

II. Or, voici les différences accidentelles qui distinguent ces deux sacrifices : le sacrifice de la croix a été visible et sanglant, et ne s'est fait qu'une fois, car cette seule fois a plus que pleinement suffi ; celui de l'autel est invisible, non sanglant, et se réitère tous les jours; celui de la croix est un sacrifice de rédemption, de satisfaction et de payement; celui de l'autel

est un sacrifice d'application et de commémoration, institué pour appliquer en particulier ce payement, et la vertu de ce premier sacrifice, et pour le représenter; de là vient que le prêtre qui dit la messe représente en ses habits sacerdotaux et en ses actions Notre-Seigneur, dans les circonstances de sa passion et de sa mort.

III. Cela supposé, nous disons que le saint sacrifice de la messe est le mystère le plus auguste et le plus vénérable qui soit dans l'Eglise, et la chose la plus agréable et la plus glorieuse qui puisse être présentée à Dieu pendant toute l'éternité. Premièrement, à raison de la chose offerte, Notre-Seigneur Jésus-Christ, homme Dieu et Fils unique de Dieu, d'une excellence et d'une dignité absolument infinies, et dont l'offrande et le présent sont plus agréables au Père éternel que si on lui donnait des mondes sans nombre remplis de chérubins et de séraphins. Secondement, à cause du premier et du principal offrant, qui est encore Notre-Seigneur (Conc. Flor. decreto unionis); car quand le le prêtre dit la messe, Notre-Seigneur Jésus-Christ la dit en sa personne, se sacrifie de nouveau, et s'offre à Dieu son Père par ses mains; c'est pourquoi il est appelé « sacerdos in æternum (Psal. 109, 4), prêtre qui « persévère continuellement à exercer son office. » Et il est clair que les paroles sacramentelles qui opèrent ce grand mystère, « ceci est mon corps, » ne peuvent s'entendre de l'homme qui ne met point son corps sous les espèces, mais de Notre-Seigneur qui les prononce par la bouche de son ministre. Ce n'est point un homme, dit saint Chrysostome (Hom. de trad. Judæ), qui des choses proposées, c'est-à-dire du pain et du vin, fait le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ même qui a été crucifié pour nous; le prêtre célèbre bien la cérémonie, mais la vertu et la grâce de Dieu font tout; il dit : « Ceci est mon corps; »

cette parole transmue les choses proposées. Et le saint concile de Trente (sess. 22, c. 2), à ce sujet, prononce cet oracle : « Una eademque est hostia, idem nunc « offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in « cruce obtulit : C'est une même hostie et un même « offrant qui s'offre maintenant sur nos autels par le « ministère des prêtres, et qui s'offrit jadis par soi-« même, que celui de la croix. »

De là il faut inférer cette grande et merveilleuse conséquence, dont les prêtres devraient incessamment se souvenir, que la messe est une chose si excellente et si divine, que si on mettait ensemble toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres des hommes, des anges et de la reine des anges et des hommes, de Marie, et toutes les louanges, tous les honneurs et tous les services qu'ils ont rendus et rendront éternellement à Dieu, et même celles que pourraient lui rendre toutes les créatures possibles, tout cela n'est et ne sera point à beaucoup près aussi agréable à sa divine Majesté, ni ne lui donnera une aussi grande gloire que fait une seule messe, dite même par un méchant prêtre, à cause de ce que nous venons de dire que Notre-Seigneur s'y offre à son Père, et, par cette offrande qu'il lui fait de soi, l'honore, le loue, le glorifie et lui plaît avec une perfection surpassant infiniment, à raison de la suréminence infinie de sa personne, tout ce que les créatures en particulier et en général peuvent faire.

IV. Bien plus, la messe est ce qui contente, réjouit et glorifie davantage Notre-Seigneur en tant qu'homme, parce qu'il sait que par elle plus que par aucun autre moyen, le plus grand et le plus ardent de ses désirs s'effectue, l'avancement de l'honneur de son Père; et aussi parce qu'il voit que ses combats et ses victoires, et ce qui lui a été de plus cher, je veux dire sa passion et sa mort, qui ont réparé les injures faites à la Divinité, sauvé le genre humain, et ruiné la tyrannie du

prince des ténèbres, y sont représentés, et non simplement et comme en image, mais au vif et par l'exposition réelle de la chose même, quoique sans effusion de sang. Ajoutez qu'il est évident que la plus grande gloire et le plus doux plaisir que peut recevoir Notre-Seigneur est de voir que ses peines servent, que ses travaux sont rendus fructueux, et que ce n'est pas en vain qu'il s'est fait homme et a souffert la mort. Ce qui ne pouvant s'exécuter plus abondamment que par la très-sainte eucharistie considérée, et comme sacrement, ainsi que nous avons déclaré, et comme sacrifice, Notre-Seigneur doit la regarder comme l'objet de ses plus chères délices.

V. Enfin, la sainte messe est la chose, de toutes celles que nous avons ici-bas, qui procure un plus grand contentement à l'Eglise triomphante au ciel, un plus grand secours à la souffrante dans le purgatoire, et sur terre un profit plus abondant à la militante.

SECTION XV

SUITE DU DISCOURS.

I. Les fins de son institution. — II. La messe est un sacrifice d'holocauste. — III. Sacrifice de propitiation. — IV. Sacrifice de remercîment. — V. Sacrifice d'impétration.

I. Pour l'autre point qui concerne les fins pour lesquelles le saint sacrifice de la messe a été institué, il faut remarquer qu'il y avait dans l'ancienne loi quatre sortes de sacrifices, distingués par les fins diverses auxquelles ils se rapportaient : les premiers s'appelaient holocaustes; ils avaient pour fin la seule gloire de Dieu; les seconds, propitiatoires, pour lui demander pardon des péchés commis; les troisièmes, eucharistiques, pour lui rendre grâces des bienfaits reçus; et les quatrièmes se faisaient pour lui en demander de nouveaux, et se nommaient impétratoires. La raison de ceci est qu'en

premier lieu nous devons trois reconnaissances à Dieu : la première, le reconnaître pour notre Créateur et notre premier principe, de qui nous avons l'être, le corps, l'âme, les biens, l'honneur et tout ; la seconde, pour notre souverain Seigneur, qui a pouvoir de disposer de nous selon son bon plaisir, de nous donner et de nous ôter la vie, la santé, les biens et toutes choses, de nous les augmenter et nous les diminuer, de nous faire et nous défaire, quand et comment il voudra, sans que nous puissions raisonnablement lui résister ni d'effet, ni même de pensée ; la troisième, pour dernière fin, à laquelle nous devons rapporter nos corps, nos âmes, nos biens, nos œuvres et tout, et nous consommer entièrement à sa gloire. Pour rendre à Dieu ces trois reconnaissances et ces trois devoirs, l'holocauste fut établi ; on y brûlait tout l'animal sans en rien réserver, l'homme témoignant et protestant à Dieu par là que, comme il tenait tout de sa main, il se rendait aussi tout à lui, et comme il détruisait et faisait mourir cette victime, il avait de même tout pouvoir de le détruire et de lui ôter la vie. Secondement, comme nous péchons tous les jours et que nous offensons sa divine Majesté, nous devons tous les jours lui demander pardon, satisfaire à sa justice et apaiser sa colère; les sacrifices propitiatoires étaient pour cela. Et un docteur (Oleast. in lib. legis Moïsi ; Genebr. in psal. 31, v. 6) remarque à ce propos que l'homme méritant pour châtiment de chaque péché qu'il commet, même du plus véniel, de perdre les biens, l'honneur et la vie, Dieu par sa miséricorde transportait cette peine de mort sur l'animal qui lui était sacrifié ; et que pour cette cause l'homme pécheur mettait ses mains entre les cornes de la victime, comme pour déclarer et dire qu'il se reconnaissait digne de la mort que cet animal allait souffrir. En troisième lieu, nous recevons continuellement de la main libérale de Dieu un nom-

bre innombrable de bienfaits, tant généraux que particuliers, de la nature et de la grâce, dont nous devons le remercier, et c'est ce qu'ils faisaient avec les sacrifices eucharistiques. Et comme nous avons besoin de mille choses pour le corps et pour l'âme, et que lui seul peut nous les donner, il faut les lui demander, et se servir des moyens propres et efficaces pour les obtenir ; c'étaient les sacrifices impétratoires.

II. Or, maintenant, pour venir à notre fait, le saint sacrifice de la messe a succédé après celui de la croix à tous ceux de la loi ancienne, et il accomplit lui seul avec un avantage infiniment excellent tous leurs offices. Premièrement, c'est un sacrifice de parfait holocauste, parce qu'on rend à Dieu, en lui offrant Notre-Seigneur, un honneur infini ; on reconnaît qu'il est le premier principe en lui présentant son Verbe, son Fils incarné et l'aîné des créatures ; qu'il est le souverain Seigneur de toutes choses, qu'il a un pouvoir absolu pour faire d'elles tout ce qu'il voudra, parce qu'au moindre désir de sa volonté les substances du pain et du vin, qui sont sur la terre et qui principalement soutiennent notre vie, sont détruites en ce mystère, et l'humanité de Notre-Seigneur, qui est au ciel élevée au-dessus de toutes les créatures, est mise sous les accidents de l'hostie, où elle est bien vivante en soi, mais représentant le sacrifice de sa mort ; et qu'il est la dernière fin, à la gloire de laquelle on rapporte Notre-Seigneur, et en lui tous les hommes, comme les membres en leur chef, comme les sujets en leur roi, et généralement toutes choses pour être recueillies et contenues naturellement en lui en tant qu'il est homme, et surnaturellement et divinement en tant qu'il est homme Dieu (Ephes., I, 10). Par ce moyen nous témoignons à Dieu qu'à raison de son infinie grandeur, il mérite un sacrifice d'une excellence infinie, et, en lui offrant Notre-Seigneur à la messe, nous lui faisons ce sacrifice, qui

nous est à la vérité un inestimable bonheur. Une certaine âme, embrasée de l'amour de Dieu et du désir de sa gloire, disait : Je voudrais pouvoir à chaque parole et à chaque souffle produire des mondes infinis, remplis d'anges infiniment plus parfaits que ceux qui sont au ciel, pour louer, pour honorer et remercier Dieu ; et Dieu lui fit connaître qu'il lui avait donné un moyen sans comparaison plus noble et plus puissant pour exécuter son dessein, la messe, où le Fils offre de soi à son Père un sacrifice si excellent et si parfait qu'il égale sa grandeur et sa dignité infinies, et lui rend autant de louanges et de gloire qu'il en mérite.

III. Secondement, c'est un sacrifice de propitiation, comme la foi nous l'enseigne, prenant sa force de la croix, qui, avec le sang qui y fut répandu, a effacé tous les péchés des hommes et fait même avec surabondance et excès le payement dû pour eux à la justice divine (Conc. Trid., sess. 22, cap. 2, et can. 3). Le sacrifice de la messe nous fait jouir de ces biens que celui de la croix nous a mérités ; il nous donne la liberté que celui-là nous a acquise ; c'est un appareil perpétuel de rédemption et de salut appliqué sur nos plaies ; c'est la médecine, qui infailliblement guérira nos maladies. Saint Chrysostome dit que les saints anges priant toujours Dieu pour nous, le font particulièrement durant la messe. Les anges, dit cette bouche d'or (Hom. 3 de incomp. in natura Dei), fléchissent alors les genoux devant le Seigneur et les archanges le prient ; ils épient cette occasion pour le prendre à propos ; l'heure de cette oblation sainte leur est favorable ; et comme les hommes en portant des rameaux d'olivier ont coutume d'apaiser les rois et par la vue de ces arbres leur rappeler la miséricorde, ainsi les anges, au lieu de branches d'olivier, présentent le corps de Notre-Seigneur, prient pour le genre humain, comme s'ils disaient : Nous vous prions, Seigneur,

pour ceux que vous avez aimés jusqu'à souffrir la mort et rendre l'âme sur la croix pour leur salut, nous vous supplions pour ceux pour qui vous avez répandu votre sang, pour qui vous avez immolé ce corps.

Nous devons donc nous servir avec un grand soin de ce moyen pour obtenir le pardon de nos offenses, pour adoucir le courroux de Dieu et détourner de dessus nous ses vengeances. Le grand Albuquerque, conquérant de l'Inde orientale, se voyant en péril de faire naufrage par une violente tempête qui agitait son vaisseau, prit un enfant entre ses bras, et le soulevant le mit entre le ciel et lui, afin d'arrêter, par l'opposition de cet innocent, la punition que Dieu voulait prendre de ses offenses. Quand le prêtre élève la sainte hostie à la messe, nous devons l'élever avec lui pour opposer de même cet agneau sans tache aux traits et aux foudres que la justice de Dieu va décocher contre nous pour châtier nos crimes.

IV. Troisièmement, c'est un sacrifice eucharistique, par lequel nous remercions Dieu dignement des bienfaits qu'il nous a faits ; aussi ce mystère s'appelle eucharistique, parce qu'il nous est un symbole, dit Origène (lib. 8 contra Celsum), de la reconnaissance et de l'action de grâces que nous rendons à Dieu. Et saint Chrysostome, rendant raison de ce nom, dit (Hom. 26 in Matth.) : Le vénérable et salutaire mystère que nous célébrons porte le nom d'eucharistie, c'est-à-dire action de grâces, parce que c'est un souvenir de plusieurs bienfaits. Pour cela Notre-Seigneur, en l'instituant, rendit grâces à Dieu son Père, « gratias egit, » dit saint Luc (cap. 22, 19), pour montrer qu'il nous servirait à cela. Et dans la primitive Eglise on avait coutume avant la consécration, au rapport de saint Denis (cap. 3 de eccl Hier.), de chanter pour le même sujet un cantique qu'on appelait eucharistique.

Nous sommes tout remplis des biens de Dieu; de

quelque côté que nous nous tournions, nous ne voyons que ses faveurs et les effets de l'amour qu'il nous porte. Il est donc très-raisonnable que nous lui en rendions grâces; mais comment le ferons-nous? que lui donnerons-nous en reconnaissance de tant de biens? La loi de la gratitude porte qu'on rende autant que l'on a reçu (D. Thom., 2, 2, q. 106, a. 6), et, si on veut l'exercer parfaitement, quelque chose encore de plus : afin que, comme signifie le mot, il y ait quelque chose « gratis. » Or, que rendrons-nous à Dieu pour satisfaire à ce devoir? « Quid retribuam Domino pro om- « nibus quæ retribuit mihi? » disait David (Psal. 115, 12). Si nous lui donnons nos corps, nos âmes, nos biens et nos honneurs, premièrement, nous ne lui rendons que ses dons, car c'est de lui que nous les tenons; et puis, qu'est-ce que tout cela en comparaison des biens surnaturels qu'il nous a faits, de ce qu'il se donne à nous par la grâce, qu'il veut se donner pour jamais à nous dans la gloire, et surtout de ce qu'il nous donne son Fils unique, qui pour notre salut s'est revêtu de notre nature et, après avoir passé sa vie en peines continuelles, a versé tout son sang sur une croix? Que trouverons-nous dans nos biens qui en valeur ne soit infiniment au-dessous de la plus petite de ses peines et de la moindre goutte de ce sang précieux? Que rendrons-nous à Dieu pour ses bienfaits? Certainement nous n'avons rien. C'est pourquoi Notre-Seigneur ayant compassion de notre pauvreté, nous a enrichis de ses trésors, et laissé le saint sacrifice de la messe, où il se donne à nous, afin que nous le prenions et que nous l'offrions à Dieu son Père en reconnaissance de tous les biens qu'il nous a faits, et pour pratiquer excellemment la gratitude. Et sans doute nous la pratiquons au dernier point, parce que ce que nous lui présentons vaut infiniment davantage que tous les biens créés qu'il nous a départis. Et bien qu'il nous l'ait

donné, n'importe, puisque nous lui donnons une chose qui véritablement nous appartient, et que sa bonté et l'amour qu'il a pour nous ont rendue nôtre. Ainsi David (Psal. 115, 13), après avoir dit : Que rendrai-je au Seigneur pour les bienfaits que j'ai reçus de sa main libérale ? ajoute incontinent par prophétie et par avertissement de ce que nous devions faire dans la loi nouvelle : « Calicem salutaris accipiam, » comme voulant dire : De moi je n'ai rien, mes finances sont trop restreintes pour cela ; mais je lui offrirai son Fils, comme étant à moi, au saint sacrifice de la messe ; et par ce moyen avec un si riche présent je le remercierai dignement, et je lui rendrai les devoirs d'une action de grâces parfaite et consommée.

V. Enfin, le sacrifice de la messe est un sacrifice d'impétration, pour obtenir tous les biens du corps et de l'âme, temporels et éternels dont nous avons besoin, parce que Notre-Seigneur est le prix plus que juste de tout ce que nous pouvons demander à Dieu. Et celui qui par sa libéralité infinie devance nos requêtes et nous donne beaucoup de choses auxquelles nous n'avons pas même pensé, comment pourra-t-il nous refuser quelque chose quand nous lui offrirons et nous lui donnerons son Fils bien-aimé ? Or, la messe a la force d'impétrer, premièrement, par l'offrande que Notre-Seigneur fait à Dieu son Père, en notre faveur, des mérites de sa vie et de sa mort; en second lieu, parce que Notre-Seigneur prie actuellement au ciel, où, si sa condition bienheureuse lui ôte le moyen de mériter pour nous, elle lui laisse celui d'intercéder; il prie, dis-je, pour ceux qui offrent la messe, ou pour qui elle est offerte (Suarez in 3 p., t. 3, d. 79, sect. 2), et à raison des prières de la sainte Eglise insérées dans la messe, qui sont très-agréables à sa divine Majesté, et enfin à cause des nôtres propres, qui ont pour lors un tout autre pouvoir qu'elles n'ont dans un autre temps,

parce qu'elles ne sont point seulement faites au nom de Notre-Seigneur, comme elles doivent l'être toujours pour être en bonne forme; mais elles sont de plus unies aux siennes et présentées par lui à son Père. C'est donc ainsi que la messe a la force d'impétrer; mais qu'est-ce qu'elle impètre? Nous l'avons dit, elle impètre tout.

Et pour le déclarer plus en particulier, elle obtient au pécheur la grâce de se repentir de ses péchés mortels, non toutefois comme un effet certain et infaillible qu'elle emporte de la justice de Dieu, mais en conviant seulement par voie de bienséance sa miséricorde d'avoir pitié de cet homme pour qui ce sacrifice lui est offert, et par un secours puissant et efficace de le tirer de son malheur (S. Thom., 3 p., q. 79; ibid., Theol.), ce que la messe fait plus assurément qu'aucun autre moyen qu'on emploie à ce dessein. Elle obtient au juste le pardon de ses péchés véniels, soit de sa propre force, ainsi que le pensent plusieurs théologiens, ou, comme d'autres plus probablement le croient, par le moyen des actes intérieurs des vertus, qui d'eux-mêmes effacent ces péchés; elle lui impètre la rémission des peines dues à ses péchés, par l'application qu'elle lui fait des mérites et de la satisfaction de Notre-Seigneur, et cela toujours, et de soi, indépendamment de toute autre condition. Elle lui acquiert un accroissement de la grâce habituelle, de la charité et de toutes les vertus qui l'accompagnent, non-seulement celui que lui donne l'acte de religion, dans lequel la messe consiste, mais encore celui que lui apportent beaucoup d'autres actes vertueux, auxquels elle le dispose; de plus, de grandes grâces actuelles et assistances particulières pour pratiquer les bonnes œuvres, pour vivre dans la charité et y persévérer jusqu'à la mort. Enfin, elle sert grandement pour obtenir de Dieu nos besoins temporels, selon qu'il sera plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

SECTION XVI

CE QUE LES PRÊTRES DOIVENT RECUEILLIR DE CETTE DOCTRINE.

I. Trois conclusions que les prêtres doivent recueillir. — II. Mener une vie sainte. — III. Dire la messe souvent. — IV. Et avec une grande dévotion.

I. Les prêtres doivent de tout ce que nous venons de dire touchant l'excellence infinie du sacrifice de la messe, tirer nécessairement trois importantes conclusions.

II. La première, ils sont obligés, à raison de l'éminente dignité où le sacerdoce les élève, de pratiquer excellemment la vertu et de mener une vie sainte; il doit y avoir de la proportion entre l'état et la vie, autrement le désordre y sera énorme et le déréglement monstrueux. La prêtrise, disait saint Ignace, martyr (Epist. ad. Smyrn.), est le sommet de toute la gloire et de tous les biens que l'on peut posséder sur terre. Et l'empereur Justinien nous a laissé ces paroles remarquables, que les deux plus grands dons que Dieu saurait faire à un homme, sont la prêtrise et la royauté, parce qu'il donne par celui-là le gouvernement de ses affaires, et par celui-ci celui des hommes. D'où vient que saint François, éclairé de la lumière du Saint-Esprit, disait que si en même temps il rencontrait un ange et un prêtre, il saluerait le prêtre le premier, comme étant, à cause de son office, plus honorable que l'ange. Ce qui est bien confirmé par ce que le B. évêque de Genève, François de Sales (lib. Vitæ, cap. 43), raconte du pénitencier de son église, homme saint, qu'entre autres faveurs qu'il avait reçues de Dieu, celle-ci en était une, qu'il voyait ordinairement sous quelque figure sensible son bon ange, sans faire autre cérémonie, passer devant lui avant qu'il fût prêtre, et après qu'il le fut, ne vouloir plus le faire,

mais partout lui donner le pas et lui déférer la préséance. Et en effet à quel degré d'honneur et à quel point de gloire le prêtre n'est-il point rehaussé? Il a les deux plus grands pouvoirs qui soient dans l'univers? Par l'un il fait descendre le Dieu vivant sur terre au sacrement de l'eucharistie, et par l'autre il fait monter les hommes au ciel dans celui de la pénitence.

C'est pourquoi le noble et docte évêque de Cyrène, Synésius, dit (Epist. 105) que le prêtre doit être un homme divin; saint Denis (cap. 5 eccl. Hier.), qu'il est obligé de se rendre très-pur et digne, autant qu'il se peut, du très-auguste et très-adorable sacrement qu'il touche; qu'il doit veiller à ce que ses actions soient un tableau copié sur les perfections de Dieu, et avoir les yeux toujours tendus et arrêtés sur la vie très-divine de Jésus, pour l'imiter en tout. Et ailleurs encore : Il faut, dit-il, que les prêtres qui s'approchent du très-saint sacrifice soient extrêmement purs, et qu'ils n'aient pas la moindre impureté dans leurs imaginations et leurs esprits, comme leur montrent les lavements qu'ils font de leurs mains, et de nouveau des extrémités de leurs doigts avant de consacrer; ils doivent venir à cet acte avec la plus grande ressemblance qu'il leur est possible avec ce divin sacrifice. Car par ce moyen ils seront couverts de toutes parts des plus claires et plus brillantes lumières de Dieu, parce que les splendeurs divines prennent plaisir d'envoyer leur lueur et de répandre leur clarté dans des miroirs qui leur ressemblent et qui peuvent les recevoir plus entiers et plus pur. Saint Chrysostome, parlant bien au long de ce sujet dans ses six livres tant renommés de la prêtrise (lib. 6, cap. 2), dit tantôt que le prêtre doit surpasser autant le reste des chrétiens en vertu et en perfection, que les chrétiens sont tenus de surpasser les nations idolâtres; tantôt que

l'âme du prêtre doit être plus pure que les rayons du soleil. Et autre part, dans la même pensée, il dit (Hom. 83 in Matth.) : Quelle chose y a-t-il au monde si nette, que ne doive être encore plus net celui qui doit participer à ce sacrifice? Quels rayons du soleil ne doit excéder en pureté la main qui divise cette chair sacrée et la langue qui est teinte du sang très-redoutable du Fils de Dieu? Que le prêtre pèse ceci et y conforme sa vie, joignant la splendeur de ses actions à la gloire de sa dignité, et se rendant autant vénérable par ses mœurs devant les hommes que son ministère le rend considérable devant Dieu.

III. La seconde conclusion est que les prêtres doivent prendre une résolution ferme et constante de dire la sainte messe tous les jours, ou au moins le plus souvent qu'il leur sera possible. C'est une sainte coutume qui est maintenant en grand usage parmi les prêtres tant séculiers que réguliers, qui s'adonnent un peu plus à la dévotion ; et si dans la primitive Eglise les laïques communiaient tous les jours, à combien plus forte raison les prêtres le faisaient-ils et s'approchaient-ils des saints autels? « Quotidie, dit l'apôtre saint « André au tyran, immolo Deo agnum immaculatum « (in Actis, 30 nov. apud Surium) : J'immole et j'offre « à Dieu tous les jours l'agneau sans tache. » — « Sa- « cerdotes, dit saint Cyprien, qui sacrificium Dei quo- « tidie celebramus (Epist. 54) : Nous autres prêtres qui « célébrons journellement le sacrifice de Dieu. » Et saint Grégoire le Grand (Hom. 37. in Evang.) raconte de saint Cassius, évêque de Narni, qu'ayant coutume de dire la messe tous les jours, Dieu commanda à un de ses chapelains de lui dire de sa part qu'il faisait fort bien, que sa dévotion lui était grandement agréable, qu'il la continuât, et que dans quelque temps il l'appellerait à lui et le récompenserait amplement. A la vérité, un prêtre a grand tort quand il manque d'of-

frir ce divin sacrifice, n'ayant aucun sujet raisonnable qui l'en empêche, parce qu'il prive la très-sainte Trinité d'une louange et d'une gloire infinies. Notre-Seigneur d'un très-grand honneur et d'un très-doux contentement, les bienheureux d'une joie nouvelle, les âmes du purgatoire d'un rafraîchissement dans leurs peines, les justes et les pécheurs de beaucoup de biens, et soi-même d'un profit merveilleux. En outre, il ne saurait mieux montrer qu'il ne connaît guère la dignité et la souveraine excellence de la messe, puisque la dire seulement une fois lui est une chose, à la bien prendre, sans comparaison plus honorable et plus glorieuse que de gouverner tous les empires de la terre.

IV. La troisième conclusion que les prêtres doivent recueillir est de dire la messe avec une très-grande révérence et une singulière dévotion, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, se préparant exactement pour la bien dire, comme par proportion nous avons déclaré ci-dessus pour la communion. Notre-Seigneur se disposa, trente-trois ans par toutes les actions de sa très-sainte vie, pour offrir à Dieu le sacrifice de la croix; les prêtres doivent au moins se préparer quelque temps pour lui offrir celui de la messe, attendu qu'il est substantiellement le même, l'adressant aux fins pour lesquelles il a été institué, pour rendre à Dieu tout l'honneur et toute la reconnaissance de la dépendance que nous avons de lui, pour obtenir le pardon des péchés, pour le remercier de ses bienfaits, et impétrer de sa bonté tous les biens qu'elle peut, et à d'autres bonnes encore, selon qu'il voudra, la disant avec modestie, avec recueillement et attention, posément sans se hâter, et y mettant le temps nécessaire pour prononcer bien et distinctement toutes les paroles, pour faire toutes les cérémonies avec la gravité et la bienséance requises, à quoi ils sont en effet obligés. Car comme les moyens doivent nécessairement avoir de la proportion avec

leur fin, et que les cérémonies de la messe sont établies pour représenter de très-hauts mystères et élever les esprits et du prêtre et des assistants à des affections saintes et aux actes de latrie, par lesquels nous honorons immédiatement la Divinité, si les paroles ne sont pas proférées distinctement et les cérémonies faites avec décence et maturité, tant s'en faut qu'elles doivent servir d'instruments de piété et de religion; au contraire, elles seront plutôt des occasions d'impiété et de scandale. Un bon conseil : que le prêtre tâche de tenir son esprit attentif au sens des paroles qu'il dit, de les goûter et de former dans son intérieur les divers actes des vertus qu'elles demandent, accompagnant le tout d'une grande révérence.

C'est une doctrine enseignée par les saints Pères, reçue des Docteurs et autorisée par l'expérience, que quand le prêtre dit la messe, l'autel est entouré d'un grand nombre d'anges, qui avec une modestie, un respect et une dévotion ineffables assistent à cet auguste et adorable mystère; et que même quelques-uns d'entre eux ont tenu à grande gloire d'y servir, comme il arriva, dit-on, à saint Osvualde, évêque de Vigorne, et au vénérable Jean de Parme, général des religieux de Saint-François (Sur., 15 oct. chron., t. 2, lib. 1, c. 57). Saint Nile (Ep. ad Anastas., episc.) raconte que plusieurs troupes d'anges descendaient du ciel quand saint Jean Chrysostome célébrait, et que le saint les voyait d'ordinaire vêtus de robes très-blanches, pieds nus, s'abaissant et se courbant avec une profonde révérence vers l'autel, jusqu'à ce que le sacrifice fût achevé. Et saint Chrysostome lui-même, parlant du sacrifice en général, écrit ces mots (lib. 6 de Sacerd., cap. 4) : Les anges alors assistent le prêtre, et tout l'ordre des puissances célestes jette des cris; les environs de l'autel sont pleins de ces esprits bienheureux, qui se tiennent là pour honorer Notre-Seigneur. Ce

qu'il confirme par une véritable histoire qu'il dit avoir apprise de la bouche d'un homme digne de foi : J'ai ouï raconter à un certain personnage, qu'un excellent vieillard, à qui Dieu révélait ses secrets et faisait voir les choses de l'autre vie, lui avait affirmé qu'il avait vu une multitude d'anges habillés de robes éclatantes, environnant l'autel pendant la messe, et s'inclinant contre terre, comme des soldats devant leur roi. Si ces grands princes qui nous surpassent de bien loin par l'excellence de la nature et les avantages de la grâce, pour assister seulement à la messe apportent tant d'humilité, tant de respect et de dévotion, que feraient-ils donc si Notre-Seigneur leur faisait l'honneur, comme à nous, de se servir d'eux pour la dire? Certainement, nous pouvons penser qu'ils feraient encore toute autre chose si cela leur était possible. Et nous donc, hommes chétifs, qui ne sommes que poudre et cendre, avec quelle humilité, avec quel anéantissement de nous-mêmes et avec quelle piété devons-nous célébrer ce très-sacré et très-divin mystère ?

Aussi quand le grand et fameux archevêque de Cologne, saint Hérébert, disait la messe, il était touché d'une dévotion si extraordinaire, qu'ayant en tout temps le visage fort vénérable et qui portait les marques des vertus dont sa sainte âme était ornée, il l'avait particulièrement alors si lumineux et si resplendissant, qu'il paraissait plutôt un ange qu'un homme (Sur., 16 mart.). Quels sentiments et quels transports de piété saisissaient alors le B. Laurent Justinien, patriarche de Venise (Sur., 8 januar.) ! Son corps devenait comme immobile, n'ayant de mouvement qu'autant qu'il lui en fallait pour servir son âme occupée entièrement à cette grande et importante action ; son visage exprimait une bienséance admirable, ses yeux versaient des ruisseaux de larmes et son esprit

entrait en des ravissements. Et depuis peu le bienheureux François de Sales a excellé en ceci, comme en toutes les autres vertus (lib. 4 Vitæ, cap. 49). Il ne s'est point vu de nos jours d'ecclésiastique à l'autel avec plus de majesté, plus de révérence et plus de recueillement que lui; aussi dès qu'il se revêtait des habits sacerdotaux, il congédiait toutes les autres pensées; et à peine mettait-il le pied sur le premier degré de l'autel, que son intérieur et son extérieur prenaient un maintien tout angélique, et souvent on lui voyait la face rayonnante des splendeurs et des irradiations qu'il y recevait du soleil de justice, qui en ce temps principalement se communiquait à lui. Tâchons d'imiter ces saints, et formons-nous sur leurs exemples.

L'histoire authentique nous raconte que saint Bonnet, évêque de Clermont (Sur., 15 jan.), grand serviteur de Marie, étant une nuit seul dans une église, où il s'était retiré pour vaquer dans un plus grand silence et avec plus de loisir à l'oraison, auf ort de ses ferveurs, entend une douce et ravissante mélodie, et voit que toute l'église se remplit de clarté; ensuite il aperçoit la sainte Vierge qui y entre accompagnée d'une grande multitude d'anges et de saints marchant en très-bel ordre et comme en procession, et chantant les louanges de Notre-Seigneur et de sa sainte mère. Arrivés à l'autel, quelques-uns d'entre eux demandèrent qui ferait l'office et dirait la messe; la sainte Vierge répondit que ce serait l'évêque du lieu, Bonnet, son bien-aimé serviteur, qui était là. Ce saint prélat entendant cela, frémit, et touché d'une vive pensée de son indignité, se retire; et comme dans cette émotion il voulait se cacher, il se serre contre une pierre qui, par un grand miracle, s'amollit et prit l'empreinte de son corps qu'elle conserva. Mais quoi? son humilité ne servit qu'à le faire estimer plus digne de ce qu'il

fuyait ; il fallut obéir. Il fut donc mené à l'autel ; quelques saints le revêtirent des habits sacerdotaux, et puis, en présence de cette glorieuse assemblée, il dit la messe, servi par ces mêmes saints. Après la messe, la sainte Vierge lui donna une aube très-blanche, d'une étoffe si fine et si déliée, que nous n'avons rien ici-bas de pareil, et que l'on montra et honora ensuite comme une très-précieuse relique. Or, je demande maintenant quelle fut la modestie, l'attention, la dévotion, l'amour et les autres sentiments de ce saint en disant la messe devant une telle compagnie? Certainement, nous pouvons croire qu'il les eut les plus grands et les plus parfaits qu'il lui fût possible; et nous devons les prendre pour modèles de ceux que dorénavant il faut s'efforcer d'avoir quand nous célèbrerons les mêmes mystères.

SECTION XVII

AVIS POUR BIEN ENTENDRE LA MESSE.

I. Signification des parties principales de la messe. — II. Tous les fidèles offrent la messe en la personne du prêtre. — III. Façon pour bien entendre la messe. — IV. De la communion spirituelle.

I. Plusieurs ont enseigné diverses manières pour bien entendre la messe ; elles sont toutes bonnes et utiles. Pour concevoir celles dont nous voulons parler, il sera bon premièrement de donner quelque intelligence des parties de la messe et de ce qu'elles signifient. La messe est composée de trois parties principales : la première, depuis le commencement jusqu'à l'Offertoire ; elle s'appelait jadis la messe des catéchumènes, parce qu'ils pouvaient y assister jusque-là. L'*Introït*, le *Confiteor* et le *Kyrie*, *eleïson*, représentent la misère et l'aveuglement où le genre humain était plongé avant l'incarnation et la venue du Messie, qu'il demande à Dieu humblement et ardemment. Le *Gloria*

in excelsis est pour le remercier de cet infini bienfait. L'Epître marque la doctrine dela loi ancienne, qui a servi de préparation et d'ébauche à celle de la nouvelle. L'Evangile nous publie les oracles émanés de la Sagesse incarnée ; nous faisons le signe de la croix sur le livre, et puis sur nous, sur le front, sur la bouche et sur le cœur, pour montrer par ces signes que ce livre nous annonce la doctrine de Jésus crucifié que nous devons porter dans le cœur avec un sentiment d'amour, et la confesser de bouche, et tête levée, sans crainte de personne, quand même il s'agirait de notre vie. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, on allume le cierge pascal, pour signifier que cette doctrine a éclairé les gentils de la vraie lumière et dissipé les ténèbres. Après avoir dit l'Evangile, on le baise par révérence et par amour, et comme pour y apposer le sceau de nos affections. Le *Credo* suit comme le fruit de l'Evangile, que non-seulement les peuples et les esprits les plus simples ont embrassé, mais encore les monarques, les orateurs et les philosophes. Après le *Credo*, le diacre congédiait les catéchumènes, leur disant : « Ite, missa est. »

La seconde partie depuis l'Offertoire jusqu'au *Pater noster*, se nommait la messe du sacrifice. Le prêtre commençait à parler bas, tant pour ôter aux catéchumènes, qui sortaient alors, la connaissance des mystères, que pour en imprimer un plus grand respect aux fidèles qui demeuraient. Il lave le bout de ses doigts, pour apprendre la parfaite pureté avec laquelle il faut célébrer, même regarder ce divin sacrifice ; comme c'est une action surpassant infiniment toutes les forces humaines, le prêtre se tourne vers le peuple et lui demande le secours de ses prières pour la bien faire. Après quoi, ayant prié quelque peu secrètement, il recommence à parler haut, afin que tout le peuple l'entende et sache qu'il parle à Dieu par son organe,

et sacrifie par son ministère, l'ayant au préalable averti avec ces paroles : « Sursum corda, » d'élever leurs cœurs et leurs esprits des choses de la terre aux choses célestes, pour adorer avec une vive foi et une profonde révérence le plus grand mystère de notre religion, et voir sacrifier pour notre salut le Fils de Dieu à son Père. Il recommande encore de rendre grâces à la bonté divine, pour la descente de Notre-Seigneur dans l'hostie ; il emploie à cet effet les paroles qu'on lui dit à son entrée dans la ville de Jérusalem, le jour des Rameaux. Suit le Canon, où le prêtre prie pour le pape, pour l'évêque, pour le roi et pour tous les fidèles (S. Thom., 3 p., q. 83, a. 4). La consécration vient après ; puis, le prêtre s'excuse d'avoir entrepris une action si sublime sur le commandement que Notre-Seigneur nous en a fait. Il supplie sa divine Majesté que ce sacrifice lui soit agréable ; il lui en demande l'effet pour lui, pour les assistants et pour les fidèles défunts.

La troisième partie de la messe a pour objet et pour sujet principal la communion, à laquelle le prêtre se dispose, et en lui le peuple, par oraisons, et nommément par la dominicale, où nous demandons le pain quotidien et supersubstantiel, c'est-à-dire, comme nous avons dit ailleurs, l'eucharistie, par la paix que l'on donne et que l'on demande, puisque ce sacrement est un sacrement de paix et d'union, par les actes d'humilité et d'aveu de son indignité, employant à cela les paroles de l'humble centenier : « Domine, non sum dignus. » La communion se fait après ; ce qui suit ne sont que des réjouissances, des louanges et des remercîments à Dieu pour un tel bienfait. Voilà qui suffit pour la connaissance des parties et des choses qui se font à la messe.

II. Secondement, il est à remarquer que, bien que le prêtre seul offre le sacrifice de la messe à Dieu, les

autres fidèles peuvent l'offrir aussi, parce que Notre-Seigneur l'a institué pour être à tous et à chacun un sacrifice digne et une victime agréable qu'ils pussent présenter à la Divinité. De sorte que c'est un bien commun à tous et à chacun, non-seulement parce que tout sacrifice est comme un culte et une protestation publique, qui se fait au nom de tous, mais de plus, parce que chaque chrétien a droit sur cette divine hostie de l'offrir à Dieu en son nom et pour son bien, comme si elle n'appartenait qu'à lui seul, de façon qu'elle peut être offerte, et comme chose commune pour tous, et comme particulière pour chacun. Or, on l'offre de deux façons : la première est extérieure et matérielle, la seconde est intérieure et morale. La première ne convient qu'aux prêtres seuls, qui avec leurs mains matériellement et visiblement prennent l'hostie et l'offrent à Dieu ; ce qui a toujours été pratiqué dans toutes les nations de la terre, parmi lesquelles on a choisi certains hommes pour être employés aux sacrifices et aux devoirs extérieurs de religion, à l'exclusion des autres. La seconde appartient à tous, et c'est la principale ; elle consiste dans la contrition de notre cœur, l'immolation de nos vices, l'offrande de nos affections, les actes intérieurs de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, les adorations, les louanges, les remercîments et autres, dont il faut accompagner le sacrifice extérieur du corps et du sang de Notre-Seigneur, si nous désirons nous le rendre utile. « Necesse est ut cum hæc agimus, dit saint « Grégoire le Grand parlant de ceci, nosmetipsos « Deo in cordis contritione mactemus : quia qui pas- « sionis Dominicæ mysteria celebramus, debemus imi- « tari quod agimus : tunc ergo verè pro nobis hostia « erit Deo, cum nosmetipsos hostiam fecerimus (lib. « 4 Dial., cap. 59) : Il est nécessaire, quand nous « offrons le sacrifice de la messe, de nous sacrifier

« nous-mêmes à Dieu par la contrition et la repen-
« tance de notre cœur, parce que, célébrant et repré-
« sentant les mystères de la passion du Sauveur, nous
« devons imiter ce que nous faisons. Il sera alors
« véritablement hostie pour nous à Dieu, quand nous
« nous serons faits hostie nous-même. » En cette seconde façon tous les chrétiens sont appelés prêtres par le prince des apôtres : « Sacerdotium sanctum, regale sacerdotium » (1 ep., 2, 5 et 9). Et saint Léon dit au même sujet : « Omnes in Christo regeneratos
« crucis signum efficit reges : sancti verò spiritûs unc-
« tio consecrat sacerdotes (Serm. 3 in anniv. assumpt.
« suæ ad pontif.) : Le signe de la croix sacre rois tous
« les chrétiens, et l'onction du Saint-Esprit les fait
« tous prêtres. » Et afin qu'on ne pût prendre mal à propos ses paroles, il déclare ensuite la façon dont ils sont prêtres, disant : « Quid enim tam regium quam
« subditum Deo animum corporis sui esse rectorem ?
« et quid tam sacerdotale quàm vovere Domino cons-
« cientiam puram, et immaculatas pietatis hostias de
« altari cordis offerre? Car qu'y a-t-il de plus royal
« que d'assujettir son esprit à Dieu et son corps à son
« esprit ? Quelle action indique mieux le prêtre que
« d'offrir au Seigneur une conscience nette et lui
« immoler sur l'autel de son cœur des hosties d'une
« pure et sincère piété ? »

Cela donc supposé, il faut, pour bien entendre la messe, se représenter doucement et tranquillement ce que nous avons dit de la signification des parties de la messe ; unir ses intentions à celle que le prêtre doit avoir, et, comme les deux points principaux et les deux pôles sur lesquels tout tourne sont la consécration et la communion, le premier qui contient le mystère de l'eucharistie comme sacrifice, et le second comme sacrement, consacrer et communier avec lui suivant cet ordre.

III. Premièrement, quand vous allez à l'église à dessein d'ouïr la messe, vous devez y aller avec recueillement et avec une dévotion pleine d'une joie spirituelle, considérant que vous allez assister à l'action la plus agréable et la plus glorieuse à Dieu de toutes celles que les hommes peuvent faire, qui lui apportera plus de louanges et plus d'honneur, et à Notre-Seigneur plus de contentement que toutes les créatures ne lui en rendront jamais ; qui vous appliquera plus abondamment les mérites de sa mort, et vous acquerra de plus grands trésors de grâce et de richesses spirituelles.

Secondement, en entrant dans l'église et après avoir pris de l'eau bénite avec foi et regret de vos péchés, il faut vous mettre en un lieu où vous ne soyez point distrait, et prendre là les sentiments du plus grand respect et de la plus profonde révérence qui vous seront possibles et que vous ferez naître de la mémoire vive et actuelle de la présence de Dieu, vous souvenant qu'il réside avec sa grandeur et avec l'éclat de sa divine majesté dans cette église où vous êtes, comme en sa maison propre et particulière, comme en sa chambre, et nommément sur l'autel, où l'on doit toujours tenir les yeux attachés, et y regarder des yeux de l'âme la très-sainte et très-auguste Trinité, qui attend ce sacrifice comme le plus grand hommage qui se rend à sa gloire. De plus, les anges, les archanges, les chérubins et les séraphins qui remplissent toute l'église, et principalement le chœur, environnant, comme nous avons dit, le prêtre avec une révérence et une humilité ineffables, il faudra les imiter, et en particulier son bon ange, qu'on se représentera auprès de soi, et dans cette pensée on se tiendra à deux genoux, avec modestie et dévotion, sans causer, sans tourner la tête ni de çà ni de là, et considérer les allants et les venants, évitant les mauvaises postures pleines d'irrévérences de tant de per-

sonnes mondaines et sans foi, qui sentiront les effets de la justice de Dieu dans le lieu de sa miséricorde. A vrai dire, quand nous sommes à la messe ou devant le saint Sacrement, tous les hommes et toutes les choses matérielles qui sont dans l'église devraient nous devenir invisibles et ne faire aucune impression sur nos sens; ce divin soleil que les anges, comme dit saint Chrysostome, ne regardent qu'avec tremblement et qu'ils n'osent même presque contempler à cause de l'éclat merveilleux qui sort de lui, devrait par son excessive clarté tellement obscucir tout ce qui y est et arrêter si invariablement sur lui les yeux de nos corps et de nos esprits, que rien ne nous parût plus et ne nous détournât tant soit peu de son attention; comme nous voyons que les corps extrêmement lumineux couvrent par l'abondance de leur lumière ce qu'ils ont près d'eux, ainsi que le soleil fait des étoiles.

Troisièmement, ayant le corps et l'esprit ainsi disposés, il faut, en premier lieu, demander pardon à Dieu de vos péchés, et faire pour cela avec le ministre, d'un cœur touché de repentir, la confession générale, afin de vous rendre par la pureté de l'âme digne des fruits de ce sacrifice. Après, il faudra offrir la messe aux fins pour lesquelles nous avons dit qu'elle a été instituée : le prêtre, comme ambassadeur envoyé de la part de tout le genre humain, et particulièrement des fidèles à Dieu, lui offre le sacrifice de la messe, pour l'adorer et le reconnaître au nom de tous comme leur premier principe, leur souverain Seigneur et leur dernière fin, pour lui demander pardon des péchés qu'ils commettent journellement centre lui, pour le remercier de tous ses bienfaits et pour obtenir de nouveaux secours dans leurs besoins. Que chacun en son particulier le lui offre pour les mêmes intentions. Il pourra en ajouter d'autres, tant pour lui

que pour ses parents, ses amis, ses persécuteurs, pour les justes, les pécheurs, les âmes du purgatoire, et pour qui il voudra, afin de glorifier, de remercier et de prier Dieu au lieu d'eux et pour eux. Quand le prêtre élèvera l'hostie, il faudra l'offrir au Père éternel pour les intentions susdites, et demeurer jusqu'au « Pater » à produire les actes de foi, d'adoration, de glorification, de contrition, de remercîment, de demandes et les autres qui sont nécessaires pour rendre cette offrande agréable de notre part à sa divine Majesté, et effective à nous impétrer nos demandes.

IV. Quatrièmement, dès le « Pater, » vous vous préparerez à la communion spirituelle, qui est un exercice excellent dans la vie intérieure, et qui remplit les âmes de très-grands biens et d'une consolation sans égale. Le saint concile de Trente (sess. 13, c. 8) dit, conformément à la doctrine des Pères, que l'on peut recevoir le saint Sacrement de trois façons : la première, seulement sacramentellement; la seconde, seulement spirituellement; et la troisième, sacramentellement et spirituellement tout ensemble. Nous ne parlons point de la première, qui est celle de ceux qui communient en état de péché mortel, comme fit Judas, ni de la troisième, commune à tous ceux qui communient en état de grâce ; mais de la seconde, propre à ceux « qui « voto propositum illum cœlestem panem edentes fide « viva, quæ per dilectionem operatur, fructum ejus et « utilitatem sentiunt, qui, ne pouvant recevoir sacra- « mentellement et réellement le corps de Notre-Sei- « gneur, le prennent par désir et le mangent en esprit « avec les actes d'une foi vive et d'une vraie charité, « et par ce moyen se rendent dignes de recevoir les « fruits de ce divin sacrement. »

Pour étendre un peu plus cette doctrine, nous disons que, pour bien faire la communion spirituelle, il faut reconnaître et avouer que l'on est indigne de faire la

sacramentelle, et de recevoir en effet le corps de Notre-Seigneur, et toutefois désirer ardemment de le recevoir, et dire avec un cœur embrasé, comme les serviteurs de Job : « Quis det de carnibus ejus ut saturemur (Job., « c. 31, 31) ? Hé ! qui me donnera cette chair divine, « la chair de mon Seigneur, pour m'en nourrir ? » Il faut lui offrir ce désir que l'on mettrait bientôt en exécution, s'il était permis ; et pour le recevoir, autant que l'on peut, s'y disposer par les actes de foi sur la vérité du mystère, de douleur de ses péchés, de charité, d'espérance et des autres vertus dont nous avons parlé dans la préparation à la communion sacramentelle, qu'il faudra par proportion exercer dans la spirituelle.

L'âme étant ainsi préparée, et le prêtre venant à communier, elle priera Notre-Seigneur que, comme il représente les assistants et les tient tous liés en sa personne, il daigne par sa bouche venir à elle, la visiter et demeurer en son cœur. Cela fait, elle produira envers lui qu'elle contemplera présent en elle spirituellement, mais d'une façon plus particulière, les actions de grâces et les autres affections que nous avons dit devoir suivre la communion sacramentelle, laissant seulement celles qu'elle jugera ne pouvoir pas s'y unir, et ainsi terminera sa communion spirituelle, de laquelle, faite de la sorte, elle retirera de plus grands fruits qu'elle ne ferait peut-être et qu'assurément ne font plusieurs de la sacramentelle.

Pour conclusion : puisque le sacrifice de la messe est, comme nous l'avons dit, la chose la plus agréable et la plus honorable à Dieu et à Notre-Seigneur, et la plus utile à nous et à toute l'Eglise, que nous ayons, c'est un fort bon conseil d'offrir chaque jour et souvent pendant la journée toutes les messes qui se disent par tout le monde, et même toutes celles qui se diront jamais. De plus, c'est une excellente dévotion pour les séculiers de faire souvent dire des messes ; et quand ils

ont dessein de donner quelque chose aux églises, de donner ce qui est plus nécessaire à la célébration de ce mystère, et qui touche plus immédiatement le corps ou le sang de Notre-Seigneur; afin que, ne pouvant par eux-mêmes offrir à Dieu ce sacrifice, ils y contribuent au moins le plus qu'ils peuvent. Ainsi, saint Venceslas, roi de Bohême (Surius, 28 sept.), durant la moisson et les vendanges, oubliant en quelque façon sa dignité royale, ou, pour mieux dire, voulant la rehausser par une action notable de religion et de piété, moissonnait le froment et cueillait les raisins nécessaires pour dire la sainte messe. Bien mieux, quant à la communion spirituelle, nous pouvons la faire plusieurs fois le jour, et à toute heure, et en tout lieu, mais principalement à l'église, quand nous entendons la messe ou que nous visitons le saint Sacrement; et comme c'est un exercice d'un profit signalé, il faut nous le rendre familier.

SECTION XVIII

DE LA VISITE AU SAINT SACREMENT.

I. Pourquoi Notre-Seigneur se tient dans le saint Sacrement sur nos autels. — II. Il faut l'y visiter. — III. Cela est juste et raisonnable. — IV. Délicieux. — V. Utile.

Une chose fort importante aux âmes qui font profession d'aimer Notre-Seigneur, c'est de le visiter souvent au saint Sacrement de l'autel, et de savoir le moyen de bien faire cette visite.

I. Pour le premier, il faut bien considérer et en même temps grandement admirer l'amour incompréhensible de Notre-Seigneur envers nous, de ce que non content de nous avoir donné son corps et son sang, et ensuite toute sa divine personne, pour nous nourrir et pour l'offrir à Dieu son Père en sacrifice, il est allé plus loin en affection, voulant demeurer avec nous sur nos autels, jour et nuit, afin de nous voir en sa pré-

sence corporelle de plus près, nous parler, nous écouter, nous consoler, nous fortifier, nous enseigner, nous donner moyen de jouir ici-bas de sa très-douce compagnie, et pouvoir en tout temps et en toutes nos nécessités être trouvé de nous, et surtout afin de montrer avec un éclat merveilleux sa providence, sa libéralité, sa douceur et par-dessus tout l'amour infini qu'il nous porte, et que, s'approchant du corps ainsi près de nous, il est près de nous de cœur; et que très-assurément ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. « Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani, « dit le Saint-Esprit au Cantique, columnas ejus fecit « argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpu- « reum : media caritate constravit propter filias Jeru- « salem (Cant., 3, 9) : Le roi Salomon s'est fait une « litière des cèdres du Liban, les colonnes sur lesquelles « l'impériale est posée sont d'argent, le reposoir de fin « or, le montoir de pourpre, et le milieu est tout ardent « de charité ; le roi Salomon tout plein de délices se « tient et se fait porter en cette belle et magnifique « litière en faveur des filles de Jérusalem, pour les « voir et pour être vu d'elles. » Quelques-uns avec beaucoup de raison expliquent ces paroles du vrai Salomon, Notre-Seigneur, qui, dans son divin sacrement, tout brûlant de charité, se tient en nos tabernacles sur nos autels, pour le contentement et pour l'amour des âmes qu'il aime.

II. Pour correspondre à un tel excès d'affection, il faut nécessairement que nous visitions le plus souvent que faire se pourra ce prince de paix dans cette litière mystérieuse où il nous attend.

III. Certainement il est très-juste et très-raisonnable d'aller voir et assister sur ce trône d'amour ce grand et souverain Seigneur, et cette Majesté infinie, puisqu'elle y est pour nous et d'une façon si nouvelle. Si le roi, pour vous honorer, pour vous défendre et vous

témoigner, et à toute sa cour, l'inclination particulière qu'il a pour vous, venait demeurer dans la ville où vous êtes, que penseriez-vous? que feriez-vous? Ne voudriez-vous pas reconnaître une telle bienveillance? ne serait-ce pas une grossière incivilité de ne pas le visiter? et ne croiriez-vous pas être obligé par tout droit d'être jour et nuit, si vous pouviez, avec lui pour lui tenir compagnie, puisqu'il n'est venu là que pour vous? Si la raison vous apprend que vous devriez le faire, il faut qu'elle vous apprenne aussi d'en faire autant, et encore plus, pour Notre-Seigneur résidant au saint Sacrement, puisqu'il n'y est et ne s'y tient que pour vous, et si vous ne le faites pas, que vous vous rendez coupable d'une très-grande ingratitude et d'une méconnaissance extrême. Nous nous étonnons de la stupidité des Juifs, et nous les reprenons aigrement de ce qu'ayant Notre-Seigneur conversant parmi eux, buvant et mangeant dans leurs maisons, guérissant leurs malades et faisant des miracles en leur présence, ils ne l'ont pourtant ni connu ni honoré; à plus forte raison devons-nous accuser et blâmer notre insensibilité de ce qu'ayant le même Seigneur perpétuellement avec nous dans nos églises, où il opère bien d'autres merveilles, nous ne lui rendons pas les honneurs que nous devons, nous n'allons pas le voir, et nous nous comportons envers lui comme si nous ne le connaissions point. L'exemple des saints anges doit et nous confondre et nous instruire; ils assistent continuellement Notre-Seigneur dans la sainte eucharistie, l'y adorent, l'y louent, l'y glorifient et sont tout ravis de l'amour infini qu'il nous y fait paraître. Si les anges rendent tous ces devoirs à Notre-Seigneur en ce divin mystère, quoiqu'il n'y soit pas pour eux, ils nous enseignent qu'y étant pour nous, si nous ne pouvons les surpasser, comme nous y serions tenus si nous en avions les forces, au moins les devons-nous imiter et faire ce

que dit David : « In conspectu angelorum psallam « tibi : adorabo ad templum sanctum tuum, et confi- « tebor nomini tuo ; super misericordia tua et veritate « tua (Psal. 137, 3) : Je chanterai vos louanges en la « présence et en la compagnie des anges ; j'irai vous « adorer avec une très-profonde humilité dans votre « saint temple, me prosternant devant votre autel où je « sais que vous êtes : là je vous bénirai, je vous remer- « cierai et j'exalterai la gloire de votre nom au sujet « de l'ineffable miséricorde que vous exercez envers « nous par la véritable présence de votre corps que « vous y avez à notre considération. » C'est un trait de grande incivilité parmi les hommes de ne pas rendre la visite à une personne de qualité qui vous est venue voir, et les plus mal appris n'y manquent pas. Puisque le Créateur du ciel et de la terre nous fait l'honneur de nous visiter, il est à la vérité très-raisonnable que nous lui rendions sa visite ; et comme il vient nous voir pour nous honorer et nous donner des marques de son amour, et que pour ce sujet il se tient au saint Sacrement et y demeure jour et nuit sans en partir, nous devons aussi, pour le même dessein de lui rendre et de l'amour et de l'honneur, l'y aller voir, et nous devrions l'y assister et lui tenir compagnie jour et nuit ; ne le pouvant pas, nous sommes pour le moins obligés de le faire le plus souvent qu'il nous sera possible.

IV. Mais il n'est pas seulement raisonnable de rendre ce devoir à Notre-Seigneur ; c'est encore une chose douce et délicieuse. Quel bon fils n'est pas content d'aller voir son père ? quel vrai frère d'aller trouver son aîné ? quelle épouse d'être en la compagnie de son cher époux ? et quel ami de visiter son intime ami ? C'est pour nous un sujet de consolation inexplicable d'avoir en cet exil toujours, en tant de lieux, et si près, Notre-Seigneur, de pouvoir lui parler, lui ouvrir

notre cœur, lui exposer nos nécessités et traiter confidemment avec lui. Si un homme était en prison et qu'il lui fût permis d'avoir avec lui son père, son frère, sa femme, son ami pour l'assister, le nourrir, l'entretenir, le consoler, lui faire passer le temps, lui donner bonne espérance d'être délivré, et de bons conseils pour en venir à bout, ce serait le plus grand moyen qu'il pourrait avoir pour adoucir ses ennuis et charmer ses peines. Notre-Seigneur, notre Père, notre frère, notre époux, notre parfait ami et notre tout est avec nous pour les mêmes sujets dans la prison de ce monde et dans ce lieu de misères. « Ecce ego, nous « dit-il lui-même, vobiscum sum omnibus diebus us- « que ad consummationem seculi (Matth., 28, 20) : « Voici que je suis avec vous tous les jours, et que j'y « serai jusqu'à la fin du monde, » faveur inouïe et miséricorde singulière ! La sainte Ecriture rapporte comme une grâce très-spéciale faite à Joseph, que « la « sagesse descendit avec lui dans la prison, et qu'elle « ne l'abandonna point en ses fers : Descendit cum illo « in foveam, et in vinculis non dereliquit eum (Sap., « 10, 13). » Mais c'est une grâce plus rare que la Sagesse incarnée, Notre-Seigneur, soit avec nous dans la prison de cette chétive vie, et qu'il veuille demeurer avec nous tout le temps de notre captivité. On raconte (Val.-Max., lib. 4, c. 6) que la reine Hypsicratée aima Mithridate, roi du Pont, son mari, jusqu'au dernie point, et que, pour marque, elle prit plaisir et se fit gloire de mépriser les plus grands ornements de sa beauté, parce qu'elle coupa ses cheveux, elle s'habilla en homme, elle s'accoutuma à aller à cheval et se rompit à la fatigue, pour pouvoir plus facilement l'accompagner dans ses voyages et dans tous ses dangers ; elle alla si loin, que Mithridate défait par les armes victorieuses de Pompée, et s'enfuyant à grands pas à travers les solitudes et parmi des nations barbares

pour se sauver, elle le suivit partout avec un courage infatigable, avec une inviolable fidélité et une affection extrême. « Cujus tanta fides, dit l'historien, asperarum « ac difficilium rerum Mithridati maximum solatium « et jucundissimum lenimentum fuit : Ce qui fut à ce « pauvre prince, dans la rigueur de sa fortune et la « ruine de ses affaires, un très-grand soulagement et « une consolation très-douce. » Notre-Seigneur étant au Sacrement dans l'état qu'il y est, et y faisant ce qu'il y fait, opère bien d'autres prodiges d'amour envers nous qui doivent nous servir d'un puissant lénitif pour apaiser tout à fait, ou au moins pour alléger beaucoup le sentiment de tous les maux du corps et de l'esprit que nous endurons dans cette vallée de larmes ; mais pour ressentir ces effets, il faut que nous allions le trouver.

Oui, mais je ne l'y vois pas, me direz-vous; je sais bien qu'il y est; c'est toujours beaucoup; mais si je pouvais l'y voir, la consolation serait entière. A cela je réponds que nous le voyons. Tu désires le voir, dit saint Jean Chrysostome (Hom. 83 in Math.), tu le vois, tu le touches. Nous le voyons premièrement avec les yeux de la foi, qui sont bien plus assurés et plus clairvoyants que ceux du corps, parce qu'ils ne s'arrêtent pas comme ceux-ci à la porte du tabernacle, à la blancheur et à la rondeur de l'hostie, mais ils percent plus avant, et dans le tabernacle, et sous les accidents de l'hostie, voient Notre-Seigneur caché. Secondement, nous le voyons encore en quelque façon avec les yeux du corps; car comme nous disons que nous voyons une personne, quoiqu'elle soit couverte de ses habits, et que nous ne voyions d'elle à découvert que le visage et les mains; et quand même nous ne verrions ni l'un ni l'autre, si elle avait la face voilée et des gants aux mains, nous ne laisserions pas de dire avec raison que nous l'avons vue,

parce que c'est en effet elle-même, et non un fantôme que nous avons vu, bien que nous n'ayons vu que ses vêtements sous lesquels elle est, ainsi, quoique nous ne voyions pas avec les yeux du corps Notre-Seigneur à nu dans la sainte eucharistie, nous le voyons néanmoins, parce que nous voyons les habits qui le couvrent, les espèces sous lesquelles il est infailliblement contenu. La bienheureuse vierge Colette (in ejus Vita apud Sur., 6 martii) aimait particulièrement ses yeux, parce qu'elle pouvait avec eux voir Notre-Seigneur en ce divin mystère par l'entremise des accidents. Et sainte Marguerite (Sur., 28 januar.), fille du roi de Hongrie, après avoir communié, tenait la nappe devant les autres qui communiaient, pour avoir le moyen de le regarder plus longtemps sous les hosties. Cela donc étant vrai, allons le voir avec les yeux de la foi et avec ceux du corps, pour jouir du contentement et des délices de sa divine présence.

V. Ce qui doit encore grandement nous encourager, c'est que cette visite nous est extrêmement utile. Vous n'irez jamais le voir sans en rapporter quelque grand fruit; il est en cet auguste sacrement comme la vive source de toutes les grâces, où il ne tiendra qu'à vous de puiser celles qui vous sont nécessaires. « In illa die, « dit le prophète Zacharie parlant de ceci, erit fons « patens domui David, et habitantibus Jerusalem, in « ablutionem peccatoris et menstruatæ (Zach., 17, 1) : « Au temps bienheureux de la loi évangélique, il y « aura une fontaine publique pour tous les fidèles, « dans les eaux de laquelle l'homme pécheur lavera « ses péchés et la femme souillée nettoiera ses impu- « retés. » Il y est comme soleil de justice, qui éclaire, échauffe, brûle, réjouit, vivifie et anime au travail. Il y est comme Dieu tout-puissant pour nous fortifier, comme tout bon, tout libéral et tout miséricordieux

pour répandre sur nous ses miséricordes et nous combler de tous biens; nous n'avons qu'à aller à lui. S'il y avait un homme, dans la ville où vous êtes, établi par le roi pour vous donner de l'argent gratuitement toutes les fois que vous lui en demanderiez, pour vous fournir votre nourriture, pour vous donner des habits, pour avoir soin de vous dans vos maladies et pour remédier à toutes vos nécessités, grandes et petites, il ne faudrait pas vous presser de l'aller voir, ne seriez-vous pas tous les jours à sa porte? Et puisqu'il est vrai que Notre-Seigneur est dans son Eglise encore plus près de vous, et tout exprès pour vous donner les choses temporelles, selon qu'il sera expédient pour votre salut, et bien plus, les éternels, la force dans vos tentations, la victoire sur vos passions, la lumière dans vos doutes, la patience dans vos maux, la consolation dans vos découragements, les trésors de ses grâces et les moyens d'arriver à votre béatitude, qu'il vous attend pour cela jour et nuit, qu'il n'a rien plus à cœur que de vous enrichir, et que vous alliez à lui pour recevoir tous ces effets de sa bonté; pourquoi donc êtes-vous paresseux? pourquoi n'y allez-vous pas et vous privez-vous de tous ces biens, la chose étant si aisée et les profits si grands?

Vous me direz : J'y vais, je visite le saint Sacrement, et pourtant je ne ressens point ces effets. Je vous réponds que ces effets ne sont pas sensibles; car comme ils sont pour l'âme, et non pour le corps, ils sont aussi spirituels et ne peuvent être sentis ni remarqués par aucun sens. Je vous dis de plus que tous ces effets ne se communiquent pas toujours aussitôt que vous avez visité le saint Sacrement; mais quand, ce même jour ou les suivants, vous ferez un acte de vertu, d'humilité, d'obéissance, de patience, de charité; quand vous surmonterez une tentation, que vous dompterez un mouvement de colère, que vous rabatterez une fumée de

vanité, la grâce qui était nécessaire pour pratiquer cette bonne œuvre, et qui vous est donnée, est l'effet de votre voyage et le fruit de votre visite. Et à vrai dire, il est trop évident que si l'homme est libéral envers Dieu, Dieu, comme infiniment plus riche et meilleur, le sera incomparablement davantage envers l'homme, et par conséquent si l'homme visite Dieu avec une bonne volonté, Dieu récompensera cette visite, reconnaîtra l'honneur que l'homme lui rend et la peine qu'il prend pour lui. Vous ne perdrez donc pas votre peine toutes les fois que vous irez le voir, vous en reviendrez toujours avec quelque bien, qu'autrement vous n'eussiez point eu.

Sur cela il est à remarquer que comme les causes naturelles ont un espace déterminé que l'on appelle la sphère de leur activité, dans lequel elles agissent sur leurs objets; par exemple, le feu échauffera l'air jusqu'à une telle distance et ne portera pas sa chaleur plus loin; aussi devons-nous dire que Notre-Seigneur résidant dans le saint Sacrement à une certaine étendue, comme la sphère de son activité, où il agit et d'où, comme le feu embrasant le divin soleil, il répand autour de lui les rayons de ses grâces et jette ses lumières et ses flammes. Or, personne ne peut douter que l'Église, qui est plus près de lui et le lieu même où il se trouve, ne soit contenue dans cet espace, et bien que Notre-Seigneur, pour produire ses effets, ne demande pas tant le mouvement du corps que celui de l'âme, c'est-à-dire les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, de révérence et les autres, et qu'ainsi tout homme, même retiré dans sa chambre, est dans le ressort de la puissance du saint Sacrement, et peut y recevoir son action, pourvu que là il exerce ces actes envers lui; il est néanmoins vrai que qui s'approchera de lui avec les mêmes affections, y sera davantage, parce qu'en visitant Notre-Seigneur dans son Église,

il lui témoigne plus d'honneur et plus d'amour que celui qui n'y va point. Et quand même il irait sans pouvoir produire ces opérations intérieures, à cause de l'extrême aridité où il se trouve, et qu'il ne ferait autre chose que d'aller se présenter devant Notre-Seigneur et lui porter son corps du meilleur cœur qu'il pût, ce serait assez pour ressentir en son temps la force du saint Sacrement et pour recueillir ses fruits; parce que ce voyage est une protestation actuelle qu'il croit que Notre-Seigneur est là; c'est un acte réel de la révérence qu'il lui porte et un gage de l'amour qu'il a pour lui. Car s'il ne croyait pas qu'il fût là, et n'avait pas de l'affection pour lui et le dessein de l'honorer, on sait bien qu'il se garderait d'y aller, et qu'il ne voudrait point perdre ses pas; ce qui ne peut se dire de celui qui pouvant le visiter ne le visite point, mais se tient en sa chambre, bien qu'il y produise en son cœur ces actes de vertus envers lui.

SECTION XIX

MANIÈRE DE VISITER LE SAINT SACREMENT.

I. Desseins divers pour visiter Notre-Seigneur au saint Sacrement. — II. Pour le voir. — III. Pour lui faire hommage. — IV. Pour le remercier. — V. Pour lui découvrir nos besoins. — VI. Pour jouir de lui. — VII. Diverses autres fins.

I. Quant au second point que nous avons proposé, la façon de visiter le saint Sacrement, nous disons que chaque fois que nous allons le visiter, nous pouvons communier spirituellement, et pour cela, faire les mêmes actes que nous avons marqués ci-dessus pour la communion spirituelle. De plus, nous pouvons nous comporter comme un gentilhomme quand il va à la cour visiter son prince. Il y va tantôt pour le voir et connaître sa grandeur et ses perfections, comme ceux qui n'ont jamais vu le roi vont à la cour afin de le voir, de le considérer et regarder s'il est tel qu'ils ont

ouï dire. Tantôt il y va pour lui faire hommage comme à son souverain et pour l'assurer de son service ; d'autres fois pour le remercier des grâces et des biens qu'il a reçus de lui ; quelquefois pour lui faire une demande. Nous pouvons visiter Notre-Seigneur de toutes ces manières.

II. Et premièrement, pour avoir l'honneur de le voir ; et de cette façon procèdent diverses manières d'oraison et actes très-excellents, comme, admiration, estime, louange, bénédiction, glorification, amour, joie. Il faudra considérer, tantôt l'amour infini que Notre-Seigneur nous témoigne au saint Sacrement, tantôt l'extrême désir qu'il a d'être avec nous; maintenant sa douceur et sa bonté; une autre fois le soin merveilleux et la providence plus que paternelle qu'il a de nous; puis sa libéralité, sa puissance, sa sagesse et les autres perfections qu'il montre avec un éclat admirable dans ce divin mystère. Il faudra remarquer les exemples héroïques d'humilité, d'obéissance, de patience et des autres vertus qu'il nous y donne, formant diverses affections de la volonté selon la nature de ces perfections, et tirant de ces exemples des conclusions efficaces pour le règlement de notre vie.

III. Secondement, pour rendre hommage à l'infinie Majesté de Dieu homme, comme à notre souverain Seigneur, à notre prince naturel, à notre vrai Dieu, à notre Créateur, à notre conservateur, à notre tout, le croyant, le reconnaissant et l'avouant pour tel. Et d'ici naissent deux très-nobles manières d'oraison : la première, par voie d'adoration intérieure et extérieure; la seconde, par voie des offres, par laquelle il faudra lui offrir son corps, son âme, son essence, ses puissances, ses opérations, ses pensées, ses paroles, ses œuvres, son honneur, ses biens, son temps, son éternité et tout, comme tout est à lui et tout nous vient de lui.

IV. Troisièmement, pour le remercier de ses grâces et de ses bienfaits, tant corporels que spirituels. Ici entrera le très-important exercice des actions de grâces, dont nous parlerons après, plus au long ; et on devra, d'abord le remercier de ce qu'il se met pour nous ainsi au saint Sacrement, de toutes les merveilles qu'il y opère et de tous les biens qu'il nous y fait.

V. Quatrièmement, pour lui découvrir toutes nos nécessités, les lui représentant humblement et filialement, et lui en demandant le remède ; car il est là exprès pour nous le donner. Dieu ! si nous savions nous servir de ce moyen et accourir vers le saint Sacrement quand nous avons besoin de quelque chose, nous ne serions point si misérables, ni assaillis de tant de maux que nous sommes. « Super contritione « filiæ populi mei contritus sum, et contristatus stupor « obtinuit me, se plaignait Jérémie, numquid resina, « ou, selon le Chaldée, balsamum, et selon un autre, « theriaca, non est in Gallaad ? aut medicus non est ibi ? « quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi « mei (Jerem., 8, 1) ? » Cela s'entend du saint Sacrement de l'autel, et Galaad, montagne d'Arabie, qui veut dire, « acervus testimonii, amas des témoi- « gnages, » qui portait toutes sortes de parfums et de plantes aromatiques, signifie très-proprement (selon qu'ont remarqué le vénérable Bède et saint Thomas) le Fils de Dieu Notre-Seigneur, parce qu'il a été montré et confirmé par les témoignages et par les preuves des patriarches, des prophètes, des anges, des hommes et de toutes les créatures, et qu'il contient en lui et dans cet auguste mystère les remèdes infaillibles de tous nos maux. Etant donc ainsi, nous pouvons dire, en l'amertume de notre cœur, avec Jérémie : Je m'étonne extrêmement des blessures et des maladies de la fille de mon peuple, et je suis épouvanté de voir comment elle peut être remplie de tant de misères ! Eh quoi ! n'y

a-t-il point de baume? n'y a-t-il point de thériaque, ni de remède sur la montagne mystérieuse de Galaad? n'y a-t-il point de médecin dans l'Eglise? Certainement il y en a un, à la puissance et à la science duquel il n'y a point de maladies incurables. Pourquoi donc est-elle ainsi malade, et ses plaies coulent-elles toujours? C'est parce qu'elle ne va point à lui pour lui demander secours.

VI. Cinquièmement, nous pouvons visiter Notre-Seigneur pour jouir de lui et goûter sa présence en repos et union d'esprit, nous arrêtant et nous reposant en lui comme en notre centre. En outre, pour vaquer à l'exercice de l'amour, produisons des actes de complaisance, de bienveillance et les autres dont nous avons parlé au livre second, qui se feront avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils seront animés de la présence de leur objet. Certes, parmi les pratiques de l'amour, l'âme aimante doit mettre celle-ci comme une des premières, parce qu'elle ne peut rien avoir de plus cher que d'être et de demeurer en la compagnie de celui qu'elle aime, que de le voir et d'être vue de lui, et ne saurait avoir un plus beau champ pour donner carrière à ses affections. Car la présence de la personne aimée, outre la joie qu'elle apporte à celle qui aime, lui donne de plus la force de faire ses actions d'un air tout particulier, qui a plus de vivacité, que son absence lui ôte.

VII. Sixièmement, il faut y aller avec les mêmes sentiments que Nicodème alla à lui pour être éclairci de ses doutes; la Madeleine, pour avoir le pardon de ses péchés; la Cananéenne, pour obtenir la délivrance de sa fille possédée du démon; le centenier, pour obtenir la guérison de son serviteur malade; le lépreux, pour être guéri de sa lèpre; le sourd-muet, pour pouvoir entendre et parler, et le prince de la Synagogue, pour le prier de rendre la vie à sa fille unique qui venait de mourir.

Septièmement, il faut y aller avec le même esprit que le pauvre va au riche libéral, l'affamé à un banquet magnifique, l'altéré à une claire fontaine, le disciple à son maître, l'enfant à son bon père, l'épouse à son cher époux, l'ami à son parfait ami, l'affligé à son consolateur, et l'homme qui a froid au feu. Allons au saint Sacrement plusieurs fois le jour comme celui qui va de temps en temps montrer ses mains au feu, et puis avec cette chaleur et avec un nouveau courage retourne à son travail.

Enfin, pour suggérer à beaucoup de chrétiens d'autres manières de considérer ce divin mystère, lorsque nous voyons sur l'autel Notre-Seigneur voilé sous les saintes espèces, tâchons d'imiter les bienheureux dans les sentiments qu'ils ont là-haut au ciel, où ils le voient à découvert et sans voile. Ainsi sainte Thérèse (Ribera, lib. 5 ejus Vitæ, c. 4), apparaissant après sa mort à une certaine personne, avec une très-grande beauté, et éclatante d'une lumière brillante, lui dit : Nous qui sommes là-haut dans le ciel, et vous qui êtes ici-bas dans le monde, nous devons être unis en amour et en pureté ; nous en voyant l'essence divine, et vous en adorant le très-saint Sacrement, avec lequel vous devez faire ce que nous faisons avec l'essence.

SECTION XX

CONCLUSION.

I. Il faut visiter Notre-Seigneur au saint Sacrement. — II. Exemples des saints.

I. Puisque c'est une chose si raisonnable, si douce et si utile, et une pratique d'amour si exquise de visiter Notre-Seigneur au saint Sacrement, il faut que le reste de nos jours nous le visitions le plus souvent possible, et de la manière que nous avons dite ; soyons

sûrs que nous n'y ferons jamais aucun voyage sans fruit, et sans en revenir chargés de nouvelles richesses. C'est ainsi qu'en ont usé les saints. « Filii tui sicut no-« vellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ, dit David « (Psal. 127, 3) : Vos vrais enfants, comme autant de « jeunes oliviers qui ne perdent en aucune saison la « beauté de leur verdure, sont à l'entour de votre ta-« ble » eucharistique, y communiant souvent sacramentellement, et plus souvent spirituellement, et comptant pour un des grands points de leur félicité sur terre, de vous y tenir compagnie, de vous y honorer et d'épancher devant vous et envers vous les affections de leur cœur. « In lectulum Salomonis, disait son fils, « sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israël, omnes « tenentes gladios, et ad bella doctissimi : uniuscujus-« que ensis super femur suum propter timores noctur-« nos (Cant., 3, 7) : Soixante soldats bien instruits « dans le métier de la guerre, et vaillants comme l'é-« pée qu'ils portent à leur côté pour se défendre des « ennemis de la nuit, environnent le lit royal de Sa-« lomon. » Ce sont les âmes fidèles qui sont le plus qu'elles peuvent devant le saint Sacrement, où Notre-Seigneur, ainsi qu'en un lit, repose doucement et délicieusement sous les couvertures des espèces, et où ces âmes s'aguerrissent à la milice spirituelle, et prennent des armes et du courage pour combattre et pour vaincre les princes des ténèbres. Notre-Seigneur même dit : « Ubicumque fuerit corpus, illuc congre-« gabuntur et aquilæ (Luc., 17, v. ult.) : En quelque « lieu que se trouvera le corps, se trouveront aussi et « s'assembleront les aigles ; » ce qui a beaucoup de rapport avec ces paroles que Dieu dit à Job : « Eleva-« bitur aquila, et in arduis ponet nidum suum ; in pe-« tris manet, et in præruptis silicibus commorabitur, « atque inaccessis rupibus : inde contemplatur escam, « et de longè oculi ejus prospiciunt, et ubicumque ca-

« daver fuerit, statim adest (cap. 39, 27) : L'aigle « s'élève extrêmement haut, et se retire sur la pointe « des rochers; il bâtit son aire en des lieux inaccessi- « bles : de là il contemple sa proie, et ses yeux admi- « rablement vifs et perçants la regardent de loin, et où « il peut découvrir un corps mort, aussitôt il s'y porte « à tire d'aile, et avec une rapidité furieuse fond des- « sus pour s'en repaître. » Par ce corps les saints entendent celui de Notre-Seigneur. « Cadaver à casu « dicitur, dit saint Grégoire, exposant ce second pas- « sage, et non immeritò corpus Domini propter casum « mortis, cadaver vocatur. » Et saint Ambroise avant lui expliquant le premier : « De corpore dubitare non « possumus, maximè si meminerimus, quod à Pilato « Joseph corpus acceperit. » Au lieu de « cadaver, » Job use d'un mot qui signifie proprement le corps d'un homme blessé, ou mis à mort, ce qui convient fort bien à celui de Notre-Seigneur. Par les aigles, selon les mêmes saints, sont représentées les âmes des justes, qui s'élèvent, à la façon des aigles, au-dessus des choses de la terre, et par un éminent essor se portent au ciel, où de pensées et d'affections elles font continuellement leur demeure. Ces aigles nobles et royaux ont un merveilleux sentiment du corps de Notre-Seigneur ; car dès qu'ils connaissent le lieu où il est, tout aussitôt ils y volent. « La glorieuse Vierge, « dit saint Ambroise, et les autres saintes femmes, et « tous les apôtres étaient comme autant de ces aigles « mystiques autour du sépulcre de Notre-Seigneur. « Nonne tibi videntur aquilæ, dit-il, circa corpus, « Maria Cleophe, et Maria Magdalene, et Maria mater « Domini, apostolorumque conventus circa Domini « sepulturam ? » Mais particulièrement sainte Madeleine, qui comme un grand aigle, avec les ailes de son amour et de toutes ses affections entièrement déployées, voltigeait aux environs de ce tombeau sans en

pouvoir partir, nous apprenant, à nous jeunes aiglons, à voler de la sorte devant le saint Sacrement, où le même Seigneur est, non plus mort, mais vivant et glorieux. Et en effet, nous devons le faire, et l'exemple des aigles y doit encore nous y exciter. « De exemplo « naturali, dit saint Jérôme, quod quotidie cernimus. « Christi instruimur sacramento. Aquilæ et vultures « etiam trans maria dicuntur sentire cadavera, et ad « escam hujusmodi congregari : si ergò irrationabiles « volucres naturali sensu tantis terrarum spatiis et ma- « ris fluctibus separatæ, parvum cadaver sentiunt ubi « jaceat, quantò magis nos, et omnis multitudo cre- « dentium debet festinare ad eum, etc. (S. Hieron., « in cap. 24 Matth.) : Ce que nous voyons tous les « jours dans la nature nous enseigne comment nous « devons nous comporter à l'égard du Sacrement de Jé- « sus-Christ. Les aigles et les vautours sentent les corps « morts, quoique très-éloignés, et même au delà de « la mer, où ils vont aussitôt avec une extrême vitesse, « si ces oiseaux dépourvus de jugement ont un odorat « si fin pour prendre le vent de leur proie, et y volent « avec une telle promptitude, franchissant de si grands « espaces de terres et de mers, à combien plus forte « raison sommes-nous, et tous les chrétiens, obligés « de courir et de voler à Notre-Seigneur au saint Sa- « crement, comme à la vraie et à la plus délicate proie « de notre cœur ? »

II. C'est ce que les saints ont fait sur la terre ; aimant ardemment Notre-Seigneur, et ne pouvant encore le posséder ainsi qu'il est au ciel, ils l'ont possédé comme il est ici-bas, et ont, tant qu'ils ont pu et que le service du même Seigneur l'a permis, été en sa compagnie.

Quelques-uns demeuraient presque toujours dans les églises, pour ne point perdre de vue ce cher objet ; ils en faisaient leurs chambres et leurs cellules. Car comme une fidèle épouse est bien aise d'être au lieu

où est son époux, et un ami dans la chambre où est son ami, quoiqu'ils ne se parlent point, mais soient attentifs chacun à faire son ouvrage, parce que cette présence corporelle influe même dans leurs esprits, les fait agir avec plus de gaîté et de repos, et leur donne un certain contentement, dont ils ne se privent qu'avec peine ; ainsi ces saints tenaient à plaisir d'être et de faire leurs actions devant le saint Sacrement en la présence de Notre-Seigneur.

L'apôtre des Indes, saint François-Xavier (Turselinus in ejus Vita, lib. 6, cap. 5), se logeait le plus près qu'il pouvait des églises, et couchait dans les sacristies, d'où ensuite au milieu de la nuit il se glissait devant le saint Sacrement pour l'adorer et pour faire sa prière. Si après avoir longtemps prié, il se trouvait accablé de lassitude et de sommeil, il se jetait sur les degrés de l'autel, et là devant Notre-Seigneur il prenait un peu de repos. Quel repos !

Sainte Mathilde (Sur., 14 mart.), reine de Germanie et mère de l'empereur Othon le Grand, avait une demeure toute proche de l'église, où elle se retirait tous les soirs, et après y avoir un peu sommeillé elle s'en allait à l'église passer les nuits devant Notre-Seigneur en oraison et en saints exercices.

La très-religieuse sœur Anne de la Croix (Grenade en l'épître du suppl. du Mémorial), ayant, de marquise de Féria et de veuve de vingt-quatre ans qu'elle était, dit adieu aux grandeurs et aux plaisirs du monde, et pris l'habit de Sainte-Claire à Montille, demeura dans une cellule, qui avait une petite fenêtre sur le grand autel où reposait la sainte hostie. Là cette sainte dame employait presque tout son temps à se tenir en la présence de ce souverain Seigneur, le contemplant ici maintenant couvert d'un voile, tandis qu'il lui tardait de le voir face à face, et de jouir de lui dans sa gloire.

Marie Diaz (Dupont, en la Vie du P. Balthazar,

c. 10), qui vivait dans Avila en très-grande sainteté, au temps que sainte Thérèse y florissait, obtint permission de l'évêque du lieu de loger en la tribune de l'église de Saint-Milan, où se renfermant elle assistait toujours devant le saint Sacrement, y regardant présent le Fils de Dieu avec une foi aussi vive que si elle l'y eût vu tout à découvert des yeux du corps. Elle fut plusieurs années sans sortir de là que pour aller se confesser et communier; et cette continuelle assistance devant Notre-Seigneur lui acquit de si grandes lumières et de si hauts sentiments des choses du ciel, et nommément du saint Sacrement qu'elle appelait son voisin, que tous ceux qui allaient la visiter demeuraient étonnés, quelque savants qu'ils fussent de voir une fille sans instruction, et qui n'était qu'une pauvre villageoise, dire des choses si sublimes, et expliquer si clairement les mystères les plus obscurs de notre religion.

Le vénérable frère François de l'Enfant-Jésus (liv. 2 de sa Vie, chap. 2), du saint ordre des Carmes déchaussés, avait une merveilleuse dévotion au saint Sacrement; il se tenait devant lui avec une si profonde révérence, qu'à le voir il semblait qu'il n'y adorât pas Notre-Seigneur dans l'obscurité de la foi, mais qu'il l'y voyait évidemment et sans voile, et s'il passait auprès de quelque église où il était, il y entrait soudain pour faire oraison, disant fort à propos qu'il n'était pas raisonnable qu'un ami passât devant la porte de son ami, et un serviteur devant celle de son maître, sans lui dire au moins une parole et le saluer; et s'il avait le temps, il s'entretenait longtemps en cette visite. Quand le saint Sacrement était exposé dans l'église, il demeurait devant, à genoux, presque tout le jour, comme immobile à jouir de tout son bien.

Le généreux martyr de Jésus-Christ, le père Jacques Salès (Cap. 5 vitæ), religieux de notre compagnie,

parmi le grand nombre de ses dévotions, en avait une très-particulière envers le saint Sacrement; il en parlait fort souvent, et ne laissait passer aucun jour, sans le visiter plusieurs fois; car si on l'appelait à la porte pour parler à quelqu'un, s'il retournait en sa chambre, s'il allait par la maison, passant et repassant près du jubé, d'où il pouvait voir le tabernacle où reposait Notre-Seigneur, il entrait dedans chaque fois pour lui rendre les hommages de son cœur; même on a remarqué qu'à peine se passait-il une heure du jour qu'il ne comparût devant lui, et n'allât visiter le saint Sacrement. Ce fut aussi pour sa défense et pour en soutenir la vérité, qu'après une longue et très-docte dispute, il fut tué par les hérétiques à Aubenas.

Le saint homme le père Balthazar Alvarez (P. Dupont, cap. 6 ejus Vitæ), brûlant d'une affection ardente et cordiale envers le saint Sacrement, jetait toujours les yeux dessus, quelque part qu'il le vît, sans que ni les lieux, ni les personnes, ni les choses extérieures pussent le détourner de le regarder incessamment, car il voyait des yeux de la foi au travers du voile des accidents la délicieuse viande de son âme avec plus de certitude que s'il l'eût vue des yeux du corps. Et comme quand les apôtres regardaient leur maître monter aux cieux, bien qu'il fût caché dans les nues, ne laissaient pas de contempler le ciel, où ils savaient qu'il était à couvert; de même ce saint personnage, qui était si accoutumé à voir ce Seigneur dans les lumières de la contemplation, ne pouvait retirer ses yeux de dessus l'hostie, où il savait qu'il était voilé. Il le visitait souvent dans l'église, y faisant de longues oraisons, et quelquefois durant les nuits entières possédant ce bonheur; il s'affligeait de voir les églises désertes et les palais pleins de monde, et si peu de gens s'entretenir avec le Seigneur sur ce trône qu'il a sur la terre, où il demeure parmi nous à cette fin. Il

estimait comme une grande faveur que les religieux l'eussent dans leurs maisons, et pussent le visiter jour et nuit beaucoup plus facilement que les séculiers.

Jean Berkmans (en la 2e partie de sa Vie), religieux encore de notre compagnie, de grande sainteté, qui mourut à Rome le treizième d'août de l'an 1621, portait une singulière affection au saint Sacrement qu'il visitait chaque jour cinq, six et sept fois.

Suivant ces bons exemples, prenons dorénavant la coutume de visiter Notre-Seigneur en cet adorable mystère le plus souvent que nous pourrons. Ç'a toujours été une grande dévotion parmi les chrétiens de faire voyage en la Terre sainte, pour y voir les lieux où Notre-Seigneur a opéré notre salut; que la nôtre soit donc d'aller visiter le même Seigneur dans ses églises. Et si on va si loin, et avec tant de périls, pour voir seulement le pays où Notre-Seigneur a vécu : « Si religiosa cupiditas est, disait pour un sujet beau-« coup moindre saint Paulin, loca videre in quibus « Christus ingressus et passus est, et aut de ipsis locis « exiguum pulverem, aut de ipso crucis ligno aliquid « saltem festucæ simile sumere et habere benedictio « est : si præsepe nati, si fluvius baptizati, si hortus « orantis Magistri, si atrium judicati, si columna dis-« tricti, si spina coronati, si lignum suspensi, si saxum « sepulti, si locus ressuscitati, evectique memoria di-« vine quondam præsentiæ celebratur (Epist. 34 ad « Macarium) : Si on désire par sentiment de religion « aller vers cette terre, sur laquelle Notre-Seigneur a « marché, et où il a souffert la mort, si l'on tient à « bonheur et comme une grande bénédiction d'en « rapporter un peu de poussière, et d'avoir un petit « morceau de bois de la sainte croix; si la crèche où il « fut mis, si le fleuve où il fut baptisé, si le jardin où « il a prié, si le porche où il fut jugé, si la colonne où « il fut attaché, si les épines dont il fut couronné, si

« le bois où il fut cloué, si la pierre où il fut enseveli, « si le lieu où il ressuscita, et celui d'où il monta au « ciel, sont en telle vénération aux chrétiens, et les « attirent de si loin, parce que Notre-Seigneur les a « autrefois honorés de sa présence, avec quel désir et « avec quelle ardeur devons-nous visiter le très-saint « Sacrement, pour y voir toute autre chose, le même « Seigneur en personne? » Avec quelle force doit-il nous attirer à lui, vu même qu'il est si près de nous, et que ce voyage n'a pas les incommodités ni les dangers qu'a celui de la Judée? Que ce divin aimant nous attire donc et nous tienne attachés à lui, quand nous serions aussi pesants et aussi malaisés à remuer que du fer.

Pour conclusion, j'ajouterai une partie d'une lettre qu'écrit une personne religieuse à qui Dieu a donné de grandes connaissances du saint Sacrement, et fait quantité de biens notables par son moyen. Notre-Seigneur, dit-elle, me fit beaucoup de grâces par le mérite du saint Sacrement. Je voudrais bien pouvoir vous dire pour la gloire du même saint Sacrement tout ce que j'y ai vu et reçu. J'ai vu que tout mon bien et ma conversion me viennent de là, et que j'appartiens à la gloire de Dieu dans le saint Sacrement; je m'y suis donnée, vouée et tout à fait consacrée. Bon Dieu, si je pouvais vous dire! je ne saurais, c'est un abîme, je m'y perds, tant est grande la gloire que Dieu veut communiquer par le mérite du très-saint Sacrement, et non par autre voie. Je vois un nombre incalculable de grâces, de bénédictions et d'assistances, qui ne sont point données, parce qu'on ne s'adresse pas à Notre-Seigneur dans ce divin mystère, et un grand désir qu'il a de s'y communiquer et de se voir glorifier abondamment, et toute la sainte Trinité. O saint et sacré mystère, que tu es grand! ô sainte hostie, que tu contiens de merveilles! C'est en cette hostie que

Dieu fait le plus connaître sa puissance, puisqu'elle renferme tout ce qu'il a jamais fait. Tout est là, ne cherchons plus rien ailleurs; demeurons toute une éternité devant le saint Sacrement, nous consommant devant lui; nous ne devons rien envier aux bienheureux d'avoir Notre-Seigneur dans le ciel, puisque nous l'avons ici-bas aussi véritablement dans le saint Sacrement, où il montre, ce me semble, plus de gloire et plus de merveilles de sa puissance et de son amour, ce qui remplit d'étonnement le ciel, et devrait ravir la terre et les hommes, pour lesquels se fait une chose si grande. Je voudrais pouvoir faire des milliers de maisons par toute la terre, pleines de millions de milliers d'hommes et de femmes consacrés à honorer le saint Sacrement jour et nuit jusqu'à la fin du monde. Faites-le tant que vous pourrez, et s'il se bâtit quelque maison, faites si vous pouvez qu'elle soit dédiée à l'honneur et à la gloire du saint Sacrement; faites que ceux à qui vous parlez se dédient tout de nouveau au saint Sacrement. Pardonnez si je parle ainsi, mais je m'oublie, et je ne puis me lasser de parler et de nommer le saint Sacrement, à qui j'ai tant d'obligations, et qui mérite si fort d'être aimé; je ne sais que faire, et il me semble que vous me soulagerez. Voilà ce qu'écrit cette personne et par là nous finissons tout le traité de la très-sainte eucharistie.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME

LIVRE SECOND

LES EXERCICES DE L'AMOUR

(SUITE.)

SECTION IX. Nous devons produire fort souvent des actes de contrition, 1. — I. Raisons, *ibid.* — II. Exemples, 3. — III. Même après le pardon des péchés, 5. — IV. Marie toujours sans trouble, 6.

SECT. X. De la satisfaction que l'amour ordonne, 7. — I. Le véritable amour ne trouve aucune pénitence proportionnée au péché, *ibid.* — II. Il porte l'âme à en faire de très-grandes, 8. — Exemples, 11. — III. La pénitence est juste et raisonnable, 11. — IV. Elle est honorable, 12. — V. Elle est délicieuse, 13.

SECT. XI. Motifs d'attrition, 1. — I. Laideur du péché, *ibid.* — II. Dommages généraux causés par le péché, 17.

SECT. XII. Autres motifs d'attrition, tirés de quelques effets très-pernicieux que le péché cause à l'âme, 18. — I. Le péché rend l'âme extrêmement laide, *ibid.* — II. Lépreuse, 20. — III. Bête, 23.

SECT. XIII. Deux autres motifs d'attrition, le péché chasse Dieu de l'âme, et y fait entrer le démon, 25. — I. Excellence et honneur de l'homme juste, *ibid.* — Dieu demeure en lui, *ibid.* — II. Par cette demeure il le fait son fils et Dieu, 26. — III. Temple de Salomon figure du juste, 27. — IV. Le péché mortel dégrade de tous ces honneurs, 29. — V. Chasse Dieu de son âme, y fait entrer le démon, *ibid.* — VI. Le fait fils du diable, et diable, *ibid.*,

Sect. XIV. Un autre motif d'attrition, le péché tue l'âme. 32. — I. L'âme humaine mortelle et immortelle, *ibid.* — II. En quoi consistent la vie et la mort, 33. — III. Le péché cause de sa mort, *ibid.* — IV. Comment il la cause, 34. — V. Le pécheur est mort, 36.

Sect. XV. Autre motif d'attrition, le péché nous appauvrit et nous dépouille des vrais biens, 39. — I. Le juste est riche, *ibid.* — II. Et des vraies richesses, *ibid.* — III. Le péché les lui ravit, 41.

Sect. XVI. Un autre motif d'attrition, le péché nous fait perdre les biens temporels, 43. — I. Le péché ôte les biens et les honneurs, *ibid.* — II. Il ruine les empires et les États, 45. — III. Et les maisons particulières, 47. — IV. Il ôte la vie, 49. — V. Il l'abrége, *ibid.*

Sect. XVII. Dernier motif; de la haine que Dieu porte au péché, 51. — I. Haines étranges de quelques hommes, *ibid.* — II. Celle de Dieu envers le péché est encore plus grande, *ibid.* — III. On le voit par le châtiment infligé aux anges, 52. — IV. A nos premiers parents et à toute leur postérité, 53. — V. A d'autres, 54. — VI. Aux damnés, *ibid.* — VII. Et particulièrement par la mort de Notre-Seigneur, 56.

Sect. XVIII. Nous devons haïr et craindre le péché par-dessus tout, 58. — I. Nous devons haïr le péché, *ibid.* — II. Nous devons le craindre, *ibid.* — III. Exemple des saints, 60. — IV. Paroles remarquables de Cicéron, 61.

Sect. XIX. Nous devons faire pénitence de nos péchés, et ne la point différer, 62. — I. Nous devons faire pénitence de nos péchés, *ibid.* — II. Et sans différer, 64. — III. Première raison, 65. — IV. Seconde raison, 66. — V. Troisième raison, 67.

Sect. XX. Actes de contrition, 68.

LIVRE TROISIÈME

LES EFFETS DE L'AMOUR

Capitre premier. L'amour n'est point seulement affectif, mais encore effectif, 76. — I. L'amour ne se contente point des affections simples, il produit encore des effets, *ibid.* — II. Et de grand effets en nombre, 79.

Chp. II. Quels sont les effets de l'amour, 82. — I. Effets de l'amour, tirés de Platon, *ibid.* — II. De Xénophon, *ibid.* — III. De saint Denis, 83. — IV. De l'expérience, 84. — V. Effets remarquables, 85. — VI. Effets de l'amour de Dieu Notre-Seigneur, 86.

Chap. III. L'amour de Notre-Seigneur fait penser en lui, 87. — I. L'amour porte les pensées de l'aimant vers le bien-aimé, *ibid.* — II. Raison de cet effet, 89. — III. L'amour de Notre-Seigneur fait penser en lui, 90. — Amour blessant et liant, *ibid.* — IV. Exemple de cet amour dans la Madeleine, 91.

Chap. IV. Qu'est-ce que la solitude du cœur, 94. — I. Il y a une solitude intérieure, *ibid.* — II. Où elle est, et en quoi elle consiste, 96. — III. Ce que l'on y fait, *ibid.* — Pour l'intérieur, 97. — Pour l'extérieur, *ibid.* — IV. Les biens et les délices que l'on y goûte, 99.

Section unique. Conclusion du chapitre, 101. — I. Nous devons entrer dans cette solitude, *ibid.* — II. Raison pour l'aimer, 102.

Chap. V. L'occupation intérieure ne nuit point, mais profite pour bien faire les choses extérieures, et pour vaquer utilement au salut du prochain, 108. — I. On peut joindre l'exercice intérieur avec l'extérieur, *ibid.* — II. Exemples, 110. — III. Et on le doit, 112.

Section unique. Avis pour conserver l'esprit de dévotion dans les occupations extérieures, 115. — I. Ne rien entreprendre au-dessus des forces, 116. — II. Ni s'opiniâtrer pour en venir à bout, 118. — III. Ni avec violence d'esprit, 120. — IV. Demander cette grâce à Dieu, 123.

Chap. VI. L'amour de Notre-Seigneur fait aimer l'oraison, 124. — I. Ceux qui ont aimé Notre-Seigneur et tous les saints ont beaucoup pratiqué l'oraison, *ibid.* — II. Exemples, *ibid.* — III. Exemples de quelques saints en particulier, 125. — IV. Pourquoi ils ont tant pratiqué l'oraison, 131.

Section première. Quelques avis pour bien faire l'oraison, 134. — I. Ce qu'il faut faire avant l'oraison, *ibid.* — II. Ce qu'il faut faire pendant, 135. — III. Ce qu'il faut faire après, 138

Sect. II. Continuation du sujet, 139. — I. L'oraison doit être faite par un homme juste, *ibid.* — II. De la pureté du cœur, 140. — III. Les taches du cœur, 142. — IV. Elle doit être attentive et pleine de respect, 144.

Sect. III. Conclusion du sujet, 151. — I. L'oraison doit être animée de foi et d'espérance, *ibid.* — II. Et accompagnée de persévérance, 153.

Sect. IV. De l'oraison affective, 156. — I. C'est une communication avec Dieu, *ibid.* — II. Sans grand discours, 157. — III. Pleine d'affections, et principalement de charité, 158. — IV. La fin et la perfection de cette oraison, 159.

Chap. VII. De l'exercice de la présence de Dieu, et premièrement de son importance, 161. — I. L'exercice de la présence de Dieu est le fondement de la vie spirituelle, *ibid.* — II. Combien il sert

à la vie purgative pour chasser tous les péchés, *ibid.* — III. Pour vaincre les tentations et dompter les passions, 166. — IV. L'oubli de la présence de Dieu laisse l'entrée libre à tous les péchés, 168.

Section première. Continuation du sujet, 170. — I. L'exercice de la présence de Dieu utile à la vie illuminative pour pratiquer la vertu, *ibid.* — II. Nécessaire à l'unitive pour l'union, 174. — III. Et pour l'amour, *ibid.*

Sect. II. En quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu, 176. — I. L'exercice de la présence de Dieu consiste dans les opérations de l'entendement et de la volonté, *ibid.* — II. Dieu est partout, *ibid.* — III. Par essence, 178. — IV. Par présence, *ibid.* — V. Par puissance, 180.

Sect. III. Trois façons de pratiquer la présence de Dieu, 181. — I. Se représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, *ibid.* — II. Se représenter l'essence divine, 182. — III. Regarder et goûter Dieu dans les créatures, 184.

Sect. IV. Autre manière de pratiquer la présence de Dieu, 187. — I. Regarder et goûter Dieu en nous, *ibid.* — II. En nous par essence, 189. — III. Avec tous ses attributs, 190. — IV. Comme principe unique de tout ce qui est bon, 192. — V. Y regarder et goûter Notre-Seigneur, *ibid.*

Sect. V. Quelques raisons pour nous faire aimer l'exercice de la présence de Dieu, 194. — I. Le soin de notre perfection, *ibid.* — II. La gratitude, 197. — III. Les exemples des saints, 198. — Dans la loi de nature, *ibid.* — Dans la loi écrite, 199. — Dans la loi de grâce, *ibid.*

Sect. VI. Conclusion du chapitre, 202. — I. Résolution, *ibid.* — II. Quand nous devons pratiquer la présence de Dieu, 204.

Chap. VIII. L'amour de Notre-Seigneur unit notre volonté à la sienne, 206. — I. Comme la volonté de Dieu a fait toutes les choses, elle doit les régir, *ibid.* — II. L'amour, raison fondamentale de la conformité, 208.

Section première. La considération de la gloire de Dieu doit nous faire embrasser sa volonté, 210. — I. C'est rendre une grande gloire à Dieu de faire sa volonté, *ibid.* — II. Parce que sa volonté a sa gloire pour fin, *ibid.* — III. Parce que l'homme ne saurait rien lui donner de plus précieux que sa volonté, 213. — IV. Parce qu'une créature qui lui est soumise en tout l'honore grandement, 215.

Sect. II. Autre raison pour nous conformer à la volonté de Dieu tirée de ce que Dieu fait tout dans le monde avec une souveraine sagesse, et pour des desseins très-nobles et très-saints, 217. — I. Dieu fait tout ce qui arrive au monde, *ibid.* — II. Les maux

de nature, *ibid.* — III. Même ceux où la volonté de Dieu n-tervient, 219. — IV. Et avec péché, mais comment? 221.

Sect. III. Continuation de la même raison, 225. — I. Dieu fait toutes ses œuvres avec sagesse, *ibid.* — II. Et si bien qu'elles ne sauraient être mieux, 226. — III. Particulièrement ce qui regarde l'homme, 228. — IV. Qu'il gouverne doucement et avec respect, 229. — V. Et pour des fins très-bonnes, 230.

Sect. IV. Autre raison pour cette conformité ; notre perfection consite en elle, 232. — I. Raison prise de ce que la volonté de Dieu est la plus parfaite de toutes, 233. — II. De ce que la perfection d'une chose consiste en la dépendance de sa forme, 234. — III. Les trésors de cette conformité, 236.

Sect. V. Autre raison encore pour preuve de ce sujet, 239. — I. Chaque chose tend au repos et à la paix, *ibid.* — II. Le moyen d'y arriver, c'est la conformité de notre volonté à la volonté divine, 241. — III. La raison en est que tous nos troubles viennent de la résistance de notre volonté aux événements, *ibid.* — IV. Hommes heureux, 242.

Sect. VI. Conclusion de ces raisons, 247. — I. Récapitulation des raisons, *ibid.* — II. De l'amour, *ibid.* — III. De la gloire de Dieu, 248. — IV. Dieu est cause de tout ce qui nous arrive, 249. — V. De sa sagesse et de ses intentions, 251. — VI. De notre perfection, 254. — VII. De notre repos, 255.

Sect. VII. En quoi nous devons pratiquer cette conformité, 256. — I. Dans les choses naturelles qui sont hors de nous, *ibid.* — II. Dans celles qui nous touchent de plus près, 258. — III. Dans les défauts des perfections de nature, 259. — IV. Dans les maladies, 262.

Sect. VIII. Suite du discours, 264. — I. Dans la mort, *ibid.* — II. Dans les vertus et les degrés de la grâce et de la gloire, 268.

Sect. IX. Pratique de l'amour de conformité, 272.

Sect. X. Exercice particulier envers la Providence divine, 280. — I. Actes de foi, 281. — II. D'espérance, *ibid.* — III. D'amour et d'estime, *ibid.* — IV. D'abandon absolu, *ibid*

Chap. IX. L'amour de Notre-Seigneur porte à l'imiter, 287. — I. Notre-Seigneur s'est fait homme pour nous servir de patron, *ibid.* — II. Preuve de l'Ecriture, 289.

Section première. Raisons qui nous obligent de faire tout notre possible pour nous rendre parfaits imitateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 292. — I. Raison pour imiter Notre-Seigneur : l'amour, *ibid.* — II. Notre perfection consiste en cette imitation. 296. — III. Et le christianisme, 297.

Sect. II. Quelle qualité doit avoir cette imitation de Notre-Seigneur, et conclusion du chapitre, 301. — I. Cette imitation doit être affectueuse, *ibid.* — II. Universelle, 302. — III. Exhortation à l'imitation de Notre-Seigneur, tirée des saintes Lettres, 304. — IV. De la raison, 309. — V. Et des exemples, *ibid*

Chap. X. L'amour de Notre-Seigneur donne de grands sentiments pour le saint Sacrement de l'autel, 313. — Le principal exercice de l'amour de Notre-Seigneur est la communion, *ibid.*

Section première. Les effets du saint Sacrement, 315. — I. La sainte Eucharistie, comme viande de l'âme, produit en elle par proportion les effets que la viande matérielle produit au corps, *ibid.* — II. A cause de l'union qui intervient d'elle avec Notre-Seigneur, 316. — III. Quelle est cette union, *ibid.* — IV. Premier effet de l'Eucharistie, nourrir et conserver l'âme en la vie de la grâce, 320.

Sect. II. Suite du discours, 325. — I. Deuxième effet, fortifier l'âme, *ibid.* — II. En quoi consiste cette force? A illuminer l'entendement, 328. — III. A échauffer la volonté, 329. — IV. Troisième effet, rassasier et apaiser la faim, et avec contentement, *ibid.* — V. Les contentements que donne la sainte Eucharistie, 331.

Sect. III. Effets du saint Sacrement sur le corps, 333. — I. Extraordinaires effets corporels, *ibid.* — Ordinaires; il rend le corps chaste, 334. — II. Il dispose le corps à une résurrection glorieuse, 336. — III. Comment cela, 340.

Sect. IV. De la fréquente communion, 341. — I. Il faut communier souvent, *ibid.* — II. Coutume des anciens chrétiens, 342. — III. Raison pour cela, 343. — IV. Réponse aux objections, 347.

Sect. V. Qu'il faut tirer du profit de la communion, 349. — I. Il faut communier souvent, mais avec fruit, *ibid.* — II. Contre ceux qui communient souvent sans fruit, 350. — III. Leur punition, 351.

Sect. VI. De la préparation requise pour s'approcher du saint Sacrement, 355. — I. La sainte Eucharistie fait peu de profit parmi les chrétiens, chose étonnante, *ibid.* — II. La cause est leur indisposition, 356. — III. Il importe pour cela extrêmement de se bien disposer, 357.

Sect. VII. Première disposition nécessaire pour bien communier, 360. — I. Il faut aller à Notre-Seigneur au saint Sacrement comme il y vient à nous, *ibid.* — II. Il y vient avec une sagesse très-profonde, *ibid.* — III. Il faut donc aller à lui avec une grande foi, 363.

Sect. VIII. Seconde disposition pour bien communier : une excellente pureté, 368. — Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement avec une infinie pureté, *ibid.* — Il faut donc aller à lui avec une conscience très-pure, 371.

SECT. IX. Avis pour se bien confesser, 374. — I. Plusieurs se confessent par routine et avec peu de fruit, *ibid.* — II. Actes qu'il faut exercer quand on se confesse, 375. — III. De l'examen qu'il faut faire avant, 376. — IV. De la contrition et du propos d'amendement, 378. — V. De la confession, ou de la déclaration de ses péchés, 379. — VI. De la satisfaction, 380. — VII. De la confession générale de temps en temps, *ibid.* — VIII. De la confession fréquente et journalière, 381.

SECT. X. Troisième disposition pour bien communier : l'humilité et le respect, 384. — I. Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement avec une admirable grandeur et majesté, *ibid.* — II. Il faut donc aller à lui avec une très-profonde humilité, 387.

SECT. XI. La quatrième disposition nécessaire pour bien communier : l'amour, 392. — I. Notre-Seigneur vient à nous au saint Sacrement avec un amour infini, 393. — II. Comme il le montre, 394. — III. Recherchant à s'unir à nous, 395. — IV. Nous donnant tout ce qu'il a, 396. — V. Faisant de grandes choses pour nous, 398.

SECT. XII. Suite du discours, 402. — I. Nous devons donc aller à lui avec un très-ardent amour, *ibid.* — II. Soupirant après son union, *ibid.* — III. Lui donnant tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, et faisant de grandes choses pour lui, 404.

SECT. XIII. Moyen de bien communier réduit en pratique, 408.

Au premier, 408. — I. Trois choses à considérer au premier jour, *ibid.* — II. Celui qui vient, *ibid.* — III. Pour quelle fin il vient, 410. — IV. Ce qu'il apporte, 411. — Actes qu'il faut produire, *ibid.* — De foi, *ibid.* — D'espérance, *ibid.* — De joie, 412. — De désir, *ibid.* — D'humilité, 413.

Au second jour, 413. — I. Ce qu'il faut considérer au second jour, *ibid.* — II. Actes d'admiration, 414. — D'amour, *ibid.* — D'espérance, 415. — D'imitation, *ibid.*

Au troisième, jour, 415. — I. Ce qu'il faut penser au troisième jour, *ibid.* — II. Actes de révérence et d'humilité, 416. — De contrition, 417. — D'amour, *ibid.* — De désir, 418.

Ce qu'il faut faire avant de recevoir la sainte hostie, lorsque le prêtre la montre, 419. — Actes de foi, *ibid.* — D adoration, *ibid.* — De remerciement, *ibid.* — D'amour et souhait d'union, *ibid.*

Ce qu'il faut faire après l'avoir reçue, 420. — I. Le temps d'après la communion très-important, *ibid.* — II. Ce qu'il y faut faire, 421. — III. Actes de foi, *ibid.* — D'adoration, 422. — D'admiration, *ibid.* — D'actions de grâces, *ibid.* — De demande, 423. — Actes divers, 425. — IV. En chaque communion il faut donner quelque chose à Notre-Seigneur, 426. — V. Autre entretien après la communion par l'application des sens, 427. — VI. Ce

qu'il faut faire le jour que l'on a communié et les suivants, 430.

Sect. XIV. Du saint sacrifice de la messe, 432. — I. Le sacrifice de la messe un en essence avec celui de la croix, 433. — II. Leurs différences, 434. — III. Le sacrifice de la messe est le mystère le plus auguste de l'Eglise, et le présent le plus excellent qui puisse être offert à Dieu, 435. — IV. C'est ce qui contente le plus Notre-Seigneur, 436. — V. Et toute l'Eglise, 437.

Sect. XV. Suite du discours, 437. — I. Les fins de son institution, *ibid.* — II. La messe est un sacrifice d'holocauste, 439. — III. Sacrifice de propitiation, 440. — IV. Sacrifice de remerciement, 441. — V. Sacrifice d'impétration, 443.

Sect. XVI. Ce que les prêtres doivent recueillir de cette doctrine, 445. — I. Trois conclusions que les prêtres doivent recueillir, *ibid.* — II. De mener une vie sainte, *ibid.* — III. De dire la messe souvent, 447. — IV. Et avec une grande dévotion, 448.

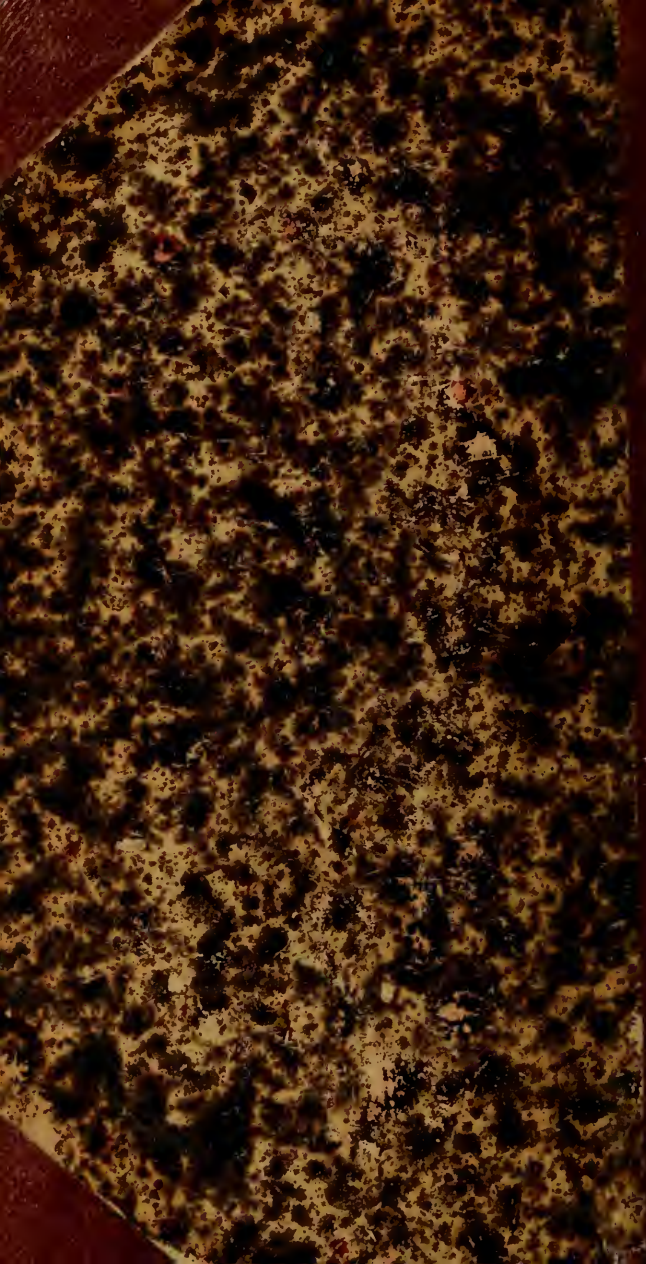
Sect. XVII. Avis pour bien entendre la messe, 452. — I. Signification des parties principales de la messe, *ibid.* — II. Tous les fidèles offrent la messe en la personne du prêtre, 454. — III. Façon pour bien entendre la messe, 457. — IV. De la communion spirituelle, 459.

Sect. XVIII. De la visite au saint Sacrement, 461. — I. Pourquoi Notre-Seigneur se tient dans le saint Sacrement sur nos autels, *ibid.* — II. Il l'y faut visiter, 462. — III. Il est juste et raisonnable, *ibid.* — IV. Il est délicieux, 464. — V. Il est utile, 467.

Sect. XIX. — Manière de visiter le saint Sacrement, 470. — I. Desseins divers pour visiter Notre-Seigneur au saint Sacrement, *ibid.* — II. Pour le voir, 471. — III. Pour lui faire hommage, *ibid.* — IV. Pour le remercier, 472. — V. Pour lui découvrir nos besoins, *ibid.* — VI. Pour jouir de lui, 473. — VII. Diverses autres fins, *ibid.*

Sect. XX. Conclusion, 474. — I. Il faut visiter Notre-Seigneur au saint Sacrement, *ibid.* — II. Exemples des saints, 477.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

Rare
Book
Room